

BIENVENUE DANS L'UNIVERS DÉJANTÉ DE

CAPTAIN ZODIAC

Un roman d'Olivier Nicolas et Stéphane Cabel

CAPTAIN ZODIAC est un roman 100% inédit et exclusif racontant les aventures d'un jeune tueur en série français, David Lamaury, et de son mentor le gourou frapadingue Max, alias Robert Robert, alias "Le Chevalier des Étoiles". L'histoire se déroule sur cinq ans et vous tramballera de Paris à Marseille, en passant par la Camargue et les Alpes, mettant à jour de nauséabonds et douloureux secrets de famille vieux de 30 ans. Vous ferez la connaissance d'une galerie de personnages loufdingues au passé chargé.

Bien que CAPTAIN ZODIAC soit une pure fiction, les auteurs l'ont rédigé d'après un important travail de documentation sur les "délinquants sexuels" et les "serial-killers", américains notamment. Aussi, la psychologie du "héros", David, est-elle très réaliste, proche de celle d'authentiques tueurs en série comme Ted Bundy, Gerard Schaeffer, Jeffrey Dahmer, etc. À l'heure où la France prend conscience du problème des délinquants sexuels à travers le phénomène pédophile, ce roman est de plus en plus d'actualité: en permettant au lecteur de s'immiscer dans la vie privée d'un assassin, il offre un éclairage nouveau sur ces personnes que la société a pris l'habitude, pour éviter de se poser des questions et s'exonérer à peu de frais de ses responsabilités, de qualifier de "monstres"...

Refusé par tous les éditeurs français sous divers et fallacieux prétextes, L'ORGANE publie ce manuscrit inédit dans son intégralité. Depuis juin 97, date de sa mise en ligne, plus de 1800 lecteurs (chiffre attesté par nos statistiques de fréquentation des pages) l'ont déjà testé et approuvé. À vous de vous faire une opinion.
Bonne lecture !

Ces enfants qui vous viennent avec des couteaux, ce sont vos enfants. C'est vous qui leur avez appris, pas moi. J'ai juste essayé de les aider à se relever."

Charles Manson,
déclaration au cours de son procès (1970).

PSYCHOPATHE. n.(gr. *psukhé*, âme, et *pathos*, souffrance). malade mental.

PREMIÈRE PARTIE: JE SUIS UN SERIAL-KILLER

PROLOGUE

Je bande. Ces jambes, putain. Et ça trotte doucement, clic-clac-clic-clac, mignons les petits escarpins sur le pavé mouillé, ha ha ça durcit, à mort que ça durcit, je te dis que ça, oh, adorables, noirs, brillants, des talons, je sais pas, huit, peut-être douze centimètres ? Non, ça serait trop, ça serait des talons aiguilles, hmm, disons six, allez. Non mais mate-moi ça. Qu'est-ce qu'elle lui trouve ? Amoureuse, cette salope, sûr, pas possible autrement. Elles tombent vraiment dans tous les panneaux, ces putes. Regarde ce craignos comme il est vilain. Mate-moi ça. Ils s'embrassent, sur la bouche, smack, en pleine lumière sous le réverbère, pas gênés. Je m'assois sur le banc, dans le noir, tranquille. L'air de rien, je reprends mon souffle. Je suis loin, et de toutes façons, les amoureux voient jamais rien autour d'eux, il paraît. Haha. Elle est belle ta meuf ducon, ah ça oui d'accord, t'as pas pris la plus moche mon salaud, elle est bien foutue ta gorgone. En bas, la bosse grandit dans mon pantalon. Non mais tu vas la lâcher, putain, tu vas lui retirer ta langue du fond de la gorge, espèce de konnard. Ha ça y est, casse-toi, mais casse-toi. C'est ça, lève ta petite main de blaireau, appelle un taxi, ouais, bonne idée mon pote. Eh non, tu la baiseras pas ce soir, pas ce soir, c'est con pour toi. Tu l'as peut-être déjà baisée avant, je sais pas, mais pas ce soir en tout cas. Putain c'est dur, whaou l'autre il est dur comme tout. Monte dans ton tax et dégage-moi d'ici. Ce soir, c'est Doc qui va se la farcir. Oh oui oui oui, putain oui, je vais te la lui foutre tu vas voir elle va être à moi je me lève je la suis là-bas dedans rien qu'à moi putain ha la Force trop belle ce soir tant pis pour elle.

Quotidien LE POINT DU JOUR du 04/02/88

COUTEAU.

Une étudiante a été poignardée dans l'escalier de son immeuble du XXème arrondissement, après avoir passé la soirée chez des amis. Son fiancé l'avait raccompagnée jusque devant son domicile, rue de Bagnolet, avant de la quitter en taxi. C'était le 02 Février, un peu avant minuit. Le vol ne semble pas être le seul mobile du crime, et on ne s'explique pas l'acharnement de l'assassin, qui a lacéré de coups de couteau le corps de sa victime. Valérie Z. menait une existence apparemment des plus tranquilles et devait se marier au printemps prochain. Faute d'indices, la police ne semble pas être en mesure de boucler rapidement l'enquête.

C'est bon hein putain salope je t'en foutrais encore et encore ouais ça rentre ça sort ça rentre ça sort ha ha profond ça glisse bien hop ça gikle partout hop juste au dessus de sa petite touffe ça t'apprendra à être une fausse blonde tu m'as trompé salope eh ben voilà pour toi tous ces poils noirs noirs et tes cheveux blonds salope et cette fente de femelle tu l'as cherché maintenant voilà ce qui t'arrive les nichons gonflés dans le soutif j'arrache vite vite cette chatte dégueulasse ça en fout partout elle se relâche encore incroyable ouiiii hooo vas-y ça y est trop bon trop bon putain la Force je l'ai Dark mieux que toi Luke c'est la vraie de vraie vite vite vite fini fini oh non j'ai encore taché mon pantalon.

LE PARISIEN LIBÉRÉ, du 05/02/88

APPEL À TÉMOIN

Le corps d'une jeune femme de vingt-cinq ans a été découvert hier soir dans le parking de l'Euromarché de la porte de Vincennes. La police recherche les témoignages de toute personne qui se serait trouvée dans la soirée du 03/02/88 aux environs de 21 heures sur les lieux de l'agression, ou à leur proximité immédiate. Une ligne spéciale (numéro Vert, appel Gratuit) est à leur disposition: 05 28 12 12.

Haaaaaaaaaaaaaaaa. Elle avait une perruque, cette salope, j'aurais pas cru. Une arabe, tiens, j'avais pas vu non plus. La peau blanche et tout, c'est pour ça que j'ai rien vu. Y en a partout, du sang, et puis un peu de merde et de pisse, c'est normal j'ai lu ça, normal, mais quand même c'est pas élégant ni très féminin de chier et pisser dans sa culotte et d'en foutre tout partout comme une grosse cochonne. Allez, avec son slip, je me débarbouille les mains. La perruque, tiens, j'embarque. Allez, son soutif aussi, j'arrache, dans le sac à dos je me le fourre et hop voilà les deux pommes qui glissent tranquille sur les cotés. Marrant, ses tétés, pouet-pouet. Putain, je m'en suis foutu plein le slip, heureusement que j'ai mis du sopalin. Elle a aimé, et même si non qu'est-ce que ça peut

me foutre, c'est une pétasse. Pétasse, ha ha, oui, une vraie pétasse celle-là. Hi hi ha ha. J'en peux plus, je suis crevé. Ça pue là-dedans j'avais pas remarqué en entrant, ça doit être le désinfectant qu'ils foutent, ça te prend les narines jusqu'aux poumons. Faudra faire gaffe en sortant. Quelle heure il est ? Bon, Ça va.

DÉTECTIVE du 12/02/88

LES PETITS COINS DE L'HORREUR!

MÊME UNE BÊTE SERAIT MOINS CRUELLE(...)

La police sera là quelques minutes plus tard. La victime est connue de leurs services. Les indices laissés par le tueur dans la sanisette sont maigres, et les quelques témoignages n'apportent pas grand-chose. Des hypothèses, on peut en échafauder des dizaines. On a bien un vague profil des agresseurs de prostituées, mais qu'en déduire qui ne soit pas une évidence ? Que c'est un homme, qu'il doit être jeune et probablement détraqué ? Que c'est un impuissant, un mystique ? Qu'il agit par vengeance, ou parce que sa mère l'a maltraité ? Qu'il a une mission ? À moins qu'il ne s'agisse d'un règlement de compte entre souteneurs ? Tout est possible. Rien n'est certain. (...)

ÉPISODE 1

20 FÉVRIER 88

Tiens, prends ça dans ta gueule ! Touché par le laser, le vaisseau spatial s'enflamme et part se disloquer aux quatre coins de l'écran. Oh les jolies couleurs... Dans le vacarme des bruits électroniques d'une salle de jeu de la rue Saint-Denis, David est en train de faire un carton, asticotant son joystick. Virtuose, réflexes à toute épreuve, le jeune homme blond au visage poupin abat sans faillir les armadas déchaînées de ses ennemis. Extended Play ! Shoot them up ! Voilà Han Solo qui déboule - m'en fous, la Force est avec moi, Energy Level au maximum, hahaha. À ses cotés, l'ami Anatole, la trentaine, observe le carnage avec admiration, parmi un petit groupe de spécialistes impressionnés. Très dur d'arriver à un tel niveau. Boum, niqué le Falcon de l'Empereur. Une fois de plus, David affiche ses initiales devant le hi-score. Game over. Il n'a plus de monnaie. Les deux copains quittent les lieux.

Sacs au dos, David et Anatole avancent dans le dédale des catacombes de Paris, à la lueur de lampes-torches. En tête, Anatole progresse en claudiquant. Une patte folle, reste de polio qui lui vaut une pension d'invalidité. Ça lui permet de vivoter. Pour se donner un genre, il affecte parfois des manières d'aristo, mais ses vêtements d'une élégance désuète, souvent élimés, trahissent sa condition de fauché. Il prétend appartenir à une vieille famille de la noblesse française, aujourd'hui ruinée - pourquoi pas. David et Anatole aiment jouer à se faire peur. D'ailleurs ils se sont connus dans ces souterrains. David y venait pour la première fois - un reportage télévisé lui avait donné envie de se lancer dans le trip. Égaré, il était tombé sur un habitué des lieux qui l'avait reconduit vers une sortie - Anatole. Ce soir, ils ont l'intention de passer la nuit dans une salle récemment découverte par l'apprenti aristo. Ils avancent en riant, attentifs aux échos impressionnants. Enfilades de couloirs, boyaux, ils s'enfoncent de plus en plus loin sous terre. Après un dernier coude grossièrement creusé dans la roche, ils débouchent dans la vaste pièce. Chouette coin. Ils se débarrassent de leurs sacs et commencent à déballer le pique-nique. Anatole a apporté son camping-gaz et les couverts, David une boîte de cassoulet familial Codec Carte Brasserie, et un Carré de Vigne de derrière les fagots. On installe une couverture sur le sol et on allume une lampe à pétrole, la lumière orangée fait vaciller les murs. Atmosphère intime et zarbi, dans les entrailles du quatorzième arrondissement. Tout ce qu'ils espèrent, c'est que personne ne viendra les gonfler. Pas mal d'emmerdeurs et de marginaux traînent dans les catacombes, surtout la nuit, mais d'après Anatole cette salle est connue des seuls initiés. La preuve, ils ont galéré pour la trouver... Il a perdu une occasion de se taire,

Anatole: des bruits lointains commencent à se faire entendre. Des pas, des rires, suivis de hurlements inquiétants. Sieg Heil ! Oi oi ! PSG ! Jüden Raus ! Des voix mâles aux accents imbibés de bière. Des skins. Ça s'approche. Anatole regarde David, inquiet. Si ces malades débarquent, ils vont chercher la merde, c'est sûr. Avec sa jambe, il est bien incapable de se battre, et cette salle n'a qu'une issue. David est sur ses gardes lui aussi. Ouais, ça ressemble à des conneries de skins. David ne peut pas encadrer ces petites salopes nazies. Z'ont pas intérêt à venir foutre leur zone dans le secteur. Chut. Paniqué, Anatole souffle la mèche de la lampe. Putain, Dave, les skins ça manie la batte et le nerf de boeuf, on est mal barrés, on va y avoir droit. Ils sont tout près, maintenant. Les deux copains demeurent immobiles dans le noir, l'oreille tendue. Une lueur balaye l'entrée de la caverne. Trois silhouettes qui surgissent, packs de Kro sous le bras. À sec de tifs, front bas, sourcils menaçants. Bombers noirs et Doc Martens montantes à bouts ferrés, comme de juste. Petit moment de flottement quand ils découvrent les deux campeurs. Ils sont sur leur territoire, ça les contrarie d'y trouver des touristes. Anatole tente de la jouer cool. Salut. On casse la croûte, tranquilles. Vous voulez un bout de sauc ? Ils ricanent - fous-toi le dans l'cul, pédé, ton bâton de berger. Ouaf, Ouaf, oi. Pouces crochés dans le ceinturon, jouant avec leurs matraques, les trois skins leur tournent autour façon western. David est resté assis. Il ne bronche pas, et ça les intrigue. Alors, le jeune, tu te chies pas dessus, comme ton copain ? David secoue la tête. J'ai jamais peur. On commence à ajuster les poings américains. Jamais peur, ben dis-donc ! Pourtant, il pourrait vous arriver des bricoles ici. Ni vu ni connu, en plus... David hausse les épaules, assis en tailleur, la main posée sur sa cheville droite. Anatole est beaucoup moins calme, complètement flippé même, saisi de tics nerveux. Écoutez, les gars, on décampe, OK ? On va pas s'engueuler, on est tous frères... Le plus petit de la bande vient le saisir au col. Eh, pédé, dis-le nous que tu te chies dessus. Dis-le. Un autre s'accroupit auprès de David, l'inspectant de haut en bas. Une Rolex ! J'aurai pas perdu ma soirée. Oi, dans la poche. Le troisième caresse la joue de David du revers de la main. Eh, les mecs, celui-là faut pas y faire de mal, c'est un aryen, il a la peau délicate. David se détourne sèchement. Lâche-moi. Tu sais pas à qui t'as affaire. Kassez-vous. Les trois skins sont sidérés. Pardon ? Le type lui repose la main sur la joue. Gentil, du calme, tu es un bon aryen, ouaf, tu risques rien avec nous, parole d'Helmut. Tu es de la race supérieure. Par contre, ton copain, il serait un peu gitan que... Vlan, Anatole se prend un genou dans le ventre. Jeté à terre par le petit, qui enchaîne à coups de rangers dans les côtes. Dave ! Dave ! Fais quelque chose ! Ils vont me tuer ! Les crânes rasés s'acharnent. Baston terrible, à sens unique, Anatole plié en deux à terre... Soudain apparaît dans la main de David un énorme poignard, qu'il vient d'extraire d'un holster de cheville dissimulé par le bas de son pantalon. Genre couteau de chasse, vingt centimètres de lame affûtée et des dents sur la moitié de sa longueur. David brandit l'arme sous le nez d'Helmut, qui recule prudemment, décontenancé. Silence. David fait l'étonné. On ne joue plus ? Les skins en oublient Anatole, qui en profite pour ramper à l'abri. Les poings américains et matraques ne font pas le poids face à l'arme impressionnante du jeune aryen. David avance en repoussant de la pointe de son

couteau le skin qui se liquéfie. Fais pas le con, Dave, on rigolait. Ah ouais, Adolf ? Au tour de David de ricaner. Un méchant petit rire, à faire frissonner. Il est très calme, David, avec son gros jouet en main. Ça lui confère la Force. Ah, ils font moins les fiers, maintenant. Ça l'amuse de voir la surprise se muer en peur sur ces faces de rats d'égout. Puissant sentiment de supériorité. Alors, on fait plus oï ? PSG vaincra plus ? Anatole s'est redressé péniblement, haletant. Putain, Dave, tu fais fort. David sourit. Quand on le cherche, on le trouve. Hop, il enfonce le poignard dans le ventre d'Helmut. Bien profond, jusqu'à la garde, aller-retour de la lame, et allez donc. Treillis perforé, sang qui gicle. Charlot. C'est moi qui te chie dessus. Et je baise ta mère, qui n'est qu'une pute. Le type s'effondre en geignant, halluciné et incrédule, les mains crispées sur sa plaie ouverte dans l'abdomen. Ses compères n'en peuvent plus de frayeur. David se tourne vers eux pour les menacer de son couteau saignant. Mais plus personne n'en redemande, oh non. Sur un signe de son ami, Anatole s'élance vers la sortie en boitillant furieusement. David lui emboîte le pas, après avoir ramassé son sac à dos et jeté un regard indifférent sur les deux skinheads venus secourir leur collègue qui se vide de son sang en appelant sa maman.

Anatole est étendu sur le lit dans la chambre de son ami, qui l'examine avec application. Pas de lésion, des contusions, nuance. No problème. Quand même, on a eu chaud. Si David n'était pas intervenu, ces empaffés les auraient tués, sûr. Encore traumatisé, Anatole s'inquiète: et si le skin cassait sa pipe ? C'est que David y est allé fort, il lui a carrément ouvert le ventre. Il est même sûrement mort, vu tout le sang qui giclait. Ses copains vont parler, et les keufs vont finir par nous trouver. On va être accusés de meurtre, ça craint le pire. David hausse les épaules: il a frappé pour blesser, pas fou. Le type aura les intestins perforés et peut-être la rate ou le pancréas niqués, mais il ne mourra pas. David n'est pas étudiant en bio pour rien, il s'y connaît question anatomie. Il a visé juste où il fallait. De toutes façons, ces larves ne sont pas du genre à aller voir la police. Ils ont eu ce qu'ils méritaient. Anatole regarde son ami avec reconnaissance. C'est dingue ce qu'il en a, ce gamin. Un peu inconscient, mais bon. En attendant, ce couteau, c'est un sacré engin. Très dangereux de se balader avec, tu réalises pas. Imagine, si les flics te contrôlaient dans la rue ou dans le tromé ? Bah, ça n'irait pas bien loin. David n'est pas un délinquant. Son père est connu. Et puis la vie est dangereuse il faut savoir se protéger. Et se faire respecter, surtout.

21 FÉVRIER 88

Tandis que les collègues du commissariat d'arrondissement quadrillent l'immeuble et interrogent les locataires, l'inspecteur divisionnaire Jean-Paul Navarin, Brigade Criminelle à la Police Judiciaire, grimpe les sept étages sans ascenseur jusqu'au studio de Laure D., où le jeune juge Rouffier dirige les opérations d'une voix blanche. Navarin lui serre la main sur le palier. Le magistrat est livide, dépassé comme tout le monde par la barbarie du criminel. Quelle enflure - et quel foutoir, là-bas dedans. Une

boucherie. La victime a ouvert elle-même la porte à son agresseur. Probable qu'elle le connaissait, ou qu'elle n'avait aucune raison de s'en méfier. Navarin tapote l'épaule de Rouffier. Le blindage est une longue et douloureuse épreuve, monsieur le juge. Dans la chambre, les 3 TSC (Techniciens de la Scène du Crime) en tenue aseptisée, blouse blanche et masque sur le visage, procèdent aux divers relèvements autour du corps: empreintes, traces de sang, cheveux, fibres, tâches suspectes, cendres, etc. Quittant la scène du crime, Elmer Cohen, le légiste de la PJ, vient saluer Navarin d'une main moite. Nerveux, agité de tremblements chroniques, il avale son quatrième demi-Lexomil de la journée en bafouillant ses constatations. Découverte du corps à 19 heures 05. Avec celle-là, ça nous fait quatre cadavres en trois semaines. Encore une jolie blonde. Multiples perforations au couteau et lacérations sur tout le corps. Sauvagerie incroyable. Odieux. Vu le MO (Mode Opératoire), c'est un coup de Rambo. Navarin jette un oeil faussement détaché dans la pièce, où les spécialistes achèvent d'étiqueter leurs sachets plastiques. Le corps de la fille est encore dans la position où il a été découvert: sur le ventre, bras et jambes écartés, nue sous sa robe de chambre retroussée sur les reins. Navarin et le légiste tombent d'accord: nous voilà avec un tueur en série sur les bras. Un détraqué solitaire qui choisit ses victimes au hasard, quitte à prendre des risques insensés. Et bien sûr pas de témoins, pas de signalement... Arrivée essoufflée du commissaire Muller, chef de la Brigade Criminelle à la PJ, quai des orfèvres. La quarantaine soignée, cheveux bruns gominés, costard de flanelle grise sur gilet assorti, cravate en soie de couleur vive, chaussures vernies étincelantes, il est venu en personne, vu que Rambo commence à être un criminel envahissant. Tandis que les techniciens quittent les lieux en emportant leurs échantillons, Navarin, Elmer, Muller et Rouffier pénètrent dans la chambre. Pénible spectacle en pleine poire. Odeur pestilentielle. Urine et merde, comme souvent quand la victime se voit mourir et panique. Rouffier grimace, blanc. Elmer a un haut le coeur. Navarin lui administre une bonne claque dans le dos. Eh, l'ami, essaye le Tranxène. Le légiste avale une grande goulée d'air, s'accroupit auprès du corps et reprend une attitude professionnelle. Bon dieu, ça c'est du cadavre. Il le manipule avec précaution, commentant: elle a été frappée 4 fois dans le dos pour commencer. Puis elle a subi une longue série de coups sur le torse, le cou et l'abdomen (17 perforations au total), suivie de lacérations sur tout le corps face et dos (une vingtaine), bien caractéristiques de la méthode Rambo. La mort a été rapide, sans doute au troisième ou quatrième coup de poignard, mais le tueur s'est acharné. Comme les précédentes, la malheureuse n'a apparemment pas été violée. Le reste à voir avec l'IML 1 . Muller secoue la tête. Bien embarrassé, le commissaire. Meurtres en série, allons bon. Le genre de fait-divers dont les médias font leurs choux gras. Avec ce quatrième cadavre, l'affaire risque de prendre une ampleur nuisible à la sérénité de l'enquête. Rouffier n'en peut plus et va prendre l'air sur le palier. Muller le rejoint. Palabres juridico-policiers. Il faut mettre le paquet, quitte à retourner toute la ville. Cette fois, on va employer l'artillerie lourde. Le parquet vient de demander la constitution d'une équipe de volontaires afin de mettre sur pied une chasse à l'homme de grande envergure. Au boulot.

* * *

CONFIDENTIEL - INTERNE AU SERVICE

NOM: NAVARIN

PRÉNOM: JEAN-PAUL

DDN: 12/07/44

TAILLE: 1,86M

POIDS: 95 KG

CHX: CHÂTAIN FONCÉS

YX: MARRONS.

MAT: 69386

NIV ET: BACCALAURÉAT

ENTRÉE: 02/06/79

SIT FAM: VEUF. CÉLIBATAIRE. SANS ENFANT.

GRADE ET AFFECTATION ACTUELS: INSPECTEUR PRINCIPAL À LÀ PJ, BRIGADE CRIMINELLE.

SPORTS PRATIQUÉS (NIVEAU): KARATÉ (MOYEN); NATATION (MOYEN); COURSE À PIED (MOYEN)

APTITUDE AU TIR: MOYENNE

REM: MEMBRE DU PARTI COMMUNISTE DE 1973 À 1980. AUCUNE ACTIVITÉ POLITIQUE CONNUE DEPUIS.

SYNT: ÉLÉMENT À LÀ PERSONNALITÉ MARQUÉE. CARACTÈRE INDÉPENDANT. LÉGÈRE TENDANCE À L'IRRESPECT VIS-À-VIS DE LÀ HIÉRARCHIE - DÉFAUT COMPENSÉ PAR UNE EFFICACITÉ INDISCUTABLE DANS L'EXERCICE DE SES FONCTIONS. CONSCIENCIEUX, ACCROCHEUR, TOTALEMENT INVESTI DANS SON TRAVAIL. PAS DE VIE PRIVÉE.

* * *

Au commissariat du 18ème, quelques flics sont réunis dans le bureau du patron. Information: la Criminelle recrute des volontaires pour enquêter sur la série de meurtres attribués à Rambo. Les inspecteurs qui le souhaitent seront détachés à la PJ, sous les ordres du commissaire Muller et de l'inspecteur Navarin - oui, celui qui a flingué le tueur de bébés, en 86. Le juge Rouffier coordonne l'instruction. Ça va être chaud. Mais attention, ce n'est pas du travail de cow-boy: rien à voir avec la petite délinquance habituelle, voleurs à la roulotte, tireurs de sacs à mains et autres dealers de shit. L'enquête s'annonce fastidieuse, recoupements-interrogatoires-vérifications... Ça peut même être très chiant. Ceux qui sont partants seront sur le coup 24 heures sur 24, la vie privée passera au second plan. Navarin est un dur, il est exigeant. De plus, jette le commissaire en direction de la seule femme de l'assistance, il n'aime pas trop avoir des filles dans les jambes. À vous de voir, Diane... Le commissaire fait circuler des photos des victimes, qui arrivent dans les mains de la jeune femme. Regards en coin des collègues masculins - grimace mal contenue. C'est moche, mais elle a décidé de se porter volontaire. Cette affaire l'intéresse, c'est un gros coup, ça la changera. Elle est

entrée dans la police pour se coltiner avec l'horreur du monde, et se sent capable d'assumer.

CONFIDENTIEL - INTERNE AU SERVICE

NOM: ARTEMIS

PRÉNOM: DIANE

DDN: 03/08/62

TAILLE: 1, 68M

POIDS: 52KG

CHX: CHÂTAIN CLAIRS

YX: VERTS

MAT: FG 5678

NIV. ET: BACCALaurÉAT/MAÎTRISE DE PSYCHOLOGIE/ LICENCE DE DROIT

ENTRÉE: 02/08/86

SIT FAM: CÉLIBATAIRE. SANS ENFANT.

GRADE ET AFFECTATION ACTUELS: INSPECTEUR AU COMMISSARIAT DE POLICE DU 18EME ARRD.

SPORTS PRATIQUES (NIVEAU): BOXE FRANÇAISE (BON); TIR (MOYEN); COURSE À PIED (BON).

APTITUDE AU TIR: BONNE

ENQUÊTE DE PERSONNALITÉ/ANTÉCÉDENTS: AUCUNE ACTIVITÉ POLITIQUE CONNUE. EN PSYCHOTHÉRAPIE ANALYTIQUE DEPUIS 05/86, PAR INTÉRÊT PERSONNEL PLUTÔT QU'EN RAISON DE PROBLÈMES PSYCHOLOGIQUES APPARENTS. PÈRE ARTÉMIS JEAN, ARTISTE-PEINTRE, SYMPATHISANT NOTOIRE DU MOUVEMENT ANARCHISTE LIBERTAIRE. 4 INTERPELLATIONS POUR USAGE ET ÉLEVAGE DE CANNABIS. SÀ FILLE NE SEMBLE PAS PERMÉABLE À SES INFLUENCES.

SYNT: ÉLÉMENT DYNAMIQUE AU TEMPÉRAMENT VOLONTAIRE. INTÉGRATION SANS PROBLÈME À L'ENVIRONNEMENT MASCULIN. SOUCIEUSE DE BIEN FAIRE. RESPECTUEUSE DE LÀ HIÉRARCHIE. ELLE S'IMPLIQUE À FOND DANS SON TRAVAIL. COMPTE PASSER L'EXAMEN D'OPJ. ÉLÉMENT PROMETTEUR. PAS DE VIE PRIVÉE CONNUE.

Se concentrer. Oublier le boulot, Rambo, Navarin, on verra tout ça demain. Diane est étendue nue sur la moquette de sa chambre. Lumière tamisée, encens qui embaume, Vangelis Papathanassiou en sourdine, planant juste comme il faut. Savasan, la position du mort, décontraction totale, cool la fille. Ça y est, je peux sortir de mon corps, je m'élève, je monte jusqu'au plafond, je roule sur moi-même comme dans une vague tiède qui m'enveloppe et me rassure. Je suis bien. Je me regarde de là-haut, je suis belle, sereine, reposée. Je me promène, je fais le tour de la pièce par le haut, je longe les

moultures du plafond, je regarde leurs arabesques en flottant mollement dans les airs, en apesanteur dans le monde ouaté et parfait de l'Astral.

22 FÉVRIER 88

Briefing au quai des orfèvres. Navarin reçoit en salle de réunion une trentaine d'enquêteurs, dont une vingtaine provenant - comme Diane - de commissariats de quartiers parisiens. On prend des notes. Au tableau, Navarin fait la synthèse des informations détenues à ce jour: Laure D., 24 ans, est la quatrième victime de Rambo. Arme des crimes: un couteau de survie. Un schlass comme on en trouve partout dans les surplus et les armureries. On a déjà tenté de vérifier auprès des boutiques spécialisées. Piste sans issue: il s'en vend des milliers chaque année. Quatre meurtres en trois semaines, Rambo est un véritable stakhanoviste de l'assassinat.

1/ VALÉRIE Z., 28 ans, célibataire, étudiante en lettres. Retrouvée poignardée et lacérée le 02/02/88 à 23h45 dans sa cage d'escalier, rue de Bagnolet. Le tueur a dû la suivre jusqu'à son immeuble, où il s'est engouffré à sa suite. Affaire réglée en une poignée de secondes. Douze coups de couteau dans l'abdomen. Sac à main vidé. Quatre cheveux blonds mi-longs et quelques empreintes digitales retrouvées. Pas de témoin.

2/ MARIE-JO C., 25 ans, mariée, deux enfants, secrétaire. Découverte poignardée et lacérée le 04/02 dans sa voiture, porte de Vincennes, dans un parking Euromarché. Heure de la mort: 21 heures 10. On suppose que le tueur l'attendait caché à l'intérieur du véhicule. Cheveux bruns longs retrouvés, ainsi que quelques fibres synthétiques. La victime a été dépouillée de sa jupe et de son slip. Deux témoins et un gardien ont aperçu un jeune homme brun en jogging, taille moyenne et pourvu d'un sac à dos, sortir à pied par l'entrée du parking souterrain.

3/ ZOUBIDA K., 21 ans, prostituée. Découverte poignardée et lacérée le 07/02 dans une sanisette Cours de Vincennes. Sa perruque, blonde, a disparu. Dépouillée de la quasi totalité de ses vêtements, et de son sac à main. Le tueur a pu se faire passer pour un client. Un junkie à la recherche de sa dose ce soir-là - ramassé par une patrouille - a signalé la présence d'un joggeur non loin des lieux à l'heure approximative de la mort: minuit 20.

4/ LAURE D., 22 ans, célibataire, étudiante en fac de sciences à Tolbiac. Poignardée à 17 reprises le 21/02 à son domicile aux alentours de 18 heures 30. Possible qu'elle ait connu le tueur pour lui avoir ouvert. Possible aussi que non, la victime étant une fille réputée naïve et peu méfiante. Elle attendait son amant, un prof avec qui elle entretenait une liaison depuis le début de l'année universitaire. Ses bijoux lui ont été

ôtés. Une vieille de l'immeuble se souvient avoir croisé dans les escaliers un noir à l'air pas tranquille.

Vu la violence des coups assenés, l'assassin est un homme, probablement jeune ou sportif. Il porte des chaussures de sport Nike de taille 42 (traces de pas relevées dans la cage d'escalier de la victime n°1 et dans la sanisette de la victime n°3). Quelques empreintes digitales ont été relevées sur les lieux des crimes. Les vérifications n'ont rien donné: le tueur n'est sans doute pas fiché. Les hôpitaux psychiatriques sont sous contrôle depuis le deuxième meurtre, les pervers sexuels notoires surveillés, les indics sur le grill. Résultat: nul, ou à peu près. Les rares témoignages (sur les meurtres 2 et 3 notamment), sont contradictoires et peu crédibles: un junkie est un témoin fragile, et la vieille qui prétend avoir vu un black dans l'immeuble de Laure D. est connue pour n'avoir plus toute sa tête. Toutefois, la piste du joggeur, confirmée par les témoins du parking Euromarché, mérite d'être exploitée. Autre détail curieux: les cheveux bruns et blonds retrouvés à proximité des corps. Selon le labo, il s'agirait de fibres synthétiques. On peut donc imaginer que le tueur s'affuble de perruques pour commettre ses meurtres - ou bien s'agit-il d'un travesti ? Y aurait-il plusieurs tueurs ? Bref, Navarin ne cache pas à ses collègues que ça va être du sport, car les rares indices ne permettent guère d'espérer des avancées rapides. On a épluché la vie et les relations de Laure D.. Son amant est en garde-à-vue, innocent sans aucun doute. Il n'a pas d'alibi béton, mais c'est un homme marié, terrorisé par la perspective que sa légitime apprenne sa double vie, et sur lequel on n'a retrouvé aucune trace de sang. Les concubins, maris ou compagnons des précédentes victimes ont également été mis hors de cause... Navarin attend d'éventuelles questions. Silence. Diane lève timidement la main. Elle se présente: inspecteur au commissariat du 18ème, deux ans d'ancienneté. Elle demande si Rambo est bien considéré comme un tueur en série. Navarin hoche la tête, Rambo présente toutes les caractéristiques du "serial-killer": pas de lien entre l'assassin et sa victime, fétichisme, la fréquence des meurtres. Si le sujet intéresse la jeune femme, ça tombe bien car elle va s'y consacrer à plein temps dans les semaines qui viennent. De plus, précise l'inspecteur principal, il n'existe dans notre pays aucune technique spécifique permettant de traquer efficacement ces maniaques. Les psychiatres estiment qu'ils sont capables de mener une vie normale, jusqu'au moment où ils basculent brutalement dans la démence meurtrière paroxystique. Ils ne peuvent maîtriser leurs pulsions de mort, et frappent au hasard, quand ça leur prend. C'est-à-dire quand ils croisent une victime qui les fait bander. Inutile de rechercher une cohérence à ces comportements, il n'y en a pas. Le serial-killer est un fauve en liberté, livré à la toute puissance de ses instincts les plus bestiaux. D'autres questions ?

* * *

23 FÉVRIER 88

LE POINT DU JOUR

PARIS GLACÉ PAR L'EFFROI

CE N'EST PAS LÀ TEMPÉRATURE, AU DEMEURANT NORMALE POUR UN MOIS DE FÉVRIER, QUI GLACE LES SANGS DES PARISIENS, MAIS BIEN LÀ PEUR D'UN MYSTÉRIEUX ASSASSIN. ENQUÊTE.

(...) Mais on ne peut s'empêcher, à l'occasion du drame de la rue Gracieuse, de se souvenir de trois affaires récentes et encore non-résolues. (...) Des similitudes troublantes laissent à penser que ces crimes pourraient avoir été accomplis par un seul et même assassin. On pense aux précédents célèbres: Landru, Jack l'Éventreur, et plus récemment Roberto Zucco ou Thierry Paulin. Des "serial-killers" bien de chez nous. (...) L'inspecteur principal Navarin a pris la direction de l'enquête. La sympathie dont il bénéficie de la part du public depuis la résolution de l'affaire du "tueur de bébés", en 86, sera-t-elle suffisante pour éviter le développement d'un sentiment d'angoisse qui va croissant chez les parisiens ?

Dans sa salle de bain, David finit de raccourcir aux ciseaux la chevelure d'une perruque brune installée sur une tête-mannequin en polystyrène. Il se l'installe sur le crâne, se contemple dans le miroir. Drôle de tête, nouveau look. Rigolo. Ça servira pour la prochaine. Il passe dans le salon et s'empare de son sac à dos rempli de ses bouquins scolaires. Aujourd'hui, il a décidé d'aller se montrer à la fac. Il va quand même chercher Doc sur l'égouttoir, et le glisse dans son holster de cheville, sous le bas de son pantalon. Il n'a pas l'intention de s'en servir, mais bon, on est plus tranquille avec.

Il s'enfonce dans une bouche de métro. Sans ticket, il enjambe le portillon. Deux contrôleurs en planque le voient faire et interviennent, comme leur devoir l'exige. Coincé, il leur fait face. Bon d'accord. Il a eu la flemme d'acheter un ticket en voyant la queue devant le guichet. Comme il leur présente ses papiers, l'un des agents percute sur son nom de famille: David serait-il parent avec Georges Lamaury, l'homme d'affaire marseillais ? David hoche la tête en souriant. Bien sûr, c'est son père. Impressionnés, les agents de la RATP le sermonnent pour le principe et le laissent repartir, à condition qu'il aille régulariser sa situation. Ce qu'il s'empresse de faire en rejoignant la file d'attente.

Ah c'qu'on s'emmerde ici. David somnole devant sa feuille blanche, tout au fond de l'amphi, près de la sortie. Quelle connerie la biologie, qui est-ce que ça peut bien intéresser? Pff, tous des fayots ces cons d'étudiants. Tiens, le cours s'arrête, qu'est-ce qui se passe ?... Ce blaireau de prof annonce une visite de la police. La police, v'la aut' chose, zobalor. David observe l'entrée du tandem de flics qui vient se planter sur

l'estrade. Une blonde et un arabe, zyeux-verts et gros nénés, putain, canon la fliquesse. Les inspecteurs Artémis et Bouhenaf sont venus recueillir d'éventuels témoignages suite au meurtre récent de Laure D., étudiante dans ce même cours. L'inspectrice rappelle brièvement les circonstances de l'assassinat, et demande aux étudiants susceptibles de détenir des informations sur la dernière journée de leur camarade de l'en informer ici, ou par téléphone. Des questions fusent sur l'identité du coupable, et la progression de l'enquête. Une élève demande si ce meurtre a un rapport avec les trois assassinats au couteau survenus à Paris dernièrement. David sent un frisson le parcourir. C'est de lui qu'il est question. S'ils savaient, ces pauvres crétins. Ha ha, venez venez. Tranquille Bill, personne ne peut remonter la piste, il a pris toutes les précautions et puis surtout, putain, la Force est avec lui. Lassée d'obtenir plus de questions que de réponses, Diane inscrit au tableau le numéro de la PJ et quitte la salle en compagnie de son collaborateur. David s'éclipse incognito. Envie de voir la blonde de plus près. Il rejoint les inspecteurs à la sortie du campus et les aborde. Il n'osait pas en parler devant les autres, mais il a une information: d'après la rumeur, Laure sortait avec Monsieur Soullière, le prof d'anatomie. Diane dévisage le garçon avec intérêt, note le renseignement et prend ses coordonnées. Merci jeune homme. David la suit des yeux qui s'éloigne en direction de la 205 banalisée. Beau cul cette salope non mais mate-moi ça.

Dans sa cuisine, David surveille la cuisson d'une boîte de William Saurien en repensant à ces cons de flics, putain comme il les a bien nargués, haha. Au salon, la télé est allumée. Reconnaisant la musique de son feuilleton favori, il abandonne ses fourneaux et va s'étendre sur le canapé face au poste. C'est l'heure de "La Famille Tartignole", un nouveau soap très en vogue, avec le célèbre Albin Dulong dans le rôle du grand chirurgien-dentiste qui les tombe toutes. Il a vieilli, Albin, mais il est encore bien conservé. Normal qu'elles soient toutes amoureuses de lui. C'est plutôt bêta comme histoire, vachement embrouillé, mais c'est reposant pour l'esprit et ça fait du bien en fin de journée. Sauf les rires enregistrés, ça gonfle un peu - surtout quand c'est pas drôle.

24 FÉVRIER 88

La nuit est tombée, il pleut à verse. David marche d'un pas pressé vers la station Nation, où il compte prendre le RER, destination Joinville-le-Pont. La pluie ne le dérange pas, au contraire, ça nettoie les rues de tous ces humains à la con qui n'auraient jamais dû naître. La journée a été bonne, il n'a pas mis le nez dehors mais il a eu de longues et passionnantes conversations avec les voix. Il a même obtenu Dark Vador en ligne directe, c'est dire. Il a la pêche, il aimerait bien se faire une nouvelle gorgone ce soir, mais il n'est pas sûr d'avoir le temps - avec le dîner qui attend chez Pauline, un soufflé en plus. Descendant la rue Léon Frot pour rejoindre le boulevard Voltaire, son regard est attiré par, devinez quoi, une magnifique créature, toute seule dans un lavomatique de l'autre côté de la rue. Hmm, un peu vieille mais jolie comme tout. Ça y est, le coeur commence à cogner dans la poitrine. La Force monte, une belle vague bien

puissante qui l'envahit et le fait frissonner. Délicieux sentiment, comment résister. Hop, à l'abri d'une porte cochère, il sort la perruque qu'il avait emmenée au cas où, et se la colle sur le crâne. Il regarde autour de lui, un peu nerveux quand même. Personne en vue, merci madame la pluie. Il traverse la rue et entre dans la laverie. La jeune femme tourne la tête vers lui, sans méfiance, chargeant son linge dans le tambour. Jupe courte, belles jambes, chevilles fines. Il avise un changeur de monnaie installé dans un recoin à l'abri des regards. Il va auprès de l'appareil, et demande à la fille si elle n'a pas de pièces, s'il vous plaît mademoiselle. Il a l'air d'un gentil garçon, et puis il est poli. Elle le rejoint pour lui donner les sous. Fausse note: il porte une perruque sous laquelle dépassent quelques cheveux blonds. Son regard cherche celui de David. Malaise. Elle a peur tout à coup, il le sent - c'est l'effet de la Force qui émane de lui. Il se baisse pour attraper son joujou. Elle le regarde sans pouvoir bouger, horrifiée en découvrant la lame. David lève le couteau. Fastoche. Une main sur la bouche, le poignard s'enfonce et ressort, encore et encore, putain Doc, baise-la. Elle a compris, elle s'abandonne, mmhh, c'est fini. À cet instant entre un grand black en survêtement, les bras chargés de sacs ED bourrés de linge sale. David bondit, le bouscule et disparaît dans la rue. L'intrus s'approche prudemment de l'endroit où se tenait le type au couteau. Derrière la sècheuse, la fille baigne dans son sang, le corps secoué de convulsions, horribles gargouillis. Terrorisé, le black tourne les talons et quitte la laverie à toute berzingue. Il se cogne bruyamment contre une voiture avant de détalier ventre à terre vers le coin de la rue. Derrière ses rideaux, une voisine intriguée par le raffut le regarde s'enfuir d'un air suspicieux.

Avec tout ça, David arrive un peu en retard au pavillon en bord de Marne que sa soeur partage avec son mec Francis. Excusez, c'est qu'il a dû passer chez son copain Anatole, et qu'il a oublié l'heure. Pauline, 24 ans, est étudiante en arts Déco. Le coquet salon est décoré de ses collages et encres de Chine, ainsi que de dessins et photos noir et blanc, oeuvres de Francis, prof aux Beaux-Arts. À table, David raconte les flics venus à la fac poser des questions au sujet de la pauvre étudiante assassinée récemment. Tous trois évoquent la série de meurtres parisiens, dont les médias commencent à faire état avec insistance. Pauline note que son frère a l'air un peu bizarre, ce soir. Plus bavard que d'habitude, assez speedé. Il n'a pas trop fumé, chez Anatole, ou des trucs dans le genre ? Tu rigoles ou quoi, Pauline ? Jamais je touche à ça. J'suis pas un drogué, non mais. Comme à chacune de ses visites - vieille rengaine entonnée sur le ton de la blague - Francis cherche à se renseigner sur la vie sentimentale de son beau-frère. Non, avec ses études, David n'a pas de temps à consacrer à la bagatelle. Y'a pas que le cul dans la vie. Francis rigole. Non, y a aussi les seins. Sacré Francis, humour toujours. Pauline prend la défense de son frère. Un jour, David rencontrera l'amour. Il est jeune, il a le temps, c'est vrai Francis, quoi enfin. Pour changer de sujet, elle enchaîne sur leur escalade-party du lendemain à Fontainebleau. David confirme, no problème, ça tient toujours. Bon, on se le fait ce soufflé ?

* * *

20 heures 10. Au lavomatique de la rue Delépine, la victime a été identifiée:

5/ VÉRONIQUE T.: 35 ans, célibataire, au chômage. Blonde, jolie. Meurtre au couteau, perpétré aux environs de 19 heures 15. Carnage, la Rambo's touch. Mais, cette fois, peu de coups ont été portés, comme si le tueur s'était dépêché, craignant d'être découvert. Pas de témoin direct, à cause de l'orage qui sévissait au moment du crime.

Une voisine a prévenu la police après avoir aperçu, de sa fenêtre, un noir quitter précipitamment les lieux. Navarin l'interroge. Le black portait un jogging crado, la trentaine, coupe comme les boxeurs, plutôt grand, mauvais genre. Elle l'a vu en pleine lumière sous le réverbère, et elle a une drôle de bonne mémoire, surtout des visages, parce qu'au niveau des noms, c'est pas pareil. Elle est caissière chez ED, rue Alexandre Dumas, et il lui semble bien qu'elle l'a déjà vu faire ses courses au magasin, le nègre. Un délinquant, sûrement. Alors en plus, vous pensez, s'il a tué cette pauvre fille... Navarin l'invite à passer le lendemain matin à la PJ, où un dessinateur établira sous ses directives un portrait-robot. Oui madame, comme dans les films... Muller débarque en voiture officielle, tête des mauvais jours, et ordonne le renforcement des patrouilles dans le secteur, et plus vite que ça, nom de dieu. Le ministre de l'Intérieur exige des résultats rapides sous peine de sanctions. Sous pression, le commissaire refuse de répondre à une grappe de journalistes, qu'il fait repousser sans ménagement au-delà du périmètre de sécurité. Pas question de divulguer la moindre information aux médias, qui s'agitent déjà suffisamment. Il remarque alors le juge Rouffier, qui improvise sans complexe une conférence de presse sur le trottoir d'en face. Muller va trouver Navarin. Qu'est-ce qu'il fout, celui-là ? L'inspecteur divisionnaire a son idée sur la question: le juge est un con, plus soucieux de se construire une image médiatique que de mener efficacement l'enquête. Ce débutant va nous foutre dans la panade, il ne connaît rien à son boulot. Une vraie gonzesse en plus, tout juste s'il a jeté un oeil sur le corps. D'où sort ce clown ? Qui l'a nommé ? Allons Navarin, pas de jugement hâtif sur un officier du ministère public. Cela dit, vous avez entièrement raison et je lui en toucherai deux mots. Le commissaire rajuste sa cravate en jetant un oeil dans la boutique. Alors Jean-Paul, un black paraît-il ?

25 FÉVRIER 88

Suspendus à des cordes fluos, David, Pauline et Francis progressent le long de la paroi de calcaire du Rocher de Fontainebleau. David se hisse le premier au sommet et s'assoit pour contempler le paysage hivernal. Arbres dénudés enveloppés de brume ouateuse, pas âme qui vive hormis le trio de sportifs. Un peu plus bas, Francis maudit ses deux paquets quotidiens. Pauline l'encourage de claques sur les fesses. David sort de son sac de quoi faire des sandwiches et pose son poignard à côté du pain. Les autres arrivent et prennent place près de lui sur la plate-forme naturelle qui surplombe la forêt. Francis, affalé contre l'épaule de Pauline, halète comme un phoque asthmatique.

Bon dieu, le sport c'est tuant, on m'y reprendra pas de sitôt. Après s'être désaltérée, Pauline aide son frère à préparer le casse-croûte: oeufs durs, rillettes, tomates, saucisson, beaujolais. Elle remarque le couteau. C'est à toi ? Ben ouais, il est beau hein ? David s'en saisit et coupe fièrement de larges tranches de pain. Sifflement de Francis. Ça c'est du surin. Putain de lame. Tu sais qu'au niveau de la symbolique freudienne... David hausse les épaules. Foutaises. Lui, les couteaux il adore ça, point. Chacun son truc. Et puis c'est pratique, ça sert toujours. Il essuie consciencieusement la lame dans un torchon. C'est un Special Avenger Royal Knife, fabriqué aux États-Unis pour les Marines de la guerre du Vietnam, et utilisé depuis par les trappeurs de l'Alaska pour le dépeçage des caribous. La Rolls du couteau de chasse, quoi. Il s'appelle Doc. Qui ça ? Le couteau, il s'appelle Doc. Francis ouvre des yeux ronds. Doc, le couteau? Oui. Ahaha, ce David, mais où va-t-il chercher tout ça ! Et pourquoi pas Ronald ou Maurice, tant que tu y es ? Non, il s'appelle Doc, j'te dis. Francis meurt de rire entre deux quintes de toux. Bref, coupe David. Qui veut des rillettes ?

* * *

FRANCE TÉLÉVISION 1, 13 HEURES.

Journal de Jean-Marie Picard, texte du prompteur:

MADAME MONSIEUR BONJOUR. AVANT DE TRAITER LE RESTE DE L'ACTUALITÉ NOUS AVONS DÉCIDÉ D'OUVRIR CE JOURNAL SUR UN FAIT-DIVERS PARTICULIÈREMENT HORRIBLE QUI À EU LIEU HIER SOIR À PARIS. C'EST EN EFFET EN PLEINE VILLE DANS UN LAVOMATIQUE DU IIEME ARRONDISSEMENT AUX ALENTOURS DE 20 HEURES QU'UNE JEUNE FEMME A ÉTÉ ASSASSINÉE DANS DES CIRCONSTANCES QUE L'ON PEUT QUALIFIER DE VÉRITABLEMENT ODIEUSES. ELLE SERAIT CONSIDÉRÉE PAR LÀ POLICE COMME LÀ CINQUIÈME VICTIME D'UN TUEUR EN SÉRIE SÉVISSANT DANS LÀ CAPITALE SURNOMMÉ "RAMBO" EN RAISON DE SON ARME DE PRÉDILECTION LE COUTEAU DE SURVIE. JUSQU'À PRÉSENT LES MAGISTRATS NE TENAIENT PAS À DIVULGUER D'INFORMATIONS POUVANT SE RÉVÉLER NUISIBLES À LÀ SÉRÉNITÉ DE L'ENQUÊTE. TOUTEFOIS VUE L'AMPLEUR QUE SEMBLE PRENDRE CETTE AFFAIRE LE JUGE ROUFFIER CHARGÉ DE L'INSTRUCTION À BIEN VOULU RÉPONDRE À QUELQUES QUESTIONS. PROPOS RECUEILLIS PAR JÉRÉMIE SHORT.

* * *

Pauline et Francis se changent à l'abri de leur 205 Junior, garée sur un sentier en forêt. David demande qu'on le dépose à Fontainebleau, où il passera voir Laurent, un copain de fac. Il rentrera à Paris en train dans la soirée. Pauline lui propose de laisser ses affaires dans la voiture. Il refuse. Il aime bien son sac à dos et ne s'en sépare jamais. Francis rigole en enfilant son jean: et ton sac, comment il s'appelle ? Jean-Robert ? Auguste ? David fronce les sourcils. Il n'aime pas trop qu'on plaisante avec ses affaires. Perruque brune sur la tête, David observe les rares voyageurs en attente du 23 heures 12 pour Paris. Bingo, en voilà une, c'est fou ce qu'on en trouve facilement si on prend la peine de regarder. Blonde, cheveux mi-longs, bcbg, pile son style de femme. Elle sent son regard sur elle et s'éloigne un peu. Le RER arrive. David la rejoint dans le wagon. Les portes se referment et le train s'élanche lourdement. Resté debout, il observe la fille, qui est allée s'asseoir loin de lui. Plus agacée que craintive, elle lui jette un regard froid. Il lui sourit, inclinant la tête. Bonsoir.

Gare suivante: Chamarande. Un groupe de zonards fait irruption dans la rame en chahutant. David soupire: après les skins, les rappeurs des ghettos, fait chier. Excités, parlant fort, les yeux rougis de leur fumée de pétards ou dieu sait quoi. Z'ont pas intérêt à la ramener. Le train s'ébranle à nouveau. La fille n'est pas rassurée: la demi-douzaine de types est venue occuper les banquettes autour d'elle. Ils tentent d'engager la conversation. Elle se tait. Ho, pourquoi tu répons pas, on n'est pas assez bien pour toi ?

La fille accroche le regard de David, qui hoche la tête, apaisant. Elle se lève, parvient difficilement à repousser les mecs qui s'accrochent à sa jupe, et va s'asseoir à côté de lui, sous sa protection. Trois-quatre zonards s'approchent nonchalamment, David dans le collimateur. Eh, mec, t'as pas une clope ? David fouille dans la poche de sa veste et tend un paquet de sèches. Merci, man. Un des mecs empoche les Benson. Ho, t'as pas un franc ou deux ? David soupire. Lâchez-moi, putain, j'ai pas un rond, ça se voit pas ? On le jauge. Jogging crado, Nike boueuses, tignasse brune aux cheveux en désordre. Un frère, quoi. OK mec. La fille retient son souffle. On continue de la mater. David calme le jeu. Elle est enceinte, foutez-lui la paix, soyez cool. Le chef sourit à David. OK. Bonne soirée à toi, merci pour les clopes. Arrivée en gare de Bouray, la bande descend après avoir adressé un signe fraternel à David et la copine, qui restent seuls dans le wagon. Les portes se referment, le train repart, et la jeune femme pousse un long soupir, ouf, merci, mille fois merci. C'est de pire en pire sur cette ligne. Déjà une fois, elle a failli y passer. Ils étaient quatre, et personne dans la rame n'a bougé. David ne l'écoute pas. Il consulte sa montre. Deux minutes au moins avant la prochaine station. Largement le temps.

26 FÉVRIER 88

AVIS DE RECHERCHE ref A453G360288

Diffusion demandée : très urgente

Instructions: en cas de découverte, procéder à appréhension, garder à vue et aviser d'urgence la police Criminelle.

- Un homme de race noire, âgé d'une trentaine d'années, mesurant environ 1,75m, de corpulence moyenne, signalé vêtu d'un pantalon de survêtement vert et d'un blouson sombre de marque Ribouk. Portait une paire de grosses chaussures de basket claires. Résiderait dans le 11^e ou le 20^e arrondissement. (voir portrait-robot)

Cet individu est recherché dans le cadre de l'enquête sur l'homicide du 24/02/88 de la rue Delépine. Peut-être très dangereux.

* * *

David s'éveille sur le canapé. Hier soir, il s'est encore endormi tout habillé devant la télé. Il dort toujours comme un sonneur quand il se fait une gorgone, c'est dire l'énergie qu'il dépense. Bâillement. Grat, grat. 9 heures 10. Tiens, c'est la chronique médicale de Télématin. Il est rigolo, le gros docteur barbu et poilu, des fois il en sort des bien bonnes. Ses collègues de l'émission ont l'air de tout le temps se marrer, y a une

bonne ambiance sur le plateau. Ce matin c'est un sujet proctologie. Ils ont invité un proctologue. Poilant. David aime bien Télématin, ça lui donne la pêche pour démarrer la journée. Bon, un Ricoré, un bon bain glacé, et après on verra si on va se montrer à la fac.

* * *

Diane et Kamel Bouhenaf, son équipier, arpentent le boulevard Voltaire, quartier de la laverie. D'échoppe en bar, ils montrent aux commerçants le portrait-robot du suspect black. Tout en déambulant, ils discutent de leurs ambitions de jeunes flics - tous deux ont l'intention de passer le concours d'officier de police judiciaire. Ils se félicitent de bosser sur l'affaire Rambo, aux cotés de personnalités comme Navarin et Muller. Excités par leur première grosse enquête, ils se renvoient avec passion hypothèses et questions métaphysiques: comment expliquer certaines pulsions humaines ? Pourquoi en arrive-t-on à commettre de tels homicides ? Diane, qui n'a pas fait deux ans de psycho pour rien, est persuadée que tout se joue dans l'enfance des meurtriers. Elle a lu des bouquins, assisté à des conférences. Elle sait qu'aux États-Unis, le FBI prend très au sérieux le phénomène serial-killer. La célèbre agence a spécialement mis au point, depuis 1985, le système informatique VICAP, qui permet des recoupements sur tout le territoire. En France, un tel programme n'existe pas, vu la rareté des tueurs en série... Plusieurs témoins, dont un guichetier de P.M.U., ont déjà vu l'homme dans le quartier. Un poivrot rivé au comptoir du "Bar à Dédé" connaît même son prénom: Moussa. Moussa Machin, un nom de nègre, quoi. Un fondu de P.M.U., qui balance des fortunes au tiercé. Mais les tuyaux dont il se vante sont foireux, et il perd toujours. C'est un ringard qui ne recherche pas les contacts. Personne ne sait où il habite, et d'ailleurs tout le monde s'en fout.

Diane et Kamel débarquent dans les couloirs de l'IML de Paris. L'odeur de formol les saisit à la gorge. C'est la première fois que Kamel va voir un cadavre. Diane en a déjà croisé deux, un noyé et une suicidée, et elle n'est pas spécialement pressée de renouveler l'expérience. Surtout pour la dernière oeuvre de Rambo le boucher, spécial comme spectacle il paraît. Enfin, allons-y. Boulot-boulot. Un brancardier les accompagne jusqu'à la salle d'autopsie dans laquelle les attendent Navarin, Elmer et quelques flics. Salutations. L'inspecteur jauge Diane, guettant sa réaction devant le corps. Elle s'efforce de maîtriser sa respiration - restons zen, punaise. Bonjour chef. Puis ses yeux se posent là où tout le monde regarde. Sous la lumière glauque du néon, les visages blafards ont déjà viré au vert. Des ventres gargouillent, des gorges se serrent. Mains moites et fronts perlés de sueur. Sur la table de faïence immaculée, le corps de la sixième victime:

6/ MICHÈLE M., 32 ans, flûtiste, mariée, un enfant. Poignardée et lacérée dans le RER, la nuit du 25/02/88. Ses escarpins, ses collants et son slip ont disparu. 23 coups de poignard, tripes à l'air.

Elmer-Lexomil-Cohen livre ses analyses. Rambo doit être un malade échappé d'un film de Dario Argento ou de Wes Craven: *Suspiria*, *Inferno*, *Hill Have Eyes*, ou un autre cauchemar grand-guignolesque genre *Halloween* - de John Carpenter, ou *Zombie 2*, de George Romero.

EXTRAITS DU RAPPORT D'AUTOPSIE DE MICHÈLE M., PAR LE DOCTEUR
E. COHEN:

EXAMEN EXTERNE DU CORPS NU

1. LÀ TÊTE

- Une plaie sapitale de 6cm, en région frontale gauche. - Au niveau de la gencive supérieure absence de la dent n.12. - On note une coupure de 5cm barrant les lèvres inférieure et supérieure.

2. THORAX ANTÉRIEUR

- On note une fracture ouverte de la clavicule droite. - Au niveau du sein droit on note une plaie verticale profonde de 8cm de long à 4cm au-dessus du mamelon; une plaie de 11cm de long à 3cm en dessous et à gauche de l'appendice xiphoïde. - Au niveau du sein gauche, une plaie verticale de 5cm profonde; une plaie horizontale de 6cm de long à 1cm au-dessus du mamelon.

3. ABDOMEN

- Cicatrice opératoire de 12cm de long, médiane sous ombilicale. - Une plaie horizontale de 7cm de long sous costale droite, et, à gauche de cette plaie, une autre plaie parallèle de 5cm de long. - Une plaie de 9cm de long horizontale, profonde, à 17cm de l'appendice xiphoïde. - Au niveau de la fosse iliaque droite on note une plaie de 6cm. - Une autre plaie de 7cm au niveau de l'aile iliaque droite. - Une plaie sous costale gauche de 5cm de long. - Une autre plaie profonde de 2cm de large à 3cm du rebord costal gauche. - Une plaie d'éventration de quinze centimètres de long au niveau du flanc gauche; sous cette dernière, une seconde plaie d'éventration de 17cm de long, qui laisse échapper les anses intestinales.(...)

5. MEMBRE SUPÉRIEUR DROIT

On note au niveau de la main une fracture des 5ème et 4ème métacarpiens et sur la face externe la section complète de l'annulaire et incomplète des deux dernières phalanges du petit doigt.(...)

EXAMEN INTERNE

(...) On note après ouverture du plastron thoraco-abdominal que le coeur et les poumons ont été atteints par la lame qui a occasionné des blessures irrémédiables. Les trajets des coups sont ascendants.

CONCLUSION

(...) Il s'agit d'une lame effilée à double tranchant, mesurant de 18 à 30cm de long et 5 à 7cm de large, garnie de dents de scie sur la moitié de sa partie supérieure. Sur les dix-huit coups portés à Mlle M., six étaient immédiatement mortels. De nombreux

coups ont été infligés post-mortem. Les similitudes remarquables entre les blessures de Mlle M. et celles des précédentes victimes de "Rambo" laissent à penser qu'il s'agit de la même arme, et sans doute du même homme, un droitier probablement assez athlétique."

* * *

Le choc. Un ange de l'enfer femelle, un vrai, une beauté sidérale pas possible des confins de la galaxie. Jamais vue encore, jamais venue poser. Boum boum, coeur qui cogne, et l'autre qui commence à remuer dans le pantalon, tu m'étonnes... Régulièrement, David vient mater les modèles, sous prétexte de passer dire bonjour à son beau-frère, responsable d'un atelier de nu académique aux Beaux-Arts. Tapi dans l'ombre d'un couloir, regardant à travers la baie vitrée de la salle de cours, toute son attention est concentrée sur la somptueuse blonde qui pose devant la classe de Francis. Assise sur un drapé pourpre, les cuisses négligemment entrouvertes, la pute affecte de s'emmerder ferme, avec le petit air arrogant caractéristique de ce type de garce intergalactique. Le genre d'insolente qui fait enrager les pauvres mecs, une salope excitée de faire bander toutes les bites de l'assistance. 95C sans problème des hanches larges arrondies la touffe taillée je te dis pas comme elle doit en prendre soin de sa fourrure à la con ouh là pas possible regarde-moi trop top ce truc autour de sa cheville c'est dingue cette petite chaîne dorée horriblement jolie et sexy oohh j'adore je bande bande du calme David oh l'appel de la Force oh non pas ici pas au cours de Francis non non non foutre le camp pas fou.

* * *

Depuis son adolescence, Diane pratique la boxe française. Le directeur du club, Jean-Pierre Patin - ex-champion de France Juniors catégorie superwelers - l'entraîne sur le ring, faisant le sparring-partner. Elle se défoule, cogne de toutes ses forces. Jean-Pierre esquive avec difficulté, surpris de la combativité de son élève. Il la retrouve après la séance dans les vestiaires. Elle lui raconte la morgue et le cadavre. Ça lui a tapé sur les nerfs. Il la prend dans ses bras, elle se laisse faire. Ils sont amants depuis longtemps. Il a dix ans de plus qu'elle, marié, deux enfants.

Diane arrive chez son père, Jean, un grand baba barbu, généralement vêtu d'une djellaba, qui vit dans un pavillon à Villejuif avec une belle brune d'origine espagnole, Carmen, la quarantaine rayonnante. C'est un peintre dont les oeuvres se vendent gentiment aux touristes et à Montmartre. On prend un petit communard dans l'atelier de l'artiste. Comme toujours, Jean ironise sur le métier que sa fille a choisi. C'est un vieil anticonformiste qui a toujours eu la notion d'ordre - et les flics tout particulièrement - en horreur. La conversation, qui se poursuit sur les coussins du salon autour d'une monstrueuse paëlla, finit par porter sur les meurtres de Rambo, of course. Jean se renseigne sur le MO du tueur. Parait que c'est la boucherie ? Purée, comment sa fille peut-elle supporter ça ? Elle avait un avenir tout tracé, aujourd'hui elle serait peut-être

prof agrégée, ou installée à son compte, psychanalyste, à faire du bien aux gens, avec de bons revenus. Au lieu de ça, elle se tape toutes les horreurs de la terre pour huit mille balles par mois. Faut vraiment être maso. Et con, surtout. Garde-chiourme au service de Big-Brother, voilà ce qu'elle est. Pas beau. Enfin ma fille, tu connais mon avis. Diane sourit, concentrée sur le dépeçage d'une langoustine. Tu rabâches, papa. C'est intéressant ce métier, vu de l'intérieur. La nature humaine, les pulsions de mort. Un prolongement de mes études. Je découvre des trucs dont les gens n'ont pas idée. Et puis la police évolue. Les flics ne sont pas tous des fachos, les jeunes arrivent, les mentalités changent. Tu me fais marrer, Diane. Demande aux gamins qui se font claquer le beignet toute la nuit au commissariat du dix-huitième parce qu'on les a ramassés avec deux barrettes de shit, si les mentalités changent. Des beaufs pintés au gros rouge, et des fachos armés, voilà tes collègues, et c'est pas près de changer. La nature humaine, ouais, parlons-en. Mets un flingue entre les mains d'un gros con en képi, et en avant les bavures. Stop, arrête les clichés, p'pa, on va pas repartir là-dessus. Jean change de sujet: il a vendu une toile, hier. Deux briques cinq, à un couple de japonais. Un truc immonde, les toits de Paris, bariolé comme ils aiment, néo-figuratif comme ils disent. Ça va permettre de vivoter deux ou trois mois, et de payer un nouveau lave-vaisselle à Carmen. Tiens, faudra qu'il lui montre le travail perso, sobre et de bon goût, attention, qu'il est en train de terminer. Au dessert, il roule un joint de sa plantation de chanvre indien, made in le jardin du pavillon. Bom Shankar.

* * *

Vautré sur son canapé, David finit son deuxième Bolino couscous en regardant les infos. Le slip et les collants de Michèle M. traînent sur la moquette. À l'écran, la journaliste vedette de la Une, Clarisse Méric soi-même - regard de braise et brushing ravageur - raconte les exploits du jeune homme à des millions de français. Air grave de circonstance, sérieux et tout. Ça jette d'enfer.

FRANCE TÉLÉVISION 1, JOURNAL DE CLARISSE MÉRIC, 20 HEURES

Texte du prompteur:

MADAME MONSIEUR BONSOIR. TRAGÉDIE DANS UN TRAIN DE BANLIEUE. UNE NOUVELLE JEUNE FEMME À ÉTÉ RETROUVÉE LÀ NUIT D'HIER MARDI ASSASSINÉE DANS UNE RAME DE LÀ LIGNE B DU RER. L'IDENTITÉ DE LÀ VICTIME N'A PAS ÉTÉ DÉVOILÉE MAIS L'ON SAIT DÉJÀ QU'ELLE À SUCCOMBÉ À DES BLESSURES CONSÉCUTIVES À DE MULTIPLES COUPS DE POIGNARD TOUT COMME LÀ JEUNE FEMME SAUVAGEMENT ÉVENTRÉE AVANT-HIER SOIR DANS UN LAVOMATIQUE PARISIEN. LE POINT SUR CETTE EFFRAYANTE AFFAIRE RAMBO PAR NOTRE CHRONIQUEUR JUDICIAIRE PATRICE CARRE.

Rambo, et pourquoi pas Alien, ils sont bêtes ces flics. Allez, marre du blabla, David charge une cassette dans son scope, et appuie sur lecture. Exit la Méric, Dark Vador apparaît à l'écran, face à Luke Skywalker. Nettement plus intéressant. Le Père contre le Fils. Le Coté Obscur contre la Force. C'est le duel final de "L'Empire contre-attaque", son film préféré. Quelle classe, ce Dark. Luke est un rigolo à coté - mais sympa quand même. Et Léïa, la princesse, elle est moche, dingue. David s'est toujours demandé ce que Luke pouvait bien lui trouver. Avec la Force qu'il se trimballe, toutes les filles de l'Empire doivent ramper à ses pieds. Quel con, ce Luke. Mais sympa quand même. Après le film, David s'étend sur son lit, dans le noir. Il aime bien l'obscurité, ça le sécurise. La gorgone de cet aprême, putain, qu'elle est belle. Cette chaîne à la cheville, c'est trop fort. Quand elle est sortie du cours de Francis, il n'a pu s'empêcher de la suivre. Elle habite dans le treizième, en plein Chinatown, quelle idée. Mais elle ne vit pas seule, dommage. Comment faire ? Faudrait trouver quelque chose pour elle. Doc aimerait bien la pénétrer. Modèle nu, tu parles d'une salope. Enfin. Par la fenêtre grande ouverte, il peut voir le firmament, c'est magnifique. En bas, les camions de poubelles et les éboueurs font leur bordel habituel, bagnoles coincées derrière, klaxons, le monde stupide des humanoïdes. Le ciel est dégagé, ce soir. Que d'étoiles. Il voudrait bien savoir sur laquelle habite Dark Vador. Mais peut-être qu'elle est tellement loin qu'on ne peut pas la voir, cette planète. C'est sûrement ça, d'ailleurs.

* * *

On a sonné à la porte, mais Diane dort devant la télé allumée au pied de son lit. Dring, dring, on sonne encore. Oh, punaise, elle dormait bien. Minuit 35. À cette heure-là, elle sait qui c'est. Elle se lève en chancelant, passe une robe de chambre et va ouvrir au radar. Comme prévu, c'est son père. Excuse, hein, tu connais Carmen, on s'est encore engueulés pour une bricole, après ton départ. Demain elle va me demander pardon à genoux, mais en attendant elle m'a claqué la porte au nez. Foutu tempérament méditerranéen. Je suis fatiguée, papa, je dormais. Oh, désolé ma fille. Je vais juste me poser sur le canapé, te dérange pas. Elle le fait entrer. Jean s'assied sur le divan et sort son nécessaire: boulette de shit, papier OCB, Stuyvesants bleues. Il attrape un Marie-Claire traînant sur la table basse, et commence à vider deux cigarettes. Un bon petit trois feuilles, pour dormir. Alors, il parait que vous avez un suspect ? Diane bredouille: oui, un black. Jean rigole. Un bougnoule assassin, ben tiens, et elle y croit, elle ? Diane ne croit rien, elle obéit aux ordres de Navarin. Elle dormait, elle n'a pas envie de causer, demain elle se lève tôt. Installe-toi et ne fais pas de bruit, s'il te plaît, papa. OK, excuse. Merci, hein. Tu t'es encore assommée de médicaments, tu exagères ma fille, qu'est-ce que tu prends encore comme cochonnerie ? Rien du tout papa, du Phytolactyl, un truc aux algues, bio. Tu parles, eh ben moi j'ai mes somnifères aromatiques, bio aussi. C'est ça, papa, bonne nuit.

* * *

Au sortir de la salle de jeux où ils s'étaient donnés rendez-vous, David et Anatole se font une virée rue Saint-Denis, by night. Le fils d'aristos déchu remet à son ami un appareil photo dont il lui explique le fonctionnement. C'est un modèle simple, miniaturisé, avec flash intégré. Anatole questionne David sur ce qu'il compte en faire, mais n'obtient que des réponses évasives. Une vieille pute soupçonneuse se plante soudain devant eux et arrache l'appareil des mains du jeune homme. Pas de ça ici. On vous voit venir, les mômes ! David repousse violemment la fille, en lui reprenant l'appareil qu'il fourre dans son sac à dos avant de se remettre en marche, entraînant Anatole. La pute les couvre d'insultes tandis qu'ils s'éloignent. David hausse les épaules. Anatole, un peu interloqué, finit par rigoler. Gonflé, le David. Il n'a pas peur des macs ? Non, David n'a peur de personne, Anatole devrait le savoir. Les deux garçons continuent de déambuler, matant prostituées et vitrines. Ils finissent par entrer dans un sex-shop où ils ont leurs habitudes, "Foune-Center". Le tenancier, un black borgne surnommé Joe-le-Rasta, les salue d'un clignement de son oeil complice. De bons clients, ces deux-là. Des petits vicieux sympa, amateurs de peep-shows et de films spéciaux. Il les informe que le spectacle commence, et qu'un nouveau couple a été engagé: une grosse cochonne, avec un beur outillé gros comme ça. Ils ont pas froid aux yeux et encore moins au reste, yark yark. Anatole et David vont s'installer chacun dans une cabine, face à la glace sans tain qui donne sur la piste circulaire. Le couple est en pleine action. Une brune un peu grasse, c'est vrai, et un arabe bien monté, exact aussi, très jeunes. L'un dans l'autre, ça fonctionne bien - mais bof, on a vu mieux. David sort l'appareil photo de son sac et prend quelques clichés au jugé, histoire de voir. L'appareil est silencieux, heureusement.

27 FÉVRIER 88

David s'est invité chez sa soeur pour le déjeuner. Pauline est en train d'achever une encre de Chine. Une chauve-souris, selon David. Mais non, c'est un papillon. Tout en préparant le repas, elle le questionne un peu sur sa vie, ses études, ses amis. Il parle de son bon copain Anatole, et de leurs centres d'intérêts communs. Anatole aussi est passionné d'astronomie. Non, il n'a pas de copine lui non plus. C'est normal, il est boiteux et il a une sale tronche. Mais il est cool, Anatole, il délire bien. Il est au chômage, mais avec sa rente il s'en tire. Pauline constate une fois de plus l'habileté de son frère à faire dévier la conversation dès qu'on lui pose des questions un peu personnelles, spécialement ces derniers temps, où elle a noté que sa tendance à l'introversión s'aggrave. Elle lui trouve mauvaise mine. Pas du tout, c'est juste les cours qui le fatiguent et lui prennent la tête. Il a des problèmes avec un prof. Pendant qu'elle râpe les carottes, il se rend discrètement dans la chambre de sa soeur et de son beau-frère. Il prend un album de photos sur une étagère et en extrait quelques clichés qu'il glisse sous son pull, avant de retourner à la cuisine.

Vers 16 heures, David débarque au Gymnase-Club, où il vient régulièrement faire un peu de musculation. La jolie réceptionniste, dont le prénom - Loretta - est

épinglé sur la poitrine, lui fait un grand sourire. Bonsoir. Il la calcule à peine et signe la feuille de présence, avant de monter vers les vestiaires. La jeune femme le suit des yeux. Qu'il est bien, ce garçon. Distingué, réservé. Est-il célibataire ? Que fait-il dans la vie ? Personne en vue ? Elle va pouvoir jeter un oeil dans les fichiers. Ça ne se fait pas, mais enfin.

À la sortie des Beaux-Arts, David attend sous la pluie depuis un bon moment. Il porte une perruque blonde bien ajustée aux cheveux mi-longs, et des lunettes de myope. Foulard autour du cou, il a complété son look artiste d'un carton à dessins qu'il tient négligemment sous le bras. Il voit la jeune modèle repérée la veille quitter les bâtiments et se diriger vers la rue des Écoles, et il la suit jusqu'à l'entrée du métro avant de se décider à l'aborder. Il se présente sous le prénom de Georges, étudiant en photo. Il prépare un dossier sur le nu. Comme elle est modèle, justement, et qu'il la trouve très belle, il a pensé qu'il pouvait lui parler de son projet: une série de nus dans des décors citadins, la nuit. Oui, à la manière de Chico Piffmann. Pour la rassurer, il propose d'emblée de la payer, car c'est du sérieux et non du pipeau. D'ailleurs, il peut lui montrer des échantillons de son travail pour qu'elle se rende compte. D'abord méfiante, elle le dévisage. Comment sait-il qu'elle est modèle ? Il a assisté à un cours, il y a quelques jours. Ah bon. Elle ne se souvient pas de lui. Mais possible, car elle ne regarde jamais les élèves. Elle réfléchit rapidement. Faut voir. Ce petit jeune homme ne lui paraît pas dangereux. Des pervers, des voyeurs et des tordus, elle en a connus, et Georges n'a pas le profil. C'est une jeune femme ouverte. Elle trouve que cette histoire de nus en ville, un bon délire exhib, mérite qu'on en discute. Elle lui tend la main. Isabelle.

Au bar du coin, David a choisi une table à l'abri des regards. Il baisse la tête pour ne pas se faire voir du serveur qui leur apporte deux demis, puis ouvre son carton et tend à Isabelle une série de nus féminins en noir et blanc. Elle le complimente. Pas mal du tout. Du style. La fille est bien, aussi. C'est une pro ? Euh non, une copine. Isabelle met son air mal assuré sur le compte d'une timidité plutôt attachante. Qui sait, c'est peut-être le nouvel Helmut Newton ! David rougit, trop flatté. Ils conviennent donc d'un rendez-vous pour le soir même. Car Georges est pressé, il doit rendre ses photos après demain. Il avait prévu un autre modèle, mais il a trop flashé sur Isabelle. Ça sera rapide, il travaille vite, et il la payera bien car il a du fric, Georges, pas de problème. Elle accepte, et il paye les consommations.

* * *

EXTRAIT DU JOURNAL DE LORETTA:

"Mon coeur bat comme une Chamade depuis cet instant où nos regards se sont croisés... Je n'ai pas encore osé lui parler, mais j'ai bien senti à sa façon de me regarder que je ne le laissais pas indifférente... Quand il sort de la salle de fitness il est couvert de sueur et à bout de souffle. Ça lui donne un côté animal bestial qui me

fait fondre... Comme j'aimerais lui sauter dessus, l'embrasser et m'unir à lui sur la moquette, laissant mon corps aller au bout de ses désirs les plus fous. Je suis complètement dérangée depuis que je travaille là et que je le vois 2 ou 3 fois la semaine. Il me traverse de ces idées salasses dans la tête, j'ai honte quand j'y pense... Je me demande où il étudie, et quoi au juste. Et si il n'a pas une fiancée à la faculté. Mais non, je ne crois pas, parce que si c'était le cas, il ne serait pas si timide avec moi et les autres filles du club... En fait, j'ai bien peur qu'il est puceau. À vingt ans c'est rare, mais c'est possible. Je m'imagine en fantasme comme son initiatrice..."

* * *

Elle est vêtue d'une robe-manteau rouge sang, et la lumière crue d'un réverbère met en valeur son teint pâle et ses yeux bleus légèrement cernés - atrocement belle. David se sent tout palpitant. Ils échangent quelques mots, et il lui montre l'appareil photo d'Anatole. Un boîtier minable, d'accord, mais c'est exprès, il veut obtenir un rendu spécial au niveau piqué, c'est pour ça qu'il n'a pas pris son Leica habituel. Il lui tend une enveloppe contenant les 2000 francs promis, qu'Isabelle s'empresse d'empocher. Tout à fait rassurée, Isabelle se laisse entraîner jusqu'à la rue de l'Ouest. Soulevant une plaque d'égout, David descend l'échelle rivée dans la paroi, invitant la jeune femme à le suivre. Parvenu en bas, il lève la tête pour voir la robe-manteau arriver vers lui. La lumière se balade négligemment là-dessous, et bon dieu il voit tout ce qu'il y a à voir. Boum boum, coeur qui cogne. Du calme. Il la réceptionne en douceur avant d'ouvrir la marche. Il a prévu de faire les photos un peu plus loin. Isabelle a vu un reportage à la télé sur les dingues des catacombes. Oui, Georges l'a vu aussi, même que les journalistes lui avaient demandé de témoigner, mais qu'il a refusé. À cause de ses parents, qui en auraient fait une crise cardiaque. Des bourgeois pleins de fric, pénibles. Isabelle glousse, impressionnée par l'atmosphère. Espérons qu'on ne va pas croiser trop de monde ce soir ! Il la rassure, essaye de plaisanter. Mais il est nerveux lui aussi. Le petit circuit s'éternisant, elle lui demande quand il va commencer à shooter. Il s'arrête et tripote maladroitement son boîtier. OK, c'est là, on y va. Elle ôte sa robe, la plie soigneusement et la pose dans un coin. Elle est nue, toute nue, complètement nue, sans slip sans soutif elle en avait pas la gorgone. Et la voilà qui se met à prendre des poses. La température est glaciale, et elle s'en plaint très vite. D'autant que le photographe a l'air de plus en plus dans le brouillard et qu'une ambiance zarbi s'installe. Chair de poule sur la peau blanche immaculée tétons clairs dressés. Vite, s'te plaît, je me les caille. Elle se les kaille, hahaha, je me marre. Tu te les kailles quoi ? Oh écoute dépêche-toi un peu, je fais quoi là, on se pèle. Silence radio du côté du photographe. La fille perd patience et commence à réaliser que quelque chose cloche avec Georges: et si le gosse s'était moqué d'elle ? Si c'était un de ces petits pervers de plus ? Elle devient plus sèche. T'es à quel diaph, là ? Quelle focale ? Fais pas chier putain de salope fais ce que je te dis tout est automatique c'est exprès j't'ai dit arrête de bouger maintenant. Arrête de bouger bordel. Elle ouvre des yeux ronds, estomaquée. Petit con, va. Elle se penche pour

ramasser la robe. Coup de pied dans l'étoffe, hop je t'envoie ça plus loin salope reste comme ça t'es trop belle t'es à moi à moi rien qu'à moi je vais te baiser putain. Isabelle se met à trembler. Un malade, ça craint le pire, comment sortir de là - quelle conne mais quelle conne. Elle voit Georges se pencher. C'est pour relever le bas de son pantalon. Elle aperçoit l'énorme couteau. Mon dieu. Rambo, l'assassin éventreur de femmes. Pas possible, non pas possible, ce gosse Rambo. Hurlements. Fuite à travers les galeries, course éperdue dans les ténèbres rayées par le faisceau de la Maglite. Intersections, hésitations, non mon dieu non pitié pourquoi pourquoi pourquoi pitié. Nue elle est nue elle est trop belle ses fesses devant moi ha ha elle est à moi ses seins qui bougent elle pleure elle hurle hahaha arrête mais viens viens viens chérie je t'aime. À bout de souffle, le visage ravagé de larmes, Isabelle prend à gauche. Non non non: c'est un cul-de-sac, non mon dieu nooon. Elle tend la main pour lui lacérer le visage de ses ongles. Il enfonce le couteau dans le ventre blanc. Il la frappe encore et encore, et s'arrête, haletant, pour contempler son ouvrage, avant de fermer les yeux pour mieux profiter de l'émotion inouïe qui l'envahit. Après, il arrache la chaînette de la cheville de la morte, et remonte vers la surface.

28 FÉVRIER 88

COMPTE-RENDU DE L'ARRESTATION DE M.BONGO MOUSSA:

"Le 28 février 1988, à onze heures trente, nous, Diane Artémis et Kamel Bouhenaf, procédant à une mission d'îlotage dans le 20ème arrondissement dans le cadre de l'enquête 187/Pu, dirigée par l'insp. div. JP. Navarin, apercevons, marchant sur le trottoir au niveau du 45 rue des Vignoles, un individu correspondant au signalement de l'avis de recherche du 26/02, ref A453G. Alors que nous descendons de notre véhicule afin d'effectuer un contrôle d'identité, l'individu nous aperçoit et se met à courir en direction du boulevard de Charonne. Poursuivi par nous mêmes, il rejoint la rue de Montreuil, où il est renversé par un autobus. Procédant à l'interpellation, nous constatons que l'individu, qui manifeste une agitation extrême, ne peut présenter aucun papier d'identité. Après palpation de sécurité, nous trouvons dans ses poches un jeu de clés, deux enveloppes contenant de la marijuana, la somme de six cents francs en coupures de cent et un couteau à cran d'arrêt."

* * *

David transpire en salle de musculation. Loretta le regarde amoureusement à travers la vitre qui sépare le bar vitamines de la salle d'entraînement. Cet après-midi, elle fait la barmaid au comptoir. Elle s'ennuie et rêve. Qu'il est séduisant, ce David. Il s'entraîne dans son coin, il ne parle jamais à personne, il a l'air tout timide. Sensible et romantique, comme elle. Occupé à soulever ses trente-cinq kilos de fonte, David a bien remarqué le manège. Sûr qu'elle est amoureuse de lui, cette bécasse. Elle est pas mal, remarque, de

jolies jambes. Mais elle est brune - heureusement pour elle, soit dit en passant. Il achève ses exercices. Sa serviette sur l'épaule, il va s'asseoir au bar, pour voir. Rougissante, Loretta s'approche. Bonjour. Qu'est-ce que je vous sers ? Un cocktail de fruits banane-framboise-poire. Elle va s'activer auprès du mixer, et revient avec un grand verre rempli de mousse onctueuse. David ne la quitte pas des yeux, amusé par cette jeune femme simple que son humble personne semble troubler. Plongeant une paille dans le mélange, elle se risque à lui adresser la parole d'une voix mal assurée. Il s'appelle Lamaury, est-il parent avec cet homme d'affaire marseillais ? Oui, c'est son père. Loretta n'en revient pas. Alors, sa maman est actrice, elle a joué dans des films ? Oui, mais elle ne joue plus depuis longtemps. Ah bon. Maintenant, elle s'inquiète un peu à cause du pansement qui lui barre la joue. Il dit qu'il s'est battu avec des skins, qu'il leur a foutu sur la gueule. Il affabule et fanfaronne. Elle s'enhardit un peu. Elle adore le cinéma. Il n'aurait pas envie de voir un film, un de ces soirs ? David sourit. Ça alors, elle est directe. Rigolo. Il refuse gentiment: il aimerait bien, mais sa mère arrive pour quelques jours, et il va devoir s'occuper d'elle. Mais une autre fois, pourquoi pas.

* * *

EXTRAITS DU COMPTE-RENDU DE PERQUISITION CHEZ M.BONGO:

..."Après identification du suspect par madame V., gardienne du 10 rue Delépine, nous transportons au 54 rue Pelleport, au domicile de M.Bongo Moussa. (...) Sous le matelas, nous découvrons, enveloppés dans un linge graissé, deux revolvers d'alarme et une dizaine de revues pornographiques. Dans le tiroir de la table, trouvons 4 couteaux à cran d'arrêt, deux boîtes entamées de 25 cartouches lacrymogènes, une bombe de défense de marque Protector 2000 et la somme de 6700 francs en numéraire. Dans l'armoire, outre quatre ensembles de survêtement, un smoking et deux paires de chaussures de basket blanches de marque Nike, nous découvrons un sac en plastique rempli de 800 grammes de Marijuana, une enveloppe contenant 10 doses d'un demi gramme d'héroïne, et la somme de 14000 francs en numéraire. Sous l'évier, trouvons un couteau de type "couteau de survie", de marque Steelgood (lame de 23cm). Présentons ces objets à Mr Bongo, qui affirme d'abord ignorer leur présence dans son appartement, puis refuse de répondre à nos questions. Saisissons et plaçons sous scellés découverts n° 768/901 les objets énumérés ci-dessus (liste détaillée jointe ci-après). Notre perquisition, commencée à 16h30 et terminée à 17h20, ne nous permet de découvrir aucun autre objet ou indice susceptible d'intéresser l'enquête. Après lecture faite par lui même, et persistant dans son silence, Mr Bongo signe avec nous et nos assistants le présent procès-verbal ainsi que le scellé constitué au cours de la perquisition. (...)

19 heures, Police Criminelle. Tous les flics bossant sur l'affaire écoutent la synthèse présentée par Navarin: il est bien possible que Moussa Bongo soit l'assassin. Le juge y

croit. C'est vrai que les pièces à convictions retrouvées rue Pelleport sont troublantes. De plus, le black n'a aucun alibi qui tienne pour chacun des meurtres, ce qui en fait un Rambo fort présentable. Sauf que le légiste n'est pas vraiment certain que le couteau de Moussa corresponde aux plaies des victimes. En fait, il n'y a pour l'instant aucune preuve formelle, mis à part les aveux du zaïrois, qui a reconnu assez rapidement être l'auteur du meurtre de la laverie. Il s'apprête à passer sa première nuit en prison. En attendant un suspect plus sérieux, il fera un bouc émissaire très correct: son arrestation rassurera la population et calmera les médias. Comme, de plus, c'est un pauvre type sans relations, un clandestin analphabète, obsédé sexuel et dealer, personne ne va pleurer sur son sort. Muller intervient, s'avouant très sceptique quant à la réelle culpabilité du black pour l'ensemble des meurtres. Diane renchérit timidement, arguant que d'après les statistiques, les tueurs en série tuent plus volontiers dans leur groupe ethnique. Personne ne relève.

29 FÉVRIER 88

David se regarde dans le miroir de la salle de bain. Sur sa joue, les traces de griffures commencent à cicatriser, cette pute avait du tempérament. Il revient en cuisine se servir son Ricoré matinal et ouvre distraitement le carton à dessin posé sur la table. Les photos à l'intérieur - celles qu'il montrait à la gorgone - sont des nus de Pauline. Bien foutue, cette salope de frangine, non mais mate-moi ça, une paire de seins et une petite touffe mignonne comme tout, et des fesses. Dire que c'est ce lourdingue de Francis qui profite de ces beautés, écoeurant n'y pensons plus, putain. Le téléphone sonne. Mais David n'a pas envie de parler et laisse le répondeur. Voix de Pauline, tiens. Elle l'invite à une petite soirée chez elle le surlendemain pour fêter son anniversaire. Qu'il amène l'ami Anatole, si ça lui fait plaisir. Petit sourire de David, le regard rivé sur les photos. C'est vrai que demain c'est son anniversaire, il avait oublié. Vingt ans, toute la vie devant soi, enfin c'est ce qu'on dit. Bien foutue cette salope de frangine.

* * *

C'était l'été 76 à la Villa Dolorosa. Ce jour-là, les deux enfants jouaient dans le vaste parc ombragé de pins et bordé de massifs de fleurs artistement composés. Brandissant une épée en plastique, David, costumé en Thierry-la-Fronde, courait à travers la pinède du petit bois des Loups, en direction de la piscine, tandis que Pauline s'essoufflait à tenter de le rattraper. Soudain, elle le vit disparaître au milieu d'un buisson. Croyant à une farce de son petit frère, elle s'approcha en tapinois et aperçut dans le sol, entre des branchages écrasés, une ouverture étroite dont le grillage de protection avait cédé sous le poids de David. Se penchant au dessus du rebord, elle découvrit une sorte de puits plongeant loin, loin dans le sol. Inquiète, elle appela l'enfant qui était tombé dans le noir.

Chapitre 2

1er MARS 88

Les lampes à arc illuminent les entrailles du 14ème d'une clarté surnaturelle. Foultitude de flics: en tenue, en civil, portant brassards, en blouses blanches ou grises, médecin légiste et brancardiers. Crépitements des flashes des techniciens du labo, va-et-vient des enquêteurs à la recherche d'indices. Diane, Kamel, Navarin, Muller et Elmer au travail, traits tirés. Toute l'équipe est sur les nerfs devant la sauvagerie du meurtre. S'épongeant le front à proximité du cadavre, le légiste dicte d'une voix rauque ses premières constatations:

"Cette personne de sexe féminin, âgée d'environ 25 ans a reçu une trentaine de coups de couteau sur tout le corps, et plus particulièrement dans les régions du cou et de l'abdomen. La carotide a été tranchée à deux reprises, mais ce sont les coups portés dans la région du coeur qui ont provoqué la mort. L'hémorragie externe a entraîné l'épanchement d'une grande quantité de sang sur le lieu même où elle a été tuée. La rigidité cadavérique a commencé de disparaître, ce qui intervient généralement au moins trente-six heures après la mort. Une bonne part des viscères s'est répandue sur le sol, entre les cuisses de la victime. Les larges taches verdâtres de la région abdominale (très endommagée) indiquent un état de décomposition déjà avancé. La basse température des lieux a toutefois permis de freiner le processus de putréfaction. Mes premières observations, sous réserve d'examen ultérieurs, me permettent donc de situer la mort dans la nuit du 27 au 28/02/88, entre 22 heures 30 et 01 heure. La victime n'a pas été violée, la région du pubis porte 2 coups de poignard, mais le vagin est bien fermé."

* * *

Génial, un télescope ! David est ravi comme un gosse en manipulant le beau cadeau que Francis et Pauline viennent de lui offrir pour son anniv. Il est balèze, dis-donc, ça doit vachement rapprocher. Eh ouais, tu vas pouvoir compter les cratères de la lune. Anatole aussi est impressionné, ça c'est un chouette cadeau Dave, c'est d'enreuf. Tu vas pouvoir faire coucou à Dark Vador, hihi, rajoute le beau-frère. Plaisante pas avec ça, s'te plaît Francis, tu connais pas. Ah bon, excuse, hihihi. Pauline commence à débarrasser la table encombrée des restes du dîner. Non, ne bougez pas Anatole, je m'en occupe, je vous apporte les digestifs. Qu'est-ce que je vous sers ? - Les couilles, mais pas trop fort, hihihi, sort Francis, en pleine forme ce soir. Anatole est mort de rire, celle-là elle est trop bonne, je la ressortirai, les couilles mais pas trop fort, qu'est-ce que je vous sers - excellent. Très spirituel, en effet, note Pauline en souriant malgré elle. À propos David, s'enquiert le beau-frère enchanté de son petit succès, et les amours ? Putain

Francis, lâche-moi un peu s'te plaît avec ça, t'es lourd, pas possible. Oui, j'ai une copine figure-toi, ça t'épate, pas vrai ? Elle s'appelle Loretta. Anatole sursaute, surpris. Hein ? Tu m'en avais pas parlé. Ben non, c'est que je viens juste de conclure. Ça alors, quel cachottier ce David. Le téléphone sonne dans l'entrée, Pauline va répondre. C'est pour toi, David. Papa. David prend le combiné. Brève conversation sans chaleur. Dans le salon, Francis continue dans le rôle du rigolo de service, Anatole se marre, et Pauline remplit les verres. Après avoir raccroché, David se glisse discrètement dans la chambre du couple. Sortant de sous sa chemise les nus de Pauline, il les remet dans l'album. Dernier coup d'oeil sur les rondeurs de la frangine, et hop, sur l'étagère. Quand il se retourne, Pauline est là, dans l'embrasure de la porte. Allons bon, a-t-elle vu son geste ? Elle lui sourit, le fait asseoir sur le lit, lui prend les mains. Elle a les mains douces, Pauline, sa peau est douce, son corps doit être doux, tout doux de partout. Ça va, David ? Ben oui, pourquoi tu me demandes ça ? Tu as l'air fatigué, pâle, tu m'inquiètes un peu, chéri. Qu'est-ce qu'il t'a dit papa ? Rien de spécial, des banalités, tu le connais. Tout va bien, j'te jure, tu te fais du souci pour rien, syster. Sympa comme soirée, et merci pour le télescope, c'est vraiment un chouette cadeau. Au fait, chéri, c'est vrai cette histoire de copine ? Loretta c'est joli comme nom, tu voudras bien nous la présenter ? Bien sûr, Pauline, je l'amène un de ces soirs, promis. Il se lève doucement, dégageant ses mains des siennes. Sa peau est douce, mais c'est la peau de sa soeur.

Au salon, Francis est en train de raconter celle du belge, de l'américain et du français dans un Airbus sur le point de s'écraser. Anatole est plié en deux, faut dire qu'il a déjà pas mal éclusé. À propos d'américain, voilà pas que la conversation dévie soudain sur Rambo, le fameux tueur sadique, dont la dernière victime vient d'être retrouvée dans les catacombes. Il craint, ce Rambo. Et puis faut dire que les catacombes c'est drôlement mal fréquenté, même que David et Anatole s'y sont déjà fait agresser par une bande de skins. Enfin, heureusement, Dave les a mis en déroute. Hum, David tressaille. Ce crétin des Alpes d'Anatole est capable de raconter l'épisode du couteau. Bon ben c'est pas tout ça on va peut-être se rentrer sinon on va rater le dernier métro. Ah ouais, s'étonne Francis, tu as dérouillé des skins, pas possible ? Mais non, c'est rien, c'était des dégonflés, arrête tes conneries, Anat' s'te plaît. L'étourdi rougit, conscient d'avoir été au bord de la gaffe. Ah ouais, Dave, t'as raison, c'est qu'il est déjà tard. N'oublie pas ton télescope, chéri. Ça nous a coûté assez bonbon, souligne au passage le Francis. Merci, hein, c'était cool comme soirée, pas vrai Anatole ? Ah oui alors, persu, euh je veux dire super. Ça m'a fait très plaisir de vous rencontrer, depuis le temps que David me parlait de vous. Ciao, et merci pour tout, à plus - on s'appelle hein.

* * *

Au journal de la nuit, Jean-Yves Beltran ouvre sur l'info principale du 20 heures, à savoir la découverte de la septième victime de Rambo. Diane s'installe sous sa couette. Encore heureux qu'on ait pu tenir les caméras à l'écart des catacombes. Mais maintenant ça y est, Rambo est une vedette. Le téléphone sonne. C'est la copine Monique, punaise -

du club de yoga - qui lui rappelle la séance de rebirth de samedi prochain. Non bien sûr, Diane n'a pas oublié, mais elle est obligée d'annuler, à cause d'une affaire qui la mobilise à plein temps, week-ends compris. Secret professionnel, désolée. La copine insiste: c'est bête, c'est le pied le rebirth, tu peux pas savoir, tu es dans l'eau, comme dans le ventre de ta mère, ça libère plein d'énergie, et puis tu es vachement aidée, tu es entourée, accompagnée, moi ça sera la troisième fois, essaye de venir, ça ne dure que deux heures. Non vraiment, je t'assure, impossible, trop de boulot, je te rappelle plus tard, je suis nase ce soir. Diane raccroche en soupirant. Elle aurait bien voulu essayer ça. C'est bizarre, depuis qu'elle est toute petite, c'est une flippée, sujette à des insomnies, des migraines, des picotements au bout des doigts, et à de vives douleurs au ventre. Psychosomatique, elle le sait et elle travaille sur elle-même. Pourtant, ni la psychanalyse lacanienne, ni le yoga karmique n'ont jusqu'à présent pu l'aider à résoudre ses problèmes existentiels. Souvent, vachement souvent même, elle se sent comme étrangère au monde, pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi est-elle perpétuellement mal fichue ? Pourquoi ? Et pourquoi quoi d'abord, oh punaise, marre des pourquoi, quelle idiote cette fille, marre de se prendre la tête, avale un bon Phytolactyl, tiens, un comprimé entier, et écrase. Allez, éteindre la lumière, fermer les yeux, demain il fera jour.

* * *

Le gros télescope est installé sur son trépied devant la fenêtre du salon de David. En peignoir, assis sur la moquette, le garçon teste les possibilités de son cadeau. C'est fou ce que ça rapproche. La lune, évidemment qu'on peut compter les cratères, mais il y a plus intéressant - beaucoup plus intéressant, les amis. Le gros immeuble au-dessus du Shopi, par exemple. Encore deux fenêtres allumées. Tiens, une troisième qui s'éclaire, voyons voir. Ah non, pas marrant, un vieux qui vient boire un verre d'eau dans sa cuisine. Beurk. Non, à côté, c'est mieux, une chambre. Une chambre de femme. Personne pour le moment, elle doit être sous la douche ou sur son bidet. Dingue, on se croirait presque chez elle. Houps, la voilà qui arrive, vite le point, une brune, dommage, en slip mais les seins nus, elle peut pas me voir et moi je la vois, putain, je la vois drôlement bien, trop cool. Oh, elle tire les rideaux, la garce. Fenêtre suivante. Merde, raté, un couple, ils sont déjà sous les draps, pas eu le temps de les voir à poil - on peut pas être au four et au moulin, forcément. Sûr qu'ils vont baiser comme des lapins, ces deux-là, pourvu qu'ils laissent la lumière. Putain, chié, ça y est, ces gros cons, ils éteignent.

2 MARS 88

Navarin a réuni son équipe dans une salle de la Brigade Criminelle. Attentive, Diane prend des notes. Topo des relevés de la veille dans les catacombes, premières conclusions. Elmer confirme que les blessures ont bien été infligées par le même

couteau que pour les six victimes précédentes. Isabelle E. est la plus salement amochée, comme si le tueur avait été spécialement excité. Encore une blonde, une vraie beauté celle-là - quel gâchis. Aucune lingerie retrouvée sur les lieux, ce qui confirme la manie fétichiste du tueur. Elle gagnait sa vie en posant pour des peintres et des photographes. Elle partageait un appartement avec une étudiante. On a retrouvé son agenda, qui indique un rendez-vous le 27 février à 22 heures avec un certain Georges. Probable qu'il s'agisse d'un pseudo, mais il est évident que cet individu est hautement suspect. En ce qui concerne Moussa Bongo, on a bien relevé de nouvelles empreintes de Nike taille 42 - comme le zaïrois - mais on imagine mal le Moussa en photographe rusé persuadant une femme de le suivre dans les catacombes. À part la taille de ses pompes et le petit arsenal trouvé chez lui, le suspect ne paraît pas tenir la route pour l'ensemble des meurtres. Seul le juge Rouffier veut encore y croire, mais ce jeune magistrat ne réalise pas qu'il est sur un siège éjectable, et que la hiérarchie commence à le trouver un peu léger pour une affaire de cette ampleur. D'autant que les médias s'en mêlent méchamment, SOS Racisme et le MRAP ayant décidé d'assurer la défense du black. Bref, le vrai Rambo est sans doute toujours dans la nature, et il ne suffit pas d'attendre qu'il commette une erreur. Le labo de Lyon travaille nuit et jour sur les éléments recueillis dans les catacombes, le microscope électronique à balayage tourne à plein rendement, et d'ici trois jours nous aurons les conclusions des collègues scientifiques. En attendant, les gars - et mademoiselle aussi, pardon - interrogatoires et vérifs tous azimuts.

* * *

Moussa se redresse sur sa paillasse en voyant entrer dans la cellule un jeune homme au costume mal repassé, cravate nouée à la va-vite. Maître Étalon, avocat à la Cour, bonjour Moussa, ne vous inquiétez pas, je me charge de votre défense. Le zaïrois regarde d'un air incrédule ce type débraillé et boutonneux à l'allure speedée. L'avocat ouvre sa mallette et en extrait un dossier tandis que le gardien referme la porte derrière lui. Bon. Mais dites-moi Moussa, c'est quoi ces bleus, là ? On vous a frappé durant la garde-à-vue ? Moussa opine furieusement du chef, baragouinant un français approximatif. Un peu qu'il en a pris plein sa tête, durant deux jours. Eh oui, il a avoué, mais il aurait tout avoué, tout ce qu'ils voulaient, tellement ces policiers l'ont torturé au physique comme au moral. La pire expérience de sa vie, et dire que c'est en France, pays des droits de l'homme. Misère de misère, Maître Étalon pousse un profond soupir de compassion. Bien sûr que vous avez avoué, Moussa, bien sûr. Qui n'avouerait pas tout ce qu'on veut, dans des conditions pareilles. Mais croyez-moi, vous avez bien fait de vous rétracter, ça ne se passera pas comme ça, ouh là non, faites-moi confiance. Nous sommes nombreux avec vous, Moussa. La France est encore une démocratie, je vais me charger de le rappeler haut et fort. Tabassé. Ces flics alors, tous les mêmes. Je vois le genre, ils veulent faire de vous un bouc-émissaire, vous coller tous les meurtres de Rambo sur le dos. Cousu de fil blanc. Mais avec moi Moussa, vous avez tiré le bon cheval, hihi. Vous comprenez ? Maître Étalon, le bon cheval, hihihi, celle-là je peux

jamais m'empêcher de la faire, forcément. Enfin, excusez-moi Moussa, mais mieux vaut rire que pleurer, pas vrai ?

* * *

Depuis qu'elle a appris la mort de sa colocataire, Brigitte R. a basculé dans la quatrième dimension. Incroyable. Rambo. Dans les catacombes. Mais qu'est-ce qu'elle foutait là-dedans, Isabelle ? Elle écoute les questions de Diane et Kamel, les yeux baissés, assise dans un fauteuil fatigué du salon de son grand trois-pièces, au quatorzième étage d'une tour de l'avenue de Choisy. Elle est comédienne, Brigitte, enfin, élève comédienne quoi, vous savez ce que c'est, photos, figurations et compagnie. L'appart est à ses parents, elle a rencontré Isabelle six mois auparavant, à un casting pour une marque de bain moussant. Dans les catacombes, pas possible. Rambo, j'hallucine. Isa était surtout modèle, elle posait pour des tas de types. Oui, nue, elle posait nue, elle se faisait payer pour ça, assez cher des fois. Mais elle avait le flair pour sentir les coups tordus, les voyeurs, les pervers, et c'est vrai qu'elle ne tombait jamais dans de mauvais plans. Non, elle n'avait pas de mec attiré. Le sexe ne la branchait pas trop, elle le disait elle-même. Un peu allumeuse peut-être, mais normal au fond puisque c'était une très belle fille, cool et sympa en plus. Oui, elle avait parlé d'un Georges qui lui aurait proposé deux milles balles pour une heure de photos softs. Brigitte s'en souvient, Isabelle avait décrit le type comme un petit timide charmant tout plein. Ah non, pas un black, sûrement pas, elle l'aurait dit. Au couteau, affreux, pauvre Isa. On ne se connaissait pas beaucoup, elle était secrète, mais on s'entendait bien. Non, je ne sais rien de plus sur Georges, style baba, ou artiste, elle m'avait dit, jeune et mignon, timide et cheveux longs il me semble. Rambo, je rêve. Brigitte se lève en reniflant. Sa chambre est là, suivez moi. J'ai touché à rien, comme ont demandé vos collègues. C'est le foutoir, mais elle était bordélique Isabelle, moi aussi d'ailleurs, vous avez vu le boxon, excusez hein, on s'accordait bien là-dessus aussi. Diane et Kamel jettent un regard circulaire sur les lieux. Fringues et sous-vêtements en vrac sur le sol, tiroirs de commode ouverts, paperasses, clichés et planches contacts empilés ça et là. Sur une coiffeuse, plusieurs petits coffrets regorgent de bijoux fantaisie. Elle adorait les breloques bon marché, Isabelle, elle en avait des tas, des colliers rigolos, des bracelets chamarrés et tout. Elle portait aussi une petite chaîne de cheville qu'elle ne quittait jamais, vous voyez le genre, elle dormait même avec. C'est sexy, ça fait craquer les mecs, il paraît.

* * *

Chérie, j'y crois pas, tu devineras jamais c'est pas possible, trop affreux. Francis se laisse tomber sur le canapé sans même retirer son imper trempé. Hagar, le Francis, remué, livide. Pauline lui sert un verre de Côtes du Rhône, intriguée et vaguement inquiète. C'est affolant, chérie, j'te jure, tu devineras jamais. Tu vois Isabelle, la blonde qui pose au cours le lundi et le mercredi soir ? Eh ben elle a été assassinée. À coups de

couteau, la fille des catacombes de Rambo à la télé, c'était elle, tu te rends compte ? Je viens de me taper les flics en salle de cours, deux plombs que ça a duré, ils ont passé tous mes étudiants sur le grill. Mais moi je connaissais rien à la vie de cette pauvre gosse, pas plus que mes potaches, évidemment. Isabelle, elle était géniale cette nana, ponctuelle, sérieuse, sympa, belle, si c'est pas dégueulasse un truc pareil - Rambo, mais qu'est-ce qu'elle foutait dans les catacombes, la malheureuse ? Francis stoppe net son monologue. À la télé, le 20 heures est déjà bien commencé. Clarisse Méric - tailleur Dior fuchsia, pochette jaune - et Patrice Carré - polo Lacoste vert - reçoit le commissaire Muller - cravate Armani sur chemise en soie.

C.M: Commissaire Muller, bonsoir.

M: Bonsoir madame Méric.

C.M: Alors, commissaire, Rambo vient de commettre son septième meurtre. Aussi je me sens en droit, au nom des téléspectateurs, de vous poser la traditionnelle question, après sept morts en un mois: que fait la police ?

MULLER: Écoutez, soyons sérieux, s'il vous plaît, madame Méric. Je ne suis pas venu ici pour me faire agresser à travers des questions provocatrices. Je tiens d'ailleurs à mettre les choses au clair en indiquant aux téléspectateurs que c'est vous, les journalistes, qui êtes en train de faire de Rambo une célébrité, et je ne peux que déplorer la médiatisation dont ce criminel monstrueux fait aujourd'hui l'objet. Car il va sans dire que cet état de fait est particulièrement nuisible à la sérénité de l'enquête. Mais pour répondre à votre question, je suis présent ce soir en accord avec le ministre de l'Intérieur, afin de rassurer les français: les policiers travaillent, aussi vite et aussi bien qu'ils en ont les moyens...

PATRICE CARRÉ: Est-ce à dire que la police française n'aurait pas les moyens suffisants pour traquer un tueur en série comme Rambo, commissaire ?

MULLER: Monsieur Carré, soit vous cherchez la polémique stérile, soit vous comprenez tout de travers. Je ne veux absolument pas dire cela, bien évidemment, restons sérieux. Toutefois, il est vrai que la traque de ce type d'assassin demande des techniques spécifiques, que nous achevons actuellement de mettre en place.

P.C: On sait tout de même qu'un suspect est d'ores et déjà interrogé. Ce citoyen zaïrois est-il réellement considéré comme le suspect numéro un ? Ou bien y aurait-il plusieurs tueurs ? Et que répondez-vous aux associations antiracistes qui accusent la police et la justice d'avoir choisi un bouc-émissaire facile ?

MULLER: Je leur réponds comme à vous même, monsieur Carré: mêlez-vous de vos oignons. Excusez-moi de devoir être aussi cavalier, mais je trouve vos

questions passablement tendancieuses. En ce qui concerne le suspect actuellement entendu, vous l'avez dit monsieur Carré, ce n'est qu'un suspect. Mais je précise que cette personne est loin d'être un "bouc-émissaire", et que nous avons de sérieuses charges contre lui. Pour le reste, c'est au juge de décider si ce suspect peut être ou non inculpé pour l'ensemble des meurtres.

C.M: À propos, commissaire, le juge Rouffier, chargé de l'instruction, a été plus bavard et plus affirmatif que vous, notamment lors d'une interview sur une chaîne concurrente. MULLER: Monsieur le juge est libre de faire ou non les commentaires qu'il estime utiles à l'information du public et à la progression de l'enquête.

P.C: Croyez-vous que Rambo va continuer à tuer ?

MULLER: Je ne lis pas dans le marc de café, monsieur Carré, aussi je vous renvoie à madame Soleil pour la réponse à cette question. Je souhaite que non, comme tous les français, évidemment...

Au couteau, t'imagines. Dingue. Le même genre que celui de David, tu te souviens de l'engin ? Ben mon vieux, ça doit faire mal. Arrête, Francis. Quoi arrête ? David n'est pour rien dans tout ça, tu es fou ou quoi ? Eh, chérie, ça va pas ? Bien sûr qu'il y est pour rien, les couteaux pareil, ça court les rues. Comme quoi ça devrait pas être en vente libre. Au moins, les mecs qui achètent ces trucs-là devraient être fichés.

* * *

Un bon bain glacé, dans le noir total, ça aide à la décontraction. Doc posé sur le rebord de la baignoire, David joue avec la chaînette d'Isabelle, la faisant tourner dans sa main. Plouf, elle tombe dans l'eau, il la ramasse et se l'enroule autour de la bite. C'est joli, ça lui allait bien à la cheville, sa mignonne petite cheville... David ferme les yeux et son esprit s'en va faire un tour à l'autre bout de la galaxie, quelque part parmi les étoiles, au pays de Dark Vador. Là-bas, flottant tranquillement dans le vide sidéral, il se repasse le film de ses exploits. Chaque instant est revécu, chaque détail évoqué: les réactions de ces femelles, leurs cris, les yeux exorbités, les gesticulations grotesques, la terreur enfantine face à la mort. La belle, la chouette mort d'Isabelle, cette sublime gorgone. Il songe aussi aux variations, avec un peu de regret, forcément: ce qu'il aurait pu essayer avec Doc, ce qu'il fera la prochaine fois, pour améliorer les sensations. Les images sont parfaites, c'est agréable, c'est beau, ça fait chaud dans le corps. Mmhh, ça lui rappelle sa toute première fois.

Le 23 février 1986, à seize heures, il frappait à la porte de l'appartement 605, au dernier Étage d'un immeuble destroy d'une cité de Marseille-Nord. La porte

s'ouvrit sur Héléne, la fiancée du locataire en titre, un petit voyou prénommé Richard. David entra. Il tenait à la main un sac en plastique rempli de médicaments (Valium, Librium, Lithium, Mogadon), qu'il comptait fourguer au Richard en échange de quelques barrettes de shit. Seulement voilà, expliqua la fille, pas de Richard depuis hier, impossible de savoir ce que fricote ce salopard, je l'attends ici depuis ce matin et personne. Énervée, elle s'embarqua dans une litanie confuse d'où il ressortit qu'elle n'allait pas tarder à larguer ce sale type, tout en invitant du geste David à s'asseoir sur une banquette douteuse. Se posant à coté de lui, elle entreprit de rouler un joint, louchant sur les médicaments. David lui offrit quatre Mogadons, et en prit trois qu'il fit glisser avec une rasade de Valstar Bière Bock. Ils restèrent un moment affalés sur le skai, à fumer et à discuter. Selon Héléne, Richard préparait un sale coup avec son pote José. Un braquage, ou un truc du genre. Quand ils furent bien raides, David proposa d'aller chez son père, au lieu de rester là comme des cons. Une super baraque au Tholonet avec piscine, salle de billard, jacuzzi et tutti quanti. Il n'y avait personne à la Villa, ce jour-là. Héléne trouva l'idée géniale. Depuis que le fils de bourgeois fréquentait leur petite bande, elle n'avait jamais eu l'occasion de visiter la maison de famille des Lamaury. Bon plan. David se leva, et alla un instant à la fenêtre. Besoin de prendre l'air. Il se sentait bizarre, et pas seulement à cause de la came. C'était cette fille. Sa présence l'avait d'abord contrarié, puis il s'était habitué. En fait, il réalisait qu'elle lui plaisait assez. Mais bordel qu'est-ce qui lui avait pris de l'inviter à la Villa ? Il alluma une Benson. D'accord, elle sentait bon. Elle respirait fort et sucré, une garce de fille, pas de doute. Sûrement qu'elle voulait se faire baiser, ahaha, faire cocu son mec avec lui, David. Il se retourna vers elle, et l'observa tandis qu'elle griffonnait un mot pour Richard. Belles jambes, putain, le bracelet à la cheville, trop, et les mamelons sous le tee-shirt, cool. Quand il voulait, il la pinait. La preuve, elle voyait bien qu'il la matait mais elle ne disait rien, parce que ça leur plaît à toutes qu'on s'excite après elles. Salope salope salope je vais te baiser te baiser et après te pendre à un arbre te tuer te couper en morceauxhhooooo làho, c'est quoi ça David, ces délires de l'autre monde, on se calme, c'est Héléne, la femme à Richard, pas de blagues, tu deviens cinglé, tu débloques ou quoi ? Mais non, qu'est-ce que tu crois, j'imagine des trucs, rien de sérieux, je déconne, c'est que des images, où est le mal, c'est une copine, c'est tout, je vais lui faire visiter la Villa, et après, peut-être, le souterrain, en copain, et après la baiser, et après, la bouffer ahahahahahaha. Merde, il avait ri tout haut. Héléne lui demanda s'il était en état de conduire. Il arrêta le film et revint auprès d'elle. Tu parles que je suis en état. No problème, on décolle - en vérité il était fait et refait. Putain, toutes ces pensées qui lui venaient ! Horrible, d'accord, mais si bon ! Ils quittèrent l'appartement de Richard. Dans l'escalier, David entendit dans sa tête une voix de femme qui lui disait de ne pas emmener la fille à la Villa. Surtout pas. Il s'arrêta, laissant Héléne le dépasser. Ces saletés de voix venaient toujours faire chier ! De quoi j'me mêle, pensa David, dégagez ou j'appelle Vador.

La voix se tut. Merci Dark. C'était bien d'avoir un tel ami. Il reprit sa descente. En bas, Hélène l'attendait.

David sort de son bain et va faire un tour dans le salon. Y en a qui se couchent tard, quand même. Il s'assoit derrière le télescope et braque l'objectif sur une fenêtre allumée. L'appartement d'une blonde, seule. C'est la première fois qu'il la voit, vite, mise au point. Deux heures du mat, elle tourne en rond dans son salon. Elle fume clope sur clope, elle a des problèmes cette femelle, sûrement des embrouilles avec un mec, évidemment. Une nuisette ras la touffe, des roploplos rebondis là-dessous, putain c'est pas pour dire mais elles le cherchent.

3 MARS 88

Pour conserver un épiderme bien ferme, faire respirer les pores et se tonifier, rien ne vaut l'alternance chaleur brûlante/eau glacée. C'est pourquoi David est allé direct prendre une douche froide en sortant du sauna. Dans le couloir, Loretta passe la serpillière sur le sol carrelé. Elle jette un oeil vers le rideau mal tiré. Quel beau corps de jeune homme. Tout ce savon qui mousse sur ce torse viril, bien qu'à peine velu. David se rince abondamment, ferme le robinet puis attrape sa serviette. Il découvre Loretta, qui rougit en se cramponnant à son balai. Bonjour David. Ah, salut. Votre maman va bien ? Pas trop mal, oui. C'est drôle, en général les femelles l'impressionnent, mais celle-là elle est plutôt rigolote. Mmhh, ces seins ronds et tendus sous le sweat vert siglé d'un grand G. Bon. Laissons venir. Elle hésite, cherche ses mots et finit par dire qu'elle vient de voir Rambo 2 au cinéma. David hoche la tête, vachement intéressant. Ah oui, il aime bien Stallone ? Il adore - en fait il s'en fout complètement. Elle s'enhardit, ravie, et déclare adorer les hommes musclés, elle sait bien que ça fait un peu midinette, mais c'est comme ça. Musclés et pas trop velus - ben tiens tu m'étonnes. David sourit largement, séducteur à mort, empli de confiance en lui devant cette frêle créature. Une pizza ce soir, ça lui dirait, à Loretta ?

* * *

JOURNAL DE LORETTA

Il faut absolument que je te parle, mon journal chéri, car je suis toute surexcitée. Ce soir, David m'a invitée à Pizza Pino. Idyllique, il n'y a pas d'autre mot. Il y avait des chandelles sur la table, c'était tellement romantique comme atmosphère. Il a pris un carpaccio et une pizza calzone, et moi une salade aux câpres et une pizza au thon. On s'est fait goûter nos plats, on a dîné les yeux dans les yeux comme des amoureux, il a été très gentil et attentionné. Et puis surtout, je n'ose même y croire tellement c'est beau: il m'a fait un cadeau, oui un cadeau!!!

C'est un petit bracelet qui se met à la cheville. En or, il ne s'est pas fichu de moi. Je me l'ai mis de suite pour lui faire plaisir, et il a dit que c'était hyper sexy et que ça m'allait à ravir. Hyper sexy, tu te rends compte mon journal ?!! C'est presque une déclaration.

* * *

Marrante, cette Loretta. À table, David a pensé un moment la ramener chez elle et la tuer, mais il a eu la flemme. En tout cas, il peut en faire ce qu'il veut, pas dur de manipuler cette femelle, ça peut servir. Un message sur le répondeur: Anatole, râlant un peu, demande des nouvelles de son appareil photo. Zob, David réalise qu'il ne l'a plus, le Canon. Laisse tomber dans les catacombes pendant qu'il s'occupait de la somptueuse gorgone. Les flics ont dû le trouver, ils vont relever les empreintes. Bah, pas grave, David n'est pas fiché, héhé. On verra demain avec Anatole, on lui rachètera un appareil s'il le faut. Bon, au spectacle maintenant. Minuit passé, bonne heure pour l'observation. Ben tiens justement, voilà la blonde d'hier, les doudounes à l'air dans son salon, magnifique cette paire les amis, miam, elle a un slip en petite dentelle noire, et un porte-jarretelles, carrément, mon vieux. Gling du coup, l'autre en bas qui commence à monter dur. Chié, je me disais aussi ce serait trop beau, voilà un mec qui débarque. Elle n'est pas célibataire, donc. Y a un connard qui vient la voir le soir de temps en temps, pour la baiser bien sûr. Le type est en caleçon et il bande aussi le fumier, je te raconte pas la toile de tente. Elle l'agrippe au cou, elle l'attire sur le canapé, et lui passe les jambes autour de la taille. Elle en veut, oh putaiiin. Elle me plaît, mon vieux. Non mais regarde-moi ce con comme il est moche. Gras du bide. Qu'est-ce qu'elles leur trouvent ? Le type tourne la tête en rigolant vers la fenêtre. David se dégage vivement de l'oculaire. Il me voit. Mais non David, ne sois pas stupide, tu es dans le noir, c'est à plusieurs centaines de mètres d'ici, reste cool, il ne peut pas te voir. La fille regarde à son tour. Ils redeviennent un peu sérieux, le gars se lève et vient tirer les rideaux d'un geste vif. Salopard. Enculé. Allez, vas-y pine-la maintenant pauv' con derrière ton rideau de merde. Salaud. Salope. M'ont gonflé. Bon, une autre fenêtre. Oh merde, plus rien à voir, rideaux tirés, stores baissés, volets fermés de partout. À croire qu'ils se sont tous donnés le mot ce soir, tous ligués contre David ces humains à la con.

4 MARS 88

Cet après-midi, David se balade dans le 11ème arrondissement. Perruque brune scotchée à la va-vite sur le crâne, ensemble Lévis noir stone-washed, veste et 501 pour changer. Il achète Sport et Fitness dans un kiosque, et va s'asseoir sur un banc, dans un square. Il scrute les immeubles, ça doit être celui-là, ouais. C'est là qu'habite la fille avec les gros nénés, la culotte noire et les bas. Attendons, on a tout le temps, le coin est calme. Les mamans promènent leur larves, c'est drôle à voir. Regarde-moi ça, ce qu'elles

sont fières de leurs petits gremlins stupides. Putain, plus moche et plus gavant qu'un bébé, tu meurs. Faut vraiment être parent gaga pour s'attendrir sur un mioche. La maman blonde, elle est pas mal. Avec son mec elle doit s'éclater, il doit lui mettre bien profond tous les soirs, hahaha, les voisins doivent en avoir marre, hahahihi. Ouais, elle est bien du genre à faire un raffut pas possible quand on la bourre. Une bourgeoise pincée, mais qui apprécie les grosses pines furieuses... Ah, la femelle aux seins arrive, encore avec son mec. Pas possible, peuvent pas vivre seules, faut qu'elles se fassent fourrer encore et encore et encore. David quitte son banc et leur emboîte le pas. Le couple ne s'en aperçoit pas. Ils remontent bras dessus bras dessous vers l'entrée de l'immeuble. David les rejoint dans l'ascenseur. Yeux bleus, la fille, splendides. Pouvais pas voir ces beaux yeux là avec le télescope. Jolies jambes, toujours les bas noirs, et le porte-jarretelles sous la jupe sûrement. Garce. Il leur sert son petit sourire timide, auquel ils répondent poliment d'un signe de tête. Le couple s'arrête au huitième étage. David bloque l'ascenseur le temps de jeter un oeil: au bout à gauche, avant-dernière porte.

* * *

Décontraction totale, exercice quotidien de début de soirée, si belle sensation, j'y arrive, décorporation, je pars doucement. Je me vois bien, oui, en bas, paisible, c'est moi, et pourtant je suis au dessus de ce corps, je vois tout, je suis tout. Un jour, sûrement, je pourrai sortir de la pièce, aller ailleurs, où je veux sur terre et dans l'Astral. Mais ce sera long, patience. Je suis bien, bien, bien, je sens mon corps et pourtant je ne suis pas dedans. Je me meus comme je veux, je roule sur moi-même, Nirvana en vue. Dring dring. Sonnette. Oh non non non. Une si belle décontraction totale. Dring. Et merde. Diane se lève, passe un peignoir et regarde à travers le judas. Jean-Pierre, allons bon. Elle ouvre. Je te dérange pas ? Non, entre. Et Martine ? Chez sa mère, avec les gosses. Non, on s'est pas engueulés, c'était prévu. Je passais juste te faire un petit coucou, mais je pourrais éventuellement rester dormir, hein. Ouais, bien sûr, Jean-Pierre, comme d'habitude. Qu'est-ce que je te sers ?

* * *

L'oeil rivé à son télescope, David observe le couple qu'il a suivi dans l'ascenseur. Ils s'apprêtent à faire l'amour. Profitons-en tant que le rideau n'est pas tiré, si ça se trouve ils vont oublier. Le type est à poil, la bite en périscopie. Saloperie. Assis sur le lit, il défait le soutif de la fille. Hop, la belle paire est libérée, ha oui, le slip maintenant, qui glisse facile le long des cuisses. Putain, Ça y est, les poils, la touffe, je bande. Il la caresse, il lui prend les tétés, ça doit être bon dans la main ces gros trucs ronds et mous, trop puissant ce télescope, merci Pauline, hahahihi, vas-y glisse-lui la main entre les cuisses, trifouille la chatte c'est... Bordel, qu'est-ce qu'elle se lève là ? Et voilà ! J'en étais

sûr. Putain de saloperie c'est une méfiante cette petite pute. Rideau. Merde alors. Je la tuerai.

5 MARS 88

6 heures 30, le réveil sonne. David s'éveille aussitôt, sans allumer. Dehors, il fait encore nuit. Il va se poster devant son télescope chéri. La fille aux seins et son mec doivent être en train de se lever eux aussi. Ahh génial, le type ouvre le rideau, il va s'asseoir sur le lit et embrasse la salope. Elle émerge en minaudant. Bonjour les tétés, super, gros plan, mise au point impec, la journée commence bien.

Le prof passe dans les rangs et remet sa copie à David. 04/20. Alors, Lamaury, on ne se force pas trop, comme d'habitude ? On suppose qu'on ne vous voit pas au TD, cet après-midi ? Ben non, m'sieur. C'est que David doit aller voir sa maman à l'hôpital.

De retour chez lui, il jette son sac d'étudiant, se prend un Yop banane dans le frigo et reprend son poste d'observation. La fille aux seins vient de rentrer elle aussi - il commence à connaître ses horaires. Elle vaque un moment dans l'appartement. Puis la voilà qui ressort de l'immeuble, un panier sous le bras, et se dirige vers le supermarché voisin. Cet après-midi, David s'est acheté une jolie cagoule de motard. Tout à l'heure, elle fera moins la fière, la bougresse.

* * *

21 heures 30. Diane est de permanence, seule dans le petit bureau qu'elle partage avec Kamel à la P.J., en train de trier le dernier arrivage des lettres anonymes qui revendiquent les meurtres. Que de malades. Dire que des types se vantent d'être Rambo, tandis que d'autres accusent leur voisin ou un membre de leur famille. Soupir. Navarin vient l'arracher à sa lecture, speedé. Rambo a encore frappé. Mais cette fois il a raté son coup.

EXTRAIT DE LÀ PLAINTÉ DE SYLVIE R...

(...) Je me nomme Sylvie R..., je suis née le 02/09/58 à Paris 19., je réside 45 avenue Philippe Auguste dans le 11. et j'exerce la profession d'assistante médicale.....

Ce jour, à 20h 45, j'ai été victime d'une tentative d'assassinat. Je me trouvais dans le hall de mon immeuble, et je me préparais à monter l'escalier pour gagner mon appartement, les bras chargés de sacs à provisions, lorsque j'ai entendu du bruit venant de sous l'escalier. Je me suis approchée, pensant qu'il s'agissait peut-être d'un clochard. J'ai alors remarqué que le hall n'était pas aussi bien éclairé que d'habitude, et j'ai constaté qu'on avait enlevé des ampoules du plafonnier. Un homme de taille moyenne, vêtu de noir et portant une cagoule, a surgi devant

moi. Il tenait dans sa main droite un très grand couteau de chasse, et il a essayé de me porter un coup à l'abdomen. Effrayée, je suis tombée à la renverse, et il m'a raté. Il s'est précipité vers moi, a dérapé sur mes légumes, et est tombé à son tour, sa tête heurtant dans le mouvement le bas de la rampe de l'escalier. Je me suis aussitôt relevée, et j'ai profité de ce qu'il était à terre pour lui donner un coup de pied dans les parties génitales, comme on me l'a enseigné au cours d'autodéfense. J'ai crié à l'aide, mais personne n'est venu. Juste avant que mon agresseur ne revienne à l'attaque, j'ai eu le temps de sortir de ma poche ma bombe lacrymogène et je l'en ai aspergé. Voyant qu'il était immobilisé, j'ai couru vers la rue pour chercher du secours, mais là encore personne n'est venu à mon aide. J'ai vu alors mon agresseur sortir de l'immeuble en se tenant le visage entre les mains, courir vers l'avenue Philippe Auguste et disparaître.....

Je dépose plainte pour tentative d'assassinat, me réservant le droit de me porter ultérieurement partie civile (...)."

* * *

Avant de s'allonger dans la baignoire remplie d'eau glacée, David éteint la lumière pour reposer ses pauvres yeux rougis par le gaz lacrymogène. Garce de gorgone, en plus elle lui a ruiné les burnes, ça fait mal, putain chié, ça lance. Coté moral surtout, elle lui en a foutu un coup. C'est la première fois que ça merde comme ça nom de dieu, et il a bien du mal à l'admettre. Il n'avait tout bonnement jamais envisagé qu'il puisse louper une gorgone. Bon, avec la salope des catas aussi il y avait eu du sport, mais il n'avait jamais douté qu'il finirait par l'avoir, vu qu'à poil et paumée dans le labyrinthe elle avait aucune chance. Ce soir, ça craint, il en a pris plein la gueule. Heureusement qu'il avait la cagoule, ouf. Comment se douter que la pétasse faisait du karaté ? Et puis il avait glissé sur ces salopes de tomates... Au fond de lui, David sent bien que cet échec est un avertissement, un signe. Si seulement Dark Vador était là, il pourrait en expliquer le sens. Mais ce soir, David n'arrive pas à se concentrer. Impossible d'entrer en contact avec le Prince du Côté Obscur, les étoiles sont injoignables et c'est angoissant. Il essaie de se mettre de meilleure humeur en imaginant ce qu'il fera à une prochaine gorgone. D'habitude ça marche bien, il se fabrique des super délires en Cinémascope dans sa tête, et ça le fait tellement bander qu'il se branle plusieurs fois de suite - un soir sept fois, même qu'il avait du arrêter parce que sa bite saignait à force. Ce soir ça ne marche pas. Ce soir, rien ne marche, putain, keskispasse bordel, keskimarrive, je me sens pas bien du tout. Seraient-ce les frites trop grasses du sandwich grec de ce midi ? Le front plissé par le souci, David sort de son bain. Il a un peu la nausée, mais rien à voir avec le kebab spécial boulettes de chez Aziz. C'est dans la tête. Il n'arrive pas à chasser de son esprit la pouffiasse qui lui a résisté. C'est comme si elle avait fait exploser son petit monde. Il regarde son visage dans le miroir moucheté

de la salle de bain puis ferme soudain les yeux en s'agrippant des deux mains au lavabo. Dans les circonvolutions de son système cérébral, quelque chose est en train de se déchirer. C'est comme une vague monstrueuse, un gigantesque rouleau qui enflé puis se brise, recouvrant d'écume l'intérieur de son crâne avant de se répandre, noyant ses poumons, chavirant ses organes en un roulis irréprouvable, inondant jusqu'aux extrémités de ses membres. Une vague de terreur pure, blanche et glacée. Images des gorgones. Bruit de Doc entrant dans les chairs. Hurlements des femelles. Sur ses mains l'odeur du sang. Mon dieu keske j'ai f... Sensation du carrelage froid contre la joue. David rouvre les yeux. Beurk un cafard qui se balade dans le brouillard. Tombé dans les pommes merde j'ai vomi keskimarrive j'ai peur mon dieu quelqu'un j'ai besoin de quelqu'un il faut qu'on m'aide j'ai peur. David se relève, la salle de bain tangué encore un peu. Il rejoint le salon en titubant, s'accrochant au mur et arrachant au passage un coin d'affiche de cinéma. Son regard croise celui de sa mère sur le poster - David mon chéri qu'as-tu fait. Le garçon se laisse glisser sur le sol. Il est en train de perdre les pédales, c'est clair. Il a beau essayer de se calmer en prenant de longues inspirations, rien à faire, et le souvenir de la vague, qu'il devine retirée quelque part dans sa tête avant le prochain raz-de-marée, lui donne le vertige. Il se sent comme un funambule, à la merci du coup de vent qui le précipitera dans les abîmes. Les voix arrivent, du fond du gouffre, voix d'hommes, de femmes, de créatures extraterrestres. - Alors David, on devient fou ? Il est fou, c'est sûr, a-t-on idée - ah ça, on peut dire qu'il a poussé un peu loin le bouchon. Keske j'ai fait pauvre de moi - Il faut dire les choses comme elles sont, David, tu as massacré de pauvres filles - il n'est pas responsable vous savez - c'est un assassin, madame la chaise électrique il lui faudrait - faites-lui griller ses petites fesses - hein que tu es un assassin - Taitoitaitoitaitoi - un boucher - Noooooon - un psychopathe - un damné - tu ne tueras point - héhéhé tu as oublié tant pis pour toi - oh le gentil petit garçon il va raconter sa journée à sa maman - mais madame vous voyez bien que ce n'est plus un petit garçon, c'est un homme responsable maintenant - avec des grosses coucouilles hihhi. David prend sur la table basse un briquet et place la flamme au dessous de son mamelon droit. La douleur fait taire un instant les voix et éloigne la nausée. Y a pas à tortiller, la situation est grave. Il décroche son téléphone. Une seule personne au monde peut l'empêcher d'exploser de la tête.

* * *

À 23 heures 30, Diane et Navarin débarquent au commissariat du 11ème, où Sylvie R. - la fille aux seins - est toujours interrogée par les flics. Tchicatchicatchic, le bruit de la vieille Olympia gris sale emplît la pièce de son cliquetis agaçant. Sylvie en a marre de répondre aux mêmes questions depuis près de trois heures. Son mec, Roger, est venu la rejoindre. Elle redonne sa version à Navarin: elle s'est fait agresser dans l'entrée de son immeuble, 20 heures 45, ouais, putain mais vous êtes bouchés ou quoi dans la police ? Demandez à vos collègues, c'est pas vrai, j'ai déjà tout dit. La lumière ne fonctionnait plus dans le hall, ouais, faut vous jacter en chinois ou en javanais pour que

vous me reposiez plus les mêmes questions ? Elle a été surprise alors qu'elle attendait l'ascenseur, le tueur brandissant l'énorme couteau, ouais, dans cette position, exactement comme ça, et l'escalier était là, et l'ascenseur ici, et non putain mais c'est pas vrai, je vous ai dit et redit qu'il n'y avait personne mais absolument personne d'autre que moi et cet empaffé de Rambo dans le hall. Ouais Roger, je me calme, mais bordel je commence à en avoir marre, bon d'accord, pas besoin d'être vulgaire, mais si vous pressez le citron comme ça à tous les citoyens qui veulent vous aider, faut pas vous étonner qu'il y en ait pas plus qui collaborent, enfin quoi mince alors. Bref, heureusement qu'elle s'était achetée cette lacrymo, sinon bordel, sûr qu'elle y passait comme les autres. En attendant, le Rambo, elle te l'a bien mis en déroute. Et pan, un bon coup dans les parties, ben tiens, un mae-geri des familles, vlan. Elle a vu ses yeux de fou dans les trous de la cagoule. Juste ses yeux, bon dieu de bonsoir, non, elle a rien vu de plus sinon elle l'aurait déjà dit depuis longtemps, à croire qu'on la prend pour une débile ou quoi. Un blanc, et jeune. Pas noir, bordel, elle a vu ses yeux. Verts ou bleus, clairs quoi. Vous notez ça, Diane... Bon, maintenant Sylvie voudrait bien rentrer, elle n'a pas peur de Rambo, de toutes façons il ne reviendra pas de sitôt, chat échaudé craint l'eau froide, eh eh. Refrénant un soupir, Navarin se tourne vers Roger pour le questionner à son tour. Le compagnon de Sylvie est plus coopératif. Et surtout, il se souvient tout à coup du jeune homme mal coiffé croisé dans l'ascenseur la veille en fin de journée. Cela dit, y a des tas de gens qui vont et qui viennent dans la résidence, normal: des amis des voisins, des parents. Les flics tiquent: un jeune homme mal coiffé, blond ou brun ? Brun, pourquoi ? Il avait pas l'air spécialement spécial, mais Sylvie ne l'avait jamais vu dans l'immeuble. Les yeux clairs, oui, possible. Une perruque, pourquoi pas - mais oui, Roger s'est même posé la question, vu ses cheveux en pétard. Navarin bloque méchamment sur cette information: le couple se souvient-il du jeune homme au point de pouvoir établir un portrait-robot ? Ben, euh, faut voir.

* * *

Foutre le camp. Marseille. Me calmer un peu, quelques jours avec le Chevalier. Lui saura comment m'aider avec sa Méthode, longtemps que je ne l'ai pas vu, tout lui raconter, tout. Eteindre cette putain de télé. Rambo, chié, zob, merde, c'est pas vrai, ils ne parlent plus que de ça. Dégager. Les fringues, slips de femme, soutifs, mèches de cheveux, escarpins, bijoux, papiers, hop, dans la valise les souvenirs.

6 MARS 88

Sur le quai ensoleillé de la gare Saint-Charles, à Marseille, David est accueilli par un grand type d'une cinquantaine d'années, au physique imposant et aux mains énormes. Le genre de gaillard qu'on n'a pas envie de contrarier: Léon Martel, le garde du corps de son père. Salut fiston, ça gaze ? Qu'est-ce t'as sur la joue, tu t'es battu ? Non, me suis ramassé en faisant du jogging. Salut Léon. Ton père n'a pas eu le temps de se

libérer, tu le connais. En plein boom, avec son nouveau chantier, et puis une journaliste voulait le voir. Vise un peu la nouvelle Mercedes.

David suit Léon, enjambant les trous, les gravats et les parpaings, sur le chantier d'un futur village de vacances en périphérie de la cité phocéenne. Échafaudages, ballet des pelleteuses et bulldozers, excavations profondes dans le sol, bâtiments de béton qui émergent doucement, chaque jour un peu plus haut que la veille, ouvriers au boulot sous le regard de contremaîtres speedés. Au loin, un groupe d'une douzaine de personnes. Le gosse reconnaît son père, casque sur la tête, qui s'adresse à une caméra de FR3. La politique, sourit Léon, cette fois c'est le plongeon dans le grand bain.

GEORGES LAMAURY: Les marseillais n'ont pas besoin d'un politicien professionnel, mais d'un marseillais de souche qui connaisse sa ville et les problèmes de ses concitoyens. C'est pourquoi je me propose d'être cet homme-là.

AGATHE BÉDARD: Monsieur Lamaury, vous affirmez vous situer au dessus des partis. Pourtant, tout le monde sait que vous êtes officiellement soutenu par le gouvernement.

G.L: Les élections législatives ne sont pas des élections politiques. Elle doivent donner lieu à un choix pragmatique, pour des propositions et des solutions concrètes sur le terrain. Si je ne fais en effet pas mystère du soutien amical que m'apporte notamment le président de la république, je répète que c'est en tant que marseillais que je me présente devant les électeurs de cette circonscription.

A.B: Les sondages vous donnent pour l'instant perdant assez nettement derrière Luigi Cafarelli, le candidat de l'UPF, qui serait crédité d'environ 70 pour cent des intentions de vote toutes tendances confondues.

G.L: Écoutez, je serai clair. Le mariage de mon adversaire avec l'extrême-droite la plus dangereuse me paraît aussi scandaleux qu'irraisonné. Il me semble impensable que les électeurs modérés puissent se laisser aller à glisser dans l'urne un bulletin portant le nom d'un homme qui n'hésiterait pas au second tour à s'acoquiner avec des fascistes, et ce dans des intentions purement électoralistes.

A.B: Georges Lamaury, vous effectuez ici vos débuts en politique, et cependant vous parlez déjà avec l'aisance d'un vieux loup. Comptez-vous faire carrière, et vous engager plus avant dans cette voie. En bref, briguerez-vous un jour prochain la mairie de Marseille ?

G.L: J'ignore si je parle déjà comme un vieux loup, mais il est certain, madame Bédard, que vous êtes bien une journaliste professionnelle. Cette question me semble pour le moins prématurée, et vous me permettrez de ne pas y répondre.

Fin de l'interview. Sourires, poignées de main. Tandis qu'on vient lui présenter le projet d'une affiche électorale, Georges découvre David aux côtés de Léon. L'homme d'affaire

s'excuse vaguement de n'avoir pas pu venir chercher son fils à la gare, à cause de la campagne électorale, et de tout son travail - par exemple ce chantier, déjà en retard de plusieurs semaines. Georges charge Léon d'accompagner David à la maison.

La Villa Dolorosa, propriété familiale des Lamaury, au Tholonet, près d'Aix-en-Provence, est un vieux mas provençal, au luxe ostensible mais de bon goût. Quelques centaines de mètres carrés habitables, des dépendances, une trentaine d'hectares de parc et de pinède au pied de la montagne Sainte-Victoire. Des statues et massifs de fleurs soigneusement entretenus. Une piscine entourée d'un patio romain flanquée d'un cabanon. Et un vieux couple de domestiques, Véronique et Pascal Hecquet. David s'installe dans sa chambre, à l'étage. Rien n'a bougé. Sa collection de poupées pour garçon est toujours en place derrière sa vitrine: Big Jim, Action Joe et leurs copains et copines baroudeurs - il en a vécu des aventures avec eux. Il va regarder à la fenêtre donnant sur le jardin.

Sur la terrasse, Léon règle quelques problèmes d'intendance avec le père Hecquet. A-t-il pris rendez-vous avec l'entreprise chargée de l'entretien de la piscine ? Bien sûr, monsieur Léon, les ouvriers arrivent d'ici une quinzaine, le bassin sera praticable début avril. Tandis que le vieux Pascal retourne tailler ses rosiers, Léon lève la tête et croise le regard de David - qui se détourne en quittant la fenêtre.

* * *

Guy Raspail, procureur de la république de Paris, est venu au domicile du commissaire Muller pour lui transmettre les desiderata du Parquet. Il est accompagné d'Édith Croizette, 45 ans, très pimpante dans son tailleur pied-de-poule. Présentations, serremments de mains avant de se retrouver autour d'une table basse Second Empire sur laquelle Muller commence à servir le thé. Voilà ce qui se passe, annonce Raspail: Rouffier va être dessaisi de l'affaire Rambo. On vient de le prévenir. Muté à Grenoble, il pourra profiter des sports d'hiver. La juge Croizette, sourit doucement en croisant les jambes dans son fauteuil. Elle et Muller se connaissent, ils ont travaillé ensemble sur l'affaire du tueur de bébés en 86. Discrète, tête froide, c'est une professionnelle aux compétences reconnues. Comme les deux autres - et à la différence de Rouffier - elle est convaincue de l'innocence de Moussa Bongo. Cependant, sous l'insistance du procureur, et en l'absence de suspect plus convainquant, elle accepte de continuer à lui faire porter le chapeau. Très provisoirement, histoire de calmer la psychose légitime qui s'empare de la population. Moussa n'est pas blanc-bleu, mais Raspail sait bien qu'à la lueur des derniers événements on ne pourra pas l'inculper pour d'autres meurtres que celui de la laverie. Et encore, un bon avocat saura le tirer d'affaire, et exploiter les failles de l'accusation. Il se trouve déjà que, contre toute attente pour un si jeune homme, le fougueux maître Étalon fait montre d'une efficacité surprenante. Moussa sera donc certainement blanchi d'ici quelques semaines. Pour l'heure, suite au passage télé du commissaire sur FTL, le ministère de l'Intérieur a décidé de débloquent d'importants crédits pour coincer le véritable assassin. L'informatisation des services de police et de

gendarmerie va être accélérée. Des spécialistes planchent sur des programmes similaires à ceux existant aux États-Unis. D'une manière générale, ne *rien* dire aux médias sur la progression de l'enquête. Raspail insiste sur ce sujet. Croizette opine du bonnet, visiblement enthousiaste à l'idée de reprendre l'enquête. À propos de Rambo, elle résume le profil assez net qui commence à se dessiner:

- 20 à 25 ans.
- Il mesure environ 1,75m.
- Groupe sanguin 0+
- Il habite certainement l'Est de Paris, non loin des domiciles de ses victimes, et se déplace à pied.
- Il doit inspirer confiance, puisque deux de ses victimes lui ont permis de s'introduire chez elles. On a affaire à un homme sociable, capable de dissimuler ses psychoses.
- Il a très probablement des antécédents psychiatriques.
- On dispose de quelques empreintes digitales non identifiées (notamment sur l'appareil photo), appartenant à des mains plutôt fines.
- Les meurtres arrivant toujours la nuit, on peut supposer que le tueur a des activités diurnes régulières.
- Il s'est présenté à Isabelle sous le prénom de "Georges".

Deux portraits-robots ont été établis, mais on ne peut guère compter sur leur fiabilité.

7 MARS 88

Ce soir, Georges Lamaury a convié quelques amis, notables régionaux et relations d'affaires à une petite party à la Villa Dolorosa. Les Hecquet circulent parmi les invités avec des plateaux chargés de coupes et d'amuse-gueules, "Girl from Ipanema" en sourdine. Georges fait admirer à maître Hiamuri, son avocat, sa dernière acquisition: un petit format de Soutine, qu'il a arraché à des japonais pendant une vente aux enchères. Plus loin, l'élégant docteur Russel, costume de lin et chapeau blanc, directeur de la clinique Sainte Juliette à Cassis, discute de l'actualité criminelle avec le commissaire Loubignol, chef de la police d'Aix-en-Provence - voyez-vous commissaire, les gaillards comme Rambo sont des schizophrènes, persuadés d'être habités par des démons. L'acteur Albin Dulong, vieil ami de la famille, écoute le jardinier de la clinique et factotum du docteur, le pittoresque Eugène Gaviaud - dont la chemise à carreaux et les bottes de caoutchouc font tache au milieu des invités tirés à quatre épingle - décrire

comment il s'y prend pour empailler tel ou tel trophée de chasse. Ce qu'il aime par dessus tout, l'Eugène, c'est naturaliser les poissons, une vraie passion. Le mérrou, par exemple, ça se travaille bien. Le thon aussi, d'ailleurs. Albin rigole et délaisse le lascar pour aller se ravitailler au buffet. Coup d'oeil circulaire. Tiens donc, où est David ? C'est quand même pour son anniversaire que cette petite sauterie est organisée. Albin cherche le garçon du regard. Toujours aussi secret, ce gosse. Une coupe en main, avalant un canapé, l'acteur quitte le salon et gravit les escaliers menant aux chambres. David est dans la sienne, en train de transférer le contenu de sa valise dans un grand sac fourre-tout. Albin s'approche silencieusement. David sursaute et se retourne. Ah, salut docteur Konrad. Ah non, David, please, je suis en vacances. Qu'est-ce que tu fous, tu descends pas, tout le monde t'attend. Tu parles, tout le monde s'en fout, ouais. Tu sais que je te regarde tous les jours à la télé, docteur Konrad ? Comme des millions de français, ben oui mon garçon, ça marche du feu de dieu il paraît cette connerie. Albin s'assoit sur le bord du lit en soupirant. Ce qu'il faut pas faire pour gagner sa croûte, mon vieux David. Quand je pense que j'ai joué pour Visconti. Et maintenant je suis dirigé par Jean-Baptiste Chotard, SFP. Un 26 minutes en boîte par jour, tu vois ça. Ce que c'est que la vie, hein. En attendant, cette chieuse de Paméla a eu la bonne idée de se péter la jambe à Courchevel. Deux mois d'interruption de tournage, ouf, merci la grosse. Et toi, qu'est-ce que tu deviens, mon grand ? Bof, la fac et compagnie, pas passionnant. Albin jette un oeil sur le grand sac. Tu t'installes, ou tu fous le camp ? Je crois que je vais aller dormir chez un copain. Ah bon. Tu as prévenu ton père ? Pauline et Francis entrent dans la pièce. Ils viennent d'arriver, Léon les attendait à la gare. Eh, mais c'est le docteur Konrad, s'exclame Francis. Ravi de rencontrer une telle célébrité de la télévision, le beau-frère entame avec l'acteur une conversation à bâtons rompus. David en profite pour se caler le sac sur l'épaule et quitter la chambre sous le regard intrigué de sa soeur. David balance son barda dans le coffre de l'une des deux Mercedes de son père. Il va pour s'installer au volant, quand il voit s'avancer vers lui une jolie silhouette: c'est Jeanne, la maîtresse du docteur Russel, infirmière à la clinique. Schrick-schrack, les escarpins sur le gravier. La chaînette à la cheville de Jeanne. Elle porte une robe du soir rouge qui moule ses formes arrondies. Elle a l'air douce, gentille, et elle est douce et gentille effectivement en plus. Elle vient le prendre par les épaules. Il se laisse faire, s'adossant contre la portière. Qu'est-ce que tu fricotes encore, mystérieux personnage, tu joues à Fantômas, tu t'apprêtes à disparaître après avoir fait un mauvais coup ? Petit rire de David. Ouais, c'est ça. T'es belle, Jeanne, t'es chaque fois plus belle. C'est gentil David. Toi aussi tu es joli garçon, les filles doivent te courir après. David sourit, il pense à Loretta. Oh, faut pas exagérer. Modeste, va. Tu te souviens, quand tu disais que tu voulais te marier avec moi ? Tu voulais pas comprendre que j'étais trop âgée pour toi, sale gosse que tu étais. N'empêche que t'es toujours vachement belle. La plus belle et la plus gentille de toutes. Maintenant que je suis grand, tu veux pas qu'on se marie ? Elle rit à son tour, petit rire en cascade, cristallin, féminin en diable, tête renversée en arrière, cheveux blonds et fins ondulés, caressés par la légère brise nocturne. Chéri, je ne sais pas si Philip serait d'accord, et puis on se connaît depuis si longtemps, je suis presque ta

deuxième grande soeur, ce serait de l'inceste, non ? Et alors, je m'en fous, moi je t'aime, tu es ma femme idéale, elle est magnifique ta robe, tu as vraiment de belles jambes. Elle a un rire un peu gêné maintenant, et le prend par le bras. Allez, viens, ton père a commandé un énorme gâteau pour toi, c'est la surprise du chef. Non, je m'en vais. Hein ? David se dégage, ouvre la portière et s'installe au volant. Tu vas où ? Chez un copain. Pas envie de passer la soirée là, à m'emmerder avec tous ces crétins. David, chéri, je t'en prie, tu ne peux pas faire ça à ton père. David démarre - dis salut à Albin, je l'aime bien Albin - et appuie sur l'accélérateur.

Superbe, la pleine lune au dessus des pins. La Mercedes se gare devant les grilles du petit cimetière du Tholonet. David descend de voiture, son sac à la main. Il pousse les grilles et se dirige vers l'imposant caveau de la famille Lamaury. À l'aide d'une clé, il ouvre le cadenas qui ferme la porte, et pénètre à l'intérieur. Il contemple la dalle qui scelle l'emplacement du seul cercueil entreposé ici. Gravé dans la pierre: Joëlle Lamaury, née Aubrac, 1937-1973. Il ouvre son sac, en sort un pied de biche. Méthodiquement, il descelle le marbre. C'est long, c'est pénible, mais ça bouge. Il pousse la pierre sur le côté, révélant le cercueil, et déverse à l'intérieur du sarcophage le contenu macabre de son baluchon: slips, soutiens-gorge, collants, mèches de cheveux, bijoux. Pour toi, maman.

Un peu plus tard dans la nuit, David arrête la voiture devant un grand pavillon, aux Goudes, un hameau de pêche coincé entre la mer et les calanques à l'est de Marseille. Il traverse un bout de jardin et se dirige vers la porte principale surmontée d'une vieilleuse faïblarde, qui s'orne d'une plaque de cuivre soigneusement lustrée: C.T.E, Centre de Thérapie expérimentale - Association loi 1901 - Fondatrice Madame Mireille Morel(1913-1984). Un homme vient à sa rencontre sur le seuil: chétif, la cinquantaine, courte barbe poivre et sel, cheveux flottant sur les épaules, on l'appelle le Chevalier. Retrouvailles chaleureuses, salut Petit Scarabée, bisex, content de te revoir, à la cuisine il y a du cassoulet. Super. Alors que David s'installe devant un plat fumant et que le Chevalier s'apprête à lui poser les questions qui lui brûlent les lèvres, voilà que du bruit semble provenir du dortoir. Le Chevalier se lève, bouge pas je reviens, mange. Dans la grande pièce où sommeillent une quinzaine de personnes installées sur des matelas à même le sol, il surprend trois jeunes qui font tourner un joint à la lueur d'une lampe de poche. Furieux, il se dirige vers eux et pousse une gueulante. Franck, Marie-Pierre et Béatrice, petits cons mais c'est pas vrai. Non seulement ce genre de connerie peut faire fermer le Centre, mais surtout la drogue les vide de leurs Énergies, réactive leur ego et agit négativement sur leur karma. Il confisque le matériel à fumette, balance une taloche au garçon, et va retrouver David en cuisine. Pff. Ces jeunes, j'te jure, pas facile de leur inculquer la spiritualité. Heureusement qu'avec les subventions, le Chevalier a pu engager Jésus, un repris de justice décidé à rentrer dans le droit chemin. Grâce à lui, le Chevalier peut consacrer tout son temps à la Philosophie Collective, aux STAP et aux séances d'ACE. Enfin bref, à toi fiston, dis-moi tout...

8 MARS 88

David s'éveille dans sa chambre à l'étage du pavillon, dans les appartements du Chevalier. Mobilier spartiate, poster du barbu révolutionnaire au mur. Il descend au réfectoire et s'installe à table, parmi un groupe de garçons et de filles qui petit déjeunent dans un joyeux vacarme. Jésus, la trentaine chevelue, barbe broussailleuse, fait le service en rabrouant les plus agités. Débordé. Vé, Franck, tu vas te calmer un peu, tu commences à nous les casser, si c'est pour foutre ton bordel de bon matin. Le Chevalier fait son entrée, gueule un bon coup pour rétablir le silence, et vient se poster derrière David. Il le prend par les épaules pour le présenter aux autres.

* * *

Pauline, en robe de chambre, entre dans le bureau de son père. Elle vient se planter devant le râtelier garni d'armes en tous genres qui occupe tout un mur. Fusils, pistolets, revolvers et couteaux brillent au soleil, soigneusement astiqués, entretenus avec amour. Couteaux. De chasse à longues et larges lames, certains avec des dents. Elle frissonne en se retournant vers la porte. Francis entre dans la pièce. Oh dis-donc, bonjour la collec. Oui, papa était chasseur dans le temps. Ah bon. Bisous dans le cou. Bien dormi, chérie ?

* * *

David et le Chevalier sont sortis prendre l'air à l'arrière du pavillon, qui donne sur une petite calanque. Le gourou caresse affectueusement la joue du gosse... Sept femelles parties dans l'astral, huit avec l'autre, bravo fils. Le tintouin que ça fait, génial tu m'étonnes, Clarisse Méric et les médias, tu as fais fort, alors là chapeau. Mais maintenant il faut te calmer. Probable que les flics en savent déjà beaucoup. Bien veinard de ne pas t'être fait repérer. Le Chevalier entraîne David sur un coin de rocher à l'ombre d'un olivier dominant la mer grisâtre de mars, remuée par le mistral. T'en fais pas, garçon, je vais m'occuper de toi, tu n'es plus seul désormais, tu sais que tu peux avoir confiance en moi, nous savons ce que nous savons. Tout va s'arranger, tu vas voir, non tu n'iras pas en prison. J'ai beaucoup réfléchi cette nuit - parce que tout ça m'en a quand même bouché un sacré coin. Pour le moment, l'urgence c'est de te faire oublier. Alors voilà l'idée: plutôt que repousser ton sursis, tu vas partir à l'armée. En avançant l'appel, tu pourrais demander un service long, aller outre-mer, sous les cocotiers. Tu feras du sport, tu te bâtirais un corps solide. David se noie dans les yeux bleus vifs du Chevalier, ces yeux si brillants, si intelligents, si malins. Le garçon hoche la tête. Il est tellement fatigué, il souffre. Il veut bien partir, mais il n'est pas sûr de pouvoir se contrôler, maintenant qu'il a commencé son cirque. C'est comme une drogue, ça vous prend et alors on y va, putain, on peut pas résister à la Force. Et puis il y a les voix, il a l'impression qu'elle vont finir par lui manger le cerveau, il a beau se nettoyer les oreilles

avec des cotons-tiges, rien n'y fait, elles reviennent toujours. Le Chevalier le rassure: pas de femelles à l'armée, garçon, rien que des hommes. Et puis d'ici là on va se faire des séances d'auditing, tu sais ce que ça soulage, tu partiras pas sans un Clearing complet, tes Engrammes nettoyés. Et alors, crois-moi, les voix, elles t'emmerderont plus. Il s'agit juste de te tenir à carreau pendant deux ans, le temps, que tous les poulets, juges et journaliers oublient Rambo. À son retour commencera alors pour le Petit Scarabée un temps nouveau. Tu ne souffriras plus, David, et on bâtira quelque chose d'encore plus fort, j'y réfléchis, on en reparlera. Quoiqu'il en soit, tu n'as pas à culpabiliser: nul ne peut résister à l'appel des Forces Cosmiques de l'Univers lorsque sonne l'heure des Croisades Intergalactiques. En sacrifiant ces pauvres brebis tu n'as fait qu'accomplir la volonté du tout-puissant Xénu. Car vois-tu David, ces filles ne sont pas mortes - la mort n'existe pas. Cette nuit, nous reviendrons ensemble sous cet arbre et nous contemplerons le firmament. Nous chercherons les Étoiles auxquelles tu as donné naissance. N'est-il pas écrit dans le Grand Livre de Xénu - Chant 3, Épître au huitième Thétan, versets 28 à 47 - que les humains morts deviennent des étoiles ? C'est pour cela, vois-tu Petit Scarabée, qu'il y a tant d'étoiles dans le ciel. Oui, chaque jour de plus en plus depuis des millions d'années. C'est scientifique, parfaitement. David hoche la tête, impressionné. Quel génie ce Chevalier. Un dieu vivant. Le Guide de Lumière de David, son Ange Gardien. Lui seul connaît ses secrets. Il ne le gronde jamais. Au contraire, le Chevalier est constructif, puisqu'il veut maintenant lui montrer comment utiliser toute cette putain de Force qui ne demande qu'à s'épanouir. Il le protégera toujours, c'est sûr. David se blottit contre l'épaule de son aîné auréolé de Lumière Noire.

En début de soirée, David est de retour à la Villa Dolorosa. Dérapage sur le gravier, la Mercedes pile devant le perron. Il sait qu'on va lui prendre la tête, bon, tant pis. Son père vient à sa rencontre, furieux, colère froide. Pourquoi a-t-il quitté la party sans prévenir et en empruntant la Mercedes ? Pourquoi n'a-t-il pas appelé, et où était-il d'abord ?... David monte dans sa chambre sans répondre. Georges l'y rejoint. Il s'est un peu radouci et s'efforce de s'y prendre avec plus de tact. Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette. C'est que David se sent fatigué ces temps-ci, à cause de la fac, où il s'ennuie. Il a décidé de s'engager dans l'armée pour deux ans. Il fera du sport et pourra réfléchir à une nouvelle orientation. Georges est interloqué. L'armée ? Tu voulais pas te faire réformer ? Si tu en as marre des études, tu sais que je peux te trouver un travail par ici. David repousse l'offre sans ménagement: il ne veut rien devoir à son père. Rien.

* * *

SÉANCE D'AUDITING DE CLEARING ENGRAMMATIQUE (ACE) DU 26/04/88

- Remonte ta Piste de Temps. Nous sommes en 1986. Tu vas bientôt avoir dix-huit ans.

- OK, Chevalier, oui, encore la même histoire, je vois, putain on peut pas passer à autre chose ?

- Mercredi 23 février 1986, David, tu te souviens ?

- ...

- Ce fameux après-midi, tu arrives à la Villa Dolorosa avec cette fille.

- Hélène, putain. Il n'y a personne, mon père n'est pas là, les domestiques sont en week-end. Elle veut visiter la maison, elle est dingue. Elle est complètement raide.

- Qu'est-ce que tu es venu faire avec elle ?

- ... Elle voulait voir chez moi. Et puis je sais pas moi, boire un verre, ou plutôt baiser, oui. Alors j'ai eu envie de lui montrer le souterrain.

- Exactement. Et pourquoi le souterrain ?

- Comme ça, Chevalier, pour voir. C'est pénible, putain, on peut pas passer à autre chose, on a déjà exploré ça des tas de fois. J'ai déjà vidé l'engramme, Chevalier, j'te jure.

- Oh non, David, cet engramme-ci est très complexe, tu le sais. Remonte ta piste de temps, parcours encore ce moment. Qu'est-ce qu'elle dit, la fille, en voyant le souterrain ?

- Elle dit on se croirait dans un film, c'est trop. Elle a froid. Elle a oublié sa veste chez Richard. Elle tremble. Mais elle est excitée aussi cette salope. Elle aime bien cet endroit, putain. Ça la fait même rire de voir tous ces trucs à la con. Et puis elle veut qu'on baise là, carrément tout de suite, elle me le dit.

- Et toi tu veux ?

- Je ne sais pas. Je pense à Richard, j'ai pas envie d'embrouille. Moi j'ai chaud. J'ai mal à la tête à cause des cachets. Ça tourne, je me sens lourd. Ça bourdonne... Je voudrais ressortir, je regrette de l'avoir amenée là. Putain, je veux sortir, Chevalier.

- Calme, David, je suis là. Qu'est-ce que tu vois ?

- Elle s'est foutu à poil, elle m'embrasse dans le cou, elle en veut, elle s'installe sur la croix, et elle s'attache elle-même un poignet. Elle rit, putain, elle me casse les

oreilles avec son rire et son corps de pute, elle veut que je finisse alors je viens et je lui attache l'autre bras et les jambes elle porte un bracelet à la cheville comme maman putain Chevalier j'ai mal arrête.

- Bientôt, David, mais restons sur l'engramme, nous devons nettoyer tout ça. Tu te sens comment à ce moment?

- J'ai mal à cause des couleurs qui vibrent je l'entends soupirer mais il y a tout ce bruit autour qui résonne elle me demande de la battre elle me demande ça alors je la frappe un peu avec une cravache elle me dit ça lui plaît je continue un peu mais j'ai mal à la tête à cause du speed et là je ne l'entends plus Chevalier je crois qu'elle rit qu'elle me parle je vois bouger sa bouche et puis sa grosse chatte qui en veut mais je n'entends plus ça bourdonne je vois son corps qui se tortille j'ai le vertige tout est comme au ralenti elle veut que je la baise cette salope maintenant elle ferme les yeux je me dis que si je voulais putain je pourrais la tuer.

- Continue, David, revis ce moment-là.

- Elle ferme les yeux il y a un éclat de lumière sur les menottes comme un flash je pose la cravache j'entends tue-la mais putain écrase-lui la gueule à cette...

- Qui parle ?

- Dark, les voix, tout le monde. Je pose la cravache et en même temps je me dis c'est ça je vais la tuer elle a toujours les yeux fermés elle est d'accord elle attend j'ai déjà rêvé à tuer mais c'est la première fois que j'ai l'occasion alors je me dis c'est maintenant qu'il faut le faire et les voix me disent vas-y je cherche un couteau ou un truc pour le faire mais je trouve rien de bien elle a rouvert les yeux elle s'inquiète parce que je ne viens pas la baiser et peut-être qu'elle me parle mais il y a trop de bruit et comme je n'ai rien trouvé je me dis je vais l'étrangler et je vais près d'elle je pose mes mains sur son cou je la vois qui secoue la tête elle essaie de se dégager en remuant elle s'étouffe mais elle ne peut pas s'échapper elle essaie de me mordre mais impossible je serre mais je regrette de ne pas avoir un couteau ou autre elle me vomit un peu sur les bras elle saigne à l'endroit des menottes à force de tirer comme une dingue à un moment je me dis qu'elle va peut-être décrocher les anneaux mais là elle devient toute molle je continue à serrer et je me demande comment je vais faire pour nettoyer tout ça je fais craquer des trucs dans son cou plein de gargouillis et quand je la lâche sa langue sort entre ses dents complètement gonflée bleue énorme je la détache et je prends le bracelet comme souvenir je me dis ça y est tu l'as fait tu l'as fait tu l'as fait je la rhabille comme une poupée et je commence à ranger.

- Très bien, David, très bien. Comment tu te sens maintenant ?

- Mieux.

DEUX MOIS PLUS TARD

Dans le sauna du C.T.E, David sue en compagnie de Marie-Pierre et Béatrice, qui papotent gentiment en se frictionnant au gant de crin. Tous trois sont nus, décontractés. Entrée de Franck, serviette autour des reins, qui se laisse tomber sur un banc brûlant. Vanné, le Franck. Putain de séance d'Auditing. Me les gonfle, ce con avec ses STAP, ACE et conneries spatio-temporelles. Vivement que j'm'arrache d'ici, j'te jure. Il se tourne vers la brune et contemple l'opulente poitrine vers laquelle il tend la main sans complexe. Pouët-pouët, eh eh. Marie-Pierre lui flanque une beigne. Pauvre con. Moi aussi je vais te faire pouët-pouët, tu vas voir. Elle cherche à lui attraper la bite sous le drap de bain, il se marre en se trémoussant - arrête, je bande. David fronce les sourcils en se redressant. Eh, ducon, tu lui fous la paix. Et puis j'aime pas comment tu parles du Chevalier, attention. Franck interloque. Hein ? J't'ai pas causé, toi. Oui, mais moi j'te cause. Tu fous la paix aux Partners, c'est clair ? Et tu dis pas de mal du Chevalier, non mais je rêve. David prend son air pas commode, la tête qu'il montre pour faire peur des fois, comme avec les femelles ou les skins. Il sait que ça impressionne, surtout quand il fait briller ses yeux. Du coup, Franck hausse les épaules et quitte le sauna en grommelant, non mais de quoi il se mêle le fayot, putain encore deux mois à tirer dans ce piège, que des tarés ici, si j'aurais su j'aurais pris les Baumettes, con de juge.

* * *

Georges se promène avec le docteur Russel dans les allées du parc de la clinique Sainte-Juliette, dominant la baie de Cassis. Il l'informe de l'intention de son fils de partir à l'armée. Du sérieux, puisque le garçon vient de recevoir sa convocation aux trois jours. Georges se demande si David tourne rond. Si ça se trouve, il sera réformé. Russel propose d'examiner le gosse. Après tout, il est possible que David trouve au sein de l'armée l'équilibre qui lui manque. Georges s'inquiète aussi du fait que son fils, qu'il a fait filer par Léon, semble reparti dans son trip secte. Il se rend chaque jour dans ce centre psycho-éducatif qu'il fréquentait avant de monter à Paris. L'homme en blouse blanche rassure son ami: il connaît le Centre des Goudes, où se croisent routards, marginaux et toxicos. Rien de bien dangereux. Une sorte de MJC pour adolescents à problèmes, dirigée par un farfelu inoffensif. Ça ne peut pas faire grand mal à David. Que Georges ne s'inquiète pas, son rejeton n'a pas l'air mal du tout. Il veut se restructurer, et c'est plutôt bon signe.

* * *

Au large de l'île Ratonneau, archipel du Frioul, en rade de Marseille, le voilier du docteur Russel - un sloop de quinze mètres - trace sa route, fendant les vagues courtes et arrondies. David est assis au pied du balcon avant, jambes pendantes de part et

d'autre de l'étrave, l'air maussade. Calé dans le cockpit, Georges profite du soleil. Le deuxième tour, c'est pour demain. La campagne a été dure, ça fait du bien de décompresser. Les sondages le donnent perdant, mais sait-on jamais. Changement d'amure, virement lof pour lof. Casquette de capitaine sur le crâne, Russel aboie ses ordres à l'intention de Jeanne. Docile et expérimentée dans le rôle du premier équipier, la jeune femme se démène sur le pont pour parer à la manoeuvre, tournant les écoutes autour des winchs, embraquant à fond avant de caler les drisses dans les taquets et de les lover soigneusement. Cap au 115, direction le cabanon d'Eugène, sur l'îlot Pomègues. Dans quinze minutes on jette l'ancre. Le changement de bord achevé, Jeanne vient s'asseoir auprès de David, le souffle court, la poitrine palpitante. Allez, fais pas la tête mon grand, profite un peu de la journée, regarde ce soleil, on va pique-niquer, se baigner dans les calanques. Mais David garde son air renfrogné. Cette virée en bateau, il était contre. Jeanne lui prend la main. David serre les cuisses. Putain, ça y est, je vais bander, non non non. La jeune femme s'étend sur le rouf, fermant les yeux. Ce qu'on est bien. Ouf, elle n'a rien vu. David retire doucement sa main. Silence, le vent dans les voiles, l'eau le long de la coque, le bateau qui trace à 8 noeuds de moyenne. Du cockpit, Russel apostrophe bientôt sa compagne. On se prépare maintenant à mouiller. La jeune femme se lève pour vérifier la bonne tenue de la chaîne d'ancre dans le chaumard avant. Elle va ensuite s'activer autour du mât, affaler la grand voile, puis le génois, vite, tandis que Russel manie la barre à roue en envoyant le moteur au ralenti. On jette l'ancre à une trentaine de mètres de la berge. Sur la rive, le docteur désigne l'unique cabanon de pêche, dont la porte et les volets sont clos. C'est là qu'Eugène, son homme à tout faire, remise son matériel de pêche. Russel en a les clés. La petite troupe arrive sur la plage en annexe à moteur, et prend pied sur les rochers. Tiens, ce parano d'Eugène a installé des barreaux aux fenêtres, et consolidé sa porte. Ils trouvent à l'intérieur des cannes à pêche et un bar bien garni. Le docteur se sert, en terrain conquis, tandis que Jeanne attrape des matelas de plage qu'elle va installer au bord de l'eau sur un rocher plat. Puis elle entraîne joyeusement David, et tous deux courent piquer une tête. Restés aux abords du cabanon, Georges et le docteur les observent. David rigole tandis que Jeanne s'agrippe à lui pour lui faire boire la tasse. Georges soupire, interrogeant Russel du regard. Le psy sourit, rassurant. Allons, David ne va pas mal du tout. Il est taciturne, mais pas plus que d'habitude. C'est un garçon en pleine santé. L'armée ne peut que lui faire du bien. Cherchant des appâts de pêche, le docteur essaie d'ouvrir une porte donnant sur l'autre pièce du cabanon. Fermée par trois lourds cadenas, allons bon. Russel rigole des petits secrets de son employé. Le compère taxidermiste doit ranger là-dedans ses bricoles peu ragoûtantes: animaux crevés, bocaux de formol, produits chimiques, etc. Beurk. Jeanne sort de l'eau, corps étincelant de milliers de gouttelettes, tétons fièrement pointés vers le ciel. Elle se laisse tomber sur sa serviette, invitant David à s'installer à côté d'elle. On est bien. Elle murmure: c'est vrai que tu pars à l'armée ? David hoche la tête, ben oui. Elle se dresse sur un coude. Pour deux ans, tu es vraiment décidé ? Ben ouais. Alors tu laisses tomber les études pour de bon ? Ouais, s'te plaît Jeanne on parle pas de ça. Demande à mon père qu'il me fasse ramener, j'en ai marre de

cette journée, je m'emmerde. Le bruit d'une barque de pêche se fait entendre. C'est Eugène, qui accoste et les rejoint de sa démarche chaloupée. Bonjour moizelle Jeanne, bonjour David. Il est un peu étonné, stressé même on dirait, de trouver tout ce petit monde sur son domaine, et il se dépêche de monter vers son cabanon. Comme Russel s'amuse des mesures de sécurité, Eugène explique qu'il a tout blindé à cause des cambrioleurs de cabanons qui écument la région, ces bandits. Il ne veut pas qu'on lui dérobe son matos, qui coûte une fortune, vous comprenez professeur. Tandis que le jardinier va faire un tour dans son antre, Georges et le docteur rejoignent David et Jeanne. Le garçon recommence à se plaindre, il veut rentrer. Il pensait que la balade durerait moins longtemps, il en a marre. Son père lui demande de faire un effort. On arrive à peine. On est bien en famille, pour une fois qu'on se voit. Sur un signe de Jeanne, Russel tente d'arrondir les angles: si David veut vraiment rentrer, Eugène pourra le ramener à terre en barque.

* * *

SOIRÉE RÉSULTAT DES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES SUR FR3

AGATHE BÉDARD: Georges Lamaury, vous venez d'être battu par Luigi Cafarelli, le candidat sortant, qui a obtenu 56 pour cent des suffrages exprimés. Alors on a envie de vous demander si vous souhaitez encore continuer le combat politique ?

GEORGES LAMAURY: Et comment donc ! Je vous rappelle, mademoiselle Bédard, que lorsque j'ai annoncé ma candidature, les commentateurs ne me voyaient même pas passer le premier tour. Je donne donc rendez-vous aux électrices et aux électeurs dans quatre ans. D'ici là, Monsieur Cafarelli aura largement eu le temps de faire la démonstration de son incompétence, et je suis sûr que de très nombreux marseillais nous rejoindront. Ma défaite d'aujourd'hui préfigure mes victoires de demain.

* * *

À la clinique Sainte-Juliette, David se prête de bonne grâce à un test de Rorschach sous le regard du docteur Russel. C'est fou ce que David voit dans les taches. Un kangourou cul-de-jatte, un chat écrabouillé, Casimir le dinosaure, une cocotte-minute avec des pattes, un hareng en flammes, une voiture qui explose dans le sang. Entre autres. Tout à fait à son aise, il se complaît à décrire les images volontiers horribles que lui évoque ce stupide test. Le docteur l'observe attentivement, pas dupe de ses provocations. Il décide de mettre un terme à la séance. Parfait. Tout est très normal, mon grand. L'armée fera de toi un homme.

26 MAI 88

Moussa sort de la maison d'arrêt de Fresnes, son avocat maître Étalon sur les talons. Deux équipes de télé leur fondent dessus et les assaillent de questions.

JÉRÉMIE SHORTH: Une réaction pour FTL, Maître ?

MAÎTRE ÉTALON: Volontiers. Laissez-moi vous dire sans ambages que je ne suis pas mécontent de constater qu'au terme d'une longue argutie juridique nous ayons réussi à faire triompher le bon droit. Mais mon client vient de perdre plus de trois mois de sa vie dans les geôles françaises, sans qu'aucune charge n'ait pu être retenue contre lui dans l'affaire Rambo et dans ces conditions, comptez bien me voir demander...

Dînant sur son lit d'un repas à emporter de chez Quick - salade du chef, Giant, petite frite et bière - Diane est au téléphone avec Jean-Pierre. Pour changer, il lui raconte ses problèmes avec sa femme, et les déboires scolaires de ses gosses. Elle l'écoute à peine, les yeux rivés sur le téléviseur où bout l'avocat. Jean-Pierre s'énerve - si elle n'en a rien à secouer de sa vie, qu'elle le dise, ouais, il peut crever et elle s'en fout. Mais non, ils parlent de mon affaire à la télé, sur FTL. Rambo, quoi. Punaise, cet avocat, quelle teigne, regarde-le. Jean-Pierre se calme et lui demande où ils en sont de l'enquête. Nada, point mort. Plus de meurtre, le tueur s'est évaporé dans la nature depuis fin février. Portraits-robots trop vagues. Aucun témoignage intéressant. Rien du côté des hôpitaux psychiatriques. Plusieurs déjantés revendiquent, mais aucun n'est Rambo. Rageant, punaise, c'est le moins qu'on puisse dire. Peut-être qu'il est mort, rigole Jean-Pierre. T'as raison, ça serait pas plus mal.

* * *

EXTRAIT DU JOURNAL DE LORETTA

C'est dingue, je ne comprends pas qu'est-ce qui se passe, David n'a toujours pas reparu. Il ne met plus les pieds au gymnase, je ne l'ai plus revu depuis cette superbe soirée au resto où il m'a offert le bracelet de cheville. Je ne sais que penser de cette attitude. Peut-être qu'il veut m'éviter. Peut-être qu'il est trop timide. Ce garçon est décidément aussi séduisant que mystérieux. En attendant, sa disparition est inexplicable. Je me perds en conjoncture.

* * *

DÉTECTIVE

AFFAIRE RAMBO : LE POINT MORT

MALGRÉ LES PROMESSES DU GOUVERNEMENT ET LES MOYENS EXCEPTIONNELS MIS EN OEUVRE POUR L'APPRÉHENDER, RAMBO COURT TOUJOURS. VOICI DEUX MOIS QU'IL N'A PLUS TUE MAIS FAITES VITE MESSIEURS: PARIS TREMBLE QU'IL NE FRAPPE À NOUVEAU.

L'INCROYABLE LIBÉRATION!

Rambo est libre ! En quatre mois il a assassiné 7 jeunes femmes qu'il a sauvagement lacérées de coups de poignard. Toutes les polices de France le recherchent. (...) Il y avait pourtant bien des raisons de croire que le coupable avait été arrêté lorsqu'on avait interpellé à Paris à la fin du mois de février un certain Moussa Bongo. Le juge Rouffier, encore chargé de l'affaire à l'époque, avait même parlé de "coupable virtuel". (...) Seulement, Moussa Bongo est noir. Il a donc été remis en liberté. En effet, la police a au moins une certitude dans cette affaire: Rambo est un homme blanc. Alors puisque Moussa Bongo n'est pas Rambo, Rambo est libre !

L'INSULTE À LA NATION

S'il faut en croire le ministre de l'Intérieur, accuser la police de laxisme, comme certains ne s'en privent pas, est une insulte à la nation. Peut-être. Mais l'existence d'un tueur en série sur notre sol n'est-elle pas une insulte à la police ? À la France ?

* * *

David, en caleçon, achève de passer les tests médicaux d'incorporation, au Centre de Sélection de Vincennes. Il attend sur un banc aux côtés de quelques futurs bidasses quand on appelle son nom. Il se retrouve dans le bureau du psychiatre militaire. Alors, David, tout va bien ? Tout va bien. Boon. T'as demandé un VSL, c'est bien, ça. Pas de problème dans la vie, ni avec les gens ? Ben non docteur, tout va bien. Bieeen, tu es content de partir alors ? Ben oui docteur, c'est pour ça que je me suis engagé pour deux ans, hein. Parfait parfait, alors tu es content de partir, en somme ? Ben oui docteur. Parfait parfait, c'est très bien mon garçon, tu me parais fort équilibré et fort sympathique. Ben oui, merci docteur. Bien bien bien. Le psy lui adresse un regard bienveillant avant d'attraper un tampon qu'il applique énergiquement sur une paperasse:

APTE

Chapitre 3

CARTE POSTALE DE DAVID À ANATOLE.

Wiesbaden, le 4 novembre 88.

Salut mon pote ! Vivement la quille, bordel ! Ici, c'est pas le pied, mais je tiens le coup. Les schleus sont cons et les shleuses sont grosses. J'attends ma mutation outremer (Nouvelle-Calédonie), vivement que je me baigne dans les lagons parce qu'ici on se les gèle. Bon, je te quitte car je suis de la baise à l'ordinaire (la cantoché). À plus !
Dave.

* * *

CARTE POSTALE DE ROBERT ROBERT AU MARSOUIN DE DEUXIÈME CLASSE LAMAURY DAVID, NOUMÉA-ARMÉES.

Marseille, 4 août 89.

Petit Scarabée,

Chaque jour je médite et je t'envoie des pensées positives. Deviens fort, reste chaste, et n'oublie pas tes exercices spirituels. Sois poli et respectueux avec les militaires, même avec ton adjudant car tu dois apprendre à te discipliner. De grandes choses nous attendent.

Le Chevalier qui te fait la bise.

* * *

CARTE POSTALE DE DAVID À MAX

Nouméa, 10 janvier 90.

Salut Chevalier,

Je suis content d'avoir de tes nouvelles et de voir que tu penses toujours à moi. Je m'ennuie un peu du pays, mais au moins ici il fait très beau (c'est le plein été), je me baigne et fais beaucoup de sport (j'ai pris 4 kilos de muscles ! ! !). Je fais tout comme tu m'as dit, je sens la Force qui bouillonne toujours au fond de moi, mais heureusement les voix ont disparu, tu avais raison comme d'habitude. J'ai hâte de te retrouver pour que tu me parles de ton fameux plan. Plus que dix mois à tirer, c'est long mais je tiendrai le coup. Grosses bises, à bientôt.

* * *

FAIRE-PART ADRESSÉ À D.LAMAURY, NOUMÉA-ARMÉES.

Pauline LAMAURY et Francis HARROUARD
artistes,
ont la joie de vous annoncer la venue au monde de leur chef-d'oeuvre:
ANGÈLE
le 25 Janvier 1990
sous le soleil de Paris.

P.S. : Eh oui, soldat, te voilà Tonton ! La maman se porte comme un charme, et Angèle encore mieux, faut voir comme elle tète avec appétit. Tu sais qu'elle te ressemble ? On est fous de joie ! On t'embrasse. Francis, ton beauf.

* * *

CARTE POSTALE DE DAVID À PAULINE

À Nouméa, le 13 juin 90.

Darling sister. Désolé de ne pas avoir écrit ni téléphoné ni rien, mais ici on a jamais une minute à soi ! Je te félicite, et Francis aussi, pour votre petite Angèle. Je rentre bientôt à Paris. Je te dirai quand pour que tu viennes me chercher à la gare si tu peux. Je t'embrasse. DAVID.

* * *

2 AOÛT 90

Pauline attend David sur le quai de la gare de Lyon, à Paris. Il débarque en grande tenue de marsouin de deuxième classe, un sac de toile kaki jeté sur l'épaule, brandissant sa quille de bois sculpté. Zéro, zéro, zéro. Tout beau, tout bronzé, la mine réjouie, il revient de son long séjour outre-mer au service de la patrie. Pauline s'extasie sur la silhouette du frerot, nettement plus baraqué qu'à son départ. Embrassades émues avant d'emprunter les escalators du métro.

Chez Pauline et Francis, c'est au tour de David de s'extasier autour du landau de la petite Angèle, âgée de sept mois. En fait, il se force un peu, vu que les bébés, il a toujours trouvé ça vilain. Bon, elle est plutôt pas désagréable à regarder, Angèle, avec ses gros yeux bleus étonnés et sa peau rosâtre, et assez cool aussi apparemment, puisqu'elle fait des risettes. Mais David ne voit pas en quoi elle ressemblerait particulièrement à sa mère ou à son père. Il paraît pourtant qu'elle a le nez de sa maman, et le menton de son papa. Bon, on va pas les contrarier. Remarque, vaut mieux qu'elle ait le menton de son papa plutôt que son zizi, relève finement Francis, ahaha, sacré beau-frère, en voilà un qui change pas, ça rappelle les bonnes blagues de la

chambrée. Et puis aussi tu vois pas, David, regarde elle a ton sourire, dit Pauline. David a beau chercher, il ne trouve pas, mais alors pas du tout que le bébé sourit comme lui. Mais bon, ah oui c'est vrai, il dit quand même que oui c'est vrai pour faire plaisir à sa soeur - même si au fond de lui, il sait bien qu'Angèle n'est qu'un gremlin aussi grotesque que les autres. Enfin bon, on discutaille comme ça niaisement dans la chambre toute décorée de rose et remplie de jouets en plastoc bigarrés - que la gamine s'empressera de casser dès qu'elle saura se traîner à quatre pattes sur le lino -, tonton David, d'accord, ça fait plaisir, et puis alors c'est une responsabilité, enfin bref, en voilà un beau bébé, bravo, vous avez fait fort les amoureux. Au salon, tandis que Pauline donne le biberon à sa créature, David raconte ses prouesses de soldat. Après une première année en Allemagne, il est parti en Nouvelle-Calédonie: beaucoup de sport, virées avec les copains, baignades... Quelques problèmes des fois avec les indigènes indépendantistes, mais bon, ils les ont matés. Il est resté deuxième pompe, parce qu'il n'avait pas envie d'avoir de responsabilités, donner des ordres c'est pas son truc, mais il regrette pas ses deux ans, il s'est marré, il a bien profité et ils l'ont laissé partir deux mois avant son terme en raison de sa conduite exemplaire. Ses projets immédiats: passer le reste de l'été à Marseille. Ensuite, chercher du boulot à Paris. Non, il n'a pas l'intention de reprendre les études.

Toujours en uniforme, il va sonner chez Anatole. Celui-ci lui ouvre, encore en maillot de corps, slip et chaussettes à quatre heures de l'après-midi. Putain, Dave, t'aurais pu prévenir que c'était la quille ! C'que t'es beau comme ça, et musclé en plus. Anatole décapsule deux canettes pour fêter leurs retrouvailles. David dépose son barda en jetant un oeil amusé sur le studio toujours aussi bordélique de son copain. Il remarque des cadavres de bouteilles traînant un peu partout. Vaguement gêné, Anatole avoue qu'il picole un peu, c'est vrai, mais comme tout le monde, rien de méchant. À part ça, il a dégotté un job hyper cool, vendeur à temps partiel dans un kiosque à journaux gare de l'Est. Ça met un peu de beurre dans sa pension. Il passe ses journées à lire, et y a des trucs pas tristes dans certains magazines, si David voit le genre. Putain, Dave, on va se faire une méga teuf pour arroser le retour du guerrier.

Plus tard, David reprend possession de son studio, heureux de se sentir à nouveau dans ses meubles. La poussière s'est accumulée, invasion de moutons sur les tapis. Ça sent le renfermé. Donc, personne n'est venu faire un tour dans son antre, tant mieux. Il déballe ses affaires, allume la télé. Ça a dû changer, les programmes, en deux ans. Ben non, tiens, le bon docteur Konrad est toujours là, avec Paméla, Suzy et les copains de la "Famille Tartignole", vingt heures dix, comme avant... Il soulève deux lames de plancher sous le tapis de sa chambre et retrouve avec émotion son gros couteau. Salut Doc. Bisou sur la lame qui étincelle de mille feux, reconnaissante. Il va se planter devant le miroir et se débarrasse de son tee-shirt, saisi d'une envie subite. C'est vrai qu'il est drôlement bien foutu, ça doit être craquant pour les filles des biscotos pareils et ces dominos sur le ventre. Il se redresse, sort les épaules, bombe le torse, jambes bien campées sur le sol. Il approche le couteau de sa poitrine. Sourire.

Doucement, il fait courir le tranchant de la lame sur ses pectoraux gonflés. Aussitôt, un joli filet de sang apparaît. Bon vieux Doc, il n'a pas changé.

4 AOÛT 90

Juste débarqué de la gare Saint-Charles, David a pris un taxi jusqu'au Centre de Thérapie Expérimentale. Il a hâte de connaître les projets dont Le Chevalier lui a parlé à mots couverts dans ses lettres. Au rez-de-chaussée, il salue Jésus, toujours fidèle au poste. Le fils de Dieu reconnaît en David le chouchou du Chevalier d'il y a deux ans, et lui dit que le patron est à l'étage... David entre sans frapper dans la chambre, et découvre le gourou aux prises avec une machine à coudre décatie. Le Chevalier est sur le cul, et un peu contrarié aussi: il n'attendait le retour du Petit Scarabée que dans deux mois, et il n'apprécie guère ce genre de surprise. Enfin c'est ce qu'il dit, pour la forme, mais il se radoucit vite, trop heureux du retour de l'enfant prodige. Comme David jette un oeil intrigué sur la table de camping encombrée de tissu noir où trône la vieille Singer, le Chevalier prend un petit air mystérieux. Eh, eh, fiston, c'est pour bientôt, tu vas voir. Il a beaucoup réfléchi, le Chevalier, il a mis au point des plans du tonnerre, et il a de grandes ambitions dont ils reparleront très vite. Ils vont former une vraie équipe, tous les deux, et quelle équipe. C'est qu'il s'agit d'entrer dans la Légende, fils. Plus fort encore que le Zodiac. David ne comprend pas très bien: tu as acheté un canot pneumatique pour faire des virées au Frioul ? Le Chevalier rigole. Évidemment, hein, ça te dit rien, le Zodiac, mais fais-moi confiance et tu vas voir un peu.

2 heures du matin. Le Chevalier conduit la 4L fourgonnette du CTE, David assis à coté de lui, 110 Km/heure sur la nationale toute droite entre Fos et Arles. Le garçon a passé l'après-midi planqué dans les appartements de son mentor à méditer et à faire des exercices spirituels. Il se sent bien, l'esprit en paix, fin prêt à connaître enfin les exaltants projets du Maître... Les voilà qui arrivent devant la barrière d'un camping aux Salins-de-Giraud, Camargue: Centre Hélio-Marin des Salins, gymnité obligatoire. Dans un boîtier électronique jouxtant une guérite déserte, le Chevalier introduit sa carte de résident, et la barrière se lève automatiquement. La voiture progresse au pas le long des allées bordées de platanes et de pins, et s'arrête à proximité d'un bungalow installé sur une parcelle de jardin en friche. Alentour, dans les cabanes et caravanes, tout le monde roupille. Ils sortent de voiture en prenant soin de ne pas claquer les portières, et pénètrent dans la petite maison. Le Chevalier pose le grand sac qu'il a amené et allume, révélant un intérieur encombré de caisses et de cartons, avec au milieu une table bancale couverte de papelards. Le Chevalier invite David à s'asseoir sur une étroite banquette de mousse. Tu vois garçon, commence le Chevalier, cet endroit est un endroit historique. David rigole en matant autour de lui, ah ouais, plutôt ripou comme taule pourtant. Tais-toi, David, ne m'interromps pas, laisse-moi causer. Ce soir, je vais t'expliquer le Grand Projet que j'ai conçu en ces murs, c'est pour ça que c'est historique, un peu comme le wagon de l'armistice à Retondes, si tu veux - laisse tomber, je t'expliquerai. Alors ouvre bien tes esgourdes, Petit Scarabée. Toi et moi, nous savons

que tu n'es pas un garçon ordinaire, et pour cause: tu es un Chevalier, David. Un Chevalier des Étoiles, tout comme moi. Le plus haut grade dans l'ordre des Serviteurs de Xénu. Le Chevalier marque une pause, guettant la réaction de son jeune disciple. David se rengorge : Chevalier des Étoiles, ça sonne d'enfer, un peu que ça le branche d'être Chevalier des Étoiles ! Le Chevalier s'éclaircit la voix, enchaînant. Tu sais, à l'époque où tu faisais ton cirque avec les poupées, si je n'avais pas été là pour t'arrêter et t'envoyer à l'armée, je suis sûr que les flics t'auraient chopé. C'est même assez incroyable que tu t'en sois sorti - une preuve de plus que Xénu te protège. Bon, bref, voilà ce qui va se passer: toi et moi, David, allons nous dresser face au monde, et lui imprimer notre marque. Je serai ton guide. Je t'accompagnerai au bout de ton destin. Depuis le début de mes recherches spirituelles, j'attendais de rencontrer quelqu'un comme toi. Sans déconner. Mais c'est ici et maintenant que va naître... CAPTAIN ZODIAC ! Le Chevalier s'interrompt un instant pour ouvrir son grand sac, et en sort un sweat-shirt noir. Vois-tu David, ce signe brodé de mes mains ? Eh bien, c'est celui du Captain Zodiac, l'Hydre à Deux Têtes. Pas mal, hein ? David regarde sans comprendre l'étrange logo - un Z entouré d'un cercle barré d'une flèche pointée vers le bas. Euh, Chevalier, mais qui c'est ce Capitaine Zodiaque ? Le gourou soupire imperceptiblement. C'est toi, David. Enfin c'est nous deux, c'est ce que je suis en train de t'expliquer. Ah ouais, excuse, ouais ouais, d'accord, tu veux que je me déguise quand je fais mon cirque, et que je dise que mon nom c'est Capitaine Zodiaque. C'est ça ? Oui, David, en gros c'est ça. Et on dit Captain Zodiac, à l'américaine fils. Tu verras, bientôt ce seul nom fera frémir le pays entier. Le Chevalier prend dans un sac une bouteille de champagne et deux gobelets en carton. Buvons à Xénu, pour le remercier de notre rencontre. Super plan Chevalier, super, raconte encore, alors c'est comme Captain Marvel et Spiderman, au fond ? Je pourrai utiliser la Force ? Un peu que tu vas l'utiliser, fiston, et à plein régime, écoute un peu, voilà ce qu'on va faire : pour commencer tu vas rester planqué un petit mois ici, histoire qu'on peaufine les détails de l'opération, et que je te refasse un bon Clearing. Après, tu repartiras à Paris, et là, promis, tu pourras t'éclater à fond. David en a les yeux mouillés. Le Chevalier est vraiment le seul être du cosmos qui le comprenne. À la tienne, Chevalier, et merci pour tout. Ne me remercie pas Petit Scarabée, c'est tout naturel. Trinquons à toi, à moi, et à la Légende que nous allons bâtir. Viva la muerte, tchin. Ah, fils, un détail: à partir de maintenant, je ne suis plus Le Chevalier, mais Max. C'était mon nom de code, pour mes missions spéciales en Algérie. David hoche vigoureusement la tête, tout à fait emballé, d'accord, Chevalier, je veux dire Max, no problème. Ah oui, juste un truc quand même: si tu pouvais arrêter de m'appeler Petit Scarabée, ce serait cool.

15 SEPTEMBRE 90

Depuis une semaine, David fait le vendeur dans le kiosque à journaux de la gare de l'Est, où Anatole a réussi à le pistonner. Pour passer le temps, il bouquine. Cliché, Pussy-Mag, Pulsions Inavouables, Lips & Tits, il aime bien ces revues avec des femmes

au sexe épilé. De temps à autre, il lève la tête pour rendre la monnaie, et dévisager les clientes. Ce job lui offre un excellent poste d'observation avec vue panoramique sur la gare - et lui laisse du temps pour repérer ses futures proies, celles qui permettront de bâtir la Légende. Une jolie blonde, une habituée, lui adresse quelques mots, auxquels il répond poliment en lui tendant Nioulouque, qu'elle achète pour son fils. Nioulouque, putain, elle achète Nioulouque, c'est soft mais quand même. Pour son fils, la garce. Il la suit des yeux alors qu'elle se dirige vers le quai. Il aimerait bien la voir à poil.

David et Anatole poussent le rideau de velours pourpre de Foune-Center. Joe-le-Rasta reconnaît David et lui demande où il était passé durant tout le temps qu'il ne l'avait plus vu dans le secteur. David était casque bleu au Tchad, Joe, en mission humanitaire pour L'ONU. Même qu'il a chopé la syphilis en allant au bordel. Tandis qu'Anatole traîne l'air de rien du côté du rayon homo, jetant sur les jaquettes des vidéos des regards vaguement coupables, David demande au taulier s'il y a des nouveautés sympa. Joe voit le genre, et sort une cassette de derrière le comptoir: avec ça, man, tu vas pas être déçu, toi j'te connais, j't'en parle, mais normalement c'est interdit chez nous, tu comprends, hein ? David attrape le boîtier et contemple la pochette, tandis que Joe surveille du côté de l'entrée d'un air pas trop tranquille. Cent pour cent pirate, man, y en a pas chez nous - j'te la fais à huit cent, mais attention tu sais pas d'où ça vient, hein. Anatole vient rejoindre David, et découvre la photo sur la cassette clandestine. Putain, Dave, tout ça dans le cul ???

MICKY, DOMINÉE ET SODOMISÉE

La dernière production de STANKEY LUBRIK. Le Grand-Maître du Spécial Amateur Bien Crade, son direct ultra réaliste, un film qui RECULE LES LIMITES du Hard ! Aux mains de deux LOUBARDS SADIQUES qui vont l'entraîner dans un étrange château, MICKY sera livrée à leurs fantasmes les plus CRUELS ! Entièrement interprété par des AMATEURS PERVERS ! Nombreuses fellations, Doubles-pipes bien baveuses, masturbations forcées, engodages multiples, doubles pénétrations, bondage, pinces sur les seins et la chatte, sodomie avec CONCOMBRE GÉANT, correction au martinet et au fouet, nombreuses scènes de VIOL et d'humiliations hyper bandantes ! Très rare ! AUCUN TRUCAGE ! Points forts: incroyable séquence de double fist-fucking, étirement des tétons et de la chatte, punition à la bougie et même à l'électricité 220 volts ! Pour amateurs TRÈS EXIGEANTS !

Durée: 80 min tout couleur.

Origine : Pays-Bas.

Tu veux pas faire avance rapide, qu'on passe direct au fist-fucking ? Les pinces et les aiguilles ça m'dégoûte, imagine qu'on te fasse la même chose à la teub, brr, putain c'est trop hard pour moi. Ces conneries de SM ça me branche pas tellement en fin de compte,

je préfère la bonne baise et les trucs marrants aussi, d'accord, mais quand même plus cool... David se lève. OK, regarde la suite tout seul, faut que je me tire, j'ai un coup de fil à passer. Anatole en profite pour arrêter la cassette. T'as qu'à téléphoner d'ici, Dave, fais comme chez toi. David secoue la tête. Anatole, un peu déçu, comprend que son ami veut sans doute appeler le fameux Max, ce type dont il ne cesse de chanter les louanges depuis peu. Oui, c'est vrai, David doit appeler Max. Ça agace un peu Anatole, ces mystères autour de ce mec, et il aimerait bien en savoir plus. En fait, il s'inquiète: David ne serait-il pas en train de tomber aux mains d'une secte ? Avec les discours zarbis qu'il a des fois, on peut se poser la question. C'est vrai, Dave, fais gaffe, y a tellement de oufs dans les sectes. David le toise quelques instants avant de lui expliquer qu'en effet, il a découvert une philosophie qui a donné un sens à sa vie. Mais ce n'est pas une secte du tout. Anatole se marre, et demande des précisions. David durcit son regard, il n'a pas envie d'en parler, puisque cela semble faire rigoler Anatole. De toutes façons, seuls quelques-uns peuvent comprendre. Lui a eu la chance de trouver la personne qui lui a révélé sa véritable mission sur terre. Anatole lève les yeux au ciel. Qué mission ? Hé Dave, tu vas pas commencer à débloquer. Redescends, tout ça c'est du peaupi, arrête-donc de te faire bourrer le crâne par ce type malsain, moi au moins je t'ai trouvé du boulot, là oui c'est du concr... Vlam, David claque la porte au moment où ça commence à tourner à la mini scène de jalousie.

* * *

David est en conversation avec Max, depuis une cabine téléphonique en banlieue. Il a commencé ses repérages, et il a terriblement hâte d'entrer dans la Légende. Le Chevalier modère ses ardeurs. Patiente encore un peu, je finis les préparatifs, tu vas voir le bordel qu'on va foutre, le Chaos que ce sera, l'Apocalypse ouais, le règne de Xénu le tout-puissant. Oui, le copain de Dark Vador, tu parles qu'ils se connaissent, copains comme cochons ces deux-là. Bon, le Chevalier va envoyer bientôt à David un courrier avec la première lettre du Captain, ce sera le signal du début des opérations. Il va falloir que tu fasses très exactement comme on a dit: d'abord, jamais au grand jamais tu ne m'appelles de chez toi. Quand ça va commencer à chauffer, faudra être hyper, mais alors hyper-prudents, putain David, c'est pas moi qui te parle, c'est Xénu et Vador tous les deux ensemble, le Côté Obscur tout entier qui guide ton bras vengeur, fiston. David affirme au Chevalier qu'il peut avoir confiance, tout se passera pile-poil comme il l'ordonne. La Mission, un peu qu'il va l'accomplir comme il faut. Allez, grosses bises Chevalier. Je t'embrasse fils, tu es le héraut des temps nouveaux. Non, pas héros: héraut - laisse tomber, je t'expliquerai. Sois prudent, hein. Surtout pas d'impulsivité, c'est ton défaut, je te connais, hein, Petit Scarabfiston... allez, bises. David raccroche en gonflant les poumons. C'est fou le bien que ça lui fait à chaque fois de causer avec le Chevalier. Ses ondes se propagent même par le téléphone, quelle énergie il insuffle, mince alors. Il quitte la cabine, enfourche une moto qu'il vient de voler et commence à tourner à vitesse réduite dans le quartier pavillonnaire, scrutant les fenêtres éclairées.

25 SEPTEMBRE 90

Une rude journée de travail s'achève. David baille. Vivement que le Chevalier envoie le signal du début de la Légende, parce qu'il commence à s'ennuyer. Ouf, Anatole vient le relayer. Il constate en rigolant que David préfère toujours la lecture de Sexy-Mag spécial latex à celle des Nouvelles Littéraires. En s'éloignant du kiosque, David aperçoit une jolie blonde, une lectrice de Maxi qu'il a déjà repérée. Il se dirige vers le quai où elle attend son train - envie de s'entraîner un peu.

Dans un supermarché Atac, à Villepinte, la jeune femme remplit son caddie, sans remarquer David qui l'a suivie depuis la gare. Il achète des bricoles, et se place juste derrière elle dans la file d'attente.

SUPERMARCHÉ ATAC-VILLEPINTE

1 Adhésif 3M.....15.60

Ficelle brico.....28.90

Lames cutt.....13.85

Sparadrap.....20.50

Cass.W.Saur.....12.70

Bounty x3.....10.00

B.Lacrymodef.....48.50

SOUS TOTAL.....150.05

MERCI DE VOTRE VISITE

ET À BIENTÔT

Il continue de pister la gorgone dans la rue. Chargée de ses paquets, elle pénètre bientôt dans un grand ensemble. Zobalor, David aurait préféré plus discret. Tant pis pour celle-là - de toutes façons, c'était juste histoire de se dégourdir les pattes. Il fait demi-tour, erre un moment à travers la ville, et finit par arriver dans une zone résidentielle. C'est bien les pavillons, c'est discret, avec les jardinets devant. Les barrières, les haies ou les portails sont faciles comme tout à escalader. Et une fois dedans, on peut s'amuser sans risquer d'être dérangé. À condition de savoir prendre ses précautions, bien sûr. Surtout, il faut faire gaffe aux chiens. Sales bêtes. Il avise un étendage à portée de main dans un jardinet à la pelouse bien tondu. Petite lingerie féminine, mignon comme tout. Il tend le bras et attrape un slip en dentelle qu'il fourre en hâte dans sa poche, avant de se remettre en marche en sifflotant. Pour sa collec.

David a revêtu le costume confectionné par Max: pantalon de treillis sombre, rangiers noirs, gants noirs, sweat-shirt noir orné du sigle du Captain. Il achève de boucler un large ceinturon de cow-boy autour de sa taille, son couteau d'un côté, un revolver de l'autre - le Beretta personnel du Chevalier pendant l'Algérie - et complète sa tenue en enfilant une cagoule noire, avec juste deux trous pour les yeux. Avec la confiance que lui confère son costume, il s'exerce à dégainer l'une et l'autre arme devant le miroir du salon comme De Niro dans le rôle du taximan. Hop, le revolver. Hop, le couteau. Il n'est pas encore très bon, mais avec l'entraînement intensif auquel il s'astreint depuis quelque temps, sûr qu'il va devenir le meilleur. Satisfait de son look, il ôte sa cagoule, va dans la cuisine et s'empare d'un rouleau de sacs-poubelles bleus. De retour dans le salon, il s'assoit sur le canapé et s'en enfile un sur la tête, le fermant au niveau du cou avec la cordelette plastique bien serrée. Il va essayer de tenir le plus longtemps possible. Sa respiration s'accélère. Il résiste un long moment, esquisse des gestes pour se libérer, puis, n'y tenant plus, lacère le plastique de ses ongles et sort une tête écarlate, à bout de souffle, couvert de sueur mais content. Impeccable.

* * *

Diane est au lit, en train de dîner de hamburgers devant la télé - toujours la flemme de faire la cuisine. On sonne à la porte: c'est son père Jean, piteux et pataud, qui entonne l'air connu de l'engueulade bimestrielle. Diane soupire et le laisse entrer en précisant qu'elle ne veut pas l'entendre, car elle regarde l'émission "Bertrand la nuit", ce soir consacrée aux erreurs judiciaires. L'un des invités est Maître Étalon, l'avocat de Moussa Bongo. Et surtout, Guillaume Bertrand - l'animateur ébouriffé - a fait venir sur le plateau le célèbre journaliste-vidéaste Daniel Marlin. Or, Diane a rendez-vous dans trois semaines avec ce dernier, qui prépare un reportage sur la justice en France et voudrait recueillir le point de vue d'un flic de la criminelle. Il avait contacté Navarin, mais Jean-Paul refuse de montrer sa bobine dans le poste. Jean ouvre des yeux ronds: purée de nous autres, sa fille à la télé ? Chut papa, tu peux aller te servir dans le frigo, et tu roules tes joints dans le salon, s'te plaît, pas de fumée dans ma chambre.

DANIEL MARLIN: (...) En effet, et maître Étalon ne me contredira certainement pas sur ce point, trouvez-vous conforme aux droits de l'homme qu'un individu présumé innocent se trouve livré durant quarante-huit heures c'est-à-dire durant deux jours et deux nuits - à la pression policière, sans aucun garde-fou ? Et bien moi, monsieur Bertrand, je ne trouve pas cela normal.

GUILLAUME BERTRAND: Oui, attendez, je vous arrête Daniel, il ne s'agit pas ici de faire un réquisitoire contre la garde-à-vue durant toute l'émission, le temps nous est compté excusez-moi Daniel, nous avons tous ici très bien compris que vous êtes farouchement opposé au principe actuel de la garde-à-vue...

MAÎTRE ÉTALON: Il n'est pas le seul, croyez-moi !

G.B:... bien sûr Maître, vous aurez la parole tout à l'heure, euh, bon, oui. Euh oui, donc en ce qui concerne le principe de la garde-à-vue, donc vous êtes contre le système actuel, Daniel Marlin, chacun l'a compris, et tout le monde connaît vos engagements personnels et le sérieux de votre travail, mais bon, il ne s'agit pas que de critiquer non plus, hein, il faut aussi proposer, alors que proposez-vous donc de concret, donc, si je puis résumer ainsi votre propos, la garde-à-vue d'accord mais avec des gardes-fous, mais lesquels proposez-vous, et aussi une autre question par extension qui découle de celle-là, faut-il changer la loi, et comment, et de qui ça dépend, et pourquoi est-ce que ça n'a pas été fait jusqu'à présent, puisqu'il est vrai qu'un type mis en garde-à-vue est quasiment, passez-moi l'expression un peu triviale, livré pieds et poings liés à la police durant quarante-huit heures, sans assistance judiciaire en tout cas, et c'est vrai que ça pose problème quelque part dans notre société démocratique. Hein, donc, vous avez compris ma question, allez-y, Maître, tenez, c'est à vous. (...)

Jean entre dans la chambre, mastiquant un sandwich au salami. La bouche pleine, il commente avec enthousiasme ce qu'il vient d'entendre depuis la cuisine. Voilà un baveux qui a quelque chose à dire, un vrai gauchiste nom de dieu, ça court pas les rues de la télé à notre époque, ça fait du bien d'entendre ce genre de vérités. Marlin aussi c'est un mec valable. Le seul problème finalement avec "Bertrand la nuit", c'est Bertrand lui-même, celui-là faudrait qu'il ferme sa gueule de temps en temps, il est pas vrai ce mec. Diane lui envoie un petit coup de coude dans les côtes. Ferme-la toi-même, s'te plaît p'pa, j'écoute. Jean ricane en secouant la tête, posant son sandwich pour se rouler un joint. Diane en profite pour tendre la main vers sa boîte de Témesta, elle a oublié son demi comprimé du soir. C'est ça, ma fille, drogue-toi à la pharmacopée, purée, tu ferais mieux de tirer un peu plus sur le tarpé, c'est de la bonne vieille sinsemilla élevée dans les serres de Hollande, nettement moins nocif que toutes tes saloperies chimiques, ma fille, fais gaffe à l'engrenage, conseil d'ami. Diane monte le son sur la télécommande. Papa, s'te plaît, va fumer ailleurs, punaise, c'que tu peux être chiant. Jean se lève, faussement outragé. Quand même, comment que tu parles à ton père, c'est pas comme ça que je t'ai élevée, j'y crois pas, bon j'te laisse, et au passage j'te redis bravo pour l'arrestation de ce pauvre bougre de black, c'est un peu grâce à toi qu'il a fait six mois de taule, hein, bravo, enfin, purée de moi-même, et dire que ma fille est flic, OPJ en plus maintenant, t'aurais mieux fait de le rater ton exam, qu'est-ce que j'ai fait au seigneur pour mériter une honte pareille, enfin, hein, bonne nuit quand même, t'as pas une couverture, sans te commander ?

16 OCTOBRE 90

David sonne à la grille d'un pavillon de banlieue. Il est tout propre, bien peigné, vêtu d'un costume et d'une cravate, attaché-case sous le bras, parfait petit V.R.P - très

bonne présentation. Une jeune femme traverse le jardin et l'observe en venant à sa rencontre. Il affiche le sourire engageant du représentant en aspirateurs. La femme - blonde, la trentaine, repérée au cours d'une virée à moto - lui demande c'est à quel sujet jeune homme. Bonjour madame, excusez-moi de vous déranger, je ne vous demande que quelques minutes, voilà, je suis enquêteur pour un institut de sondage - voici ma carte - et nous travaillons pour un éditeur de presse qui souhaite connaître les habitudes de lecture des gens, bien sûr je ne voudrais pas vous importuner, mais... Entrez, jeune homme, c'est amusant, on parle tout le temps de sondages, et je n'ai jamais été sondée, ce sera l'occasion. Il la suit jusqu'à la porte du pavillon et entre à sa suite dans la salle de séjour, où elle l'invite à s'asseoir dans un accueillant canapé. Elle lui propose un thé, qu'il accepte poliment. Elle passe dans la cuisine, et il commence à compulser son questionnaire bidon, soulignant au crayon les questions capitales. S'agit maintenant de savoir comment elle vit, cette poupée jolie.

* * *

Diane attend Daniel Marlin à la cafétéria de la P.J. Le journaliste arrive avec un quart d'heure de retard, vêtu de la veste de velours côtelé marron et de l'écharpe rouge qu'elle lui avait vues à la télé. Elle est impressionnée de le voir en vrai. Il lui tend une main chaleureuse, clin d'oeil en prime, avant de s'asseoir devant elle et de s'allumer une Dunhill. Alors voilà: dans le cadre d'une série de documentaires sur la justice française, il consacrera une séquence à l'incident Bongo, parce qu'il est bien représentatif de l'importance des aveux dans les procédures judiciaires. Il veut interviewer Diane, car c'est elle qui a coincé le malheureux faux coupable. Devant l'air embarrassé de la jeune femme, il précise qu'il ne tient pas à la mettre en cause, mais que son témoignage est intéressant car il s'inscrit dans ce processus qui fait justement l'objet de son film, voyez-vous ? Elle baisse les yeux, mal à l'aise. Bien sûr, elle déplore ce qui est arrivé à Moussa. Mais il faut comprendre qu'à l'époque de Rambo, tout le monde était sous pression, et il fallait trouver un coupable. Comme la plupart des flics, elle a d'abord cru de bonne foi que le zaïrois était l'assassin. D'autant qu'il avait avoué. Marlin hoche la tête: c'est précisément ce qu'il veut mettre en évidence. Ils conviennent d'un jour prochain pour le tournage, qui aura lieu chez elle, il préfère.

18 OCTOBRE 90

David escalade un portail et pénètre dans le jardinet d'un pavillon de banlieue. Il s'approche de la seule fenêtre encore éclairée à cette heure tardive. Une femme entre deux âges est sur le point de se mettre au lit. Pas terrible, mais mieux que rien - c'est si bon de voir sans être vu. Il reste un moment à l'observer, quand il voit entrer dans la pièce un homme accompagné d'un chien. Le couple échange quelques mots, et David réalise que l'homme va sortir promener Sultan. Il tourne prestement les talons, bousculant un pot de tulipes qui se fracasse à grand bruit, putain chié zob, et refranchit

vite fait le portail en entendant les aboiements du chien et les insultes du type. Il grimpe sur une moto restée à proximité et démarre. Ces putain de clebs, bordel, il les tuera. Tous, s'il le faut.

De retour dans sa chambre, David passe un moment à admirer sa collection: soutifs de 85À à 110 D, culottes 34 à 46, quelques bodys, bas, porte-jarretelles, caracos, nuisettes. Ça en fait des morceaux de femmes dans cette boîte, mmh, doux à la main, beau tout plein cette petite dentelle ajourée. Bon, on referme. Il passe dans le salon, allume la télé et met le Retour du Jedi dans le scope. Il va ouvrir la fenêtre et s'accoude au balcon pour admirer le firmament. La belle voix de Dark Vador emplît la pièce, tandis que David reste en contemplation devant l'infini des galaxies. Grâce au Captain Zodiac, tout plein de nouvelles étoiles vont bientôt s'allumer un peu partout dans le ciel, et étonner les astronomes. Vivement que Max envoie le signal.

19 OCTOBRE 90

Au kiosque, David lit le courrier des lecteurs du mensuel Union. Il rigole bien, y en a vraiment qui se posent des questions à la con. Rigolotes aussi les réponses des docteurs. Allons bon, une voix féminine le distrait du problème de Gérard V., de Thiers. David lève la tête. Loretta, putain alors, voilà autre chose. C'est bien elle, toujours jolie avec ses grands yeux clairs, toujours brune, et toujours ses belles jambes sous sa jupe, et ses gros nénés. Elle non plus n'en revient pas. David, ah ben ça alors David. Il lui sourit, c'est bizarre, mais ça lui fait assez plaisir de la revoir, celle-là. D'accord, allez, on va boire un coup, mais pas trop longtemps, je bosse.

Au bistrot de la gare, Loretta se pâme devant David, qui a tellement changé. En bien, évidemment. Oh, elle ne lui en a pas voulu, à l'époque, d'avoir disparu sans la tenir au courant. Elle a été un peu triste, bien sûr, et puis elle s'est consolée. Non, elle n'est plus barmaid au gymnase: son mari Marcel tient un Félix Potin à Gentilly, et elle s'occupe de la caisse. Eh oui, mariée l'année dernière, elle est madame Pichon, désormais. Mais malheureusement, il boit, Marcel. Et, des fois, il la bat. Oh, pas très fort, mais quand même, c'est pas le paradis comme vie. Elle le comprend un peu, parce que ça stresse de gérer une épicerie, avec les charges, la TVA, l'URSSAF, les employés et tout. Elle en profite pour glisser à David qu'elle serait heureuse de le revoir, s'il n'est pas contre. Elle plonge son regard dans le sien, et il y voit bien des choses. Un ange passe. Celle-là, pas de doute, c'est une coquine. Toujours aussi bécasse, mais sympa au fond - il ressentirait presque de l'affection pour elle. Tiens, à propos, elle lui montre la petite chaîne en or qu'elle porte toujours à la cheville. C'est vrai que c'est sexy, son mari aime bien, même s'il ne sait pas d'où ça vient, évidemment. De son côté, David raconte ses exploits guerriers, et notamment ses deux ans passés au Liban, où ça castagnait dur. Il a dû tuer des gens, mais c'était pour défendre l'ONU. Enfin bref, en ce moment, il dépanne un ami qui travaille au kiosque. Mais il compte bien reprendre très bientôt ses projets personnels: s'occuper de monter une boîte de gardiennage, pour organiser la sécurité de grandes salles de spectacle, comme le Zénith, ou les Folies Bergères. Et puis aussi, il a

découvert la foi. Enfin, une certaine foi, un système philosophique qui lui a permis de trouver la paix. Il va devenir quelqu'un d'important, on lui a confié une mission. Il lui en parlera plus longuement si ça l'intéresse, mais c'est top secret pour le moment. Les yeux de Loretta papillonnent de plaisir, le rose lui est depuis longtemps monté aux joues. Tout ce qu'il lui raconte est parole d'or.

EXTRAIT DU JOURNAL DE LORETTA.

... Je brûle de te raconter ma journée, car il s'est produit aujourd'hui quelque chose d'extraordinaire: j'ai revu David ! Ce n'est pas un hasard, mais bien plutôt le Destin qui me l'a remis sur ma route, et me voilà à nouveau prise dans le tourbillon de la passion, juste au moment où je commençais à m'habituer à l'idée de ne jamais le retrouver. Dès que nos regards se sont croisés, c'était comme si il n'y avait plus que nous deux au monde, comme si plus rien n'existait que nos deux âmes, face à face et nues, se reconnaissant et comprenant qu'elles ne s'étaient jamais réellement quittées. Il m'a dit qu'il s'était battu à Beyroute, c'est un héros de la guerre, qui aurait cru qu'un garçon si réservé et de si bonne famille deviendrait un soldat couvert de médailles ! Quand je pense qu'il pourrait se contenter d'attendre que son père meure pour l'héritage, et au lieu de ça il n'a pas hésité à défendre son pays comme un vrai patriote ! Par contre il est toujours aussi timide, c'est à peine s'il me regardait dans les yeux, comme s'il avait peur que son regard ne trahisse la profondeur de ses sentiments. Je suis si heureuse de l'avoir retrouvé que je ne trouve pas les mots pour crier mon bonheur. Le seul poing noir, comme toujours, c'est Marcel.

20 OCTOBRE 90

Tandis qu'à l'écran le gros docteur barbu aborde avec tact le problème de l'incontinence chez les personnes du troisième âge, David repousse sa couette et tombe sur un trognon de saucisson à l'ail, égaré sur un coin de matelas depuis quelques jours. Oh, une auréole sur le drap. Pas grave. Il croque dedans distraitement avant de le balancer dans la corbeille à papiers, pleine à ras bord de restes de magazines découpés. Il jette un oeil satisfait sur la nouvelle décoration de sa chambre. Ça lui a pris du temps, il s'est couché tard, mais il ne regrette pas, oh putain non. Des photos pornos sont punaisées autour de lui, tout partout, les quatre murs couverts du sol au plafond de nanas à poil. Un festival de corps de femmes, brunes, blondes, châtaines, rousses, petites, grandes, moyennes, minces ou grasses, chattes touffues ou tondues, seins et fesses de tous modèles à profusion - ça égaye vachement, ce sera sympa d'avoir tout ça sous les yeux en permanence. Il s'étire et quitte la pièce. Du salon, il remarque le courrier glissé sous la porte d'entrée et s'empare d'une grande enveloppe en provenance de Marseille. Enfin, les amis. Il l'ouvre avec fébrilité et en extrait une lettre signée "Captain Zodiac".

Le Signal ! Maintenant c'est parti, en avant la Légende. Youpi ! Tout content, il file dans la cuisine se préparer un Ricoré quand on sonne à la porte. Allons bon, qui peut bien se pointer à neuf heures du mat ? Il range la lettre dans un tiroir, enfile une robe de chambre et va ouvrir. C'est Anatole, venu le voir histoire de lui demander s'il n'y aurait pas malaise entre eux, tellement David semble distant depuis qu'il lui a dit du mal de son copain du téléphone. Si David l'a mal pris, Anatole regrette. Mais non, il ne s'agit pas de ça du tout, David ne fait pas la gueule, c'est juste qu'il est assez speed en ce moment, parce que le bébé de sa soeur est malade, ça lui cause des soucis, forcément. Anatole paraît soulagé et propose alors une bouffe chez David, ce soir. Il amènera à manger et à boire, ils se feront une teuf comme au bon vieux temps. David accepte pour se débarrasser. Euh, scuse Anat', justement je sortais, faut que j'aille chez Pauline.

On communique à nouveau autour d'Angèle, bonjour tonton David, rissettes et compagnie, et puis on se donne des nouvelles. Pour le jeune tonton, tout va bien. Son travail au kiosque marche impec: il est bien avec le patron, un vieux type malade qui lui laissera sûrement la gérance quand il partira en maison de retraite. Bien sûr qu'il fréquente toujours Anatole. Et même, scoop, il a revu sa copine Loretta. Oui, celle qu'il avait connue au Gymnase-Club. Elle l'allume à mort, mais il ne sait pas s'il a envie de ressortir avec elle. Pour l'instant, il est célibataire et souhaite profiter de sa liberté. En servant une tournée de Picon bière, Francis lance l'idée que, de temps en temps, David pourrait garder le bébé pendant que Pauline et lui sont de sortie. Le tonton hoche la tête, ben pourquoi pas Francis, il n'est pas contre le baby-sitting, mais il est pas mal occupé, ces temps-ci. Pauline intervient: c'est trop tôt pour confier Angèle, chéri, on verra ça plus tard. Francis insiste lourdement: allons chérie, elle n'est pas en sucre. Pauline ne relève pas, masquant son agacement. David affecte de ne pas remarquer les appréhensions de sa soeur, et d'ailleurs il s'en fiche un peu vu qu'il n'a pas du tout, mais alors pas du tout, envie de s'occuper du petit gigot. Ah ben non, il ne peut pas rester dîner ce soir, désolé, mais il a des tas de choses à faire.

* * *

L'appartement de Diane est encombré du matériel de prise de vues amené par l'équipe de Daniel Marlin. Fin de tournage. L'un des techniciens demande ce qu'il est advenu de Rambo, dont on a peu parlé dans l'interview. Diane n'en sait rien, elle suppose que le tueur est toujours en liberté, ou bien qu'il est mort. De toutes façons, les meurtres ont cessé depuis deux ans et demi. Peut-être que le maniaque a été dissuadé par l'ampleur du dispositif policier mis en place à l'époque. Tandis que l'équipe remballage, Daniel boit un verre avec Diane, en observant la décoration de son appartement. Elle est un peu gênée du regard de ce journaliste sur son antre de célibataire. Il remarque les comprimés sur sa table de nuit. Oui c'est vrai, elle est d'une nature anxieuse. Il faut dire que ce boulot n'est pas facile. Elle est entrée dans la police sur un coup de tête. En fait, elle a fait une maîtrise de psycho, puis elle a étudié la criminologie, et c'est là que le déclic s'est produit. Daniel sourit en l'écoutant se confier.

Elle réalise soudain qu'elle en a dit un peu plus que sa réserve naturelle ne l'aurait voulu. Le journaliste semble s'en apercevoir et fait diversion en désignant les quelques toiles accrochées aux murs, visiblement l'oeuvre du même peintre. Diane dit qu'il s'agit de créations de son père, un homme plein de talent mais qui a bien du mal à vivre de son art. Marlin semble apprécier sincèrement la patte de Jean. Il s'arrête devant une toile représentant une fillette blonde costumée en Diane chasserresse, arc en main, dans un décor antique et verdoyant - Diane enfant, quand elle habitait en Ardèche avec son père. Une autre toile la représente en compagnie d'une gamine, Sidonie, sa meilleure amie de l'époque. Avant de repartir, le journaliste propose à Diane de la recontacter ultérieurement pour lui montrer le prémontage, si ça l'intéresse. Bien sûr, que ça l'intéresse.

* * *

Ce soir, grande première mondiale: le Captain va entrer en scène, et la planète va apprendre à craindre ce super-héros empli de Force Noire. David a bien relu les questionnaires remplis par toutes ces idioties, et sélectionné une jolie poupée. Fébrile, il enfiler son costume devant la glace du salon. Putain, la classe, j'te dis pas. Couteau d'un côté, revolver de l'autre. Are you talking to me ? Hop, hop, ça va mieux à force de s'entraîner, presque aussi rapide que Clint. Make my day, salope. J'te crève. De la part de Xénu et Dark Vador. Tiens, et tiens. Alors qu'il s'exalte, proférant des exclamations enflammées, voilà pas qu'on sonne. Il se fige. Putain mais je rêve. On sonne encore, puis on tambourine. Dave ! Ouvre, qu'est-ce tu fous, je sais qu't'es là, canaillou ! Oh, merde. Ce con d'Anatole. David se souvient soudain qu'ils avaient convenu de se voir, quel couillon d'avoir oublié putain chié zob. Au raffut derrière la porte, il comprend que son visiteur est déjà bien niaské. Si ça continue, il va rameuter tout l'immeuble. Bon. Attends, j'arrive, et arrête de cogner, merde. Dave ! Magne-toi ! Excédé, David enlève aussi vite que possible le haut de son costume, et le cache sous son lit, avec le couteau et le revolver. Torse nu, il ouvre à contrecœur. Anatole entre, les bras chargés de paquets. Devant la mine de David, il comprend que son copain a oublié leur rendez-vous, mais il fait comme s'il n'avait rien remarqué. David masque: ses projets grandioses pour la soirée sont foutus, et il doit se résoudre à laisser s'incruster Anatole, qui prend possession du salon, et allume la radio - Highway to Hell, d'AC/DC, à fond la caisse. David file dans sa chambre pour mettre un tee-shirt, ravalant sa rage avec difficulté. Gentilles comme tout, les femmes à poil compatissent, lui chuchotant des paroles de réconfort. T'énerve pas David, ce sera pour demain, ou peut-être plus tard dans la soirée, ce n'est qu'un petit contretemps. Quand le jeune homme revient, s'efforçant de faire bonne figure, son camarade est en train d'étaler sur la table des barquettes de bouffe chinoise, déjà réchauffées au micro-ondes. Riz cantonnais bien gluant, travers de porc, sauce piquante, Nuoc-mâm et soja, bière à volonté, ils vont se régaler. Anatole attaque de bon appétit, en pleine forme. David mange sans faim, participant par monosyllabes à la conversation inepte de son camarade. Ouais, c'est vrai, il n'est pas

dans un bon trip ce soir, il se sent patraque, il voudrait se coucher tôt, excuse, hein, Anat', c'est à cause des problèmes avec Angèle, peut-être qu'elle a le cancer. Anatole est pétrifié - alors oui en effet, putain, le cancer pour un bébé, c'est affreux. Et en fin de repas, dix canettes éclusées, il n'en est toujours pas revenu. Le cancer, putain Dave, mince alors, ça me fait chialer, pauvre petite. Il se lève pour entourer David de ses bras protecteurs, lui glissant des bisous mouillés dans le cou. Dave, mon chéri, tu sais que je suis là, tu peux compter sur moi, je t'aime, Dave mon coeur. David le repousse sèchement. Qu'est-ce que c'est que ce délire ? M'embrasse pas, je rêve ! T'es pédé ou quoi ? Anatole revient à la charge, enlaçant David plus étroitement, le bisouillant partout sur le visage. Non mais, pas possible ce plan ! T'es frappé ? Coup de coude dans le ventre, David envoie Anatole rouler à terre. Arrête, gros pédé ! Anatole se redresse en rigolant. Et pourquoi pas, Dave, j'suis comme toi, mon chéri, ouvre les yeux, regarde-toi en face, assume, mon grand, allez, viens, fais confiance à Anatole, en douceur, tu vas voir comme ça va être beau nous deux, hips. Anatole adresse un lourd clin d'oeil à son ami, entrouvrant lentement la porte de la chambre. David ne bronche pas, dégoûté. Nouvelle oeillette d'Anatole, qui tourne maintenant la tête vers le lit. Putain, la mâchoire lui en tombe: il vient de découvrir la tapisserie de femmes nues. En regardant mieux, il remarque que certaines photos sont couvertes de graffitis obscènes, d'insultes et de phrases bizarres. Putain, Dave, j'hallucine. Qui c'est qu'est dérangé ? David éclate de rire - si tu savais pauvre con. Provocation, dépit, l'ami homosexuel revient à la charge et tente de l'embrasser avec rudesse. Il est à nouveau repoussé et il tombe à terre, entraînant dans sa chute quelques posters. Pédale. Tapette. Fous le camp sale travelo. Silence glacial. Anatole se relève, humilié. Ah oui ? Eh bien, puisque David ne veut pas, hips, de l'amour qu'il lui offre, il vaut mieux qu'ils ne se voient plus, en effet. Un jour, David grandira et se rendra compte que lui aussi est gay dans l'âme, et qu'il n'y a pas de mal à l'assumer, au contraire. David est névrosé, toutes ces saloperies de photos sont des alibis malsains qui masquent son homosexualité flagrante. Et puis, si c'est comme ça, Anatole va le laisser se débrouiller avec le patron du kiosque, qui le soupçonne de dérober des revues pornos. Car maintenant, Anatole sait que c'est bien David qui pique les magazines. Il l'a pourtant maintes fois défendu vis-à-vis du patron, encore ce matin, mais il le regrette, et ô combien ! Il hoquète une dernière fois, bouscule David, et quitte l'appart en claquant la porte... Tranquille, David, disent les femmes à poil. C'est un crétin, et un sale pédé du cul. Il était bourré, demain il te demandera pardon. David regarde son radio-réveil. Bon, il n'est pas trop tard.

Une Kawasaki 1100 rôde dans les rues désertes de Levallois. Le motard, tout de noir vêtu, vient garer son engin à proximité d'un pavillon entouré d'un bout de jardin obscur. Il y a de la lumière aux fenêtres de l'étage, mais le Captain Zodiac sait que la femme est absente: elle est infirmière et rentrera plus tard dans la nuit. Une semaine avant, il lui a fait le coup du questionnaire. Personne aux alentours, tous couchés ces ploucs, génial. Le Captain Zodiac escalade un muret de briques et traverse le jardin en courant - pas de clebs, eh eh, elle n'a pas de clebs la salope, ça évitera de le tuer aussi, ah ah. Il tourne autour de la maison, à la recherche d'une voie d'entrée. Fastoche. Il fracture

un vasistas du garage et s'introduit à l'intérieur. Petit tour du propriétaire, pas la peine d'utiliser la lampe de poche, la nuit est claire et la maison pleine de fenêtres. Cuisine à gauche, salle de séjour à droite. Tout bien rangé, le lino brille, elle est soigneuse et même maniaque, la belle. À l'étage, maintenant. Salle de bains, eh eh, soutif et culotte qui pendouillent sur un fil en travers de la baignoire, hop, in ze pocket. La chambre. Intérieur des placards et des armoires. Fringues de femme, sous-vêtements affriolants en pagaille, whaou. Bon, on a tout visité, plus qu'à attendre. Il s'installe confortablement dans la chaise, face à la coiffeuse. Quelle belle Force il a ce soir. Quelle sérénité, aussi. Il admire son reflet dans la glace. On est bien. Il baille. Pourquoi pas piquer un petit roupillon en attendant le retour de la victime numéro 1 ?... Des bruits de clé, puis de pas dans les escaliers le réveillent. Debout, c'est l'heure. Le Captain Zodiac se glisse silencieusement sous le lit, emportant son sac à dos. La jeune femme allume la lumière en entrant. Il retient son souffle, s'agit de pas déconner, c'est maintenant que ça va se jouer. Sa main gantée de soie se serre sur la crosse de Doc. Elle jette son sac sur la chaise de la coiffeuse et va écouter le répondeur installé sur la table de nuit, s'asseyant sur le lit. Voix plaintive d'un Claude qui insiste pour la revoir. Connard, dit-elle. Plusieurs messages, Claude toujours. S'il te plaît, Nadine, ça ne peut pas finir comme ça entre nous, on est des adultes, réfléchis je t'en prie Nadine. Connard, répète-t-elle en commençant à se dévêtir, tu peux courir. Immobile, le Captain Zodiac voit la jupe descendre sur les chevilles. Puis les collants, puis le slip. Il voit le chemisier rejoindre le tout sur la moquette. Il voit les mains de la femme se pencher pour ramasser le tas, et le jeter sur la chaise. Les jambes s'éloignent, des fesses rebondies ondulent vers la salle de bain. Il entend le soupir profond de la gorgone qui ouvre le robinet pour les dernières, toutes dernières ablutions de sa vie. Il écoute l'eau couler, elle se lave, elle est nue, toute nue, il imagine son corps, oh oui, il va en profiter de ce corps, il va en faire des belles choses cette nuit.

21 OCTOBRE 90

Le Chevalier avait raison, plus on attend et meilleur c'est. La Force ne l'a pas quitté, au contraire, putain quel beau boulot. Il s'est éclaté toute la nuit avec la poupée, il a pu prendre son temps et jouer tout son saoul. Elle était bonne - quoiqu'elle soit morte un peu rapidement, faudra faire attention avec les prochaines. Avec tout ça, il est rentré crevé, mais c'était une bonne et saine fatigue. Alors, forcément il a un peu oublié le réveil, et c'est en retard qu'il arrive au kiosque, où Ignace, le patron, l'attend de pied ferme. Car Anatole lui a confirmé les soupçons qu'il nourrissait: c'est bien David qui dérobaît les magazines pour obsédés. Pas de ça ici, que ce petit pervers aille donc faire un tour du côté de l'ANPE. Putaing, Ignace ne sait pas ce qui le retient de lui filer une rouste. David le toise avec un méchant petit sourire. Majeur pointé en l'air, voilà pour toi patron, tout au fond tu te le colles. Il tourne les talons et décampe en rigolant.

* * *

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL RELATIF À LA DÉCOUVERTE DU CORPS DE
MLLE H. NADINE.

"Sommes informés de ce que M. L. Claude, cadre commercial, résidant à Paris (15°), vient d'aviser téléphoniquement le service qu'il a découvert, ce jour, vers 8h50, au numéro 69 de la rue du Théâtre à Levallois, le cadavre de sa concubine, Mlle H. Nadine. Selon Mr. L., le corps présenterait des traces de mort violente. Après avoir prié téléphoniquement le docteur en médecine Benjamin Justice de nous rejoindre immédiatement, nous transportons sur les lieux.....

Relevons traces d'effraction sur un vasistas donnant dans le garage. Sous ce vasistas, et sensiblement dans son axe médian, découvrons dans un massif de terre meuble deux traces de pas fort nettes (v. photos).....

(...) Au premier étage, remarquons sur le sol et le long du mur d'importantes traînées de sang, semblant indiquer le transport d'un corps entre la chambre et la salle de bain. Entrons dans celle-ci et découvrons dans la baignoire le corps nu et mutilé d'une femme dont le visage est recouvert d'un sac en plastique bleu type sac-poubelle, maintenu autour de son cou par une ficelle. M. L. nous présente le corps comme étant indubitablement celui de Mlle Nadine H., son ex-concubine.(...).....

Le torse, les bras et les avant-bras portent de nombreuses traces de coupures et des plaies plus ou moins profondes et des brûlures. Remarquons aux poignets et aux chevilles des marques de liens. La victime a été éventrée, et nous trouvons dans le bidet plusieurs organes et viscères empilés les uns sur les autres, ainsi qu'une feuille de papier sur laquelle nous pouvons lire le message suivant: Bonjour à tous et à toutes, je m'appelle Captain Zodiac, craignez-moi car je suis invincible et immortel. À bientôt pour de nouvelles zaventures. L'écriture est manuscrite.....

Sur le mur, au dessus de la baignoire, remarquons un signe ressemblant à un Z entouré d'un cercle, apparemment tracé avec le sang de la victime.....

(...) Le docteur Justice termine son examen et porte à notre connaissance ses premières conclusions. De l'état de rigidité cadavérique il résulte que la mort serait survenue il y a environ sept heures. Il est alors 10h 13. On ne note pas encore de lividités cadavériques. Le décès est imputable à une crise cardiaque, consécutive à l'asphyxie de la victime dans le sac plastique.....

(...) La chambre de Mlle H. est une pièce d'environ 4m x 4,5m, avec une fenêtre donnant sur le jardin dont les volets sont fermés de l'intérieur. Il y règne un grand désordre, et une puanteur pénible. Le lit est défait, et le matelas et les

draps sont couverts de sang. La table de nuit est renversée, les tiroirs de la commode sont ouverts et de nombreuses pièces de lingerie traînent par terre. Sur le sol, au pied du lit, trouvons trois bouts de corde (type corde d'escalade) ensanglantés et un emballage de pellicule Polaroid.

22 OCTOBRE 90

Ces lacaniens sont chiants. Jamais un mot, ni une explication, un vrai Sphinx, ce type. Aujourd'hui, Diane déteste son psy - un nouveau cycle commence sans doute. Elle vient de lui raconter un rêve truffé de symboles, mais il ne lui a rien révélé. Trop courtes, les séances aussi, dix minutes au plus punaise, comment veux-tu que l'inconscient se mette à débiller ses vérités en six cents secondes ? Bientôt cinq ans qu'elle est en analyse, et il lui semble qu'elle y voit de moins en moins clair en elle-même. Elle se sent toujours aussi larguée, un peu plus chaque jour, chaque problème résolu laissant la place à l'arrivée d'un nouveau mal être, de nouveaux symptômes. Les cauchemars notamment, quelle violence: depuis des années, elle rêve de trucs pas possibles, toujours cette grande maison blanche dont elle est prisonnière, les statues menaçantes qui la surveillent, et tout un tas de bêtises - elle a commencé de noter tout ça, peut-être qu'un jour elle comprendra. Elle est trop seule aussi, il faut dire que sa rupture avec Jean-Pierre n'a rien arrangé. Trouver un mec, tu crois ? Éternelle question à la con. Heureusement que le boulot occupe, même si rien ne la passionne franchement en ce moment. D'ailleurs, qu'est-ce qui la passionne dans la vie ? Punaise, le jour où elle aura répondu à cette question elle n'aura plus besoin d'aller chez le psy, ni de chercher du secours du côté de la métaphysique orientale. En tout cas, à 210 balles la consultation y en a qui s'emmerdent pas, beau métier, papa a raison, j'aurais du faire ça. Bluesy, une nouvelle ordonnance en poche pour ses Témestas, elle traverse la rue pour aller retrouver sa voiture. Klaxon, insultes d'un automobiliste rageur, d'accord j'ai pas fait gaffe, ferme-la espèce d'idiot, vas-y déballe ta haine des femmes, non mais ils sont tous malades, moi au moins je me soigne, enfin j'essaye. Et voilà, un P.V. en plus.

De retour chez elle, Diane trouve deux messages sur son répondeur, Navarin et Daniel Marlin. Aussitôt, elle compose le numéro du journaliste. Il voudrait la revoir, histoire de préciser quelques détails relatifs à l'affaire Moussa, afin d'étayer son commentaire. Ce serait possible par téléphone, mais il trouverait plus sympa d'en discuter au cours, par exemple, euh, d'un dîner au restau, par exemple demain pourquoi pas. Ben voyons. Diane n'est pas dupe, d'autant que Marlin est plutôt gauche. C'est vrai, pourquoi pas ? D'accord Daniel. Puis elle rappelle Navarin, qui l'informe de la découverte en banlieue d'un cadavre singulièrement mutilé: il y a un nouveau loufoque style Rambo en liberté. Il se nomme Captain Zodiac, et il est très méchant. Elle est sur le coup. Au turbin aux aurores. Au fait, elle n'est toujours pas libre pour une petite pizza avec son chef préféré un de ces soirs ? Ben non, à demain Jean-Paul.

23 OCTOBRE 90

Juché sur l'estrade d'une salle de réunion à la Criminelle, le commissaire divisionnaire Muller préside le topo relatif au meurtre de Levallois. Des voisins ont entendu une moto démarrant à grand bruit vers 6 heures du matin. Le corps a été découvert par l'ex-fiancé de la victime - a priori hors de cause, les Télécoms ayant confirmé qu'il était en train de lui téléphoner au moment même où elle passait dans l'autre monde. La moto du tueur, un engin volé, a été retrouvée au petit matin porte de Clignancourt. Diane laisse traîner un oeil sur les photos de l'identité judiciaire qui circulent parmi les inspecteurs. Muller continue, imperturbable. Il y a donc un nouveau cinglé en liberté. La violence des coups portés et l'acharnement du tueur rappellent le style de Rambo, mais ce maniaque, hélas, semble faire preuve de plus de prudence que son prédécesseur: pas d'empreintes et peu d'indices, à part qu'il chausse du 42 et porte des rangers. D'autre part, il s'est masturbé devant le cadavre. La préméditation est indéniable, puisque le tueur est venu chez Nadine H. avec tout le matériel nécessaire: corde, gaz lacrymogène, couteau etc. Il a probablement pris des photos de sa victime. On suppose qu'il a agi seul. La lettre retrouvée sur les lieux du crime est projetée sur écran:

BONJOUR À TOUS ET À TOUTES, JE M'APPELLE CAPTAIN ZODIAC.
CRAIGNEZ-MOI CAR JE SUIS INVINCIBLE ET IMMORTEL.
À BIENTÔT POUR DE NOUVELLES ZAVENTURES.

Malaise dans les rangs, l'assistance est partagée entre inquiétude et rigolade. Vantard, en plus. Muller termine: la victime n'avait pas d'ennemis connus, et menait une vie tranquille. En attendant les résultats des expertises, l'enquête sera centrée sur la vie privée de Nadine H., et ses relations familiales et professionnelles. Bien entendu, pour éviter l'effet Rambo, aucune information ne doit franchir les murs de la Criminelle.

* * *

David est endormi sur son lit dans son beau costume, quand le carillon de la porte d'entrée le tire de ses jolis rêves sur le coup de quinze heures. Il se lève, pas content, marre de ces visites, et regarde dans le judas. C'est Loretta. Il va pour ouvrir la porte, et réalise qu'il ferait mieux d'enlever son costume. Elle est bête, mais quand même. Il se déshabille, enfile un jogging et va ouvrir. Coucou. Loretta remarque son air ensommeillé, et s'excuse si elle l'a réveillé pendant la sieste. Pas grave, bâille David, qui s'efface pour la laisser entrer, assieds-toi, tu veux un Ricoré ? Elle hoche la tête en s'installant sur le canapé du salon, faisant mine de ne pas remarquer le monumental désordre de la pièce. Alors, quelles nouvelles ? De la cuisine, David explique qu'il ne travaille plus au kiosque, et que son plan de boîte de gardiennage se concrétise plus lentement que prévu. Il revient avec deux tasses chauffées au micro-ondes, et Loretta

commence à lui raconter ses malheurs conjugaux, son mari brutal et jaloux, et surtout son énorme besoin d'affection insatisfait. Allons bon, voilà pas qu'elle lui raconte sa vie. Pourvu qu'elle lui prenne pas la tête des heures. Il prend quand même l'air du grand-frère compréhensif. La voilà qui essuie une larme, maintenant. Marcel est si méchant avec elle, comme elle regrette de l'avoir épousé, en plus il est moche, vieux, pas intelligent, et gros, et moustachu, et elle a toujours détesté les moustachus et les gars trop poilus. Oh, comme elle en a marre, quand elle pense que si David et elle ne s'étaient pas perdus de vue si longtemps. Elle vient se serrer contre lui, pleurant à chaudes larmes sur son épaule. Son méchant mari l'a encore battue hier au soir, elle a dû s'enfermer dans la salle de bain en attendant qu'il s'endorme, ivre-mort comme d'habitude. David écoute, stoïque, ne sachant que faire de ses mains, n'osant esquisser un geste consolateur qui pourrait encourager la copine. Elle le cherche, c'est sûr, c'est sa méthode à elle, mais faut résister, keep cool David, sinon putain t'as pas fini avec ce genre de fille, c'est la galère assurée, une femme mariée ouh là, attention, chaud, avec un type violent en plus. Il la repousse doucement, allons allons, Loretta, ce n'est rien, une scène de ménage, ça va passer, enfin ce genre de banalités qui lui viennent à l'esprit. Bordel, qu'elle se tire la sangsue. Elle lève sur lui ses grands yeux verts rougis par les larmes et lui demande tout à trac pourquoi il refuse toujours ses avances. Elle ne lui plaît pas ou quoi ? Bon, v'la autre chose. Au moins, elle en vient au fait. Il explique donc. C'est à cause de ma religion, Loretta tu comprends, cette nouvelle philosophie dont je t'ai parlé. Chacun a une mission sur terre. Pour accomplir la sienne, David se doit de conserver ses énergies intactes. Et donc de rester chaste. Pas de femme, c'est la loi du Guerrier de l'Empire. Il voudrait bien lui expliquer en détail, mais c'est très compliqué, elle ne comprendrait pas. Mais si, elle comprendrait, elle n'est pas aussi bête qu'il le croit. Bon, alors, par exemple Loretta, il y a dans la série de films "La Guerre des Étoiles" plein d'informations disséminées à l'attention des spectateurs attentifs. Mais rares sont ceux qui savent décoder les signes. David sait le faire, grâce à une sorte de maître, son Yoda à lui, qui lui a tout appris. Il ne peut en dire plus. La Guerre des Étoiles, les films pour les gosses ? Des messages cosmiques ? Pas possible ? C'est dingue ça. Elle n'en revient pas, ah ben dis-donc. Bon, alors si c'est une histoire de religion c'est possible oui, d'ailleurs elle aussi elle est catholique et elle croit en Dieu, mais elle n'est pas contre un petit rapport sexuel de temps en temps quand même. De ce côté là, son Marcel n'est pas très vaillant, des fois il s'endort même sur elle. Enfin bref, elle va arrêter de raconter ses histoires, elle voit bien que David n'est pas d'humeur à l'écouter, et elle ne voudrait pas gâcher leur amitié, elle s'excuse d'ailleurs de s'être épanchée, elle respecte sa religion de la Guerre des Étoiles, et espère surtout qu'il ne lui en voudra pas d'avoir un peu craqué. Bien sûr que non, Loretta, tu peux compter sur moi, j'ai de l'affection pour toi, tu sais, beaucoup. Elle sourit largement tout à coup, radieuse. C'est vrai ? Ben évidemment, tiens, qu'est-ce tu crois. Il se lève, va dans sa chambre en prenant soin de ne pas ouvrir grand la porte, et revient avec un petit paquet. Cadeau, Loretta. Intriguée et excitée, elle l'ouvre et en sort une culotte et un soutien-gorge assortis. Oh, comme c'est mignon ! Oh ! David explique qu'il avait acheté ça pour une

fiancée, qui l'a quitté depuis. Il espère que c'est la bonne taille de soutien-gorge. De la pure soie, et de la dentelle de Calais authentique. Oh, c'est magnifique, David, oh, en plus du C de bonnets, et du 90 de poitrine, exactement pile mes mensurations comment as-tu deviné, alors ça c'est formidable, David, comme c'est touchant, je ne sais quoi dire tellement je suis bouleversée d'émotion. Ne me remercie pas Loretta, ça me fait plaisir à moi, bon, je ne voudrais pas te mettre à la porte mais il faudrait que je fasse un brin de toilette, je dois sortir. Elle le regarde avec une reconnaissance éperdue, pressant le soutien-gorge contre son coeur. Ce David, quel gentleman.

* * *

Vide ton esprit, punaise. Arrête de penser à cet homme, à cette belle soirée que tu viens de passer, non, ne tombe pas amoureuse, tu n'as pas besoin de ça, il n'est pas pour toi. Une vedette de la télé, quinze ans de plus, non, ce n'est pas possible, rien, ne pense à rien, écarte ce Daniel de tes pensées, contente-toi plutôt de flotter au dessus de ton corps. Restau indien, regards des dîneurs braqués vers leur table, tout le monde le connaît, c'est une vedette, une intelligence, il s'intéresse à elle, c'est fou, elle a bien vu ce qui se passe dans son regard, elle connaît un peu les hommes quand même. Il l'a raccompagnée en voiture, essayé le coup du dernier verre bien sûr, non, pas si vite, pas avec lui, résister Diane, je suis flic, une sale flic et lui journaliste, de télévision, ancien trotskiste, et les collègues, et Navarin, non. Il part en tournage, deux mois, deux mois pour l'oublier. Oublier Daniel Marlin. Pas pour moi. Arrête de penser, Diane, arrête punaise de punaise, décontraction totale, nom de dieu, mais qu'est-ce que tu vas devenir si tu tombes amoureuse de ce type, que de toutes façons tu ne mérites pas ? Deux mois sans le revoir.

25 OCTOBRE 90

LE POINT DU JOUR

LEVALLOIS.

Le cadavre mutilé d'une jeune femme, Nadine H., a été retrouvé il y a trois jours à son domicile, un pavillon de Levallois. Un temps suspecté, son ex-concubin a été relâché par la police. L'enquête semble s'orienter vers les milieux psychiatriques, l'assassin ayant fait preuve d'une sauvagerie véritablement exceptionnelle.

Phocking journalistes ! Quelques misérables lignes alors qu'il attendait la Une ! Installé à son bureau du CTE, le Chevalier grommelle en découpant l'entrefilet qu'il colle sur une feuille blanche et archive sous plastique dans un classeur. Il n'est pas de bonne humeur, bordel de ses couilles, car Captain Zodiac n'est même pas cité ! Sûr que ces gros cons de flics mettent le couvercle, mais ça ne se passera pas comme ça, bande

de rigolos, oh que non, il les baisera tous, tous il les baisera car ce n'est qu'un début non mais des fois. L'interphone grésille: deux touristes de passage demandent l'hospitalité. Le Chevalier descend et retrouve à l'accueil un Jésus qui a commencé d'expliquer à deux routardes espagnoles le fonctionnement du CTE. Elles ne savent pas où dormir, et se sont fait virer de la gare Saint-Charles par les flics. L'adresse du Centre, disent-elles dans un français approximatif, circule chez les sans-abri. Bon, malgré que le foyer soye quasi-complet, le Chevalier accepte avec magnanimité de les héberger pour la nuit. Mais pas plus, attention, car l'endroit n'est pas une auberge de jeunesse. C'est plutôt un centre spirituel. Cependant, si elles acceptent de suivre un Stap ou un petit Clearing, elles pourront rester davantage, comme n'importe quel Partner. On ne leur demandera rien. Enfin bref, à elles de voir, Jésus leur expliquera tout. C'est un peu comme une communauté, ici, il y a des règles à respecter et le Chevalier organise la Vie et règne en maître absolu. Normal, car lui seul est imprégné de l'esprit de Xénu, le Dieu Unique de l'Univers. Les filles ne comprennent pas la moitié du discours, mais elles sont visiblement impressionnées par le bonhomme. Les chakras regonflés par sa petite démonstration de charisme, le Chevalier retourne à ses occupations.

* * *

La nuit du 23 février 86, le Chevalier dormait quand David fit irruption dans sa chambre. Le garçon était en pleurs, complètement effondré, incapable d'aligner deux mots cohérents. Il s'était passé quelque chose de grave. À force de questions, le gourou parvint à reconstituer le film. David venait de TUER UNE FILLE, et de balancer le cadavre SUR LÀ TOMBE DE SA MÈRE, au cimetière du Tholonet ! Bien qu'ébranlé, Le Chevalier savoura un instant l'intensité du moment. Comme toujours, il avait vu juste. Son disciple préféré était bel et bien un être exceptionnel. Mais jeune encore. Il allait falloir réparer les dégâts. D'abord le calmer. Tout en s'habillant presto, le gourou parla. Le grand jeu: les Forces de l'Univers se manifestaient à travers les moindres de nos actes, ce qui arrivait était inscrit dans les étoiles, question de karma et tout le toutim. Les larmes de David cessèrent bientôt de couler, et l'idée d'aller se dénoncer à la police, qui l'avait effleuré un instant, s'évapora tout à fait. Le Chevalier lui donna trois Lysanxia, et il s'endormit instantanément. Avec d'infinies précautions, le gourou le déshabilla, l'installa dans le lit et quitta la chambre sans bruit. Maintenant, le plus dur: aller au cimetière, récupérer la fille et la balancer dans la nature - en espérant que personne n'aurait découvert le corps et prévenu les flics. Risqué, mais jouable. Comme il avait besoin de quelqu'un pour l'aider au transport, il alla réveiller Gaston, qui se leva aussi sec et le suivit sans hésiter jusqu'au garage. Gaston était un alcoolique, un faible dont le Chevalier faisait ce qu'il voulait. En voiture Simone, autoroute express, 38 minutes pied au plancher, et les voilà devant les grilles du petit cimetière, à trois heures quinze du matin.

Effectivement, dans la crypte des Lamaury, sur la tombe d'Anjélica, il y avait une fille morte. Ils l'emportèrent jusqu'à la voiture, la chargèrent dans le coffre, repartirent. Ni vu ni connu. Dix minutes plus tard, ils jetaient le corps dans des buissons, au beau milieu de la campagne aixoise. Mission accomplie.

17 NOVEMBRE 90

Ouskonet ? David se redresse en secouant la tête, hébété. Il lui faut quelques secondes pour réaliser qu'après avoir accompli son oeuvre hier soir, il s'est tout bonnement endormi sur le lit de la deuxième victime de Captain Zodiac. Se levant, il jette un regard satisfait par la porte entr'ouverte de la salle de bain: beau travail. Étripée proprement, sac plastique bleu sur la tête, les organes empilés comme il faut dans le bidet, Z tracé sur le mur, lettre de revendication entre les jambes, impec, les instructions de Max respectées aux petits oignons. Il descend faire un tour dans la cuisine, ouvre le frigo et attrape un Tetra-Brik de jus d'orange qu'il avale à grandes gorgées. C'est glacé, haaa, ça fait du bien. Pas grand chose dans ce frigo, un bout de munster, bof, mieux que rien. Il remonte faire un tour dans la chambre, histoire de voir s'il n'a rien oublié. Ah si, un Polaroid qui traîne sous le lit. Haha, ouais, non mais regarde-moi cette expression, heureusement qu'elle avait la bouche bourrée de coton, sparadrap par dessus, sinon bonjour le raffut qu'elle aurait fait, je me demande si elle savait qu'elle allait mourir à ce moment-là, haha, ses yeux quand elle a vu Doc, putain j'ai la trique rien de d'y penser. Bonne idée d'avoir acheté cet appareil, ça va faire des souvenirs du tonnerre, en plus c'est pas mauvais comme qualité, avec cette pellicule le rouge pète bien. OK, rien d'autre apparemment, juste ce qu'il faut laisser pour que les flics s'amuse, et que les journaux et les télévisions commencent à raconter leurs conneries, eh eh, comme du temps de Rambo, mais en mieux. Bon, allez, on va pas traîner, le temps de se changer, de troquer le magnifique costume du Captain pour le jean et le blouson de daim, de se coller le casque sur la tête et de quitter l'air de rien le pavillon sur la Suzuk volée la veille. Bien dormi, tiens.

De retour dans sa chambre, David ouvre son sac et en sort ses joujoux de la nuit: la lingerie, et les Polaroids. Il va chercher une boîte contenant les autres colifichets du même genre - la seconde, vu que la première est bourrée à craquer - et s'apprête à ranger ses nouvelles saisies. Mais il lui faut d'abord les étiqueter soigneusement, en écrivant le nom de la poupée sur un bout de papier piqué dans un coin d'étoffe. Stéphanie, nuit du 16/11/90, soutif 95C, slip 42, elle avait de grosses fesses larges celle-là, allez, Stéphanie, affaire classée, hop dans la boîte, hop dans le placard. Les Polaroids maintenant. Une petite vingtaine, avant, pendant et après. Il les étale sur la table de nuit pour les contempler tranquillement. Il tend la main vers le sac pour y prendre son petit dictaphone. Bien fait d'acheter ce truc aussi, play à fond, son et lumières maintenant, géant. Putaiiin. Non, moins fort, les voisins risquent de se demander, eh eh. Oh là là là, c'que c'est bon, comme tout revient bien, c'est comme s'il y était encore, dans la

chambre de la gorgone. Dring. Bordel de bordel mais c'est pas vrai qui c'est encore le fils de pute qui vient me gonfler ? Dring dring, et ça insiste en plus, putain, font chier pas possible, jamais moyen d'être tranquille chez soi, j'tjure. Par le judas, il aperçoit la silhouette d'une jolie blonde. Allons bon. Qui c'est-y ? Une représentante ? Pas une flic en tout cas, trop sexy. Allez, bordel, on verra bien. Il entr'ouvre la porte et reconnaît Loretta. Pas possible, cette gogole a changé sa couleur de cheveux, j'y crois pas. Hahaha, je meurs de rire, pour moi elle a fait ça, bien sûr. Salut Loretta, ça alors, je t'avais presque pas reconnue, c'est fou, allez entre cinq minutes, mais regarde pas le foutoir. Elle s'avance en minaudant: est-ce qu'elle lui plaît, en blonde ? Un peu, oui, carrément canon, Loretta, assieds-toi, tu veux un café, attends-moi trente secondes je vais mettre en marche la cafetière. Ouaf ouaf, en cuisine David est mort de rire, blonde, elle s'est teint en blonde pas possible trop rigolo, pour moi en plus, et tu crois qu'elle s'est teint la chatte aussi, ha ha ha qu'elle est bête celle-là si elle existait pas il faudrait l'inventer alors là tu me la copieras. Bon, allez, calmons-nous, sacrée Loretta va. Au fait, putain de bordel, et la porte de la chambre ? Je l'ai fermée, il me semble, zobalor. David revient en trombe dans le salon. Plus de Loretta. Ouille. Loretta ? Oui ? T'es où ? Au petit coin. Ouf. Coup d'oeil dans la chambre, OK, elle est vraiment aux chiottes, tout baigne, oufoufouf, manquerait plus qu'elle voit la chambre, surtout avec les photos sur la table de nuit, eh eh. Retour en cuisine, allez, plus vite, magne-toi la cafetière, j'aurais dû faire du Ricoré. Elle est longue au petit coin, l'autre, elle doit faire la grosse, haha, c'est romantique. Bon, en attendant je vais te préparer un joli plateau avec tasses assorties et tout, le service chinois à motifs bleus que m'ont offert Francis et Pauline, tiens je suis de bonne humeur ce matin, je suis de bonne bonne bonne humeur ce matin, y a des matins comme ça. Sous-tasses, cuillers en argent, petit sucrier en porcelaine, tout le tremblement, super classe, ça va la bluffer. En entrant dans le salon, big surprise: Loretta se tient debout au milieu de la pièce, en slip et soutif. Poupou-pidou, elle pirouette maladroitement à la façon d'une vamp de chez Tex Avery - sauf qu'elle se prend les escarpins dans le tapis et se crashe sur le sol. David pose le plateau sur la table basse et se laisse tomber sur les coussins, sidéré. Loretta se relève, rougissante: elle voulait lui montrer sur elle-même la lingerie qu'il lui a offerte. Ce n'est pas pour l'allumer, pas du tout, elle voudrait juste savoir s'il trouve que ça lui va bien, honnêtement. Elle, elle adore, c'est pile sa taille en plus. David acquiesce. Un peu que ça te va bien, ça alors, tu m'en as fait une surprise, sacrée Loretta - c'est vrai qu'elle est bien roulée, cette salope, en plus en blonde elle est carrément pas mal, c'est qu'elle m'exciterait presque, oh putain, si elle savait putain de putain, elle devrait faire gaffe gaffe gaffe. Elle vient se serrer contre lui, oh, quel joli petit service à café tu as, quel goût exquis, alors ça te plaît, c'est vrai ? Ah oui alors, tu es belle, et comment dire, ça te moule bien les formes. Oui, regarde le petit noeud entre les seins comme c'est joli, et puis le slip il est très bien dessiné, j'aime bien la forme brésilienne haute sur les hanches, et le petit jour en dentelle. Putaiiin, tu parles du petit jour en dentelle, carrément on voit ses poils, c'est pas possible, elle a aucune pudeur cette garce. Toute frétilante, Loretta lui expose enfin l'objet véritable de sa visite: son mari va avoir bientôt besoin d'un

manutentionnaire à l'épicerie. Si ça intéresse David, elle pourrait se débrouiller pour qu'il soit embauché. Évidemment, il ne faudrait pas dire à Marcel qu'ils se connaissent déjà, car il est très jaloux, Marcel. Mais il est aussi un peu con-con, et Loretta sait bien le manipuler. Ça serait sympa si David travaillait avec elle, non ? Ils se verraient tous les jours.

* * *

Diane arrive dans les locaux de la Criminelle. Elle est interpellée par Navarin, qui lui rappelle le colloque du soir à Cannes-Ecluses, Essonne, à l'école de formation des inspecteurs. Le sujet - les serial-killers américains - est particulièrement adapté à leurs préoccupations actuelles. En effet, Captain Zodiac vient de se manifester à nouveau: un cadavre féminin a été retrouvé dans un pavillon à Antony, banlieue sud. Navarin en revient, il a passé la matinée avec les gendarmes. MO identique à celui du meurtre de Levallois: sac poubelle sur la tête, mutilations atroces, lettre de revendication, sperme, signe à la con sur le mur. Pas d'empreintes digitales.

Robert Ressler(1), ancien agent du FBI spécialiste des tueurs en série, s'installe à la tribune, encadré de Muller, d'un traducteur, et de quelques huiles de la police française. De passage à Paris à l'occasion de la publication de ses recherches sur les serial-killers US, qui font autorité en milieu policier, il est venu là donner une conférence sur les techniques de traque made in USA. Brouhaha dans la salle, Diane aux côtés de Navarin, parmi la centaine d'élèves inspecteurs. Tandis que Ressler se plonge dans ses notes, Muller demande le silence. Réglages des micros, larsens, essais de traduction. L'américain jette un regard circulaire sur les lieux. Ça lui rappelle sa jeunesse sur le campus de Quantico, l'université qui forme les agents du FBI, en Virginie, commence-t-il en plaisantant. Sauf qu'à l'époque, dans les années 50, on ne se préoccupait guère du phénomène des serial-killers, alors peu développé. Mais aujourd'hui leur nombre a décuplé, et l'on estime à environ 300 le nombre de ces individus en liberté à travers les États-Unis. Il faut donc bien s'occuper de ces gaillards, et c'est ce que Ressler s'est mis en tête de faire. C'est lui qui a contribué à mettre au point le système informatique VICAP, qui permet de recueillir et de recouper les renseignements venant des différentes juridictions de police à travers tout le territoire US. Grâce à cette technique, les ordinateurs peuvent désormais confronter des milliers d'indices, et sortir des listes de suspects qui permettent une progression bien plus rapide des enquêtes. Ressler classe les serial-killers en deux grandes catégories: les "tueurs organisés", qui sont généralement intelligents et ont un MO quasi invariable, et les "tueurs désorganisés", le plus souvent des simples d'esprits qui tuent n'importe où n'importe quand, avec l'arme qui leur tombe sous la main. Pour Ressler, Captain Zodiac correspondrait plutôt au profil-type du "tueur organisé". Il a le goût de la provocation et se croit à l'évidence doué d'une intelligence supérieure. Mais, bien sûr, c'est un malade. Il a probablement des antécédents psychiatriques. Peut-être a-t-il été abusé sexuellement dans son enfance, comme on le constate quasi invariablement dans les

biographies de ces assassins. Cela dit, il est sans doute capable d'une vie sociale, voire d'une activité professionnelle. S'il est rare que les tueurs en série aient été fichés pour des délits importants, en revanche on retrouve souvent dans leur cursus une période pré-homicide émaillée de délits plus ou moins anodins: pyromanie, kleptomanie, fétichisme, exhibitionnisme, etc. À propos du surnom que s'est donné le french-killer - et c'est pour l'agent américain un indice important - le Captain Zodiac semble revendiquer une filiation avec le "Zodiac", un célèbre serial-killer qui a sévi aux States dans les années 70. C'était un assassin complètement mégalomane et machiavélique, qui envoyait des lettres de revendication et de défi à la police et aux journaux. Parfois, il se déguisait d'un costume aussi loufoque qu'inquiétant, mélange de Zorro et de bourreau moyenâgeux. "Zodiac" a toujours glissé à travers les mailles du filet, il n'a jamais été identifié. Le FBI estime qu'il a tué environ 200 personnes.

(1) Robert Ressler, auteur de "CHASSEUR DE TUEURS", Presses de la Cité, 92.

* * *

CARNET DE NOTES DE DIANE, nuit du 18 au 19/11/90.

(dormi chez papa)

Rendez-vous avec quelqu'un dans ce maudit château aux murs blancs à la campagne. Toujours ce sentiment obsédant d'être déjà venue, de connaître les lieux, et pourtant je suis incapable de me situer exactement, c'est très angoissant. J'ai huit-neuf ans. Impossible de me souvenir qui au juste je dois rencontrer, et ce que je fais là. /Une fête au rez-de-chaussée, des gens élégants avec des têtes d'oiseaux boivent du champagne, j'entends une musique en sourdine. Personne ne fait attention à moi. /Je monte un escalier monumental. Je me promène dans les étages le long de couloirs interminables avec des chandeliers comme dans la Belle et la Bête. Toutes les portes sont ouvertes, il n'y a pas de meubles dans les pièces, nulle part. / Une chambre toute bleue, une chambre d'enfant avec juste un grand berceau au milieu. Dedans, le bébé hurle, il appelle sa maman mais personne ne vient, je suis affolée, je veux regarder dans le couffin, consoler le bébé mais, zut, impossible, trop petite / Il faut que je le sauve, que je fasse quelque chose pour lui, il souffre trop.

Chapitre 4

LE PARISIEN LIBÉRÉ, 21 Décembre 90.

UNE TROISIÈME JEUNE FEMME ASSASSINÉE À SON DOMICILE.

(...) Comme les deux précédentes victimes du tueur sadique que l'on surnomme désormais "L'Éboueur" (en raison de son utilisation systématique d'un sac poubelle pour étouffer ses victimes) le corps de Josette B. divorcée, sans enfant, a été retrouvé poignardé à de multiples reprises (...).

* * *

FRANCE-SOIR, 29 Janvier 91.

LÀ BANLIEUE À PEUR: UNE NOUVELLE VICTIME DE "L'ÉBOUEUR" À COLOMBES.

(...) Élisabeth A., 32 ans, mariée, a été surprise pendant son sommeil. Son mari, gardien de nuit, a découvert son corps vers 8 heures, de retour du travail. (...) Le tueur attendait sa victime dissimulé sous son lit (...).

* * *

DÉTECTIVE, 3 FÉVRIER 91.

"L'ÉBOUEUR": UN TUEUR À L'AMÉRICAINNE.

(...) Depuis la découverte du corps de la quatrième victime de l'Éboueur, les policiers de la brigade criminelle, emmenés par l'inspecteur divisionnaire Jean-Paul Navarin, semblent maintenant détenir des informations qui permettraient à l'enquête d'"évoluer plus rapidement". Bien que la teneur des éléments nouveaux ne nous ait pas été communiquée, nous pouvons néanmoins révéler à nos lecteurs que le tueur est un malade obsessionnel au délire mégalomane parfaitement construit, puisqu'il laisse chaque fois sur les lieux de ses forfaits une lettre de revendication et un singulier signe ou "logo" tracé sur un mur.

* * *

LE POINT DU JOUR, 16 MARS 91

SAC POUBELLE.

Depuis le 22 octobre 1990, c'est à l'aide d'un sac poubelle que cinq crimes ont été commis en région parisienne par celui que les médias surnomment "l'Éboueur". Les victimes habitaient toutes des pavillons de la banlieue. La dernière en date, Aline D., a été comme les précédentes asphyxiée puis poignardée, dans la nuit du 14 au 15 mars. Cette série de meurtres, sans doute l'oeuvre d'un psychopathe pervers, n'est pas sans rappeler l'échec de la police dans l'affaire Rambo en 88. Police qui aujourd'hui ne laisse filtrer aucune information sur l'enquête, réduisant les chroniqueurs à des supputations parfois hasardeuses. On nous dit qu'il n'y a aucun lien entre Rambo et les assassinats de l'Éboueur. Mais la question reste posée: le tueur au couteau est-il de retour ?

2 MAI 91

En voilà une qui a trop bouffé de patates, je la voyais plus mince. David peine à traîner la lourde gorgone jusqu'à la salle de bain où il compte la finir. Il a commencé de s'amuser avec, la tête est déjà dans le sac poubelle, la bougresse saigne de partout, mais pas encore inconsciente elle fait de son mieux pour ralentir leur progression. Elle se tortille dans tous les sens en poussant des cris que le bâillon et le plastique par dessus étouffent impec. Inutile de remuer tes gros nichons comme ça ma fille, tu vas te fatiguer, laisse tomber, Captain Zodiac est le plus fort, ça y est, dans la baignoire, ahaha, et maintenant je t'explique, il s'agit simplement de t'ouvrir le ventre, hop le couteau sous la gorge en dessous de la carotide, et puis je vais descendre d'un coup bien net jusque dans les poils de la chatte - alors on dira qu'une étoile est née, ahaha, quelle destinée pour une salope dans ton genre, mais bouge pas comme ça, tiens toi tranquille, Doc va s'occuper de toi, attends, je rebranche le magnéto. David arrête son geste en entendant du bruit venant de l'entrée. Clés dans la serrure, danger. Quelqu'un entre. La gorgone est célibataire, son fils à l'armée, qui peut bien se pointer ici à minuit passé? Un amant qui vient la sauter, ou kwa ? Elle aussi a entendu, et voilà qu'elle s'agite dans sa baignoire, les menottes lui déchirent la peau des poignets - putain ça saigne de partout ta gueule salope arrête de gigoter - elle essaie de crier entre deux quintes de toux, à s'en faire exploser les veines du cou. Ta gueule j'ai dit, boum, David l'assomme du manche de son couteau, fais chier avec tes simagrées. Hou-hou ! Dans le salon. Maman ? Tu dors ? Putain, le troufion en perm-surprise, manquait plus que ça. Maman, c'est moi Aymeric - c'est toi Aymeric trou du cul j'en ai rien à branler tu me fous tout par terre kasse-toi. David s'efforce de ne pas céder à la panique, se récitant la Litanie contre la Peur que le Chevalier lui a fait apprendre par coeur. Dans la baignoire, la poupée de

chair est déjà revenue des pommes, elle s'accroche, elle remue, pas possible comme elle y tient à sa pauvre vie. Je monte, maman ! La voix se rapproche putain. David se cache derrière la porte de la salle de bain. Bruits de pas, bref instant de silence. Ça y est, il voit le sang ce crétin eh voilà ducon t'es bien avancé regarde donc ta mère à poil, comme je te l'ai bien arrangée. Le type se met à hurler comme un cinglé, il se précipite vers sa maman ridicule avec son sac poubelle sur la tête. T'avais qu'a pas débarquer sans prévenir ça se fait pas non mais BANG prends ça dans ta gueule de konnard, ouah quel boucan, merci Max pour le calibre - c'est vrai que finalement ça sert. La balle a éclaté l'épaule gauche d'Aymeric qui est tombé dans la baignoire sur le ventre de sa mère ouaf ouaf quel tableau. Mais il ne sent pas la douleur on dirait cet enculé, il se relève et se rue sur David. Ils roulent sur le sol avant que le Captain n'ait eu le temps de faire feu à nouveau. Grands coups de crosse sur le crâne rasé du militaire qui lui mord le mollet à pleines dents, un vrai chien enragé. Mauvais plan mauvais plan, tout allait si bien. La panique décuplant ses forces, David parvient à repousser Aymeric d'un coup de ranger sur la tête, lui arrachant au passage une bonne moitié d'oreille, tu l'as pas volé, çui-là. Le Captain se précipite vers le rez-de-chaussée, se casser vitevitevite, t'avise pas de me courser ducon, ouf la porte, ouf la rue, ouf la moto. Chaud chaud chaud !

* * *

Diane est sous la douche. Ça fait du bien, mmh, quelle fatigue. On sonne. Elle attrape son peignoir et va ouvrir: surprise, c'est Daniel Marlin. Elle ne s'attendait pas à le revoir, depuis le temps. Un peu gêné, bouquet de fleurs printanières en main, il explique: son tournage s'est prolongé, il a dû passer plusieurs mois à Marseille. Mais le voilà de retour. Euh, il avait envie de la revoir, et, ahem, comme justement il passait dans le coin à l'impromptu... Enfin bref, il est un peu tard, mais ils pourraient, euh, aller boire un verre, tiens. Diane le fait entrer, merci pour les fleurs c'est trop gentil. Asseyez-vous, je reviens tout de suite. Elle file s'enfermer dans la salle de bain. Il ne m'a pas oubliée, c'est fou. Pourtant, ce genre de mec doit en voir défiler, des minettes. Petite accélération cardiaque, un Témesta donc. Resté seul, Daniel en profite pour inspecter les lieux - curiosité professionnelle. Il passe la tête dans l'encadrement de la porte de la chambre. Tiens, un slip qui traîne. Coton tout simple, soutif assorti non loin. Fonctionnel, quoi. Sourire. Table de nuit toujours encombrée de médicaments. Lit défait, draps froissés, moquette râpée. Drôle de nana. Il remarque aussi, punaisés aux murs, des coupures de presse, des notes, des post-it, des photos. De cadavres. Beurk. Il s'arrête devant cinq photocops alignées:

BONJOUR À TOUS ET À TOUTES. JE M'APPELLE CAPTAIN ZODIAC.
CRAIGNEZ-MOI CAR JE SUIS INVINCIBLE ET IMMORTEL. À BIENTÔT
POUR DE NOUVELLES ZAVENTURES.

SALUT À TOUS ET À TOUTES. C'EST ENCORE LE CAPTAIN ZODIAC. TOUJOURS IMMORTEL ET INVINCIBLE. JE TIENS LÀ FORME VOUS NE TROUVEZ PAS ? À BIENTÔT POUR DE NOUVELLES ZAVENTURES.

BONJOUR À TOUS ET À TOUTES. LE CAPTAIN ZODIAC VOUS PARLE, IMMORTEL ET INVINCIBLE. LE PROGRAMME VOUS PLAÎT ? À BIENTÔT POUR DE NOUVELLES ZAVENTURES.

SALUT À TOUS ET À TOUTES. ENCORE LE CAPTAIN ZODIAC, IMMORTEL, INVINCIBLE ET EN DIRECT AVEC VOUS CE SOIR. LÀ FÊTE CONTINUE. À BIENTÔT POUR DE NOUVELLES ZAVENTURES.

SALUT À TOUS ET À TOUTES. ICI LE CAPTAIN ZODIAC, IMMORTEL ET INVINCIBLE. ON COMMENCE À BIEN SE CONNAÎTRE MAINTENANT, ÇÀ ME PLAÎT DE PLUS EN PLUS. À BIENTÔT POUR DE NOUVELLES ZAVENTURES.

Daniel sort de la chambre en entendant Diane quitter la salle de bain. Raclements de gorge, restons discret. Elle le croise dans le couloir tandis qu'il regagne le salon, et lui demande de l'attendre trois minutes à la cuisine, le temps qu'elle se change. Adossé contre la gazinière souillée de taches de cuisson, il lorgne l'évier rempli d'une montagne de vaisselle crasseuse. Quel bordel, mais quel bordel, tudeu - eh oui, c'est le foutoir, hein, désolée, lance Diane en entrant. Elle travaille beaucoup, trop. Mais pas les moyens de s'offrir une femme de ménage. Elle a passé une robe légère à motifs fleuris. Et de petits escarpins verts. Daniel apprécie, voilà une flic comme il les aime. Diane rougit. Bon, où va-t-on ? Oh punaise, le téléphone sonne, pourvu que ce ne soit pas le boulot. Elle hésite, mais se décide à répondre. Daniel prête l'oreille mine de rien. Elle échange quelques mots et raccroche rapidement - petite grimace de dépit, c'était le boulot. L'Éboueur a encore fait des siennes. Sourire forcé de Daniel. L'Éboueur, alias Captain Zodiac ? Diane hausse les sourcils: comment connaît-il ce surnom ? Elle réalise qu'il a sans doute fait un tour dans sa chambre, et lui demande instamment de garder pour lui le surnom du tueur. Comme tous les enquêteurs sur le coup, elle a ordre formel de ne pas parler aux médias. Daniel la rassure, il ne dira rien.

* * *

Navarin, Diane et le juge Martini - chargé de l'instruction Captain Zodiac - sont à l'hôpital de Bicêtre, au chevet de Valérie C., qui a failli être la sixième victime du tueur. Son fils Aymeric est à ses côtés, bras en écharpe et pansement autour de la tête. Elle gît sur un lit, choquée mais en état de parler. L'assassin était caché sous le sommier, attendant qu'elle s'endorme. Il a fait du bruit en sortant de sa cachette, alors elle a allumé. Elle a vu l'accoutrement du maniaque: pantalon de treillis, rangers, sweat orné

d'une sorte de sigle cabalistique, gants et cagoule. Tout en noir, des pieds à la tête, sinistre. À la ceinture, il portait un grand couteau d'un côté, un revolver de l'autre, comme un cow-boy. Il avait également un petit sac-à-dos rempli d'accessoires de torture et de mort. Il l'a menottée et bâillonnée, sans arrêter de parler, mélange d'insanités et de discours mystiques incompréhensibles. La voix d'un homme jeune, entre vingt et trente ans. Il a commencé à lui faire de multiples coupures avec son couteau, sur l'abdomen, les cuisses et les seins et à la brûler avec un briquet. Au moment où il s'appêtait à lui ouvrir le ventre, le fils de Valérie est entré dans la salle de bain. Après une courte bagarre, le Captain Zodiac a pris la fuite à moto. Le juge et les flics se concertent. En plus, il se déguise comme un guignol.

* * *

Stationné sur une aire de repos dans le bois de Vincennes, en face du minibus Ford de la pute, Dédé s'allume une gitane maïs en grognant d'aise dans son taxi. Il est crevé après ses douze heures au volant le cul massé par son siège à billes de bois. Ça lui changera les idées de tirer une bonne crampe avant de retrouver Yvette et les mômes. Il attend son tour, pour le moment la Sandra est occupée. Il imagine le topo, et ça l'excite. Ah, la Sandra elle est bonne, elle sait y faire, on en a pour ses vingt sacs, rien à dire. Trois clopes plus tard, Dédé commence à s'impatienter, vaguement jaloux. Avec lui, ça ne dure jamais aussi longtemps. Ça l'énerve. Si ça se trouve, le type la fait jouir, ça serait la meilleure. C'est alors qu'il voit la portière arrière s'ouvrir brusquement. Casque de motard sur la tête, enfilant prestement un blouson beige, le client sort en courant et disparaît derrière la camionnette. Bruit de moto qui démarre. Un engin rouge s'élance et s'éloigne en trombe. Bon sang, pressé le gars. En plus, il a mal claqué la porte, et Sandra ne réapparaît pas. Ouh là, bizarre, ça. Dédé écrase sa cigarette et quitte son véhicule pour se diriger vers le Ford. Il frappe, pas de réponse. Il ouvre la portière en grand. Oh là. Ouh là là là là là...

* * *

D'accord, le Captain a un peu merdé avec la première gorgone, mais il s'est bien rattrapé avec la sale pute. Et c'est pas fini, ce soir il a une pêche du feu de dieu. Vroum, adios Vincennes, bonsoir le bois de Boulogne. Impérial au guidon de sa belle Honda 1100 Four, David ignore le défilé des curieux attirés par le ballet des puttes hommes, femmes et travestis, et vient se garer à l'orée d'un petit chemin s'enfonçant dans les taillis, anonyme parmi les badauds en virée canaille. Sans quitter son casque, blouson sur le dos, notre jeune héros s'engage sur un sentier obscur. Il marche un moment. Autour de lui, des ombres vont et viennent, des passes se négocient, cinquante francs la pipe, cent francs l'amour, par devant et par derrière - ça doit en faire des litres de sperme qui finissent dans les capotes avant de s'évaporer dans la nature, hein ? David s'arrête pour se débarrasser de son blouson, qu'il fourre avec son casque dans son sac à

dos. Xénu et le Chevalier seront fiers de lui. Il se remet en marche, cagoule sur la tête, sans crainte. C'est vraiment tout noir là-dedans, s'agit de pas se perdre, de retrouver son chemin après coup, ahaha. Tiens, en v'là deux, côte à côte dans la pénombre. Discussions de pétasses - en espagnol en dirait... Madre de Dios ! La silhouette terrifiante du Captain Zodiac surgit soudain des ténèbres et vient se planter devant elles. Il leur braque son flingue sous le nez. Silence, et pas bouger. Tremblantes, elles lèvent les bras en l'air. Le Captain Zodiac dégaine cérémonieusement son long couteau. La lame brille sous un rayon de lune, un vrai film d'horreur. Une fille tombe à genoux, l'autre fouille dans son sac en bredouillant, prête à donner tout l'argent qu'elle a récolté cette nuit. David arrache le sac, attention, on joue pas au plus malin avec le Captain Zodiac, les filles. Quem ? Qui ? Le Captain Zodiac, j'ai dit. Vous avez entendu parler de Rambo, j'imagine ? Qui ? Rambo, bordel. Ben non, enfin si, Stallone quoi, Rocky. Les connes. Et l'Éboueur, ça leur dit quelque chose quand même ? Brr, elles se mettent à grelotter de tous leurs membres. Ça, l'Éboueur, oui, elles connaissent, ah oui alors, et elles espèrent du fond du coraçò que ce ne soit pas celui qui leur fait face. Ben si, les filles, dans le mille, eh eh, c'est bien lui. Sauf qu'en réalité il ne s'appelle pas l'Éboueur. Elles sont en présence de Captain Zodiac, ze-famousst-super-heros-number-one -of-ze-world, qu'elles apprennent son nom avant de mourir. Et maintenant à poil, allez zou, et on arrête de pleurnicher, et on la ferme, putain de bordel, à poil j'ai dit, il est temps d'aller rejoindre Dark Vador aux confins des galaxies. Les putes n'en peuvent plus de frayeur, implorant dans un franco-portugais zozotant la clémence de l'énergumène, prêtes à tout, absolument à tout pour sauver leur peau. Captain Zodiac hoche la tête, satisfait d'être respecté. Qu'elles commencent déjà par obéir, après on verra. Bon, voilà qu'elles se déloquent, pas trop tôt, on va voir comment elles sont foutues ces traînées... Zobalor, merde con chié, deux travestis. Non opérés. Terriblement déçu, David tourne les talons et prend la fuite. Les brésiliennes tombent à genoux en remerciant le seigneur. Le Captain Zodiac fonce à moto sur les sentiers du bois, cherchant sa route au hasard, ses phares éclairant furtivement quelques scènes bien glauques. Il déboule sur une voie goudronnée encombrée de véhicules et de putes qui racolent. Pendant ce temps, dans une voiture de police banalisée ilôtant dans les parages, trois inspecteurs entendent un appel à toutes les unités: "CR910 de 94, CR910 de 94, primo, une femme agressée à Gentilly par l'Éboueur dans son pavillon vient de donner un signalement du tueur; deuzio, femme prostituée retrouvée assassinée à 01 heure 30, route de la Demi-lune, bois de Vincennes, supposons oeuvre de l'Éboueur. Arrêter tout motard vêtu de noir sur une Honda rouge. TI919, TI734 et TI633 se rendent de suite sur place. BQ13 et BQ22 alerte maximum secteur bois de Boulogne, témoins signalent présence d'un suspect sur Honda rouge"... Au même moment, la moto du Captain Zodiac les dépasse. Moto rouge, motard en noir. Les flics se concertent rapidement du regard. Pas possible. L'Éboueur, trop beau, vingt dieux. Ils embrayent, à fond la caisse, gyrophare et sirène. Poursuite pied au plancher à travers le dédale des petites routes. D'autres véhicules de police convergent vers leurs collègues, sirènes hurlantes. Le motard escalade un trottoir et échappe de justesse à un barrage rapidement improvisé. Coups de feu. Raté, eh eh.

Plus mobile, Captain Zodiac finit par échapper à ses poursuivants en se fondant dans la circulation. Ce que c'est que la Force, tout de même.

* * *

4 heures 30. De retour chez elle, Diane punaise au mur de sa chambre une photocopie, agrandie au format poster, du portrait-robot en pied du tueur cagoulé. Quel foutraque, celui-là. Outch, pliée en deux tout à coup, aïe, encore cette maudite douleur au ventre. Et les fourmis qui reviennent au bout des doigts, oh punaise l'Éboueur, Captain Zodiac, toutes ces pauvres filles, toute cette chérie de boulot à la con. Recroquevillée, bras serrés autour du ventre. Stress, ne pas oublier de reprendre du magnésium demain, une bonne cure, six comprimés par jour, aïe, deux le matin, deux le midi, deux le soir, comme si j'allais mourir chaque fois, une bonne cure pendant un mois au moins, pourtant ce n'est rien, juste psychosomatique, tout dans la tête. Spasmophilie, ils disent dans les magazines. Bon, respirer bien à fond, tu parles, prendre deux Témesta, oui, disons un et demi plutôt, un trois-quarts maxi, allez, vendu. Elle tend la main vers la petite boîte ronde à bande bleue, avale sa dose, et s'aperçoit que son répondeur a enregistré un message. Clic, lecture. C'est Daniel - elle peut le rappeler même si elle rentre à cinq heures du matin, vu qu'il bosse toute la nuit lui aussi. Au moins, elle le voit venir celui-là. Elle fait le numéro du journaliste, et comprend à sa voix empâtée qu'elle le réveille. Il est vachement content qu'elle l'appelle, mais non il ne dormait pas, enfin il bouquinait, un traité juridique Dalloz pour le commentaire de son film, rasoir au possible, et c'est vrai qu'il était pas loin de s'assoupir. Alors, quoi de neuf côté Captain Zodiac ? Diane raconte sa nuit: visite à l'hôpital, découverte d'une nouvelle victime au bois de Vincennes, et interrogatoire des deux travelos du bois de Boulogne, auxquels il a révélé son surnom. Bref, tout ça sera dans les journaux du matin. Non, ce sagouin s'est encore évanoui dans la nature. On a retrouvé la moto qu'il avait volée, porte de la Muette. Incroyable la chance qu'il a, à croire que c'est un martien. Daniel essaie de faire durer la conversation, mais Diane est épuisée. OK, promis, on dîne un de ces soirs, bonne nuit Daniel. Elle raccroche et sourit. Tiens, elle n'a plus mal, calmée et presque heureuse, sensation de bien être, l'amour naissant c'est quelque chose - ou alors c'est le Témesta qui commence à faire effet.

3 MAI 91

David charrie des barquettes de fraises dans l'entrepôt de l'épicerie Félix Potin, où il travaille depuis bientôt six mois sous la direction de Marcel Pichon, le mari de Loretta. Il se planque derrière une pile de cartons et écoute la conversation entre le couple et deux policiers. La veille a eu lieu une agression dans un pavillon de Gentilly et les flics procèdent à une enquête de voisinage, afin d'obtenir d'éventuels témoignages sur un rôdeur à moto vêtu de noir. Mais Marcel et Loretta n'ont rien vu, rien entendu de suspect - dire que maâme C. est une bonne cliente. Pas étonnant, notez, vu que c'est la meilleure épicerie de Gentilly. Selon le Marcel, c'est sûrement un crime commis par un

arabe, un chômeur ou un drogué, voire même les trois à la fois. Les inspecteurs Leboeuf et Pithiviers quittent le magasin en remballant leurs calepins. Loretta vient retrouver David dans l'entrepôt. Tu te rends compte, David ? Ils disent que ça serait peut-être l'Éboueur en personne qui s'est introduit chez la C.. L'Éboueur, ouh, quand elle pense qu'il était par là hier soir, juste à côté de chez eux. Mmh, David fait celui qui s'en tape, bien trop absorbé par son travail, excuse-moi Loretta j'suis en plein boom avec les arrivages de Fido Boulettes.

* * *

Affalé sur son lit, David boit une bière devant la télé. Grand-messe du vingt heures, le jour de gloire est arrivé pour le Captain Zodiac, ze-most-famous-super-heros-number-one-of-ze-world. La jolie Clarisse Méric s'est mise sur son trente-et-un pour proclamer la nouvelle à la face du peuple français: l'incroyable tueur en série que l'on avait baptisé, à tort, l'Éboueur, s'appelle en réalité "Captain Zodiac". La nuit précédente, après une première agression manquée, il a assassiné une prostituée à Vincennes. Puis il s'en est pris à deux travestis du bois de Boulogne, à qui il a révélé son surnom, avant d'échapper une fois de plus, mais de justesse cette fois (soi-disant) à la police. L'ignoble individu (comme ils disent) serait l'auteur de 6 meurtres en huit mois. On murmure dans les milieux policiers qu'il pourrait s'agir du fameux Rambo qui avait défrayé la chronique voici deux ans et demi. Jusqu'ici, explique Clarisse, la police avait tenu à garder secret le véritable surnom du tueur. Mais avec la corrida de la veille en présence de nombreux témoins, l'affaire va désormais prendre une autre ampleur - tu parles, Charles, j'espère bien. Tiens, voilà qu'ils envoient un reportage. Pas possible, ils ont même mis la main sur les deux pédés.

JÉRÉMIE SHORT: C'est au pied de ce platane centenaire, à environ cent mètres d'une petite route très fréquentée la nuit, que le tueur sadique dénommé Captain Zodiac a attaqué Antonio et Emilio. Pouvez-vous nous décrire ce que vous avez vu la nuit dernière ?

ANTONIO: Yé vou oune grande cagoule noire oum pouco comme, comme...

EMILIO: Como le KouKlouxKlan, si, avec oune dessin bizarre sour son polo, comme Souperman, et pous oune grosse pistolette noir et sourtout, sourtout, ouye ouye ouye, uma grande faca...

A: Si, oune grosse couteau...

J.S: Euh, a-t-il cherché à discuter avec vous, avez-vous entendu sa voix, perçu quelque chose de caractéristique dans son comportement ?

A: Ma, c'est-à-dire qué...

E: Il nous a parlé de Rambo et nous avons pas compris, alors là il a parlé de l'Éboueur et, là, alors oui on a compris, ouye ouye, l'Éboueur, Ai meu deus, lé toueur sadique, jousté devant nous...

A: Y il nous a dit qué s'appellé il Capitan Zoudiag, y il était très fier, como um soldado.

J.S: Sa voix, comment était-elle ?

A: Uma voz jovem, jé dirais.

E: Si, jeune.

Assise sur le bord de son canapé, penchée en avant, lunettes sur le nez, Pauline aussi regarde la télé, pendant que Francis développe des photos en sifflotant dans la salle de bains. Le portrait-robot du Captain Zodiac costumé et masqué s'affiche à l'écran. Puis le commissaire Muller, interrogé à la sortie du Quai des Orfèvres, se refuse à toute déclaration et repousse sans ménagement le micro du camarade Patrice Carré. Le chroniqueur médical maison est chargé de meubler:

"En effet l'utilisation d'un déguisement et d'un surnom de carnaval indique un tueur jeune, ou une personnalité qui aurait stagné à un stade primaire. De toutes manières, il s'agit d'un pervers de type psychotique - c'est-à-dire Clarisse que c'est quelqu'un dont la personnalité est gravement dédoublée. Cependant il sera sans doute très difficile à appréhender, car ce type de personne est en apparence tout à fait normal. Simplement, et c'est là une nuance importante, il est incapable d'éprouver des sentiments de compassion ou d'amour. C'est un infirme émotionnel, un être à l'affect entièrement bloqué, avec lequel il est impossible d'établir une communication sincère..."

David a zappé. La première partie du JT avait de la gueule, les faits étaient à peu près bien expliqués, journalistes dans les allées, tout le fourbi de la télé déployé dans le secteur du bois, les travelos pittoresques. Mais le toubib, ça l'a gavé. C'est l'heure du feuilleton sur l'autre chaîne, et il a déjà manqué le début. Bon, revoilà Albin dans les bras de Léa, tiens il s'est remis avec elle, cool, t'as raison docteur Konrad, elle est meilleure que Pamela. Le téléphone sonne. C'est Pauline. Tout va bien, syster, il est devant la télé, oui, "La famille Tartignole", ce vieil Albin est vraiment un sacré bon acteur, hein, tu devrais regarder, j'adore, c'est rigolo et ça détend. Pauline aimerait voir son frère, elle se plaint de la rareté de ses visites. OK, il va passer dîner un de ces soirs. Même qu'il amènera sa copine Loretta, bisous syster, t'inquiète, j'ai beaucoup de boulot en ce moment mais tout baigne.

5 MAI 91

Le commissaire Muller arpente en silence la salle aux allures de classe d'école primaire, bureaux de bois couverts de graffitis au deuxième étage de la criminelle. Tout à l'heure, il fera une déclaration. Pour l'instant, il dévisage chacun des inspecteurs, accrochant brièvement le regard de Diane, qui ne peut s'empêcher de détourner les yeux. Seul à une table du premier rang, Navarin est assis, tête basse. Muller s'approche

de lui et lui ordonne de se lever, pour livrer la synthèse complète des éléments recueillis sur Captain Zodiac. L'oeil droit du commissaire divisionnaire est saisi des tics nerveux bien connus de ses hommes, qui trahissent son extrême tension et son humeur des très mauvais jours. Tandis que le big boss demeure planté droit comme un i, les bras croisés et l'air ostensiblement sévère, Navarin s'éclaircit la voix et se tourne vers ses camarades. Voilà ce qu'on sait, les gars:

- L'analyse du sperme de Captain Zodiac a révélé qu'il était du groupe sanguin O+. Comme Rambo.
- L'assassin est aussi un droitier.
- Contrairement à Rambo, Captain Zodiac n'a jamais laissé d'empreinte digitale.
- Aucune interprétation satisfaisante du signe tracé sur les murs. On reconnaît un Z barré d'une flèche, qui semble être le "logo" du tueur.
- Selon les témoignages recueillis depuis huit mois, Captain Zodiac serait un jeune européen blond de 20 à 25 ans, 1m80 au maximum, 70-75 kgs, sportif, yeux clairs. Tout cela coïncide avec le signalement de Rambo.
- Il doit avoir une activité professionnelle qui lui permet de repérer ses victimes.
- Le pistolet utilisé contre Aymeric C. est un Beretta 6,35 mm.
- Possible qu'il ait une activité régulière diurne, puisque les meurtres se déroulent toujours de nuit, entre minuit et six heures du matin environ.
- On dispose de 4 portraits-robots depuis le début de l'affaire Rambo, en 88. Plus le costume du tueur, que l'on peut considérer comme très exact puisque corroboré par Valérie C., son fils et les travelos. En ce qui concerne ceux à visage découvert, tous présentent des similitudes, mais la fragilité des témoignages les rend très incertains.
- Sur la lettre retrouvée dans le fourgon de la pute, que le Captain destinait probablement à Valérie C., les fibres de papier sont imprégnées de quelques traces d'un pollen de psoriatomica nébuleusoïde, un parasite du pin parasol, que l'on ne trouve en cette saison que dans le sud de la France.

00On ne sait donc pas grand chose, les gars, interrompt Muller, hormis que Rambo et Captain Zodiac sont très probablement une seule et même personne. Le commissaire se remet en marche dans l'allée entre les tables d'écoliers, envoyant valdinguer le stylo dont se servait un inspecteur pour orner le bois d'un graffiti supplémentaire. Navarin

en profite pour se rasseoir discrètement. Muller sort un papier de sa poche, et commence à lire d'une voix sépulcrale:

VALÉRIE Z. - MARIE-JO C. - ZOUBIDÀ K. - LAURE D. - VÉRONIQUE T. -
MICHÈLE M. - ISABELLE E. - NADINE H. - STÉPHANIE H. - JOSETTE B. -
ÉLISABETH A. - ALINE D. - SANDRÀ G.

Muller replie la feuille et la glisse dans la poche intérieure de son blazer. Treize morts. Un taré a déjà tué treize personnes, treize pauvres femmes, toute jeunes, jolies, souvent mariées, des enfants, la vie devant elles. Un taré a détruit tout ça, semé la mort, le désespoir, la douleur infinie, à jamais dans le coeur des familles et des proches. Ce taré humilie la police et la haute hiérarchie. Ce taré est un guignol sanguinaire qui se déguise comme un gosse, et qui se fait appeler Captain Zodiac. Les médias s'intéressent à lui et se jettent sur l'histoire comme la misère sur le pauvre monde. On n'a pas fini d'entendre des âneries à la télé, et de lire des commentaires abracadabrants dans les canards. Le ministre de l'intérieur est fou de rage. Une vingtaine d'enquêteurs supplémentaires vont être affectés en renfort. Paris continue d'être quadrillé, mais à la puissance dix désormais: en haut, on est décidé à y mettre le prix. Les R.G. communiquent que, dans certaines banlieues, des milices anti-Captain Zodiac ont commencé de se constituer, activées par l'extrême-droite, qui a beau jeu de dénoncer la dérive insécuritaire, de même que l'opposition. Martini a été éjecté au profit de la juge Croizette, - autrefois chargée de l'instruction Rambo - qui insistait depuis plusieurs mois pour que le dossier Zodiac lui soit confié. En conclusion, attention à tous: pas un flic ne doit désormais faire la moindre déclaration publique, sous peine de sanctions disciplinaires drastiques. L'inspecteur divisionnaire Navarin reste le chef direct de tous les enquêteurs. Ses brillants états de service lui confèrent une autorité indéniable, mais il lui faut se magner le train, car sa notation annuelle pourrait bien finir par souffrir de l'absence de résultats. Voilà tout le monde au courant. Bon travail messieurs. Muller sort en claquant la porte.

* * *

On sonne chez David. Il regarde par le judas: Le Chevalier himself ! Très étonné, et vaguement inquiet, il ouvre la lourde. Sitôt entré, le chef du CTE lui colle une baffé. Espèce de petit con. Qu'est-ce qui te prend de jouer perso ? Où tu as vu d'agresser ces travelos ? Et voilà qu'il est obligé de prendre des risques, et de monter spécialement à Paris pour redresser la barre. Des fois, il se demande si David est vraiment digne d'être un Chevalier des Étoiles. À quoi ça sert que Max il se décarcasse à bâtir la Légende ? Hein ? David est très affecté, pauvre gosse sur le point de pleurer. Gasp, c'est pas sa faute ChevalMax, il était tellement énervé d'avoir raté la poupée dans son pavillon, à cause du fils qui s'est pointé. Il n'y peut rien s'il y a parfois des imprévus. C'est la

première fois que ça arrive, il fallait qu'il se rattrape, il était tellement empli de Force cette nuit-là. Et puis aussi depuis le temps que le Captain fait régner sa loi, ça l'énervait que les journaux continuent à l'appeler l'Éboueur. Au moins maintenant, tout le monde en France connaît le Captain. Même que Clarisse Méric en a parlé à la télé. Le Chevalier se laisse tomber sur le canapé en soupirant. Son regard noir s'adoucit peu à peu. C'est vrai que, côté publicité, c'est assez réussi. Ça le gonflait aussi que ces crétins de journalistes ne nomment jamais le Captain Zodiac. Il avait pourtant écrit à la presse, et téléphoné plusieurs fois à la télé, mais on lui avait raccroché au nez. Tout de même, à l'avenir, David devra se montrer bien plus discipliné, et suivre rigoureusement ses instructions. C'est la condition sine qua non pour entrer dans la Légende. Pas question d'être capturé et de finir comme un vulgaire criminel. S'agit d'être aussi malin, sinon plus, que le Zodiac, et c'est un sacré boulot, nom de dieu. Bon, et maintenant que David aille donc préparer une omelette, Max meurt de faim.

LE POINT DU JOUR

LÀ BONNE ÉTOILE DU "ZODIAC"

DEPUIS HUIT MOIS, UN FOU MEURTRIER TERRORISE LÀ BANLIEUE PARISIENNE ET NARGUE LÀ POLICE.

C'est une ombre, une silhouette noire, insaisissable. On l'appelait l'Éboueur. On se trompait. Il corrige: mon nom est Captain Zodiac. (...)

C'est la nuit que frappe Captain Zodiac.

Il sait où et chez qui il va: toujours à la rencontre d'une femme. Une femme qu'il a repérée, ou qu'il connaît suffisamment pour savoir qu'à cet instant, elle est seule. Il s'est habillé de noir, porte une cagoule et des gants. Il s'est habillé pour faire peur.

(...) De toutes façons, lorsque Captain Zodiac est en face de sa victime, il est trop tard: avec son attirail, un poignard, une bombe lacrymogène, une paire de menottes et l'indispensable sac-poubelle bleu, il ne lui faut que quelques secondes pour la réduire à sa merci. C'est alors qu'il se déchaîne...

(...)L'événement est d'importance: le nombre des victimes, la cruauté de l'assassin constituent bien plus qu'une succession de faits-divers. C'est aussi un fait de société. Il faudra bien un jour l'expliquer.

* * *

Les 6 lettres du tueur sont projetées sur un écran de la salle de réunion à la criminelle. Une femme d'une cinquantaine d'années, aux allures de vieille protestante, est invitée à livrer ses conclusions d'expert en graphologie. Plusieurs de ses confrères ont déjà examiné les différentes missives, mais elle a une opinion que Navarin juge digne d'être entendue. Amélie Weiss est l'auteur d'ouvrages reconnus sur la psychologie des criminels. D'après elle, l'auteur des messages est un homme, entre

quarante et cinquante ans, plutôt intelligent mais d'un niveau d'études peu élevé. Il maquille son écriture selon un procédé laborieux, inspiré de celui utilisé par le Zodiac américain: chaque caractère des messages a été décalqué sur un original différent, pris dans des lettres manuscrites. De ce fait, l'écriture n'a aucune cohérence, ce qui rend a priori impossible une analyse graphologique. Mais le vocabulaire, les tournures de phrases, et surtout le soin obsessionnel apporté à la dissimulation de l'écriture, révèlent une personnalité paranoïaque et schizophrène, avide de domination, avec un ego très marqué. La syntaxe, le vocabulaire, le ton, peuvent évoquer le langage des animateurs radio ou télé. Par contre, et c'est là l'apport personnel du docteur Weiss, le déguisement du tueur, son comportement sur les lieux du crime et sa signature sur les murs trahissent une grande immaturité. D'après elle, ce n'est pas la même main qui "copie" les lettres et qui trace les signes sur les murs. En conclusion, elle envisage que l'on puisse avoir affaire à deux personnes: le tueur et le corbeau.

Diane et Navarin se retrouvent au bistrot du coin. Un coup de fil à passer, l'inspecteur s'absente quelques instants aux toilettes. Elle baille. Marre de mal dormir, marre de ces cachets qui abrutissent et qui rendent le réveil si pénible. Elle a commandé un demi de Kronenbourg, qu'elle a déjà vidé à moitié quand Navarin revient, tout sourire. Alors, que pense-t-elle de l'analyse du docteur Weiss ? Diane baille à nouveau, oubliant de mettre la main devant sa bouche. Pour elle, ce n'est pas impossible, vu l'histoire du psoriatomachin relevé au microscope : le corbeau vit peut-être dans le sud de la France, peut-être qu'il écrit en plein air, ou elle ne sait quoi, punaise, cette affaire commence à lui peser. Navarin lui donne une bourrade, l'oeil vif et rigolard. Allons allons, la pêche, ça boume, quoi. C'est pas con cette histoire de double, l'inspecteur est prêt à y croire, en tout cas ça peut orienter les recherches, s'il y a effectivement un complice, les chances de démasquer l'un ou l'autre sont multipliées par deux, de part le fait. Diane regarde son supérieur, perplexe. Elle le trouve bien optimiste. Pourtant, c'est le marasme absolu, la honte jetée sur la police, l'échec sur toute la ligne. Allons allons, du cran mignonne, on en a vu d'autres, je l'ai bouclé le tueur de bébés, je lui ai fait sa fête, alors Captain Zodiac, j'te dis pas comme on va finir par se l'encadrer en beauté, et lui mettre une tête au carré de première bourre, on nous la fait pas longtemps à nous autres, hein, pas vrai Diane. Elle n'arrive pas à partager son entrain. Il est trop fort, ce Captain. Seul, il nous baise déjà tous, alors en plus s'ils sont deux, tu penses Jean-Paul.

6 MAI 91

David s'éveille, à poil sur le canapé du salon. Enfilant son slip de la veille, il va préparer le café pour Max, toujours en train de ronfler dans son lit. Pendant que la cafetière fait son travail, il descend acheter des croissants et des journaux, et remonte fissa pour préparer un plateau garni de toutes les bonnes choses que le Chevalier aime trouver au réveil: oeufs brouillés au fromage, sauce chili, sel, poivre, café noir brûlant, pain brioché, Planta-fin, confiture, corn-flakes, sucre, Nutella. Le Chevalier est ravi de l'attention, la journée commence en beauté, il s'étire en soupirant d'aise, merci petit.

David jette fièrement les journaux sur le lit. Bien qu'un célèbre chanteur soit mort la veille, raflant la vedette, les exploits du Captain Zodiac s'étalent encore, en gros caractères, parfois sur des doubles pages entières. Le Chevalier, aux anges, entame sa revue de presse en engloutissant ses céréales. Il s'esclaffe devant les commentaires, et certaines absurdités qu'il relève au fil des colonnes. David est content que le Chevalier soit content. C'est bon, on est des stars, hein. Tout le monde balise devant le Captain. Il s'assoit auprès de son maître, qui lui sert une tasse de café. La fâcherie de la veille est oubliée, le Chevalier est radieux. Putain, fils, regarde-moi ça, une double dans Le Point du Jour, trois dans le Parisien, et alors j'te raconte pas la prochaine livraison de Détective. Ils en sont là quand on sonne. Échange de regards, merde. À pas de loup, David va regarder par le judas, après avoir fermé la porte de sa chambre sur le Chevalier. Pauline, zobalor. Bon, il ouvre. À peine entrée, la syster tique devant le désordre crasseux de l'appart et la mine défraîchie de son frère. Elle se plaint de ne plus avoir de ses nouvelles. N'avait-il pas parlé de passer avec Loretta ? Oui, mais il a un nouveau travail, donc il est très occupé. David réalise à cet instant que traînent encore dans la pièce quelques bricoles compromettantes. Le copain Doc, par exemple, qu'il recouvre in extremis d'un vêtement. Le regard de Pauline s'arrête sur le canapé où le Chevalier a posé son sac de voyage, puis sur des dessous féminins qui dépassent d'un tiroir du buffet. Putain Pauline, fais pas ton Francis, tu sais que j'aime pas qu'on s'intéresse à mes affaires intimes, c'est à ma copine, le soutif. Je te jure, je viens dîner bientôt, très bientôt avec elle, tu vas voir comme elle est jolie. Bon, sorry syster, c'est pas le tout de papoter, David a des choses à faire. Gentiment mais fermement, il la repousse vers la sortie tandis qu'elle évoque le bordel ambiant. Oh, Pauline, s'te plaît, oui, je vais faire le ménage, mais non, les acariens, tu parles, pfff, y en a pas. Ah non, il ne veut pas non plus qu'elle entre dans sa chambre, surtout pas, c'est trop le foutoir, elle l'engueulerait. La main sur la poignée de la porte, elle se retourne pour lui faire face. Elle se fait du souci, David. Il faudrait peut-être qu'il retourne voir un docteur. S'il ne va pas bien, il faut qu'il se confie à sa grande soeur, comme par le passé. Est-ce qu'il ne se droguerait pas ? Est-ce bien sûr qu'il ne fait pas de conneries ? Qu'est-ce que c'est que ce nouveau travail ? Et Anatole, le voit-il toujours ? Et Loretta, est-ce qu'elle existe vraiment ? Agacé, David coupe court: il va venir dîner avec elle, un de ces soirs, promis-juré. Pauline verra alors que tout est vrai, et parfaitement normal. Elle s'en va à regret. Il pousse un ouf de soulagement, refermant à clé derrière elle. Dans la chambre, le Chevalier le félicite d'avoir expédié sa frangine comme il convenait, avant de lui demander de réserver un billet sur le prochain T.G.V. pour Marseille. Et puis dis-donc, fils, tu vas me faire le plaisir de me débarrasser les murs de toutes ces cochonnetés. C'est pas que ça me dérange, c'est même assez artistique dans le genre, mais imagine que les flics débarquent pour une perquise, hein ? Alors zou, tu me fais le ménage, et tout ça à la poubelle. S'agit d'être prudents, très prudents. J'ai réfléchi, fiston. Va falloir que tu descendes dans le sud. Je prépare tout, t'en fais pas. Repoussant la couette avec entrain, le Chevalier met un pied à terre. Le droit. Faut pas s'inquiéter, garçon, tout ce qu'il y a dans les journaux c'est des conneries. À part à la rigueur l'âge du tueur, mais les jeunes

blonds c'est pas ce qui manque chez nous, eh eh ah ah, qu'ils sont cons, mais qu'ils sont cons - on n'a pas le droit d'être aussi con.

* * *

LE POINT DU JOUR

GÉNÉRATION ZODIAC

Depuis son mémorable rodéo du bois de Boulogne, le Captain Zodiac a probablement atteint l'un de ses principaux objectifs: il est devenu une vedette. Toutes les chaînes de télévision, tous les journaux parlent de lui. Et rares sont les conversations, au café, au bureau ou à la maison, qui n'ont pas porté sur lui. Bien avant tous les autres problèmes de notre société, il est à la une de l'actualité. Il *est* l'actualité.

Est-ce pour autant la fin de ses crimes ? Pour répondre à cette question il faudrait savoir à quel degré de notoriété le Captain Zodiac souhaite parvenir. Paris, la France, suffisent-elles ? Et quel *contenu d'image* veut-il donner à cette célébrité ?...

* * *

Au commissariat de police du 19^{ème}, quelques flics examinent le portrait-robot affiché sur le panneau d'information inter-services et s'esclaffent devant l'accoutrement du Captain Zodiac. Un fourgon cellulaire arrive, d'où l'on débarque un clodo ivre-mort. Vociférations alcoolisées, insultes entrecoupées de quintes de toux grasse, gesticulations. Il ne faut pas moins de trois plantons pour traîner l'individu jusqu'à la salle des gardés-à-vue, à l'étage. Alors qu'on s'apprête à lui ouvrir la porte vitrée blindée, il se met à crier: dans la cellule, il vient d'apercevoir trois crânes rasés. Or, c'est bien connu, les skinheads et les clochards ne s'apprécient guère. Bonne pâte, un jeune brigadier lui dit de ne pas s'inquiéter. Les skins ne risquent pas de moufter, vu qu'ils sont en passe d'être inculpés de meurtre. Ça ne rassure pas le SDF, qui demande à être logé ailleurs - et puis quoi encore, l'hôtel est complet, allez hop. Terrorisé, il va s'asseoir le plus loin possible du trio, se recroquevillant dans un coin de la pièce. Bientôt, la porte s'ouvre à nouveau. Un quatrième skin est jeté sans ménagement sur le sol pisseux, tandis que deux flics extraient de force l'un de ses camarades. Devant le traitement que l'on réserve à ses ennemis, le pochetron se sent quelque peu rasséréné.

* * *

Diane sort deux steaks hachés du congel et les balance dans la dernière poêle encore propre. 23 heures, journée passée à écumer pour la énième fois les bars glauques

et les sex-shops de Barbès à Pigalle. Portraits-robots trop approximatifs, patrons réticents, clients effrayés, indicis muets. Bilan: zéro. Découragement. Toujours la tête fourrée dans les poubelles de la société, les mains qui remuent les ordures pour essayer de dénicher la perle, le petit début de piste qui commencerait à faire avancer un peu l'enquête. Punaise de misère humaine. À propos d'ordures, faudrait quand même qu'elle trouve le temps de se coller au ménage, la cuisine est ripou, pff... Et Navarin qui la drague, il est gentil Jean-Paul, mais faudrait qu'il comprenne et qu'il renonce. Et puis toujours ces rêves à la con, les fourmis au bout des doigts, et cette sourde douleur au ventre, ces palpitations, ces bouffées de chaleur. Penser à Daniel. Il l'a appelée au boulot cet après-midi, il insiste pour la voir un de ces quatre. Il s'accroche, tant mieux. Elle le rappellera, mais pas ce soir. Elle va prendre ses cachets et s'endormir devant la télé. Pourvu qu'elle ne rêve pas, ça la changerait.

* * *

Helmut le skinhead est assis sur une chaise, en slip et rangers sans lacets dans une salle d'interrogatoire. Deux flics le harcèlent, questions débitées sans discontinuer, pression maximum. Crépitement de la vieille machine à écrire mécanique, trois carbones réglementaires glissés sous le rouleau. Helmut garde le silence, tête baissée. Un inspecteur lui flanque une baffe. Pas de réaction. On lui rafraîchit à nouveau la mémoire: lui et ses copains ont été ramassés dans la soirée, suite à une ratonnade rue de Meaux. L'un des deux marocains agressés vient de décéder d'une hémorragie interne. L'autre a huit côtes cassées, le visage en bouillie, dents explosées. Les skins étaient six. Une patrouille a réussi à en choper quatre. Le nazillon relève la tête pour nier les faits avec arrogance. Nouvelle baffe. C'est alors qu'un inspecteur remarque sur l'abdomen d'Helmut comme la cicatrice d'une entaille au rasoir. Ou d'un coup de couteau.

* * *

Fred, le journaliste spécialiste des affaires criminelles au Point du Jour, entre dans le bureau de Serge Alexandre, le rédacteur en chef. Il lui remet plusieurs lettres signées Captain Zodiac. Un stagiaire les avait archivées parmi le courrier des malades habituels, qui ne trouvent rien de plus bandant qu'adresser des correspondances délirantes à la presse. Le chroniqueur ne s'y est bien sûr jamais intéressé, jusqu'à la révélation récente du surnom du tueur.

Extrait de la lettre reçue au Point du Jour le 27/12/90.

"(...) À ce jour, trois personnes ont été retrouvées "assassinées" en région parisienne. Or, vous en avez à peine rendu compte dans les colonnes de votre torchon. Il s'agit pourtant d'Événements de première importance, et non de simples faits divers, comme vous vous en seriez aperçu si vos "journalistes" avaient procédé

à des investigations dignes de ce nom. Hélas, il faut se rendre à l'évidence, Woodward et Bernstein ne travaillent pas au "Point du Jour"!

La place et le temps me manquent pour expliciter à fond pourquoi ces "morts" ont une telle importance. Qu'il vous suffise de savoir que les Forces Cosmiques ne sont pas étrangères à ces Événements. Aussi gardez-vous de juger, car le jour du Jugement est proche, et ceux qui ont jugé seront jugés à leur tour.(...)

J'ai constaté avec irritation que vous m'aviez surnommé "L'Éboueur" Inutile de vous dire que j'en ai été profondément choqué. En effet, je me nomme Captain Zodiac. C'est sous ce Nom - et seulement celui-là - que je vous autorise dorénavant à raconter mes Exploits.

À l'heure où la presse se présente souvent comme "en difficulté", je trouve bien étonnant que vous ne saisissiez pas la perche que je vous tends. Mon histoire ravirait vos lecteurs, et je suis sûr que le tirage de votre misérable feuille de chou augmenterait si, par exemple, vous faisiez la une sur mes Aventures, au lieu de consacrer vos plus gros titres à des problèmes internationaux qui n'intéressent personne. Sans réaction de votre part, sachez que je me réserve le Droit de contacter d'autres journaux.

Je suis sûr que vous tiendrez compte de mes Remarques, sans quoi vous vous exposeriez, ainsi que vos familles, à ma Juste Colère.
Messieurs les journalistes, je ne vous salue pas !"

Signé: CAPTAIN ZODIAC

P.S.: Je ne suis pas de ceux à qui l'on raccroche au nez. Veuillez signifier à la personne qui s'occupe de votre standard qu'elle cesse d'avoir à Mon Égard un comportement insultant.

7 MAI 91

CARNET DE NOTES DE DIANE, nuit du 6 au 7/05/91

Un vaste jardin, crissement du gravier sous mes pas. Grands arbres noirs, vent glacé, ciel mauve fluorescent avec des éclairs./Je me suis perdue, des statues blanches me font peur, je cours. J'appelle papa au secours./Vision d'horreur: un chien est pendu à une branche d'un arbre tordu. Je pleure, panique, je veux me réveiller mais pas possible, horrible, ça continue./Voix de Sidonie à mes oreilles, je réalise qu'elle est là, tout près. Je sursaute et regarde à côté. Je vois Sido, pendue à une autre branche, mais elle n'est pas morte, elle me parle. Elle me dit de ne pas m'en faire, elle me montrera un chemin pour sortir d'ici. Je suis terrorisée, j'ai froid, je pleure, je veux rentrer à la maison. Sido me dit que nous sommes au pays des morts...

* * *

Muller est au téléphone en conversation animée, quand Diane pousse timidement la porte de son bureau. Il lui fait signe d'entrer, sans prêter attention à l'extrême pâleur de son visage. Un peu chancelante, elle s'assoit sur une chaise, baissant la tête. Ça tourne encore un peu mais ça va mieux, beaucoup mieux même, respirer doucement, bien à fond, que personne ne s'aperçoive de rien. Muller raccroche et se lève d'un bond en se frottant les mains, frétilant d'excitation. Il ouvre une boîte à cigares et s'allume un Partagas Lusitania, le barreau de chaise des grandes occasions. Au turbin, jeune femme. Du nouveau, et pas dégueu. Primo, Navarin vient de se rendre d'urgence au commissariat du 19^{ème}: un skinhead arrêté pour homicide vient de raconter aux collègues qu'il a été agressé en février 88 dans les catacombes par un type qui pourrait fort bien être Rambo. La juge Croizette vient d'ordonner le transfert du témoin dans les locaux de la Criminelle pour interrogatoire. Diane assistera Navarin pendant la séance. Deuzio - mais ça c'est pas son problème immédiat - il paraît que le taré, pardon, le Captain, envoyait depuis des mois une correspondance abondante au Point du Jour. Pour ce qui est du skinailon, Navarin fera le méchant - comme d'hab - et c'est vous qui serez la gentille. Ce petit facho, mademoiselle, faut me le chouchouter, il a sûrement des trésors à raconter.

Diane arrive dans la petite pièce sans fenêtre au sous-sol de la Criminelle, et salue son supérieur d'un hochement de tête. Le cul rivé sur une chaise métallique à la peinture écaillée, le jeune Helmut, salement amoché, est aux prises avec un Navarin en grande forme et fumant clope sur clope, cendrier débordant de Marlboros consommées jusqu'au filtre. Tout à la joie de son travail, l'inspecteur ne remarque pas l'état de faiblesse de son équipière. Il harangue sa proie, l'informant qu'il n'a vraiment pas de chance, car il a devant lui le seul flic communiste de la capitale, l'inspecteur Navarinoff. Et ce flic rouge vomit les petites frappes skinheads, surtout lorsque ces fils de putes tombent à trois contre un sur de pauvres bougnoules innocents. Assis dans un coin, derrière un bureau branlant, un brigadier plutôt mal à l'aise est aux commandes de l'Olivetti maison, s'interrogeant sur la façon de traduire réglementairement les propos de son supérieur hiérarchique. Enfoiré de mes deux, fasciste assassin, je vais te les arracher tes petites roupettes, et les faire bouffer à ta mère sauce madère, compte sur moi, si tu me balances pas tout, mais alors tout ce que tu sais sur Rambo. Le malheureux Helmut grelotte de tous ses membres, chialant, pitié m'sieur, j'ai déjà tout dit, tout, j'vais porter plainte, j'en peux plus, j'veux mon avocat, hoquets spasmodiques. Navarin attrape un annuaire, et vlan, un grand coup sur la p'tite tête rasée, pour appeler ton avocat t'attendras encore quarante-huit heures hitlérien de mes deux noix, et d'ici là tu seras devenu du corned-beef, bonne idée la plainte, comptes-y, j'vais t'aider à t'éclaircir les idées, non mais tu veux du p'tit four avec ton thé, et vlan et vlan. Diane baisse les yeux, ça tourne, ça tourne, punaise, respirer, pourquoi fait-il ça, pourquoi ? Elle vient s'interposer entre Navarin et sa victime. Jean-Paul, merde. Elle voit ses yeux brillants, d'exaltation, sa chemise tachée de sueur qui sort de son pantalon, un vrai

démon. Enculé de nazi. Jean-Paul, merde. Elle lui prend l'annuaire des mains et le balance sur le bureau du brigadier, qui laisse échapper un soupir de soulagement. Laisse-moi faire cinq minutes, sors, va boire un coup. Ho, Jean-Paul, tu perds la boule ?

* * *

Venu faire quelques emplettes à Foune-Center, David est en contemplation devant un mur bien garni d'accessoires SM, au sous-sol de la boutique. Alors que le taulier lui vante en bon commerçant les mérites et effets cutanés de tel ou tel instrument, il sent une main se poser sur son épaule. C'est Anatole. Eh ben ça fait une sacrée paye, Dave. David le regarde un instant sans réagir, avant de lui adresser un sourire poli. Ah, salut, vieux. Ben ouais, il achète quelques bricoles pour s'amuser avec une copine. Joe range le matos dans un grand plastique blanc, et David règle en liquide avant de quitter les lieux. Anatole lui emboîte le pas, et offre d'aller boire un coup au soleil, dans un coin du jardin des Halles. Il fait beau, c'est le printemps, on causera, ça sera cool. Après être passés chez un arabe acheter un pack de Kro, les deux garçons vont s'asseoir sur un coin de pelouse, en bordure de l'allée Edgar Poe. Le fils de famille ouvre une canette pour son pote, et commence à raconter avec volubilité son cheminement personnel depuis quelques mois: il travaille toujours au kiosque, pas exaltant mais ça roule. Mais surtout, et c'est ça la grande nouvelle, il a désormais un ami régulier, avec qui il assume son homosexualité. Eh oui, à trente piges sonnées, mieux vaut se rendre à l'évidence. Ça aide à vivre plus cool, et y a pas de mal à préférer les hommes, tu sais, Dave. Il a l'air plutôt épanoui, Anatole, tout prêt à se répandre en prosélytisme. Il trouve que David a une petite mine. Et puis, franchement, qu'est-ce que c'est que cette idée d'acheter des menottes et des bâillons ? David aurait-il franchi le pas de réaliser ses fantasmes ? Ben oui, vieux. David raconte volontiers qu'il s'est mis au S.M. avec la femme de son patron, Loretta, une jolie pute qui est folle amoureuse de lui. La preuve, elle s'est teint en blonde spécialement pour lui plaire. Ils font des trucs fendards tous les deux. Ça tombe bien, il adore les faire souffrir, ces salopes. D'ailleurs elles adorent ça. La preuve, il les collectionne, et ne compte même plus toutes ces chiennes à qui il a réglé leur compte. Maintenant elles brillent comme des étoiles dans le ciel, elles contribuent à harmoniser le cosmos. Anatole ouvre des yeux ronds, soufflé de la violence bizarroïde des propos de son ami. Silence gêné. Un fossé s'est creusé entre eux, David se balade maintenant aux frontières de la folie, il joue avec sa santé. Ou plutôt, sans doute, sa mythomanie coutumière a empiré. De toutes façons, pour Anatole, David a vraiment trop changé: il n'est plus qu'un pauvre et pitoyable obsédé, un illuminé mûr pour le cabanon. Bières bues, ils se séparent, promettant hypocritement de se téléphoner.

Le téléphone, punaise, à 6 heures 35... Au bout du fil Edith Croizette, qui cherche Navarin. Diane étouffe un bâillement. Non, elle n'a pas eu de nouvelles de son chef depuis hier soir. Perquisition au domicile du skin confirmée aujourd'hui à dix heures. Rendez-vous sur place, 38 rue de Passy, Paris 16ème. D'accord, madame le juge, Diane rapportera la communication à son supérieur dès qu'elle le verra, au bureau tout à l'heure sans doute. Oui, la nuit a été longue. Merci madame le juge. Clic. Diane met un pied à terre, puis deux. Attendons un peu, non ça n'a pas l'air de trop tourner. Punaise, ce malaise d'hier au boulot. Ça lui a fait bizarre de se sentir partir, mon dieu, cette pâleur mortelle que renvoyait le miroir des toilettes, et l'eau froide qui n'arrangeait rien. Sortie à tâtons de la brigade, salut Henri, non ça va, cinq minutes, dis à Jean-Paul que je reviens dans cinq minutes. Quai des Orfèvres, et à l'aveuglette direction le bout du monde, le bar du coin, loin des collègues, appelez un médecin svp, vite, non, pas grave mais vite svp. Il est venu, le médecin, diagnostic panic-attack, piqûre, filé des comprimés et puis ça a été bientôt mieux, beaucoup mieux, merci docteur. Non, pas d'arrêt de travail, ah non, je vous assure, je suis flic, on a besoin de moi, merci docteur merci encore. Punaise. Première fois que ça arrive. Faire quelque chose quand même, quelle conne, quelle pauvre fille, constitution trop faible, trop émotive aussi, ça doit être commun à tous les prématurés, sept mois c'est trop jeune pour naître. Bon, hier ils n'ont rien vu, et ça va à peu près bien ce matin. Un cachet quand même, l'un de ceux du docteur, et puis debout ma fille. Elle enfle un jean, et son sweat d'hier. Oh là, à peine trois heures de sommeil, c'est pas une vie de jamais pouvoir traîner au lit. Pieds nus, elle ouvre la porte de sa chambre et entre dans le salon. Endormi tout habillé, Navarin ronfle sur le canapé, un bout de couverture jeté sur les reins. Touchant, ce grand gaillard. Il avait l'air tellement largué hier soir après sa crise avec le skin. Dans le couloir où elle l'a rejoint durant une pause, il a même écrasé une larme, incroyable. Chacun ses soucis, hein. Elle n'a pas osé lui refuser quand il lui a demandé de dormir chez elle. Crise de blues, solitude du flic, elle connaît. Maintenant, faudrait pas qu'il s'imagine des trucs et qu'il devienne collant. Elle le connaît, celui-là, elle l'aime bien, de plus en plus même, mais elle ne l'aime pas. Nuance. Elle pose la main sur son épaule et le secoue doucement. Les ronflements s'amplifient. Jean-Paul ? Eh oh, Jean-Paul, c'est le matin. Papa est en voyage d'affaire, mais maman et la bonne assistent à la perquisition dirigée par la juge Croizette. Maman est dans ses petits souliers Clergerie, catastrophée de voir Helmut revenir au bercail menottes aux poignets. Mon dieu mon fils, que t'ont-ils fait, que signifient ces marques ? Tandis que la juge informe madame que son enfant chéri est inculpé de meurtre raciste avec préméditation, Diane et une poignée de collègues font un rapide tour de l'appartement. Dans la chambre proprette du nazillon, marqueterie bien astiquée, un drapeau nazi fort seyant orne la tête de lit. À proximité de la chaîne hi-fi, une collection de chants hitlériens parmi les plus exquis éditée par la Serp trône en place de choix, au côté des sympathiques Screwdriver, Zyklon B et autres immortelles stars de la scène skin. L'inévitable batte de baise-baule et diverses

affichettes, photos, reliques et fanfreluches national-socialistes complètent le tableau de l'univers attachant du grand enfant. Devenu parfait collaborateur en ses murs, Helmut ne se fait pas prier pour ouvrir ses placards. Il se confie plus volontiers, des souvenirs anciens lui reviennent en mémoire. D'un tiroir du secrétaire Louis XV qui lui sert à faire ses devoirs, il sort la Rolex confisquée à Rambo dans les catacombes en 88. La montre est aussitôt enveloppée dans un sachet, brandi par Diane d'un geste triomphant sous le nez de la juge, qui vient de faire irruption dans la pièce. La maman comprend avec angoisse que son chérubin va devoir interrompre pour quelques années ses études de droit à la faculté d'Assas.

Diane, Navarin et la juge Croizette s'offrent une petite coupe au zinc du bistrot du coin. À la fin de la perquise, Helmut a eu comme un déclic et s'est miraculeusement souvenu d'un prénom entendu dans les catacombes: Dave, ou Dan, ou Don, un nom anglo-saxon. Voilà du concret, ça évolue. Commencer par ratisser du côté des étudiants américains à Paris, mais la juge n'y croit pas, selon l'Helmut le jeune au couteau n'avait pas d'accent. Ce serait plutôt un surnom - un David, un Daniel ou un Donatien - et ça fait du monde. La piste de la Rolex est plus intéressante: c'est une montre de prix, numérotée, et on a peut-être une chance de retrouver la boutique qui l'a vendue, si toutefois elle n'a pas été volée. Beaucoup de vérifs en perspective, mais tout de même, à la vôtre. Navarin avale la sienne cul sec - jamais d'alcool, mais le champagne ça se refuse pas - et s'excuse pour aller vidanger aux toilettes. À peine son chef est-il descendu que Diane aperçoit Daniel Marlin entrant dans le café. Il est passé à la P.J., et on lui a dit qu'il pourrait trouver là la fine équipe. Ça sert d'être journaliste, il a même l'impression que les flics l'aiment bien, c'est trop. En le voyant, les yeux de Croizette papillonnent de plaisir. Fan des documentaires de Marlin, elle n'a pas raté une seule de ses émissions sur la sexualité des français. Elle attend avec impatience les films qu'il prépare sur la justice: ça risque de faire grincer quelques dents dans la magistrature. Daniel opine, c'est vrai qu'il y a des résistances ça et là, mais bon, il a l'habitude, et il adore remuer les institutions. Le journaliste commande lui aussi une coupe, qu'il lève à la santé de l'enquête sur le Captain. Ça avance, il parait ? Navarin, revenant du sous-sol, intervient. Dites-donc, vieux, essayez pas de vous renseigner, j'veus vois venir, vous, j'les connais les types dans vot' genre, non mais. Diane se sent un peu gênée. Elle remarque les oeillades mauvaises que Navarin, pas ravi de voir débarquer un rival, adresse au journaliste. L'inspecteur entraîne sa subordonnée à l'écart. D'où il sort, celui-là ? Depuis quand elle le connaît ? Qu'est-ce qu'il vient s'incruster, et poser ses questions ? Pas question de lui dire un mot, compris ? Un peu nerveuse, Diane regarde du côté du comptoir, où une Croizette complètement séduite continue de converser avec la vedette du documentaire de création. Oh, elle le connaît à peine, mais non Jean-Paul, mais non, il est sympa c'est tout.

* * *

David pianote machinalement sur la télécommande. Avance rapide sur les séquences dialoguées, gonflantes, et ralentis, voire arrêts sur image aux moments chauds. Sur l'écran, une scène ringarde d'un film de cape et d'épée des années 60, "Captive du Donjon", dont l'affiche orne le salon. Un soudard ivre mort s'affaire à trousser une prisonnière blonde, la marquise de Beauvallon, dans la cave d'un château de carton-pâte. Du chiqué, on voit bien qu'ils le font pas pour de vrai. On sonne. Putain de chié, ça l'énerve toutes ces visites inopinées depuis un moment. Encore cette allumée de Loretta. Il soupire, hésite, regardant autour de lui. C'est toujours un bordel immonde mais, dans le salon au moins, rien ne trahit sa double vie. Il ouvre donc, et la fait entrer. Loretta passait la soirée en ville chez sa soeur, et elle a eu envie de dire un petit bonsoir à David avant de se rentrer. Le Marcel est sorti faire une belote avec ses poteaux, il va encore rentrer tard - et sûrement bourré. Oh, il devrait se payer une femme de ménage, le petit chou à la crème, hihhi. David comprend qu'elle est un peu paf. Bon, pourvu qu'elle ne lui prenne pas la tête trop longtemps. Il la regarde évoluer dans la pièce d'un pas hésitant avant de tomber en arrêt devant la télé. Mince, il a oublié d'enlever le film. Woaw, la marquise de Beauvallon ! s'exclame Loretta. David soupire, ouais, c'est sa mère. Qu'est-ce qu'elle était canon alors ! Loretta a très envie de voir le film en entier. Il lui a souvent parlé de sa mère, mais il n'a jamais voulu lui montrer un de ses films, le canaillou. Effectivement, David n'y tient pas, c'est un navet tu sais. Mais Loretta, pas de cet avis, pousse des sifflements d'admiration, décidée à regarder. Agacé, David passe dans la cuisine. Il ne sait que faire, et finit par sortir deux bières du frigo. Bonjour la glu, cette nana. Quand il revient, Loretta est en petite tenue - pour lui montrer sur elle le dernier présent qu'il lui a offert: une jolie guêpière rouge, avec slip assorti. Elle se renouvelle pas, zobalor, c'est pour ça qu'elle est venue bien sûr, elle essaye encore de se faire troncher, pas possible, elle a de la suite dans les idées. En plus, elle a mis les affaires de la pute, elle se rend pas compte ce que c'est moche et vulgaire, j'hallucine. Il s'assoit prudemment à côté d'elle et lui tend une canette. Oh, mais elle l'a déjà vu ce film, elle s'en souvient, ça alors, si on lui avait dit un jour qu'elle travaillerait avec le fils de cette célèbre actrice, oh, elle aimerait tant la connaître, est-ce qu'il la lui présentera un jour, dis David ? Bon, Loretta c'est pas pour dire mais peut-être que tu as assez bu, finalement, non ? Ah mais non mais pas du tout, qu'est-ce qu'il est timide alors ce David, elle se rapproche et l'entoure affectueusement de ses bras. Elle se met à lui susurrer des mots doux à l'oreille. Putain, la sangsue. Ecoute, Loretta, je t'aime beaucoup. Mais il y a ma religion tu le sais, et en plus je ne peux pas faire ça à Marcel. Soyons raisonnables. Elle ne l'écoute pas. Résolument d'humeur coquine, elle le renverse sur le lit, lui fait des chatouilles, s'étonnant qu'il les craigne si peu. David prend sur lui pour garder son self-contrôle. Il a sous le nez les formes de Loretta soulignées par la guêpière, les seins ronds rehaussés par le balconnet, les poils noirs sous la dentelle du slip. Mais ça ne lui fait pas spécialement d'effet, ça le dégoûterait même plutôt, il ne la trouve pas sexy - elle commence à l'énerver celle-là. Il finit par la repousser un peu brutalement. Bon, d'accord... Et si elle divorce avec Marcel, est-ce que David voudra bien l'épouser ?

* * *

Daniel remplit à nouveau le verre de Diane, achevant la bouteille de bourgogne. De la pointe de sa fourchette, elle dessine des motifs sur la nappe à carreaux rouges et blancs jonchée de miettes. Petit silence gêné après le fromage. Daniel en profite pour s'allumer une Dunhill. Elle a les yeux baissés, consciente des effets du vin qui enflamme ses joues. Il est bien ce type, qu'est-ce qu'il me trouve ? Des gens l'ont reconnu, ils nous matent faut voir comment. Il est séduisant - même Croizette en pince pour lui. Il parle doucement, et ses yeux, tout ce qu'ils me racontent, peut-être qu'il est amoureux aussi, je ne sais pas. Peut-être aussi qu'il manque une flic à son tableau de chasse. Il plairait bien à papa. Quinze ans de différence, c'est pas vraiment choquant entre un homme et une femme. Compris en tout cas qu'il est libre, célibataire, message reçu, merci Daniel, disponible malgré son boulot, pas mal de temps entre les tournages qu'il dit, ça doit être la classe de sortir avec un type comme ça, en plus il a l'air attentionné. Le garçon apporte la carte des desserts et Daniel lui demande de choisir. Lui prendra juste un petit cognac. Comment une nana aussi mignonne a-t-elle pu atterrir chez les poulets, incroyable, elle est belle, intelligente. Flippée aussi, j'adore, je l'intimide, bon, mais elle aussi, si elle savait. Ce sourire. Un père artiste et anar, marrant, une belle fille comme ça, flic, ben mon vieux intéressant toutes ces contradictions. La faire rigoler, trop charmants son petit rire nerveux, ses yeux clairs, ses regards fuyants, le rouge de ses joues. Bien parti tout ça, faut que je lui propose une petite virée maintenant, pas question de finir la soirée là-dessus, c'est cette nuit ou jamais mon garçon, elle est pas maquée, mais y en a au moins un qui n'attend qu'une occasion pour lui mettre le grappin dessus, attention, pas se laisser doubler, bon dieu. Castel ou les Bains, non, un truc plus simple, surtout pas la jouer frime avec cette nana.

Joe Dassin, pas possible, le DJ a osé envoyer Joe Dassin, l'Été Indien en plus, ça c'est du slow mon pote, ça se rate pas une occasion pareille, inévitable, allons-y pour ton va-tout mon vieux Daniel. Diane se laisse entraîner sur la piste où les lumières se tamisent. Les couples s'enlacent. Je ne sais pas, on verra ce qu'il va faire, je ne sais pas si je veux, oui, si, je veux, vas-y Daniel, oh là là j'ai tellement bu aussi... Et c'est parti, attention mon vieux, évidemment une bonne petite érection, ça pouvait pas rater, bon, s'agit de pas trop la coller, qu'elle sente pas ça, ou alors carrément, qu'elle le sente mon machin, je sais toujours pas si elles aiment, bon, pour l'instant on serre pas trop, just tenderness, vas-y Joe, envoie le sirop, on ira où tu voudras quand tu voudras, bien dit, oh mon vieux elle m'excite... Punaise, je sens sa queue, je la sens contre ma cuisse, il a beau faire ce qu'il peut pour éviter le contact, je la sens, il sait que je la sens, oh les petites caresses dans le dos, sa poitrine contre mes seins... Joe Dassin fini, le DJ (un maniaque) enchaîne avec Procol Harum, "Whiter Shade Of Pale", on continue l'air de rien, ah il s'enhardit le vilain, tiens tiens, voilà que ça descend un peu tout à coup, plus bas que la taille, une main sur la fesse droite même carrément, ben tiens... Quel cul, tudieu, ferme et tout, et cette cambrure - cette nana mon vieux elle me fait trop bander,

j'en peux plus, gaffe sinon il va m'arriver des bricoles, ce serait la honte, bon, allons-y pour les deux mains, maintenant on attaque, phase finale, en avant toute et sans joker, sa tête se relève, elle sort du creux de mon épaule... Il me regarde, il me sourit, oh ces yeux, j'ouvre la bouche, vas-y oui Daniel, tu peux, je cède, je suis d'accord. Avec la langue.

9 MAI 91

Seule dans son bureau, Diane est plongée dans les centaines de pages du dossier Rambo, à la recherche d'un "Dave" ou d'un "Don" qui serait cité parmi les témoignages recueillis depuis 88. Vérifier, revérifier, recouper, fouiller, se tuer les yeux à lire et relire, boulot de flic à la con - comme les collègues qui essayent en ce moment de remonter la piste Rolex. Besoin d'un café, elle va à la machine et s'adosse contre le mur en attendant que le gobelet se remplisse. Souriante, elle ferme les yeux en respirant profondément. Daniel. Elle a encore sur elle son odeur, pas eu le temps de se doucher ce matin, sauté dans le jean, enfilé sweat et blouson et direction la Crime, grunge... Alors, fillette, on a passé une bonne nuit ? Navarin lui tend son long sans sucre. Elle remarque son regard soupçonneux. Salut Jean-Paul, ça va et toi ? Ouais. T'as une drôle de tête, fillette, t'étais où, hier soir, je t'ai laissé un message, alors on sort faire la fête ? Oh Jean-Paul, dis, m'appelle pas fillette je t'ai dit, et je fais ce que je veux, on n'est pas mariés. Pas mariés, ouais, pas encore, mignonne. N'empêche, fais gaffe avec Marlin, j'aime pas ce type et je vois bien le petit manège entre vous, hein, celui là il me troue le cul avec ses grands airs... OK Jean-Paul, j'en parlerai à mon cheval, tu sais que t'as l'air pas dans ton assiette, toi non plus ?

* * *

David est venu dîner chez Marcel et Loretta, un appartement meublé Louis XV de chez Confo, astiqué et fleurant bon le Pliz. Napperons brodés, poupées espagnoles, bar abondamment garni, vue sur un jardin parsemé de nains bariolés. Rond comme une queue de pelle, Marcel remplit généreusement de Vieux Papes le verre de David, qui s'en débarrasse discrètement dans un bac à fleurs avec la complicité rigolarde de Loretta, elle aussi un peu partie. Le garçon écoute avec un sourire mi-poli, mi-amusé les divagations habituelles du Marcel. C'est qu'il fait maintenant partie de la famille. Avec ses bonnes manières, les clients de l'épicerie sont contents, et le Marcel plus encore. Bref, il est comme qui dirait devenu le fils adoptif du couple. En attendant la venue, dans quelques mois, du petit têtard qui se niche dans le ventre de Loretta. Au digestif, il est à nouveau question de la visite des flics à la boutique. Marcel n'en revient toujours pas: ce tueur dont tout le monde parle aurait manqué de trucider une bonne cliente, à qui David livrait régulièrement ses commissions en plus. Mais l'épicier est un malin, il a son fusil à pompe, et il l'attend de pied ferme, le sadique, s'il s'avisait de toucher à sa Loretta. Ni une ni deux, ce sera comme avec les deux ratons qui avaient essayé de lui

faire le coup du hold-up. Et allez, le Marcel repart dans ses éternels discours de beauf raciste. Vaguement gênée, Loretta finit par lui suggérer d'aller se coucher. Il acquiesce, et se lève un peu à contrecœur. Clin d'oeil complice à David. Elle a raison la bourgeoise, demain on se lève, faut bien gagner sa croûte, allez, bonne nuit p'tit gars. Sourire poli de David, qui ne va pas tarder à rentrer lui aussi. Ah oui, au fait Marcel, David est invité à dîner le lendemain soir chez sa soeur. Il emmènera Loretta, si son mari est toujours d'accord. L'épicier est OK, d'autant que ça tombe bien à cause du match à la télé, il a prévu une soirée avec ses potes et quelques canettes et godets. Pas de problème, fiston, tu m'emmènes ma Lolo et tu me la distrais comme il faut, avec toi elle est en sûreté, tu sais que je confierais pas à n'importe qui mon petit bijou.

* * *

Le clochard ramassé par la police le soir de l'arrestation d'Helmut et ses copains a été transféré à l'Hôtel-Dieu à cause d'une cirrhose du foie. Tandis que deux infirmières inflexibles s'emploient - sans succès - à tenter de lui faire sa piqûre du soir, il aperçoit un reportage du JT diffusé sur la télé de la chambrée. On parle des suites de l'enquête sur le Captain Zodiac - et de la psychose dans les banlieues chics. Il se démène, repoussant les infirmières en leur répétant qu'il connaît bien le Captain, que c'est un pote à lui quoi merde, il faut qu'on l'écoute bordel, il doit causer à la police, qu'on lui foute la paix avec les piquouzes, il va très bien, que ces pouffiasses sans culotte aillent donc voir ailleurs s'il s'y trouve, merde alors, il veut voir la police, alors quoi enfin. Excédées, les femmes en blanc appellent du renfort, tandis que les vociférations du clodo emplissent la pièce et tout l'étage. Ses voisins, des grabataires et des alcooliques en cure, lui aboient pour la énième fois de fermer sa gueule. Ras la casquette de celui-là, jamais il la met en sourdine avec ses conneries, en plus il ronfle, il pète et il schlingue, il se lave jamais, c'est plus possible, sortez-le.

* * *

David et Loretta sortent du métro et remontent à pied la rue de chez Pauline et Francis. Il a pensé à une blague fendarde: on va faire croire à sa soeur qu'ils sortent ensemble. Pauline et son mec n'arrêtent pas de le charrier à ce propos, et il a envie de rigoler. Ça sera marrant de jouer au petit couple, non ? Ah oui, attention aussi, il vaudra mieux éviter de faire allusion à leur mère devant Pauline, car toutes deux sont fâchées depuis des années. Ah bon. Un peu surprise, Loretta accepte. Même si elle trouve l'idée un peu étrange, elle est assez flattée que, pour une fois, David ait envie de s'afficher avec elle. Peut-être que ça annonce de nouvelles dispositions à son égard ?

Pendant le trou Normand, Pauline et David se retrouvent dans la cuisine, tandis que Francis fait la causette à Loretta. Pauline félicite son frère, ta copine est vraiment très jolie, et en plus elle est gentille comme tout, elle a l'air de bien s'entendre avec Francis, tant mieux, on va se voir plus souvent maintenant qu'on se connaît. Loretta fait

irruption dans la cuisine, morte de rire, pour raconter à David la dernière de Francis - celle du jeune beur qui nique sa grand-mère parce que son père a niqué sa mère (car si tu lui niques sa mère, au jeune, il te nique ta mère aussi, hihih). Elle est encore pompette, ma parole, elle est pas sortable. Bon, histoire de donner le change, David la prend dans ses bras, adressant un petit sourire gêné à sa soeur en subissant les hoquets hystériques de Loretta. Elle se calme et lui tend ses lèvres en une moue affectueuse. Bon bougre, il dépose un baiser furtif là-dessus, et l'envoie retrouver Francis, qui veut maintenant lui montrer ses travaux photographiques. Pauline la regarde sortir, attendrie. Elle t'aime, chéri, ça se voit. Ben oui. Bon, des fois elle débloque un peu, surtout elle tient pas l'alcool, mais elle est sympa. Silence embarrassé. Pauline brûle d'évoquer un sujet d'actualité. Elle ouvre le congélateur pour en sortir l'omelette norvégienne prévue au dessert, cherchant ses mots. Elle se lance. C'est dingue quand même, tu sais, l'histoire de ce type qui tue des femmes, c'est vrai qu'il y a eu une agression pas loin de chez Loretta ? David reste impassible, ouais, peut-être, je regarde jamais les infos tu sais bien. Oui mais quand on y pense, regarde, Francis a été interrogé à cause de la mort d'Isabelle, il a trois ans, et moi aussi, et Loretta il y a quelques jours, et toi aussi, tu avais parlé à la police pendant l'histoire Rambo, après le meurtre à la fac. David hausse les épaules. Et alors, qu'est-ce que je m'en fous ? Je m'en branle de ces histoires, putain, sister, pourquoi tu me branches là-dessus ? Pour rien, c'est juste parce qu'on en a parlé à table tout à l'heure, et j'ai trouvé ça drôle qu'on ait tous été interrogés au sujet de ces affaires Rambo et Captain Machin. Oh là, sister, et alors, tu te prends bien la tête pour pas grand-chose. Au fait, comment va Angèle ?

Dans la rue après la soirée, plutôt que de devoir attendre le métro, David a une idée: chourer une moto. Une belle Yamaha 650 Dominator aux chromes rutilants enchaînée à un réverbère offre son siège biplace. Interloquée en le voyant sortir une pince coupante de son sac à dos, Loretta tente vaguement de s'opposer à la manoeuvre. Enfin David, tu es saoul ? Elle le regarde trafiquer l'antivol et bricoler les fils, comme s'il avait fait ça toute sa vie. Personne en vue, heureusement, mon dieu mais que fait-il ? Il s'installe en selle et la fait monter derrière lui. Vroum, le moteur démarre, une belle mécanique qui tourne rond, vroum, en première. La moto se cabre un instant dans un hurlement de gaz d'échappement - les bras de Loretta se serrent autour de la taille de son chéri - et en avant, à fond les manettes. 160 sur le périph, flash de deux éclairs radars sur le trajet, et quinze minutes plus tard les voilà devant le pavillon de Gentilly. Lumières éteintes, une heure du matin, le Marcel doit roupiller profondément. Loretta descend de moto, elle s'est caillée durant le trajet, et puis on a été photographiés au radar, ça craint, quand même il est gonflé David, mais il conduit bien. Il rigole, les radars on s'en fout, la moto n'est pas à nous alors les flics ne pourront pas nous identifier, eh eh. Elle le regarde avec affection, et vient se coller contre lui, attendant un geste tendre, comme ceux qu'il a esquissés durant la soirée. Elle se souvient qu'il lui a gentiment caressé les seins à un moment, ça lui a fait plaisir, même que Francis a remarqué. David hausse les épaules, tout ça c'était du cinéma, une blague comme on avait dit. Bon, allez, faut que j'y aille, on se voit demain. Il remet les gaz, interdisant à

Loretta toute démonstration d'affection. David, je t'en prie, tu étais si gentil ce soir, reste un peu avec moi. Mais David embraye et l'abandonne comme une vieille chaussette, sous le regard ironique des nains de plâtre qui ricanent dans le jardinet.

* * *

Avenue Junot, butte Montmartre, le dix-huitième hyper chics, marrant pour un gauchiste. Allées privées, vastes surfaces, le douillet cocon du monde du showbiz et des hommes d'affaire arrivés, un petit univers bien à l'abri de la misère inesthétique de la plèbe parisienne. Diane sourit en matant les voitures alignées, aucune Lada, 4L ou GS dans le secteur, ici c'est plutôt Mercedes, BM au minimum. Sans compter les Jaguar, Ferrari et Rolls dans les garages électroniquement surveillés. Diane pousse le portail, traverse le jardin et arrive devant la porte de l'hôtel particulier de Daniel. Hollywood, ils s'enlacent sur le seuil, long baiser profond et passionné. Eh oui, 23 heures 10, désolée mais c'est toujours comme ça tu sais, pas humain comme boulot. Bon, ben le confit de canard qu'il lui avait mitonné a eu le temps de mijoter, entre, on va quand même se prendre un petit apéro, je te sers quoi, inspecteur, j'ai un peu de tout. Allez, va pour un ouiski s'il insiste. Tandis que Daniel s'éclipse en cuisine, elle en profite pour contempler le décor. Le luxe cosy du repaire de son amoureux l'impressionne. Ancien et moderne de qualité - et sûrement, de valeur - s'harmonisent avec goût: tapis impériaux du Maroc ou kilims afghans sur moquette crème épaisse, pièces spacieuses, 3 mètres 70 sous plafond, poutres apparentes, bibelots et objets d'art en sentinelle ça et là. Elle n'y connaît rien en mobilier et architecture intérieure, mais l'ensemble a de la gueule, il y en a pour du fric, on se croirait dans un film. Quand Daniel revient, il la trouve plantée devant une toile, un nu allongé. Qu'est-ce qu'elle en pense ? Du tableau ? Ma foi, classique mais joli, elle est plutôt ignorante en la matière, même si son père est peintre. Classique mais joli, exactement, c'est ce qu'il dirait aussi. Il lui tend son verre et ils trinquent. Tchou, à nos amours, inspecteur de mon coeur. Il rigole en la voyant intimidée. Rien n'est à lui, qu'elle se rassure: la maison et les meubles appartiennent à la famille, enfin, à part deux-trois bricoles et des tableaux comme celui-ci. Il est logé à titre gracieux - comme on dit pour les impôts - par sa mère, fille de viticulteurs du bordelais. Il l'invite à s'enfoncer à ses côtés dans un Chesterfield et commence à décliner sa biographie: il vient d'un milieu très bourgeois du Haut-Médoc, archi conventionnel. Dieu sait pourquoi, il a développé très jeune un esprit de contradiction aigu. Ça le faisait marrer de choquer les vieilles tantes, les profs et les amis de ses parents, tous de la bonne vieille droite UDR et catholique. Il achetait "Rouge", de Krivine, collait des affiches, organisait des manifs avec trois pelés révolutionnaires, distribuait des tracts avec deux tondus libertaires, et écrivait même dans une feuille de chou anarchiste bordelaise, le "Point dans la Gueule" qui consécration suprême - avait fini par être interdite, c'est-à-dire censurée, par Chaban-Delmas. La télé, ça s'est fait un peu par hasard. Et un peu par maman aussi, faut être honnête, puisqu'elle connaissait vaguement un directeur d'une unité de programmes, qui lui permet d'entrer sur la 2, en 72. Après avoir fait le stagiaire, apporté

cafés et sandwiches, folklore habituel des métiers de l'image, il a rencontré un jour dans les couloirs de l'ORTF une ancienne camarade des barricades de 68, Marie-France - qui était devenue productrice. Ils ont vite partagé le même lit, et il a réalisé ses premiers documentaires. Ça s'est plutôt mal terminé entre eux, d'ailleurs. Enfin bref, le fait est que les critiques ont apprécié ses films, et les téléspectateurs aussi semble-t-il, puisqu'il n'a plus arrêté de tourner depuis. Et toi, quelle idée d'être devenue flic plutôt qu'actrice de cinéma ?

* * *

Étendu sur son lit dans l'obscurité de sa chambre, David n'est pas tranquille. Pauline se doute, c'est sûr. Et Loretta, putain, il en a marre, il va falloir trouver une solution. Il imagine comment elle rendrait, s'il s'amusait avec elle comme avec les autres poupées. Elle ne comprendrait rien, comme d'habitude - non, pire que d'habitude, elle hallucinerait, elle implorerait sa clémence, mais en même temps elle serait sûrement fière avant de mourir, de réaliser qu'elle a très bien connu le célèbre Captain Zodiac, zefamoust-super-heros-number-one-of-ze-world. Il ne lui mettrait pas de sac sur la tête, histoire d'observer ses expressions pendant qu'il s'en occupe. Il la mènerait sans problème, facile, il suffirait de lui présenter ça comme un préliminaire sexuel, elle se laisserait enchaîner sans se méfier vu qu'elle ne pense qu'à ça, et alors il pourrait la pénétrer avec le Doc, bien profond, vas-y Doc, partout, la lame qui fouille bien les chairs, les dents d'acier qui déchirent, et il lui sortirait les boyaux et les empilerait dans le bidet et il se masturberait devant le splendide spectacle de la Loretta réduite à néant et il lui éjaculerait sur la chatte il en mettrait plein ses poils - putain elle en voulait et ben voilà elle en a eu - en n'oubliant pas de laisser un beau Z tout rouge sur le mur du salon de Marcel, hahaha. Bof. Ça ne l'excite même pas, finalement. Oh zob, il en a marre de tout le monde cette nuit, de ces crétins partout qui l'entourent, empilés les uns sur les autres dans les immeubles comme des lapins, il voudrait tous les envoyer dans le cosmos multiplier les supernovas - et qu'on n'en parle plus.

11 MAI 91

David est au travail dans la remise, les bras chargés d'un carton de cassoulet - tiens, faudra qu'il se mette deux-trois boîtes de côté - quand Loretta vient le trouver. Elle n'a pas dormi de la nuit, et tripote nerveusement la dentelle qui orne le bas de sa blouse. Pourquoi est-il comme ça, si méchant avec elle qui ferait tout pour lui, qui quitterait son mari si seulement il voulait bien le lui demander. Qu'il le dise une bonne fois s'il ne veut pas d'elle, elle le dégoûte ou quoi, elle voudrait savoir, elle n'en peut plus d'être si frustrée d'amour. Peut-être qu'il est pédéraste ? David la fixe. Pédéraste. Pauvre conne, tu fais chier. Il lui balance son carton à la figure, fracas des conserves sur le sol. Loretta a juste le temps d'esquiver, mais une boîte lui atterrit sur l'escarpin droit, écrasant le gros orteil. Elle se met à hurler. David devient fou. Pétasse, konnasse. Coup

de pieds dans les cartons, bouteilles par terre, étagères renversées, vacarme pas possible, l'apocalypse dans la réserve Félix Potin. Arrivée d'un Marcel ahuri, regard circulaire, yeux exorbités. Ça c'est plus fort que du roquefort, non mais pourquoi qu'il bousille la marchandise ? Pour qui donc qu'il se prend ce petit con ? Le Marcel s'approche en remontant ses manches. David se recule, figure de gosse pris en faute, qu'est-ce qui lui a pris putain, quel con, foutu, plus possible de rattraper. Il bouscule Marcel et sort à toutes jambes, hop, disparu, plus de David. L'épicier reste incrédule, les mains sur les hanches. Plus fort que du roquefort. Un malade, on avait embauché un malade des nerfs. Ç'aurait pu mal tourner. Vingt dieux. Ni une ni deux, Marcel va aller de ce pas porter plainte aux flics. Il se tourne vers sa femme, qui sanglote silencieusement contre le mur de parpaings. Quant à la roulure qui fricotait dans la remise avec ce dément, elle va comprendre sa douleur. Elle s'imagine peut-être qu'il n'a pas compris leur petit jeu, depuis le temps ? Une bonne dégelée, c'est tout ce qu'elle mérite. Et pas plus tard que de suite.

* * *

EXTRAIT DU JOURNAL DE LORETTA.

Bonjour tristesse ! Je n'aurais pas dû mettre David au pied du mur, folle que je suis. J'aurais du me douter qu'il le prendrait mal. Comme je regrette, maintenant ! Il est parti furieux, et en plus Marcel s'est douté, il m'a encore salement battue et maintenant j'ai un gros cokar sur l'oeil. Je m'en veux tellement d'avoir tout gâché avec David ! Surtout qu'il m'avait présenté à sa famille (très gentille entre parenthèses), et même si je n'avais pas pu l'embrasser c'était bien un signe qu'il tenait à moi, et avec le temps il serait devenu aussi amoureux ! C'est décidé, j'irai le voir à son appartement, et j'essayerai absolument de me rattraper...

* * *

TROIS SEMAINES PLUS TARD, 31 MAI 91

À travers le judas, il aperçoit deux uniformes. Putain. Bref moment de panique - "Je ne connaîtrai pas la Peur, car la Peur tue l'Esprit..." - puis il ouvre. Deux gardiens de la paix le saluent réglementairement, et demandent Lamaury David. Il hoche timidement la tête et prend son air d'innocent aux yeux clairs. Un certain Marcel Pichon, épicier à Gentilly, a déposé une plainte contre lui. Lamaury David sera bientôt convoqué au tribunal. David sourit largement. Oh, ce n'est que cela ? Mais il n'est que la victime d'un cocu jaloux. C'est facile à expliquer, messieurs les policiers: il se faisait draguer par la femme de son patron. Et le problème c'est qu'il refusait ses avances. Comme elle insistait, il en a eu assez d'être harcelé sexuellement, et c'est vrai qu'il a piqué une petite crise d'énervement. Mais il n'a frappé personne. Bon d'accord, il a cassé

du matériel, mais il est prêt à rembourser, et à s'arranger à l'amiable avec monsieur Pichon. C'est de l'histoire ancienne, il a quitté sa place depuis. Les flics matent avec insistance le télescope, toujours installé devant la fenêtre. Putain merde. Oh, ça, c'est pour ses études. Des études d'astronomie, à la faculté de Tolbiac. On n'est pas seuls dans l'univers, et puis des étoiles naissent tous les jours, c'est magnifique. Les flics sont mi-figue mi-raisin. Le garçon leur sert alors son joker: son père Georges Lamaury réglera l'addition à monsieur Pichon. Il est riche, son père, et puis il est connu. Sans rien dire, les flics observent l'appartement crade, où flotte une méchante odeur. L'un d'eux s'approche de la porte de la chambre, que David avait pris soin de tirer derrière lui en allant ouvrir. Euh, c'est un sacré foutoir, là-dedans, monsieur l'agent. Le flic le jauge un moment, puis tourne les talons. Vous recevrez une convocation sous deux mois, monsieur Lamaury. Et tenez-vous à l'écart de monsieur et madame Pichon. Les deux collègues quittent l'appartement. Ouf. Les flics, même très boeufs, ça fait peur. Sans doute l'uniforme. Encore heureux qu'ils n'aient pas vu la chambre. Marre de ces bouffées d'adrénaline. Depuis quelques semaines, tout va de travers et David n'a plus la frite. Putain c'est bizarre, juste quand ça commence à marcher, juste quand il est en train de devenir célèbre.

22 JUIN 91

Comme toujours depuis qu'il ne travaille plus chez les Pichon, David a passé la journée sur son plumard, à ressasser de sombres pensées. Les flics at home l'autre jour, mauvais présage. Et puis ces craquements dans la tête des fois, pop-pop-pop, comme le lait sur les corn-flakes, ça commence à l'inquiéter. Depuis la pute du bois de Vincennes, le Captain n'a pas frappé, il doit être en manque. Mais Max a dit d'attendre, et il faut faire exactement ce que dit le Chevalier, bien sûr bien sûr. David a tellement le blues qu'il n'a même pas envie de jouer avec sa collec de polaroids, c'est dire. Chiant de s'angoisser comme ça sans raison, vu qu'après tout les choses ne se passent pas si mal, la Légende est en route sans problème. Bon, on va quand même se faire à bouffer, un chiliconcarné tiens, ça changera. Dring, dring. Et zob je rêve, c'est qui cette fois, l'armée, les extra-terrestres ou quoi, c'est pas vrai. David, ouvre-moi je t'en prie, il faut qu'on se parle ! Oh non, Loretta again - elle va encore se foutre à poil dans le salon. Casse-toi, je veux pas te parler, laisse-moi tranquille, c'est fini entre nous. Mais comme elle insiste, bon, putain, David finit par ouvrir. Keskia ? Oh David je m'en veux tant ! Bonjour l'incruste, elle s'assoit sur le canapé. David remarque une trace de bleu pas tout à fait effacée du côté de son oeil gauche. Oh David je suis si triste depuis l'autre fois, tu me manques tellement, l'épicerie sans toi est triste si tu savais. Marcel me bat tout le temps maintenant, avec sa ceinture, regarde. Elle soulève son corsage et montre à David les bleus qui parsèment ses reins. Pauvre Loretta. C'est drôle, mais d'un coup David n'est plus énervé du tout. Il aurait même un peu pitié de cette pauvre fille, mariée à un beauf alcoolo et amoureuse de Captain Zodiac - c'est vrai qu'on peut pas dire qu'elle ait du bol dans la vie. Radouci, il s'assoit à côté d'elle et lui ouvre les bras, allez va, pleure un bon

coup ma Loretta, ça te fera du bien, ton mari est un salaud, c'est dégueulasse de battre sa femme. Machinalement, il lui caresse les cheveux tandis qu'elle sanglote dans son giron. Je t'aime tu sais, ma Loretta, ne t'en fais pas. Loretta s'arrête de pleurer. A-t-elle bien entendu ? Alors tu m'aimes, David ? Euh, comment dire, euh, oui, d'une certaine manière je t'aime, mais tu sais que je ne peux pas, enfin que c'est impossible pour moi de, comment dirais-je Loretta, tu sais, ma religion et tout. David, David, arrête avec ça, ce n'est qu'un prétexte, je t'en prie, je ne suis pas si bête, alors dis-moi pour de bon ce qui t'empêche de céder à l'amour que tu éprouves pour moi, dis moi ce qu'il y a, pourquoi qu'on partirait pas tous les deux, je quitterais Marcel et on serait heureux toute la vie, je te jure. David prend entre ses mains son petit visage brouillé par l'émotion. L'espace d'un instant, il imagine avec un peu d'envie ce que serait sa vie avec Loretta: l' appartement où ils s'installeraient, les enfants braillards, les courses au supermarché le samedi, les vacances à la Villa Dolorosa ou chez la belle famille, et les années qui fileraient tranquilles. Soupir. Il est trop tard, et David n'est pas fait pour cette vie affolante de banalité. À moins que... Et s'il lui disait tout ? Allons allons David, tu déconnes, fais pas ton sentimental, tu as passé le point de non-retour depuis longtemps et tu le sais... Allez, du vent, Lolo. Loretta ouvre de grands yeux, elle ne comprend pas, enfin David parle-moi s'il te plaît, je t'en prie. Va-t'en Loretta, dégage de suite ou je te fous dehors. Ne remets pas les pieds ici, je ne veux plus te voir, jamais. - Mais David puisque tu m'aimes. Il la prend par le bras et la traîne jusqu'à la porte, maintenant tu vas sortir, tu sais pas la chance que tu as un jour tu comprendras dégagedégagedégage. Hop la voilà dehors, vlam, porte claquée, verrous tirés. David fonce dans sa chambre, se jette sur son lit, et enfouit son visage dans un coussin, pleurant toutes les larmes de son corps, pop-scrountch-gling dans sa tête.

Allô Max, je me sens pas bien, en plus les flics sont venus, pardon mais j'ai pas osé t'en parler plus tôt, ça a été chaud, et puis je ne sais pas ce que j'ai, je flippe, je crois que je pédale un peu dans la semoule, enfin ça va pas, peut-être la pression, tu sais, comme les footballeurs, qu'est-ce que je fais ? À la voix de David, le Chevalier comprend qu'il y a du nervous breakdown dans l'air. Eh là, fils, calmos, tout doux. T'inquiète, c'est normal les baisses de régime. Demain tu descends dans le sud. On va arranger ça.

24 JUIN 91

David est enfin arrivé à s'endormir, malgré les conversations débiles et la climatisation du T.G.V. qui lui fait froid dans l'oreille, quand un hurlement aigu le réveille brusquement: une jeune mère vient d'entrer dans la voiture, serrant contre elle un bébé en pleurs. David le maudit, ce gremlin stupide, c'est pas vrai je dormais bien, quel insupportable animal - comment peuvent-ils aimer ces petits êtres bruyants et mal foutus ? Bientôt la fin du voyage. La mère et l'enfant s'éloignent dans le couloir, en direction de la voiture-bar. David contemple l'abondante chevelure blonde de la femme, qui caresse ses fesses à chaque pas.

* * *

Tu vas la taire ta gueule, merde alors, pour une fois que je dormais bien, si c'est pas une honte un type pareil, on va te faire la peau, enculé. Une infirmière accourt et allume la lumière. Le clodo gesticule, les yeux en furie, il a encore été assailli dans ses cauchemars par les démons du cosmos, mademoiselle, des démons sadiques qui cherchent à l'égorger avec leurs gros couteaux et leurs dents pointues, toute une armée, celle à la solde du Captain Zodiac, qui va renverser la planète et la faire dévier de son orbite sur ordre de Xénu. Les autres malades poussent de hauts cris devant l'infirmière, excédés de ne plus pouvoir fermer l'oeil, à cause de ce dangereux hurluberlu qui ne cesse de déblatérer sur le Capitaine Duschnock. Qu'on le change de chambre, qu'on le pique, on veut voir la direction, y en a marre, on est pas des animaux, nous aussi on cotise, merde alors mademoiselle, en pleine nuit si c'est pas honteux. Mais le clodo en plein trip continue de vociférer, il veut voir la police au secours, d'urgence, il a des choses très importantes à révéler, il demande après madame Méric, la blonde de la télé, parfaitement, il veut faire une déclaration. La femme en blanc s'empare d'une seringue.

* * *

David descend du T.G.V. et retrouve Max sur le quai. Salut fils, c'est vrai que tu as une mine de déterré. Ils vont rejoindre la 4L fourgonnette du Chevalier. Alors qu'ils roulent vers le tunnel sous le Vieux Port pour rejoindre la Corniche, ils croisent plusieurs cars de police, qui remontent vers la Porte d'Aix sirènes hurlantes, direction la gare. David glousse de contentement: comme d'habitude, ces niais de condés vont arriver trop tard. Le Chevalier jette un regard inquiet sur son élève, une main crispée sur le volant, l'autre sur le levier de vitesses. La troisième passe mal, craquement de l'engrenage. Qu'est-ce tu me chantes, fils ?... Me dis pas que tu as joué perso ? David se mord la main presque jusqu'au sang, sans parvenir à étouffer le fou-rire qui le gagne.

Chapitre 5

25 JUIN 91

Tu n'as vraiment aucun sens moral nom d'une pipe mon pauvre David. Un bébé non mais dis-moi que c'est pas vrai, dans une poubelle en plus - putain, là tu as déconné. Max arpente l'unique pièce du bungalow des Salins, furieux comme un pou, la lampe à gaz faisant danser son ombre sur les murs de contre-plaqué. Assis sur la banquette, la tête dans les mains, David sanglote. Ouin, snif, il le sait bien, oh non il n'aurait pas dû, mais ce petit singe hurleur était tellement pénible qu'il n'a pas pu s'empêcher de l'envoyer lui aussi dans les étoiles. Max est consterné, il ne sait plus comment s'y prendre avec cette tête de mule, quand il pense qu'il se casse le cul et se creuse la bourriche pour que son jeune élève puisse travailler dans de bonnes conditions, lettres anonymes, questionnaires, mesures de sécurité, planning scientifiquement étudié et tout le berzingue - et voilà pas que cet inconscient joue encore perso, avec un bébé par-dessus le marché, et allez-donc. Maintenant, des passagers du train vont raconter des trucs, et à tous les coups les flics vont le chercher dans la région, c'est malin. Quand Max pense qu'il l'a traité comme un fils, mieux même, qu'il lui a fait partager son savoir, et entrer dans la Légende. Enfin, bordel de ses couilles, heureusement qu'il avait préparé cette planque, où David pourra se calfeutrer le temps de calmer le jeu. Mais il va falloir, bien entendu, qu'il ne fasse pas de nouvelle connerie, qu'il ne mette pas le nez dehors et n'ouvre pas les volets, pour commencer - bordel maintenant Max ne sait plus trop s'il peut encore lui faire confiance. David renifle bruyamment, il est très malheureux, il regrette beaucoup. Oui, il a mal agi, il a été trop impulsif, mais c'est la faute du gremlin aussi, et sa mère était si bien pour fabriquer une nouvelle supernova, le Chevalier aurait approuvé, excuse ChevalMax, putain alors là jamais plus il ne tuera de bébés, promis - mais c'est peut-être aussi à cause de sa foutue déprime, il se sent tout patraque et il a bien besoin d'un nouveau Clearing. Le maître se calme. Bon allez, fils, c'est vrai que tu as la pression, normal, mais je vais te remettre sur pied en cinq secs, te bile pas trop. Pour la Légende, tonton Max a tout prévu, comme toujours. On va leur donner du grand spectacle. À ce propos, à partir d'aujourd'hui tu ne te rases plus - je t'expliquerai. Allez mon grand, prends mon mouchoir et arrête de chouagner.

* * *

À l'Hôtel-Dieu, Diane est reçue par le docteur Régis, chef du service psychiatrie. L'hôpital a demandé la venue d'un inspecteur de police afin de procéder à l'interrogatoire d'un malade qui prétend détenir des informations sur le Captain Zodiac. L'individu est un drôle de numéro: SDF âgé d'une cinquantaine d'années, ramassé voici quelques semaines par la police pour ivresse sur la voie publique et tapage nocturne, il

a été rapidement transféré en milieu médical et hospitalisé afin de subir des soins intensifs. Souffrant - entre autres - d'une cirrhose du foie en phase terminale, il est condamné à brève échéance, mais il ne le sait pas encore. Depuis son arrivée, il ne cesse de réclamer la police au sujet de cette histoire de tueur fou, qui semble lui avoir définitivement fait péter les plombs. Le gars a des problèmes psychiatriques aigus, aggravés par une intoxication alcoolique carabinée. Encore hier on l'a surpris dans le local d'entretien, en train de se rincer la dalle à l'alcool à brûler, vous voyez le genre. C'est un hystérique maniaco-dépressif, encore qu'il soit difficile de se livrer à un diagnostic précis tant le phénomène est singulier. Les infirmières n'en peuvent plus, dès qu'elles tournent le dos il quitte son lit et part faire des conneries. Au départ, le docteur Régis ne prenait pas ses discours au sérieux, mais l'annonce par la télé du "meurtre du T.G.V." a redoublé son agitation, et les autres malades n'en peuvent plus de l'entendre gueuler ses sornettes. Tous les lits sont complets, impossible de l'isoler dans une chambre individuelle, et il affirme qu'il ne se calmera qu'après avoir parlé à la police, ou à Clarisse Méric en personne. La direction de l'hôpital a pensé que la police était peut-être plus accessible. Et puis, allez savoir, peut-être sait-il quelque chose, finalement. Il s'appelle Gaston Munoz - mais il ne se souvient plus de son nom.

Monsieur Munoz est assis dans son lit, il attendait Diane. Pour l'occasion, il s'est lavé, déclare-t-il d'entrée pour la mettre à l'aise - menteur, clament ses voisins, qui implorent la police de les débarrasser de ce porc. Diane ignore les commentaires, attrape une chaise et s'installe prudemment auprès de l'hurluberlu. D'abord, pour s'assurer qu'elle est bien flic, il veut voir sa carte. Elle la lui tend, et il l'examine attentivement, non il ne peut pas la garder, ça commence bien. Punaise, c'est vrai que ça pue. Bon, monsieur Munoz, vous avez demandé à parler à la police, vous détenez donc des informations capitales sur le tueur dénommé Captain Zodiac ? Affirmatif, madame la flic... Au fil de la conversation qui s'engage sous les sarcasmes vachards des autres malades, Diane réalise que Gaston caresse l'ambition de monnayer son savoir contre sa sortie de l'hôpital - dans lequel on le détient arbitrairement et où on le torture - et une substantielle prime. Ben voyons. Le pauvre vieux, qui n'a pas conscience de la gravité de son état, se verrait bien sur une belle plage de sable blanc, entouré de deux pépées, comme sur les catalogues de voyages tropicaux. Diane promet de faire ce qu'elle pourra. Passons maintenant à ces fameuses révélations, monsieur Munoz, vous connaissez donc l'identité du tueur ? Gaston hoche vigoureusement la tête, un peu oui, le Captain, c'est Xénu, l'esprit du mal soi-même. Il faut comprendre que Xénu et le Captain ne font qu'un, madame de la police. Que d'autres Captain Zodiac ont existé, et qu'eux aussi étaient guidés par Xénu et son armée de Chevaliers démoniaques. Gaston lui même aurait bien voulu s'offrir à Xénu, mais ça n'a pas été possible car Max n'a pas voulu. Diane grimace. Bien bien bien. Monsieur Munoz, il faut être un peu plus précis, nous cherchons du concret, qu'est-ce que ça veut dire Xénu, qui est ce Max, quel est le rapport avec le Captain Zodiac ? Gaston s'énervé, m'enfin quoi vous êtes bouchée, c'est la sainte trinité du mal absolu, le crime rédempteur pour sauver la planète, la fin du monde pour demain, l'inéluctable rééquilibrage cosmique... Après avoir subi pendant

un quart d'heure une diatribe hermétique, Diane finit par se lever, prodigieusement agacée. Munoz est bien trop destroy, et son délire, pour pittoresque qu'il soit, ne vaut pas un fifrelin. S'appêtant à quitter la pièce, elle le remercie pour ses précieuses informations. Il la rappelle, eh là, il a compris qu'elle ne le croit pas. Il quitte son lit, et la rejoint en se dandinant péniblement. Faut pas la lui faire, et quand il cause c'est pas pour raconter des craques, attention. Il soulève le haut de son pyjama et bombe le torse, présentant sur sa poitrine décharnée une cicatrice qui reproduit grossièrement le sigle du Captain. Et c'est quoi ça ? C'est-y pas le Z du Captain Zodiac qu'on a vu à la télé, celui qu'il peint avec du sang sur les murs ? Eh ben ce tatoo, madame la poulette, ça fait un sacré bon bout de temps qu'il l'a, bien avant que ça soye passé à la télé, parfaitement, pouvez demander.

26 JUIN 91

C'est l'heure creuse, et Pauline trouve Loretta seule derrière sa caisse, absorbée dans la lecture du roman-photo central de Nous Deux. Madame Pichon esquisse un pauvre sourire en reconnaissant la soeur de David. Elles se font la bise. Pauline est venue parce qu'elle se fait du souci pour son petit frère: elle n'a pas eu de ses nouvelles depuis quinze jours, il ne répond pas au téléphone et il a changé sa serrure. Loretta retient péniblement ses larmes, sortant un kleenex... Elle non plus ne sait pas où est David. Ils avaient menti, David n'a jamais été son petit ami, puisqu'elle est mariée avec Marcel, le gérant du Félix. Oh, elle aurait bien aimé sortir avec David, elle était même prête à divorcer, mais il n'a jamais voulu. Aujourd'hui, elle croit qu'il s'est moqué d'elle, qu'il l'a prise pour une cruche depuis le début, c'est vraiment atroce de réaliser ça. Elle raconte à Pauline la dispute dans la remise, et sa dernière visite chez David, ce soir où il était si gentil et si bizarre à la fois. Elle l'aime beaucoup, mais dommage qu'il soit si lunatique. Elle craint qu'il ne soit homosexuel, qu'il ait des problèmes spikiatriques graves, parce que, par exemple, des fois il vole des motos. Mais quand même, quand elle y repense, il a été tellement généreux avec elle, surtout au début. Il lui a offert plein de jolie lingerie, et aussi des bijoux - comme cette petite chaîne qu'elle porte toujours. Loretta cherche le regard de Pauline et lui demande des nouvelles de leur mère, cette actrice superbe et pleine de talent qu'elle aurait tant voulu connaître. Mais sans doute que David ne jugeait pas une pauvre fille comme elle digne d'être présentée à sa maman. Pauline s'en va - sans répondre.

27 JUIN 91

LE PROVENÇAL:

DOUBLE MEURTRE DU T.G.V.: "CAPTAIN ZODIAC OU IMPOSTEUR MARSEILLAIS ?

L'épouvantable double crime dont nous faisons état dans nos éditions d'hier et d'avant-hier pourrait être attribué au tristement célèbre "Captain Zodiac". Rappelons les faits: lundi 24 juin, une quinzaine de minutes après l'arrêt en gare Saint-Charles, le terminus du T.G.V. n°837 en provenance de Paris, un agent d'entretien découvre dans les toilettes du wagon n°6 les corps horriblement mutilés d'une mère et de son bébé de sept mois. (...) Quoi qu'il en soit, un monstre rôde aujourd'hui à Marseille, ou dans les parages. S'il s'agit du Captain Zodiac, il ne devrait pas tarder à "tomber", car nul sous le soleil de Provence ne saurait l'accueillir ni le protéger. S'il s'agit au contraire d'un imposteur plus ou moins rusé, la P.J. marseillaise est mieux que quiconque à même de le découvrir. Bien entendu, il ne faudrait pas que se déclenche une espèce de dérisoire guerre des polices à l'occasion de tous ces drames."

* * *

Le commissaire Muller a convoqué Diane et Navarin aux aurores, afin de leur donner les infos arrivées de Marseille. La mort de la mère et du gosse remonte à 23 heures 20 selon le légiste local, soit juste avant - voire pendant - l'arrivée en gare du TGV 837. Plusieurs témoins auraient aperçu à ce moment-là un jeune homme au comportement suspect aux alentours des toilettes, voiture 8. Un portrait-robot beaucoup plus affiné que les précédents a pu être établi par les flics marseillais. Il sera dès demain diffusé dans la presse. La reconstitution de la liste des passagers, d'après les documents comptables de la SNCF est en cours. Ça se précise: on a des témoignages de visu assez nets, et qui sait, un chèque ou une carte bleue révéleront une identité. Croizette part ce matin pour là-bas... Autant vous dire qu'avec cette histoire de bébé, elle en a gros sur la patate - c'est pas la seule, grommelle Navarin. Très probable que l'on doive dépêcher une équipe sur place, afin d'assister les locaux. Suivez mon regard, je vous en reparlerai. En se rasseyant, Muller demande une synthèse rapide des dernières nouveautés: Diane s'y colle, égrenant: la Rolex trouvée chez Helmut a été vendue en 83 à Nice, chez Raynal, bijoutier, et volée à son propriétaire - un armateur à la retraite - en 84. Aucune empreinte sur les lettres transmises par Le Point du Jour, qui n'ont rien appris à la police, si ce n'est que leur auteur est un mystique délirant amateur de publicité. Amélie Weiss soutient mordicus qu'elles ne sont pas l'oeuvre du tueur, mais d'un complice plus âgé et sans doute plus cultivé. Diane évoque aussi sa visite au clodo disjoncté. Sa balafre bizarre ressemble bel et bien au signe du Captain, et d'après les médecins, elle a été gravée dans ses chairs au cutter, il y a cinq ou six ans. Elle a demandé une information aux R.G. afin de se faire une idée du pedigree de Gaston Munoz.

* * *

LE MÉRIDIONAL

Le billet d'humeur de René Naldini

MONSIEUR X

Connaissez-vous Jo Lamour ? Non, bien sûr. Et pourtant... Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître. En ce temps-là, déjà, circulaient sous les manteaux certains livres et certains films, oeuvres pitoyables et clandestines de faiseurs sans scrupules. Jo Lamour était l'un d'entre eux. Il produisait et mettait en scène, si l'on ose l'écrire, de petits courts-métrages que les amateurs s'arrachaient. Ainsi, sans vergogne, Jo Lamour est devenu très riche. Certains vendent de la drogue aux enfants. D'autres attaquent des banques. Les plus lâches exploitent les faiblesses de leurs contemporains, attisant leurs vices pour en tirer bénéfice. Mais Jo Lamour n'est pas en prison - pas encore.

Car c'est un homme honorable. Au début des années soixante-dix, il s'est reconverti avec succès dans l'immobilier et la publicité. On ne compte plus, sur la côte d'Azur, les paysages qu'il a défigurés. En 88, Jo Lamour se lance dans la politique. Battu, il ne désarme pas, et voilà qu'on annonce qu'il briguera à nouveau les plus hautes responsabilités en 93. Mais il se trompe, s'il croit pouvoir abuser le peuple de Marseille. Comment pourrions-nous envoyer à l'assemblée nationale un homme qui a bâti sa fortune sur le stupre ?... Bien entendu, Jo Lamour se nomme aujourd'hui autrement.

Bon dieu, ça l'énerve, tout ça c'est des conneries montées en épingle dans un but honteusement politicien. Dans son bureau de SunImmo, Georges est contraint d'expliquer à son avocat la réalité de la situation passée: c'est vrai, il a autrefois produit, et parfois réalisé, quelques petits films sexy. Sa brève carrière de réalisateur "sérieux" périclitait, et il avait besoin d'argent. C'étaient de courtes bandes très soft, bien anodines en regard de tout ce que les enfants peuvent voir à la télé. Il est prêt à les assumer publiquement, mais bon, évidemment ça la fout mal. C'est une cabale qui est en train de se monter, un complot politique, sans doute à l'initiative de ce truand de Cafarelli. Maître Hiamuri hoche la tête. Dans ces conditions, il faut s'attendre à ce que ce ne soit qu'un début. Georges est un homme qui a réussi, normal qu'on cherche à l'abattre. Ce Naldini n'attend qu'une chose: qu'on réagisse. Mieux vaut faire la sourde oreille.

* * *

OK Daniel, on se voit ce soir, je passe, j'ai le code, mais bon, pas avant 22 heures au moins, hein, bisous, moi aussi, Diane raccroche. Un jeune brigadier entre dans son bureau pour lui apporter le dossier R.G. de Munoz Gaston, un petit pavé de plusieurs pages. Né en 41 à Anjou, Isère, marginal, analphabète, SDF depuis une dizaine

d'années, Gaston est depuis longtemps fiché clochard dans plusieurs régions, dont Nîmes et Marseille. Il a exercé le métier de chauffeur de taxi à Paris, dans les années 64-66. Séjours brefs mais répétés en prison suite à bagarres, larcins, ivresse sur la voie publique, tapage nocturne, etc. Mythomane. À subi plusieurs injonctions thérapeutiques. À toujours tenté de s'évader des centres spécialisés où il était en traitement. Asocial, paranoïaque aux réactions imprévisibles. Capable de violence sous l'empire de l'alcool. Quartiers de "résidence" à Paris: forum et jardin des Halles, Pigalle et Place Clichy. Le cas social dans toute son horreur, le genre de type dont un juge ne sait que faire.

* * *

Angèle apprécie visiblement peu le mélange aux trois légumes que Francis s'évertue à lui faire ingurgiter à grand renfort de risettes. Pauline a déserté la cuisine pour regarder les infos au salon. La découverte dans une poubelle du bébé assassiné scandalise l'opinion, le Front National lance une pétition pour le rétablissement de la peine de mort. Francis surgit dans la pièce et attrape la zapmachine pour passer sur la trois, marre de ces horreurs, faut pas que la petite entende, tu te rends pas compte, ça va lui rentrer dans l'inconscient. Pauline lui reprend la télécommande, re-zappe et baisse le son. Francis soupire. Agacé, il lui fait remarquer qu'elle n'a pas décroché un mot de la soirée. D'ailleurs elle a l'air un peu à côté de ses pompes ces jours-ci. Sans relever, la jeune femme suit attentivement le sujet et les commentaires, jusqu'à la fin, tandis que Francis est retourné s'occuper d'Angèle qui braille sur sa chaise de bébé. Puis elle rejoint sa petite famille. Tu as raison, Francis, je me sens pas très bien en ce moment... Ça t'ennuierait si je descendais me reposer quelques jours à la Villa ?

* * *

La voiture du Chevalier s'arrête devant la haie de thuyas qui borde le jardinet du bungalow. À l'intérieur, il retrouve un David remis d'aplomb grâce aux exercices spirituels qu'il lui a prescrits. Le garçon est content, sa déprime n'est plus qu'un mauvais souvenir et les bruits inquiétants dans sa tête se sont calmés. Le seul problème c'est qu'il commence à s'ennuyer dur. Il aurait besoin de s'activer, ses muscles sont en train de dégonfler. Max lui tend un paquet enrubanné. Ouvre, fiston, cadeau. Ravi, David déballe sa surprise: oh, un mini-téléviseur couleurs à cristaux liquides ! Le top du top fils, la dernière génération, avec ça tu vas pouvoir regarder tes feuilletons à la con. David n'en peut plus de joie, c'est vachement gentil, ouaouh super, fallait pas. Y a des piles en réserve, indique le maître, je savais que ça te ferait plaisir. Et puis il y a les nouvelles: mate-moi un peu tout ça. Il balance quelques quotidiens et magazines sur la table de camping branlante. On ne parle que de toi dans les journaux et à la télé. Putain David, c'était quand même une belle connerie, regarde le portrait-robot, il est carrément bien vu cette fois, à part la forme du nez. Bon, on va pas épiloguer, on s'est expliqués,

hein, bref, de toutes façons on s'en fout s'ils te reconnaissent maintenant, encore quelques jours ici et on passe à la suite des opérations. Et là, là mon petit David, je te raconte pas le grandiose que ça va être.

28 JUIN 91

LE PROVENÇAL

LE VISAGE DU MONSTRE ?

Regardez bien ce visage. C'est celui de l'assassin du T.G.V. 837. Mais attention, selon la pudique expression du communiqué de police, cet individu est seulement "un témoin recherché dans le cadre de l'enquête". (...)

LE POINT DU JOUR

HARO SUR LE MINET

"Si vous avez entre vingt et vingt-cinq ans, blond aux yeux clairs, 1,75 m, bref si vous ressemblez au portrait-robot que la police se décide à faire publier aujourd'hui dans le cadre de l'enquête sur l'affaire Zodiac, faites attention ! On vous recherche.(...) Ce portrait-robot est sans doute la dernière carte du commissaire Muller. Faut-il que la police soit à bout de ressource pour désigner à la vindicte populaire le visage d'un homme, dont elle se borne à affirmer qu'il s'agirait d'un "témoin important". Un numéro vert est même à disposition. Les corbeaux vont apprécier. Premier danger: les erreurs. Qui, à la vue de ce portrait informatisé, ne reconnaît pas un cousin, un voisin, un frangin ? On frémit en pensant à ceux qui risquent de pâtir de leur ressemblance avec le "témoin important"! (...) Et puis il y a le silence de la police. Qui est cet homme ? Peut-il s'agir de Captain Zodiac lui-même ? Pas de réponse officielle.

Avenue Junot, au lit dans les bras de Daniel après l'amour, Diane déplie la photocopie du fameux portrait-robot, qu'elle trimballe constamment avec elle, comme tous les flics chargés de l'enquête. Cinq témoins ont aperçu dans le T.G.V. un jeune type qui ressemble à ça. Regarde. Quinze personnes, il a déjà tué. Dont un bébé, punaise. T'imagines? Mon père dit que les hommes sont tous fous. Aïe, douleur au ventre, oh non, pas maintenant, tout va bien. Daniel la regarde qui se crispe soudain, ses mains qui froissent le coin du papier, les yeux qui se plissent, le corps plié en deux. Elle attrape son épaule, non ce n'est rien, spasmophilie, le stress quoi, punaise ça fait mal mais ça ne dure jamais, c'est le manque de magnésium, pourtant je prends trois Mag 2 par jour, et

du Sargenor aussi. Tout doux, inspecteur de mon coeur, tout va bien. Attendri, Daniel la serre dans ses bras, bisous au creux de l'oreille, dans le cou. Il l'aime de plus en plus fort. Tudieu, il a même l'impression qu'il l'aimera encore lorsque l'amour sera mort.

29 JUIN 91

De bon matin, Diane arrive à l'Hôtel-Dieu flanquée d'un brigadier qui peine en charriant à pleins bras une énorme machine à écrire. Le docteur Régis les guide à travers les couloirs jusqu'au nouveau logement de Gaston Munoz - on a déménagé une vieille tubarde pour isoler le barjo. Le docteur a une hystérique sur le feu, il les abandonne devant la porte et les policiers entrent dans la chambre. Gaston se redresse dans son lit en glapissant un bonjour enchanté. Son état ne s'est pas amélioré, mais il reconnaît du premier coup madame la flic. Cette fois, il va tout lui apprendre de la Vie et de la Mort de l'Univers et des Mondes Cosmiques. Elle ne lui en demande pas tant, elle est simplement venue prendre sa déposition de manière officielle, dit-elle en s'asseyant au bout du lit. Elle veut que monsieur Munoz parle de Max, et de Xénu. Si toutefois celui-ci est un humain, car les démons ne l'intéressent pas. Oui, bien sûr, elle veille toujours à lui arranger le coup pour qu'il parte au plus vite se dorer la pilule aux Maldives, ça avance. Mais pour cela, monsieur Munoz, il faut collaborer correctement, en donnant de véritables informations, c'est-à-dire qu'il va falloir répondre à des questions très précises. Gaston hoche vigoureusement la tête, un peu bien qu'il va collaborer madame la poulette, vu que les infirmières lui font plein de piqûres par jour qui lui stimulent drôlement la mémoire, il se sent frais comme un gascon, l'intellect aiguisé comme un Laguiole. Bien, c'est parfait alors monsieur Munoz.

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL D'AUDITION DE MR MUNOZ GASTON

"Je me nomme Munoz Gaston, je suis né le 23/08/41 à Anjou, Isère, je suis sans domicile fixe, actuellement résidant à l'Hôtel-Dieu.....

J'ai demandé à rencontrer la police car je pense détenir des informations relatives à l'affaire "Zodiac". En effet, bien avant que ce nom ne soit rendu public, je connaissais "Captain Zodiac". Un homme nommé Max m'en avait parlé. Il m'avait expliqué que Captain Zodiac était la manifestation de Xénu, qui est une des principales forces de l'univers. J'ai failli être moi-même Captain Zodiac, mais Max n'a pas voulu car il disait "que j'étais trop con pour être chevalier". Max vit à Marseille dans une grande maison, avec des gens qui l'écoutent. On voit la mer et le ciel. C'est un homme remarquable qui a de grands pouvoirs, qui a beaucoup compté dans ma vie. Il a d'autres élèves que moi. Il connaît bien le Zodiaque, il lui a parlé en américain. Mais Max est fâché contre moi, c'est pour ça qu'il m'a fait la marque du Zodiac.(...)

Je reconnais sur le portrait-robot que me présente l'inspecteur Artémis les traits de La Morue. J'ai connu La Morue à Marseille. Max est tombé amoureux de La

Morue. Un soir La Morue a tué une fille, et avec Max je suis allé jeter son cadavre dans la nature. C'était au Tolonay (?). Quand j'ai menacé Max de dénoncer La Morue à la police car j'étais jaloux, il m'a battu et fait le signe de Xénu sur la poitrine avec un couteau. Il m'a également jeté plusieurs mauvais sorts. Depuis je fuis sa vengeance"

Note de Diane Artémis à l'inspecteur Navarin:

Jean-Paul,

La pire audition de ma vie ! Le pauvre type est complètement détraqué. T'imagines pas le boulot pour mettre ça en forme. Et chiant, en plus: il n'arrêtait pas de lire, relire et corriger sa déposition... JE SAIS que tout ça est inexploitable juridiquement parlant. JE SAIS que c'est du délire. Mais JE CROIS qu'il faut creuser (piste sectes sud-est, dirigées par un "Max", par ex.) On en reparle, bises. Diane.

* * *

Pauline remonte en taxi l'allée de platanes menant à la Villa Dolorosa. Georges vient à sa rencontre, et règle la note. Ils s'embrassent, il la décharge de son sac et la précède dans le grand salon, où elle se débarrasse de sa veste. Les nuits sont encore fraîches pour une fin juin. Georges hoche la tête, euh oui, espérons qu'on aura l'été indien. Il est inquiet, Georges, en fait la météo ne le passionne pas. Il se demande plutôt pourquoi Pauline est descendue à la maison, elle avait l'air bizarre au téléphone, il la trouve pâle et amaigrie, que se passe-t-il donc, ma fille ? Papa, il se passe que je crois que David est le Captain Zodiac, oui, le tueur de femmes, celui qui a foutu le bébé à la poubelle dans le T.G.V. La gouvernante entre pour apporter un plateau de sandwiches et de boissons, qu'elle pose sur la table basse du salon. Merci Véronique. Véronique repartie, porte refermée, Georges se tourne vers sa fille. Qu'est-ce qui te fait croire ça ? Voix blanche, mots qui se heurtent tandis que Pauline raconte l'accumulation de détails qui l'ont quasiment convaincue:

- David possède un couteau de survie.
- L'une des premières victimes de Rambo fréquentait la même fac que David, et avait des U.V. communes avec lui.
- La dernière victime de Rambo, en 88, posait pour Francis, et David aurait très bien pu la repérer, car il venait souvent se rincer l'oeil pendant les cours.
- Son séjour à l'armée coïncide avec une période sans meurtres.
- Ses mensonges répétés, sa mythomanie flagrante.
- Son appartement, de plus en plus sale et à l'abandon, révélait sans doute un désordre intérieur s'aggravant de jour en jour. Une fois, Pauline a aperçu un tee-shirt orné d'un signe qui ressemblait assez à celui utilisé par le Captain, selon la télé. Il y avait aussi de la lingerie.

- Le fait qu'il ait disparu sans donner de nouvelles depuis deux semaines, et qu'il ait fait changer la serrure de son appartement.
- À sa dernière visite, Pauline a remarqué un sac de voyage et des affaires qui n'appartenaient pas à David, indiquant qu'il pouvait héberger quelqu'un. Le complice ?

Pauline tripote machinalement un bibelot de porcelaine. Tout ça l'obsède, elle n'en dort plus. Elle ne veut pas y croire, et pourtant elle sent qu'elle ne se trompe pas. David ne va pas bien. Du tout, et depuis longtemps. Georges prend une longue inspiration. Du calme, Pauline. Ce ne sont peut-être que des coïncidences. Je vais m'en occuper, essayer de retrouver David, je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis longtemps, tu sais comment il est avec moi. S'il reste introuvable, alors oui, on avisera, et plus sérieusement sans doute. Mais pour l'instant, pas question de parler à qui que ce soit, et surtout pas à la police - on est bien d'accord. Nous n'avons après tout que des présomptions, et puis, même, bon sang, David n'est pas Captain Zodiac, ça ne se peut pas. Francis n'est au courant de rien, bon, tant mieux. Ne nous montons pas la tête, Captain Zodiac, ça me paraît trop insensé. Pauline sanglote silencieusement. Bouleversé, Georges l'entoure maladroitement de ses bras. Ma fille, tout cela n'est vraiment pas possible, tu verras, impossible, comment peux-tu imaginer des choses pareilles ? Pauline le repousse doucement.

Tirant sur sa pipe, Georges tourne en rond dans son bureau enfumé. Il flippe énormément. Il a tout lu sur Captain Zodiac dans les journaux, il a vu la télé, ça le fascine un peu, comme tout le monde. Je la crois pas, pas possible - et pourtant, pourtant bon sang, c'est vrai que le portrait-robot du tueur était quasiment une photomaton de David. Une bonne heure qu'il broie du noir, Georges. Il quitte la pièce et marche le long du couloir obscur vers l'aile gauche de la maison, direction la chambre de Léon. Le garde du corps est insomniaque et, comme prévu, de la lumière filtre sous sa porte. Georges le trouve absorbé dans la lecture du Meilleur, étudiant les pronostics du quarté à l'aide d'une demi-douzaine d'autres magazines spécialisés. Tu prends l'avion demain matin pour Paris, mon vieux Léon. Vol de 07h20. Tu vas direct chez David. S'il n'y est pas, ou s'il ne répond pas, tu ouvres, tu te démerdes. Et puis tu regardes, tu soulèves tout, mais en douceur. David a fait des sottises, peut-être même de très grosses conneries, il faut savoir de quoi il retourne, et c'est à Léon de se renseigner. Pour l'instant, Georges ne peut en dire plus, mais c'est important. Foutrement.

30 JUIN 87

08h35. L'Airbus A310 survole les grands ensembles de la banlieue parisienne, enveloppés des brumes du petit matin. Léon abandonne la presse du jour pour jeter un oeil à travers le hublot, alors que l'avion entame sa descente sur l'aéroport d'Orly. Paris, ville de merde, Léon déteste Paris. Il y a laissé deux morts: son fils Albert, écrabouillé à 23 ans dans un accident de moto sur le périph, et sa femme Ginette, méningite

foudroyante trois mois plus tard. Pas mécontent d'avoir dégagé de là, non mais regarde-moi ce ciel plombé, pollué que c'est pas croyable, la pluie en plein mois de juin, toutes ces bagnoles esquichées sur les périphériques, luttant pour s'insérer dans l'enceinte de la ville-lumière, tu parles, non mais qu'ils y restent, on est mieux au soleil.

1986

Le cabinet de détective privé Martel & Martel, spécialisé dans la filature et l'organisation de la sécurité de meetings politiques, occupait une moitié du premier étage d'un petit immeuble déglingué du quartier du Panier, à Marseille, au coeur de ruelles étroites pleines des senteurs de l'Orient. Comme chaque matin, Léon Martel, fondateur et unique permanent de la boîte, était absorbé dans la lecture du Provençal, qu'il agrémentait rituellement d'un 51 bien tassé, le premier de la journée. Ce jour-là, le 8 mars, la mort d'un flic faisait la une:

TUERIE DE ROQUEFAVOUR, LÀ TRAGÉDIE CONTINUE

"Le brigadier Labarre est mort hier, sans avoir repris connaissance. Ainsi s'allonge le triste bilan de la fusillade de Roquefavour. On se souvient des faits: le 23 février, trois gendarmes, Labarre, Carsec et Boyaud, sont en embuscade au carrefour de la RN 126 et de la départementale 23, à proximité de l'aqueduc de Roquefavour, afin de procéder à des contrôles d'alcoolémie. À 17h15, M. Johnny G., un touriste alsacien égaré qui souhaitait se renseigner sur sa route, découvre dans le fossé les corps inanimés des trois hommes, et donne l'alerte. Pour le gendarme Boyaud, il est déjà trop tard et les policiers qui arrivent sur place ne peuvent que constater son décès. (...) Les hommes du commissaire Loubignol, de la police d'Aix, ont tôt fait de reconstituer les événements de l'après-midi. En effet, ce jour là, et quelques heures seulement avant l'heure présumée de l'agression sur les gendarmes, la villa de maître Vinas, notaire à Aix-en-Provence, était mise à sac par des cambrioleurs. Les individus, apparemment bien renseignés, s'étaient emparés d'une importante somme d'argent liquide provenant d'une transaction immobilière récente, ainsi que de bijoux. Mais ils ignoraient que Mr Canonge, un horticulteur unijambiste de soixante-sept ans, devait venir entretenir le jardin d'hiver. Et lorsque le malheureux entra dans la maison, les cambrioleurs n'hésitèrent pas à le tuer d'un coup de fusil. Or, selon les premières analyses, les balles qui ont tué le jardinier seraient sorties de la même arme que celle qui causa la mort des gendarmes Labarre et Boyaud. Apparemment, la police piétine. Les deux assassins, dont l'un est pourtant blessé, ont échappé aux multiples barrages mis en place. Les enquêteurs attendent, avec l'impatience que l'on peut imaginer, le témoignage du brigadier Carsec, encore dans le coma." ...

Léon attaquait la page des courses lorsque le carillon retentit. C'était un couple de ses amis, les Michel. Voilà ce qui se passe, mon vieux : Hélène a disparu depuis le 23 février. Bien sûr, les Michel étaient allés à la police. Mais avec tout le foin autour de l'histoire de Roquefavour, les flics avaient autre chose à faire que rechercher une fugueuse, majeure en plus. Certes leur fille sortait beaucoup, découchait souvent, mais jamais elle ne les avait laissés si longtemps sans nouvelle. Ils craignaient une mauvaise rencontre, un enlèvement - peut-être la traite des blanches... Léon connaissait la gamine, une sacrée belle plante, du genre pas froid aux yeux. Pourtant, il hésitait. Les disparitions, ça n'était pas trop son truc. Mais les Michel étaient de vieux copains, du temps qu'il était encore dans la police - et avant ça, Patrick et lui avaient torturé côte à côte dans le bled, ça crée des liens. Et puis Léon avait besoin de cash : il flambait pas mal au poker, sa faiblesse. Depuis quelques mois, il était en période de déveine, ses dettes se multipliaient, et le moment critique où ses créanciers perdraient patience n'était plus très loin. Les Michel n'étaient pas riches, mais ils étaient très inquiets. Si Léon retrouvait leur fille, ils sacrifieraient une bonne partie de leurs économies. Léon leur fit tout de même un prix d'ami - ou plutôt il fit semblant - et accepta l'affaire. Il se disait que la belle Hélène devait se prélasser les fesses à l'air dans un hôtel de la côte en compagnie d'un adolescent niais, et qu'il réglerait ça peinard en deux-trois jours. En cela, il se trompait un peu.

Chez les Michel, il inspecta la chambre d'Hélène sans rien découvrir d'intéressant. Les parents, qui connaissaient fort mal la vie privée de leur progéniture, ne pouvaient nommer ni petit ami, ni bonne copine. Moment de gêne, lorsqu'ils montrèrent au détective une paire de menottes, trouvée sous le matelas de leur fille.

Le lendemain, Léon alla rôder à La Rose, quartiers Nord de Marseille, et entra dans le café qui jouxtait le lycée Alain-Fournier, une bâtisse préfabriquée modèle Pailleron couverte de graffitis. Agressé par les bruits de flipper, de Pac-Man et la fumée des cigarettes des lycéens - qui visiblement cherchaient tous à attraper le cancer - il s'approcha d'un groupe de gamins pour leur demander si ils connaissaient Hélène Michel. Ils le renvoyèrent vers une grappe de nanas, des filles de la classe d'Hélène, qui s'envoyaient des Monacos en rigolant. D'abord méfiantes, les petites cagoles se décontractèrent quand Léon, royal, jeta quelques billets sur la table. De quoi se payer clopes, chewing-gums et quelques verres de plus. Comme au ciné, rigolèrent-elles, qu'est-ce qu'il veut monsieur Mannix ? Amusées plus qu'impressionnées par la carte d'Agent Privé de Recherche qu'il leur exhiba, elles lui confièrent qu'Hélène était une fille un peu à part, plutôt sauvage, sans véritables amis au lycée. Elle avait pas mal changé depuis quelque temps: alors qu'en début d'année elle paraissait sage et réservée, elle s'était mise à se maquiller, s'habiller court et, disait-on, à fréquenter des voyous. Bref, elle avait viré pouffe. On murmurait aussi qu'elle se droguait, pétards et compagnie. Sa

fugue était d'ailleurs passée complètement inaperçue, tant élèves et profs s'étaient habitués à ses absences. Depuis qu'elle était devenue majeure, elle était libre de sécher les cours, et elle en profitait bien. La dernière fois qu'on l'avait vue, c'était le 23 février au matin, juste avant les deux heures de gym auxquelles elle ne participait jamais. Elle portait une robe jaune plutôt vulgaire mais sexy, sans doute qu'elle allait rejoindre son nouveau mec - un type que personne ne connaissait et autour duquel elle se plaisait à entretenir une aura de mystère. Léon n'obtint rien de plus et quitta le bar.

Une fille le rejoignit un peu plus loin dans la rue: Christine, une grande rouquine avec des seins en obus. Elle n'avait pas voulu parler devant les autres, des commères stupides. Mais elle savait des choses sur Hélène et pouvait l'affranchir, ça dépendait de sa générosité. Les temps sont difficiles et comme vous avez dû le remarquer monsieur Martel, ici c'est pas précisément Versailles. Songeant qu'il n'y avait décidément plus de jeunesse et matant impassiblement les deux gros roberts qui pointaient sous son nez, Léon sacrifia un nouveau bifton, et l'entraîna sur un banc du square voisin. Christine était la seule vraie copine d'Hélène au lycée. Mais en dehors du bahut, la fille Michel avait des tas d'amis. Par exemple, elle était sortie avec Thomas, un mécano de chez Speedy sérieux, mignon et tout. Et puis elle l'avait largué pour son fameux Richard, un super coup comme elle disait, avec lequel elle s'éclatait comme une folle. Selon Christine, c'est du jour où elle a été avec Richard, qu'Hélène a commencé à déconner, à sortir de plus en plus, picoler, fumer et patin-couffin. Quand Christine lui avait fait remarquer que Richard était un voyou et qu'il craignait vraiment trop, elles s'étaient disputées. Ce type, Christine ne savait pas où il habitait ni rien, mais Léon pouvait toujours aller interroger Thomas, au garage des Cinq Avenues.

Léon alla donc chez Speedy. Le jeune Thomas abandonna le pot d'échappement qu'il était en train d'installer pour répondre aimablement à ses questions. Il reconnut sans peine avoir eu du mal à avaler la rupture avec Hélène, car il était très amoureux. D'autant qu'elle se vantait de le plaquer pour un autre mec soi-disant bien plus viril. Sympa. Enfin bref, Thomas avait été rendu fou de jalousie, malheureux comme une pierre de se trouver plaqué par une petite avec qui il sortait depuis six mois déjà. Un soir il s'était décidé à la suivre depuis la sortie du lycée, pour voir la tête de son rival, et éventuellement lui casser la gueule. Mais quand il la vit débarquer à la Z.U.P. Saint-Antoine - un quartier que même les flics n'y vont pas - et courir se blottir dans les bras d'un grand brun qui l'attendait dans un bar craignos, l'Oasis, il changea d'avis. Le mec avait l'air dangereux, un gitan peut-être, un voyou en tout cas. Plutôt que de se faire bourrer le pif en territoire ennemi, Thomas décida sagement de s'éclipser, et d'oublier cette garce d'Hélène pour de bon. Ça l'étonnait, le Thomas, que son ex ait disparu comme ça. Elle avait beau ne pas être Sainte-Nitouche, elle ne se

serait jamais absente deux jours sans prévenir sa maman - mais qui peut savoir, avec les filles ?

Léon rentra chez lui, en se disant que ce serait peut-être plus compliqué qu'il n'avait cru de mettre la main sur la donzelle... Devant la porte de son deux-pièces, deux malabars qu'il connaissait bien, les frères Chirio, l'attendaient en fumant des cigarillos, assis sur les marches de l'escalier de bois. Léon eut un mouvement de recul quand il les vit se lever, déployant leur deux mètres de muscles chacun. Nous y voilà, pensa-t-il, ça devait arriver. Salut Martel, ça fait un moment qu'on poireaute. Léon s'approcha d'un pas traînant, la main droite se glissant négligemment sous le revers de son veston, en direction du Colt 45 qu'il portait toujours sur lui en violation de la législation sur les armes à feu. Mario, l'aîné, fit un pas vers lui et stoppa le geste d'une main ferme. Tout doux. Léon soupira, il cherchait ses clés, du calme. Luigi rejoignit son frère et tous deux encadrèrent le détective. Bonne mère... Pour honorer ses dettes de jeu, Léon avait dû emprunter quelques milliers de francs à Don Patillo - un parrain local ainsi surnommé en raison de son activité de couverture à l'usine Panzani de l'Estaque. Maintenant, il était grand temps de rembourser, et les Chirio étaient chargés du recouvrement. Sentant le roussi, Léon commença à plaider sa cause, espérant obtenir un nouveau délai, car il était salement à sec en ce moment. Mais il avait dégotté un nouveau boulot, il bossait dur et il aurait le fric d'ici une quinzaine, que le Don ne s'inquiète pas. Oh pauvre, ça fait trois mois qu'elle dure ta quinzaine, tu crois pas que t'exagères, Martel ? Sans prévenir, Mario lui balança deux-trois châtaignes et un coup de boule, manière de le bouléguer un peu et de signifier qu'on ne rigolait plus. Luigi paracheva d'un coup de genou dans les valseuses. Deux jours, Léon, dans deux jours on repasse. Capito ?

Le 10 mars, Léon monta à Saint-Antoine, et gara sa 504 Peugeot diesel année 69 devant le bistrot l'Oasis sous les regards méfiants de quelques petits arabes jouant au ballon sur le trottoir. Le détective remonta son col, poussa la porte moustiquaire et pénétra dans le rade. Glauque, en effet. Trois algériens tapaient le carton, deux ados secouaient un vieux flipper, le loufiat rinçait les tasses à café dans une eau marronâtre. Les conversations s'arrêtèrent. Léon pensa aux westerns italiens, et imagina le divin Ennio plaquant ses accords discordants au rythme de sa lente marche vers le comptoir. Il aimait cette ambiance. Ignorant les clients, il alla s'accouder au zinc, commanda un 51 et colla une photo d'Hélène sous le nez du barman. Le gars tiqua imperceptiblement, puis affirma ne l'avoir jamais vue, jamais de la vie, promis. Tu parles. Le patron arriva de l'arrière-boutique et coupa court, ordonnant à Léon de cesser d'importuner son personnel et de foutre le camp. À moins qu'il ne soit flic, auquel cas il demandait à voir sa carte avant de lui refiler son enveloppe. Léon sortit sans insister.

Cette nuit-là, à la fermeture de l'Oasis, Jef le barman rejoignit sa R12, garée dans une ruelle voisine. Lorsqu'il s'installa au volant, Léon surgit, flingue au poing, et prit place sur le siège du passager. Sous la menace, Jef prit par l'Estaque et se dirigea vers Le Rove, s'engageant sur une route étroite et défoncée menant à une calanque déserte flanquée d'engins de grutage à l'abandon. Léon se pencha pour couper le moteur, confisquant les clés. Alors, mon minet, comment marche ton petit trafic de cannabis, ça se vend de mieux en mieux ces trucs-là, surtout aux gosses des lycées, ça doit être Byzance, on se demande pourquoi tu bosses encore dans ce troque pourri... Jef gambergeait, perles de sueur sur le front. Qui était ce gros salopard ? Comment était-il renseigné ? Qu'est-ce qu'il voulait ? Pas un flic, en tout cas. Bien que rangé des voitures, Jef connaissait tous les condés de la côte. Ce gros con allait voir ce qu'il allait voir. Profitant de ce qu'il croyait être un moment d'inattention de Léon - qui émettait des commentaires sur la beauté du panorama illuminé de la rade de Marseille - Jef tenta de s'emparer du calibre. Avec une surprenante vivacité, le détective lui assena un violent coup de crosse sur le blair. Craquement du cartilage, hurlement, soupir agacé de Léon. Ecoute Jef, j'ai eu une rude journée, et pas mal de problèmes ces temps-ci, tu vois, je n'attends qu'une occasion de me passer les nerfs sur le premier pébron venu, et tu m'as l'air d'un beau spécimen, alors tu vas répondre sans moufter, et après je te lâche. Se tenant le nez dégoulinant de sang, Jef gémissait douloureusement. Oui, il avait déjà vu la fille de la photo, et plus d'une fois - putain il m'a cassé le nez ce con - il en a rien à foutre de le dire, mais il avait pas envie de passer pour une balance devant les clients et le patron. Elle sortait avec Richard, un habitué, dont, parole d'honneur, Jef n'a pas l'adresse et ça faisait bien dix jours qu'on les avait plus vus, et d'ailleurs tout le monde se demandait où qu'ils étaient passés. La voiture du Richard, une GTI rouge customisée avec moumoute sur le volant, qu'il avait l'habitude de garer devant le bar, avait d'ailleurs été enlevée en début de semaine par la fourrière. Sur la vie de sa mère, c'était tout ce que Jef pouvait dire, il ne savait rien d'autre et ne voulait pas d'histoires, s'il vous plaît monsieur, vous m'avez déjà ruiné le nez. Et pour ces histoires de came que vous racontez sur moi, vous vous trompez je vous jure, parole d'honneur qu'on vous a mal renseigné, je suis archi réglo, sinon pourquoi que je me casserais à faire le larbin chez ce con de Moustapha ? Jef essayait maladroitement d'arrêter le sang en se tamponnant les narines avec une vieille peau de chamois, persuadé d'avoir affaire au père de la gamine - au moins un sicilien. Léon se garda bien de démentir.

Le lendemain dans la matinée, il avait retrouvé la GTI en question, et obtenu en quelques coups de fil les coordonnées de son propriétaire, usant sans vergogne de sa qualité d'ex-flic. Le dénommé Martinez Richard vivait à l'Estaque, ancien village de pêcheurs à l'ouest de la rade de Marseille. Il était onze heures lorsque Léon pénétra dans le bloc 6 de la cité des Eucalyptus. Il

monta péniblement au sixième étage sans ascenseur, sentit son coeur se serrer un peu, et reprit son souffle en collant l'oreille contre la porte de l'appartement 605. Aucun bruit. Il frappa. Pas de réponse... Il flottait dans l'air une odeur bizarre, légèrement aigre, désagréable mais pas encore insupportable, et Léon sentit ses couilles se rétracter. Il connaissait cette odeur. En Indochine, il avait passé trois mois dans une cage en bambou suspendue au dessus de la fosse où les viets jetaient les cadavres des autres prisonniers. Il s'accroupit pour humer le fumet, qui provenait bien du 605. Ni une ni deux, il se décida à forcer la serrure. Il regarda dans la cage d'escalier: dégun.

Pas compliqué le verrou, un Sécurité'or de chez Tarpex, de la gnognote pour un spécialiste comme lui... À l'intérieur, comme il le craignait, Léon trouva sur les tomettes un cadavre en voie de décomposition. C'était un homme d'une trentaine d'années. Léon s'approcha et nota une blessure par balle dans le ventre, du côté du foie. Bonne Mère, ça emboucanait vraiment. Prenant garde de ne laisser d'empreinte nulle part, il attrapa une chaise et s'assit pour souffler un peu. Avec l'âge, il supportait de moins en moins bien les émotions - son coeur, bon dieu. Mais ses neurones fonctionnaient toujours impec. Il observa. La table de nuit était renversée. Au bas d'un placard entrouvert, la crosse d'un fusil à pompe émergeait d'un sac de sport. Quelques billets traînaient sur le sol. Léon calcula. La fusillade de Roquefavour. La presse avait parlé d'un blessé. Hypothèse: Richard et un complice de son acabit décident de faire un gros coup. Ils sont rencardés sur le notaire Vinas. Après le cambriolage, ils tombent sur les flics - panique, carnage, et retour en catastrophe à Marseille. Ils arrivent à l'appart sans se faire repérer. Richard perd son sang, il est salement touché. Les deux types se disputent. Le complice prend le butin et abandonne son pote, qui meurt peu après. Bien bien bien. La tuerie a lieu le 23 février. Le jour de la disparition d'Hélène. Peut-être que la gamine s'est fait la malle avec le survivant. Peut-être plein de trucs, peuchère. Le détective s'approcha du mort, lui fit les poches et trouva un permis de conduire. Il s'agissait bien de Richard Martinez. Le pied de Léon heurta un cendrier. Il baissa les yeux, et son regard fut attiré par une tache blanche sur le sol encombré de mégots - une feuille de papier pliée en deux. Il se baissa, réprimant un grognement sous l'effort. Il ajusta ses lunettes, *"PUISQUE TU N'ES PAS LÀ, JE PARS AVEC DAVID DANS SÀ VILLÀ À AIX. LN"*. Il glissa le mot dans sa poche. Con de Sainte-Adèle. Pour une petite affaire, ça se corsait salement. Il fallait se tirer d'ici, nom de Dieu, et faire le point quelque part. Sentant un élancement douloureux dans son bras gauche, il attendit un instant, debout et immobile. Le malaise se dissipa. Ouf. Le Big One, ce serait pour une autre fois. Mais c'était un nouvel avertissement. Trop de soucis le minaient. Don Patillo par exemple, et ces cinquante mille balles qu'il se savait pertinemment incapable de réunir d'ici le lendemain. Toute sa vie, il s'était retrouvé dans ce genre de situation et jusqu'ici, il s'en était plutôt bien sorti. Chaque fois, quelque

chose était arrivé qui l'avait tiré d'affaire. On disait qu'il avait de la chance. Mais maintenant, la roue de la Destinée tournait peut-être dans le mauvais sens. Troublé, il ramassa les quelques billets qui traînaient, quitta l'appartement et regagna sa voiture - caméléon comme toujours.

* * *

Joe-le-Rasta fronce le sourcil en voyant les deux moustachus pousser la tenture masquant l'entrée de son échoppe. C'est à quel sujet, messieurs ? Il veut bien coopérer et faire le bon indic, mais les visites répétées de la maréchaussée vont finir par effrayer sa clientèle, y'a des limites aux bornes à ne pas dépasser. Tandis que Leboeuf tripote en rigolant une prothèse de latex moulée sur l'honorable membre de Rocco Siffredi, Pithiviers vient brandir une affichette sous le nez du commerçant. Pleure pas, Sammy Davis, dis-nous plutôt si tu as déjà vu cette tronche dans ton estaminet. Joe écarquille son oeil rond, scié. Miséricorde. Ah là oui, c'est ressemblant c'te fois, on dirait le p'tit blond. Le p'tit pervers blondinet... Ben, c'est plus ou moins un habitué, messieurs, il vient de temps en temps - oh disons une fois par quinzaine - mater un peep-show ou une cassette. Il aime bien le hard, attention, que du légal, hein. Tenez, l'autre jour, il est venu acheter des menottes, trois ou quatre paires, et des bâillons. Il est très branché SM. Il a toujours payé en liquide, vous savez ce que c'est, c'est couillon mais souvent les gens n'osent pas laisser leur adresse à un sex-shop. Bref, si c'est bien celui que j'pense, il était souvent en vadrouille avec un autre type un peu plus âgé, un homo, boiteux et vilain, avec des verrues. C'ui-là il paye des fois par chèque, j'peux vous dégouter son adresse.

* * *

Léon est sur le palier de l'appartement de David. La clé confiée par Georges n'ouvre pas, la serrure a bien été changée. Personne sur le palier, il sort de son sac ses petits outils de cambrioleur, et commence à s'attaquer à la nouvelle serrure, une simple France-Antivol à deux tours et trois points, l'affaire d'une minute. Clic-clac, il se glisse à l'intérieur et referme doucement derrière lui. Les volets sont fermés, il allume, et découvre le salon, relativement en ordre. Léon hume l'air, méfiant. Il passe dans la chambre, et se prend en pleine poire les murs tapissés de filles à poil et de graffitis dégueus. Bon dieu. Il sort une boîte à pilules de la poche de son pardessus, avale un cachet et s'assoit sur le lit.

Le jour suivant sa macabre découverte à L'Estaque, Léon retourna chez les Michel. Hélène n'avait pas reparu dans la nuit, peuchère, le contraire l'eut étonné. Se gardant bien de donner des détails, il raconta aux parents éplorés qu'il avait des pistes sérieuses, il n'allait pas tarder à retrouver leur fille, garanti sur facture. Bon, il mentait un peu, mais ça lui permettait de demander une avance. Le père Michel allongea donc 6.000 francs, qui s'ajoutèrent aux 25.000 que Léon avait réussi à réunir pour Don Patillo.

Le détective alla sonner à la porte du 1004, cité l'Illiade à Sainte-Marthe-Trompette, quartiers nord. Une vieille décrépite en robe de chambre rose bonbon, un filet à bigoudis sur son crâne pelé, lui ouvrit avec précaution, bientôt rejointe par son époux, un vieux chétif en marcel à trous-trous auréolé de tâches de sueur, tatanes et pantalon de survêt. Ploucland. Léon fit un pas dans l'entrée, affirmant qu'il avait rendez-vous avec leur fille Christine. Après s'être concertés du regard, les parents allèrent frapper à une porte au bout du couloir, stoppant net les rires aigus qui s'en échappaient. Un bruit de verrou que l'on tire, et la tête ébouriffée de Christine apparut. Elle reconnut Léon et se mit à pouffer. Elle avait complètement oublié leur rencard, mais il pouvait entrer quand même. Elle lui présenta Mamadou, un copain rasta, collègue du bahut pour l'heure allongé sur le lit. Léon entra et referma la porte derrière lui. Il grimaça, saisi par l'odeur âcre du hachisch, et posa ses questions. Christine tira sur sa jupe, réajusta son chemisier et s'efforça de remettre de l'ordre dans son cerveau embrumé. Oui, Hélène lui avait parlé d'un David, en effet. Elle le lui avait même présenté une fois. Qu'est-ce qu'il voulait savoir, monsieur Mannix ? Léon sortit à nouveau quelques billets de sa poche. Pour l'encourager. De quoi acheter deux barrettes, par exemple, il connaissait les tarifs. Mamadou décida de s'improviser imprésario de sa copine et demanda plutôt quatre barrettes. Léon transigea à 30 sacs, et balança les billets sur le lit. Le dénommé David était un blondinet timide. Fils de bourgeois, ça se voyait, mais sympa, et assez mimi. Par quel mystère fréquentait-il la bande de figures de western que connaissait Hélène ? Mystère et boule de gomme, monsieur Mannix. Christine se souvenait qu'il disait être en terminale dans une boîte à bac pour riches, le cours Saint-Exupéry. Est-ce que ce mec avait un rapport avec la disparition d'Hélène ? Léon prit l'adresse du lycée, remercia et décampa.

Ce fut un jeu d'enfant pour le détective de convaincre le directeur du très cossu établissement d'enseignement privé Saint-Exupéry de le laisser consulter le fichier des élèves: exhibant sa photocopie couleur plastifiée de carte tricolore "Police", il prétextait un contrôle de routine à propos d'une délicate affaire de mœurs, sur laquelle il était tenu à la plus extrême discrétion. Quand il avait

affaire à un blaireau, Léon adorait se faire passer pour flic, parce que ça marchait à tous les coups. Question de physique, de tchatche et d'autorité - le charisme, disons. La vraie difficulté étant bien sûr de déterminer d'emblée et à coup sûr si l'interlocuteur était ou non un blaireau. Or, en cette circonstance précise où il avait à jauger le proviseur, Léon avait convenu que cet homme était à tel point un blaireau que même un blaireau s'en serait aperçu. Le proviseur ouvrit grand ses tiroirs et classeurs, tout bien comme le monsieur de la police le demandait. Chaque fiche d'élève s'ornait d'un photomaton. Il y avait cinq David à Saint-Ex. Trois dans les classes du premier cycle. Deux en terminale: David de Peretti et David Lamaury. Le nom de Lamaury disait quelque chose à Léon: Georges Lamaury était un homme d'affaire issu d'une vieille famille marseillaise, qui se lançait dans la politique. Un gros poisson, quoi. Il demanda au proviseur si les deux David étaient ce jour présents en l'honorable établissement, et s'entendit répondre que le jeune de Peretti avait été victime d'un accident de scooter quinze jours auparavant, et se trouvait depuis à l'hôpital. David Lamaury, lui, était bien là, monsieur l'inspecteur, et ses cours s'achevaient à dix-sept heures. Le directeur s'inquiétait: se pusse-t-il que des élèves du cours Saint-Ex, de si irréprochable réputation, fussent mêlés à une histoire douteuse ? Léon le rassura. Bien sûr que non, monsieur le proviseur, il ne se pusse pas qu'ils le fussent. Au contraire, sa visite venait de lui permettre d'écarter définitivement cette éventualité fantaisiste. Le détective s'en alla, non sans avoir remercié monsieur le proviseur de sa civile et précieuse collaboration (de blaireau).

Il attendit David Lamaury à la sortie et le suivit jusqu'à la rue Paradis, centre ville, où le garçon s'arrêta devant l'entrée d'un immeuble cossu. Avant qu'il ait fini de taper son code, Léon l'aborda, l'entraîna d'autorité sous un porche voisin à l'abri de la rue, et lui montra une photo d'Hélène. Le lycéen ignora le cliché et se mit à faire sa mauvaise tête. Comme Léon insistait lourdement, peu diplomate, le ton du gosse se fit cassant. Outré être abordé aussi brutalement par un inconnu, il nia connaître la fille et demanda à ce qu'on cesse de le retenir, sinon il allait crier et appeler à l'aide. Qui était ce papy qui se permettait de venir l'agresser devant chez lui ? Il demanda à voir une carte de police. Léon n'osa pas sortir la sienne, le gosse avait l'air vicieux et dégourdi. Il tenta alors la manière forte, l'attrapant par une oreille pour le secouer sans ménagement. Le papy n'était pas d'humeur à se laisser emmerder par un morveux, il voulait savoir ce que le jeune avait à dire sur la fille Michel, puisque le mot trouvé chez Martinez laissait supposer que David était le dernier à l'avoir vue. L'adolescent se dégagea en hurlant, hors de lui. Son regard plongea dans celui de Léon tandis qu'il l'avertissait: son père était un homme puissant, et si ce malfaiteur n'était pas de la police, il pouvait s'attendre à de graves ennuis. David n'avait pas à répondre à des questions, encore moins à subir des violences. S'apercevant que des passants commençaient à s'agglutiner autour d'eux, Léon préféra laisser tomber. Il lâcha

David, rajusta le col de son blouson et se fondit dans la foule. De sa vie, il n'oublierait jamais le regard de haine que le gosse lui avait adressé.

Il décida de regagner son cabinet à pied. Bonne mère, le jeune n'avait été impressionné ni par sa carrure de rugbyman ni par ses manières de barbouze. Ça l'embêtait, qu'un minet lui ait tenu tête. Ou c'était lui qui vieillissait, ou ce gosse en avait une sacrée paire. Tant par orgueil que par instinct, il opta pour la seconde hypothèse. Voilà que la piste d'Hélène s'arrêtait à ce fils à papa... En se laissant tomber dans le fauteuil de son bureau, Léon regretta de ne pas l'avoir joué plus fin. On ne se refait pas. En tous cas, il allait falloir s'y prendre autrement pour en savoir plus sur le gosse, peut-être en visitant sa garçonnière, Rue Paradis, il s'emmerde pas. Ça l'avait toujours fait râler, Léon, ce putain de sort qui en fait naître certains le cul dans la soie alors que lui, fils de dockers, avait dû courir toute sa chienne de vie après ce putain de pognon, accepter des boulots à la con, tremper dans des combines d'enfoirés, jouer les gros bras au service de puissants et de ripoux, pour pas un rond de bénéf au final. Mais cette fois, si le fils Lamaury s'avérait mêlé d'une façon ou d'une autre à la tuerie de Roquefavour et à la disparition de la fille Michel, Léon saurait en tirer profit. Il en était là de ses réflexions quand le téléphone sonna. C'était Patrick Michel: la police venait de le prévenir que des chasseurs avaient découvert le corps de sa fille. Nue dans la garrigue aux alentours d'Aix, étranglée. Après les horribles banalités d'usage qu'il s'efforça d'abréger, Léon raccrocha. Séché, il se servit un grand 51 sans glaçon. Bonne Mère. Ça puait de plus en plus. Bientôt, les flics trouveraient le corps de Martinez, dans le studio de l'Estaque qu'il avait déjà visité - effraction suivie de non-dénonciation de crime. Dans un tiroir de son bureau, il détenait le mot écrit par Hélène - pièce à conviction dans une affaire de meurtre. Il avait bien besoin d'un autre verre pour y voir plus clair. C'est maintenant que les athéniens s'atteignirent, pensa-t-il.

Quand Mario et Luigi entrèrent dans la pièce, Léon était saoul comme un cochon polonais, la bouteille de pastis réduite à l'état de cadavre couchée sur son bureau. Il étala sur la table tout le liquide qu'il avait réussi à réunir et leur expliqua en balbutiant qu'il leur remettrait le reste très bientôt, hips, parole d'homme. Les deux gars ricanèrent. Malheureusement pour Léon, le Don avait été très précis. Les gorilles se mirent à l'ouvrage: pris de court, Léon ne put que regarder Mario lui attraper le bras, et Luigi lui casser méthodiquement un à un les cinq doigts de la main droite. CRAC CRAC CRAC CRAC, vite fait, CRAC, bien fait. Les frères Chirio reprirent leurs distances. Le lendemain matin, ils repasseraient récupérer le reste du fric, plus vingt mille pour le dérangement. Et si le gros lard ne payait toujours pas, ça serait deux bâtons de plus par jour, et ils s'attaqueraient à la main gauche. Avant de passer le jour d'après à des organes plus vitaux. Eux, ça les dérangeait pas, au contraire, ils faisaient un concours - et Mario avait des doigts à rattraper sur Luigi. Mais peut-être que bientôt le Don en

aurait marre d'attendre, et qu'il déciderait d'offrir à Léon un aller simple au large du Frioul, la tête au fond du cul et les pieds dans le béton, parfaitement. Léon regardait sa main, incrédule. Cinq craquements secs, cinq doigts cassés sur la petite quinzaine qui se baladait dans le brouillard devant ses yeux, il s'en sortait pas si mal.

À l'hôpital Nord, on lui posa de belles attelles d'aluminium, et on lui conseilla repos et calme. Il avait dessaoulé et maintenant sa main le faisait souffrir. Il quitta l'hôpital et emprunta un taxi qui le déposa rue Paradis. Il passa le reste de la nuit debout devant l'immeuble de David en songeant à cette putain de roue de la Destinée. À huit heures trente, il aperçut le jeune quitter son immeuble, traverser la Canebière et s'éloigner vers le cours Belsunce. Il attendit qu'un locataire sorte, et en profita pour s'engouffrer à l'intérieur. L'appartement de David était le seul du dernier étage. Léon crocheta la serrure. Un deux-pièces sous les toits. Fouille express. Félicitations du jury pour l'heureux gagnant: dans le panier à linge sale de la minuscule salle de bain avec baignoire-sabot, Léon mit la main sur une robe jaune froissée, maculée de traces de vomi séché. Le gosse de riche était mouillé jusqu'à l'os. Léon emballa l'étoffe dans un sac plastique qu'il fourra dans son pardessus, puis décrocha le téléphone. Il obtint par son petit réseau d'ex-collègues le numéro pourtant listé rouge du domicile de Georges Lamaury. Il appela l'homme d'affaire, s'excusa de le déranger pendant le breakfast, se présenta brièvement, et lui demanda de le rejoindre à l'instant chez son fils. Quelque chose de grave venait de se passer. Quelque chose dont Léon ne pouvait pas parler au téléphone. Si Georges Lamaury ne venait pas très vite, Léon Martel serait bien obligé de contacter la police. Georges Lamaury promit de rappliquer aussitôt. Léon raccrocha, sortit de sa poche un mouchoir et s'épongea le front en souriant. Ce coup-ci, ça pouvait être le gros lot. La baraka revenait, sûr. Le démenti céleste fut immédiat. Une douleur fulgurante dans le poitrail, et Léon s'écroula. Son muscle cardiaque avait cessé de fonctionner. Le Big One.

Léon a tout retourné, déplacé les meubles, vidé les placards et les tiroirs. Bilan: un slip féminin sous un meuble, entortillé dans un soutien-gorge tâché de sang. Et une micro-cassette, bizarrement oubliée dans le congélateur. Il prend un grand sac-poubelle, retourne dans la chambre, et y balance les photos et la bonne dizaine de kilos de magazines pornos dissimulés sous le matelas dégueulasse aurolé de cartes de géographie. Bon, avertir le patron que son fils a recommencé ses conneries.

* * *

Il est 21 heures, et Anatole attend son boyfriend vautré sur le canapé-lit de son studio, une canette de Kro dans la main gauche, se délectant devant "Sodo à gogo à

Bamako". On sonne. Tout content, il quitte son plumard pour aller ouvrir, en slip. Ah. Ce n'est pas Jean-Baptiste, mais trois inspecteurs de la criminelle, qui lui brandissent leurs cartes tricolores sous le nez. Complètement décontenancé, Anatole les fait entrer, honteux de se trouver quasi à poil, s'excusant vaguement du désordre et s'interrogeant sur le motif de la visite. Sur l'écran de télé resté allumé, les flics aperçoivent une belle scène où deux gros blacks font subir les derniers outrages - visiblement des plus délicieux - à un teen-ager blondinet tout à fait enchanté. On ricane, puis on sort le portrait-robot de Captain Zodiac. Ma parole, mais c'est Dave ! Ça lui a comme échappé, à Anatole, tant la ressemblance est frappante. Dave. Pourquoi qu'on le cherche? Pour Captain Zodiac, ma belle. Anatole pâlit. On lui donne deux minutes pour s'habiller et accompagner les agents au poste. Quelques petites questions, auxquelles il a intérêt à répondre correctement s'il veut pouvoir regagner ses pénates en pédé libre. Anatole proteste en tremblant, c'est qu'il attend quelqu'un, il ne peut pas partir comme ça. Ben voyons. On lui colle une main au cul. En voiture poulette.

* * *

Diane est à sa table de travail, dans sa chambre, plongée malgré l'heure tardive dans la montagne de paperasses relatives à l'affaire Rambo-Zodiac depuis 88. Elle a photocopié chaque déposition, chaque compte-rendu d'interrogatoire, chaque rapport d'expertise, labo et IML, collectionné les photos, coupures de presse, dossiers divers... Gaston Munoz lui trotte dans la tête. Quel taré, celui-là. Pourtant, elle sent qu'il y a quelque chose à prendre dans son discours illuminé. Le tatouage. Marseille. La morue. Elle glisse une feuille de papier dans la machine à écrire portable qui lui sert pour ses rapports. Elle se met à taper des mots-clés, des noms, Dave, Dan, Don, Max, Xénu, la morue. Elle se relit. Elle note une faute de frappe: "la morye". Ces mots bizarres lui disent quelque chose, elle a déjà lu ou entendu ça quelque part, mais où, et quand, punaise ? Elle tape toutes les orthographes possibles. La morye, la morie, lamorit. Lamaury avec un i grec. Punaise de punaise. Elle sent monter l'adrénaline, picotement au bout des doigts, elle se met à chercher fébrilement dans les dossiers. Elle met la main sur la liste des passagers du T.G.V. 837. Un billet a été acheté avec une carte bleue appartenant à un certain Georges Lamaury, ainsi que le précise une note du SRPJ de Marseille. Lamaury Georges, un homme d'affaires et politicien du sud de la France. Georges, comme le prénom sur l'agenda d'Isabelle E., septième victime de Rambo. Lamaury, déjà entendu ce nom, purée, et pas qu'une fois, chercher ailleurs, paperasses épluchées à la hâte, mains qui tremblent, coeur qui tape, Lamaury. Février 88: un David Lamaury apparaît dans son rapport d'interrogatoire des élèves de la fac de sciences à Tolbiac. Flash. Elle le revoit venir à sa rencontre à la sortie du campus. Il ressemble au dernier portrait-robot qu'elle a sous les yeux, scotché au mur. Elle se lève pour aller le contempler de plus près. Seigneur. Dave = David. Résidence dans le vingtième, périmètre des premiers meurtres de la série Rambo. NOM DE DIEU.

1er JUILLET 91

Diane n'a pas dormi de la nuit. Arrivant à la Criminelle, elle se précipite dans le bureau de Muller. Je pense que je connais l'assassin, lui jette-t-elle en entrant. Le commissaire l'interrompt. Du calme. Il y a du nouveau. On recherche un suspect, David Lamaury, 23 ans. Diane reste interdite. Muller explique qu'un ami du suspect a été appréhendé la nuit dernière. Un homo, qui a beaucoup parlé. Un dénommé Anatole Dufour, que l'on soupçonne d'être le complice auteur des lettres. La piste la plus sérieuse depuis 3 ans et demi. David Lamaury n'a pas reparu à son domicile. On se renseigne sur lui.

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL D'AUDITION ET DE GARDE-À-VUE DE MR DUFOUR ANATOLE, PAR S. LEBOEUF ET O. PITHIVIERS.

(...) Je me nomme Dufour Anatole, je suis né le 17 janvier 1960 à Paris (8^e), et j'exerce la profession de marchand de journaux au kiosque "Relais H" de la gare de l'Est.....

(...) Je reconnais dans le portrait-robot que m'ont présenté les inspecteurs Leboeuf et Pithiviers les traits de Mr Lamaury David. J'ai rencontré M. Lamaury David en novembre 87, à l'occasion d'une sortie nocturne dans les catacombes de Paris, que je fréquentais alors. Nous avons sympathisé et sommes devenus amis, mais je tiens à préciser que nous n'avons jamais eu de relations sexuelles.....

(...) Je le surnommait "Dave", comme "David" en américain (...).

À l'époque où je l'ai rencontré, David Lamaury était étudiant en biologie appliquée à l'université de Tolbiac. Nous avons l'habitude de fréquenter le sex-shop "Foune-Center", sis 124 rue St Denis. David Lamaury était amateur de pornographie, et plus particulièrement de sadomasochisme. Je lui ai prêté en 88 un appareil photo Canon, qu'il ne m'a jamais rendu. En juin de cette même année, D. Lamaury est parti à l'armée, dans le cadre d'un VSL outre-mer. Nous avons échangé quelques lettres. Nous nous sommes revus à son retour, et je l'ai présenté à mon employeur qui l'a embauché dans le kiosque où je travaille. Mais D. Lamaury avait changé, et notre amitié n'était plus celle d'autrefois. Il était devenu très obsédé par les femmes et le sexe, et avait notamment tapissé tous les murs de sa chambre de photographies obscènes. Après son renvoi du kiosque suite à des vols répétés de revues dites "pour adultes", nos rapports se sont espacés. Je l'ai vu pour la dernière fois il y a environ 6 mois, au magasin "Foune-Center", où il achetait du matériel pour sadomasochistes. Nous avons bu un verre, mais j'ai été frappé par la violence de ses propos et son état d'agitation extrême. Il me disait avoir des relations sexuelles de type sadomasochiste avec la femme de son nouveau patron. Je me souviens qu'il m'a notamment dit: "Je ne compte plus toutes ces chiennes à qui j'ai réglé leur compte".....

(...) Je précise qu'en dépit de la singularité du comportement de mon ex-ami D. Lamaury, je n'ai, à aucun moment durant le temps où l'on s'est fréquenté, été directement témoin d'aucune scène pouvant laisser supposer qu'il se livrait à des activités prohibées. À l'exception d'une fois, en février 88, où il blessa avec un poignard de survie des skinheads qui nous avaient agressés.....

(...) J'affirme solennellement ne pas être l'auteur des lettres signées "Captain Zodiac" que m'ont présentées Mrs Leboeuf et Pithiviers."

En salle d'interrogatoire, Diane retrouve Navarin, qui vient de prendre la relève de l'équipe de nuit. Il la serre dans ses bras avant de lui désigner triomphalement le dénommé Dufour Anatole, assis sur une chaise au centre de la petite pièce enfumée. Un brigadier, les yeux rougis, interrompt le cliquetis de la machine à écrire, et se lève pour tendre une main molle à sa supérieure. Diane pose une fesse sur un coin de bureau. Ainsi donc, ce maigrichon mal fagoté qui inspirerait plutôt pitié serait un ami intime du redoutable tueur... Depuis 13 heures qu'il se trouve en garde-à-vue, Anatole est heureux de rencontrer enfin une personne civilisée - une femme, ça rassure et il espère qu'on va bientôt le libérer car il a déjà tout dit, mais alors tout, et il n'en peut plus de la vulgarité crade des propos qu'on lui a tenu toute la nuit, lui promettant en particulier de joyeuses enculades en cellule. Diane se tourne vers Navarin, qui lève innocemment les mains, eh, je viens d'arriver, c'est pas mon genre, non mais. Elle cherche la signature des inspecteurs sur le P.V., et hoche la tête, Leboeuf et Pithiviers, les intellos de la bande, elle voit ça d'ici. Le brigadier confirme, ils se sont bien marrés. Anatole s'est remis à gémir. C'est qu'il en a définitivement ras la casquette, madame: pourrait-on le libérer, il a parfaitement collaboré, il est totalement innocent de tout, et cette histoire monstrueuse qui interpénètre sa vie l'a déjà traumatisé jusqu'à la fin de ses jours. Diane hoche gentiment la tête. Bien sûr, vous allez repartir bien vite chez vous, monsieur Dufour, mais juste une dernière question: n'auriez-vous pas entendu parler d'un certain Max ? Ah oui alors, sursaute Anatole, David fréquentait une sorte de guide spirituel qui s'appelait comme ça. Un type siphonné sûrement, avec qui il était en contact téléphonique régulier. Anatole ne l'a jamais vu, non, mais David lui avait pris la tête une fois ou deux à son sujet. Et s'il était naturellement curieux de connaître ce mec, jamais Anatole n'a voulu entendre parler des foutaises mystiques qui allaient avec, même qu'il a plusieurs fois tenté de ramener David à la raison. S'il vous plaît madame, je voudrais m'en aller, je suis vraiment H.S.

Ambiance à nous la victoire, Muller, Croizette, Diane et Navarin dînent au champagne dans un restau de Saint-Germain-des-Prés. Le dénommé David Lamaury colle à merveille avec tout ce dont on dispose à propos de Rambo et de Captain Zodiac. Volubile et excitée, partisane d'une perquisition rapide au domicile du suspect, Diane se lance dans un récap' à l'intention de la juge, mettant en évidence un accablant faisceau des présomptions:

- Anatole décrit David Lamaury comme un pervers sexuel porté sur le sado-maso.

- Anatole avait coutume d'appeler David "Dave", le nom donné par Helmut.
- Les premiers meurtres de Rambo avaient eu lieu dans des arrondissements limitrophes au onzième, où réside le suspect.
- David Lamaury a été interrogé par Diane elle-même dans le cadre de l'enquête sur le meurtre d'une étudiante de la fac qu'il fréquentait. Gonflé, il avait témoigné spontanément.
- Une carte bleue au nom de Lamaury a servi à payer le voyage en T.G.V. 834 Paris-Marseille. Georges Lamaury, joint par téléphone, a déclaré qu'il la laissait toujours à la disposition de son fils, dont il affirme ne pas avoir de nouvelles depuis plusieurs mois.
- La famille Lamaury réside dans la région marseillaise.
- David Lamaury ne répond pas au téléphone. Il n'a pas reparu à son domicile parisien depuis plusieurs jours.

Diane avance enfin son dernier argument, le plus fragile et le plus contestable, mais elle y tient: le témoignage de Gaston Munoz, qui citait un "la morue". Qui sait, il aurait pu désigner ainsi le fils "Lamaury", qu'il pourrait avoir connu dans les années 80 à Marseille. Gaston parlait aussi d'un "Max" lié à "la morue". Max serait un gourou. Or, Anatole a également témoigné que David fréquentait une espèce de gourou nommé Max. Il y a aussi cette histoire de "fille morte du Tholonet", un hameau près d'Aix: peut-être l'un des tous premiers travaux du Captain. Puis, devant le scepticisme de ses trois collègues, Diane leur rappelle la cicatrice en Z de Munoz, qui interpelle tout de même quelque part. Bref silence, rompu par Muller. La piste Munoz, il n'y croit pas, un Z comme Zorro, oui, ça peut vouloir dire n'importe quoi ce truc, j'ai vu la photo, lu votre rapport, ne comptons pas là-dessus, excusez-moi Diane. Ce pauvre type est un mytho, pas question de perdre du temps avec ça. Non, le plus urgent est bien sûr de mettre la main sur le fils Lamaury, de l'interroger et de vérifier son emploi du temps depuis 3 ans au moins. Mais il va falloir avoir la main légère, car son père est une huile de la région PACA, copain avec tout le gratin. La juge a écouté sans mot dire, songeuse. Navarin réfrène un bâillement et se lève pour aller aux toilettes. La bouteille de champagne est lessivée, le serveur apporte les digestifs. Chacun replonge dans ses pensées. Croizette s'allume une Senior Service. Muller hume son verre de cognac, et sort un étui à cigares du revers de son blazer Smalto. Navarin revient bientôt en reniflant, pestant contre son rhume et ces médicaments qui le font pisser. Croizette a réfléchi. Elle expose ses vues, un peu embarrassée: en effet, vu la filiation du suspect avec Georges Lamaury, il convient de prendre des gants. Elle n'est pas du genre à se laisser impressionner, mais on ne peut pas lancer une accusation aussi grave - homicides en série - sans être tout à fait sûrs de notre coup, c'est à dire qu'il nous faut au moins une preuve matérielle, ou un témoignage à charge au premier degré. L'appartement du suspect est déjà surveillé par sous-marin, et une bretelle a été posée par France-Télécom. Sa famille sera questionnée avec le tact qui convient. S'il ne reparait pas dans les deux jours, alors on lance une perquisition, ainsi qu'un avis de recherche national. Bien entendu, pas

question de divulguer l'identité du suspect avant son arrestation, les vérifications complètes et son inculpation. Si les médias ont vent du nom de Lamaury, ça va souffler fort, chacun à cette table le sait.

* * *

Des bricoles de camping brinquebalent à l'arrière de la fourgonnette du CTE, réquisitionnée pour le déménagement. Max conduit, David est silencieux. Ils roulent depuis un long moment à travers la campagne, les phares jaunes trouant l'obscurité paisible des départementales désertes. À proximité du lieu-dit Roquefavour, où un haut aqueduc surplombe une petite vallée encaissée, Max tourne à gauche et emprunte un raidillon à peine visible de la route. La voiture cahote sur le sentier, des ronces griffant le pare-brise, et vient s'arrêter sur le parvis envahi de hautes herbes d'une gare désaffectée. L'endroit semble coupé du monde, les bâtiments fissurés se découpent lugubrement sur le ciel obscur et les rails rouillés n'ont pas vu de train depuis longtemps. Max coupe le moteur, éteint les phares et sort de la voiture. Au boulot, fils. S'agit de transbahuter le matos dans une pièce du sous-sol, ta prochaine base opérationnelle.

2 JUILLET 91

Un taxi dépose Léon devant la Villa Dolorosa. Il s'y engouffre avec ses sacs de voyage et grimpe jusqu'au bureau de Georges, qui l'attendait impatiemment en compagnie d'une bouteille de gin. Léon pose ses bagages et en sort le grand sac poubelle, dont il vide le contenu sur le tapis: revues hard en pagaille, photos obscènes retouchées, slip et soutif. Et, perdu au milieu de tout ça, une microcassette audio. Léon s'empare d'un petit dictaphone posé sur son bureau, et y glisse la cassette. Play.

Tu vas rejoindre les étoiles, tu as de la chance alors c'est pour une interview, ici le Captain Zodiac en direct hahaha quelle impression ça fait AAAAAHAHÀ ta gueule salope je suis une vraie vedette tu sais réponds à ma question AAAAAÀ putain c'est ça gueule tiens avale ta culotte AHH dans ta bouche de pute qui suce tu sais que tu me fais bander OOHH ça mérite bien un supplément je vais t'en foutre partout dessus dans tes sales poils tu verras regarde comme cette lame coupe bien, une très bonne lame, c'est Doc, c'est mon ami mon meilleur ami AHHA AAAAAAAAAÀ mais bouge pas comme ça regarde comme il te fait saigner tes gros nichons je vais te le mettre dans le trou c'est...

- ÉTEINS ÇÀ LÉON NOM DE DIEU ÉTEINS CE TRUC !!!

* * *

La Mercedes de Georges Lamaury pénètre dans l'enceinte de la clinique Sainte-Juliette, hauteurs de Cassis, magnifique vue sur la baie, les falaises du Cap Canaille, et le cap du Bec de l'Aigle. Il va retrouver le docteur Russel dans son cabinet. What's up, Georges ? Georges secoue la tête. Il vient d'avoir un nouveau coup de fil de flics parisiens qui semblent décidément s'intéresser à David. Il croit que c'est au sujet de ce meurtre du TGV. Il faut qu'il causent sérieusement tous les deux... Entre Jeanne, la maîtresse de Russel, qui salue affectueusement Georges. Russel lui demande de les laisser tranquilles, et propose à son ami d'aller au village pour déjeuner en paix.

Assis à une terrasse devant une bouillabaisse du pêcheur, Georges dévide sa pelote: il se demande depuis quelque temps si son fils n'est pas lié à tous ces horribles meurtres de jeunes femmes - Captain Zodiac, oui. Pauline aussi a des soupçons, c'est même elle qui lui a mis la puce à l'oreille. Léon est monté chez David, il a trouvé plein de trucs bizarres qui pourraient confirmer cette hypothèse aberrante. Russel a soigné le garçon dans son adolescence, et c'est au médecin plutôt qu'à l'ami que Georges s'adresse. Le docteur n'en croit pas ses oreilles mais s'efforce de sourire, se voulant rassurant. Il dédramatise, continuant de manger de bon appétit, se resservant de rouille et de croûtons aillés saupoudrés de fromage râpé: David n'a pas le profil d'un tueur, Georges, tu débloques ou quoi ? Cette idée est absurde, David Captain Zodiac, et puis quoi encore. Arrête ta parano, ou alors je ne sais pas, montre-moi des preuves, mais franchement Georges, moi je n'y crois pas. Tu sais, plein de gens peuvent être ce tueur, plein de gens ont des zones d'ombre dans leur vie, et sans doute bien plus de raisons que ton fils pour devenir un assassin. D'accord, il a peut-être un peu morflé dans son enfance, mais cela n'en fait pas un psychopathe, il y aurait eu des signes avant-coureurs. Silence embarrassé de Georges. Il n'a pas faim du tout, lui, et son assiette est encore pleine. Tout à coup, il craque: l'année de ses 18 ans, en 86, David a assassiné une jeune femme, Hélène Michel. C'est d'ailleurs à cette occasion que Georges et Léon se sont connus.

Georges arriva dans le studio de son fils à dix heures trente, le 12 mars 1986. Il découvrit sur le sol le corps inanimé d'un grand et gros type d'une cinquantaine d'années - probablement celui qui lui avait téléphoné dans la matinée. Le gars n'était pas mort, mais pas moyen de le réveiller. Georges appela aussitôt le docteur Russel, avant de faire un tour dans l'antre de son fils, qu'il n'avait jamais visitée... Le lendemain, lorsque Léon se réveilla dans une chambre de la clinique Sainte-Juliette, Georges était à ses côtés. L'homme d'affaire laissa le privé émerger, avant de lui raconter comment il l'avait fait amener ici, où l'équipe du docteur Russel s'était occupé de le réanimer. Léon était hors de danger, mais il devrait suivre un traitement sévère et éviter toute émotion jusqu'à la fin de ses jours. Sans remercier son sauveur, le détective raconta son histoire d'une voix faiblarde: il avait acquis la certitude que son fils était impliqué dans la mort de la jeune Hélène Michel. Impliqué étant un doux euphémisme, vu que, selon Léon, le gosse avait carrément trucidé la fille. Georges écouta en silence, impressionné par ce grand gaillard alité qui surgissait dans sa vie pour raconter de telles horreurs sur son fils. Il fut rapidement convaincu, parce qu'il nourrissait depuis longtemps de sérieux

doutes sur l'état mental de David. Léon était tout disposé à garder pour lui ses découvertes, si Georges savait se montrer généreux. Il était dans les ennuis, il avait pas mal de dettes, mais ce qu'il lui fallait n'était qu'une goutte d'eau pour un homme aussi riche que monsieur Lamaury. Georges examina rapidement la situation. Cet inconnu voulait le faire chanter. Très bien. Il accepta sans réticence. Mieux, il fit une offre: il était justement à la recherche d'un homme comme Léon, quelqu'un qui connaissait les questions de surveillance. L'homme d'affaire voulait un garde du corps avec des références, un professionnel, afin que sa sécurité soit garantie 24 heures sur 24. Naturellement, le boulot serait fort bien rémunéré, sans doute très au-delà des espérances d'un agent de recherches privées. Léon se redressa un peu dans son lit. Georges ne demandait qu'une chose: que l'ancien détective garantisse que son fils ne serait jamais inquiété. Ce crime, c'était une connerie d'adolescent. On ferait soigner David, et un tel accident ne se reproduirait jamais plus. Léon sourit largement. Il n'en n'attendait pas tant. Peuchère, la minute d'avant il était pauvre et malade, et à l'instant il se voyait proposer un nouveau job, payé deux bâtons le mois, logé, nourri, entretenu aux frais des sociétés de Georges Lamaury. Léon rassura Georges tout net: jamais les flics ni quiconque ne pourraient remonter jusqu'à David. Il était en possession des seules pièces à convictions capables d'orienter les recherches sur le gosse: la robe tachée trouvée dans le panier de linge, et le mot signé LN, empoché chez Richard. Il y avait bien une lycéenne, Christine, qui savait que David connaissait la fille Michel, mais elle se tairait si on l'arrosait un peu.

Comme Léon l'avait assuré à Georges, la police n'identifia jamais David. Coup de bol, le meurtre de la gamine fut attribué à son amant, un voyou impliqué dans la fusillade de Roquefavour, décédé depuis... Russel achève sa deuxième assiette de bouillon. Il soupire en se tamponnant les lèvres avec du coin de sa serviette. Que dire ?

* * *

LE PROVENÇAL 15 Mars 86.

ROQUEFAVOUR: L'HORREUR CACHAIT L'HORREUR ! L'ASSASSIN EST MORT, MAIS LA LISTE DE SES CRIMES S'ALLONGE

Il y a deux jours, le brigadier Carsec, unique rescapé de la tuerie, sortait du coma. Les séquelles sont graves: il a perdu l'usage de la parole, il est paralysé à 80% et ne peut s'exprimer que par clignements d'yeux. Il lui a fallu un courage et une patience extraordinaires pour parvenir à établir, avec l'aide des spécialistes du SRPJ de Marseille, les portraits-robots de ses agresseurs. Grâce à l'un d'entre eux, les enquêteurs eurent tôt fait d'identifier un certain Richard Martinez, déjà connu des services de police. Mais on ne devait trouver au domicile de cet individu que son cadavre, baignant dans une mare de sang. La blessure causée par le tir de défense du brigadier Carsec a sans doute provoqué une hémorragie interne qui, faute de soins

rapides, a entraîné la mort du malfrat. Pourquoi Richard Martinez n'a-t-il prévenu personne avant de mourir ? On peut supposer que son complice lui aurait promis une aide, qui n'est jamais venue. Car mieux vaut tout prendre que partager, chez ces crapules de deuxième zone pour qui l'honneur n'est qu'un mot creux (...). L'argent du cambriolage opéré chez maître Vinas n'a pas été retrouvé (...). Mais ce fait divers sinistre en cache un autre, tout aussi répugnant, et l'horreur s'ajoute à l'horreur. Une découverte inattendue au domicile de Martinez a en effet mis les enquêteurs sur la piste d'une lycéenne de 18 ans, Hélène Michel, disparue depuis plusieurs semaines et dont le corps avait été récemment retrouvé par la police, dénudé et étranglé, dans la campagne du Tholonet. Une veste, ainsi que quelques effets personnels de la jeune marseillaise ont ainsi été identifiés par ses parents. D'après les enquêteurs, la malheureuse connaissait très bien le délinquant. On frémit alors en imaginant ce qui a pu se passer: la jeune fille a-t-elle tenté de persuader son amant de renoncer à ses projets ? A-t-elle menacé de le dénoncer ? Toujours est-il qu'elle a été assassinée, et qu'on ne peut que frémir devant l'incroyable accumulation de violence qui caractérise les agissements de Martinez. Un homme connaît la vérité: son complice, toujours en fuite. La police est sur ses traces.(...)

* * *

Attablé à la brasserie face à la gare Saint-Charles, Le Chevalier discute avec une routarde, passablement éméchée par les demis qu'il lui a offerts. Avec sa barbe poivre et sel, son bandana indien autour de ses cheveux mi-longs, ses foulards, ses bagouzes et ses espadrilles, le Chevalier a tout pour attirer la confiance des paumés, et il le sait. La fille est mignonne, de beaux yeux bleus, blonde - elle plaira au petit. C'est une américaine, qui a déjà accompli un tour d'Europe. Elle a l'habitude de voyager seule, à l'aventure. Yes, elle adore le Fwance, et les fwançais. En se roulant une clope de Samson, le Chevalier lui propose de l'héberger pour la nuit ou pour quelques jours, si ça la dépanne, car lui et sa femme Mireille tiennent justement un gîte rural aux environs de Marseille. Jennifer se laisse convaincre par ce nice fellow plein de charme, qui parle anglais et en plus connaît Frisco, sa ville natale. OK, elle le suit jusqu'à sa voiture, balance son énorme sac à dos à l'arrière et s'installe sur le siège du passager. Au volant, le Chevalier se fait silencieux. Jennifer essaie de reprendre la conversation, mais il n'a plus l'air intéressé. Plus tard, alors que l'on quitte le centre ville et que la fourgonnette s'engage sur l'autoroute en direction d'Aix-Lyon, elle commence à s'inquiéter un peu. Sa main s'attarde sur la poignée de portière. Bloquée, fermée de l'intérieur. Le Chevalier essaie de la rassurer, allons allons, don't worry ma belle, je vais te présenter à ma femme, tu vas lui plaire. Il a une drôle de tête, ce type, son expression a totalement changé depuis le drink à la gare. On roule un bon moment et Jennifer se dit qu'elle n'aurait pas dû accepter toutes ces bières, elle n'a pas les idées claires. Bon, this guy n'est pas une montagne de muscles, d'accord, mais il est strange and nervous. God, pourvu qu'il ne lui fasse pas de mal. Tous feux éteints, la fourgonnette s'engage sur une petite

route. La peur submerge Jennifer, qui se met à hurler, secouant Max, tentant d'ouvrir de l'autre côté. Il la repousse brutalement, puis fouille d'une main sous le siège, trouve le fusil à canon scié qui ne quitte jamais sa voiture et l'assomme d'un coup de crosse. Voilà pour ta gueule, you fucking bitch.

* * *

À la lueur de son briquet, Daniel observe Diane qui se tortille en gémissant. Il hésite à la tirer de ses mauvais rêves. Il se lève, et regarde le décor. Pas idéal pour passer des nuits sereines, ce foutu tueur est partout, les murs sont imprégnés de sa présence malsaine, tout ça confine à l'obsessionnel, elle a des problèmes cette nana, tudieu. Il feuillette doucement des dossiers, ouvre des tiroirs et finit par découvrir un album de photos, dissimulé sous des fringues au fond d'une commode. 6 heures du mat, le réveil va sonner pour Diane dans moins d'une heure. Lui n'a plus sommeil, il va se préparer du café. Après, il lui apportera le petit déj au lit, la réveillera avec des bisous dans le cou, humera son odeur ensommeillée, la prendra dans ses bras et sentira la chaleur attendrissante de son corps engourdi. Une tasse fumante en main, il ouvre l'album trouvé dans la commode. Des coupures de presse s'en échappent. Des articles consacrés à une vieille affaire d'assassinat d'enfant qui, il s'en souvient, avait passionné l'opinion dans les années 70. L'album contient de nombreux clichés de la petite Diane, si mignonne avec ses fossettes et sa blondeur d'ange, et d'une gamine rouquine aussi adorable qu'elle. Les arrière-plans sont champêtres, prairie, verdure, soleil, cabane de gosses dans les bois.

CARNET DE NOTES DE DIANE - NUIT DU 2 AU 3/07/91.

Je suis dans une gare de triage pleine de fumée, j'entends des bruits métalliques et des sifflements stridents insupportables. Plein de monde, des gens avec des têtes et des corps difformes. Je tiens Sido dans mes bras (elle est terrorisée, évidemment), je cherche nos tickets. Je les ai perdus, angoisse. On débarque sur le quai, on se dirige vers le contrôleur... qui n'est autre que Captain Zodiac dans son costume ! Son regard se vrille dans le mien, je vois ses yeux bleus perçants derrière la cagoule, très beaux mais tellement fous./Autour de nous, des cheminots tout de noir vêtus sont en train de charrier des cadavres de pauvres filles nues ensanglantées, et que les wagons sont chargés à bloc de tout ça !!/Captain Zodiac m'arrache Sidonie et la balance sur un tas de filles mortes, par la porte d'un compartiment./Je hurle... et je me réveille.

* * *

Désolé l'amerloque mais fini de rire, this is the end, beautiful friend héhé tu dis rien forcément ça vaut mieux tu dois avoir mal déjà hein mais c'est pour ton bien ahaha

non c'est pour la Légende tu peux pas comprendre forcément fallait pas venir ici vilaine gorgone ho t'évanouis pas putain réveille-toi ça gâche tout si tu dors OK bon alors tant pis ah j'étais sûr que ça te réveillerait t'as l'air con maintenant avec tes nénés tout sales dis-donc regarde moi regarde moi salope je veux voir tes yeux quand tu rejoins les étoiles ahhhhh ça y est ça y est elle partpartpart elle meurt.

3 JUILLET 91

Le commissaire Loubignol, la soixantaine bedonnante, arpente le commissariat d'Aix-en-Provence en pestant après ses subalternes - toujours au bistrot quand on a besoin d'eux. Il est à la recherche de Christian, alias le "Cake". Un autre flic, clin d'oeil égrillard, lui répond - vieille blague interne au commissariat - que le Cake est sans doute "en réunion" avec sa collègue Brigitte, alias "la Cagole". Loubignol s'énerve, mi-figue mi-raisin: si les rumeurs sur ces deux-là sont fondées, ça va chier bon sang de bonsoir. Au sous-sol, dans les toilettes, un autre flic, Jean-Robert, vient cogner à la porte d'une cabine de WC. À l'intérieur, le Cake et la Cagole interrompent net leurs effusions sexuelles. Jean-Robert les avertit que le patron cherche après Christian, et qu'il ne va pas tarder à débarquer. Brigitte se reculotte rapidement et escalade avec habileté le mur séparant leur cabine de celle d'à côté, manoeuvre parfaitement exécutée car souvent pratiquée. Christian ouvre la porte au moment où le commissaire arrive sur les lieux. Loubignol le toise, soupçonneux. Et la Cagole, où qu'elle est ? Il essaie en vain d'ouvrir la cabine voisine puis s'agenouille pour regarder sous la porte. Il ne voit rien. Normal, Brigitte est juchée sur la cuvette, aussi immobile et silencieuse qu'une statue. Jean-Robert explique que c'est toujours ce même foutu chiotte dont le loquet se coince une fois sur deux. Loubignol semble se décrisper un peu, râle un coup après les travaux de rénovation sans cesse remis à l'année prochaine, et entraîne Christian à l'étage. Brigitte ressort prudemment de sa cachette, se rajuste et se refait une beauté devant l'un des trois miroirs écaillés des toilettes pour hommes. Jean-Robert s'approche par derrière à pas de loup et la surprend, bouh, je t'arrête cochonne ! Brigitte pousse un cri aigu, putain Jean-Robert tu m'as fait peur, t'es vraiment qu'une grosse tâche, toi alors. Il lui sort son grand sourire de séducteur ringard en lui collant la main aux fesses. Pouët-pouët, quel cul ma poule. Dis-donc, s'te plaît Jean-Rob, faut pas exagérer non plus.

* * *

L'Apocalypse approche à pas de géant, l'heure de Xénu a sonné et le châtiment sera terrible pour les MF (Mal-Finis). Seuls les adeptes GD (Golden-Lightning), suffisamment éclairés par une STAP approfondie auront la chance d'en réchapper en trouvant refuge dans le Puits de Lumière, situé quelque part dans le désert du côté des calanques de Marseilleveyre. Ils en ressortiront, seuls survivants, après le Cataclisme Final. Ainsi est-il écrit dans le Big-Book. Allez, suffit pour aujourd'hui, fermez vos cahiers, demain ACE collectif, d'ici là quartier libre. Sauf pour Franck et Bruno qui n'ont

rien écouté, vous allez me sortir les poubelles, ouste et plus vite que ça. La vingtaine d'adeptes se relève, range les coussins et quitte la pièce. Jésus vient trouver Max et l'informe qu'une paire d'anglaises en vadrouille demande l'hébergement. Le gourou sort les accueillir dans le jardin. Pamela Funbott et Gladys Gayfire sont fatiguées de faire du stop et de galérer, elles aimeraient bien se doucher et se reposer quelques jours. Max leur sourit largement, affable, et les dirige vers le dortoir où elles pourront poser leurs sacs. Une fois savonnées et récurées vigoureusement, en voilà qui vont faire bander le jeune Captain.

* * *

En voiture de patrouille, Christian explique à Brigitte la mission que lui a confiée Loubignol: fouiller dans les archives et essayer de dénicher un meurtre de jeune femme non résolu dans les années 84-88. Une fille dont le corps aurait été retrouvé dans la campagne du Tholonet. Les collègues parisiens s'intéressent à ça, rapport à l'affaire Zodiac. Pour sa part, Loubignol ne voit que l'affaire Hélène Michel, en 86, qui puisse coller. Mais tout le monde connaît l'assassin de la fille: Richard Martinez. Enfin, hein, ça a toujours été la version officielle. En fait, le Cake et la Cagole ne tiennent pas du tout à ce que les collègues parisiens fourrent le nez dans cette vieille affaire. T'en fais pas choupette, mais il fallait bien que je t'en parle. Bon, qu'est-ce que tu dirais d'une petite pause ? Il arrête la voiture sur un parking désert, saisi d'une envie subite. Elle comprend et change d'humeur lorsqu'il l'enlace et lui arrache sa culotte d'un geste vif. Rhââ, elle adore quand il est brute comme ça, son Cakou d'amour.

EXTRAIT DU JOURNAL DE LORETTÀ

Cher journal,

Parfois je me demande si la vie est autre chose qu'un chemin de larmes pavé d'épines pointues. Je déteste Marcel, je dirai même que je le hais, je me demande comment j'ai pu épouser ce salopard. Il ne me bat plus à cause du divorce car il a peur que ça se voit, mais il m'insulte et me dit des horreurs pour me faire de la peine, que je finirai putte et que je ne suis qu'une idiote. Il m'a donné encore un mois pour trouver un studio, mais comment faire, où je vais trouver du travail en plus avec le bébé ce sera pas pratique. Oui mon journal, j'ai pris ma décision, je vais le garder, j'ai bien réfléchi et je me suis dit qu'avec un bébé au moins je finirai pas toute seule. Comme tu t'en doutes, je pense toujours à mon beau David. Souvent je ferme les yeux et j'imagine la dernière fois qu'on s'est vu, quand il m'a dit qu'il m'aimait, et alors je pleure, ça rate jamais.

4 JUILLET 91

LE MÉRIDIONAL

Le billet d'humeur de René Naldini

LÀ RÉPUBLIQUE DES PORNOCRATES

Les affaires d'argent sont monnaie courante chez les princes qui nous gouvernent. Par des chemins tortueux circulent d'une poche à l'autre les billets de la corruption. Mais il y a pire que l'argent sale: l'argent pervers.

Qui aurait pu penser qu'en plein centre de Marseille, sur l'un de nos plus célèbres boulevards - la corniche Kennedy pour ne pas la nommer - un bel hôtel particulier cachait un non moins richissime pornocrate ? Qui aurait cru que celui dont de nombreux chantiers dans toute la région portent la signature, aurait édifié sa fortune immense sur des productions que l'on ose à peine qualifier de cinématographiques ? Pourtant cet homme existe. On le voit siéger aux plus hautes instances de fédérations professionnelles reconnues. Il a ses entrées - mais faut-il vraiment s'en étonner - là où se décide l'avenir de notre ville, de notre département, de notre région. Tout le monde connaît ses ambitions sans bornes, facilitées par des amis puissants. Jusqu'à présent, nul ne s'était intéressé de près à son passé. Autrefois, on l'appelait Jo Lamour. De 1967 à 1972, c'est sous ce pseudonyme fleuri qu'il a en effet signé de nombreux petits films, tous plus sordides les uns que les autres: 'La Madone du Train des Bidasses', c'est lui. 'Les Délices de l'Orient Secret', c'est encore lui. 'Le Voyeur de la Belle Lune', 'L'Épine de Cheval', c'est toujours lui, et on en passe.

Il m'a été donné de visionner quelques extraits de l'"oeuvre" de Jo Lamour, et quelle n'a pas été ma surprise, d'y découvrir comme héroïne dévergondée la propre (!) femme, aujourd'hui décédée, du réalisateur.

Comment cet homme ose-t-il se présenter à une élection d'importance nationale ? Jusques à quand abusera-t-il de la crédulité d'électeurs mal informés ? Ce serait donc lui qui voudrait symboliser le peuple, lui qui représente un tel danger moral pour nos enfants ?

Jusqu'à aujourd'hui, beaucoup pouvaient dire: "Nous ne savions pas". Maintenant, personne n'en aura plus le droit. Il y a des vérités que connaître est un devoir.

* * *

Encadré par Léon et Maître Hiamuri, Georges visite ce qui sera bientôt un ensemble de bureaux sur le boulevard du Prado, serrant quelques mains au passage. Alors que les trois hommes s'appêtent à remonter en voiture, une petite équipe de télé s'approche. Agathe Bédard, la journaliste de FR3, veut interroger Georges pour les infos du soir. Elle souhaite une réaction sur la parution du matin dans le Méridional des

nouveaux ragots qui le désignent implicitement à travers Jo Lamour, un des pseudos qu'il utilisait quand il travaillait encore dans l'industrie du film. Georges a un geste d'agacement, mais Hiamuri lui fait un signe apaisant. Après une brève réflexion, l'homme d'affaire se tourne vers la caméra. Écoutez madame, tout ça, c'est de la calomnie, des manoeuvres politiques infantiles. Jusqu'à présent, Georges a préféré ignorer ces attaques d'une bassesse inouïe. Mais puisque les journalistes semblent adorer faire les poubelles, alors il va dire quelques mots pour rétablir la vérité vraie, mais après il ne reviendra plus sur le sujet. Il n'a rien à cacher aux électeurs: après avoir réalisé plusieurs longs-métrages à succès, il connut une brève traversée du désert, et c'est vrai qu'il se lança dans la production de petits films dits sexy, entre guillemets. Rien de méchant, loin de là, et pas du porno en tout cas, contrairement à ce que sous-entend perfidement cet article mensonger. Ces films 16 mm de cinq à dix minutes seraient même aujourd'hui considérés comme d'innocentes bluettes, comparés à ce que les enfants peuvent voir le samedi soir sur Canal plus, par exemple. Oui, ahem, il est arrivé une fois ou deux que sa regrettée épouse Anjélica y fasse de la figuration, mais en tenue décente, contrairement à ce qu'indique l'article. Georges dit que ce qui pose problème, c'est que cette histoire faiblarde sorte précisément à l'approche des élections. Et qu'une certaine presse soit là pour diffuser les propos d'un journaliste névrosé. Une presse de droite, bien entendu.

Dans la voiture, c'est un autre Georges qui parle à son avocat: il lui confie que son fils est recherché par la police. Les flics pensent qu'il est l'assassin de toutes ces filles. L'avocat n'en croit pas ses oreilles. Curieux et inquiet, il se fait pressant. Si Georges sait quelque chose d'important, il faut qu'il le lui dise. Est-il convaincu de la culpabilité de son fils dans cette affaire horrible ? Aurait-il des éléments dont la police ne dispose pas ? Georges est très nerveux et il s'agite sur son siège tandis que Léon roule à une allure de sénateur sur la Corniche, en direction du centre ville. Que David soit coupable ou pas, il est vraisemblable qu'il va incessamment avoir affaire à la justice. Maître Hiamuri le défendra s'il reparaît, vu qu'il a disparu. Pour l'instant, Georges ne souhaite pas en dire plus. En attendant, que l'avocat examine toutes les possibilités de plaintes à l'encontre de ce putain de Naldini qui remue la merde.

* * *

Dans le bureau de Navarin, Diane lit le compte-rendu faxé d'Aix à sa demande, sur l'existence d'un homicide non résolu, qui présenterait des similitudes avec ceux commis plus tard par Rambo et Captain Zodiac. D'après le rapport, RAS. Navarin passe et jette à Diane le dossier militaire de David. La jeune femme découvre tout d'abord une photo de la section du soldat qu'il était alors, sur laquelle elle le reconnaît aussitôt. Menton levé, sourire aux lèvres, il regarde l'objectif, un brin narquois. Ses supérieurs le décrivent comme renfermé, peu apte au commandement, mais sérieux et appliqué si bien encadré. Il a été renvoyé dans ses foyers avant la quille, suite à une affaire à la fois sordide et rigolote: il fut surpris en flagrant délit de vol chez un colonel. On retrouva

dans ses affaires des tas de sous-vêtements féminins, dérobés aux femmes des officiers résidant sur la base, et aux engagées. David prétendit à l'époque qu'il s'agissait d'un pari avec ses camarades, mais ceux-ci démentirent. Le rapport psy effectué à posteriori sur le garçon par un médecin militaire le décrit comme un asocial schizo, qui aurait dû être réformé. Après ce petit scandale, on préféra s'en débarrasser en douceur.

* * *

Gladys Gayfire et Paméla Funbott sont assises par terre, bâillonnées et attachées dos à dos. Mal au crâne, douleur lancinante, Gladys s'éveille. What's that mess ? - qu'est-ce que c'est que ce bordel, en VF. Elle se trouve dans une pièce délabrée, sans fenêtre, aux murs couleur béton sale, éclairée par une veilleuse à gaz posée sur une chaise de camping. Le sol est jonché de restes de repas et d'accessoires morbides, menottes, colliers et bracelets de cuirs, sacs plastiques. La porte de fer est fermée par une lourde chaîne cadénassée. Gladys entend dans son dos la copine Paméla qui sanglote spasmodiquement, et tout lui revient soudain en mémoire, affreux flash-back. Le malade n'est pas là, et son acolyte le gourou non plus. Paméla, elle, a déjà eu tout le loisir d'observer les lieux et de comprendre ce qui les attendait. Non, ce n'est pas un cauchemar, mais bien la réalité: dans un coin, sur un tas de sacs plastiques bleus empilés à la hâte, Gladys voit traîner ce qui ressemble à une main coupée.

David est seul dans le caveau de la famille Lamaury. Il dépose un gros bouquet sur la tombe de sa mère, murmure une prière inintelligible et essuie les larmes qui roulent sur ses joues. Puis il quitte le caveau et va retrouver Max, qui l'attendait en voiture derrière le cimetière. Le gourou n'est pas tranquille du tout, il dit c'est de la folie de venir se montrer ici, ils risquent de tomber sur Georges, où même les flics. David rigole: son père n'a jamais mis les pieds au cimetière depuis la mort de sa femme, quant aux flics, il leur pisse dessus. Même quand il était à l'armée, il négociait des permissions pour venir se recueillir ici chaque 4 juillet. Impensable qu'il manque l'anniversaire de la mort de sa maman...

Chapitre 6

6 JUILLET 91

Diane aborde la soeur de David à la sortie des Beaux-Arts, frappée par la beauté de cette blonde aux reflets roux avec de grands yeux clairs innocents et vaguement inquiets. Pauline est aussitôt sur ses gardes, étonnée que quelqu'un de la police se soit déplacé pour elle. C'est pourquoi ? Diane propose de prendre un verre à la buvette, en terrasse puisqu'il fait beau. Juste le temps que Pauline réponde à quelques questions de routine. Au sujet de son frère. Pauline se mord nerveusement la lèvre inférieure. Qu'est-ce que l'on peut bien vouloir à son frère ? S'asseyant devant une table à l'ombre d'un parasol, Diane noie le poisson: une broutille, on le recherche à titre de témoin dans une affaire d'accident de la route. Pauline n'en croit rien mais ne relève pas. Non, elle n'a pas eu de nouvelles de son frère depuis trois semaines, un mois. Ils se voient d'ailleurs assez rarement. David est très secret, oui, on peut dire ça, mais il n'a jamais fait de problème à quiconque. Il avait parlé de se balader, il a dû partir en vacances et va sûrement revenir d'ici peu. Non, elle ne sait pas s'il a une copine en ce moment. Quand Diane évoque le meurtre de Laure D., étudiante en 88 à Tolbiac, et demande si David la connaissait, Pauline se braque. C'est quoi cette enquête, au juste ? Qu'est-ce que David vient faire là-dedans ? Ces questions l'agacent, elle n'a rien à dire sur son frère, un garçon irréprochable, sensible et délicat. Non, elle ne voit vraiment pas où on peut le trouver, et espère surtout que la police ne commet pas une erreur en s'intéressant à lui. Diane se lève après un petit silence - cette fille sait des choses, on creusera plus tard, inutile de la brusquer. Merci beaucoup, mademoiselle Lamaury. À bientôt.

* * *

La pleine lune surplombe les ruines sinistres de la petite gare de Ventabren-Roquefavour, aimable décor pour film d'épouvante. Au sous-sol, étendu peinard sur un matelas mousse, la tête calée contre un coussin cradingue, David se marre en regardant la redif nocturne de la "Famille Tartignole". Une boîte de William Saurien à la graisse d'oie mijote sur le petit camping-gaz, répandant un fumet de cramé. Il se sent bien ici, il a reconstitué son petit chez lui, personne ne vient le déranger, pas le moindre emmerdeur dans le secteur, et il peut se dégourdir les jambes dans la gare durant la journée, c'est amusant comme endroit, plein de charme. Un soupir étouffé le fait détourner les yeux du minuscule écran. Les filles s'agitent. Bon, il va falloir s'y coller, et procéder à la destruction de leurs enveloppes charnelles avant la prochaine visite de Max. Il se lève et vient observer Gladys et Paméla. Elles ont la chair bleuie sous la pression de la grosse corde qui les entrave, leurs gros tétés tout blancs d'anglaises écrabouillés, leurs mâchoires crispées sur l'épais bâillon qui interdit le moindre mot intelligible. Oh mes chattes, ces regards implorant qu'elles lui lancent ! Soudain, il se

fige. Il vient d'entendre des éclats de voix en provenance des étages. Les deux anglaises lèvent au plafond des yeux emplis d'espoir. David se dirige sans bruit vers la porte de fer qui donne sur l'escalier et tend l'oreille, aux aguets. C'est bien ce qu'il craignait: un groupe d'humains à la con est en train d'investir les lieux, des jeunes, venant sans doute terminer une soirée arrosée en jouant au train fantôme dans la gare déserte. Inquiet, David ouvre précautionneusement le cadenas, entrebâille la porte et sort de sa cache pour mieux écouter les intrus qui ont envahi le rez-de-chaussée. Exclamations féminines apeurées, fanfaronnades d'adolescents. David entend des blagues vaseuses sur le Captain Zodiac, qui pourrait très bien se cacher dans cette gare désolée - ben tiens. Cris émoustillés des filles à l'évocation du célèbre tueur. David se mord les lèvres pour ne pas mourir de rire, s'ils savaient ces cons. N'empêche, faudrait pas qu'il s'amuse à venir par ici, méfi... Non, c'est bon, les voix et les rires s'éloignent. Sans avoir cherché à explorer les lieux plus avant, les ados repartent dans la nature, suivant les rails, sans doute pour une balade jusqu'à l'aqueduc de Roquefavour. Le silence est revenu. David soupire, il a un peu flippé quand même. Il revient chez lui, referme porte et cadenas, et arrête le feu sous le cassoulet. Bon, c'est pas le tout les filles. Il ramasse un gourdin de ferraille posé auprès de son lit. Plouf-plouf. Ça-sera-toi-la-première-quiva-y-passer: Paméla. Elle hurle à travers son bâillon, yeux exorbités, elle cause mais qu'est-ce qu'elle cause, tu vas la fermer oui. D'autant qu'elle est rosbif, et que même s'il lui enlevait son bâillon, il ne comprendrait rien à ce qu'elle raconte, vu qu'il a toujours été nul en anglais - une langue de pédés soit dit en passant. Il abat violemment son arme sur le crâne de la pauvre fille. Bing, les os se brisent dans un craquement du tonnerre.

7 JUILLET 91

Diane gare sa 205 banalisée devant la supérette des Pichon. Marcel sort aussitôt de la boutique, hého, l'emplacement est réservé aux livraisons, il attend le gars de chez Boucherie Bernard - et les bonnes femmes au volant ça devrait pas exister pour commencer par le commencement. Diane sort sa carte. Ah bon la police alors c'est différent, marmonne Marcel, euh c'est pour quoi au juste ? Madame l'inspecteur veut des détails sur le contentieux qui oppose le gérant du Félix Potin à un certain Lamaury David, ainsi que les ordinateurs de la PJ l'ont révélé. Le visage de l'épicier se congestionne. Ce voyou, ce malade mental, un peu que je maintiens ma plainte, non mais des fois. Il a tout cassé dans la réserve, et ces bandits de la GMTF ne remboursent pas, je vais le faire casquer, ça prendra le temps que ça faudra en justice, mais je vais le faire casquer. Pour le reste, que l'inspectrice aille donc interroger sa garce de future-ex-femme, parce que le gars de Boucherie Bernard arrive et qu'il va falloir boulonner, une épicerie c'est pas fait pour les feignants, Loretta est restée au pavillon ce matin, et d'ailleurs c'est elle, la pauvre idiote, qui lui avait proposé d'embaucher ce petit saligaud. S'il vous plaît maême l'inspectrice, pouvez-vous bouger de là votre véhicule, que le gars de Boucherie Bernard puisse s'y mettre ?

Madame Pichon baisse la tête, tripotant machinalement un coin de la nappe brodée. Diane voit des larmes perler au coin de ses yeux, et lui tend un kleenex. Loretta se mouche bruyamment avant de lui adresser un sourire triste. David était un garçon tellement attendrissant. Elle l'avoue, elle était très amoureuse de lui. Mais jamais il n'a répondu à ses avances, il faisait toujours comme s'il ne comprenait pas. Pourtant, il avait des sentiments pour elle parce que - comme elle l'a déjà dit à sa grande soeur - souvent il lui faisait des cadeaux. De la lingerie, surtout, et des bijoux. Par exemple cette jolie petite chaîne en or, ça fait deux ans qu'elle la porte. Diane veut voir la chaînette. Un peu étonnée, Loretta s'en défait et la tend à l'inspecteur, qui l'empoché et demande à examiner la lingerie et les bijoux en question. Loretta se lève, ma foi, si vous voulez, suivez-moi. Dans la chambre conjugale, la jeune femme ouvre les tiroirs d'une commode, qui regorge de froufrous. Diane évalue, effleure du revers de la main. Pas mal de soie, de satin, des broderies fines, des marques de qualité, La Perla, Malizia, Lise Charmel. Très certainement des effets dérobés aux victimes - facile à vérifier. Il va falloir emmener ces pièces à conviction. Un peu à contrecœur, Loretta fourre tout ça dans un sac Félix Potin, vous me les rendez, hein, madame, s'il vous plaît, c'est des souvenirs que j'y tiens. Sur le perron, Diane promet à la jeune femme de ne rien dire à son mari au sujet de ces cadeaux, bien sûr. Surtout, ajoute Loretta, qu'elle est en instance de divorce. Puis elle s'inquiète un peu: c'est bien sûr que c'est au sujet de la plainte ? Serait-il arrivé quelque chose à David ? Diane la rassure, ne vous en faites pas, merci beaucoup madame. En lui ouvrant la porte du jardin, Loretta suggère à Diane d'aller trouver la maman de David, à l'hôpital. Il lui était très attaché, et la visitait souvent. Il n'a jamais voulu la lui présenter. Diane regarde la jeune femme, ébahie. Elle sait que la mère de David est morte depuis longtemps.

* * *

Home, sweet home, David est en train d'emballer Paméla sous les yeux de Gladys. Il râle en se débattant avec ces putain de sacs-poubelles, pénibles à fermer hermétiquement avec le lacet, surtout quand on a les mains gluantes. C'est un travail chiant. Mais il faut le faire, car telle est la volonté de Max. Justement, on frappe sept coups à la porte, le signal en morse décidé par le Chevalier. En entrant, après avoir fait la bise à son élève, le gourou constate avec plaisir que tout s'est encore bien passé, et que la première anglaise n'a pas posé de problème. À part bien sûr, bougonne David, qu'elle en a foutu partout, comme d'hab, et qu'il faut passer la serpillière, il allait juste s'y mettre. Max fait un tour dans la pièce, enchanté de voir que son jeune ami s'est approprié les lieux et qu'il semble s'y plaire. Il se plante devant Gladys, recroquevillée au bout de sa chaîne et empestant la peur, le corps recouvert de poussière, cheveux en broussaille. Il ricane en regardant entre ses cuisses, qu'il a écartées d'un coup de pied. Il se tourne vers David, désignant l'entrejambe. Le gosse rigole, c'est lui qui lui a tondu le caillou avec son Bic. À sec. Hihi, il a eu l'idée de commencer une petite collection de poils de poupées. David montre à Max trois petits flacons bourrés de mèches frisottées,

étiquetés "Jennifer", "Paméla" et "Gladys". Fais-voir ça fils, c'est marrant, toi alors, bon, des trucs comme ça j'y vois pas d'inconvénient, je t'amènerai d'autres flacons, des tas, du collyre à Jésus, t'auras de quoi faire, allez, tu m'offres un caoua, faut qu'on cause un peu. Max s'assoit sur le matelas tandis que David s'affaire à verser de l'eau d'un jerrican dans une casserole. Le gourou l'observe, c'est qu'il prend de l'assurance le gosse, ça va être une flamboyante série. David lui tend un bol et s'assoit en tailleur à ses côtés. Merci fils, tu sais que tu es un vrai bon, toi ? On va tous les enterrer, tous. Bundy, Shaeffer, Gacy, Tchikatilo le soviet, Fish et les autres: des rigolos à côté de Captain Zodiac. La Légende a commencé de se bâtir, quelque chose de bien, déjà 17 poupées dans le cosmos - 18 avec le bébé - un vrai feu d'artifice que ça doit être là-haut. On va entrer dans le Guinness Book, d'ailleurs Max a déjà téléphoné pour savoir s'ils homologuaient les records criminels, mais ils lui ont raccroché au nez. Les cons. Plus tard, quand il sera vieux et sur le point de mourir, il écrira un super bouquin où il dévoilera tout. Les éditeurs s'arracheront ce fabuleux récit et le Captain Zodiac, c'est à dire Max et David - l'Hydre à deux têtes - passera à la postérité. Bien mieux que ces crétins d'Ottis Toole et Henry Lucas, et peut-être plus fort encore que le Zodiac US. Ça alors, tu vois fiston, ce serait vraiment le top. Max en a les larmes aux yeux tellement c'est beau comme perspective. Le Zodiac, c'était The serial-killer. Le plus brillant de tous. Jamais les flics ne l'ont coincé. Il leur a mis à tous bien profond. Plus de 200, il en a envoyé en l'air, t'imagines ? Tremblant d'excitation, Max repart sur son dada, son pote le Zodiac, qu'il prétend avoir connu en 71, alors qu'il était de passage aux USA pour quelques mois. Voilà comment ça c'était passé: au cours d'une nuit de défonce dans un bar country de San Francisco, le Chevalier avait fait la connaissance d'un type drôle et sympa, qui lui avait confié être le fameux Zodiac, recherché par tous les flics du FBI. Et avec tous les détails que lui donna le lascar, Max ne douta pas une seconde de l'authenticité de ses propos. Ils passèrent ensuite quelques soirées pas piquées des hannetons, à faire des bringues et des virées en bagnoles. Mais jamais quand même le Zodiac ne lui proposa de l'accompagner dans ses petites expéditions. De ce côté là, il était très secret. C'est normal, on peut le comprendre, hein. Et puis, un jour, il disparut, et comme par hasard, des meurtres commencèrent dans l'État voisin. Ah, le Zodiac, quel as, on en fera plus des comme ça. Vaguement jaloux, David souligne que lui non plus n'est tout de même pas mauvais dans le genre. Ah mais Le Chevalier est bien d'accord, David est un surdoué, of course, sauf qu'il est jeune et fougueux, heureusement que Max est là pour canaliser ses énergies. Parce que des fois, en jouant perso - comme avec les travelos ou dans le TGV - il manque de tout faire partir en couille, le David. Enfin bref, à eux deux, Max et David vont former le tandem le plus fameux de l'histoire du crime. Mais pour y arriver, garçon, il faut de la patience, et de la rigueur.

* * *

Diane et Navarin font le point à la cafétéria de la Criminelle. C'est surtout elle qui parle, il se contente de hocher la tête ou de répondre par monosyllabes, avalant de temps à autre une goulée de Fanta avec sa purée. Apparemment, Loretta et son mari ne

sont pas au courant des activités criminelles de David. On a reconstitué la généalogie du jeune homme: père Lamaury Georges, personnalité marseillaise et candidat socialiste à la députation; soeur aînée Pauline, étudiante âgée de 25 ans, vit en concubinage avec Harrouard Francis, prof aux Beaux-Arts; mère Anjélica Lamaury, née Joëlle Aubrac, ex actrice, décédée en 73 dans un accident de la route. À ce propos: David faisait croire à Loretta Pichon que sa mère était vivante. Zarbi, non ? Navarin s'en fout, il est fatigué, mais fatigué. Il repousse son assiette, encore purée-côte de porc, avec les impôts qu'on paye, pas croyable. Diane s'étonne du manque d'intérêt que son supérieur affiche ce soir pour l'affaire, et de son comportement un peu imprévisible ces derniers temps. Gaffe au surmenage, Jean-Paul, tu m'as l'air largué en ce moment, tu devrais essayer les tranquillisants, ça aide à tenir, surtout dans cette affaire stressante qui te pompe l'énergie. Il hausse les épaules, c'est rien bordel, fais pas chier fillette. Bon bon OK, elle ne lui dira plus rien, ça la regarde pas, c'est vrai. Il lève brusquement la tête et la fixe droit dans les yeux... C'est bon avec Marlin, il te baise bien ? Ça lui est sorti d'un trait, obsédante question trop longtemps contenue. Elle en reste comme deux ronds de flan. C'est donc ça. Non mais de quoi tu te mêles, Jean-Paul ? Un journaliste, putain Diane j't'ai dit que je pouvais pas blairer les journalisteux, et celui-là en particulier alors vraiment il me sort par le cul.

* * *

La 4L du CTE cahote sur un chemin forestier éclairé par un quartier de lune. Le Chevalier arrête la voiture dans un coin désert en bordure du lac artificiel du barrage de Bimont. Il ouvre la portière arrière du fourgon. Tous ces sacs plastiques qu'il faut décharger, lester de lourdes pierres et balancer dans les eaux noires par 20 mètres de fond, c'est du boulot. Le Chevalier crache dans ses mains et s'y colle. Les morceaux de Jennifer, Gladys et Paméla, ça en fait des kilos et des kilos de bidoche. Plouf, plouf, plouf, ça s'enfonce en glougloutant vers le fond du bassin. Dans quelques semaines, tout aura disparu, les poissons auront mangé les chairs, seuls les os reposeront encore au fond, et puis après la vase les recouvrira et personne ne les retrouvera jamais - sauf peut-être les archéologues de l'an 3000, héhé.

8 JUILLET 91

CARNET DE NOTES DE DIANE, NUIT 08 AU 09/07/91.

Je suis toute seule, perdue en pleine nature, arc en bandoulière, bottée (la vraie Diane chasseresse, comme sur le tableau de papa !). J'entre dans un bois d'arbres foudroyés, je n'ai pas peur (pour une fois), je me promène en regardant autour de moi./J'entends des rires de gosses, et je vois un petit garçon et une petite fille en train de jouer au pied d'un arbre. Je m'approche. Ils sont nus, mignons comme tout (avec peut-être des ailes dans le dos, il me semble, des angelots ?!). Ils jouent avec des

Barbie et des Big Jim. Des poupées sont pendues par le cou à des branches basses, et les gamins s'amuse à les torturer. Ils découvrent ma présence et me disent de faire attention de ne pas tomber dans le trou./Je suis en équilibre (fragile) au bord d'un puits obscur qui s'enfonce loin sous terre. Je me recule, je crie et je me cogne contre une statue qui se tenait dans mon dos. Une statue grecque... de satyre en érection ! Les deux gosses s'envolent dans un bruit de battement d'ailes et commencent à voler autour du satyre en rigolant et se moquant de moi.

Je n'ai jamais été battue dans mon enfance, je n'ai pas le moindre fantasme sadique ou masochiste, qu'est-ce que c'est que cette histoire de poupées torturées - quelles absurdités, quelles ignominies ma pauvre fille tu es bien malade - pourquoi ces gamins, ce puits ? Et qui est ce satyre en rut ? Papa ?

Diane retrouve Navarin dans le bureau de Muller. La juge Croizette est là également, tailleur impeccable, pomponnée de frais. Diane serre les mains de ses chefs, et constate que Navarin tire toujours la gueule. Punaise, mais comment a-t-il deviné pour Daniel - peut-être qu'il bluffe ? Elle n'a pas le temps de se perdre en conjectures, Muller frappe du poing sur le bureau. On y va: perquisition ce matin au domicile de David Lamaury. La lingerie ramenée de chez Loretta Pichon a été formellement identifiée comme appartenant à des victimes de Rambo et de Captain Zodiac. La chaînette ressemble fort à celle que portait Isabelle E., selon sa colocataire de l'époque, une jeune comédienne. Pièces à conviction, les premiers liens indiscutables entre David Lamaury et ses victimes. L'équipe du sous-marin en planque n'a pas vu réparaître le garçon chez lui. Son téléphone est resté silencieux. Même s'il a sûrement fait le ménage avant de partir, il doit bien rester des traces intéressantes, et peut-être une piste permettant de le localiser.

* * *

L'appart est curieusement clean, comme nettoyé à la hâte. Diane remarque un poster géant du système solaire punaisé sur le mur du salon. Ça, plus le télescope rangé dans sa boîte: le jeune Lamaury est amateur d'astronomie. Il y a aussi une vieille affiche d'un film des années 60, "Captive du Donjon", sur laquelle est dessinée une belle blonde en robe de princesse qui essaie tant bien que mal de ressembler à Martine Carol. Des flics du labo relèvent les empreintes, et cherchent d'éventuelles traces de sang ou de corps. Une vieille voisine, intriguée par le remue-ménage policier, est interrogée: voici quelques jours, elle a entendu du bruit dans l'appartement de son jeune voisin d'où elle a vu sortir, à travers le judas, un homme grand, chargé d'un sac de voyage. Quant à David, c'était un gentil garçon, qui l'aidait parfois à monter ses commissions dans l'escalier. Elle ne l'a pas croisé depuis une semaine ou deux, plus ou moins, elle se souvient pas bien.

* * *

L'équipe de nuit a décelé un incident de fonctionnement dans le système de filtrage des eaux du barrage de Bimont, zone E, quinze mètres de fond. Dans un sas du bâtiment, deux techniciens se changent en hommes-grenouilles et s'enfoncent dans les eaux noires pour inspecter l'installation à la lueur de torches étanches. Au bout de quelques minutes de nage, l'un d'eux désigne le filtre: il y a des trucs qui le bouchent - des sacs, emberlificotés dans le treillis de protection. Les plongeurs se regardent, incrédules, avant de touiller là-dedans de leurs doigts gantés de néoprène. C'est ce sac plus gros que les autres qui fait bouchon. Unissant leurs forces, les deux hommes tirent dessus pour le dégager. Le plastique se déchire, révélant un thorax féminin.

9 JUILLET 91

Dans son F4 de fonction au Jas-de-Bouffan à Aix, Loubignol décroche son téléphone, 4 heures 20 du matin, bon sang de bonsoir, mais qui c'est ? C'est la gendarmerie, commissaire. Des morceaux de femmes viennent d'être retrouvés au barrage de Bimont. Loubignol secoue la tête, des morceaux de femmes, pas possible, il fait répéter, pas possible, j'arrive. Il se lève précipitamment, abandonnant le lit où sa femme Évelyne remue en bougonnant. Bien que tétanisé par la nouvelle, il ne peut s'empêcher d'envoyer une oeillade enamourée à sa jeune épouse, qui ouvre de petits yeux ensommeillés. Il faut que j'y aille, une affaire énorme, rends-toi bibiche... C'est qu'il l'aime, son Évelyne, 25 ans, corps de rêve, une créature pareille ça se chouchoute. Il s'est toujours demandé pourquoi elle l'avait choisi - et ne se l'est toujours pas expliqué, bon sang de bonsoir, se contentant de savourer sa chance chaque jour un peu plus. Elle tend les bras vers lui, tellement attendrissante dans son demi-sommeil. Reviens vite, mon lapinou.

Au lever du jour, Loubignol arrive au barrage où l'attendent déjà de nombreux flics et gendarmes. Gérard et Robert - tandem d'inspecteurs aixois, surnommés les Pédés - sont déjà sur le pont. Ils ont causé avec les gendarmes et procédé aux premières constatations. Le commissaire les rejoint, bon qu'est-ce qui se passe au juste, où sont les corps ? On l'amène au bord du bassin, zone E, non loin du mur de retenue d'eau, en surplomb d'un à-pic d'une trentaine de mètres. Des amas de chairs méconnaissables sont disposés au bord de l'eau. Loubignol a un haut le coeur. Autour, plusieurs flaques de vomi indiquent que peu d'estomacs ont résisté. Bon sang de bonsoir de bon sang de bonsoir. Il y a apparemment trois corps dans tout ça, piégés dans les filtres par les puissants courants du fond du barrage. Christian et Brigitte reviennent de leur exploration des environs. Résultat: néant, chef, sauf peut-être les traces d'un véhicule de tourisme. Le commissaire laisse échapper un rot - oh, pardon. Du pied, il touille un peu dans un tas, repoussant un avant-bras: quelque chose attire son attention - bon dieu ça cocotte. C'est un morceau de bassin féminin, avec sur la fesse droite une profonde entaille en Z. Christian émet un petit rire nerveux, soutenant une Brigitte pantelante. Loubignol adresse à son subordonné - gominé de frais dès cinq heures du mat - un

regard réprobateur: non ce n'est pas Zorro, imbécile, mais Captain Zodiac. Il va falloir prévenir Paris.

* * *

Diane, Navarin et la juge Croizette regardent un cliché noir et blanc à la texture granuleuse, que Muller vient d'étaler sur son bureau en acajou. On y voit un jeune homme blond au guidon d'une moto, une passagère brune derrière lui, cheveux au vent. Le taré en personne, chers amis. Flashé à 143 Km/h sur le périph, le 10 mai 91 à 00h32, voici deux mois. Une bien jolie photo, transmise aujourd'hui par la préfecture, suite à une énième demande de vérifs de notre part. Le type et la nana n'avaient jamais été identifiés, mais l'un de nos hommes vient de reconnaître David Lamaury, et la fille n'est autre que Loretta Pichon. Marrant, non ? Diane attrape le cliché. David Lamaury, oui. Elle fixe le visage enfantin encadré de boucles blondes, les yeux plissés par la vitesse. Elle le revoit encore lui tenir la jambe à la sortie de la fac, lorsqu'elle était venue interroger les étudiants au sujet du meurtre de Laure D., époque Rambo. Punaise, soupire-t-elle en passant le cliché à Navarin. Croizette sourit, asseyez-vous et discutons un peu. Voici ce que nous racontent les expertises des éléments recueillis lors de la perquisition:

- Quelques cheveux féminins de couleurs différentes découverts ça et là.
- Résidus sanguins dans la cuisine, la salle de bain et dans le filtre de la machine à laver. Analyse des groupes en cours.
- Les cheveux de David sont bien ceux trouvés sur les lieux des crimes.
- La présence du télescope et la localisation de certains meurtres de Rambo incitent à conclure que David pourrait avoir repéré quelques-unes de ses victimes de l'époque à l'aide de cet instrument.
- Et surtout: les empreintes de David sont les mêmes que celles de Rambo. Preuve indiscutable.

Diane rejoint Navarin au distributeur de boissons. Muller et Croizette focalisent sur David Lamaury, OK, mais il y a toujours cette histoire de complice, ces lettres. Pourquoi ne pas essayer tout de même de vérifier le "Max" donné par Gaston ? Diane n'a pas osé en parler devant le big boss, mais une demande aux RG à Marseille, et ce serait vite vu. Navarin l'ignore ostensiblement en attendant que son verre de Sprite achève de se remplir. Tu sais pas quand on descend à Marseille ? On y va toujours ? Sans répondre, il se met à fredonner doucement "Si seulement tu m'avais dit la vérité"... Dis, Jean-Paul, tu m'écoutes ? "... Nous ne serions pas obligés de nous quitter...", l'inspecteur divisionnaire tourne les talons et s'éloigne en reniflant bruyamment. Diane n'en revient pas. Il n'est vraiment pas dans son état normal, où alors il est en plein début de dépression. Si ça se trouve il est vraiment jaloux à cause de Daniel. Elle court pour le dépasser et s'immobilise devant lui, passage barré dans le couloir. Regard noir et triste de Navarin.

Tu me le troues, fillette. Il la repousse et s'éloigne, "...puisque tu m'as trompé, à présent tu peux t'en aller." Elle le rattrape à nouveau. Ça l'énerve. Tu fais chier, j't'ai dit, allez, du vent. Sciée, elle s'arrête devant un téléscripateur bourdonnant. Va voir ton Marlin, va. Saaalope. Elle le voit tourner le coin et disparaître en marmonnant - pouffiasse - le corps secoué de tics. Les inspecteurs Leboeuf et Pithiviers, de retour de mission, rigolent sur son passage, eh, Jean-Paul, déjà bourré à c't'heure ? Déclit dans la tête de Diane. Dope. Punaise de punaise, j'ai compris, il se dope.

* * *

9H10/AIXENPCECOM13310/090791/AXT/APJ/PARIS.

SIGNALONS 3 CADAVRES FÉMININS DÉMEMBRÉS RÉGION AIXOISE /
BARRAGE DE BIMONT / OEUVRE POSSIBLE DE CAPTAIN ZODIAC / SIGNE EN
Z TRACE SUR FESSIERS DES VICTIMES / VOIR AIX EN PCE / COMMISSAIRE
CH. LOUBIGNOL.

* * *

La cinquantaine chétive, physique ingrat - moumoute mal scotchée sur crâne dégarni, yeux noirs enfoncés profond dans leurs orbites, bec-de-lièvre affirmé - René Naldini est un solitaire qui se donne à fond dans son boulot. Derrière la porte de son bureau du Méridional, il ignore l'agitation de la rédaction. Vu le raffut, il devine qu'il vient de se passer quelque chose de vraiment important dans la région. Mais il s'en fout, alors là, complètement. Car ce qui l'intéresse pour le moment - et depuis longtemps déjà - ce qui l'obsède même, c'est une seule et unique personne dénommée Georges Lamaury: un youpin socialo franc-maçon et corrompu, archétype de tout ce que René conchie. Et justement, ce matin, le petit éditorialiste a reçu une grande enveloppe qui contient de précieuses informations sur sa bête noire. Un correspondant anonyme très renseigné, putaing cong, magnifique, qui lui fournit de quoi continuer à bien s'essuyer les pieds sur ce gros pourri de Lamaury, et dissuader les électeurs trop crédules... Le chef de rubrique fait irruption dans l'antre du journaliste. Réveil, Néné: trois cadavres au barrage de Bimont. Tout le journal est sur le pont, Loulou en reportage, alors coco tu nous prépares un billet bien senti là-dessus, la violence du monde moderne, l'insécurité et tout ça, je te fais confiance pour la sauce. Lamaury, on s'en branle le noeud mon gros Néné, je te dis pas comme. Il paraîtrait que le Captain Zodiac fait du tourisme dans la région, figure-toi, alors ton histoire Lamaury...

* * *

Diane remplit à la hâte une valise posée sur son lit. Daniel, allongé sous la couette, les bras croisés derrière la tête la regarde aller et venir, nue. Ce corps, tudieu, à moi tout ça, et aussi à moi de tout faire pour la garder - celle-là j'en veux encore, pas

question qu'on me la pique, attention. Diane raconte fébrilement, les cadavres du barrage, les Z sur les fesses, les corps sans tête et sans mains. Ce sera coton d'identifier les filles. Elle a été choisie par Muller - parmi tous les OPJ de la Criminelle affectés à l'enquête - pour collaborer avec les flics d'Aix-Marseille en compagnie de Navarin et de Croizette. Sur place, elle essayera de convaincre la juge d'essayer la piste sectes et gourous, histoire de vérifier les propos du clodo, même si Muller n'y croit pas. Elle s'est déjà renseignée un peu, et le sud-est regorge de communautés et groupuscules philosophico-mystiques. Daniel en profite pour se glisser dans le monologue de sa compagne. Ça c'est vrai, il a déjà interviewé ce frappé de Raël, les Enfants de Dieu et les dingues du Mandarom, et il a vaguement sympathisé avec les mecs de Longo Maï. Il est un fait que le climat méditerranéen a l'air profitable aux déconnectés du ciboulot et aux escrocs - au fait, fais gaffe, les marseillais ne peuvent pas blairer les parisiens. Diane compte interroger Georges Lamaury. Daniel se redresse sur le lit. C'est confirmé ? - non mais tu te rends compte du boucan que ça va faire ? Le fils Lamaury, tudieu, en voilà un scoop pas possible. Elle interrompt son va-et-vient pour s'asseoir auprès de lui. Jure-moi de ne rien dire, on a ordre absolu de la fermer, si Muller savait que je t'ai raconté - et encore plus Navarin, punaise - je serais mutée aux cartes grises, alors s'il te plaît... Il l'attire contre lui, t'inquiète pas ma douce, je suis avec toi non mais qu'est-ce que tu crois, à moi tu peux tout dire, bien sûr que je serai muet comme une carpe - comme une tombe, ça me semble plus approprié. À propos, vous allez dormir où, Jean-Paul et toi ?

* * *

JOURNAL DE 20 HEURES, FT1.

CLARISSE MÉRIC: La découverte de trois corps féminins au barrage de Bimont, dans la région aixoise, relance l'affaire Zodiac. Depuis le 24 juin, date à laquelle le tueur exécutait dans le TGV une jeune mère de famille et son bébé, on n'avait plus entendu parler de lui. Patrice Carré, vous avez suivi le dossier pour FT1, depuis le début, alors ce nouveau crime, à votre avis, est-il bien le fait de Captain Zodiac ?

PATRICE CARRÉ: Oui, Clarisse tout à fait, même si l'on n'a pas retrouvé l'habituelle lettre auprès des corps des victimes, la police, au vu des blessures et de certaines marques caractéristiques, semble convaincue que c'est bien lui qui a commis ces crimes épouvantables. Ce qui est troublant, c'est de constater que Captain Zodiac a une nouvelle fois changé de méthode. La diffusion récente d'un portrait-robot probablement assez ressemblant l'a poussé à une certaine prudence, puisqu'il a renoncé à tuer ses victimes à leur domicile, mais il a commis une erreur en tentant de faire disparaître les corps au barrage de Bimont, dont les fonds sont sous surveillance constante. On suppose qu'il a cette fois kidnappé les trois jeunes femmes, et qu'il les a assassinées dans une planque que les policiers vont devoir localiser.

C.M: Justement, Patrice, à propos de la police, il faut signaler que nous avons invité ce soir le commissaire Muller, et qu'il a refusé de venir s'exprimer à l'antenne.

P.C: C'est compréhensible, car chaque nouveau forfait de Captain Zodiac résonne comme une gifle à l'oreille des policiers. On peut comprendre que le commissaire Muller préfère adopter un profil bas. On peut aussi le regretter, mais c'est un autre débat.

C.M: Tout de même, Patrice, Captain Zodiac est recherché par toutes les polices de France, comment expliquer son incroyable facilité à glisser entre les mailles du filet ?

P.C: Il y a plusieurs explications. Tout d'abord, et c'est une thèse reprise de plus en plus souvent dans les rares communiqués de la PJ à la presse, il y aurait un, ou des complices. Ensuite, il y a la personnalité de Captain Zodiac, un homme suffisamment intelligent pour dominer ses pulsions, dans une certaine mesure, et donc capable de brouiller les pistes. Cela dit, on croit savoir de source policière que Captain Zodiac serait "en cours d'identification"...

Bon sang de bonsoir, voilà pas que ce fada de Zodiac, le tueur parigot, vient semer sa zone sur la juridiction du commissaire Loubignol et troubler la sérénité de sa fin de carrière. Il attrape distraitemment le bol de tisane que lui apporte Évelyne en continuant de maugréer devant sa télé. Il va falloir qu'il se décide à aller voir son ami Georges Lamaury, pour lui annoncer les conclusions des collègues de Paris, et ça c'est pas humain. Car David, figure-toi Évelyne, ouvre bien tes esgourdes bon sang de bonsoir, David Lamaury - c'est la meilleure que j'aie jamais entendu en 32 ans de carrière - eh bien voilà pas que le pauvre minot est considéré par les confrères à l'accent pointu comme le Captain Zodiac en personne: l'abominable auteur des crimes en série, l'éventreur de femmes et de bébés, tu le crois ça, bibiche ? Évelyne a besoin de s'asseoir. Qu'est-ce que tu me racontes, Charles ? Il y aurait des preuves en béton, ma pauvre chérie. Mes aïeux, Loubignol connaissait bien le même, il l'avait fait sauter sur ses genoux, emmené à la pêche à la sardine. Évelyne d'une voix blanche, encourage son mari à en parler à Georges. Même si ce n'est pas facile - et pas vraiment légal non plus, d'accord lapinou, mais tant pis on s'en fiche.

10 JUILLET 91

Juchée sur une chaise, Nelly B. est en train de repeindre la salle de lecture du CTE, s'esclaffant aux plaisanteries ineptes de ce petit con de Franck, qui piaille sur l'escabeau voisin. À travers la porte vitrée, le Chevalier voit ce gros cul moulé par une petite robe en lycra, cette tignasse châtain foncé, cette allure vulgaire, il entend ce rire aigu et ce zozotement à la con. D'accord, elle est pas jojo, elle est même franchement

tarte, mais c'est tout ce qu'il a sous la main en ce moment. SDF, fille de la DDASS, ancienne de la piqûre, tapineuse occasionnelle - tout ça à dix-neuf ans - elle vient de l'autre bout de la France (Damblain, Vosges), et personne de sa famille n'a l'air d'être en contact avec elle depuis presque un mois qu'elle a ramené sa fraise dans le secteur. Libre et sans aucune attache, une proie idéale pour le Captain Zodiac. Et puis aussi, cette gourde s'est laissée totalement imprégner par le truc du Puits de Lumière, elle prend Le Chevalier pour le Sauveur de l'Humanité et ne se méfiera pas quand il l'embarquera cette nuit dans la 4L. Il entre d'un pas royal dans la salle en aboyant après Franck. Que ce petit con lâche son pinceau et aille enfin s'occuper des bon dieu de poubelles. L'adolescent quitte la pièce. Restée sur l'escabeau, Nelly contemple le Chevalier qui lui fait signe de descendre. Elle s'exécute timidement, et le maître plonge son regard de magicien dans le sien, prenant l'expression intense pile appropriée pour obtenir l'effet recherché. Ce soir, c'est la Nuit de l'Initiation, Nelly, Ta Nuit. Je vais t'enseigner les Douze Cent Quatre Vingt Trois Secrets de la Vérité Cosmique Universelle, tels qu'édictés par Xénu le Tout Puissant. Bien entendu, que Nelly n'en parle pas aux autres. Sinon, tout foirera et elle restera bête comme ses pieds tout autant que maintenant.

* * *

Chabadabada. Diane dit au revoir à Daniel sur le quai de la gare de Lyon. Un qui n'a pas la larme à l'oeil, loin de là, c'est Navarin: déjà calé dans son fauteuil, il les observe avec un méchant noeud aux tripes. La vitre fumée donnant sur le quai fait office de glace sans tain, les tourtereaux ne peuvent le voir, et il enrage d'assister impuissant à leurs jeux de langues obscènes. Quand il pense que c'est lui qui les a présentés, en plus, c'est pas une vie. Tiens, on va aller s'en sniffer une ch'tite aux chiottes - plutôt crever que de voir ça.

* * *

Indifférent, Georges Lamaury regarde Voltaire, son labrador, uriner contre le socle d'une des statues du parc de la Villa Dolorosa. En temps normal, il lui aurait envoyé un bon coup de savate, mais les révélations de Charles Loubignol l'ont mis KO. À l'ombre des platanes, le commissaire vient de lui annoncer que David a été identifié comme le tueur en série appelé Captain Zodiac. Il n'a pas le droit d'en parler, Charles, bon sang de bonsoir c'est même carrément illégal et il risque sa carrière, et pourtant, il le fait. Au nom de leur vieille amitié. Lui-même ne veut toujours pas y croire, mais on veut coller au moins 18 homicides sur le dos de David, excuse du peu. Le bureau de SunImmo, ainsi que la Villa Dolorosa sont surveillés et sur écoutes depuis quelques jours. Pour l'instant, heureusement, la consigne est de ne pas dévoiler au public la terrible vérité. Mais un jour ou l'autre, il faudra bien en passer par là. Georges fait craquer ses doigts, de noires pensées tourbillonnent dans son crâne: sa carrière ruinée par le scandale, les charognards qui ne le rateront pas, les amis qui le fuiront, et ce

pauvre gosse détraqué de David. Il hoche gravement la tête, il fait celui qui débarque, qui vient d'apprendre une pénible, très pénible nouvelle. Merci, Charles. Tout cela est absurde. Je pense qu'une cabale politicienne très vicelarde est en train de se monter. Je ne sais pourquoi on vise mon fils plutôt que ma personne, mais pour moi il ne fait aucun doute que c'est une mayonnaise de la droite. Tu as lu ces conneries dans le Méridional, eh bien la campagne continue. Cette juge doit être manipulée. Tu connais David, enfin tu l'as connu tout gosse, tu sais comme moi que jamais il ne ferait de mal à une mouche. Une cabale, crois-moi. Merci encore Charles, et tiens-moi au courant.

* * *

Diane et Navarin débarquent du TGV avec armes et bagages. En début de voie, deux bruns moustachus, trois-quarts en cuir roulés autour du bras, Ray Ban sur le nez et gourmettes aux poignets Gérard et Robert, alias les Pédés - dévisagent peu discrètement les passagers qui arrivent. Navarin rigole en les voyant: on est bien à Marseille, mignonne. L'inspecteur divisionnaire et sa collaboratrice viennent se présenter. Jean-Paul, Diane, Robert, Gérard, très heureux. Tous quatre embarquent à bord d'une 305, direction Aix, à trente minutes d'autoroute, où les attend le commissaire Loubignol. On leur a aménagé un bureau, ils seront comme des coqs en pâte.

Le soir, Diane et Navarin dînent avec les Pédés au "Son des Guitares", un restau corse - Robert est de Bastia. Non, Navarin ne boit pas de vin, jamais d'alcool eh oui, bizarre pour un flic mais c'est comme ça les gars, j'ai arrêté il y a six ans. Diane, qui par contre veut bien un nouveau verre de Coteaux d'Aix - gentil ce petit rosé - résume l'enquête sur le fils Lamaury à Paris. Les Pédés prennent le relais pour briefer les collègues sur Georges Lamaury. Il est impliqué depuis peu dans un scandale local en rapport avec ses activités de producteur et réalisateur dans les années 60. Pas vraiment de quoi fouetter un chat, mais ça marque mal quand même. Ils se souviennent aussi l'avoir interrogé quelques années auparavant, entre autres témoins, à propos du meurtre d'une adolescente, dont le corps avait été retrouvé dans la campagne autour d'Aix. Georges Lamaury n'avait bien sûr rien à voir avec ça, mais les Pédés se souviennent de sa magnifique propriété du Tholonet, la banlieue huppée d'Aix. Diane repose sa fourchette chargée de lasagnes. Allons bon. "La fille morte du Tholonet". Les propos de Gaston Munoz lui reviennent en mémoire. Elle s'étonne de ce que le dossier ne lui ait pas été communiqué, alors qu'elle avait expressément demandé à la police d'Aix de lui envoyer des infos pour vérifier les dires du clodo. Les Pédés échangent un regard. Robert suppose qu'on n'aura pas jugé utile d'évoquer l'affaire Michel, qui avait été classée - le meurtre ayant été attribué à son amant, Richard Martinez, un voyou tueur de flic, décédé depuis. Gérard se souvient alors que Loubignol avait chargé le Cake, pardon, Christian, de transmettre le dossier. Or, Gérard et Robert ne cachent pas leur aversion pour le Cake et son équipière préférée, Brigitte-la-Cagole, qu'ils soupçonnent d'être des magouilleurs de première. Diane demande aux Pédés de lui procurer une copie du dossier Hélène Michel, car elle croit qu'il est possible que la jeune

filles ait été l'une des premières victimes de David. Elle voudrait aussi une liste exhaustive des sectes de la région, afin de rechercher un gourou qui pourrait s'appeler "Max". OK, on va essayer de se renseigner là-dessus. Quoiqu'il en soit, demain matin on interroge officiellement Georges Lamaury.

* * *

Brigitte s'éveille en sursaut dans son lit, à côté de son mari - qui n'est pas Christian, mais Raoul, fonctionnaire-chef à la Poste. Un rêve, ce n'était qu'un sale mauvais rêve. Brr, José-le-Dentier avait refait surface et lui réclamait l'argent, tout l'argent, affreux. Quelle bêtise alors, les rêves. C'est sûrement parce qu'elle a appris dans la journée que le truand allait bientôt être libéré après avoir purgé ses deux ans pour proxénétisme. Raoul remue en râlant. Brigitte va boire un verre dans la cuisine. Ses mains tremblent. Pourvu que ce ne soit pas prémonitoire.

* * *

Nelly est encore inconsciente, attachée et bâillonnée à poil sur une chaise dans l'antre garesque de David. Elle vient d'être livrée par Max, qui a profité du voyage pour amener des commissions de chez Auchan. David vérifie les noeuds et la tension de la corde, et se laisse aller à râler un peu. Sur cette série, Max ne lui amène que des tromblons ! Le gourou s'agace de cette réflexion: on fait avec ce qu'on a, dis-donc David, si tu t'imagines que les poupées se trouvent comme ça sous le sabot d'un cheval, non mais. Tiens, je t'ai amené du ravitaillement, aide-moi plutôt à déballer au lieu de dire des conneries... Voilà soudain Nelly qui remue un peu, et qui s'éveille péniblement. Quand elle réalise dans quelle situation elle se trouve, et surtout quand elle avise les trucs peu ragoûtants qui traînent ça et là, on dirait que ses yeux vont jaillir de leurs orbites. Ce serait cela, l'Initiation promise par le Chevalier ? Qui est ce jeune type mal rasé habillé en noir ? Pourquoi est-elle nue et attachée ? Les deux compères ne se soucient aucunement d'elle, absorbés dans le tri des provisions. La discussion continue, pépère. Taquin, le jeune fait remarquer au Chevalier que, pour une fois, c'est lui qui a déconné, eh eh: les poupées du barrage n'auraient jamais du être retrouvées si vite. Soit-disant que Max avait trouvé un moyen imparable de faire disparaître les corps, putain sur ce coup il a perdu la figure. Le gourou l'interrompt. De toutes façons, vu qu'il avait pris la précaution de planquer têtes et mains, les flics ne pourront rien faire - occupe-toi de tes fesses non mais c'est pas vrai tu prends de la graine. Pour les prochaines poupées, Max a trouvé un système plus simple: on stockera les sacs dans les combles de la gare, sous des gravats. Sur sa chaise, Nelly se met à grelotter. Trêve de chamailleries, fils, puisque tout baigne, et qu'ils entrent dans la Légende, comme prévu. Allez, Max doit partir, il ne faut pas qu'il s'éloigne du CTE trop longtemps, parce que Jésus pourrait quand même finir par se poser des questions, tout couillon qu'il est.

* * *

Diane et Navarin rentrent à l'hôtel Ibis, où ils occupent deux chambres voisines. Comme chacun s'apprête à entrer dans la sienne, Navarin, sans trop y croire, propose un Canada Dry à sa collègue. Elle refuse, merci Jean-Paul, trop crevée. Dans sa chambre, elle compose aussitôt le numéro de téléphone de Daniel. Roucoullades enamourées, avant qu'elle ne lui raconte sa journée de prise de contact, et son dîner avec le tandem de flics aixois. De son côté, le journaliste s'est renseigné un peu sur le passé de la famille Lamaury: Georges a été réalisateur dans les années soixante. Il tournait des petits polars de série Z ou bien des films de cape et d'épée fauchés. Des navets généralement pimentés d'érotisme soft. Cinq ou six films au plus. Anjélica, la mère de David, en était parfois l'héroïne, elle était un peu connue comme actrice à l'époque. C'était une jolie starlette, qui avait débuté sa carrière comme miss Châteauroux, sa ville natale, en 60, avant de rencontrer Georges et de l'épouser en 63. À part ceux de son mari, elle a bien tourné dans quelques films, mais aucun n'est resté dans les mémoires des cinéphiles. Il semble que l'actrice ait été trop portée sur la défonce. Elle est morte dans un accident de voiture, paraît-il bourrée de tranquillisants. On la disait dépressive, droguée. De plus, continue Daniel, un petit journaliste du Méridional a récemment sorti une affaire selon laquelle Georges aurait trempé dans le film de fesse. Diane est au courant, on en parle beaucoup dans le coin en ce moment.

* * *

LETTRE ANONYME ENVOYÉE À RENÉ NALDINI.

Monsieur Naldini,

J'ai cru deviner derrière vos articles un homme intègre doublé d'un vrai journaliste. Comme vous, je suis las de l'arrogance et de l'impunité des puissants. Dans deux de vos derniers articles, vous mettiez le public en garde contre Georges Lamaury.

Je connais cet individu, et sachez qu'il a fait bien pire que tout ce que vous pouvez imaginer. Les informations que je vais vous livrer sont étonnantes, mais réelles. Vous n'aurez qu'à vérifier. Il n'est pas utile que vous connaissiez mon identité, qu'il vous suffise de savoir que je suis un homme qui aime à voir les vrais coupables répondre de leurs actes.

1964: "La Souris et le Vizir", cinquième et dernier film de Georges Laumière (le nom d'artiste de notre ami), est un échec commercial, malgré une interprétation remarquable. Lamaury abandonne la carrière artistique. Il est ruiné.

1972: Lamaury refait surface dans le Sud de la France. Il crée SunCom (agence de publicité) et SunImmo (promotion immobilière), puis invente le concept des "Villages du Soleil" qui fera sa fortune.

Question: comment Georges Lamaury a-t-il réuni les fonds nécessaires à de telles entreprises ?

Réponse: en produisant, et tournant à l'occasion, de petits films érotiques, via Lamour Films. Cela, monsieur Naldini, vous le savez déjà. Mais la turpitude de Lamaury est sans borne.

En effet, son intérêt pour la pornographie n'était pas uniquement professionnel. Georges Lamaury est un pervers, un maniaque sexuel dont les dangereux penchants ont conduit une famille entière au malheur et au scandale. Et je peux vous en fournir la preuve.

La Villa Dolorosa est propriété de la famille Lamaury depuis 1904. En 1970 on effectue des travaux, et on creuse notamment une vaste piscine, à coté de laquelle sera construit un petit pavillon.

On y trouve trois douches, un W-C, et deux cabines, ainsi qu'un local technique occupé en partie par une énorme chaudière. Dans ce local, une porte secrète permet de rejoindre une sorte de cave.

Cette cave, monsieur Naldini, n'est pas ordinaire. Il s'agit d'une pièce aménagée spécialement pour satisfaire les fantasmes d'un esprit malade. Rien n'y manque, monsieur Naldini, et cette salle des tortures digne d'un film de Pasolini mériterait sans doute d'être immortalisée sur pellicule.

Vous trouverez ci-après un plan détaillé des lieux, ainsi que la manipulation permettant l'ouverture de la porte du local technique.

Faites votre métier, monsieur Naldini. Et vous verrez que tout cela va largement au-delà du croustillant. Georges Lamaury a bien des fautes sur la conscience. J'espère vous avoir aidé à en découvrir quelques-unes. Ne vous arrêtez pas là, monsieur Naldini. Fouillez, creusez, imaginez. Déroulez les fils. Cherchez la femme. Et attendez-vous au pire.

UN FIDÈLE LECTEUR.

11 JUILLET 91

... Nelly. Voilà une poupée moins craintive que les autres: c'est la première qui n'a pas chougné quand il lui a prélevé les poils, ça l'a intrigué. Pourquoi est-ce qu'elle ne pleure pas, celle-là ? Sur la chaise du condamné, elle semble vouloir établir un contact sincère, et non uniquement motivé par la peur. David s'approche pour la regarder attentivement. Elle est moche. Pas pour être méchant, mais parce qu'il le pense vraiment, il lui dit tu n'es qu'un gros thon. Elle acquiesce en hochant furieusement la tête. Il décide de lui ôter son bâillon, histoire d'entendre le son de sa voix, à cette drôlesse. Nelly tousse un peu puis reprend son souffle, et commence à expliquer que oui, elle est sacrément cageot, et sans doute il pourrait trouver d'autres filles bien

mieux, beaucoup mieux qu'elle. S'il la libérait, non seulement elle ne dirait rien à personne, mais en plus elle lui amènerait des copines super, des canons. Mouais. Grat, grat. La proposition est tentante, mais David n'est pas sûr de pouvoir lui faire confiance. Qu'est-ce qui lui prouve qu'elle ne va pas aller tout raconter à la police ? Ah non, rétorque Nelly en gigotant sur sa chaise, elle n'est pas comme ça, du tout, et d'ailleurs il ne lui a rien fait. À part l'attacher - et la raser aussi, oui - mais ça c'est rien, rien du tout, surtout s'il la libère vite, ce n'était qu'un jeu - très amusant d'ailleurs, bon et s'il la détachait maintenant ? David pèse le pour et le contre. La relâcher, pourquoi pas, mais c'est qu'il a une mission à accomplir, une Légende à bâtir. Il faut qu'il la détruise et la démonte, comme les autres poupées, pas d'exception. C'est pour l'équilibre cosmique, la naissance de nouvelles étoiles, et tout le tremblement. Telle est la volonté de Max. De Xénu aussi. Et celle de Dark Vador, surtout. David n'a pas le choix, comme elle peut le constater. Nelly hoche à nouveau la tête, mais si, on a toujours le choix, absolument. Elle comprend sa mission et ne veut pas la perturber. Dark Vador, elle voit très bien qui c'est, et elle ne cherche surtout pas les ennuis avec lui, elle le respecte même énormément. David réfléchit un court instant en la dévisageant. Il a comme l'impression que cette maligne le prend pour un fou, et qu'elle essaie d'entrer dans son jeu pour le manipuler. Pendant qu'elle continue d'essayer de l'embrouiller, il s'empare d'une barre de fer. Bang, un bon coup sur le krâne, faut pas le prendre pour un con, et pis quoi encore. Grat, grat. La barbe, ça pique, putain. David aimerait bien voir sa tête, mais Max n'a pas prévu de miroir dans le QG opérationnel, c'est dommage.

* * *

Diane, Navarin et le commissaire Loubignol franchissent en voiture les grilles de la Villa Dolorosa. Elle mate comme une folle, soudain mal à l'aise: le parc, les massifs de fleurs, les pelouses taillées au cordeau. Bizarre, comme si les lieux lui étaient familiers - le château de ses rêves, c'est ça, les murs immaculés, le jardin immense, toutes ces fleurs, et même des statues blanches. Ça lui coupe le souffle, pas possible, je délire, mains moites, douleur au ventre, petites mouches qui tourbillonnent devant les yeux. Absurde Diane, du calme, chasse cette idée, pas de satyre en érection dans le coin - tu délires, c'est de te retrouver en ces murs qui ont vu grandir le Captain Zodiac, tu prends trop de cachets... La CX de Loubignol s'arrête devant le perron, Georges Lamaury vient les accueillir. La présence de son vieil ami Charles Loubignol le rassure, poignées de mains, et ils passent au salon. Diane écarquille les yeux: les tapis, les trophées au mur, le mobilier de valeur, les toiles d'art contemporain, les photos dédiées de personnalités du showbiz, du sport et de la politique. Elle connaît tout ça, elle a arpenté cette maison dans ses rêves, elle en est sûre punaise, mal de crâne - je débloque, n'importe quoi, allons allons, tu n'es pas en voyage astral. Georges propose un verre que seul Loubignol accepte. Navarin attaque bille en tête: monsieur Lamaury, nous avons acquis la certitude que votre fils David est Captain Zodiac, alors s'il vous plaît faites bien attention à ce que vous allez nous dire. Notre préoccupation unique est de le retrouver

afin de le mettre hors d'état de nuire. Il a déjà tué des dizaines de personnes. Nous pensons, monsieur Lamaury, que vous devez avoir une petite idée de l'endroit où il peut se trouver - ou en tout cas nous aider à éclairer certains points. Nous vous demandons donc de collaborer avec nous et de nous faciliter les choses en répondant avec franchise. En soupirant, l'homme d'affaire se sert un verre de gin d'une main mal assurée. Écoutez. Il veut bien collaborer avec la police, mais il n'admet pas que son fils puisse être l'assassin. C'est une énorme erreur judiciaire qui se prépare. Vraiment loufoque. Que la police prenne ça au sérieux, ça dépasse son entendement. David va sûrement refaire surface d'ici quelques jours, ou semaines au plus tard, et alors ces burlesques théories soutenues par un juge partisan s'effondreront d'elles-mêmes. Navarin poursuit, imperturbable: avez-vous une idée de l'endroit où votre fils pourrait se trouver ? Non, aucune idée inspecteur, mon fils est majeur et libre de ses mouvements, c'est les vacances et il avait parlé d'aller faire un tour en Angleterre, c'était pas la peine de vous déplacer depuis Paris, vous faites fausse route, dis-leur Charles bon dieu que c'est un coup tordu de mes ennemis. Navarin continue sans se démonter, essayant d'obtenir des informations sur le passé de David, notamment sur ses activités antérieures aux meurtres. Georges élude, avouant ne s'être guère occupé de son fils, trop pris par ses affaires durant l'enfance et l'adolescence du garçon. Quant à ce Max - qui ? - dont Diane lui parle, il ne voit pas du tout qui c'est, et jamais au grand jamais sa progéniture n'aurait fait partie d'une secte ou d'une communauté douteuse. Diane évoque soudain le corps d'Hélène Michel retrouvé en 86 dans la campagne du Tholonet, à quelques centaines de mètres de là. Georges marque un temps avant de monter sur ses grands chevaux: cette histoire est classée, mademoiselle. Des cadavres, dans la région, on en trouve plein. Qu'on ne s'amuse pas à coller tous les macchabées sur le dos de son fils. La gamine sortait avec un truand, mais dis-leur Charles, et c'est lui qui l'a tuée, l'enquête l'a démontré, tout le monde le sait. Navarin fait signe à Diane de se taire, et demande à jeter un oeil dans la maison. Georges refuse énergiquement. Sans commission rogatoire, pas question, ça suffit maintenant. Sous la pression de Loubignol, les deux enquêteurs se décident à mettre un terme à l'entretien. Bredouilles, mais convaincus que Georges Lamaury ne leur a pas tout dit.

12 JUILLET 91

Cette nuit, une silhouette toute de kaki vêtue escalade péniblement l'enceinte de la Villa Dolorosa, rangers prenant appui sur les anfractuosités du mur. Des mains gantées pulvérisent au marteau les tessons de bouteilles enchâssés dans le béton. René Naldini s'assoit pour reprendre son souffle, range le marteau dans un petit sac à dos militaire. Il se laisse glisser le long d'une corde jusqu'à la pelouse. Ouille, son genou, c'est plus de son âge tout ça. Le voilà donc sur le territoire de l'abject Lamaury. Pas de dispositif d'alarme, apparemment, mais sait-on jamais avec ce vicieux. Il s'élance et se met à courir en direction du cabanon attenant à la piscine. C'est là-bas que ça se passe, selon l'informateur. Il ouvre la porte de bois et la referme derrière lui. Au boulot. Dans

le noir total, il s'agenouille pour fouiller dans son sac. D'abord, la lampe-torche. Puis le plan. Bien. Il repousse du bazar de nettoyage, qui masquait une porte blindée sans serrure. René consulte à nouveau son plan, le coeur battant, c'est donc vrai, trois manettes à activer, une fausse vanne à ouvrir, et la porte s'ouvre sans un bruit, putain cong, révélant des marches de pierre s'enfonçant en colimaçon dans l'obscurité.

Pendant ce temps, Georges et le docteur Russel discutent dans le salon de la Villa. Georges s'est décidé à raconter à son ami ce que Loubignol lui a rapporté: le gosse est peut-être bien le Captain Zodiac, incroyable. Russel conserve un calme inébranlable, secouant la tête. Ton fils est certainement innocent, Georges, cela ne peut-être qu'une erreur. De toutes façons, ils ne pourront rien prouver tant que David n'est pas arrêté. Dieu sait où il peut bien se trouver, et fasse le ciel qu'il reste discret. Et puis, même, les scandales finissent toujours par passer. Il ne faut pas baisser les bras devant ce coup du destin. Du sang-froid, mon vieux.

Chaînes fixées aux murs, collection de fouets, martinets et cravaches, cages suspendues, masques, godemichés, et une croix de Saint-André équipée de lanières de cuir à ses extrémités: la panoplie complète du bourreau amateur de luxe, le tout n'ayant visiblement pas servi depuis longtemps. Pute borgne, le scoop total, René n'en revient pas: Lamaury est bien une saloperie de pervers. Brr, ça fait froid dans le dos, jusqu'où la décadence va se nicher, quand même. Au fond, une ouverture donne sur une autre pièce, plus petite: un canapé, des chaises, des coussins, et un écran de projection sur pied. Un projecteur Super-8 est rangé dans son carton. Un placard fermé à clé doit contenir des tas de choses intéressantes. Fébrile, le journaliste sort de son sac un appareil photo et retourne dans la salle principale. Bon, mitrailler tout ça, sous tous les angles, plans d'ensemble, gros plans, bien couvrir le sujet, en voilà de l'info, il imagine déjà le titre de son prochain billet, le René.

Léon sort promener Voltaire dans le parc, petite ronde quotidienne avant d'aller se coucher. À peine dehors, le chien se met à grogner et à tirer comme un perdu sur sa laisse. Qu'est-ce qu'il a ce clebs ?

René s'énerve après le flash de son vieux Zénith. Il aurait dû faire réviser ce matos préhistorique, manquerait plus que ça foire. Ah tiens, il a l'air de marcher maintenant, clic clic clic, voilà toutes ces saloperies immortalisées sur pellicule. De quoi tailler une réputation sur mesure à ce vieux vicelard de Lamaury. Mission accomplie. René remonte l'escalier menant au local technique. Il referme la porte secrète derrière lui, remettant les manettes en place. Ni vu ni connu, eh eh, on va rire, salopard. À peine est-il sorti du cabanon que Voltaire lui bondit dessus, le mordant au bras. Un instant paralysé par la surprise, René réussit, malgré la douleur, à attraper de sa main libre le petit Luger glissé dans sa ceinture, dont il ne se sépare jamais - pour une fois que ça sert, cong - et tire, crâne du clebs qui explose, bouts de cervelle projetés sur les arbres, prends ça dans ta gueule. René halète, traumatisé. C'est alors qu'il voit accourir un grand type qui a lui aussi dégainé un flingue. René s'enfuit en cavalant à travers le parc, direction le mur d'enceinte, et vite, coups de feu sifflant autour de lui, putain, vite.

13 JUILLET 91

Brigitte sort de chez elle, une belle villa aux alentours d'Aix, monte dans son Autobianchi bleu métallisé et démarre. Alors qu'elle va franchir le portail de la propriété, une vieille BM blanche lui barre la route. Un homme à la mâchoire proéminente en descend, et se dirige tranquillement vers elle, venant s'accouder à sa portière. Salut mignonne. Elle reconnaît José-le-Dentier, et elle est loin d'être ravie de le revoir. Sorti de prison depuis peu, il est à court d'argent, et il a pensé à ses vieux amis Brigitte et Christian. Qu'ils se débrouillent: il lui faut 50.000 francs pour redémarrer. Après, il les laissera tranquille, parole d'homme. Et pas d'entourloupe, sinon il se met à table. Lui n'a rien à perdre. Il a été réglo avec eux dans le bon vieux temps, c'est le moins qu'on puisse dire, et il attend maintenant le retour d'ascenseur. Il lui sert le sourire qui lui a valu son surnom, révélant deux rangées de dents argentées: qu'elle et son copain Christian fassent donc ce qu'il dit, et il ne les ennuiera plus. Il remonte dans sa voiture, laissant l'inspectrice transie et écoeurée par son haleine fétide. Pas possible, comme le rêve de l'autre nuit, si ça se trouve elle est médium.

* * *

René grimace, plié en deux, il a très mal au bras, et ça lui donne une démarche de gorille souffreteux qui fait rire les collègues qu'il croise dans les couloirs du journal. Maudit clébard - il lui a bien réglé son compte en attendant. Au labo, le camarade laborantin lui explique avec un vague mépris qu'il n'a rien pu faire, vu que la pellicule que René lui a confiée est complètement voilée, inexploitable, c'était pas la peine de le faire bosser en urgence pour ça. René en tombe sur le cul. Voilée ? Inexploitable ? Putaing cong, pas possible incapable, qu'est-ce que tu m'as encore foiré, c'est une blague, arrête de déconner. Le technicien prend la mouche, incapable et puis quoi encore, c'est ma faute à moi si t'es infoutu de faire une photo correctement exposée, incapable toi-même Néné, non mais alors tu veux celle-là sur ta face de rat ? René hallucine, le monde s'écroule autour de lui, cong, le scoop du siècle, c'est une blague, allez tu me fais marcher... Il raconte sa visite de la veille à la Villa Dolorosa, le souterrain secret et la salle de torture sadomaso. L'autre le regarde de haut: allons bon, voilà pas que René fait dans l'effraction pour satisfaire sa curiosité malsaine à l'égard de Lamaury. La vie privée de ce type n'intéresse personne. Le journal n'est pas un tabloïd anglo-saxon à scandale, non mais des fois. René tourne les talons sans attendre la suite, dont il n'a rien à cirer. Il est furieux contre lui-même - il se boufferait les couilles, s'il le pouvait.

* * *

Remontant en voiture après une visite sur les terres des Enfants de Dieu, Christian et Brigitte barrent rapidement une ligne sur leur liste. Pas de David ici non

plus. Ils ont été chargés par Loubignol de visiter les sectes et communautés de la région PACA, mais ils s'en foutent un peu, vu que leur principal souci en ce moment, c'est plutôt la réapparition de José-le-Dentier. En affaires avec le voyou par le passé, ils sont inquiets à l'idée qu'il puisse révéler un épisode pour le moins embarrassant de leurs carrières respectives. Pour le Cake, pas question de payer: ils n'en finiraient plus. Il va réfléchir et trouver une solution. De grâce, que Gigi se calme, parce qu'avec la tête qu'elle trimballe aujourd'hui, les collègues vont se poser des questions. Brigitte baisse le pare-soleil pour se contempler dans le miroir. C'est vrai qu'elle a une sale gueule, mais elle n'arrive plus à dormir depuis son rêve prémonitoire. C'est écrit dans les astres, elle est sûre maintenant qu'ils n'auraient jamais dû se compromettre avec ce truand et que tout cela finira mal. En plus, son mari commence à avoir des soupçons. Christian lui adresse son grand sourire tendre, et son oeil de velours breveté, celui qui la fait fondre: il sait comment la calmer. Tout baigne dans l'huile, chérie. Personne ne les a démasqués jusqu'ici, et il n'y a pas de raison pour que ça ne continue pas, t'inquiète. Il lui propose de rejoindre un bosquet abrité des regards. Elle réfléchit, pas longtemps. Bon d'accord. Elle ôte sa culotte tandis qu'il dégrafe sa ceinture Harley-Davidson. C'est leur façon à eux de combattre le stress.

14 JUILLET 91

EXTRAIT DU RAPPORT N° 2 CONCERNANT LA PISTE SECTES/PACA, PAR L'INSP. CHRISTIAN BOURRIN.

"(...) Monsieur Bourdin Gilbert nous déclare n'avoir jamais accueilli dans son "village spirituel" le dénommé D. Lamaury. (...) ..
Nous rendons alors à Eguilles, au lieu-dit Le Pey-Blanc, où s'est installée la "Première Ambassade pour les Elohims". Procédons à l'interrogatoire du directeur et fondateur du "mouvement Raëlien", monsieur Claude Vorilhon, à qui nous présentons une photographie de D. Lamaury. M. Vorilhon affirme connaître l'individu. Il nous explique l'avoir hébergé à l'Ambassade, en 1984 et début 85 pour de brefs séjours. Selon M. Vorilhon, le garçon souffrait de problèmes psychologiques tels qu'il lui était impossible de s'intégrer à une communauté, même s'il manifestait un intérêt remarquable pour la philosophie prêchée en ce lieu. Il prétendait entendre des voix venant de l'espace. M. Vorilhon pense que le garçon a malheureusement pu, après son éviction de chez les Raëliens, tomber aux mains d'une secte, tant il était évident qu'il était en quête de spiritualité et de conseils. M. Vorilhon affirme ne connaître aucun "Max" susceptible d'animer une secte. (...)....."

* * *

Dans sa chambre, Diane épluche le dossier Hélène Michel que lui ont remis les Pédés. Navarin sort des toilettes en reniflant. Laisse tomber, te bourre pas le mou avec

cette histoire, aucune trace du Captain là-dedans. La gamine a été étranglée, pas lacérée de coups de poignard, ni étripée ni démembrée ni décapitée - je peux te prendre un Coca ? - donc tu te goures, fillette. Il ouvre le frigo et attrape deux canettes. Il en lance une à Diane et vient s'installer tout près d'elle. Tu sais que t'es belle, toi ? Il s'enhardit carrément et lui passe la main dans les cheveux. Et s'ils se mariaient, tous les deux ? D'accord, pour le moment elle est avec Marlin. Mais ça ne durera pas, il connaît ce genre de faisan: les occasions ne doivent pas lui manquer de se taper des nanas. En ce moment, il ne doit pas se priver, tiens, par exemple. Un jour il la plaquera comme il en a plaqué des dizaines d'autres. Ce jour-là, qu'elle sache que Jean-Paul sera à ses côtés pour la reconforter. Parce que lui, Jean-Paul Navarin, flic à la Criminelle, il l'aime sincèrement depuis le temps qu'il la connaît. C'est vrai, quoi, ils en feraient une belle équipe tous les deux. Diane lève les yeux sur son chef et sourit en repoussant sa main. Il est marrant, Jean-Paul. Au moins, il a de la constance, même s'il est sans doute le premier à ne se faire aucune illusion. Elle l'aime bien, mais elle préfère que leur relation reste professionnelle. Lui aussi doit avoir l'occasion de se taper des nanas. Mais pour commencer, il faudrait qu'il arrête la coke, car les honnêtes femmes n'apprécient pas les drogués. Navarin baisse les yeux sur sa boîte de Coca. Comment tu le sais ? Jean-Paul, arrête tes conneries, t'en as plein les narines, avec moi ça passe mais si tu crois que ça se voit pas, punaise tu es cinglé, tu te bousilles la santé, tu veux te suicider physiquement et professionnellement ou quoi, ça se remarque, tu sais ? Depuis combien de temps du prends cette saloperie ? Où est-ce que tu trouves ça ? Petit silence, la canette de fer blanc gémit entre les doigts de Navarin. Il va pour ouvrir la bouche, quand on frappe à la porte. Gérard et Robert viennent les chercher: ce soir, ils ont projeté pour récréation d'aller voir le feu d'artifice du 14 juillet sur la place de la Rotonde à Aix.

17 JUILLET 91

Le Cake et la Cagole débarquent au CTE - avant-dernier lieu de leur liste - où Jésus les introduit dans le bureau du patron. Très calme, le Chevalier se lève pour les accueillir. Les inspecteurs pensent s'adresser à monsieur Robert Robert, directeur d'un centre d'accueil et de soutien socio-éducatif pour jeunes en difficulté, organisme subventionné et déclaré au répertoire des associations. Monsieur Robert précise qu'il a pris la direction du Centre après la mort de sa fondatrice, madame Mireille Morel, une très sainte femme malheureusement rappelée à Dieu voici déjà longtemps. Quand les inspecteurs lui montrent la photo de David, Max fait mine de réfléchir un instant, avant d'admettre l'avoir accueilli dans son centre, quelques années auparavant. Pour vérifier, il fouille dans ses registres, qui confirment que le garçon a séjourné une quinzaine de jours au Centre, en 88. Aucune nouvelle de lui depuis. Ici les gens restent de trois jours à deux mois maximum, après ils doivent partir. C'est le règlement. Non, monsieur Robert ne se souvient pas bien de ce jeune homme. Il lui semble que c'était un garçon un peu renfermé, mais toujours prêt à rendre service. Pas le genre marginal, non. Pas fou non plus, du tout. Il faut dire qu'il y a beaucoup de passage au Centre, et que forcément,

monsieur Robert ne peut se souvenir des détails concernant chacun - quoiqu'il ait une excellente mémoire. Monsieur Robert ne peut rien dire de plus, désolé. Quant à ce "Max", il ne voit vraiment pas de qui il peut s'agir, ici on l'appelle Chevalier. Christian et Brigitte prennent note, d'autres soucis en tête. Lamaury a bien séjourné ici, c'est déjà ça. Une croix de plus sur la liste, choupette.

20 JUILLET 91

Max vient rendre visite à David, qu'il tire des bras de Morphée. Le Chevalier constate avec satisfaction que la barbe de son élève a bien poussé. Il jette un oeil sur les lieux et découvre avec non moins de plaisir que les deux dernières poupées (des auto-stoppeuses) ont déjà rejoint les terres de leurs ancêtres et attendent sagement dans leurs linceuls de plastique. Putain Chevalier, ça commence à schlinguer mauvais ici, grat, grat, ça serait bien que tu me ramènes une plaquette de Dévorodor. David propose un Ricoré à Max, qui accepte volontiers. Tout fier, le garçon montre au patron sa petite collection de flacons, ça jette pas mal, hein. Max rigole, sacré toi, fils, avec tout ça on peut pas dire que t'as un poil dans la main, ouafouaf. Max reprend son sérieux, OK fiston, j'ai eu des contretemps au Centre, les flics figure-toi, alors j'ai préféré me tenir à carreau un jour ou deux au cas où ils m'auraient un peu surveillé - c'est pour ça que je suis pas passé plus tôt. Ils cherchent un Max, ces crétins, haha, eh ben ils ont pas fini de chercher. Il paraît que leur enquête avance, du bluff à tous les coups. Même une perquisition de fond en comble au CTE ne leur procurerait pas le moindre début de preuve. Il s'attend à les voir débarquer sérieusement un jour ou l'autre, mais il a tout prévu. Quoiqu'il en soit, on va bientôt mettre un terme à cette série, et décamper. L'important est de durer, savoir doser ses effets, ne pas être trop gourmand.

* * *

Tard dans la nuit, Diane travaille encore. Toute la soirée, pour changer, elle s'est plongée dans ses dossiers: affaire Rambo et Captain Zodiac; affaire Hélène Michel; témoignage de Gaston - qui vient de mourir à l'hôpital, paix à son âme. Des centaines de pages de rapports, comptes-rendus d'interrogatoires, photos, synthèses et sentiments personnels des enquêteurs. Elle ouvre l'un des classeurs transmis par les RG locaux, au sujet des gourous et responsables associatifs régionaux. David Lamaury semble avoir un passé "spirituel" assez conséquent. Entre 84 et 88, il a fréquenté plusieurs groupuscules communautaires sans jamais y trouver sa place. Elle en vient à éplucher la fiche d'un dénommé Robert Robert, récemment interrogé par Christian et Brigitte. Ce monsieur dirige un centre socio-éducatif aux Goudes. Il a déclaré au Cake et à la Cagole avoir hébergé David Lamaury en son Centre en 88, la date la plus récente d'un séjour du jeune tueur parmi tous les groupes communautaires visités. Or ce Robert a un casier:

EXTRAIT DE LA FICHE R.G. DE MR ROBERT ROBERT.

(...) Membre de l'Église de Scientologie de 65 à 68, il quitte la secte pour fréquenter les groupuscules gauchistes (Maos). (...) Gourou d'une communauté dans le Berri, de 69 à 74 sous le surnom de "Max". Interpellé fin 74, il est écroué 3 ans pour attentat à la pudeur et incitation à la débauche sur mineur de moins de quinze ans. (...) 77: fréquente le mouvement Greenland et anime une émission sur une radio pirate.(...)

Diane inspire profondément. Max. Elle expire à fond tandis qu'un sourire lui vient au coin des lèvres. *Max vit dans une grande maison avec des gens qui l'écoutent. On voit la mer et le ciel.* Le discours délirant de Gaston commence à prendre sens. Elle est très excitée, plus du tout envie de dormir. Elle bondit hors de son lit, enfile un pyjama et va frapper à la porte de Navarin. Elle entre sans attendre de réponse, et le tire d'un sommeil profond pour lui raconter sa trouvaille. Gaston n'était pas aussi jobard que ça: il existe bien à Marseille un "Max" qui a un passé de gourou. Elle veut appeler et réveiller la juge Croizette. Navarin râle, il dormait bien, faisait des rêves torrides - dont elle était d'ailleurs l'héroïne - et il lui intime l'ordre de patienter jusqu'au lendemain. Il a sommeil, elle le tue avec ses accès de speed nocturne. Cela dit, maintenant qu'elle est là, elle peut rester et partager son lit - en tout bien tout honneur, oeuf corse. Elle refuse en riant, lui dépose une bise sur le front, et regagne sa chambre.

21 JUILLET 91

La 205 blanche mise à la disposition du tandem parisien vient se garer dans la cour du CTE. Diane sent son coeur s'accélérer, elle n'a rien dormi. L'endroit isolé, en front de mer, la conforte dans le sentiment de suspicion qui l'a travaillée toute la nuit à l'égard de Robert Robert. Loin d'être aussi enthousiaste, Navarin l'accompagne, décidé à la laisser mener seule l'interrogatoire du patron des lieux. Elle aborde deux jeunes en train de charrier une énorme poubelle et demande à voir "Max". Mines perplexes de Franck et Bruno, qui ne connaissent pas de "Max", mais qui peuvent les mener au Chevalier. Quelques instants plus tard, monsieur Robert les reçoit dans son bureau, tout aussi cool qu'il l'était face à Christian et Brigitte quelques jours plus tôt. Il accepte à nouveau de présenter ses registres, et leur ressert sa salade, oui un dénommé Lamaury David est bien resté une petite quinzaine en 88, non il n'a pas laissé de souvenir mémorable. Il était un peu renfermé. Psychologiquement, il avait l'air d'éprouver une sorte d'hostilité à l'égard de son père, ainsi que les séances de thérapie l'ont révélé. Il est parti sans prévenir personne, mais cela n'a rien d'exceptionnel avec les jeunes caractériels que monsieur Robert a l'habitude de traiter et d'encadrer. Après avoir un peu parlé religion, Diane en vient aux questions sensibles: la communauté dans le Berri, et le scandale sexuel qui a envoyé Robert Robert, alias "Max", en prison. Monsieur Robert reconnaît sans se troubler que c'est une sale période de son passé. Mais il a payé ses dettes, et s'est réinséré. Madame Mireille Morel, la fondatrice du Centre, lui en a

légué la direction à sa mort, en 85. C'est la première personne qui lui ait jamais donné sa chance dans la vie, et il l'a saisie. Grâce à elle, il est devenu un homme respectable, et respecté. Fini, le "Max" de l'époque communautaire. Aujourd'hui, il travaille sous son vrai nom, comme tout honnête citoyen. Le CTE est tout ce qu'il y a de plus légal et reçoit chaque année des subventions de la ville et du conseil régional. Max montre son press-book, les articles parus sur les activités de réinsertion du Centre. Ici, les jeunes l'appellent "Chevalier", mais c'est une simple convention, une marque de respect qui ne prête à aucune interprétation. C'est pourquoi, réflexe stupide il en convient, il n'a pas relevé lorsque les deux inspecteurs précédents lui ont demandé s'il connaissait un "Max". C'est une partie de sa vie qu'il a oubliée, ou disons refoulée. Vient ensuite le sujet Gaston Munoz. Monsieur Robert a l'air étonné de recevoir des nouvelles d'un pauvre type qu'il avait perdu de vue depuis des lustres, dix ans au moins. Bien sûr qu'ils se connaissaient. Monsieur Munoz avait partagé un moment la vie de leur communauté berrichonne. Des années plus tard, lorsqu'il l'avait retrouvé à Marseille, Robert Robert l'avait pris sous son aile au CTE, par charité chrétienne. Mais, comme c'était un caractériel et un alcoolique, ils se sont fâchés et le pauvre type est parti. Non, monsieur Robert ne comprend rien à cette histoire de fille morte du Tholonet. Pour tout vous dire, monsieur Munoz était un mythomane, il lisait des trucs dans les journaux et les ressortait à sa sauce. Monsieur Robert ne comprend somme toute pas très bien ce que les policiers lui veulent au bout du compte, mais il est à leur entière disposition s'ils veulent visiter le Centre, et même le fouiller. Il n'a rien à cacher.

* * *

Le Chevalier est content du déroulement de l'interrogatoire. Il a parfaitement répondu, enchanté de son self-control. Le seul truc qui l'a un peu désarçonné c'est le coup de Gaston: où et comment cet aliéné a-t-il pu refaire surface ? Embêtant qu'il ait causé, les keufs ont dû voir la cicatrice de punition, enfin bref, pas tragique. Quand même, à partir de maintenant il va falloir se méfier encore plus - du téléphone notamment. Comme quoi le temps est venu de passer à la phase suivante. Il quitte le pavillon pour aller trouver son assistant dans le potager. Ecoute-moi bien mon petit Jésus: si dans l'avenir les flics t'interrogeaient à propos d'un jeune qui est passé chez nous - David Lamaury, oui le petit bien élevé que tu aimais bien - il faudra leur dire qu'il a passé quelque temps avec nous en 88, mais que tu ne l'as pas revu depuis. Mais non rien du tout, deux-trois bricoles tu connais ça, hein, mon petit Jésus ? Sinon les poulets reviendraient, poseraient d'autres questions, feraient chier comme ils savent si bien le faire. Jésus hoche la tête d'un air entendu. En tant qu'ancien délinquant, il éprouve à l'égard des kékis une méfiance épidermique. Moins il les voit, mieux il se porte. Pas de problème, Chevalier.

EXTRAITS DU COMPTE-RENDU D'INTERROGATOIRE DE MONSIEUR ROBERT
R. ROBERT, PAR L'INSP. D. ARTEMIS.

(...) Quant à l'aspect "spirituel" du lieu, monsieur Robert reconnaît pratiquer une méthode d'analyse proche de certaines théories de la Scientologie. Il admet avoir à une époque lointaine intégré l'Église de Scientologie (il constate que "la police est bien renseignée") mais il s'en est démarqué quand il a compris que les responsables de cette pseudo église étaient bien plus soucieux de la gestion de leurs comptes bancaires que de l'amélioration personnelle de leurs adeptes. Il déclare cependant avoir puisé dans l'ouvrage intitulé "La Dianétique" (de Mr L.Ron Hubbard, écrivain de science-fiction) les principaux préceptes de la thérapeutique qu'il a personnellement mise au point. (...).....

Quant à "Xénu", il s'agirait d'une des composantes de la mystique Scientologue. Selon monsieur Robert, des centaines de milliers de gens dans le monde (les "Thétans Opérants") connaissent et vénèrent Xénu. Mais monsieur Robert, lui, déclare ne pas être croyant. Il tient à préciser que ses techniques thérapeutiques sont bien plus proches de la psychanalyse freudienne que de la Scientologie. (...).....

Sentiment personnel: derrière son attitude aimable, Robert Robert, me semble cacher une personnalité trouble, et je ne pense pas qu'il nous ait dit toute la vérité, loin de là. Je suggère une perquisition approfondie à son "Centre de Thérapie Expérimentale".

* * *

David avait d'abord eu peur lorsqu'il était tombé dans cet espèce de puits, dégringolant comme sur un petit toboggan le long d'un conduit de plastique au bout duquel, derrière une grille d'aluminium, il apercevait maintenant les contours d'une vaste salle obscure et inconnue. Levant les yeux, il pouvait voir à contre-jour la silhouette de Pauline penchée vers lui. Non, il ne s'était pas fait mal. La surprise passée, il examina les lieux. C'était comme dans un film qu'il avait récemment vu à la télévision, quand les cambrioleurs passaient par des conduits d'aération pour voler la caisse du casino. Ses yeux s'habituant à la pénombre, il décida d'aller explorer les lieux, où il distinguait des formes étranges. Il demanda à Pauline de faire le guet et d'avertir si un grand se pointait. Il tira fort sur la grille, la retira, et se glissa dans la salle. Elle était creusée dans la roche, et ses murs, comme en une mystérieuse exposition, s'ornaient d'une multitude d'objets bizarres aux éclats séduisants de cuir et métal. Bracelets, cagoules, fouets de toutes tailles, martinets - dont un avec des clous aux bouts des lanières - muselières, pinces à linges, barres de fer avec menottes, petites pinces avec des dents de crocodiles et des poids au bout, cravaches, cordes, masques. Sur une étagère il y avait même une collection de zigounettes en bois, en fer, en plastoc mou vraiment énormes des fois. Il joua un instant avec les chaînes qui pendaient du plafond. Il y avait aussi une cage en fer, une croix avec des courroies pour s'attacher, quelques poufs, une sorte de lit, et des meubles qui lui rappelaient les séances de gymnastique à

l'école. Au fond, on débouchait sur une autre pièce, mais moins rigolote: ce n'était qu'une petite salle de cinéma, avec un écran et un projecteur comme celui de papa. Une grande armoire était fermée à clé, et plein de coussins traînaient par terre pour s'asseoir. David prit soin de bien remettre en place la plaque d'aluminium avant de remonter au bout de la corde que sa soeur était allée chercher dans le garage. Pauline l'écouta, bouche bée, décrire en détail l'incroyable maison de sorcière qu'il venait d'explorer. C'était un endroit génial, comme dans les films du moyen âge avec les tortures, un super terrain de jeux dont ils allaient pouvoir faire leur repaire secret. Il fallait absolument que Pauline voie ça. Bien qu'elle fût plus grande que David, elle arriverait sûrement à emprunter l'étroit goulot. Ils y retourneraient tous les deux, bientôt. Bien sûr il ne fallait rien dire à papa, il serait fâché. David avait son idée: ils avaient fortuitement trouvé une voie d'accès à "la-salle-interdite-des-machines-de-la-piscine". On y entrait normalement par la porte blanche toujours fermée du cabanon des douches, que leur père leur avait toujours défendu d'essayer d'ouvrir. Pauline jura de garder le silence. Max tambourine contre la porte de fer. David s'éveille et va ouvrir. Le gourou lui demande de venir l'aider: les deux dernières poupées de cette série sont dans la voiture, il faut les trimballer jusqu'ici. Docile, le Captain Zodiac accompagne Max jusque sur le perron de la gare où stationne le break du CTE. Les corps inconscients de deux nouvelles filles gisent sur le plancher du compartiment arrière, animaux assommés à coups de crosse avant l'abattage. Des paumées que le Chevalier a pris en stop, vu qu'au Centre ça devient chaud. Celles-là, il a bien discuté avec elles, et il est sûr que personne ne s'inquiétera de leur disparition. Max attrape le premier corps et le traîne péniblement vers le sous-sol, imité par David qui se charge du second, pure routine fastoche. Dans la cave, la porte refermée, Max reprend son souffle, écarlate. Bon, écoute, fiston: Les flics viennent de passer au CTE, et ces connards vont sûrement me mettre sur écoute. On va changer d'air. Enfin, toi surtout. Je t'ai préparé un séjour au poil pour te faire oublier. Occupe-toi vite de ces deux-là, et prépare tes petites affaires, demain soir tu mets les voiles.

22 JUILLET 91

Tôt le matin, la juge Croizette dirige la perquisition au CTE. De nombreux flics marseillais inspectent les lieux de fond en comble. Le bureau du Chevalier est retourné, chaque pièce scrupuleusement fouillée. Christian et Brigitte ont examiné la bibliothèque: RAS. Navarin et Diane ont interrogé les adeptes et l'assistant du directeur: aucun ne se souvient de David. Bilan: nul. Rien, aucun élément pouvant indiquer une relation entre le dénommé Robert et Captain Zodiac. L'examen de l'écriture de monsieur Robert se révèle négatif, pas de point commun avec les lettres anonymes. Le gourou a assisté à l'ensemble de l'opération, s'est prêté de bonne grâce à tout ce qu'on lui demandait, arborant l'air résigné mais serein de ceux qui se savent perpétuellement exposés aux tracasseries du fait de leurs responsabilités. Diane est excédée, toujours persuadée que ce Robert est mouillé dans l'affaire. Son association est bien plus une

secte qu'un organisme d'insertion socioprofessionnel. L'homme est trop roublard, il semble prendre un malin plaisir au spectacle qu'on lui offre. Pas l'attitude habituelle d'un perquisitionné. Les preuves doivent être cachées ailleurs qu'au Centre, il faut trouver où. Croizette est perplexe. On a saisi ses documents comptables, et on va éplucher tranquillement tous les résultats au SRPJ. Mais si l'on n'obtient rien de concret, il faudra s'intéresser à d'autres suspects. Bien essayé tout de même, Diane, de toutes façons il fallait le faire.

* * *

La grosse moto de Christian s'immobilise auprès de la BM qui attendait tous feux éteints sous une grue de chargement, quai n°12 du port autonome de la Joliette. Bonsoir José. Christian désigne le sac de sport qu'il a amené avec lui: 5 briques en liquide pour que tu fermes ta sale gueule et que tu décampes définitivement. José hoche la tête et demande à voir. Christian ouvre le bagage - pas le moindre bifton à l'intérieur - et en sort son flingue, qu'il colle sur le nez du voyou. Avant que José n'ait le temps de réaliser la portée de l'entourloupette, le Cake tire deux fois à bout portant. Explosé, le Dentier.

26 JUILLET 91

Georges pénètre dans le plus beau mausolée du petit cimetière du Tholonet, le caveau de famille des Lamaury. Impulsion soudaine, il est venu déposer des fleurs sur la tombe de sa femme Anjélica. Il n'était pas revenu depuis longtemps et les larmes lui viennent spontanément - il n'aurait pas cru. Soudain, il remarque que la lourde dalle recouvrant le cercueil n'est pas tout à fait dans l'axe, comme si on l'avait déplacée et maladroitement remise en place. Tiens. Il s'accroupit, perplexe, et examine les jointures du sarcophage de marbre. Oui, ça a bougé. Quelqu'un a ouvert la dalle, on voit des éraflures sur la pierre. Georges se relève et quitte le caveau. Il referme à clé derrière lui, et va rejoindre Léon qui l'attend dans la voiture, moteur ronronnant devant les grilles.

* * *

Une mobylette grimpe une petite route serpentant à flanc de montagne. Son conducteur s'arrête sur le bas-côté, et en descend pour aller pisser, ôtant son casque. David s'est teint en brun, il porte des lunettes à verres neutres, et sa barbe brune est bien fournie. Il contemple le décor alentour. Des grappes de moutons ont depuis longtemps remplacé la neige sur les alpages. Grand soupir d'aise. Il aime bien les moutons. Les Alpes, ce paysage grandiose, l'espace, l'air pur: rien de tel pour se changer les idées et retrouver une forme du tonnerre. En route pour de nouvelles aventures.

31 JUILLET 91

EXTRAITS DU PROCÈS VERBAL DE DÉCOUVERTE DES CORPS DE LÀ GARE DE VENTABREN.

L'an Mil-neuf-cent-quatre-vingt-douze, le 31/07 à 11 heures.....

Nous, Charles Loubignol, commissaire de police,(...) sommes informé de ce que Mr Carré Patrice, journaliste de télévision pour FT1, vient de prévenir le service qu'il a découvert ce jour, à 10h30, dans la gare désaffectée de Ventabren, des restes organiques qui lui paraissent être d'origine humaine.....

Après avoir mandé le Docteur F.Folcher de nous rejoindre, nous transportons sur les lieux, où nous attend Mr Carré, visiblement sous l'empire d'un choc émotionnel. Mr Carré nous affirme avoir été informé le 29/07 au soir par un correspondant téléphonique masculin mais anonyme de la présence dans la gare de "nouvelles manifestations du génie de Captain Zodiac", et avoir décidé de sa propre initiative de vérifier sur place ces affirmations. (...).....

Toujours en présence de Mr Carré, descendons dans les sous-sols et entrons dans la troisième salle sur notre gauche. Notons que la porte de cette salle est ouverte, mais constatons également qu'un système artisanal récemment installé permettait de fermer de l'intérieur. La salle est sans fenêtre et mesure 5 mètres sur 6. Constatons qu'elle a été aménagée et a probablement hébergé un squatter. Face à la porte, un matelas en mousse dénué de housse est recouvert d'un sac de couchage gris sale. Au pied de ce lit, une caisse de bois qui semble faire office de table est jonchée de journaux et de quotidiens nationaux et régionaux. Le sol est maculé de taches de sang séché et de reliefs de repas, déchets et boîtes de conserves ainsi que de matières fécales. Sur un mur, relevons la présence d'un graffiti rappelant celui laissé habituellement par le criminel connu sous le nom de "Captain Zodiac" (...).....

Trouvons sur la face intérieure de la porte un message manuscrit: "*SALUT À TOUS LES CONNARDS ET À TOUTES LES PÉTASSES DE PROVENCE. CHOUETTE RÉGION, JE M'AMUSE BIEN. SCORE À LÀ MI-TEMPS: CAPTAIN ZODIAC: 24 / POLICE NATIONALE: 0. TREMBLEZ PAUVRES CARCASSES, CAR JE NE M'ARRÊTERAI JAMAIS. JE SUIS IMMORTEL ET JE VOUS EMMERDE. PS: LÀ SURPRISE EST AU GRENIER*".....

Dans les combles, découvrons un tas formé de plusieurs sacs-poubelles superposés d'où semble provenir l'odeur de pourriture. Constatons que l'un de ces sacs est à l'écart des autres et ouvert. Mr Carré nous signale que c'est lui qui a déplacé et ouvert le sac, dans lequel on distingue un bras humain apparemment féminin.

* * *

Sur un coin de quai délabré éclairé par quelques mandarines, Loubignol, Croizette, et Muller - qui a fait le voyage spécialement - font face aux caméras et au micro du camarade Carré. Depuis les studios parisiens de FT1, Clarisse Méric dirige le duplex.

CLARISSE MÉRIC: Captain Zodiac vient de reculer une fois de plus les limites de l'abjection. Nous retrouvons tout de suite, en direct du lieu des crimes, les commissaires Muller et Loubignol, ainsi que la juge Croizette, chargée de l'instruction, au micro de Patrice Carré, notre envoyé spécial, Patrice Carré qui s'est retrouvé projeté au coeur de l'action, si l'on peut dire, n'est-ce pas Patrice ?

PATRICE CARRÉ: Oui, Clarisse, tout à fait, puisque c'est moi qui ai découvert les corps de la gare de Ventabren, après avoir reçu un appel anonyme.

CM: Ainsi, Patrice, vous avez peut-être parlé avec le tueur en personne ?

PC: Tout à fait Clarisse, avec le tueur en personne, ou alors son fameux complice. Inutile de vous dire que ça été une expérience absolument incroyable et, vous vous en doutez, très éprouvante...

C.M: Oui, Patrice, nous l'imaginons bien.

P.C: Surtout lorsque j'ai ouvert l'un des sacs, croyez-moi, ça a été très, très pénible, c'était vraiment un moment affreux, il y avait cette horrible odeur, affreux...

C.M: Bien sûr, Patrice, mais sans doute nos invités ont-ils...

P.C: Oui, Clarisse, tout à fait, donc nous allons commencer par une petite question pour le commissaire Muller, alors commissaire, une fois de plus Captain Zodiac laisse derrière lui la mort et la désolation, et il continue de courir ?

COMMISSAIRE MULLER: Monsieur Carré, ne commencez pas à poser des questions provocatrices. Je n'ai pas répondu à votre invitation pour émettre des lapalissades stériles. Vous vous doutez bien que si nous n'avons pas encore arrêté le coupable, c'est qu'il court toujours. Et puisqu'enfin vous avez bien voulu me donner la parole, je voudrais dire aux français qui nous écoutent que contrairement à ce qu'une certaine presse s'acharne à démontrer, nos méthodes donnent des résultats. Je peux vous dire ce soir que nous avons un suspect, dont nous connaissons l'identité, mais bien sûr nous ne révélerons pas celle-ci avant de l'avoir arrêté.

P.C: Ce n'est pas la première fois, commissaire, que vous affirmez être sur une piste, et jusque là...

C.M: En effet commissaire - pardonnez-moi Patrice - plus concrètement pouvez-vous nous dire en quoi ce nouveau rebondissement va changer le cours de l'enquête ? Doit-on s'attendre prochainement à un renforcement des contrôles au niveau national, par exemple ?

COMMISSAIRE MULLER: Vous savez, madame Méric, installer des barrages routiers en Basse-Normandie ne nous permettrait certainement pas de faire des progrès significatifs dans le cadre de cette affaire. L'enquête suit son cours, et la seule chose à laquelle il faut s'attendre prochainement est l'arrestation de ce tueur.

P.C: Madame Croizette, vous confirmez les déclarations du commissaire Muller concernant l'identité du tueur ?

EDITH CROIZETTE: Il est exact que nous avons identifié un suspect. Inutile de me demander son nom. Je voudrais apporter un peu de sérénité à ce débat, et aussi un peu d'eau au moulin du commissaire Muller. Si elle est certes la plus spectaculaire, l'affaire Zodiac n'est malheureusement pas la seule affaire d'homicide traitée par les hommes et les femmes du commissaire Muller. Je voudrais souligner que la police et les magistrats résolvent chaque année plus de 93 pour cent des dossiers sur lesquels ils travaillent. Si nous n'avons pas encore arrêté Captain Zodiac, c'est qu'il s'agit véritablement d'un meurtrier exceptionnel, qui bénéficie sans doute de complicités. Il faut savoir que les moyens traditionnels d'enquête à la disposition de la police, c'est à dire le recours à des informateurs ou l'infiltration dans des milieux donnés, ne sont ici d'aucune utilité.

P.C: À défaut de nous parler du tueur, pouvez-vous nous dire quelques mots à propos des victimes ? Qui sont-elles ?

EDITH CROIZETTE: L'identification des victimes est en cours, mais elle sera difficile.

P.C: Pourquoi ?

COMMISSAIRE MULLER: Monsieur Carré, elle sera difficile parce que le tueur a fait en sorte que les victimes ne soient pas identifiables.

P.C: Bien, alors je me tourne maintenant vers le commissaire Loubignol, alors commissaire, vos hommes ont-ils découverts de nouveaux indices ?

COMMISSAIRE LOUBIGNOL: Non, enfin excusez-moi, mais rien que je ne sois autorisé à communiquer, vous comprenez bien.

P.C: Tout à fait commissaire, tout à fait. Madame, messieurs, je vous remercie, à vous Paris.

* * *

Dans le bureau du maître de maison, au premier étage de la Villa, Georges et Léon assistent en silence au JT. Portrait-robot du jeune tueur à l'écran. Les deux hommes ne peuvent que constater à nouveau la ressemblance angoissante du dessin informatique avec les traits de David. Les journalistes se régalent, les flics sont dans leurs petits souliers. À force de se ronger les ongles, Georges a le bout des doigts qui saigne. Léon lui jette un regard et va éteindre la télé. Arrête de te faire du mal. Blafard, Georges remercie son camarade et se lève à son tour. Viens, il faut que je te montre quelque chose.

* * *

Rue Ferrari, à Marseille, René Naldini vit dans un petit trois-pièces qu'il partage avec sa vieille maman Renée. La pittoresque décoration de sa chambre reflète une nostalgie assumée pour le maréchal Pétain et les nobles valeurs qui allaient avec, du temps où la France avait encore le sens de l'Honneur et savait désigner et traquer le

véritable ennemi. Non sans fierté, René montre à Jean-Claude Bourgeonnier, un TSC marseillais de ses amis, le râtelier qui orne le mur et qui contient une jolie petite collection d'armes de poing soigneusement astiquées, époque deuxième guerre mondiale. Jean-Claude manipule affectueusement un vieux pistolet, admiratif. Ils viennent de voir les infos sur le poste noir et blanc du salon, et René a appris de la bouche de Jean-Claude que le serial-killer recherché ne serait autre que le fils Lamaury. Fathe de con, voilà une information que les médias, ces valets du pouvoir socialo-sioniste, se sont bien gardés de divulguer. Bien sûr, c'est un sacré scoop qui le fait bouillir. Le problème c'est que ce scoop n'est pas près d'éclater, putain, vu que même le Méridional ne veut plus qu'il écrive sur Lamaury et que la police est contrainte par la hiérarchie de taire le nom du coupable. Néné et son collègue sont dégoûtés par cette justice gauchiste qui se refuse à livrer le nom du coupable à la légitime vindicte populaire. Soi-disant que les flics veulent attendre d'avoir coincé David et le complice. Ben voyons. La conversation dévie naturellement sur toutes les sales magouilles de l'homme d'affaire. Corruption, abus de biens sociaux, trafics d'influences divers. Et puis, confie René l'oeil brillant, il y a aussi ce souterrain secret, qu'il a vu de ses yeux vu. Il peste au passage contre ses photos ratées, bien décidé à y retourner avec un appareil fraîchement révisé, cong. Il doit se passer des trucs tordus là-dedans. Oui, Georges est pourri jusqu'à la moelle, et d'une manière ou d'une autre, il faut que ça se sache. Il s'agit d'activer nos réseaux, et de contacter la presse indépendante. René et Jean-Claude trinquent à toute cette merde qui semble coller aux semelles de Lamaury, et qui finira par l'empêcher de marcher.

* * *

Aidés de pieds de biches, éclairés par une lampe torche aux piles fatiguées, Georges et Léon déplacent péniblement la dalle qui scelle la tombe d'Anjélica. Dans l'espace libre entre le cercueil et le fond du sarcophage, ils découvrent les reliques zarbi laissées par David: escarpins, sous vêtements féminins, bijoux, cheveux, Polaroids, portefeuilles et papiers, etc. D'une main tremblante, Georges braque la lampe à l'intérieur. Sur les photos, des filles attachées, éventrées, dépecées. Ignoble. La lingerie est tachée de sang. Insupportable. Georges vacille, Léon le soutient par les épaules et le fait asseoir sur le bord d'une large vasque contenant des fleurs en plastique. Je m'en occupe, Georges, je m'occupe de tout. Léon prend la lampe, la dépose dans le fond du sarcophage et commence à procéder au nettoyage par le vide. Tout disparaît dans un grand sac. Puis il repousse soigneusement la stèle et se tourne vers Georges, qui pleure silencieusement. Faut y aller, patron, allez Georges, s'il te plaît, en voiture.

* * *

Au SRPJ de Marseille, l'ambiance frise l'hystérie: le tapage médiatique autour de la gare a encore fait monter la pression. Les écoutes chez Georges et sa fille ne donnent

rien, idem pour celles des autres suspects. Les indicis locaux sont muets. Impossible d'avancer. Diane et Navarin se font tout petits devant Muller qui se lance dans son numéro de patron outré. Les journalistes ne nous lâcheront plus, on passe vraiment pour une bande d'ahuris, et ainsi de suite. Le commissaire estime maintenant qu'il faut tout reprendre à zéro, depuis l'époque Rambo. À ce sujet, Diane souligne que, d'après ses calculs, le nombre des victimes de David s'élève à 23, depuis le début de la première série en 88. Or, la lettre de la gare en revendique 24. Y aurait-il un cadavre non encore identifié ?

3 AOÛT 91

Pas de lune, ciel couvert cette nuit, tant mieux. Sac au dos, tenue de camouflage, visage bariolé de boue, le journaliste escalade à nouveau le mur de l'enceinte. Coups de marteau vengeur sur les tessons que cet empaffé de Lamaury à fait replanter. Il saute, ouille son genou, il se fait vieux. Bon, pas de course en direction du local technique de la piscine, Luger au poing. Pourvu que ce salopard n'ait pas acheté un nouveau clébard, pute borgne.

4 AOÛT 91

ENREGISTREMENT DU 03/08/91.

(Conversation reçue au CTE par Robert Robert, émise d'une cabine publique à 11h33)

X: (...) Y a un problème, Chevalier.

RR: Qu'est-ce qui t'arrive encore, mon pauvre Jésus ? T'es où là ?

X: Ben, je suis à Auchan, mais le problème c'est qu'ils sont en rupture de stock pour les merguez, alors, con, j'ai pas pu en prendre, je fais quoi ? J'achète des chipolatas à la place ?

RR: Putain et c'est pour ça que tu me déranges en pleine séance d'ACE, mon petit Jésus, tu sais...

X: Oui, oui bien sûr Chevalier, pardon je m'excuse, mais comme je sais que vous préférez les merguez, je me demandais... Enfin je voulais vous prévenir.

RR: Eh ben trouves-en ailleurs, espèce de couillon, tu vas pas me prendre la tête avec des histoires de saucisses dont je n'ai rien à branler, non mais il est pas vrai ce type !

X: Oui, excusez-moi Chevalier mais dans les boucheries c'est plus cher, et je n'ai pris que quatre cent vingt cinq francs dans la caisse, alors je sais pas si j'aurai assez, vu tout le groupe qu'on est à...

RR: Putain, tu me les gonfles, Jésus, fais un chèque perso et je te...

X: Vé, Chevalier, vous savez bien que je suis interdit...

RR: Ah oui, oh làlàlà, démerde-toi, pff, quel barbeau celui-là.

(Robert Robert interrompt la conversation en raccrochant)

Dans la pièce aux zonzons du SRPJ de Marseille, à l'Évêché, casque sur les oreilles, Diane écoute des enregistrements de conversations téléphoniques reçues et émises du CTE, resté sous surveillance depuis la perquisition. Well. Soit ce Robert Robert n'a effectivement rien à cacher, soit c'est le roi des malins. Elle ne sait plus que penser. Elle bâille. Croizette entre et vient s'asseoir à ses côtés. Elle regarde tourner les bandes, et appuie sur stop. On rentre à Paris, Diane. On va repartir de l'époque Rambo, se replonger dans tous les témoignages déjà recueillis. On s'est plantés, beaucoup d'argent a déjà été englouti dans cette affaire, et ici nous ne servons plus à grand chose. La police marseillaise est à même de poursuivre les investigations sur place. De toutes façons, si le tueur a frappé un grand coup en convoquant les médias, c'est peut-être qu'il a l'intention de rester tranquille un moment. Diane pousse un soupir profond. Sentiment de fiasco complet. Baisés sur toute la ligne par le Captain Zodiac.

LÀ CHANSON DU ZODIAC

(Chantée par Jacques Martin et Laurent Gerra, sur l'air de "Zorro", émission "Ainsi font font font", Dimanche Martin, septembre 91)

Un beau salaud qui surgit de la nuit
Pour attraper les filles au lasso.
Son nom, il le marque, en gros sur la barbaque
D'un Z qui veut dire Zodiac !
ZODIAC ! ZODIAC ! SOLDAT, OUI MAIS SANS FOI NI LOI !
ZODIAC ! ZODIAC ! VAINQUEUR, TU L'ES À CHAQUE FOIS !
Les policiers se sont organisés
Pour arrêter le type au couteau.
Muller, vos pandores, on peut les décorer
D'un Z qui veut dire Zéro.
ZÉRO ! ZÉRO ! ILS CHERCHENT MAIS ILS NE TROUVENT PAS !
ZÉRO ! ZÉRO ! ZODIAC LEUR GLISSE ENTRE LES DOIGTS !
C'est une vedette, un bandit pas manchot,
Un assassin qui fait son numéro.
Zodiac, tes forfaits font vendre du papier,
Mieux que Caroline et Rainier.
ZODIAC ! ZODIAC ! BIENTÔT AU TOP CINQUANTE !
ZODIAC ! ZODIAC ! BIENTÔT PARTOUT EN VENTE !
C'est un malade, un paranoschizo,
Avec un gros problème au cerveau.
Son nom, il le signe avec du jus d'raisin,
D'un Z qui veut dire Zinzin.
ZODIAC ! ZODIAC ! IL FAUDRÀ BIEN L'AVOIR UN JOUR !
ZODIAC ! ZODIAC ! AVANT QU'ON D'VIENNE FOUS À NOT' TOUR !

Chapitre 7

7 MOIS PLUS TARD

EXTRAIT DU JOURNAL DE LORETTA.

6 Mars 92

Cher journal,

Ça fait un moment que je te délaisse, mais il ne faut pas m'en vouloir. Tu te doutes bien qu'avec le bébé je n'ai plus une minute à moi. Il est tellement mignon le petit chou, que je passe mes journées à le chouchouter et le pomponner... et à lui parler aussi, car c'est très important de parler au bébé pour qu'il prenne l'habitude, et que plus tard il parle aussi bien qu'un grand. Je suis tellement contente qu'il ne ressemble pas du tout à ce vieux salaud de Marcel (il a intérêt à me verser ma pension celui-là !!). Il est tout joli, avec des grands yeux tout bleus et des petits cheveux blonds et pas du tout gros ni rouge, ni velu comme son père. Allez mon journal, je ne te fais pas languir plus longtemps: en souvenir de mon bel amour perdu, je l'ai appelé David.

13 JUIN 92

Dring, 6 heures 30. David s'éveille dans sa petite chambre à l'étage d'une maisonnette de bois, propriété de deux soeurs jumelles d'une soixantaine d'années, les Poulard. Il descend dans la cour, qui offre un panorama somptueux sur la vallée. Quelques pompes au grand air, histoire de se mettre en forme et de conserver de beaux muscles. Nous sommes à Saint-Véran, dans les Hautes-Alpes. Il retourne à l'intérieur se préparer le petit déjeuner. La cafetière est restée sur le poêle, à son intention. Bonjour Bernard. C'est Germaine - Suzette est allée au supermarché faire les courses pour la semaine. "Bernard" la salue d'un mouvement de tête, pas bavard, comme toujours. Germaine le trouve rayonnant, la montagne lui fait du bien. Son séjour va se terminer d'ici quelques semaines, est-ce qu'il a réfléchi, compte-t-il toujours s'installer dans la région, ainsi qu'il en parlait ? Les soeurs peuvent l'aider à trouver un travail stable, à la scierie du coin par exemple, Bernard a l'air d'aimer le bois, et il a fait ses preuves comme bûcheron.

* * *

Au stand de tir de la préfecture de police, Diane fait ses cartons trimestriels. Quoi qu'elle n'ait pas l'occasion de tirer souvent, elle aime bien les armes. Il y a quelque chose de sensuel dans le contact d'une crosse dans la main, la secousse puissante du recul, le bruit de la détonation, le poids du métal, la chaleur du canon, le défoulement intense

que procure une séance de tir. C'est pourquoi, contrairement à la plupart de ses collègues mâles, elle ne se défile jamais devant cet exercice. La cible de forme humaine revient vers elle. Cinq impacts dans l'abdomen, un à côté. Chapeau, fillette. Navarin est venu la trouver pour lui montrer un article qui vient de sortir dans une feuille d'extrême-droite. Diane pose son casque antibruit et accompagne son chef jusqu'à la buvette où elle se juche sur un tabouret pour parcourir l'article. Navarin lui dit l'exaspération de la haute hiérarchie. Car même si aucun média n'a encore osé reprendre ces accusations - il faut dire que c'est sorti ce matin - à la Justice et à l'Intérieur, on est fous de rage, on demande d'où viennent les fuites et on veut des têtes. Ça fait huit mois que le Captain n'avait pas fait parler de lui, et voilà que ce torchon nazi remet le feu sous la cocotte-minute. Navarin demande à Diane si elle a vraiment confiance en Marlin. Elle tombe des nues. N'importe quoi, tu es encore chargé c'est pas possible, comme si les fuites pouvaient venir de lui. En plus, c'est un journal d'extrême-droite, alors que Daniel est un mec de gauche, n'importe quoi mon pauvre Jean-Paul. Navarin hausse les épaules en ricanant. Vraiment, il ne comprend pas ce qu'elle trouve à ce type. Une grande gueule, un bourgeois intello, une baudruche vide. D'accord, il passe à la télé, et après ? Tout le monde passe à la télé.

HEBDOMADAIRE COMBAT POUR LÀ FRANCE

LÀ VÉRITÉ QU'ILS VEULENT KASHER !

D'aucuns disent que l'on exagère. Que nous ferions une fixation sur un certain complot qui n'existerait que dans notre imagination. Que seule la haine nous guiderait. Airs bien connus de nos lecteurs...

À ces détracteurs naïfs, voici ce que nous répondons: acceptez d'ouvrir les yeux et d'examiner les preuves de l'incroyable duplicité d'un pouvoir prêt à tout pour maintenir le couvercle hermétiquement fermé sur la poubelle de ses cachotteries, de ses magouilles politico-financières, de ses pauvres illusions perdues... et de ses crimes. Quitte à ce que les gaz putrides qu'elle contient ne finissent un jour par tout faire sauter.

Une preuve, nous en avançons aujourd'hui une nouvelle. Une de plus.

Voici donc.

Celui qui se fait appeler "Captain Zodiac", l'abominable assassin qui ridiculise la police française, celui qui a déjà massacré impunément plus d'une vingtaine de jeunes femmes innocentes en quatre ans, serait donc à ce point insaisissable ? La vérité est qu'en tout autre temps, en tout autre lieu qu'en cette France décadente, le tueur maniaque gésirait déjà dans son cercueil, la tête séparée du corps par la lame juste et vengeresse de la guillotine.

Nous affirmons qu'au plus haut niveau le tueur est d'ores et déjà identifié.

Imaginons un politicard véreux, que l'on pourrait à juste titre suspecter d'avoir bâti sa fortune sur l'argent du vice, ayant jeté son dévolu sur le sud de la France afin

d'asseoir sa respectabilité douteuse sur le fragile piédestal du suffrage universel. Cet homme serait riche, ce serait un notable. Il fréquenterait les allées marécageuses du pouvoir socialiste. Les journalistes, les juges, les policiers, les puissants dîneraient avec lui, en frères. Même clan, même obédience. Même race, souvent aussi. Imaginons donc un instant que le fils de cet homme ô combien respectable soit "Captain Zodiac". Quel scandale national si cette fâcheuse information était divulguée !

Ce ne seraient plus les seules colonnes du Temple, mais toutes, oui, toutes les structures de l'État qui, d'un seul coup, s'écrouleraient en un terrible fracas.

Mais, pour l'heure, c'est une autre vérité que le pouvoir et ses valets s'apprêtent à nous servir. Une vérité "kasher". Vidée de son sang, de sa substance.

Alors, pour s'excuser de leur tragique incompétence et de leur odieuse complicité, ils nous disent que le tueur a de la chance, beaucoup de chance. Berceuse, bien sûr. Pourtant, d'une certaine façon, ironie de la chose quand on connaît la vérité, cela est vrai. Car enfin, il faut croire qu'il est né sous une bonne étoile, cet éventreur de femmes. Une étoile de David, très certainement. "

* * *

David est en train d'abattre un vieux sapin à coups de hache, parmi quelques jeunes compagnons qui utilisent plutôt la tronçonneuse. Les soeurs Poulard sont venues faire une petite visite sur le chantier dans la forêt, passant d'un groupe à l'autre, distribuant des mots d'encouragement. Ce sont des pédagogues philanthropes, pénétrées de leur mission éducative envers les jeunes défavorisés, des brebis égarées qui ont connu l'enfer de la délinquance, de la drogue, parfois de la prostitution, auxquels il convient de redonner le goût de la vie et le sens des vraies valeurs. Elles s'arrêtent devant Bernard. Elles admirent sa force et son ardeur, mais il devrait utiliser la tronçonneuse, ça le fatiguerait moins. Bernard secoue la tête, il préfère la hache, ça lui fait du bien, il transpire et élimine un max de toxines. Et puis ça le change.

* * *

My nome is Funbott. James Funbott. Jésus considère d'un oeil torve le ressortissant britannique qui demande à parler au patron. Le fils de dieu est navré, vé con, mais monsieur le directeur est absent pour la journée. Mister Funbott a un big problem: sa fille Paméla n'a plus donné de nouvelles depuis un an, de même que son amie, miss Gayfire Gladys. Après avoir remué ciel et terre depuis l'Angleterre - et s'être fait arnaquer par un avocat marseillais marron - il s'est décidé à venir en France mener son enquête. L'une des dernières traces qui lui reste de sa fille est précisément son séjour en ces lieux. Oui, Jésus se souvient de ces deux filles. Non, monsieur le directeur ne pourra rien lui dire de plus. Car à ce que Jésus sait, elles n'ont pas été très honnêtes: elles ne sont restées qu'une journée et ont pris la poudre d'escampette, sans prévenir...

Mister Funbott est convaincu qu'il est arrivé malheur aux girls. Et si ce n'est pas ici que cela s'est produit, comme il n'en doute pas, c'est forcément ailleurs, et sans doute dans la région. Il en a déjà parlé à la police française, mais celle-ci est totally stupid and unefficient. Bref, il prend sérieusement la tête à Jésus, qui se prétend désolé de ne pouvoir le renseigner davantage, et le plante là pour retourner à ses activités, sorry mister Funbott, mais j'ai les poubelles à sortir.

* * *

David gravit un sentier de randonnée à flanc de montagne. Il parvient à un refuge, au milieu d'une clairière désolée. C'est là qu'il a rendez-vous avec Max. Boum boum, coeur qui cogne, longtemps qu'il n'a pas vu le Chevalier... Ah le voilà, toujours et plus que jamais entouré de lumière. Tu m'as l'air au top, fils, tu dégages plein d'ondes positives. Le Chevalier est venu évaluer la forme de son poulain. Supporte-t-il bien l'inaction ? Les soeurs Poulard ne le gonflent-elles pas trop ? Tout va bien, no problème. Il joue son rôle, les vieilles peaux le prennent pour un toxico repent, et elles sont gentilles comme tout avec lui - il est même leur chouchou puisqu'il est le seul du groupe à loger chez elles. C'est vrai que depuis qu'il est ici, il a comme qui dirait trouvé la sérénité, ça doit être l'air de la montagne. Les meurtres ne lui manquent pas trop. Non bien sûr, il n'a pas déconné ni joué perso, juré. Il demande si une nouvelle série est prévue pour bientôt, parce que quand même ça lui ferait un peu d'action, et il commence à bien connaître le terrain. Le gourou rigole, ah ah, sacré toi fils, t'inquiète pas, Max est en train de mettre un plan au point, ça va venir. Mais il vaut mieux pour l'instant continuer à se faire oublier. C'est comme ça qu'on durera, qu'on entrera dans la Légende et qu'on les baisera tous.

14 JUIN 92

Georges, dans son bureau de SunImmo, sur la corniche Kennedy, feuillette un exemplaire de "Combat Pour La France", en compagnie de maître Hiamuri et de Laurent Borel, le secrétaire général P.S. du bureau fédéral marseillais. Léon, assis dans un coin, feint d'être absorbé dans la lecture de Paris-Turf sans perdre une miette de la discussion. Georges est fou d'inquiétude. D'après Hiamuri, on pourrait éventuellement attaquer le journal tant les sous-entendus sont explicites et Georges Lamaury clairement désigné - bien que non nommé. Mais ça ne ferait qu'amplifier l'affaire, ce qui évidemment n'est pas souhaitable. Quant à l'auteur de l'article, ou en tout cas son informateur, ce ne peut être que ce René Naldini, qui avait pourtant cessé de sévir contre Georges dans les colonnes du Méridional. Borel tempère, prenant la parole après une longue réflexion: "Combat Pour La France" n'est écrit et lu que par une poignée de fanatiques haineux. Restons calmes. Franchement, Georges croit-il son fils coupable de ce que les flics semblent lui reprocher ? Georges avoue qu'il n'en sait rien. Ça lui a d'abord paru absurde, mais maintenant il n'en sait foutre plus rien - et puis non, sans

douter, bien sûr que non. Le problème est que David a disparu depuis un an, et que les flics le recherchent. Il semble de toutes façons mêlé à une sale histoire. Il y aurait des preuves, selon Loubignol. Peut-être vaudrait-il mieux pour le parti qu'il retire sa candidature. Borel a un geste apaisant: Georges n'a pas à s'inquiéter, il est toujours tête de liste pour les élections de mars 93. Les sondages le donnent en hausse, et le jeu des alliances pourrait lui faire décrocher le siège de député. En tous cas, il est à ce jour le meilleur candidat de la gauche locale. C'est son retrait subit de la scène publique qui, justement, donnerait crédit aux persiflages. Tant que la culpabilité de son fils n'aura pas été clairement et publiquement établie - si tant est qu'elle le soit un jour - le parti le soutiendra vaille que vaille.

* * *

Tandis que le corps de Diane repose sur le sol de sa chambre, son esprit volette paisiblement dans le salon. Finies les séances stériles chez le psy, marre de balancer tant de fric, elle s'est remise sérieusement à la décontraction totale, à la méditation, et le fait est qu'elle commence à en récolter les fruits. Désormais capable de "sortir" de son corps, elle ressent à volonté dans son être karmique la dissociation corps/esprit caractéristique du voyage astral. Elle est passée à l'étape suivante: sortir de la pièce où son corps physique est enfermé, traverser les cloisons et explorer son environnement. Ça s'est passé tout seul, la première fois, il y a quelques semaines, et elle n'y a trouvé aucune explication rationnelle. C'est arrivé, point. Elle se baladait là-haut, du côté des moulures du plafond de la chambre, dont elle avait appris à connaître tous les détails, et puis d'un coup, elle s'est sentie happée, elle a littéralement traversé le mur, oui le mur, et elle s'est retrouvée dans le salon. Son corps était resté immobile sur la moquette, bien sûr, mais elle savait qu'elle ne se trouvait plus dans sa chambre. Elle voyait tout autour d'elle, elle avait conscience de chaque élément de décor, elle pouvait sentir, ressentir, presque palper chaque objet... Ce soir, elle essaye d'atteindre la cuisine, mais évidemment cela ne se fera pas tout seul - sa volonté ne sert à rien. La sonnette de la porte se fait entendre. Punaise. Elle ouvre les yeux et son esprit réintègre immédiatement son enveloppe charnelle. Daniel. Elle s'étire pour mieux reprendre possession de son corps physique. Tous ses membres sont engourdis, comme après un long repos. Coup d'oeil au réveil de la table de nuit: quarante minutes de relaxation, c'est bien. Resonnette. Elle passe son peignoir et va ouvrir. C'est Navarin. Il a des infos toutes fraîches sur le Captain Zodiac, ça l'intéresse ? Un peu oui, entre, je croyais que c'était Daniel. Elle retourne dans sa chambre pour s'habiller. Resté derrière la porte, l'inspecteur divisionnaire lui raconte la dernière: le SRPJ de Grenoble vient de signaler la découverte de trois cadavres de filles, démembrés à la hache. Trois gamines de Bourg-d'Oisans disparues depuis plusieurs mois. Pas de revendication, mais c'est du Captain tout craché. Diane a passé une petite robe, des chaussures de toile, et revient dans le salon. Navarin pousse un sifflement admiratif, il n'a pas l'habitude de la voir en jupons, et ça lui plaît carrément. Dommage que tout ça soit réservé à cet empaffé de Marlin. Elle

l'interrompt, parle-moi plutôt de cette histoire. Ça a été découvert quand, est-ce qu'ils ont fait les autopsies ? Navarin va pour répondre quand le téléphone se met à sonner. Excuse-moi, Jean-Paul, tu peux aller te prendre un Coca dans le frigo, fais comme chez toi mais je te préviens j'attends Daniel. Navarin quitte la pièce en marmonnant. Diane décroche. C'est Cohen, le légiste de la Criminelle. Elle se demande ce qui se passe, vu qu'il ne l'appelle jamais. Alors voilà, il veut l'informer de la diffusion prochaine à la télé d'un film réalisé par Georges Laumière, alias Georges Lamaury, et interprété notamment par Anjélica Lamaury. "La Souris et le Vizir", sur la 6, à 22 heures 40, le 19, un nanar de 64, il a s'est dit que ça pouvait l'intéresser, vu que Muller n'en a rien à foutre. Un peu étonnée qu'Elmer ait pensé à elle, elle le remercie. Oui, ça l'intéresse, il a bien fait d'appeler... Pendant qu'elle était au téléphone, Daniel est arrivé. Elle le retrouve attablé en compagnie de Navarin dans la cuisine, tous deux en train d'éplucher des patates. Ils discutent de ce sacré Captain. Diane est amusée, sidérée aussi. M'enfin Jean-Paul, et le secret professionnel ? Navarin hausse les épaules sans commenter, continuant d'user mollement de l'économe. En clair, il s'incruste et ne semble pas pressé de partir. Daniel lui vante les mérites de son hachis Parmentier, qu'il lui propose de partager avec eux autour d'un Château-Latour 85. Navarin jette à sa collaboratrice un regard interrogateur un peu las. Ma foi, il n'a rien de spécial à foutre ce soir, comme d'hab, il n'a pas une gentille petite pépée qui l'attend à la maison, lui. Diane esquisse un sourire, ravie de constater que son chef a l'air de s'être enfin assis sur ses sentiments d'hostilité à l'égard de Daniel. Tant mieux. Elle sent monter une envie de rire. Elle tient la forme, ce soir. Est-ce cette superbe relaxation et les bienfaits vivifiants d'un prâna parfaitement régénéré - ou bien la perspective de se coltiner à nouveau ce vieux Captain ?

* * *

LÀ MONTAGNE LIBÉRÉE

LES TROIS DISPARUES DE BOURG-D'OISANS RETROUVÉES ASSASSINÉES.

Un coin du voile qui, depuis près de trois mois, cachait la mystérieuse disparition de trois lycéennes de Bourg d'Oisans s'est levé ce dimanche 14 juin: les corps des jeunes filles ont été retrouvés dans la combe de Malaval, sous l'oratoire du Chazelet.

C'est un bien étrange concours de circonstances qui a provoqué la macabre découverte. Ce matin-là, tous les scouts de la région Rhône-Alpes se retrouvent autour du père Péclou pour célébrer leur fête annuelle au cours d'une messe en plein air. (...) C'est Renard Rusé, jeune scout d'une douzaine d'années, qui verra le premier, au fond de la combe, émergeant d'un magma de boue et de neige fondue, une jambe de jeune fille à demi décomposée. Le soir même, on aura identifié les victimes, dont les pauvres restes ont été conservés, eu égard à l'abondance de la neige tombée au cours d'un hiver particulièrement rigoureux.

Reste à découvrir le responsable d'un tel massacre. Les soupçons se porteraient sur le sinistre criminel qui signe généralement ses crimes sous le nom de Captain Zodiac.(...)

* * *

Au volant de la deux-chevaux break des soeurs Poulard, David revient de livrer du bois. Il freine subitement, putain de putain de bordel, fait marche arrière et vient s'arrêter devant un panneau d'affichage isolé. Un avis de recherche fraîchement sorti de l'imprimerie est placardé sur de vieilles affiches électorales. Portrait-robot de David. Enfin, de l'ancien David, celui sans barbe et aux cheveux blonds coupés courts. L'affichette demande des informations sur ce jeune homme, qui circulerait dans la région. S'adresser au SRPJ de Grenoble. David flippe. Bon d'accord, ce n'est guère ressemblant mais quand même, pourquoi le cherchent-ils par ici, merde alors ? Il se demande si les trois filles n'auraient pas été retrouvées, ça ne peut être que ça. En tout cas, cette affiche a dû être installée dans la journée, vu qu'elle n'était pas là hier quand il est allé à la scierie de Gap. Il l'arrache.

* * *

René Naldini remonte la rue Ferrari, les bras chargés de sacs à provisions. Il revient de chez Codec et s'apprête à rentrer chez lui, au 52, non loin du quartier la Plaine, après un crochet par la pharmacie pour les médicaments de sa vieille maman. Il traverse la rue hors du passage piéton. Il ne voit pas arriver la 104 grise qui lui fonce dessus, le percute violemment, et l'envoie en vol plané se fracasser la tête contre un poteau de stationnement interdit, à une dizaine de mètres du point d'impact. Crissements de freins. Le conducteur se précipite auprès du corps inanimé de René. Un attroupement se forme aussitôt, des riverains s'accourent aux balcons. On appelle la police.

15 JUIN 92

Sur la terrasse du premier étage de la Villa Dolorosa, Georges prend son breakfast au soleil, en parcourant la presse du matin. Un entrefilet en page 3 du Méridional manque de le faire s'étrangler:

"À l'heure où nous mettons sous presse, nous apprenons avec tristesse le décès dans un accident de la circulation de notre collaborateur et ami, René Naldini. La rédaction ainsi que les nombreux lecteurs qui appréciaient ses articles toujours pittoresques s'associent à l'équipe du journal pour présenter à sa famille, et notamment à sa vieille mère, nos respectueuses condoléances."

Aussitôt après la première visite de René, Georges avait fait installer sur toute la propriété un système d'alarme dernier cri. Le soir du 3 Août 91, il entendit retentir une sonnerie, qui l'avertissait qu'un intrus essayait à nouveau de s'introduire dans le cabanon des douches. Georges regretta l'absence de Léon, qui avait emprunté ce soir là sa Mercedes pour un poker à la Bédoule. Il alla prendre un fusil de chasse sur son râtelier. Les Hecquet dormaient à l'autre bout de la Villa, et il décida de ne pas appeler le vieux Pascal, qui de toutes façons ne lui aurait guère été utile. Il se dirigea sans bruit vers la piscine, les mains crispées sur la crosse de son arme. De l'intérieur du local, il entendit les jurons étouffés d'un type qui essayait sans succès d'actionner le mécanisme censé ouvrir la porte du souterrain. Georges inspira un grand coup et entra en hurlant au cambrioleur de ne pas bouger. René sursauta, laissant tomber son petit matériel, hypnotisé par le double canon du ParkinSmith Spécial Sanglier. Georges lui ordonnait de vider ses poches, et doucement. Sans discuter, René posa à terre son Luger. Puis Georges ouvrit la porte blanche, et d'un mouvement de tête invita le journaliste à descendre l'escalier. Ils arrivèrent dans la salle des tortures. René dut se menotter lui même à la croix de Saint-André. Il maudissait sa scoumoune. Il avait été diablement léger sur ce coup, et maintenant il était bon comme la romaine... Ce pervers de Lamaury attendait des explications. Autant l'homme d'affaire ne lui faisait pas peur tant qu'il s'agissait de se le farcir à distance via ses billets venimeux, autant en cet instant il lui apparaissait dangereux. Ses yeux étaient ceux d'un fou, ou d'un homme qui n'a pas dormi depuis mille ans. René avait toujours été couard, et rien ne l'effrayait tant que la perspective de souffrir physiquement. Et s'il lui arrivait parfois de se comporter de façon aventureuse, comme ce soir là, c'était davantage à mettre sur le compte d'une inconscience aveugle que d'une quelconque bravoure. Aussi cracha-t-il le morceau très vite. Oui, c'était lui, Naldini, le journaliste, auteur de la série d'articles incendiaires sur monsieur Lamaury. Articles qu'il regrettait bien, et qu'il n'aurait jamais dû écrire. Il était venu prendre, ahem, quelques photographies de cette salle, une idée saugrenue à la réflexion. En fait, René n'avait rien contre monsieur Lamaury. Si certains de ses articles avaient pu laisser croire à monsieur Lamaury que c'était le cas, c'était dû à un bref instant d'aveuglement. En fait, monsieur Lamaury, je réalise en vous parlant que j'ai été manipulé. Tenez, si je pouvais, je vous donnerais mes sources: mais mon informateur, un lâche assurément, se cache derrière le masque hideux de l'anonymat. Ne me faites pas de mal, monsieur Lamaury, si vous saviez comme je regrette d'avoir eu la faiblesse de vous critiquer publiquement... En d'autres circonstances, Georges aurait rigolé d'un tel numéro de déballonnage, mais il avait perdu tout sens de l'humour depuis longtemps. Et puis ce fils de pute avait tué Voltaire. René sanglotait maintenant, jurant mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus, et qu'il se consacrerait désormais à la critique gastronomique, pour peu qu'on le laissât s'en retourner - vivant si c'était possible. Georges avait réfléchi: évidemment qu'il n'allait pas occire cette canaille, il avait déjà suffisamment d'emmerdements comme ça. Il pria René d'écouter attentivement. Voilà ce qui allait se passer: pour commencer, René allait promettre de ne plus écrire sur lui. Ensuite, ils attendraient Léon, qui raccompagnerait le journaliste chez lui. Là, René

lui remettrait toute sa documentation sur Georges, y compris les fameuses lettres anonymes. Enfin, le journaliste devrait oublier jusqu'au souvenir de ses visites à la Villa. Georges marqua une pause, le temps que René incline la tête en signe d'assentiment. Voyez-vous, monsieur Naldini, dans cette salle où nous nous trouvons en ce moment - cette salle qui a tant éveillé votre curiosité - il ne s'est jamais rien passé d'illégal. La notion de vie privée, monsieur le petit journaliste, c'est un sujet sur lequel je vous suggère de réfléchir. Je ne suis pas un criminel, chacun ses fantaisies. René était bien d'accord. Georges porta l'estocade: vu qu'il privait le journaliste d'une belle série d'articles, il lui ferait parvenir chaque mois un peu d'argent. Ainsi tout le monde serait content. René jura tout ce qu'on voulait, il n'en revenait pas de s'en tirer à si bon compte. Il remercia Georges d'être si clément et si généreux. Il était justement dans le besoin, rapport à sa vieille mère malade. Avant de le détacher, Georges le mit en garde: je connais du monde, monsieur Naldini. Dans tous les milieux, je ne vais pas vous faire un dessin. Nous sommes en affaires maintenant. Nous avons un contrat. Alors ne m'enculez pas, monsieur Naldini. Conseil d'ami: ne m'enculez pas.

* * *

Brigitte la Cagole s'assoit derrière la vitre du parloir de la prison des Baumettes, attendant qu'un maton fasse entrer celui qu'elle est venue visiter. Christian arrive, et s'installe en face de son ex-collègue. Il est incarcéré pour le meurtre de José-le-Dentier, stupidement perpétré avec son arme de service. Il a été dénoncé par un comparse du truand, resté en observation la nuit du rendez-vous. Le pauvre Cakou a écopé de 7 ans, dont 3 avec sursis. Il s'en est sorti en racontant que le truand - soi-disant gonflé à bloc contre celui qu'il rendait responsable de son séjour prolongé derrière les barreaux - le menaçait de mort depuis sa sortie de prison. Restent trois ans à tirer, deux s'il se débrouille bien. Que Gigi se rassure, il n'a rien dit des secrets qui les liaient, Brigitte, José et lui. Putain, ses collègues de cellule le font marnier toute la sainte journée, et il doit sans cesse surveiller méchamment ses arrières. Brigitte compatit tristement, la larme à l'oeil. Pour elle, ça ne va pas fort non plus. Elle fait l'objet d'un contrôle fiscal, tous ses comptes épluchés, et elle est convaincue que l'Inspection Générale des Services a commencé une enquête sur elle. De plus, son mari l'a quittée après avoir découvert qu'il était cornu depuis des années. C'est vrai qu'ils n'ont pas toujours été très discrets, tous les deux, tente de plaisanter Christian pour la déridier. Mais Brigitte est bien incapable de sourire. Au commissariat, tout le monde la regarde de travers, on la traite comme une pestiférée. Bref, elle est en train de craquer, elle aimerait tant pouvoir se blottir dans les bras de son Cakou. Christian en est tout remué. Il l'aime, sa Cagole, c'est ça qui compte. Un jour il sortira, et ils pourront s'installer ensemble et refaire leur vie. Il faut qu'elle tienne le coup. Trois ans de prison, c'est un moindre mal à côté de ce qu'ils auraient risqué tous les deux si les collègues avaient fouillé plus profond, hein Gigi ?

* * *

Au CTE, c'est l'heure de la soupe. Jésus achève de remplir les assiettes, menaçant le jeune Bruno de le priver de camembert s'il refuse d'avalier sa soupe aux épinards, ça va pas lui boucher le trou d'balle, vé, on est pas chez Maxime. Assis en bout de table, Le Chevalier demande le silence. C'est l'heure des infos à la télé, et il veut écouter, bordel de ses couilles. Clarisse Méric a mis son plus beau tailleur - jaune canari, pochette mandarine - pour annoncer la bouleversante découverte dans les Hautes-Alpes des corps de trois adolescentes. Camarades de classe, elles avaient disparu simultanément depuis trois mois. Les recherches de la gendarmerie locale n'avaient rien donné. Elles utilisaient souvent l'auto-stop pour faire la navette entre le lycée et le domicile parental. La police penserait à un nouveau forfait du fameux Captain Zodiac, dont on était sans nouvelles depuis près d'un an. Intéressés, les pensionnaires y vont de leurs commentaires sur ce sacré lascar de Captain Zodiac, qui s'y entend un peu bien pour berner les condés. Le Chevalier fulmine en subissant les images de la juge Croizette dépêchée à Grenoble et interviewée par la télé locale. Elle dit que oui, le mode opératoire du tueur correspond à celui du Captain Zodiac, et que celui-ci peut séjourner, ou avoir séjourné, dans la région. Le Chevalier est devenu tout pâle, vos gueules merde tas de crétins stupides, il tremble, main crispée sur sa cuillère. Sa mère la pute. Phoking saloperie de jeune bastard. Cet asshole de petit con a encore déconné. Il ne guérira donc jamais, c'est pas possible. À sa droite, Jésus ne peut retenir une exclamation de surprise tandis que s'affiche à l'écran le dernier portrait-robot du Captain. Ouh con, Chevalier, vous trouvez pas qu'il ressemble drôlement au jeune, euh, enfin le petit comment qu'il s'appelait déjà ? Max lui jette un regard noir, ta gueule abruti occupe-toi de tes fesses, rien du tout il s'appelait rien du tout et d'abord éteignez-moi cette télé bande de petits cons, ce soir Clearing collectif et interro écrite sur la Quatre-Vingt-Troisième Parabole de Xénu, ah vous allez moins rigoler, STAP pour tout le monde, z'êtes pas près de devenir GD c'est moi qui vous le dit. Jésus pique du nez dans sa soupe, embêté, vous fâchez pas Chevalier, je disais ça pour causer.

* * *

David, au volant de la fourgonnette des Poulard, vient se garer devant l'épicerie de Saint-Véran. La propriétaire et unique employée de la boutique, s'apprêtait à baisser son rideau de fer, mais elle rouvre bien volontiers pour le sympathique barbu. Il entre, quelques emplettes à faire - carottes, navets, des légumes à la noix comme toujours, des végétariennes les sistes, un an qu'il bouffe de la salade. Au moment de payer, il achète le seul exemplaire restant de "La Montagne Libérée", puis remonte en voiture avec ses commissions. Avant de démarrer, il regarde la première page du quotidien. Allons bon, v'la aut'chose. Son portrait-robot illustre un court article largement développé en pages intérieures. Et c'est reparti ! Les journalistes dissertent sur le séjour possible du Captain dans la région, rapport aux trois bécasses du lycée de Gap - il les avait pourtant bien planquées. Max va être furax. C'est bizarre: avant, ça l'aurait enchanté de constater qu'il

est toujours une vedette, mais là il ne se sent pas ravi. Non, du tout. Il ne sait pas trop pourquoi, mais c'est comme ça. Bon, examinons la situation. Certes, son aspect physique a considérablement changé. Et peu de gens l'ont vu au bout du compte, pendant cette année au coeur de la montagne, perdu parmi brebis, veaux, vaches, cochons et plein d'autres animaux. Mais sûr qu'on va finir par le reconnaître, y en a quand même qui sont moins cons que les autres. Il démarre et rejoint la D534 en direction du chalet des sistes, à 8 minutes de là. Il enflamme la double page du journal et la balance par la vitre en regardant les cendres s'envoler vers le ciel embrasé par les lueurs du couchant. Splendide.

Suzette vient l'aider à décharger les cucurbitacées et les agrumes dans la cour. Non, il n'y avait plus de "Montagne Libérée" chez Annette. À la cuisine, Germaine est en train de préparer le repas, une bonne soupe aux lentilles et aux patates. David dépose sa charge sur la vieille table de chêne massif et file dans son fauteuil près de la cheminée du salon. Il a eu une dure journée. Il parcourt distraitement Télé Z. Putain. Jeudi 19 au soir, dans quatre jours. Un film avec maman, "La Souris et le Vizir". Sa respiration s'accélère, ses mains sont humides tout à coup. Le téléphone sonne dans l'entrée, Suzette décroche. C'est pour Bernard, tiens mon grand. David attrape le combiné, pas à l'aise - une seule personne au monde sait où il se trouve, putain zob. Au bout du fil, Max est évidemment fou de rage: qu'est-ce qui lui a encore pris de jouer perso, à ce bastart ? Incorrigible, il ne mérite même pas la corde pour le pendre. S'il veut foutre la Légende par terre, qu'il le dise de suite, putain. Infoutu de se tenir peinard, faut qu'il sème sa zone, pas possible d'être aussi tâche, et c'est la troisième fois en plus. La troisième et dernière, David.

19 JUIN 92

Le soir, repas simple et campagnard, au coin d'une belle flambée. Comme toujours, Bernard accepte sans rechigner une deuxième assiette de potage - alors qu'il déteste cette soupe de merde. Les soeurs lui sourient, elles sont tellement bonnes, tellement généreuses et pétries d'humanité. Elles ont trouvé un fils. Ce soir, Bernard a l'air contrarié, encore moins causant que d'habitude, si c'est possible. Mais elles ne veulent pas l'obliger à bavarder. Il a l'esprit ailleurs, il est encore dans ses rêveries. Chacun sa richesse intérieure, son karma, il faut respecter celui de Bernard, ce garçon si réservé, si solitaire et si attendrissant. Il n'a pas envie de parler, c'est son droit, il a bien travaillé, il est fatigué, et puis il y a son film qu'il veut voir après dîner à la télé, nous on fera une crapette.

TÉLÉRAMA, semaine du 15 au 22 Juin 92

FR3 20H30 "LÀ SOURIS ET LE VIZIR"

Film français de Georges Laumière (1964)

Avec Anjélica Lamaury (Simone, la Souris)

André Lingault (Burt Bianco)
Darry Cowl (Le Vizir Mustapha)
Albin Dulong (Alain Doutreval)
Le genre: comédie d'espionnage.

Le sujet: Pendant la seconde guerre mondiale, le Deuxième Bureau envoie "la Souris" en mission à Marrakech où une usine de fromage fondu dans la palmeraie abriterait une base nazie. La Souris ignore que le Vizir Mustapha, propriétaire de l'usine, va la faire enlever par Burt Bianco, un aventurier hâbleur vers lequel elle va se sentir irrésistiblement attirée.

Ce que j'en pense: Ce film sonna le glas des courtes carrières cinématographiques de Georges Laumière - alias Georges Lamaury - et de sa femme Anjélica, et fut l'un des grands flops de l'année 64. Du réalisateur, on était en droit d'attendre mieux, après "La Femme de Velours", qui avait su séduire le public, et même tromper une certaine critique par son esthétisme naïf et sa sensualité de bon aloi. Avec "La Souris et le Vizir", le metteur en scène Lamaury allait toutefois révéler ses limites. On imagine ce que Cukor ou Capra auraient fait d'un tel scénario ! Las ! Laumière n'est pas Lubitsch. Seul moment de grâce dans cette pochade: l'éblouissant numéro de Darry Cowl, qui réussit à camper un vizir aux accents shakespeariens. André Lingault est peu crédible en aventurier gominé. Albin Dulong, qui se voyait là offrir un de ses premiers rôles, réussit par contre à tirer son épingle de ce jeu idiot. On dit que le kitsch aurait des vertus apaisantes chez les esthètes: ils peuvent se laisser tenter sans risquer la méningite. Pour ma part, je regarderai la belle oeuvre de Jacques Doillon sur la 2.

Claude-Marie Tronyon.

Avis Chrétiens-Médias: pour tous publics, avec réserves.

* * *

Complètement ringard, ce truc, vous voulez pas passer sur la Une, il y a un "Sacrée Soirée" spécial Cloclo, c'est plus sympa. Daniel opine, ah ouais, Cloclo, je voulais l'enregistrer, toi aussi tu aimes ? Navarin sourit largement, un peu qu'il aime, il a tous ses disques. Daniel renchérit, c'est qu'il revient vachement à la mode en ce moment, "Alexandrie-Alexandra", "Magnolias for ever", ah c'était bon. Diane soupire, taisez-vous un peu s'il vous plaît, moi je veux voir le film. Sur l'écran, Anjélica Lamaury apparaît enchaînée, entre deux eunuques huilés. Sur ordre du Vizir, les esclaves arrachent sa tunique, révélant la peau satinée et une somptueuse paire de seins que la belle ne parvient pas à masquer de ses mains tremblantes. Navarin bâille à nouveau, faussement détaché, bah, ça n'ira pas loin, vous inquiétez pas, on n'en verra pas plus. Daniel ricane, 64 tu parles, sous De Gaulle. Navarin se penche pour mieux voir, quand même c'est vrai

qu'elle de beaux poumons, tiens, c'est bien la seule scène intéressante depuis le début. Le viol qui s'ensuit est extrêmement elliptique. Navarin, déçu, se lève en se refagotant - sa chemise était comme toujours sortie à la diable de son pantalon - et va se chercher un petit Canada Dry au frigo, si Diane n'est pas contre. Elle ne l'est pas, bien au contraire, si ça peut l'aider à la fermer. Daniel quitte le lit pour emboîter le pas à l'inspecteur, après un bisou à Diane. En cuisine, les deux hommes se mettent à discuter le bout de gras. Marrant cette passion commune pour la variététoche, c'est vrai Daniel aurait bien vu aussi le spécial Cloclo, mais il n'osait pas trop le dire. Et Joe Dassin, il aime, Jean-Paul ? Ah ouais, of course, un classique aussi, "L'été Indien", "À toi", "Les petits pains au chocolat", ouais ouais je connais tu parles. Daniel décapsule une Heineken, Navarin son soda. Non, l'inspecteur ne boit jamais une goutte d'alcool, sûr que c'est bizarre, surtout pour un flic, mais son métabolisme ne supporte pas. Ceci dit, il n'est pas contre une petite ligne de temps en temps, ahaha - dit-il en sortant son matos de la poche de son pantalon de tergal - tiens au fait, Daniel n'en veut pas, comme ça, pour se donner un peu la pêche ? Daniel rigole, non merci Jean-Paul, Diane m'a raconté, dis-moi franchement, ça doit être facile pour toi de te fournir ? Navarin commence à s'en confectionner une petite sur la toile cirée de la cuisine. T'as raison, Daniel, directement chez le fournisseur qu'il s'approvisionne, Navarin. Snif, pas de lézard, et de la bonne, jamais coupée. Mais non, je fais pas dans le business, c'est les saisies, putain tu la fermes hein, je te dis ça parce qu'on est potes malgré tout. Snif, putain ça fait du bien, c'que c'est bon cette saloperie, nom de dieu, et alors pour bosser aussi c'est d'enfer. Je vais te dire un truc, Daniel, c'est pas à toi que je vais l'apprendre, mais quand même faut le savoir, je te dis pas ce qu'on peut se foutre dans la poche quand on est flic. Tu tombes sur des kilos et des kilos, t'arrive en premier sur les lieux, flagrant délit, alors ça dépend avec quels collègues tu te trouves, mais le fait est que c'est pas vingt grammes empochés discrétos qui vont se remarquer. J'suis pas aux stupps, c'est sûr, mais la drogue on en trouve partout, dans les banques, les entreprises, même la politique, y en a certains, t'as qu'à les regarder et si tu t'y connais un peu tu sais à quoi ils carburent bordel, snif, t'en veux pas une, allez merde, y a pas d'accoutumance si tu t'en fais juste une p'tite par-ci par là, snif, tous ils en prennent, tous ils en vendent, ils blanchissent, la société est rongée par cette merveilleuse saloperie, injectée par milliards directement dans l'économie, ça fait tourner la machine, tout le monde le sait, mais on continue de nous charger, nous les sales flicards, de traquer les consommateurs et les revendeurs, alors qu'on ferait bien mieux de légaliser tout ça, des milliards que ça rapporterait, des hôpitaux, des écoles on pourrait construire si on mettait cette merde en vente libre dans les pharmacies ou les bureaux de tabac sous contrôle de l'État - TVÀ 33,3 là-dessus, non 18,6 - putain Daniel, question de liberté individuelle, et les drogués au Ricard, au whisky, jamais on en parle, et combien de dizaines de milliers de morts par an, bordel de merde à cause de l'alcool, hein Daniel, combien ? Vingt mille, je te le dis, vingt mille, et bon, la coke et l'héro ça tue aussi, d'accord, mais six cents overdoses par an, un à quarante le rapport, ou presque, snif - putain c'est bon - enfin bref, dingue ce que ça fait causer, trop génial, elle est bonne, tu vois Daniel, faut pas se tromper d'ennemi, la vraie

plaie, le cancer de cette société c'est l'alcool, Daniel, ouais, parce qu'on commence par une canette d'Heineken et on finit par l'Eau de Cologne, et rigole pas, ça arrive, j'en connais quelque chose, et je te parle pas des médicaments, tiens tous les trucs que la p'tite s'enfile dans le gosier matin midi et soir, c'est une droguée ta copine, mais elle le sait pas, elle veut pas le voir, elle obtient tout ça sur ordonnance, alors ça déculpabilise, que d'hypocrisie sur cette planète, moi je te ferais tout péter. Daniel attrape la balle au bond, content de pouvoir enfin en placer une. Il se fait du souci pour Diane. Depuis qu'elle a arrêté son analyse, elle s'est embarquée dans des trips mystiques un peu douteux. Elle passe la moitié de ses soirées allongée à poil sur la moquette à essayer de léviter ou de traverser les murs, elle se bourre le chou avec des bouquins hindous et tibétains, elle note ses rêves et croit y lire des messages divins, et je te parle pas de l'encens, ni de nos rapports intimes, vu qu'on ne baise plus qu'à la lune montante. Navarin approuve, t'as raison, j'avais remarqué, elle débloque un peu, elle prend des Témesta comme des smarties - peut-être des carences affectives, ouaf ouaf non je rigole - en plus avec l'affaire Zodiac qu'on arrive pas à boucler, c'est sûr que ça peut lui taper sur le système, elle est sensible la petite chatte, mais bah elle se blindera avec le temps. Jean-Paul lui-même, lorsqu'il était jeune flic, n'avait pas le sang-froid, ni le subtil détachement qui font maintenant la Navarin's touch, t'inquiète mon pote ça lui viendra - t'es vraiment certain que t'en veux pas une toute p'tite ? Négatif, Jean-Paul, merci, à la tienne Étienne. La conversation vire ainsi doucement à la philosophie de la vie, puis à la politique. Refaisant le monde autour de la table de la cuisine à grand renfort de canettes et de poudre blanche, Navarin et Marlin ont pour la première fois l'occasion de constater que leur façon de voir les choses se rejoint sur bien des points. D'accord, Navarin n'est qu'un pauvre flic sans pouvoir. Comme Daniel, il sait qu'il ne pourra pas changer le monde, car les humains sont égoïstes, incontrôlables, et souvent malfaisants. Mais, ma foi, s'il peut écarter de la société les plus tordus et les plus dangereux, il est bien content de le faire. Et plutôt fier, même, ça arrive ben ouais. Daniel sourit. Il éprouve désormais une vive sympathie pour ce drôle de flic nihiliste qui, par provocation, s'affirme volontiers communiste. Non, Navarin n'a plus sa carte du parti, mais dans sa jeunesse, oui. Il l'a brûlée lors de l'invasion de l'Afghanistan par les soviets - que Marchais approuve le truc, ça lui a trop troué le cul. C'est là qu'il a tourné le dos à tout, envoyé valdinguer les idéologies, comme on dit. Mais ça fait toujours tellement enrager ses collègues de le croire coco, qu'il se bidonne intérieurement, l'inspecteur. Il ne croit plus à rien, il s'en fout, il constate, il regarde le monde tourner et il rigole, il essaye de rigoler, plus que ça à faire tellement le monde est devenu absurde, sans logique, ni foi ni loi. Il n'y a qu'une seule personne au monde sur laquelle il puisse compter: lui-même, et encore, il ne sait pas trop s'il apprécie vraiment sa propre compagnie. Pas facile dans ces conditions de trouver une femme, hein, d'autant qu'il est exigeant, il n'aime pas les cageots, putain Daniel on peut dire que tu es verni, elle est bandante Diane, tu dois pas t'emmerder mon salaud, tu sais que j'étais fou d'elle, c'était elle la femme de ma vie, enfin bref, merde putain Daniel, on doit être bien dedans, ahaha, excuse hein mais j'ai envie de causer ce soir, t'en fais pas je dis n'importe quoi.

* * *

David est sorti faire un tour pour se calmer. Pas facile avec ces images qu'il vient de voir. Il ne peut jamais s'empêcher de regarder les films de maman quand ils passent à la télé. Il sait bien qu'il ne devrait pas, mais c'est plus fort que lui, il faut qu'il voie, elle était si belle maman. C'est pénible ce que ça fait à l'intérieur, très violent ces sentiments mélangés, qui remuent et font trembler. Encore heureux que ces putains de navets passent rarement. Il s'éloigne dans la nature en respirant à plein poumons, s'enfonçant dans la nuit, au coeur de la forêt, Il se laisse glisser au pied d'un arbre et contemple le ciel étoilé à travers une trouée dans les hautes branches... C'est bizarre, depuis quelque temps les voix sont revenues, encore plus fort qu'avant. Le Chevalier avait promis qu'elles ne reviendraient pas, et pourtant elles sont revenues.

22 JUIN 92

Diane arrive chez Elmer Cohen. Il vit dans un petit appartement tout entier consacré au cinéma. Elmer est un archiviste méticuleux: des K7 vidéos sont installées sur des étagères, empilées du sol au plafond, étiquetées, classées ou en attente de classement. Autour d'un thé à la bergamote, il confie à Diane ce qui le préoccupe depuis pas mal de temps: c'est la troisième fois qu'il voit de curieuses coïncidences entre les meurtres de David, et certaines situations des films diffusés à la télévision. Dans l'un de ceux-ci, "Captive du Donjon", Anjélica Lamaury portait un bracelet de cheville. Or, quelques unes des victimes en portaient aussi. De même, dans "La Femme de Velours", Anjélica se fait tuer au poignard de survie. Or, ce film a été diffusé peu de temps avant le début de la série Rambo - en janvier 88. Elmer se demande donc si la diffusion des films à la télé n'influencerait pas l'activité criminelle de David. Le légiste craint que le récent passage de "La Souris et le Vizir" ne déclenche une nouvelle vague de meurtres. Muller ne veut pas en entendre parler, il trouve que c'est tiré par les cheveux et que de toutes façons cela n'aide pas à localiser le Captain Zodiac. Diane écoute avec passion. Elmer lui confie les cassettes vidéo des principaux films interprétés par Anjélica Lamaury.

FILMOGRAPHIE D'ANJÉLICA LAMAURY:

- "Captive du Donjon", de Bernard Borderau (1961) avec Gérard Barray et Noël Roquevert.
- "Frankenstein en Albanie", de Roger Corman (1962) avec Peter Cushing, Christopher Lee et Vincent Price.
- "La Femme de Velours", de Georges Laumière (1962) avec Jean Marais et Robert Hossein.
- "Avanti, Herculo !" ("Avance, Hercule !"), de Gino Tortellini (1963), avec Eva Fancoulo et Serge Gainsbourg.

- "Il Dottore Pinocchio" ("Les Orgies du Docteur P."), de Paolo Chianti-Rosso (1963), avec Roberto Pinemburg, Udo Kier et Barbara Steele.
- "La Souris et le Vizir", de Georges Laumière (1964), avec André Lingault et Albin Dulong.
- "Le Fouet", court-métrage expérimental d'Alain Robbe-Grillet (1966), avec Michaël Lonsdale et la voix d'Emmanuelle Riva.

26 JUIN 92

CARNET DE NOTES DE DIANE, NUIT DU 25 AU 26/06/92:

Je nage toute nue dans une piscine à l'eau verte. C'est comme une prison, autour de moi il y a des colonnes romaines qui encadrent le bassin, et de hauts murs derrière, on ne peut ni entrer ni sortir, je ne sais pas comment je suis arrivée, je nage et je nage, je n'arrête pas de faire des longueurs, je suis épuisée. Il y a un silence comme dans une église, le temps est suspendu, il n'y a que le léger clapotis de ma brasse / J'entends des cris stridents, une femme hurle. Je sors la tête de l'eau et je vois une femme blonde, très belle, attachée à une colonne. Je réalise que c'est une sirène, elle a le bas du corps en forme de poisson et la poitrine nue. Il y a un homme qui tourne autour d'elle en tenant un fouet. Il a une tête de Quasimodo débile, il est habillé comme un valet du dix-huitième siècle. Il la bat, il l'insulte en vieux français. Il a l'air ivre. Elle a le torse couvert de zébrures. À côté d'elle, il y a un foetus ensanglanté (!) qui pleure. L'homme est énervé, il prend la petite chose et la balance à l'eau / Je suis révoltée, je nage pour aller récupérer le gosse, je le prends dans mes bras, le cajole, ne pleure pas mon bébé. L'homme ricane, il me regarde, il me dit que bientôt ce sera mon tour. Dans mes bras le foetus continue de hurler. Affreux comme atmosphère. Rarement fait un cauchemar aussi zarbi.

39,7 le matin. Le médecin signe son ordonnance: antibiotiques, arrêt maladie de 7 jours, vous avez besoin de repos mademoiselle Artémis. Sur le palier où Daniel le raccompagne, le généraliste confie que la jeune femme est surmenée, et qu'elle abuse nettement des tranquillisants. Peut-être qu'elle devrait parler avec un psychothérapeute. Daniel reste songeur un instant et revient dans la chambre où il trouve sa petite amie très excitée. Elle n'a pas envie de parler de son angine, la fièvre lui est tombée dessus dans la nuit, bon, on ne va pas en faire un fromage, cet arrêt de travail arrive fichtrement bien, elle va en profiter pour se renseigner sur la mère Lamaury, qui a l'air d'être un drôle de personnage. D'abord, elle était abonnée aux rôles de tordeuse nymphomane. Si son fils a vu ses films, ça a pu le perturber. Mais surtout, ce que disait Elmer est exact: il y a bien dans les films quelques détails curieux qui rappellent certains des meurtres de David. Diane veut tout savoir d'Anjélica Lamaury, ses origines, sa carrière. Est-ce que Daniel peut l'aider à dénicher des archives, des coupures de presses,

des ragots, n'importe quoi, tout ce qu'il peut trouver sur cette femme ? Elle a l'impression que la mère de David est un personnage-clé dans l'histoire de la psychose meurtrière de son fils. Daniel soupire en s'asseyant sur le lit. Il la regarde avec lassitude, regrettant en silence qu'elle ne consacre plus son énergie qu'à la méditation transcendante et à cette affaire sinistre, et finit par hocher la tête, promis Diane, tout ce que tu veux ma chérie, tout ce qui est possible je le ferai pour toi.

* * *

Sur la place du village, devant la fontaine, Germaine Poulard discute avec une paysanne de ses amies, qui l'amène devant le panneau d'information municipal de Saint-Véran et lui désigne le portrait-robot de David sur l'avis de recherche. Germaine est troublée. C'est vrai qu'il ressemble à Bernard. Mais Bernard porte des lunettes, il est brun, les cheveux longs et barbu. Pourquoi recherche-t-on ce garçon, au fait ? La paysanne lui rappelle la découverte des cadavres dans la combe de Malaval. Cet homme serait l'assassin, le fameux Capitaine Trucmuche.

* * *

Diane s'est plongée dans la lecture de vieux "France-Dimanche" et autres "Ciné-Roman" pêchés dans la matinée par Daniel, qui contiennent tous des articles en rapport avec la sortie de films interprétés par Anjélica. Elle sort du lit pour aller raconter ses découvertes à Daniel, occupé en cuisine à lui préparer un bouillon de légumes: élue miss Châteauroux en 60, alors âgée de 17 ans, Anjélica Lamaury - née Joëlle Aubrac - fait un peu le mannequin, et de la figuration décorative avant de décrocher des rôles dans des navets. Georges, qui s'est lancé dans la réalisation depuis peu, la remarque et la fait tourner dans son meilleur film, "La Femme de velours", en 62. Suivent quelques nanars italiens où ses charmes sont plus convaincants que son talent. Dans le genre commérages, Diane a lu qu'alors même qu'elle était mariée à Georges, Anjélica aurait eu plusieurs liaisons. Dont une, notoire, avec l'acteur Albin Dulong, oui, le Docteur Konrad de "La Famille Tartignole". Bref, l'actrice passait pour une femme à la cuisse légère. Ce qui est intéressant, punaise Daniel, c'est que tous les grands criminels - et notamment les serial-killers - ont été dans leur enfance victimes de violences, généralement à caractère sexuel, et souffert de graves carences affectives. Donc, quid des parents Lamaury ? Diane se souvient de l'affiche de "La Femme de Velours" dans l'appartement de David. Elle avait été frappée par la beauté un peu vulgaire de l'actrice. Daniel lui passe la main sur le front. Tu es brûlante mon amour, retourne te coucher.

* * *

La radio est allumée en sourdine sur une F.M. locale, dans la cuisine où Suzette et Germaine épluchent des courgettes. Les infos de 19 heures font toujours leurs titres

sur la présence du tueur dans la région. Resté au salon, absorbé dans la lecture de Creepy - une de ses BD favorites - David tend l'oreille pour écouter le commentaire du journaliste et les chuchotements furtifs des deux soeurs. Suzette éteint le poste et vient s'asseoir dans le salon. Elle dissimule mal sa nervosité. Tu veux faire une crapette après dîner, Bernard ? Non merci Suzette, j'irai me pieuter, demain je me lève tôt pour aller à Grenoble.

À l'étage, Germaine fouille fébrilement la chambre de Bernard. Soulevant un paquet de chemises, elle tombe sur le revolver, enveloppé dans quelques slips et soutien-gorge. Taille fillette. Elle a un coup au coeur, Germaine. La paysanne avait vu juste. Dieux du Ciel. Germaine va retrouver sa soeur dans la cuisine. David les entend causer à voix basse comme des sales vipères. Ça l'énerve. Ça y est, les vieilles se doutent. Il sort dans la cour, va bricoler dans le moteur de la deuche, puis s'empare d'une tronçonneuse qu'il enveloppe dans quelques torchons avant de s'en retourner dans sa chambre.

C'est l'heure du repas. Nerveuses, Suzette et Germaine discutent de la ligne téléphonique qui vient d'être coupée. Il faudra aller aux télécoms dès demain matin. Elles épient les réactions de Bernard, qui continue d'avalier sa soupe en faisant de grands schlurps. Il a l'air parfaitement normal, Bernard: des fois il relève la tête pour leur sourire. En fin de repas, elles s'empressent de débarrasser et annoncent leur intention de sortir pour une petite balade digestive. Bernard hoche la tête - vieilles menteuses pourries - moi je vais me coucher, bonne nuit à demain. Il monte dans sa chambre et va se poster à la fenêtre pour voir les sistes sortir dans la cour, serrées l'une contre l'autre, et s'installer dans la voiture. Il sait que la bagnole ne démarrera pas... Les deux ménopausées sont mal barrées, tu m'étonnes. Leur taux d'adrénaline doit grimper en flèche, mmh. Il les voit lever les yeux vers sa chambre, et se retire vite dans l'ombre. Eheheh, mort de rire. La tronçonneuse est posée sur son lit, la chaîne bien huilée luit sous un rayon de lune, comme dans "Massacre à la Tronçonneuse", ce putain de bon film. Les Poulard ressortent prudemment de l'inutile véhicule, et prennent la fuite à pied. Bon, c'est le moment de ressortir le beau costume du Captain.

Les jumelles trottaient sur le goudron. Saint-Véran, quatre kilomètres. Dans un virage, bientôt, il y a la cabine téléphonique - pourvu qu'elle fonctionne. Elles se retournent fréquemment pour s'assurer qu'elles ne sont pas suivies. Alors qu'elles parviennent à la cabine et qu'elles commencent à se sentir rudement soulagées, elles voient soudain surgir devant elles la silhouette terrifiante et grotesque du Captain Zodiac, tronçonneuse en main. Il fait démarrer l'engin, dont le bruit pénible emplit la nuit, couvrant leurs hurlements.

* * *

Diane parle et remue dans son sommeil. À ses côtés, Daniel s'inquiète et allume la lampe de chevet. La jeune femme est en proie à ses mauvais rêves habituels. Sidonie, Sidonie, qu'est-ce qu'elle raconte encore, il la secoue doucement, vaguement inquiet,

tudieu. Elle finit par s'éveiller, en nage. Rêves bizarres, punaise, elle en a marre, des années que ça dure. Elle quitte le lit pour aller boire. Il la suit des yeux, trop curieux des secrets qui hantent l'inconscient de sa compagne.

* * *

Le Captain Zodiac est de retour à la maison des sistes. Il monte dans sa chambre et rassemble rapidement ses affaires dans un baluchon. Cartes d'état-major de la région, boussole, jumelles, sac de couchage, slips, chaussettes, brosse à dent. Il s'assure que son flingue est bien chargé, le fidèle Doc bien arrimé à la cheville, et sort de la maison. Il va à la grange bourrée de paille et de foin, craque une allumette et met le feu. Putain c'est chouette. Il se recule pour mieux contempler les flammes qui grandissent et commencent à tout manger à l'intérieur avant de s'attaquer aux murs de bois. Le feu, pas à dire, ça a de la gueule, c'est même assez bandant. Bon, ça va finir par se voir de loin, s'agit de pas moisir ici. Il va ouvrir le capot de la fourgonnette et rebranche la cosse de batterie qu'il s'était contenté d'ôter. L'incendie prend une sacrée belle ampleur, de grandes et magnifiques langues rouges et oranges montent haut dans le ciel presque jusqu'à lécher la voie lactée, il fait chaud, fumée, délicieuse odeur de foin cramé, bois qui craque de partout dans un joli vacarme. Féérique.

* * *

4 heures du matin. Diane s'est levée pour sortir ses vieux albums de photos, ceux que Daniel avait découverts une nuit, il y a longtemps. Il avait attendu une explication, qui n'était jamais venue. Ce soir, elle a séché ses larmes, elle veut parler. Ils s'assoient sur le lit, et Diane raconte, tandis que Daniel parcourt l'album:

Elle a passé toute son enfance dans le petit village d'Ardèche qu'avait choisi son père, pour pouvoir peindre en paix. Elle n'a jamais connu sa mère, morte en accouchant. Le père et la fille ont vécu des années durant un bonheur sans ombre. Diane avait une copine de son âge, Sidonie, oui, la petite rousse sur les photos. Elles étaient inséparables. Leur truc, c'était les cabanes, et elle s'en étaient fabriquées une superbe dans la forêt. Peu à peu, elles y avaient apporté des meubles récupérés à gauche et à droite, la cabane était devenue une vraie petite maison de poupées, et tous les jours après l'école elles venaient s'y amuser. Ce jour-là, Ricardo vint les visiter. C'était un gars d'une trentaine d'années, chevelu et mal rasé, qui se baladait toujours pieds nus et qui élevait des chèvres un peu plus haut dans la montagne. Souvent, il venait les voir, leur apportant du fromage ou des gâteaux, et il était devenu leur ami. Ravies, elles lui proposèrent de partager leur goûter. Tous trois discutèrent et rigolèrent ensemble un moment en buvant de l'orangeade. Puis Diane rentra chez elle, où son père l'attendait. Le lendemain, on retrouvait la petite Sidonie assassinée et violée à côté de leur cabane. Ricardo fut accusé du meurtre. Diane était sûre qu'il n'y était pour rien,

mais on l'incarcéra, probablement parce que c'était un marginal, qui, prétendait-on, se farcissait ses chèvres. Les gendarmes du cru s'acharnèrent sur lui, le tabassant jusqu'à ce qu'il avoue. La garde-à-vue et les aveux, toujours pareil, tu vois Daniel. Heureusement, vu l'absence de preuves, Ricardo fut libéré quelques mois plus tard. Réhabilité par la justice, mais non par les villageois. À peine sorti de prison, il dut plier bagages et changer de région, afin de fuir le lynchage qu'on lui promettait. Après ce drame, définitivement dégoûté de la sauvagerie et de la bêtise humaine, Jean préféra déménager, et revenir s'installer en région parisienne, où il fit plus tard la connaissance de Carmen. Non, le véritable assassin de Sidonie n'a jamais été identifié.

27 JUIN 92

Assise au pied de son lit, Diane est au téléphone. Elle attend que monsieur Boulégrier, co-directeur de l'agence artistique "Starmédia", daigne la prendre au bout du fil. Elle réprime un bâillement. Nuit blanche, yeux rouges, fièvre toujours, pas en forme. Daniel se penche pour l'enlacer et l'embrasse dans le cou, lui caressant les cheveux. Enfin, monsieur Boulégrier accepte la communication. La police, grands dieux ? Pour monsieur Dulong ? C'est à quel sujet je vous prie ? Diane est embarrassée. Elle s'attendait à quelques difficultés, car sa demande n'entre pas vraiment dans le cadre de l'enquête officielle. Elle veut éviter de se réclamer de l'affaire Zodiac, et de la famille Lamaury. Elle explique donc à l'imprésario qu'elle désire un entretien à titre privé, afin d'obtenir quelques renseignements sur le passé de personnes que monsieur Dulong aurait connu à ses débuts, pour conclure une enquête de routine. Naturellement, monsieur Dulong lui-même n'a rien à se reprocher, évidemment bien sûr monsieur Boulégrier, et cela ne prendrait que quelques minutes de son précieux temps. Mais Boulégrier n'est pas décidé à se montrer coopératif. Monsieur Dulong, chère madame, est une Vi-Aille-Pie. Il est actuellement en tournage pour plusieurs mois aux studios de la Victorine, à Nice, et il n'a nullement l'intention d'être dérangé par la police. À moins qu'il n'y soit officiellement contraint, ce qui apparemment n'est pas le cas. Monsieur Boulégrier est désolé, mais il a beaucoup de travail. Clic. Diane secoue la tête, excédée. Vieille pie toi-même.

* * *

Son baluchon sur l'épaule, bâton en main, le Captain Zodiac escalade le GR 54, direction sud-sud-ouest, 190° à la boussole. Il a décidé de gagner le sud de la France à pied, par des chemins balisés fréquentés seulement par quelques fanatiques de la marche. C'est Germaine et Suzette, adeptes de la grande randonnée, qui lui en ont donné l'idée. Au cours d'une veillée, elles lui avaient raconté avoir une fois fait le voyage Saint-Véran/Sisteron par les sentiers de montagne. Ça leur avait pris dix jours.

Sac au dos, elles avaient emmené des provisions, pique-niqué sur les cimes et dormi à la belle étoile, s'étaient lavées dans les torrents, une chouette rando. Le Captain Zodiac, sportif et entraîné, compte bien parvenir à Aix en moins de temps. Il a là-bas un rendez-vous qu'il ne peut pas rater. Mais, bien sûr, il n'en a pas parlé à Max. D'ailleurs en ce moment il s'en fout un peu, du Chevalier. Seul au-dessus du monde, il se sent bien. Toute sa vie il pourrait se balader comme ça, sans avoir à rencontrer un de ces crétins, ou une poupée à laquelle il faudrait encore qu'il éclate la tête. Il aimerait bien être un animal de la montagne - une marmotte tiens, ou alors un mouflon - qui mange, qui fait ses besoins et qui dort et pis basta, sans toutes ces saloperies qui te passent par la tête et ces voix qui hurlent toujours encore et encore.

* * *

Dans son bureau à la Villa, Georges a déballé devant le docteur Russel les reliques macabres trouvées par Léon et lui-même voilà près d'un an dans la tombe d'Anjélica. Le psychiatre examine nerveusement les Polaroids. Il s'efforce de conserver son self-control, mais il est trop pâle pour donner le change. Tu as raison, Georges, c'est grave. David est bien ce méchant tueur, et moi qui ne voulais pas le croire. Ces photos, ça sent le vécu, pas le montage ou la mise en scène, ouh là non. Dingue. Tu as eu raison de m'en parler. Le docteur n'avait pas vu son vieil ami dans un tel état de nerfs depuis longtemps, très longtemps. Il le lui dit en passant, keep cool, réfléchissons plutôt. Keep cool, tu en as de bonnes Philip, Georges n'est pas d'humeur à supporter l'humour à froid de Russel. Après tout, tout vient de lui, le psychiatre, Georges se le reproche depuis le début. Russel le toise. Tu débloques mon vieux, on se calme s'il te plaît. D'accord, David était malade, et le docteur bien placé pour le savoir puisqu'il l'a soigné à Sainte-Juliette, des mois durant. Mais Georges, il y a des facteurs chromosomiques que la science la plus avancée ne maîtrise pas. David a dû avoir de sacrés problèmes dans ses vies antérieures.

28 JUIN 92

Le crépuscule en montagne, un soleil rougeoyant embrase l'horizon avant de disparaître derrière le sommet d'un glacier. David admire la splendeur du paysage en mordant de bon appétit dans un gigot de mouton grillé sur les braises d'un foyer confectionné à la hâte. Il a posé et déballé ses affaires et s'apprête à passer la nuit là, pelotonné dans son duvet, bien à l'écart des sentiers, invisible dans un creux du rocher. Le reste du mouton gît non loin de lui, égorgé: la dernière victime innocente du terrible Captain Zodiac.

29 JUIN 92

Navarin est venu visiter la malade. Elle n'a pas quitté son lit, toujours jonché de magazines de ciné et de photocops d'articles. Il s'assoit dans le fauteuil de la chambre, en s'emparant du soutif qui pendouillait sur l'accoudoir, histoire de s'occuper les mains. Au bureau, rien de spèce, fillette. Par contre, l'affaire Zodiac repart de plus belle: on a découvert il y a deux jours les corps de deux vieilles soeurs jumelles. Leur ferme des Hautes-Alpes a été incendiée, il en reste zéro. Elles hébergeaient David Lamaury depuis un an - sans connaître sa vraie identité, of course. Elles bossaient dans le milieu associatif et dirigeaient une compagnie de bûcherons. À voir comment elles ont été traitées - démembrées à la tronçonneuses, travaillées au couteau et arrosées de sperme 0+, c'est du David pur sucre. Le juge Françon, de Grenoble, a immédiatement transmis le dossier à Croizette, qui vient de s'envoler pour là-bas. Diane repose le Ciné-Revue qu'elle potassait, tous ses sens en éveil. Navarin fait tourner distraitement le soutien-gorge au bout de son index. Malheureusement, toutes les archives des longues-vues - pardon, des jumelles, ouafouaf - ont disparu dans l'incendie. C'est rageant, car elles savaient sans doute très exactement d'où venait le gosse. Selon les témoins, il se faisait appeler "Bernard", et aurait été envoyé en stage chez les Poulard par un organisme marseillais. La piste du complice sudiste, toujours. Dans les Hautes-Alpes toutes les routes sont cernées, vague d'interrogatoire à grande échelle, fouille systématique des véhicules. On parle d'envoyer les bidasses ratisser le secteur. Pour une fois, on a des chances d'arriver à le coincer car la piste est vraiment fraîche. Navarin renifle un bon coup et poursuit en évoquant la découverte d'une Panda sur un chemin de montagne, à proximité de la frontière Italienne. Le corps de la conductrice gisait dans le coffre, une balle de 6,35 dans le cigare - l'arme à feu du Captain. Peut-être qu'il est passé en Italie. Mais malin comme il est, ça peut aussi être du bluff. Navarin approche élégamment le soutif de son nez, snif, snif, 90B, fillette, tout à fait ce que j'aime. Au fait, je suis en train d'arrêter la coke, t'as pas du café ?

* * *

À quelques centaines de mètres d'un barrage routier, fondu dans le paysage rocailleux sur les hauteurs, Captain Zodiac fait une petite halte à proximité d'un ruisseau en observant le cirque des pandores derrière ses jumelles. Pourquoi contrôlent-ils tous ces gens puisque le seul auteur de tout ça, ce génie du crime, n'est autre que lui, David ! David Lamaury, plus fort encore que le Zodiac ! Il s'accroupit pour remplir sa gourde d'eau fraîche. Il se la fixe à la ceinture puis, baluchon sur l'épaule et bâton en main, se remet en marche d'un pas tranquille. C'que c'est beau cette putain de nature, en plus avec ce ciel bleu - oh un chamois, un mignon petit chamois.

* * *

Georges est au lit avec Géraldine, sa call-girl préférée, mais ce soir, il n'arrive pas à bander. C'est qu'il picole peut-être un peu trop depuis quelques mois. La grande blonde au corps de liane lui caresse gentiment le bide, c'est pas grave, Georginet, pas de quoi se mettre la rate au court-bouillon. Elle voit bien qu'il est sur les nerfs. Il doit avoir des soucis, un homme important comme lui c'est sûr - mais elle n'ose rien demander. Il attrape un mouchoir en papier, s'essuie le coin des yeux et se lève. Chienne de vie, putain de merdier, mais qu'est-ce que j'ai fait au seigneur pour mériter ça ? Il va fouiller dans la poche de son pantalon et balance sur le lit une poignée de billets supplémentaires. Tu es gentille, Gerry, mais il n'y a rien à faire, je suis foutu. Ma vie n'est qu'un tas de fumier puant, si tu savais, allez laisse-moi s'il te plaît, va plutôt sucer Léon, c'est pas rose pour lui non plus tu sais. Professionnelle, Géraldine se lève, revêt sa robe de chambre en soie, ramasse les billets et quitte la pièce. Georges passe dans son bureau et va fouiller dans les albums de photos relégués en haut des étagères de la bibliothèque. Il se met à feuilleter les pages cartonnées dans lesquelles s'étalent les images fanées de l'époque où la trop belle Anjélica était encore vivante, entourée de ces deux charmants bambins qu'étaient Pauline et David.

* * *

David est étendu dans l'herbe. La tête calée sous son sac, il éclaire la carte d'état-major du faisceau de sa mini Maglite, préparant son itinéraire du lendemain. 40 bornes, et si on pouvait en faire dix de mieux ça serait super: on serait au Tholonet à temps sans trop speeder, mieux vaut prévoir large. Il éteint la lumière et s'installe confortablement dans son duvet. Profond soupir de contentement. Il se sent si bien, en communion avec les éléments, le règne animal, minéral et végétal, en relation directe avec les forces telluriques et magnétiques. Ça vous requinque un homme, ça réoxygène les neurones, ça aide à y voir plus clair, à faire le point avec soi-même. Il se met à contempler les étoiles en rêvassant. Que de chemin parcouru.

David avait rencontré José (qu'on n'appelait pas encore le Dentier) à la clinique Sainte-Juliette, où le jeune voyou, de quelques années son aîné, suivait sa troisième ou quatrième cure de désintoxication aux narcotiques imposée par les tribunaux. Leur intérêt commun pour la défonce les avait vite rapprochés, ils s'étaient revus, avaient bu, fumé, avalé des cachets ensemble, bref étaient devenus potes. C'est comme ça que David avait fini par fréquenter régulièrement la petite bande dont José et son pote Richard Martinez étaient les éléments les plus actifs. C'est également dans ce contexte que David connut Hélène Michel - une folle de la bite, comme disait José. Au contact de ce petit monde des banlieues nord de Marseille, David apprit comment chourer une moto vite fait bien fait, ou démarrer une caisse sans en avoir les clés. Il faisait un peu tache dans le groupe, mais tout le monde l'aimait bien car il était généreux et discret. Une fin d'après-midi, après être allé balancer une Volvo volée dans une calanque du côté de l'île Maïre, vers les Goudes, José proposa à David de l'accompagner au CTE, un genre de MJC, dirigé par "le Chevalier", un type balèze au niveau spirituel, à qui il

devait fourguer un flingue. Dans le temps, il avait fait un bref séjour là-bas sur les conseils d'une psy de l'administration pénitentiaire, et il s'y était bien plu. C'était dû à la personnalité du Chevalier, un éduc qui ne passait pas son temps à te bassiner avec des leçons de morale - et aussi parce qu'il y avait là-bas tout un tas de gonzesses larguées, pas compliquées à tirer. Au bout d'un moment quand même, José avait eu comme une espèce de blocage, rapport aux nombreux délires religieux du type, qui avaient fini par lui prendre la tête. Mais il reconnaissait que le Chevalier était un gars pas ordinaire, vraiment costaud question thérapeutique du cerveau: il avait même mis au point une méthode pour se débarrasser l'esprit des mauvaises pensées... José connaissait le goût de son jeune bourgeois de pote pour tout ce qui touchait à l'ésotérisme, et il était persuadé que lui et le Chevalier allaient s'entendre comme lorrains en foire. Au couchant, les deux copains poussaient donc le vieux portail de fer forgé, et remontaient le sentier caillouteux menant à l'accueil, sous l'oeil indifférent de jeunes débraillés qui faisaient mine de travailler dans les jardins en contrebas. Sur la porte de l'imposante villa blanche de style méditerranéen, un type achevait laborieusement de peindre en lettres d'or "*SI MON ESPRIT EST EN ORDRE, LE ROYAUME EST EN ORDRE*". La phrase plut beaucoup à David. Le peintre, un décharné au regard vide que José salua d'un "encore là, Gaston ?" repoussa son escabeau pour les laisser entrer. À l'intérieur, un jeune chevelu leur expliqua que le Chevalier était en pleine STAP, mais qu'il viendrait les rejoindre dès qu'il aurait fini. Ils n'avaient qu'à l'attendre en salle de lecture. José et David s'installèrent sur le canapé recouvert de tissu indien qui faisait face à une impressionnante bibliothèque. David sortit de son blouson un paquet d'OCB, un bout de shit et son Zippo, et demanda une clope à son pote. Flippé, José lui conseilla de planquer son matos vite fait, désignant d'un mouvement de menton une affichette scotchée au mur.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT INTÉRIEUR DU CTE.

Art.1: Le CTE a pour vocation d'aider les personnes en difficulté à retrouver la voie de l'insertion sociale, grâce au Programme de Purification Spirituelle (PPS), tel qu'il est défini dans le Big-Book (*marque déposée*), fruit des recherches de Robert R. Robert, Chevalier des Étoiles et Directeur du CTE.

Art.3: Conformément à sa vocation philanthropique et philosophique, le CTE accueille, dans la mesure de ses disponibilités, toute personne demandant assistance matérielle et/ou spirituelle, sans distinction de race, de couleur ou de taille.

Art.6: Les Partners s'engagent à respecter l'autorité suprême du directeur du CTE et Grand Superviseur des STAP-PPS.

Art.7: Le PPS utilise notamment la méthode thérapeutique dite "Auditing de Clearing Engrammatique" (ACE), qui offre à chaque Partner la possibilité de se

libérer de ses Engrammes et de devenir Perfect-GD, but ultime de la réalisation de l'Homme (*voir Big Book, vol. 3*).

Art.8: La possession et l'utilisation d'alcool et de substances narcotiques (*cannabis, héroïne, cocaïne, L.S.D., champignons, PCP, Ecstasy, opium, poppers et médicaments divers*) sont strictement prohibés à l'intérieur du CTE.

Le Chevalier entra dans la pièce. David se souviendrait toujours du premier regard qu'ils échangèrent. Ce fut comme s'ils s'étaient connus de toute éternité. José fit les présentations, discuta business quelques minutes avec le Chevalier et s'éclipsa à la première occasion - c'est-à-dire dès qu'il nota la présence dans le secteur d'une stagiaire à la cambrure intéressante, mise en valeur par une pratique consciencieuse du balai et de la serpillière. Le Chevalier sourit doucement à David. Son regard brillait comme le soleil. Le garçon sentit une chaleur bienfaisante l'envahir. Il trouva que ce type portait sacrément bien son nom, qu'il dégageait quelque chose d'extrêmement fort. Bon look, limite baba avec son espèce de tunique indienne à franges et un bandeau dans ses longs cheveux poivre et sel, mais beaucoup de classe. Et puis il avait la même barbe que Jésus-Christ. Aimablement, le maître des lieux le prit par le bras et lui fit faire un tour du propriétaire qui s'acheva dans le jardin, où ils s'assirent sur un petit banc de pierre à l'ombre d'un olivier, face à la mer. David se sentait en confiance, le Chevalier était du genre qui sait vous mettre à l'aise de suite, en employant exactement les mots qu'il faut. Il parla à David des ondes qui passaient plus ou moins bien entre les gens selon l'état de leurs chakras. Entre eux, par exemple, ça circulait un maximum. Mais le Chevalier sentait aussi que David n'était pas au top, que certains de ses Centres de Conscience tournaient dans le mauvais sens, d'où beaucoup d'énergies bloquées, et mise en péril de son harmonie générale. Il y avait quelque chose en lui qui l'empêchait de se réaliser - comme une Force Négative, quoi. David écoutait, envoûté. Ça alors, une force négative, c'était exactement ça, oui Chevalier, un peu qu'il la ressentait au fond de ses tripes depuis toujours, cette force négative. Bon sang, ce type comprenait tout. En un clin d'oeil il avait lu en lui. Non, ce n'était pas un imposteur, il avait cette aura puissante, colossale, qui frémissait et que l'on voyait presque. Il avait l'air si sûr de lui, comme s'il connaissait tout les secrets de l'univers. Et puis cette voix, putain. David réalisa qu'elle lui disait quelque chose, cette voix. Une émission à la radio, ça lui rappelait. L'animateur avait exactement la même façon de parler, le même ton grave et amical à la fois, les mêmes inflexions douces. Le Chevalier lui sourit. Eh oui mon garçon, c'était moi: le Chevalier des Étoiles, une sacrée émission, tu te souviens ? David n'en revenait pas. Il avait été un vrai fan. Toutes les nuits, il écoutait les conversations débridées entre l'animateur masqué qu'on appelait le "Chevalier des Étoiles" et les auditeurs de Cabotine FM, au début des années 80. Il téléphonait souvent pour discuter, même qu'il était passé pas mal de fois à l'antenne ! Le Chevalier se souvenait parfaitement. Le gosse de l'hôpital, mais oui. Pas possible, c'était toi ? Ça alors, fiston, si c'est pas une preuve que nos karmas sont accordés. Le Chevalier avait aussitôt embrayé, ravi de décliner son

itinéraire grandiose à un admirateur sincère envoyé par la Providence. La radio n'avait été qu'une étape, il n'en restait que son surnom de Chevalier. L'Oeuvre de sa vie, c'était cet endroit, le Centre, où il travaillait sans relâche à l'application concrète de ses théories sur la psyché humaine, en vue de l'Amélioration de l'Homme. Ron Hubbard, le fondateur de la Scientologie, avait posé la première pierre de la Science du Mental, mais les dirigeants actuels étaient ringards, et il appartenait désormais au Chevalier et à lui seul de poursuivre l'édification de l'Homme Parfait et du Savoir Supracosmique dans l'attente de la gloire de Xénu. Bref, tout cela était un peu compliqué à résumer - normal puisque c'était de la philosophie - mais si cela intéressait David, ils en reparleraient certainement bientôt. Car, selon le Chevalier, le garçon avait bien besoin d'une bonne STAP, une thérapie hypra efficace qui va te purifier en s'attaquant aux foutus engrammes qui te bouffent la vie, sans te commander, mon garçon. Alors là pas de problème, dit David, complètement sous le charme, et ça coûte combien ?... Il songeait à Luke Skywalker rencontrant Yoda, le Maître qui allait lui apprendre l'usage de la Force et faire de lui un Chevalier Jedi.

3 JUILLET 92

Quand Daniel arrive chez Diane, il la trouve habillée, baskets aux pieds. Elle est guérie, marre de l'inaction, elle veut reprendre le travail. Au téléphone, elle a supplié Muller de l'envoyer à Grenoble, mais il n'a rien voulu entendre. Les enquêteurs locaux font tout leur possible, paraît-il. C'est-à-dire pas grand chose, merde, les flics sont vraiment ridicules dans cette histoire, nous passons pour des crétins, quand on pense à tous ces morts depuis quatre ans, au moins 29 cadavres, punaise Daniel, tu réalises, dont un bébé. Le tueur est identifié depuis longtemps, c'est ça qui est dingue, et il ne cesse de nous glisser entre les doigts. Et sa famille, Daniel, je suis sûre qu'il s'est passé des trucs horribles dans son enfance à ce gosse, on ne devient pas un monstre sans raison, tu le sais ça, tu connais la psychologie, Daniel - à propos de parents indignes, qu'est-ce que tu dirais que je te présente à papa, depuis le temps ?

* * *

Un taxi dépose Pauline sur le perron de la Villa Dolorosa. Chargée d'un sac de voyage, elle monte la volée de marches et sonne. Georges vient lui-même ouvrir, et découvre sa fille avec stupéfaction. Pourquoi n'a-t-elle pas prévenu de son arrivée ? Elle le repousse un peu pour pouvoir entrer. Parce que le téléphone est sans doute toujours écouté, papa, et aussi parce qu'elle s'est décidée à venir au dernier moment. À cause de ces histoires de cadavres grenoblois, tu en as entendu parler, je suppose. Elle monte d'un pas pressé à sa chambre de gosse, balançant son sac sur le lit. Elle tombe en arrêt devant sa coiffeuse d'adolescente, sur laquelle trône toujours une photo d'elle et de David enfants. Elle attrape le cadre et l'enferme dans un tiroir.

Souvent, ils allaient jouer dans la Maison des Sorcières. C'était super génial un endroit comme ça, pas difficile d'y descendre le long d'une corde, ni d'en remonter en s'agrippant des pieds aux parois. Il y avait bien une autre entrée, au bout d'un assez long escalier creusé dans la pierre, mais la porte était impossible à ouvrir de l'intérieur. Chaque fois, c'était l'émerveillement et le délicieux frisson de l'interdit qui les saisissaient devant les objets à la fois sinistres et fascinants qui ornaient les murs de partout. Pauline, âgée de 11 ans, avait tout de suite eu une idée assez précise du genre de cérémonies que l'on pouvait pratiquer en ces lieux. Mais elle n'en avait rien dit à son frère. Il était trop petit. Et puis ça n'avait pas d'importance, ce que faisaient les gens. C'était bizarre avec les grands, cette façon qu'ils avaient d'être toujours intéressés par les choses sexuelles... En fait, ce qui comptait surtout c'était d'avoir cet endroit bien à eux, cette maison secrète où ils étaient tranquilles. Ils aimaient bien se costumer de cuir et jouer aux sorcières. Parfois, Pauline se laissait attacher, et David faisait le bourreau et la torturait. Parfois c'était l'inverse. Ils jouaient aussi à la Chaise Électrique, au Pendu, ou à Jésus-Christ sur la croix. David était très fort pour simuler la mort et les douleurs atroces. Même qu'une fois ou deux Pauline avait eu peur qu'il soit vraiment mort. Mais bien sûr, c'était toujours pour de rire.

Pauline sourit en repensant à une vieille discussion de gamins, quand ils avaient découvert le projecteur Super-8 dans le placard de la petite pièce - qui, cette fois, n'était pas fermé à clé. David soutenait mordicus que les projecteurs de cinéma existaient déjà au Moyen-Âge puisqu'il avait vu des films de chevaliers à la télé, alors que Pauline affirmait le contraire - quoi qu'elle ne fût pas bien sûre de la date de l'invention du septième art. Son sourire s'estompe quand lui reviennent en mémoire certaines images des séquences qu'ils visionnèrent clandestinement. Elle se souvient de son embarras de grande soeur quand le petit David, les yeux rivés candidement sur l'écran, lui avait demandé pour la première fois pourquoi papa faisait ça à maman.

* * *

Daniel et le père de Diane ont vite sympathisé. Artistes tous deux à leur manière, même si l'un est une gloire nationale, et l'autre un peintre maudit. C'est sûr, Jean n'est pas peu fier d'avoir une pareille vedette de la télé à sa table, et il n'en revient toujours pas que sa fille soit sa petite amie, officiellement et pour de bon. Quelle cachottière alors, cette gamine, et tu crois qu'elle en aurait parlé à son vieux père ? Alors celle-là tu me la copieras, Diane - non mais franchement, Daniel, qu'est-ce t'as bien pu lui trouver à ma fille, une flic, non mais si c'est pas la honte absolue, l'opprobre jetée sur cette maison ? Au dessert, Carmen a repris son tricot. La compagne de Jean, nettement plus taciturne, se contente de relever à l'occasion la tête pour adresser un clin d'oeil complice à sa belle fille, ou commenter d'une remarque lapidaire les propos fleuris de son concubin. Daniel jubile, il s'éclate bien ce soir, raide décalqué et content de l'être. Jean vide le fond de sa bouteille de poire d'Ardèche dans le verre de l'invité et se lève pour aller sortir une mirabelle de derrière les fagots, fous-moi la paix Carmen, occupe-toi de

ton gilet, on a bien le droit de faire la fête, ça fait combien de temps que j'ai pas pris une bonne biture bordel de merde alors Carmen me gonfle pas les cojones, tiens Daniel, goûte-moi ça, récolte 73 - dernier cadeau d'anniversaire de mon bouilleur de cru de père, paix à son âme. SHAZAM ! Comme un éclair éblouissant dans la tête de Diane. Quelle date sommes-nous ? Le 3 juillet, punaise de punaise. Gling gling, les rouages du cerveau qui s'activent, gling, date de la mort d'Anjélica Lamaury: 04/07/73, Diane la connaît par coeur. Flip de flip, punaise de punaise, quelle conne mais quelle conne: pourquoi n'a-t-elle pas réalisé ça avant ? Les trois autres la regardent bizarrement. Ses réflexions à haute voix ont interrompu leur conversation. Demain c'est le 4 juillet, papa, et il y a peut-être une chance pour que, d'une manière ou d'une autre, David ne veuille pas rater cet anniversaire, Daniel. Elle quitte la pièce pour téléphoner à Muller.

* * *

Après le dîner, le père et la fille prennent le café au salon, portes fermées. Georges a des problèmes avec le parti: l'article de "Combat Pour La France" a foutu un sacré boxon, et sûr que ça va remettre en cause son investiture pour les élections. Pauline soupire, elle en a marre d'entendre son père se préoccuper toujours et avant tout de sa stupide carrière, alors que David est un tueur épouvantable et qu'il est extrêmement malade. Papa, demain tu sais quel jour on est. David va certainement venir au cimetière. Jamais il ne rate un anniversaire. Georges opine tristement: l'année dernière, alors qu'il était déjà recherché et identifié comme le Captain Zodiac, David a déposé des fleurs. Mais ça, Pauline, les flics ne le savent probablement pas. Car ils ne se sont jamais intéressés à Anjélica, aucune question à son sujet - d'ailleurs il n'y a pas de raison qu'ils s'y intéressent. Pauline jette un regard brillant de colère à son père, qui détourne les yeux le premier. Le carillon de la porte d'entrée rompt le silence. Sûrement Léon. Toujours aussi poli et bien élevé, il n'oublie jamais de sonner, même s'il a toujours les clés sur lui. Le père Hecquet va ouvrir. Quand il revient dans le salon, le vieux domestique a les mains en l'air et une expression terrorisée sur le visage. Derrière lui se tient le Captain Zodiac en tenue de parade: pantalon noir tâché de boue, sweat orné du logo, cagoule, gants, pistolet dans une main, couteau de chasse dans l'autre. Georges et Pauline se lèvent, horrifiés. David enlève sa cagoule et leur sourit.

Chapitre 8

4 JUILLET 92

Diane se dresse dans son lit comme un diable sort de sa boîte. Pas un cauchemar cette fois, plutôt une espèce de flash - sensation de chute sans fin, légère inquiétude, sursaut, et puis la lumière. Coup d'oeil au réveil. Six heures moins dix. Très rare, qu'elle s'éveille avant la sonnerie. Elle sort du lit, marche jusqu'à la salle de bain et se passe de l'eau froide sur le visage, miroir, mon beau miroir... Tiens, plutôt pas mal, ce matin.

* * *

Étendu en short sur la banquette du bungalow des Salins, les bras croisés derrière la tête et le front soucieux, Max fait le point. Il a appris la mort des soeurs Poulard à la radio, et il est sans nouvelles de David. Il regrette d'avoir été si dur au téléphone la dernière fois. ça le rend malade d'imaginer le Petit Scarabée livré à lui-même, qui sait ce qu'il va encore faire comme connerie. Pas facile d'assurer la suite de la Légende dans ces conditions, ça craint le pire, où David va-t-il bien pouvoir réapparaître ?... Allez, zou, ne nous laissons pas aller, un peu de rangement, comment vont les géraniums ? Le Chevalier sort et commence à arroser le massif rouge et vert, seul élément d'aspect présentable sur son jardinet livré aux mauvaises herbes. Une tête rougeaude apparaît au dessus de la haie. Igor Creuzot, le débonnaire quinquagénaire du cabanon d'à côté, se met à râler contre le camarade infoutu d'entretenir sa parcelle, en dehors de ses malheureux géraniums. Il en profite pour désigner d'un doigt réprobateur le short de Max, qui fait mauvais genre dans le secteur. Pas de ça ici, camarade. On n'est pas chez les textiles. Ahaha. Max sourit, bien sûr voisin, excuse, il enlève son short et se retrouve à poil, les couilles à l'air et l'arrosoir à la main. Igor hoche la tête en bougonnant - gymnité obligatoire, c'est pourtant pas compliqué - et retourne s'installer dans son transat de l'autre côté des thuyas. Sacré Max. Une planque au beau milieu d'un camp de naturistes, il fallait le faire. Et il l'a fait.

* * *

Navarin s'étire douloureusement devant la machine à café. Mal de crâne épouvantable, il assassine du regard le télex de la P.J. qui, en face de lui dans le couloir, égrène les dernières nouvelles dans un crépitement horripilant. Il attrape son café avec mauvaise humeur et va jeter un oeil distrait sur la dépêche que la machine vient de crachoter. Il lit une fois. Puis deux - oh nom de dieu de bordel de merde. Le gobelet lui tombe des mains, le breuvage marron se répand sur le gerflex, mais de ce détail ménager il n'a rien à branler, l'inspecteur. Il arrache la feuille et se met à cavalier dans les couloirs en direction du bureau qu'il partage avec Diane, dépassant en trombe des

Leboeuf et Phitiviers rigolards - eh, Jean-Paul, bourré toi aussi ? Navarin plaque le télex sur la table de sa collaboratrice. Regarde-moi ça, beauté - et accroche-toi.

TRÈS URGENT ET TRÈS CONFIDENT.

FR AIX/PR 714 TO ASP PARIS/16h37/RBX/BF/KK:

CIMETIÈRE THOLONET 15 KM D'AIX / RETROUVÉ LAMAURY DAVID (FILS LAMAURY GEORGES) MORT / UNE BALLE DANS LÀ TÊTE / CORPS GISANT SUR TOMBE ANJÉLICÀ LAMAURY SÀ MÈRE / SUICIDE PRÉSUMÉ / RAPPELONS D. LAMAURY SUSPECTÉ ÊTRE DANGEREUX ASSASSIN "CAPTAIN ZODIAC" / INDIVIDU RECHERCHÉ ET EN FUITE DEPUIS 15 MOIS.

Diane s'assoit, assommée. Navarin tourne en rond dans la pièce, s'allumant une Marlboro sitôt après avoir écrasé sur le sol celle qu'il vient d'achever. Mort, putain de Dieu, Captain Zodiac est mort, tu te rends compte fillette, et avant qu'on lui foute sur la gueule, en plus. Suicide, tu y crois ? Diane secoue la tête. Colère, grosse colère froide. Elle se lève et quitte la pièce en emportant le papier jaunâtre. Navarin lui emboîte le pas, eh attends, tu vas où ? Dans le bureau de Muller. Putain Diane, déconne pas merde, attends-moi, qu'on discute. Elle ouvre la porte direct, sans frapper. Le big-boss est en rendez-vous avec deux pontes de la P.J., mais elle s'en tape. Elle trace droit sur lui et balance le télex sur le bureau. Le commissaire divisionnaire manque d'en avaler son Partagas. Eh là, mademoiselle Artémis, on frappe avant d'entrer, je suis en réunion. Diane se fout complètement de la réunion, elle a cherché à le joindre toute la soirée, elle se doutait que David se manifesterait au cimetière, elle le lui a encore dit dans la matinée, on ne l'a pas écoutée, et voilà le résultat. Silence glacial. Kézako au juste ? Muller attrape nerveusement la feuille froissée, pas content et inquiet à la fois. Il lit rapidement. Merde alors, le taré est mort. Incroyable, il avait pourtant conseillé aux flics d'Aix d'envoyer une patrouille de surveillance au cimetière - pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? Diane dévisage le commissaire avec une telle insolence que Navarin se sent obligé d'intervenir. Scusez-la, chef, elle est encore un peu patraque, ça lui tape sur le système. Muller soupire en calant ses pouces dans les poches de son gilet. C'est vraiment trop con qu'on n'ait pas eu le temps de lui passer les menottes, mais David Lamaury ne tuera plus. Terminés Rambo et Captain Zodiac. Le tueur n'a pas supporté le poids de ses crimes et il s'est flingué. Sur la tombe de sa maman, très romantique, ça va faire de beaux papiers. Diane ignore les silencieux appels au calme de Navarin: les tueurs en série ne se suicident jamais, vous devriez le savoir monsieur le divisionnaire. Toutes les études du FBI l'ont prouvé. Muller se lève, fâché. Ça suffit, Artémis. Moi aussi j'ai lu des livres, j'étais à l'ENA quand vous jouiez à la marelle, vous n'avez rien à m'apprendre. Et maintenant foutez-moi le camp avant que je vous botte le train.

* * *

EXTRAIT DU P.V. DE LÀ DÉCOUVERTE DU CORPS DE D. LAMAURY.

Entrons dans le cimetière et nous dirigeons vers le caveau Lamaury. Observons que la porte en est ouverte. Entrons et découvrons le cadavre d'un jeune homme blond portant à la tête une blessure par arme à feu. Le corps est étendu sur le ventre, la tête à proximité du tombeau de Joëlle Lamaury, et les pieds vers la porte. L'homme est habillé d'un complet noir et d'une chemise blanche, et de mocassins sans chaussettes. Dans la main droite du cadavre se trouve un revolver Smith et Wesson 6,35. Après palpation, découvrons à hauteur de la cheville un holster contenant un poignard type couteau de survie. (...).

* * *

Diane pleure de dépit dans les bras de Daniel, sur le grand lit à baldaquin qui donne un air romantique à la vaste chambre du journaliste. Quelle conne mais quelle conne, si seulement elle avait réalisé avant l'importance de la date anniversaire de la mort d'Anjélica. Elle s'en veut trop. Elle le sentait bien, que l'actrice était un personnage capital dans l'histoire du gosse. Et dire qu'on aurait pu le coincer au cimetière, l'arrêter et le juger, si on avait percuté là-dessus... Muller se soucie uniquement de ses dîners en ville et de sa petite carrière. Et Croizette, qu'est-ce qu'elle fout, elle est nulle, elle n'arrive à rien, et Navarin, un has-been junkie - et moi punaise, bonne à jeter. Daniel lui gratouille affectueusement le crâne. Pauv'petite, va. La vie est dure, allez. Il soupire avant de se dégager doucement pour s'allumer une Dunhill, grave et las. Non, il n'arrive pas à s'arrêter de fumer, tu vois, lui aussi il a ses soucis: aucune chaîne ne veut de son dernier film sur le lobby de l'alcool en France. Des mois de boulot, des masses de pognon foutues en l'air. J'avais un dernier espoir avec la Trois, mais il ont donné leur réponse cet aprême: négatif, refus de diffusion, sauf à leur faire quatre minutes de coupes. Soi-disant pour alléger, tu parles, ils se déculottent devant les annonceurs, comme toujours. Alors cette fois j'ai dit niet, je te leur ai balancé ma clause de conscience dans la gueule. Diane se redresse un peu et essuie ses larmes, file-moi une clope, tiens, s'te plaît Daniel, et explique-moi ça, qu'est-ce que tu racontes ? Il hésite un peu avant de se décider à lui tendre le paquet et lui allumer la première cigarette de sa vie. J'ai été impulsif, c'est vrai, j'ai claqué la porte, mais je le regrette pas, tudieu. Ils me prennent tout, ou ils me prennent rien et c'est marre. Bref, je te passe les détails, de toutes façons ces histoires entre costards croisés de la télé me font gerber. Diane écoute en aspirant maladroitement des bouffées qu'elle recrache aussitôt en se retenant de tousser. Pauvre France, punaise. Pauvre monde, tudieu. La sonnerie du téléphone vient stopper là leurs épanchements désabusés.

Diane quitte le commissariat de Montrouge en compagnie de son père Jean. Tous deux entrent au bistrot du coin où Daniel les attend au comptoir devant un demi d'Adelscott. Le journaliste se marre en voyant arriver l'artiste peintre dans sa djellaba, furieux contre son facho de voisin qui l'a encore dénoncé à la police. Sans conviction,

Diane fait la leçon à son père: elle en a marre de venir le ramasser chez les collègues deux fois par an, ça lui fout la honte. Qu'il achète donc son herbe à un dealer de quartier, comme tout le monde, au lieu de faire pousser de la mauvaise locale entre les laitues et les scaroles. Jean hausse les épaules, vaut mieux entendre ça que d'être sourd, allez, lui aussi se taperait bien un demi en attendant, ça lui a donné soif d'avoir été torturé. Il découvre Daniel, salut toi. Il le trouve sympa, ce type, mais d'un autre côté, comment faire complètement confiance à quelqu'un qui aime à la fois Joe Dassin et Claude François ? Et sa fille, en plus.

5 JUILLET 92

Max traîne sur le cours Belsunce, où il fait quelques courses dans les boutiques arabes. Tripotant une paire de tongs sur l'étalage d'un "Tout à dix francs", il se fige en apercevant un titre sur une affichette du kiosque à journaux voisin. Soudain saisi de sueurs froides, il s'approche de la devanture et lit l'encadré en première page du Méridional, lâchant un glapisement d'effroi. *Mort du fils de Georges Lamaury, David, 26 ans*. En un instant, Max devient un zombie. Il achète un exemplaire du quotidien, et se dirige vers sa voiture sans attendre la monnaie. Il met le contact et démarre. Autour de lui, le monde n'existe plus, il se limite à l'information épouvantable publiée par cet odieux canard. C'est bien la photo de David. Au ralenti sur la corniche, les neurones dans le coton, il parcourt pour la énième fois avec la même incrédulité l'article qui relate la découverte du corps au cimetière. Suicide qu'ils disent. Coups de klaxons furieux devant et derrière lui, il se fait insulter par les autres automobilistes mais n'entend rien et lève à peine les yeux pour conduire, risquant l'accident à tout moment. Il quitte la ville et arrête la voiture au bord d'une petite route en front de mer. Il attrape son fusil sous le siège, et descend mécaniquement dans une minuscule calanque rocailleuse où il entreprend de vider son chargeur en tirant tout autour de lui, pan pan pan, prenant une vieille barque pour cible, pan, feu du canon, odeur âcre de la poudre brûlée, éclats de bois et de rochers, dzing pan pan pan. Clic clic clic, plus de cartouches. Les larmes arrivent et inondent son visage. Il balance son flingue et se met à hurler comme un coyote à l'agonie.

LE MÉRIDIONAL.

LE FILS DE GEORGES LAMAURY SE DONNE LÀ MORT

À 24 ans, David Lamaury a choisi la tombe de sa mère, au cimetière du Tholonet, pour se donner la mort d'une balle de revolver en pleine tête. C'est hier dans la matinée qu'un garagiste des Milles, venu fleurir la tombe de sa mère en compagnie de son chien, a découvert le corps, avec la stupeur que l'on peut imaginer. D'après nos premières informations, le jeune homme était psychiquement fragile. Mais nul n'aurait pu prévoir un tel geste, dont les raisons profondes resteront sans doute

inconnues. Il en est hélas trop souvent ainsi, dans ce pays où le taux de suicide chez les jeunes est l'un des plus élevés d'Europe. (...)

C'est un homme public que nous connaissons particulièrement à la rédaction de notre journal, qui est aujourd'hui frappé dans la chair de sa chair. Quelles que soient nos divergences, l'heure n'est pas aux combats politiques. Qu'il reçoive ici, ainsi que sa fille, nos condoléances sincères. En ces instants, c'est seulement à la douleur d'un père, au chagrin d'une soeur que nous voulons nous associer. Mors Ultima Ratio.

* * *

Loubignol et les Pédés sont venus à la Villa Dolorosa interroger Georges Lamaury et sa fille. L'enregistrement de la déposition a lieu dans le salon, où Gérard s'est installé aux commandes d'une Olivetti portable. Pauline pleure, des tonnes de mouchoirs en papier répandus autour d'elle, et son père gît dans un canapé, une bouteille de gin à la main. Le commissaire est dans ses petits souliers, c'est presque fini, Georges, tu sais, je compatis, je l'ai connu tout petit bon sang de bonsoir, je l'aimais bien malgré tout, enfin, hum, il faut que je te relise ta déposition, c'est la loi. Donc, ahem, le jour de la mort de David, Pauline et toi êtes restés à la maison. Vous aviez prévu d'aller fleurir la tombe d'Anjélica en fin d'après-midi, quand c'est moi-même qui t'ai prévenu par téléphone, à 11 heures 08, de la découverte du corps de ton David. Vous précisez tous deux ne pas l'avoir vu depuis plus d'un an. Vous êtes bien d'accord pour reconnaître qu'il était bizarre, surtout depuis la mort de sa mère, dont il ne s'était jamais remis. Georges opine, ivre-mort malgré l'heure matinale, voix éraillée - ce n'était qu'un foutu accident, Charles, Anjélica était tellement défoncée, David a pu hériter d'elle une tragique faiblesse de caractère, mais de là à être le tueur en série, et puis maintenant les journalistes vont foutre leur sale nez dans le passé de la famille, inventer des trucs sordides, c'est ce qu'ils aiment, ce n'était qu'un foutu accident, c'est toi qui menais l'enquête, Charles, ce pauvre David et les facteurs chromosomiques que la science ne peut pas maîtriser, tu entends Charles, elle ne peut pas. Loubignol et ses hommes se regardent. Sale ambiance. Le commissaire vient poser la main sur l'épaule de son ami. Tiens le coup, Georges. Ton fils s'est, hum, donné la mort, on a retrouvé des traces de poudre sur sa main, ce qui confirme le suicide, mais il y a encore une chose: les conclusions de l'enquête seront bientôt rendues publiques, et tout le monde connaîtra la double vie de David. Eh oui, Georges, les expertises sont formelles, le bruit s'est déjà largement répandu dans les rédactions, et la hiérarchie ne veut plus tenir le secret.

* * *

Au volant de sa voiture, Max a beaucoup pleuré. Il arrive au CTE et passe par derrière, pas envie d'être vu avec cette tête par ce connard de Jésus et ces abrutis d'adeptes. Maintenant, il faut agir. Il monte à son bureau et griffonne rageusement

quelques chiffres sur une carte de visite, qu'il glisse dans une enveloppe à l'attention de Georges Lamaury. Par Chronopost, ça arrivera demain.

* * *

Muller a convoqué Diane dans son bureau. Elle s'attend à en prendre pour son grade, réprimande ou avertissement pour insolence envers un supérieur. Mais c'est un divisionnaire affable qui l'invite à s'asseoir dans le fauteuil qui lui fait face. Lui, la mort du Captain Zodiac le comble d'aise, car elle sonne la fin d'une importante part de ses soucis. Certes, le complice reste à identifier, mais le taré brûle en enfer, c'est le principal. Changement de programme, donc, mademoiselle Artémis: vous descendez à Marseille accompagner la juge, qui veut entendre Georges Lamaury sur les circonstances de la mort de son fils. La thèse du suicide serait loin être aussi limpide que ce que clame le chef du commissariat d'Aix dans les quotidiens régionaux. Vous vous collerez avec Jean-Paul et les locaux à l'identification du complice, mais d'abord vous allez nous organiser une conférence de presse. On va révéler aux médias l'identité de Captain Zodiac et son histoire de À à Z. Muller précise que cette dernière mission, peu orthodoxe il le reconnaît, est surtout une manoeuvre tactique destinée à affoler le complice. Enfin bref, au boulot, votre ordre de mission est signé, et tant pis si tout ça éclabousse Georges Lamaury - puisque ses amis du gouvernement ont décidé de le lâcher.

7 JUILLET 92

Diane, Navarin et Croizette se tiennent debout de part et d'autre d'une table d'autopsie, à l'Institut Médico-légal de Marseille. Diane ne peut détacher son regard du corps de David: elle a devant elle l'objet de son obsession, ce beau jeune homme au visage enfantin. Serein dans la mort, qu'il a enfin lui-même rencontrée après l'avoir tant donnée. Une bizarrerie dans la trajectoire de la balle rend sceptique le légiste: le projectile est entré de trois-quarts arrière. Position certes possible, mais inhabituelle pour un suicide. Il peut s'agir d'un assassinat maquillé. On a bien relevé des traces de poudre sur sa main, mais ça ne prouve rien. Pour l'intérieur, rien de spécial. Restes de mouton dans l'estomac, dernier repas pris une heure avant la mort, corn-flakes et Ricoré. Pas de trace d'alcool ni de drogue dans le sang. En ce qui concerne l'examen externe, en dehors de la blessure ayant entraîné la mort, deux-trois trucs singuliers: dans la région abdominale, sur la poitrine et l'intérieur des cuisses, cicatrices de coupures par couteau, cutter ou lame de rasoir, certaines très anciennes. Probable que l'ami Zodiac était un adepte de l'automutilation, et ce depuis sa plus tendre enfance. Nombreuses brûlures également, vraisemblablement à la cigarette, autour des mamelons et sur la verge. Navarin tousote nerveusement. Croizette danse d'un pied sur l'autre. Blême, Diane demeure rigoureusement immobile, la bouche entrouverte, respiration irrégulière. L'inspecteur et la juge doivent la prendre par la main pour

parvenir à lui faire quitter les lieux. Tous trois déambulent quelques minutes sur la Place aux Huiles. Navarin rompt le silence en proposant d'aller s'en jeter un au "Bar de la Marine", sur le Vieux Port, histoire que tout le monde reprenne ses esprits.

Deux citrons pressés pour les filles, et un 51 pour Jean-Paul. Son premier verre de raide depuis 6 ans, il en a bien besoin, lui aussi est tourneboulé, après il n'en reprendra plus, promis. Bon. En attendant le retour du serveur, Navarin se lève pour aller pisser - oui, juste pisser. Restées seules, les deux femmes se regardent en hochant tristement la tête, bien d'accord: la mort de David ne boucle pas l'affaire. Le complice est toujours dans la nature. Diane en profite pour placer sa thèse: il faut explorer de près le passé de cette famille. Georges cache des choses. Elle se souvient de son embarras, un an auparavant, lorsqu'elle l'avait questionné sur la mort d'Hélène Michel, qui pourrait être comptée parmi les victimes du Captain. D'ailleurs, celui-ci, dans son dernier message, revendiquait 24 meurtres, alors que l'on en recensait effectivement 23 - c'était avant les trois collégiennes, les deux soeurs Poulard et la conductrice de la Panda. Le garçon apporte les consommations. Diane et Croizette avalent à grandes lampées pour chasser le goût de formol qui leur traîne dans la bouche. Quand Navarin revient, il trouve Diane en train de plaider pour la réouverture officielle de l'enquête sur la mort de la fille Michel... Croizette la laisse parler sans l'interrompre, et finit par approuver: elle peut suivre cette piste, en quelques jours elle devrait pouvoir sentir ce que ça vaut. À part ça, la juge s'étonne de ce que les derniers meurtres n'aient pas fait l'objet de revendication de la part du Captain, autrefois avide de gloire médiatique. Une question de plus. Au fait, Diane, vous pouvez m'appeler Edith.

* * *

Le Chevalier entre dans la succursale Joliette de la banque Bonasse, où il possède un compte personnel en plus de celui du CTE. Il a de bonnes relations avec le directeur de l'agence, Gaspard Sacripanti. Surtout depuis 1987, date à laquelle le conseil général a commencé à créditer l'Association de généreuses subventions. Et si le Chevalier a toujours méprisé ces vampires sournois que sont les banquiers, il a appris à masquer sa haine. Aussi serre-t-il avec une grimace joviale la main moite de Sacripanti, ce trou du cul qu'en réalité il déteste. Bonjour Monsieur Robert, passons dans mon bureau, que puis-je faire pour vous, et comment marche votre club enfin votre Centre, pardon, asseyez-vous, je vous écoute. Faux-cul, le Chevalier explique qu'il va devoir retirer pas mal d'argent de ses divers comptes, vu qu'il a besoin de liquide pour payer un groupe d'ados qui construisent un nouveau dortoir au CTE. Et, je vous le dis entre nous monsieur Sacripanti, ça se fera au noir, tout le monde y gagne, on va pas s'gêner, hein. Mais bien sûr monsieur Robert, les charges c'est ce qui tue l'économie, si je vous disais ce que - enfin bref, pas de problème monsieur Robert, vos comptes sont créditeurs, bien bien bien, combien voulez-vous, 80.000 francs euh mais alors mais oui, c'est possible, mais attention parce qu'il ne vous restera plus grand-chose, jusqu'aux prochains virements de vos amis, ahaha ahem, bon eh bien au plaisir monsieur Robert, vous

pouvez passer à la caisse demain matin, on vous donnera votre argent. En petites coupures, ahaha, comme vous dites monsieur Robert.

8 JUILLET 92

Quelques intimes sont venus soutenir Georges et Pauline Lamaury, pour l'enterrement de David dans le caveau familial du Tholonet. Sur une nacelle installée en haut d'une grue, de l'autre côté de l'enceinte du cimetière, un cameraman de la préfecture filme la cérémonie en vidéo. De nombreux flics surveillent le cortège: une foule de curieux se masse autour des grilles. En retrait, Diane, Loubignol, ses hommes, et la juge Croizette dévisagent scrupuleusement les invités. Des journalistes mitraillent Georges et Pauline, serrés l'un contre l'autre. Anatole Dufour, vêtu d'une redingote noire, est lui aussi venu pour un dernier salut à son ancien ami. Francis Harrouard, Léon Martel, le docteur Philip Russel coiffé de son éternel chapeau, et l'acteur Albin Dulong soutiennent le cercueil. Eugène Gaviaud, le jardinier de la clinique, ferme le cortège, tête baissée, mains dans les poches, ses bottes en caoutchouc couinant sinistrement dans le silence. Albin Dulong, Diane n'en revient pas. Elle l'a reconnu malgré ses lunettes noires, ainsi que les nombreux badauds. Alors que l'on commence à se disperser après les condoléances, Diane se décide à aborder l'acteur, qui est retourné auprès de ses deux gardes du corps. Elle voudrait lui parler en privé et au calme, au sujet de l'enfance du garçon. Albin semble très affecté. Il la dévisage derrière ses verres fumés. Il n'a pas le temps aujourd'hui, inspecteur, désolé mais il est pressé: il a des scènes à tourner pour "La famille Tartignole". Elle doit savoir qu'il est l'interprète principal de ce feuilleton et que, dans son dur métier, coûte que coûte, the show must go on. De toutes façons, il est incapable de dire quoi que ce soit aujourd'hui, il avait connu le gosse tout petit, quelle horreur ce suicide. Il la recevra, disons le 11, si elle veut bien venir à Nice... À quelques centaines de mètres de là, embusqué sur une colline, Max assiste lui aussi à la cérémonie. Il a du mal avec la mise au point de ses jumelles, car il chiale spasmodiquement, et doit sans cesse chasser de revers de manche rageurs les larmes qui brouillent sa vision. Ça va chier putain, oh que ça va chier, tas de salauds, snif, je vous tuerai tous tous tous.

* * *

La conférence de presse est présidée par le procureur de la république, dans une salle bondée, à l'Évêché. La climatisation est en panne, odeurs de sueur, mouchoirs trempés, éventails papillonnants. À la tribune, Croizette, Navarin, Diane et Loubignol sont prêts à répondre aux questions des journalistes venus de la France entière. Scoop dans l'air, caméras qui tournent, crépitement des flashes. Croizette prend la parole après avoir tapoté dans le micro et provoqué l'inévitable larsen: mesdames et messieurs, les bruits qui courent depuis quelques mois sont exacts. Cette réunion a été organisée afin que vous soyez officiellement informés que David Lamaury a bien été identifié

comme le tueur en série plus connu sous les surnoms de Rambo et Captain Zodiac. Nous disposons à présent de preuves matérielles indiscutables. Stupéfaction et murmures dans l'assistance. Le fils de Georges Lamaury était donc ce monstre qui a tué des dizaines de personnes ? 29 très exactement, pour ce qui est des victimes connues et identifiées, renchérit la juge. Ainsi donc, les allégations émises à mots couverts par certain journal d'extrême-droite étaient fondées ? Patrice Carré, pour FT1. Elles le sont aujourd'hui, en effet monsieur Carré. Par contre, elles étaient loin de l'être à l'époque. Ce journal avait bluffé, et il se trouve qu'il avait, par chance, mis dans le mille, point et n'en parlons plus. Loubignol est mal à l'aise, perdu dans ses pensées moroses, il secoue imperceptiblement la tête en tamponnant son front dégoulinant, bon sang de bonsoir, mon pauvre Georges te voilà foutu pour de bon à présent - quel cagnard mais quel cagnard j'ai les aisselles trempées, ça doit se voir sous la chemise, marque mal. Effervescence dans l'assistance, brouhaha, la chroniqueuse judiciaire de la 2 hausse la voix pour couvrir celle d'un confrère et demande ce qu'il en est du complice: existe-t-il vraiment et quand l'arrêtera-t-on ? En effet, répond calmement la juge, David Lamaury avait bien un complice, son arrestation est imminente. L'affaire Zodiac est en train de trouver sa conclusion, mesdames et messieurs. Les questions fusent désormais dans un joyeux remue-ménage. Et la mort de David, madame le juge ? Est-on bien sûr qu'il s'agit d'un suicide ? Êtes-vous consciente que vous détruisez la carrière de Georges Lamaury ? David buvait-il le sang de ses victimes ? Croizette sourit et se tourne vers Diane. Mesdames et messieurs, nous sommes en train de reconstituer précisément le parcours du tueur, et les circonstances exactes de sa mort. Je passe la parole à l'inspecteur Artémis, officier de police judiciaire à la Police Criminelle à Paris, qui travaille sur l'affaire depuis maintenant près de cinq ans. Croizette pousse le micro vers une Diane désarçonnée. Navarin se marre en voyant le rose de la panique embraser les joues de sa collaboratrice. Curieux de voir comment elle va se démerder, la petite. C'est une première pour elle, au moins deux cent personnes là-dedans, appareils photos, caméras et tout le tremblement. C'est drôle, ça ne lui a jamais plu, à lui, de faire le beau en public.

* * *

Le Chevalier sait qu'il va falloir jouer serré. C'est pourquoi, en prévision du jour prochain où il lui faudra se balader incognito, il a décidé de se trouver un nouveau moyen de locomotion, plus discret que la fourgonnette du CTE. Aussi erre-t-il dans les rues de Marseille à la recherche de la mobylette de ses rêves. Il est assez rare que les flics contrôlent les types en mob, sauf bien sûr s'ils sont jeunes et bronzés, et le Chevalier n'est ni l'un ni l'autre. C'est le long de l'avenue Cantini, juste au-dessus de la gare du Prado, qu'il repère un maigrichon aux cheveux longs en train de déverrouiller le U de son Chappy. Le Chevalier s'approche, bon, personne alentour à part un couple de vieux, ça baigne, salut jeune, il est beau ton scouteur. Le petit chevelu, cigarette au bec, quatorze ans à tout casser, le reluque d'un air moqueur: ouah l'autre, un scooter, eh

papa on n'est plus en 60, c'est un Chappy c't'engin. Le Chevalier serre les poings. P'tit con, va, tu sais pas à qui tu parles, espèce de merdeux de mes couilles, papa, j't'en foutrais moi, tu vas voir. Effrayé, le gosse se recule un peu, faut pas vous énerver m'sieu, j'm'excuse. Ta gueule p'tit con, file-moi tes clés, j'ai un calibre dans la poche, file-moi tes clés où j'te bute, et plus vite que ça, papa, non mais ça va pas, je t'encule tu m'entends, et vous les vioques restez pas là, ou j'vous bute aussi, enculés. Coup de kick, vraoumm, le Chevalier tourne la poignée, j'vous tuerais tous bordel, tchao les larves, vrrraaoummm - et voilà, en route vers de nouvelles zaventures ! Larmes aux yeux, le gamin regarde son Chappy disparaître en zigzaguant vers le coin de l'avenue Maillane.

* * *

Jésus est vautre tout nu sur son lit, dans sa chambre du CTE, ventilateur en route sur le tabouret qui fait office de table de nuit. Sa petite télé noir et blanc est allumée en sourdine, c'est l'heure du journal de la nuit. Il se gratte alternativement les couilles et le nez, absorbé dans la lecture d'un numéro de "Strange", bien plus intéressant que les nouvelles du monde, dont il se contrefout. Cependant, une info annoncée par Jean-Yves Beltran parvient à lui faire détourner les yeux de ses cases colorées. Il s'approche de l'écran et reconnaît la photo de David. Ouh con. Il se redresse pour entendre le résumé de la terrifiante odyssee du jeune tueur qui officiait sous le nom de Captain Zodiac. Abasourdi, qu'il est. Dans la foulée, il apprend aussi l'existence du complice, qui serait sur le point d'être arrêté. Jésus est trop sur le cul. Un horrible doute l'assaille: le Chevalier, son patron, n'est-il pas dans tous ses états depuis la mort du fils Lamaury ? Ne s'est-il pas énervé l'autre soir alors qu'il évoquait justement la ressemblance du portrait-robot avec le jeune timide ? Et si le Chevalier était au courant ? Ils avaient l'air si copains, tous les deux. Ouh con, ce serait trop horrible, fada.

9 JUILLET 92

LE POINT DU JOUR

DAVID LAMAURY: LE TUEUR 3 EN 1.

Rambo, L'Éboueur, Captain Zodiac, trois noms pour un seul tueur: David Lamaury, fils du célèbre homme d'affaire marseillais. Son suicide sur la tombe de sa mère met fin à la plus épouvantable série de crimes jamais connue en France.

LE FIGARO

LÀ FIN D'UN TUEUR EN SÉRIE À LÀ FRANÇAISE.

Après cinq ans de traque et vingt-neuf meurtres, le suicide de David Lamaury annonce-t-il la fin de la terreur ? La police recherche son complice pour clore définitivement cette affaire sinistre.

LE PARISIEN

LE FILS DE GEORGES LAMAURY ÉTAIT CAPTAIN ZODIAC

Le monstre qui terrorisait le pays depuis quatre ans n'était autre que David Lamaury, récemment retrouvé mort sur la tombe de sa mère. Une mort qui fait du bruit, et qui risque, entre autres, de bouleverser la donne politique dans le Sud-Est.

LE PROVENÇAL

LES PIRES CHOSES, ELLES AUSSI, ONT UNE FIN.

Un drame encore plus cruel qu'une tragédie antique s'achève, après la mort de David Lamaury, et l'effarant récit de ses crimes par la police. Pour Georges Lamaury, le chemin de croix ne fait peut-être que commencer.

LE MONDE

L'HEAUTONTIMOROU MENOS.

Le tueur s'est donné la mort sur la tombe de sa mère. Baudelairien. Mais pas seulement: de par sa dimension et son caractère sacrilège, l'affaire Zodiac renvoie police, justice, médias et même citoyen à des questions qu'il aurait peut-être fallu se poser plus tôt.

* * *

Par la fenêtre de son bureau, Georges regarde en secouant la tête le dispositif policier installé autour de la Villa - soi-disant pour sa protection - qui n'a pas empêché les journalistes de s'embusquer un peu partout au delà de l'enceinte du parc. Il repère un photographe perché au sommet du saule, et tire rapidement les rideaux. Traqué comme une bestiole ! Il se retourne vers maître Hiamuri. Quels salauds, vingt ans que je les arrose, que j'allonge des valises de billets pour obtenir des marchés, que j'assiste aux réunions interminables du bureau fédéral, que j'anime des soirées électorales et des banquets ringards, et voilà comment ça tourne, tout le monde me laisse tomber. Et ce n'est qu'un début tu vas voir, juste la partie apparente du machin, ouh là. Hiamuri s'approche. Georges, dites-moi la vérité, dites-moi donc ce qui vous tourmente tant. C'est le moment où jamais. Rien n'est si grave lorsqu'on prend sur soi d'en discuter...

Mais Georges ne veut rien dire. Hiamuri soupire, comme vous voudrez, à demain. N'hésitez pas à m'appeler, même la nuit. L'avocat sorti, Georges retourne à la fenêtre, écartant doucement le rideau. Ce saule, nom d'un chien, il en avait vu des choses.

Le 4 août 1980, Georges avait choisi de passer la matinée à la Villa. Il classait des dossiers dans son bureau lorsqu'il entendit Pauline crier. Ça venait du parc, où elle devait jouer avec son frère. Georges se précipita à la fenêtre. Il vit d'abord sa fille en larmes, qui courait vers la maison en criant. Puis son regard se porta jusqu'aux pins qui protégeaient la piscine du mistral. David était assis dans l'herbe, les yeux levés vers une forme blanche et noire qui se balançait doucement au bout d'une corde nouée autour d'une branche. Georges mit un certain temps à réaliser que David venait de pendre Poupi le chien. Il eut un hoquet, crut une seconde qu'il allait vomir, puis ça passa. Pauline entra dans le bureau et se jeta dans ses bras. Il la rassura comme il pouvait. Chut ma fille, David est juste un peu malade, papa va s'en occuper, il ne faut pas pleurer. Il laissa la petite et se précipita dans le parc. David n'avait pas bougé, et ses petits yeux vides étaient toujours fixés sur son chien étranglé. Georges décrocha l'animal sans un mot, l'étendit sur la pelouse et ôta sa veste pour en recouvrir le corps encore chaud, comme il l'eut fait pour un accidenté de la route - geste qu'il regretta aussitôt car trop mélodramatique - puis se tourna vers son fils avec une lenteur calculée, redoutant l'instant où leurs regards se croiseraient. David souriait.

* * *

Au réfectoire, les bavardages vont bon train à propos du Captain Zodiac. Si pour une fois le Chevalier à décrété qu'on ne regarderait pas les infos du matin pendant le petit déj, cela n'empêche pas les adeptes de causer de ce tueur hyper rusé, qui continue d'emmerder les flics même mort - et de ce complice insaisissable. Le Chevalier écoute tout ça d'une oreille nerveuse en se forçant à avaler son porridge. À côté de lui, Jésus est silencieux. Il regarde son patron différemment depuis qu'il a appris ce qu'il a appris à la télé la veille. Il a très envie de tâter le terrain, Jésus, alors il se décide à évoquer l'air de rien la dernière visite du garçon au Centre, en 91. Il était en train de tuer à l'époque, tiens, d'après les journaux. Le Chevalier se raidit, hargneux, où tu veux en venir p'tit con, ce jeune n'a pas foutu les pieds ici depuis 88 et tu le sais très bien, écrases, qu'est-ce que tu me branches ? Jésus se dit que quand même c'est bizarre comme il est nerveux le Chevalier. Malaise. Le fils de Dieu insiste, faisant l'idiot: vous vous souvenez de l'histoire de la petite anglaise Chevalier, vous savez, celle que son père s'était déplacé d'Angleterre, mister Finn ou Mac-Machin. Même que c'était lui, Jésus, qui l'avait reçu en l'absence du Chevalier. Non mais c'est pas vrai, occupe-toi de tes fesses mon petit Jésus, ce jeune est mort maintenant, alors tout ça on s'en tape, vu ? Le fils de Dieu baisse la

tête, OK OK Chevalier, pardon, moi ce que j'en disais c'était histoire de causer, vé, pouvez m'passer le Nescouic siouplaît ?

* * *

Dans une petite pièce au premier étage à l'Évêché, un moniteur diffuse les images de l'enterrement de David Lamaury. Croizette a chargé Loubignol de l'aider à identifier les personnes présentes au cimetière. Ruisselant de sueur, il pilote la bande à coup d'avances rapides et d'arrêts sur images, commentant à l'intention des collègues: ça c'est le docteur Philip Russel, madame le juge, directeur de la clinique Sainte-Juliette à Cassis, vieil ami de la famille et psychiatre distingué, un gentleman d'origine québécoise; à côté de lui c'est Jeanne Montaigu, sa bonne amie, une jeune femme charmante, infirmière-chef à Sainte-Juliette; là nous avons Léon Martel, homme de confiance de Georges, connu chez nous comme joueur, poker et bandits manchots, mais un brave gars j'en mets ma tête à couper, ancien C.R.S. - bon sang, vous n'avez pas trop chaud, vous ? La clim est en panne ici aussi ? Ça marche jamais ces trucs, avec ce que ça nous coûte, bon, oui, de toutes façons j'ai presque fini - celui-là c'est Eugène, euh, Gaviaud, jardinier à la clinique du docteur Russel - et là, bien sûr pas besoin de vous faire un dessin, hein, vous avez tous reconnu Albin Dulong. Le pauvre homme, il a l'air bien triste, lui aussi était un intime de longue date, bien avant la mort d'Anjélica. Enfin bon, voilà à peu près tout ceux que je connais, madame le juge, y avait pas grand monde d'ailleurs à part les journalistes et nos hommes, on est loin du temps de la splendeur des Lamaury. Faut reconnaître aussi que ça la fiche mal d'avoir un fils serial-killer. Pauvre Georges, bon sang, il a pas mérité ça, j'vous jure. Si vous n'avez plus besoin de moi, je vais prendre l'air dans le couloir deux minutes, j'en peux plus de ce cagnard - merci madame le juge. Loubignol sorti, les Pédés se tournent vers Croizette. Quelque chose dans cette vidéo les a interpellés. Ce Léon Martel, ils se souviennent l'avoir interrogé, il y a quelques années, pendant l'enquête sur le meurtre de la fille Michel. Martel était à l'époque détective privé, et il avait été embauché par les parents pour retrouver la gamine. Les Pédés l'avait auditionné histoire de voir ce qu'il avait pu dénicher. Sans résultat. On n'avait rien trouvé qui puisse le lier au meurtre, et on lui avait foutu la paix. N'empêche que c'est bizarre, que ce type travaille désormais au service de Georges. Croizette cherche le regard de Navarin. Tous deux pensent à la même chose: l'obsession de Diane pour l'affaire Hélène Michel.

* * *

Diane sonne à la porte des Michel, à Arenc, quartiers nord. Le père vient ouvrir. Diane Artémis, Police Criminelle, c'est au sujet d'Hélène. La mère Michel vient rejoindre son mari, aussi étonnée que lui. Ils la font entrer. Autour d'un café, ils avouent leur grande surprise d'avoir à nouveau affaire à la police si longtemps après la mort de leur petite. Ils sont très contents d'apprendre que l'enquête va être réouverte, et qu'elle sera

dirigée par cette jeune femme volontaire qui vient de Paris spécialement - pensez-donc, ça a l'air sérieux. Les parents ont très envie de parler, et Diane est toute ouïe. En effet madame, sauf votre respect il y avait à l'époque plein de détails qui ne tenaient pas debout dans les conclusions de la justice - persuadés dur comme fer qu'il y a eu embrouille, les Michel. Par exemple, ils n'ont jamais cru à la culpabilité de Martinez. D'accord, c'était un vaurien, mais pourquoi diable aurait-il pris le risque de tuer leur pauvre petite, alors qu'il devait être bien trop occupé à préparer le braquage du notaire ? Et pourquoi aurait-il balancé le corps au Tholonet, un endroit de riches qu'il ne fréquentait jamais, bien trop loin de Marseille. Absurde. Tout ça, les Michel l'ont déjà dit à la police à l'époque. Mais voilà, dans l'hystérie provoquée par la tuerie de Roquefavour, tout le monde se fichait bien de leur pauvre petite. Plus tard, quand ils ont su qu'Hélène était la copine de Richard, les flics lui ont collé le meurtre sur le dos. C'était commode, surtout qu'il était mort. Alors bon, de leur côté, les Michel et les parents de Richard Martinez ont pris un avocat dans l'espoir d'obtenir une révision de l'instruction, mais ça n'a pas servi à grand chose, vous vous en doutez bien ma pauvre dame. Ça a coûté des sous, et c'est tout. Juste après la disparition d'Hélène, ils avaient demandé de l'aide à un de leurs amis, un détective. Mais il n'avait rien trouvé. Léon Martel, il s'appelait, ils étaient bien liés dans le temps, mais ils ne se sont plus revus depuis l'affaire. Peut-être qu'il a su des choses, au fond. C'est ce que les Michel se disent des fois.

* * *

De retour dans la pièce miteuse qu'on leur a attribué en guise de bureau dans les sous-sols du commissariat d'Aix, Diane trouve Navarin en pleine lecture - un document de quelques pages. Il ne l'a pas entendue entrer, et il remue les lèvres en silence, consciencieux, sérieux comme un pape. Ça l'amuse, elle toussoie, salut Jean-Paul, pendant que tu bosses tu pourrais pas demander aux R.G. du coin s'ils n'auraient pas des trucs sur Martel Léon, ex-privé à Marseille en 86 ? Navarin sourit en désignant fièrement le document qu'il lisait: déjà fait, fillette, ce mec était au cimetière, pourquoi tu t'intéresses à lui ? Diane résume sa visite aux Michel avant d'attraper la fiche RG: Martel, Léon, né en 1932, veuf, ancien combattant volontaire en Algérie, puis commandant d'un escadron de C.R.S., se distingue par son penchant pour les méthodes expéditives, et participe activement à la répression sanglante des émeutes de Paris en 59, suite au massacre de Charonne. De trop nombreuses bavures et des prises de bec multiples avec des syndicalistes retardent son avancement. C'est un joueur, et un gros perdant. Il détourne des fonds sur la caisse des sous-officiers pour payer ses dettes, se fait prendre et on le démissionne en 70, resté sergent à 38 ans. Il s'établit alors à Marseille, monte une agence de recherches privées. On perd sa trace en 86.

* * *

Dégage minus, Léon bouscule Jésus et monte direct aux appartements du patron du CTE, qu'il surprend s'escrimant à fermer une énorme valise récalcitrante - salope, je te tuerai, tu feras moins la fière, tu vas voir. Léon te le soulève par le colback et le plaque au mur, à cinquante centimètres du sol. Après une brève réaction craintive, le Chevalier se détend et joue le mec pas surpris du tout, tieeeens Martel, comment va ? Ainsi donc c'est toi qui fera office de médiateur. So, why not, mais pourquoi se montrer si brutal ? Le Chevalier s'attendait à la visite imminente d'un membre du clan Lamaury - rapport à sa petite carte chronopostée, même qu'il commençait à s'impatienter. Léon lui cogne une taloche de sa main libre. Ta gueule nabot, j't'encule. Ça veut dire quoi c'te carte, pédé ? Le Chevalier encaisse en rentrant la tête dans les épaules, il essaye de faire celui qui rigole de bon coeur, mais il n'y parvient guère. HahaAïeha, la carte héhé Léon, ton patron t'a pas tout raconté, hahaha. Re-taloche dans sa tronche. La ramène pas avec moi, Robert, explique où tu veux en venir, et t'as intérêt à être clair. Le Chevalier opine, putain Martel t'assures pas tu m'as cassé une dent, arrête de frapper et écoute un peu, tu sais pas la plus belle, j'avais te dire, accroche-toi: le Captain Zodiac c'est moi, c'est mon plan, David était un génie, un prodige, ma créature à moi, mon chef-d'oeuvre. Et vous l'avez flingué tas de salauds, c'est moi qui vais vous enculer à sec ! Lâche-moi connard ! Léon ouvre la main et le gourou s'effondre sur le cul, ouille. Accouche, pédé, qu'est-ce que tu veux au juste à Lamaury ? Le Chevalier se redresse en se massant le fondement et s'éloigne prudemment d'un pas, reprenant contenance. Ces salauds du clan Lamaury ont tué le gosse, c'est sûr - mais putain tas de fumiers pourris, il va leur faire payer.

L'oreille collée derrière la porte, Jésus n'entend que des fragments de la conversation, et pourtant, ouh con, il n'en revient pas. Le dialogue tourne autour de David. Le Chevalier se vante d'avoir toujours été au courant que le jeune était un tueur. Il y a une histoire de film. Même si le sens général du dialogue lui échappe, le fils de dieu est terrorisé.

Le Chevalier continue: s'il meurt, s'il disparaît ou s'il est dénoncé, la police recevra d'intéressantes informations sur le meurtre de la fille Michel, notamment sur le rôle particulier tenu par Léon Martel dans cette affaire, par exemple question dissimulation et destruction de preuves. Et surtout, un certain film parviendrait entre les mains de la police et là, Georges Lamaury ne serait pas du tout du tout content. Léon est embarrassé. C'est du lard ou du cochon, cette histoire de film ? Le Chevalier va ouvrir son tiroir, pose délicatement son index dedans et vient le brandir sous le nez de Léon. L'ex-détective regarde avec dégoût le bout du doigt du gourou, orné d'un petit carré noir. Un photogramme d'un film Super-8, gros Léon. Découpé dans l'original. Le reste est planqué en lieu sûr, évidemment. Max s'engrène: voici venu le temps pour les Lamaury de payer le prix maximum pour toute leurs mauvaises actions. Alors voilà comment on va procéder, Martel, parce qu'à partir de maintenant c'est lui, Robert, qui va faire régner sa loi...

Jésus se recule vivement au moment où la porte s'ouvre sur la silhouette massive de Léon, qui traverse le palier et disparaît dans les escaliers. Le Chevalier continue sa diatribe en le regardant s'éloigner, jusqu'au moment où il réalise la présence de Jésus.

Qu'est-ce tu fous-là, p'tit con ? Euh, euh, Chevalier, je revenais juste d'aller pisser au ouatères, euh, vous y allez aussi ? Le Chevalier le lorgne de haut en bas. Ce con-là est capable d'aller voir les flics. Bah, pas grave. Il retourne dans sa chambre et saute à pieds joints sur sa valise, qui se referme enfin avec un claquement sec - rhâa, j't'ai matée salope, comme je les materai tous. Il revient dans le couloir. Reste pas dans mes pattes, p'tit con, vas plutôt préparer la soupe. Je pars quelque temps chez ma tante, j'ai reçu un coup de fil. Ils échangent un dernier regard. Fais gaffe à toi, mon petit Jésus. Tu sais pas à qui t'as affaire, t'es vraiment qu'une pauvre cloche mais t'as de la chance. Jésus le regarde descendre péniblement l'escalier avec son lourd fardeau, ahanant et grommelant, le Chevalier des Étoiles est le plus fort du monde, non mais qu'est-ce qu'ils croient ces cons, jamais ils n'auront la peau du Captain, non c'est non, car le Captain est immortel et invincible, invincible bande de pourris, je vous tuerai tous, tous tas de bâtards - et me regarde pas comme ça enculé de mes couilles, viens plutôt m'aider à porter ma valise.

* * *

Croizette arrive au "Royaume de la Bouillabaisse", sur le Vieux-Port, où Diane et Navarin dînent d'une spécial touristes tout juste sortie du micro-ondes. La juge vient d'obtenir les derniers détails sur le rapport d'autopsie de David Lamaury. Le légiste est désormais certain qu'il ne s'agit pas d'un suicide. Pour le reste:

- 1/ Une douille et une balle correspondant à l'arme ayant tiré - un petit Smith & Wesson à crosse de nacre - ont bien été retrouvées dans le caveau.
- 2/ Détail bizarre: de nombreuses traces de poudre provenant de cette même arme ont été relevées dans du gravier contenu à l'intérieur d'une vasque mortuaire.
- 3/ Conclusion possible: après la mort de David, quelqu'un pourrait avoir tiré dans le vase en se servant de la main du garçon, afin de faire croire à un suicide en y laissant des traces de poudre. Puis, ce quelqu'un aurait récupéré la balle dans le gravier, et installé le corps dans une position crédible avant de replacer une balle dans le barillet.

Reste donc à savoir qui est ce quelqu'un, enchaîne Navarin en dépiautant une gambas trop molle, pourquoi il a tué le gosse, et comment cette personne pouvait être au courant qu'il se trouverait au cimetière le 4 juillet. Moi, je penche pour Léon Martel, faut aller le trouver celui-là, et le mettre sur le feu - et si c'était lui le complice après tout ? Croizette et Diane sont plus circonspectes. Mais pour tous les trois, aucun doute: le coupable est un membre du clan Lamaury. À moins qu'il ne s'agisse, bien sûr, de l'introuvable complice.

* * *

Brigitte tourne en rond chez elle, seule dans sa grande maison, quand arrive son mari Raoul. Celui-ci, retourné chez sa mère depuis plusieurs mois, est venu la voir pour discuter de la vente de la maison, qui entérinera leur séparation. Il ne lui a toujours pas pardonné. Quand Raoul pense qu'il a tant de fois invité le Cake à sa table, que ce ruffian baisait sa femme dès qu'il tournait le dos, et qu'il était la risée du village à l'heure de l'apéro !... Elle fait pourtant pitié, la Brigitte, avec ses yeux cernés et son air misérable. Elle voudrait parler sérieusement, en toute amitié, elle a des choses à dire à son mari, après tout ils ne sont pas encore divorcés officiellement, des choses très importantes, elle a besoin de parler à quelqu'un, elle se sent si seule. Raoul secoue la tête d'un air entendu, il la voit venir, la vipère lubrique: maintenant que l'amant est prison, elle a l'abricot qui la chatouille. Tu m'étonnes. Mais il ne veut rien entendre, il n'a plus rien à lui dire. Qu'elle parle à son avocat et pis c'est tout. Brigitte se jette à ses pieds, l'implore, elle a tant besoin de lui, tout le monde l'a abandonnée, elle regrette tellement tout ce qu'elle a fait, elle l'aime toujours comme au premier jour, et il faut absolument qu'elle lui parle, écoute-moi je t'en prie. Mais Raoul l'ignore, et s'en repart en ricanant.

* * *

21 heures. Jésus est soigné aux petits oignons, café, cigarettes, chouchouté comme une Vi-Aille-Pie par les flics du commissariat du huitième arrondissement de Marseille. C'est qu'il est venu faire une déposition bigrement intéressante. Après vérification de son état civil et de sa santé mentale, des tas de condés se sont agglutinés autour de lui. Un inspecteur prend des notes frénétiques de ce qu'il raconte, devenu Judas pour l'occasion: oui con, un peu bien que David Lamaury a séjourné plusieurs fois au CTE. Même qu'il était le chouchou du Chevalier, ils étaient vachement complices tous les deux. Ouh, si Jésus avait pu se douter que ce jeune était le sérial killeure ! Car maintenant il est sûr que le Chevalier - dont le vrai nom est en fait Robert Robert - était au courant de tout, et depuis longtemps. Vé, c'est sûrement lui le comparse dont on a parlé à la télé. Ce qui l'a décidé à venir, c'est la visite de ce grand mec patibulaire, et les bribes de conversation qu'il a entendues. Il a compris qu'il travaille depuis des années pour le compte d'un criminel, ça lui reste en travers du gosier. Et aussi il y a cet anglais, James Macbitt, qui est passé au Centre. Au nom de Macbitt, un inspecteur réagit: un avis de recherche circule depuis belle lunette sur une certaine Paméla Funbott - Funbott, vé, comme vous dites - ça a même fait toute une histoire avec le consulat: le type se serait plaint de ce que les policiers français ne faisaient rien pour retrouver sa fille. Un autre flic déclare avoir eu personnellement affaire à James, pas de la tarte tant ce bouffeur de pudding était agressif et antipathique. On lui a fait comprendre qu'on ne pouvait guère qu'attendre que sa fille réapparaisse - elle était majeure. À la lumière du témoignage de Jésus, elle pourrait donc être comptée au nombre des inconnues retrouvées à la gare de Ventabren. On va vérifier ça. Jésus poursuit: depuis quelques jours, précisément depuis qu'il a appris la mort de David Lamaury, le Chevalier est très agité, et délaisse complètement ses activités au Centre. Et puis aussi, con, on dirait qu'il

prépare sa fuite. Même qu'il est parti tout à l'heure avec une grosse valise. L'inspecteur divisionnaire chargé de l'interrogatoire manque d'avaloir sa pipe. Il est parti où ? Quand ? Ben euh, chez sa tante, il a dit, m'sieur. Chez sa tante. L'inspecteur fronce les sourcils, coup d'oeil incrédule aux collègues. Plante verte, va, et c'est maintenant que tu nous le dis ? Non mais regardez-moi ce fifre, il est pas vrai, et elle est où sa tante, à Robert ? Ben, euh, j'sais pas m'sieur. L'inspecteur le saisit par le collet, et tu pouvais pas nous en parler de suite, chef de gare ?

* * *

Diane et Croizette discutent dans la chambre de la juge à l'hôtel Ibis. Navarin se prélassait sur la moquette, rivé devant une émission sexy à la con, un Gini à la main. Sur le lit, les deux femmes discutent. Croizette, qui a déjà vidé le frigo des trois fioles de scotch qu'il contenait, s'ouvre maintenant une mini Zubrowka. De temps en temps, elle aime bien se mettre d'équerre, et ce soir c'est le cas. Diane évoque encore son intuition comme quoi la mère de David pourrait être pour quelque chose dans l'activité criminelle de son fils. Croizette a un petit rire, l'intuition, il paraît que c'est un truc féminin, ça a l'air de lui réussir à Diane, et peut-être qu'elle a raison sur le fond, mais on s'en fout de ce qui l'a fait disjoncter le petit, faudrait que Diane prenne l'aspect psychologique un peu moins à coeur, on est pas en fac et on s'en tape de ce qui a pu lui arriver à ce foutraque, tu crois qu'il s'est inquiété de l'enfance des pauvres filles qu'il a exécutées ? Le téléphone sonne et Croizette décroche d'une main mal assurée. Les Pédés au bout du fil. Hein ? Diane voit la juge sursauter et tenter de se ressaisir. Qui ? Où ça ? Filez sur place, bouclez le secteur, on arrive. Navarin s'est redressé sur un coude. Kézako, Edith ? Le complice vient d'être balancé: il s'agit de Robert Robert, alias le Chevalier. Diane bondit, attrapant son blouson de jean. Punaise, ce Robert, elle s'en souvient trop bien.

Plusieurs véhicules de police s'immobilisent sirènes hurlantes aux abords du CTE. Des flics armés en sortent et prennent position pour encercler les lieux. Menottes aux poings, Jésus débarque d'un fourgon, encadré de deux képis et d'un inspecteur, qui vient trouver la juge et saluer ses deux collègues parisiens. Il désigne Jésus: c'est cette trompette qui a donné le gourou. Ce con de sa mère nous a fait marnier deux heures avant d'annoncer que son patron s'était barré. Jésus geint douloureusement, enlevez-moi les menottes m'sieur, c'est pas juste, vé, j'ai rien fait. On installe les projecteurs, lampes à arc braquées sur la bâtisse. Diane attrape un mégaphone dans le fourgon des collègues et exhorte Robert Robert à se montrer, mains en l'air. Pas de réponse. Quelques pensionnaires réveillés par le tintouin commencent à pointer un bout de nez ahuri aux fenêtres. On leur ordonne de descendre dans la cour et de se coucher à terre. Ils obéissent sans comprendre, une petite vingtaine d'allongés bras en croix au total. Une escouade de flics donne l'assaut. L'intérieur du CTE est envahi et inspecté méthodiquement. Pas de Robert. Et merde.

* * *

La Mercedes est garée sur la place de la mairie du village de Vauvenargues, désert à cette heure-ci. Léon attend au volant, nerveux. Près de la cabine téléphonique, le patron fume clope sur clope. À minuit précise, le téléphone sonne, Georges se précipite, décroche. Ici Robert, enculé. Tais-toi et écoute-moi bien parce que je vais pas répéter: tout à l'heure tu vas rentrer chez toi, et tu vas décrocher ton beau tableau, oui oui, le Soutine. Tu vas enlever la toile du cadre, avec un cutter, des ciseaux, enfin tu te démerdes, bref, tu mets la toile dans un carton à dessin, et tu la regardes bien jusqu'au 11 à 15 heures. Parce qu'à partir de là elle change de main. Comprends ? Ta gueule j'ai dit, j'ai pas fini. Voilà très exactement comment on va faire, ouvre bien tes esgourdes, enculé...

10 JUILLET 92

EXTRAIT DU JOURNAL DE LORETTA

Cher journal,

Je suis tellement triste que je n'arrête pas de pleurer sans arrêt. J'ai beau lire et relire tous les articles dans les magazines, je n'arrive pas à croire que mon David était cet horrible Captain Zodiac. Je suis sûre au fond de moi que c'est une erreur judiciaire, et qu'il s'est suicidé plutôt que d'affronter la honte d'un procès. Oh, David, pourquoi as-tu fais ça ? Jamais je ne t'aurais laisser tomber, et tous les deux on leur aurait montré qu'ils se trompaient ! Mais il faut que je sois courageuse et que je ne me laisse pas aller, car je n'ai pas le droit d'abandonner mon petit David tout seul dans ce monde si féroce. La police est encore venue m'interroger, pour la hainième fois. Ils m'ont posé des tas de questions, même des questions intimes et indiscretes que je ne voulais pas répondre. Ce soir, je n'arrivais pas à dormir et je fumais une cigarette sur le balcon, et je regardais les étoiles et la lune qui brillait au dessus du parking, quand tout à coup j'ai senti comme une présence dans l'air autour de moi. Et je suis sûre que c'était toi, mon beau David que j'aimais tant.

* * *

Dans son bureau design de rédacteur en chef branché, après avoir dégusté son café au lait et ses trois croissants pur beurre, Serge Alexandre s'apprête à savourer son premier Monte-Cristo n°2 de la journée - le meilleur. Une stagiaire sexy lui apporte les derniers télex. Il la remercie et ajuste ses lunettes pour mieux examiner le sympathique postérieur qui ondule vers la sortie sous la minirobe en stretch. Délicieux. Il pousse un soupir de satisfaction, prend le temps d'allumer son gros cigare, et s'attaque aux dépêches. La première lui file un coup au coeur. Il y est question d'une perquisition policière chez un éducateur marseillais en fuite, que l'on soupçonne d'avoir été le complice de Captain Zodiac. Un dénommé Robert Robert.

Quelques jours après la pendaison de Poupi le chien, Georges emmenait David à Sainte-Juliette pour la première fois. Le docteur Russel lui avait assuré qu'après quelques séances de psychothérapie et une bonne semaine de repos dans un cadre reposant, le garçon irait beaucoup mieux. Jeanne Montaigu, sa meilleure infirmière, veillerait tout particulièrement sur lui. Les crises agressives violentes n'étaient pas rares chez les pré-adolescents, et David était sans doute encore sous le coup du traumatisme de la mort de sa mère, quelques années plus tôt. Il n'y avait rien là que le docteur ne sache soigner... Le cas de David se révéla plus compliqué que prévu. Entre 1980 et 1985, il ne fit pas moins de vingt-deux séjours à Sainte-Juliette. À chaque crise, Georges le faisait examiner par Russel et le laissait quelques jours à la clinique. Le docteur et Jeanne s'occupaient de lui, lui administraient narcoleptiques et psychotropes, il semblait aller mieux et on le laissait ressortir. Pendant un temps, on pouvait le croire guéri: il se tenait bien à l'école, faisait du sport, écoutait Police et Plastic Bertrand, bref donnait tous les signes de normalité qu'on pouvait attendre de la part d'un teen-ager des années 80. Et puis, il recommençait à déconner: il se mutilait avec des couteaux et des hameçons. Il essayait de mettre le feu à la salle des profs du cours Charlemagne. Il torturait de petits animaux, et la gouvernante retrouvait des oiseaux morts dans la machine à laver. Ou c'était un voisin qui venait demander si l'on n'avait pas vu son chat... Une fois confondu, David s'enfermait dans un mutisme frondeur. Alors on l'emmenait de nouveau à la clinique, et ça recommençait. Sans fin. Il se montrait réfractaire à tout traitement en profondeur. À la clinique, seule Jeanne semblait avoir sur lui une influence positive, et Georges s'inquiétait vaguement du fait qu'Eugène, le jardinier débile, se soit pris d'affection pour son fils. Bien qu'il eut très vite plus que des doutes sur les réelles capacités de Russel à soulager les névroses de David, jamais Georges ne se résolut à lui faire consulter d'autres médecins. Dieu sait ce que le gamin aurait pu raconter. À partir de 85, chose curieuse, son état s'améliora notablement. Mais Georges s'en foutait, il avait renoncé depuis longtemps à le comprendre. Heureusement restait Pauline, la chair de sa chair. Belle, équilibrée, il était soulagé qu'elle ait pu échapper aux traumatismes de l'enfance qui avaient fait de son frère un malade. Mais bien qu'il l'ait toujours entourée de toute son affection, elle restait distante, se refusant souvent aux câlins qu'il lui arrivait de quémander. Il ne lui en voulait pas. Elle était normale, au moins, pas comme l'autre. Et puis il était sûr qu'elle était bien de lui.

Une secrétaire médicale vient tirer Georges de ses pensées: le docteur vous attend dans son bureau, monsieur Lamaury. Russel le fait entrer et referme la porte derrière eux. L'homme d'affaire en vient tout de suite au fait, sortant de sa poche une enveloppe. Regarde au fond, c'est une image de film, un vingt-quatrième de seconde. Sors ta loupe,

va à la table lumineuse, et regarde... Intrigué, le docteur va poser le minuscule bout de celluloïd sur une plaque de verre dépoli, allume la lampe et s'empare d'un compte-fils. Georges le rejoint, guettant sa réaction. Tu vois, Philip, Robert a en sa possession LE film. Il veut mon Soutine contre la bobine. La remise de la rançon doit avoir lieu demain. Russel repose la loupe et se tourne vers son camarade: comment Robert a-t-il pu se procurer ça ? Et surtout nom de dieu, pourquoi Georges n'a-t-il pas détruit cette saloperie de pellicule, comme le docteur l'a toujours cru ? Georges détourne le regard: ce film, il n'a jamais pu s'en séparer. Il l'avait pourtant mis en sécurité, dans son coffre. Mais il y eut un cambriolage à la Villa en 86... Quelque temps après, un certain Robert Robert prenait contact avec lui. Oui, le directeur du Centre des Goudes, que David fréquentait avant de monter à Paris. C'est lui qui avait volé le film. Il s'était servi de David pour obtenir la combinaison du coffre, et voulait de l'argent. Mais, d'une façon habile, il se montrait raisonnable: il se contenterait de subventions pour son Centre, que Georges pouvait lui décrocher grâce à ses relations. Le petit système - du chantage, oui - fonctionnait parfaitement depuis quatre ans. Mais depuis la mort de David, Robert est devenu plus gourmand. Le Soutine vaut six millions, bon sang. Comme si ce fondu, qui est en plus le complice de David, reprochait à Georges la mort de son fils. Sur ce point, Georges jure à Russel qu'il n'y est pour rien: David s'est bien suicidé, même si les flics en doutent. Ça se comprend, sans doute un moment de lucidité provoqué par sa visite sur la tombe de sa mère, il a dû se sentir écrasé par la culpabilité, tu parles, pauvre gosse. Le docteur a écouté en silence. Tu n'es qu'un pauvre con de sentimental, Georges. Tu nous fous dans la merde tous les deux, jamais je n'aurais cru que tu puisses garder cette horreur. Maintenant, il faut réparer. Tu n'es plus en état mon vieux, c'est moi qui prend les choses en main. Georges ouvre la bouche pour répliquer, mais Russel le coupe, pointe de menace dans la voix. Tais-toi. Tu vas filer ta croûte à Robert et récupérer le film, en espérant qu'il n'en aura pas fait une copie. Après, on verra ce qu'on fait avec lui. Et puis lave-toi la bouche, tu pues l'alcool.

* * *

EXTRAITS DU PROCÈS-VERBAL DE PERQUISITION AU CTE

(...) Dans le bureau de Robert, trouvons une importante bibliothèque comportant notamment des ouvrages de Mao, Allan Kardec, Sigmund Freud, Lafayette Ron Hubbard, Lénine, Carlos Castaneda, Adolf Hitler, Fidel Castro, Elisabeth Teissier, et plusieurs guides pratiques ("Comment se faire des amis"; "Comment développer les talents qui sommeillent en vous"; "Comment acquérir une mémoire infailible", etc.).....

Trouvons également six volumes signés Robert R. Robert (éditions "la Pensée Universelle") d'environ deux cents pages chacun, oeuvre intitulée "Big-Book" et sous-titrée "Le Grand Livre de Xénu le Tout-Puissant", ainsi qu'un livre de Robert Graysmith intitulé "Le tueur du Zodiaque" (voir liste détaillée ci-après).(...)

Ne repérons rien d'autre pouvant se rapporter directement ou indirectement à l'affaire Captain Zodiac. (...)

Les flics sont furax. Robert Robert allait faire l'objet d'un complément d'enquête poussé. Il avait été placé sur écoutes durant deux semaines, après la perquisition infructueuse de 91, et puis on avait laissé tomber - manque de moyens et d'effectifs, vive la police française. Diane jure, excédée. Ce type est un véritable démon, il les a formidablement baisés. Un dessinateur est en train d'établir un portrait-robot du mystérieux visiteur décrit par le pauvre Jésus, qui regrette amèrement son initiative - oh fan des pieds, quel con je suis, je me l'étais bien dit, non il ne faut pas que tu ailles parler aux condés, mais j'y suis allé quand même, vé, j'en étais sûr que ça finirait dans le pâté.

* * *

À Aix, Croizette dirige le topo sur Robert Robert. De Paris, Leboeuf et Phitiviers ont été dépêchés à Wasquehal, Nord, lieu de naissance du gourou, et ont mis la main sur une de ses soeurs. On a ainsi pu reconstituer une partie de l'itinéraire du lascar. En avant: né en 38, père Ramon Robert, ouvrier dans les filatures aujourd'hui décédé, mère chômeuse, tapineuse occasionnelle comme ses deux soeurs aînées, quatre frères délinquants, tous en taule actuellement, dont un pour meurtre. Enfance sordide dans la banlieue de Roubaix, où il se taille une jolie petite réputation, bagarreux, fouteur de merde, racketteur, voleur à la roulotte, etc. Adolescent bien connu du commissariat local, ce n'est que parce qu'il est mineur qu'il échappe aux sanctions pénales. En 59, le voilà majeur et il semble s'assagir: il essaye de s'engager pour l'Algérie. Mais le médecin militaire diagnostique une paranoïa sévère, le réforme et préfère l'envoyer quelques mois en observation à l'H.P. Il y reste deux ans, au cours desquels il se trouve impliqué dans une histoire sordide de vexations sexuelles sur son camarade de chambre, qu'il avait pris comme souffre-douleur. D'autre part, il semblait avoir bloqué sur la guerre d'Algérie et aimait à se faire appeler "Capitaine" par les autres malades. De 61 à 68, on le retrouve taxi à Paris - c'est à cette époque qu'il a pu rencontrer Gaston Munoz, taxi lui aussi, le seul emploi connu du clodo. Il fricote aussi avec les scientologues. En 68, il abandonne son boulot pour rejoindre les groupuscules maoïstes qui espèrent la révolution. Il anime des "groupes d'action" et se prend pour un leader. Les R.G. le fichent. Après les événements, il monte une communauté dans le Berri. L'expérience dure jusqu'en 75, où Robert, devenu gourou sous le nom de "Max", est condamné pour attentat à la pudeur sur mineur. De 80 à 84, après un bref passage dans les couloirs du quotidien Le Point du Jour, le voilà qui embarque à bord d'un bateau affrété par un groupe écologiste. À cette occasion, il séjourne quelques mois aux États-Unis. De retour en France, il devient animateur radio. Viré, il fonde en 85 le Centre de Thérapie Expérimentale, une association 1901 qui bénéficie depuis 87 de généreuses subventions. À noter que Robert-Max-le-Chevalier avait été entendu à deux reprises dans la cadre de l'enquête: par Christian Bourrin et Brigitte Figoni d'abord, puis par l'inspecteur

principal Jean-Paul Navarin et son adjointe Diane Artémis. Une première perquisition n'avait rien donné, aucun indice n'ayant permis de l'impliquer dans l'affaire Zodiac. Il s'est évanoui dans la nature, mais son signalement a été communiqué à toutes les frontières, et il pourra difficilement quitter la France. Sans doute se terre-t-il dans la région car il n'avait que deux ou trois heures d'avance sur nous, et les routes sont hyper quadrillées. On va continuer de fouiller son passé à fond, histoire de s'habituer à l'oiseau, et chercher où il pourrait avoir envie d'aller.

* * *

Le commissaire Muller entre sans frapper dans le bureau de son ex-camarade de fac Serge Alexandre. Serrement de mains manucurées, salut Serge ça va bien, et toi chef ? Le journaliste s'excuse de n'avoir pas pu se déplacer, mais on prépare un spécial Warhol, tu comprends, je peux vraiment pas bouger. Bien sûr Serge, chapeau ton bureau, toujours la grande classe, tiens tu t'es racheté un Buren ? Ca, ah ouais un cadeau de qui tu sais, excuse il faut que je passe un coup de fil vingt secondes. Muller s'assoit et attend patiemment que le rédac'chef ait donné et reçu 7 ou 8 appels en cascade et se soit entretenu simultanément avec une douzaine de personnes entrant et ressortant de la pièce comme des abeilles dans un moulin. Enfin, Serge fait demander au standard qu'on ne le dérange plus durant une demi-heure, croise les pieds sur son bureau, s'allume un n-2, et commence à parler. Autrefois, c'est dingue, il a bien connu le dénommé Robert Robert - quoiqu'il n'ait plus eu de ses nouvelles depuis une quinzaine d'années. Ils s'étaient rencontrés en 68, sur les barricades. Le type, malgré un extérieur banal et même plutôt sale si on y regardait de près, avait un charisme certain, et ses talents d'orateur et de meneur d'hommes étaient incontestables. Il s'était choisi un nom en cas de guérilla urbaine: Max - en hommage au lider Maximo. Quand la révolution tourne court, il se rabat sur un nouveau projet, bien symptomatique de l'époque: monter une communauté. Il se fait prêter une propriété dans le Berry par un gosse de riche connu pendant l'occupation du théâtre de l'Odéon, et une poignée de camarades - dont Serge - l'y accompagne pour vivre à la mode écolo intégriste: bouffe macrobiotique, séances de méditation, ateliers poterie, tissage et macramé, élevage de chèvres, émaux, causeries philosophiques et politiques à la veillée, group-sex, bref toute la panoplie. La communauté vivote du fruit de ses ventes sur les marchés. Bientôt arrivent d'autres adeptes. Au plus fort du succès de Max, on comptera jusqu'à une cinquantaine de fidèles. Au bout de deux ans, Alexandre commence à se rebiffer: il en a marre de l'autoritarisme de Robert-Max, qui s'affirme comme le chef suprême alors que le groupe était parti sur le principe de l'autogestion. Pourtant, curieusement, les autres membres semblent accepter le statu quo. Max s'est solidement imposé comme gourou, et nul ne songe à remettre en question les théories pourtant fumeuses qu'il a élaboré concernant la vie en collectivité, ni ses délires mystiques fortement influencés par la Scientologie et diverses philosophies orientales. Tout en sortant d'un tiroir quelques photos jaunies où l'on reconnaît Robert en poncho et espadrilles bariolées, Alexandre explique qu'il a

quitté le groupe après une engueulade avec ce personnage qu'il n'arrivait plus à prendre au sérieux. Trois ans après son départ, la police investit la ferme pour vérifier si les rumeurs de pédophilie qui circulaient autour de la communauté étaient fondées: il faut croire qu'elles l'étaient bien un peu, puisque Max fut inculpé de détournement de mineur pour avoir eu des rapports avec le fils d'une de ses adeptes, consentante d'ailleurs. Très branché cul, Robert était un misogyne insupportable - et pourtant les filles du groupe le vénéraient. Il passe trois ans en prison, durant lesquels Serge, revenu de sa période beatnik, s'embarque dans la création du quotidien qu'il dirige encore aujourd'hui. À sa sortie de taule, voilà que l'ex-gourou se pointe au journal, qui vient juste de commencer à paraître. Il prétend que son séjour en prison l'a transformé et qu'il a réglé ses petits problèmes sexuels. La détention l'a marqué physiquement: il est encore plus rabougri qu'avant, et son visage est ridé. Par pitié, Serge lui confie des petits boulots, notamment au service de l'expédition du courrier. Mais ça ne suffit bientôt plus à Robert, qui s'est mis en tête de faire publier des articles qu'il écrit pendant le boulot, ce que Serge refuse obstinément - pas fou. Il a compris depuis longtemps que ce pauvre type est dénué de tout véritable talent, et ses papiers ne sont rien d'autre qu'un fatras de stupidités mystico-philosophiques. Mais Robert se fait pressant, il tient à être publié. Jusqu'au jour où il finit par comprendre que jamais Alexandre ne passera ses articles. Pour se venger, il colle de mauvaises étiquettes sur les paquets qu'il est chargé d'expédier, colporte des ragots, sème la zone entre les services, sabote le boulot et essaye de fomenter une révolte contre le pseudo système dictatorial qui régit le journal. En 1980, Serge annonce donc à Robert Robert qu'en dépit de leur vieille amitié, il le fout à la porte. La décision n'a pas été facile à prendre, mais bon. Lorsqu'il comprend que c'est irrévocable, ce qui prend un certain temps, Robert explose. On le vire ? La vérité, c'est qu'on veut arbitrairement l'empêcher de s'exprimer, voilà ! Mais attention, Robert n'est pas n'importe qui, que non. Un jour, le monde entier saura qui il est. Et ce jour là, lui, Alexandre, regrettera de l'avoir viré comme un malpropre. Mais ce sera trop tard, bien trop tard. D'ailleurs on ne le renvoyait pas, c'était lui qui quittait une entreprise qui trahissait ses idéaux sur l'autel de la rentabilité. En 1980, Serge pèse déjà quatre-vingt-quinze kilos pour 1 mètre 85. Et si la violente réaction de son ex-camarade l'a d'abord surpris, il sait que Robert, qui est très lâche, n'en viendra pas aux mains. Confortablement carré dans son gros fauteuil, il le laisse vociférer un moment, en se disant que bon sang, se débarrasser de ce type est une profonde nécessité: il est encore plus cinglé qu'il en a l'air, et pourtant il en a tellement l'air, que c'est pas possible de pas s'apercevoir tout de suite qu'il est complètement cinglé. Mais à ce point, bon sang, il ne l'avait foutre pas imaginé. Serge attend patiemment la fin de la diatribe, jusqu'au moment où Robert, en pleine remontée d'adrénaline, se met à insulter sa mère. C'en est trop pour le rédac'chef qui pose son Monte-Cristo sur le bord de son bureau, remonte les manches de sa chemise rayée, se lève, empoigne Robert et le raccompagne manu militari jusqu'à la porte devant la rédaction médusée. La dernière fois que Serge a entendu parler du lascar, ce devait être en 84. Il lui avait passé un coup de fil à son domicile, en pleine nuit. Tout fier, et visiblement raide bourré, l'ex-gourou se vantait

d'animer une émission de radio qui faisait un carton. Serge se souvient que l'émission s'appelait "Le Cavalier de la Voie Lactée", ou "Le Chevalier du Tonnerre", un truc burlesque dans le genre.

* * *

Diane est venue voir Guy Morel, neveu de Mireille, la fondatrice aujourd'hui décédée du Centre de Thérapie Expérimentale. Le jeune homme, dentiste à Gardanne, la reçoit dans son cabinet entre une carie et une couronne, et répond sans se faire prier. Robert Robert, il le connaît, et il ne l'apprécie guère. Voilà ce qui s'est passé à l'époque, mademoiselle: ma tata était une vieille originale. Figurez-vous qu'elle s'était découvert sur le tard une passion pour l'ésotérisme, les choses de l'au-delà, enfin vous voyez le genre. Insomniaque, elle passait ses nuits à écouter la radio. C'est comme ça qu'elle s'est entichée d'une espèce d'escroc qui animait une émission sur Cabotine FM, Guy s'en souvient très bien, car la tantine n'arrêtait pas de chanter les mérites de ce type extraordinaire, qui avait sans doute des pouvoirs magiques, vu qu'il arrivait à soulager les gens rien qu'en leur parlant. Elle lui écrivait des lettres, lui racontait sa vie, et patali et patala. Vous allez rire, elle le prenait pour la réincarnation de Jésus-Christ, c'est dire si elle avait un grain, la Mireille - bon, elle se sentait seule depuis la mort de son mari. Un jour, le gars en question, Robert Robert, s'est fait virer de la radio. La tante lui a proposé de l'héberger, puisqu'il était dans les ennuis. Le Robert s'est donc incrusté chez elle un moment, et il a réussi à la convaincre de créer une association pour aider les jeunes en difficulté et mettre en application ses théories psy. Bonne comme le bon pain, Mireille s'est empressée de mettre à sa disposition sa grande propriété des Goudes. Là où ça s'est gâté, c'est quand elle est tombée malade. Parce que ce bandit de Robert s'est débrouillé pour la convaincre sur son lit de mort de modifier son testament en sa faveur. C'est comme ça que la superbe villa a échappé aux héritiers, malgré leurs tentatives pour faire annuler le dernier testament. C'est quand même dégueulasse, vous trouvez pas madame, d'abuser comme ça de la crédulité d'une personne âgée ? En tous cas, quand elle est décédée, on a été carrément spoliés de ce qui nous revenait de droit. Au fait mademoiselle, pourquoi la police s'intéresse-t-elle à Robert ? Je vous demande ça parce que peut-être, s'il a fait quelque chose de mal, on pourrait témoigner et du coup on pourrait récupérer la maison.

* * *

Max est dans son bungalow, étendu sur son lit, songeur et mélancolique, les yeux rougis. La table est encombrée de dessins, d'articles de presse et de photos de son jeune ami au visage angélique, le seul amour de sa chienne de vie. Il caresse et embrasse des portraits de David éparpillés à ses côtés. Son chouchou, smack, son Roméo, son bichounet à lui, biz-biz snif, son chaton qu'il chérissait tant. Fuckin' life.

En 1984, un gros chalutier était amarré au quai du bassin 7 du port autonome de la Joliette à Marseille. Baptisé "Guardian-Of-The-Seas", il appartenait au groupe écologiste Greenland, et abritait l'unique studio de Cabotine FM, une radio expirate. Robert Robert avait passé deux ans à bord en qualité de cuistot, pendant une expédition autour du monde censée sauver un certain nombre de grosses baleines du sadisme des japonais. Quand le voyage avait pris fin, Robert avait fait du charme au couple qui dirigeait le bateau et la station, Yolande et Herricka, tant et si bien qu'elles avaient fini par lui accorder non seulement une cabine à l'année - avant, il dormait dans une cambuse avec quatre pue-des-pieds -, mais surtout, une place d'animateur sur la tranche de deux à cinq heures du mat, celle avec un auditeur et demi. Il appela son émission "Le Chevalier des Étoiles", ça sonnait bien... Et voilà que contre toute attente, la mayonnaise prit: le truc se mit à bénéficier assez vite d'une petite écoute - petite mais notable pour la région, surtout en pleine nuit. Le principe était archi simple, puisqu'il s'agissait, entre deux disques, de prendre à l'antenne des auditeurs que l'on invitait à raconter ce qu'ils avaient sur le coeur. Tout et n'importe quoi et des fois ça déménageait sec. Caché sous le mystérieux pseudonyme du "Chevalier des Étoiles", Robert prodiguait ses judicieux conseils, à grand renfort de considérations psycho-ésotériques bien senties, et les névrosés insomniaques étaient chaque jour plus nombreux à téléphoner. Il y avait même des fans. Comme Mireille, la vieille totoche, qui appelait tous les deux jours son Chevalier chéri pour se plaindre de ses salauds d'enfants qui l'avaient abandonnée. Le Bègue aussi c'était un drôle de coco, avec ses peines de coeur et sa copine muette. Une fois, le Chevalier avait réussi à le faire parler normalement à l'antenne, ça avait beaucoup fait pour son prestige. Et puis, il y avait le gamin de la clinique, le gosse tout fou qui entendait des messages venus de l'espace depuis sa chambre capitonnée, et qui appelait une fois par semaine pour raconter ses conversations avec Dark Vador... David Lamaury, ce putain de génie.

Allez, c'est pas le tout. Faut survivre, rien que pour les emmerder, et tous les baiser une fois de plus. Max s'arrache à son plumard pour aller s'asseoir devant la table de camping, gonflé à bloc. Zou, il attrape son crayon, le taille d'un geste rageur et ouvre un gros cahier d'écolier titré:

"La Fabuleuse Odyssée de Captain Zodiac, Immortel et Invincible", par Robert R. Robert, Chevalier des Étoiles.

Ce sublime acte littéraire, son Grand Oeuvre, restituera à David la lumineuse gloire qui lui est due et les fera communier pour les siècles et les siècles, bordel de ses couilles.

* * *

La responsable de Cabotine FM entra comme une furie dans le studio au moment où Le Chevalier envoyait La Bombe Humaine de Téléphone. La bombe humaine, c'est toi, elle t'appartient, juste à côté du cœur tu en seras la fin, la bombe humaine c'est toi, et ainsi de suite. La gérante de la station écumait: malgré ses précédents avertissements, ce dingue de Robert continuait à passer à l'antenne des auditeurs complètement siphonnés. L'un d'eux venait juste de déblatérer en direct les pires insanités nazies et eugénistes pendant un quart d'heure, et c'était insupportable. Loin de le calmer, ce dangereux de Robert avait fait en sorte que le type aille le plus loin possible, jusqu'à l'odieux: avant l'intervention de Yolande et de sa compagne Herricka, l'auditeur fanatique avait appelé à des pogroms, et suggéré qu'on finisse une bonne fois le boulot d'Adolf, hein Chevalier. Le standard de la radio était saturé d'appels outrés, le scandale assuré, et l'incident ferait très mauvais genre lorsqu'on discuterait avec les autorités des réattributions de fréquence. D'autant que ce n'était pas là le premier dérapage inqualifiable de Robert. Alors pour lui, c'était la porte. Tu dégages, pauvre malade, on t'a assez vu. Robert se leva, pâle et tremblant. Ainsi on voulait l'interdire d'antenne ? Pour de bon ? Cette garce de petite salope de gouine bourgeoise de Greenland de ses couilles le jetait ? Alors que son émission cassait la baraque ? Ça ne se passerait pas comme ça, you fucking bitch. Le Chevalier n'était pas de la race des prolétaires que le patronat bâillonne. Il se précipita sur son micro, et commença à protester on the air, prenant ses auditeurs à témoin de l'hallucinante injustice dont il venait d'être victime, lors d'un véritable putsch de république bananière, dans une radio soi-disant libre. Il n'eut guère le temps de développer, vu que l'ingé-son derrière la vitre lui coupa bien vite le sifflet, lançant un live de Santana. Furieux, Robert passa ses nerfs sur le micro, l'arrachant de son support pour le piétiner en poussant des cris de rage. Un vrai macaque hystérique. Yolande lui ordonna de dégager sur-le-champ, vu que des losers dans son genre elle en avait déjà pas mal rencontré, et que là le tableau affichait complet. Sans crier gare - pourquoi l'aurait-il fait ? - Robert la gifla. Yolande laissa échapper un cri aigu. L'ingé-son entra dans le studio, estomaqué, on appelle les flics ? Évitant habilement un coup de pied d'Herricka, le Chevalier quitta la pièce et fila se claquemurer dans sa cabine, où il se mit à tout casser et desceller, menaçant de s'ouvrir la gorge si on ne lui laissait pas son émission bordel de salauds, je vous tuerai tous, tous, maudits bâtards. Il n'en fit évidemment rien. Le lendemain, on le vit sortir de sa cabine car il avait faim. On l'attrapa une cuisse de poulet au bec, et on le balança sur le quai avec son baluchon en ignorant ses malédictions - selon lesquelles le Guardian finirait coulé par le fond suite à une intervention divine.

Yolande Bataille est aujourd'hui responsable des variétés et divertissements sur FT1. Elle n'a jamais revu Robert Robert, confie-t-elle à Muller, elle ne sait pas ce qu'il est

devenu et elle s'en tape le coquillard. Comme le commissaire lui explique la création du Centre des Goudes, elle hausse les épaules. Ça ne l'étonne pas. Ce malade n'était bon qu'à ça: manipuler les pauvres types. C'était un paranoïaque mégalo, très dangereux. Elle s'en souvient bien car c'est la seule personne de qui elle ait jamais reçu une gifle. Elle ne lui a pas pardonné. Au fait, Muller a-t-il vu sa nouvelle émission, "Soupe Populaire", à 20 heures 40 ? 65 pour cent de PDM pour la première, un spécial rétro avec Dave et Garcimore.

* * *

En voiture dans la CX diesel perso de Loubignol, Diane, Navarin et Croizette franchissent l'entrée de la Villa Dolorosa, surveillée par deux flics en civil. Comme Croizette s'étonne de la faiblesse du dispositif de protection, Loubignol explique, ahem, que c'est lui qui l'a fait lever, pour ne pas perturber son ami. Croizette l'engueule, outrée. C'est elle qui commande dans cette affaire, et Loubignol n'a pas à intervenir. Georges est soupçonné comme d'autres du meurtre de son fils, et il a des comptes à rendre à la justice. Le dispositif doit être rétabli illico. Loubignol hoche la tête, ses sueurs reparties de plus belle, bien sûr madame le juge, si j'avais su que ça vous embête à ce point, ahem, nous arrivons. Au loin, près du patio entourant la piscine, monsieur Hecquet taille des massifs à l'ombre des pins parasols. Sa femme accueille les visiteurs et les conduit au salon, où monsieur Lamaury et maître Hiamuri les attendent. Georges ne prend pas la peine de se lever et salue la compagnie d'un mouvement de tête - petit sourire triste à l'attention de Loubignol. Croizette démarre, c'est au sujet de Léon Martel, monsieur Lamaury. Allons bon, qu'est-ce qu'il a fait Léon, demande Hiamuri, sur la défensive comme de juste. La juge le rembarre, monsieur Lamaury est en état de parler, je vous prie de limiter vos interventions, maître. Georges hausse les épaules. Il est pas là, Léon, il est parti en congé annuel, qu'est-ce que vous lui voulez ? En congé annuel où ça, monsieur Lamaury ? Nous avons besoin de lui parler. Monsieur Lamaury n'en sait fichtre rien, son garde du corps n'est nullement tenu de justifier ses allées et venues privées. Diane poursuit sur un ton plus diplomatique, monsieur Lamaury, nous voudrions savoir dans quelles circonstances vous avez connu Léon Martel. Il est probable que votre fils David ait aussi été l'assassin de la jeune Hélène Michel, en 86. Or monsieur Martel, détective privé à l'époque, travaillait pour la famille Michel. Étonnant dans ces conditions que vous ayez pu sympathiser, nous trouvons, ajoute Navarin histoire de faire remarquer sa présence. Hiamuri propose à son client de ne pas répondre. Loubignol se racle la gorge en sortant un mouchoir pour s'éponger le front. Georges se décide à parler d'une voix rauque: il n'a rien à cacher, eh bien oui mesdames et messieurs, Léon et lui se sont connus à cette occasion en effet, et il n'y a rien de bizarre à cela. Dans le cadre de son enquête, Léon avait interrogé tous les propriétaires du voisinage. Il est donc venu à la Villa Dolorosa, et ils ont eu une longue conversation autour d'un verre. Léon en avait marre de passer son temps à courir après les fugueuses, et à tenter de coincer les épouses et maris volages. Hasard de la vie, Georges

cherchait à ce moment-là quelqu'un pour organiser sa protection rapprochée. Il en parla à Léon, qui finit par accepter après quelques jours de réflexion. Voilà. Aucun mystère là-dedans. Georges donne volontiers l'adresse de Léon, qu'il loge dans un studio des Cinq Avenues, à Marseille. Croizette aborde maintenant la question Max-Robert. Georges avale une gorgée de Gilbey's en haussant les sourcils, interrogatif: désolé, il ne connaît absolument pas de Robert Robert, ni de Max, ni de Chevalier. Ce sont les médias qui lui ont appris l'existence de ce type, il était loin de s'imaginer que son fils pouvait être lié à un gourou. Le silence retombe, pesant. La juge met fin à l'entrevue. Dans la voiture, on échange ses impressions. Tous d'accord, même Loubignol: Georges n'est pas net, il est bien trop profondément stressé. Mais d'un autre côté, argue Loubignol, après de pareilles épreuves, il y a quand même de quoi se faire du mouron, bon sang de bonsoir. Horripilée, Croizette lui ordonne de cesser de soutenir systématiquement Lamaury, faute de quoi elle fera un rapport et il lui en cuira. Qu'il se contente de conduire et de transpirer en fermant son caquet. Pour l'instant, il faut mettre la main sur ce Léon Martel.

* * *

Georges est monté à l'étage retrouver Léon. Il lui raconte que les flics le cherchent, et qu'ils sont en train de rouvrir le dossier Hélène Michel - ils sont excités mais ne peuvent rien prouver. Ils ne savent pas que Léon dispose de sa chambre à la Villa. Ils ne savent pas plein de choses. Georges s'assoit sur le lit de l'ex-détective en soupirant, tiens, sers moi un gin, ou une bière, ouais une bière ça ira. Tu as vu le bout de film, Léon, allez, me charrie pas, tu peux tout me dire, je sais que tu l'as regardé, j'en aurais fait autant à ta place, c'est humain, alors écoute-moi Léon parce que maintenant c'est le grand déballage, on va jouer au jeu de la vérité tous les deux, mon vieux Léon: Anjélica n'est jamais morte dans un accident de voiture, tu savais ça ?

Anjélica était crucifiée dans la Maison des Sorcières, chevilles et poignets maintenus par des bracelets de cuir aux extrémités de la grande croix de Saint-André. Ses yeux étaient couverts d'un bandeau noir, et une balle de caoutchouc de même couleur profondément enfoncée dans sa bouche faisait office de bâillon. Elle était nue, transpirait, et son corps pâle et amaigri était constellé de traces de coups, zébrures rosâtres et hématomes violacés. Au bout de ses seins étaient accrochées des pinces crocodiles argentées, prolongées de chaînettes au bout desquelles pendaient des poids de plomb. Les derniers invités étaient partis, mais Georges et Russel n'avaient pas joui, et voulaient continuer la fête, puisque - comme aimait à plaisanter le docteur avec l'homme d'affaire - il faut battre ta femme pendant qu'elle est chaude. Georges alla chercher la caméra Super-8 dans le placard de la pièce d'à côté, l'installa sur son trépied, et commença à filmer son compère, qui s'était emparé d'une cravache pour cingler méthodiquement les seins en pomme d'Anjélica. Puis Russel décida de changer de position et Georges

arrêta la caméra pour économiser la pellicule, deux minutes trente à vingt-quatre images/seconde, c'est peu. Il regarda le docteur détacher Anjélica de sa croix, l'amener au centre de la pièce, lui lier les chevilles à une barre d'écartement, et lui passer au cou un collier de chien clouté. Elle était belle avec tout ça, Georges bandait à mort, comme toujours au cours de ces parties privées qui apportaient un sacré piment à sa vie. Le docteur menotta les poignets de l'actrice et les accrocha à une chaîne qui tombait du plafond. Un ingénieux système de treuil activé par des poulies et des contrepoids lui permettait d'étirer au maximum les bras de la belle, qui se trouva bientôt suspendue à quelques centimètres du sol. Il passa une corde dans le collier, la fit passer entre les jambes d'Anjélica, la corde bien prise dans la fente du sexe épilé, et alla la fixer à un piton prévu à cet effet. Enfin il remplaça les poids aux seins par des plus gros. Elle mordit la balle à la déchirer, et des larmes apparurent au coin de ses yeux. Le docteur se recula pour la contempler, satisfait de son oeuvre. Ainsi harnachée, le moindre mouvement provoquait d'effroyables et supposées délicieuses douleurs. La respiration d'Anjélica s'était accélérée. Russel lui recouvrit la tête d'un masque de cuir, regarda Georges, qui hocha la tête en signe de consentement, et s'en alla choisir tranquillement sur le mur garni d'accessoires une batte plate, sorte de grosse raquette de latex noir. On allait voir si cette garce saurait rester immobile tandis qu'il s'occuperait d'elle. Il ne voulait pas voir les poids remuer au bout des tétons, sinon il cognerait plus fort. Georges avala sa salive, le souffle court, et remit la caméra en marche.

Chapitre 9

11 JUILLET 92

Max se tortille sur sa chaise - il a la taupe au guichet, putain ça presse - en rédigeant la dernière lettre du Captain. Pas la peine de se casser le cul, en majuscules au marqueur rouge, là, ça ira. Il la placarde sur l'intérieur de la porte du bungalow. Il imagine leurs têtes, à ces crétins de flics quand ils entreront, et il ricane. Allez, zou, d'abord se soulager, et puis prendre le sac marin, le pistolet et la pochette de l'agence de voyage. Cassos, c'est l'heure d'aller récupérer le chef-d'oeuvre. En bermuda, chemise hawaïenne, lunettes miroir et casquette de surfeur, il se dirige vers le Chappy parké à proximité de l'entrée du centre naturaliste. En chemin, il croise Igor Creuzot et sa femme, écrevisse tous deux. Salut l'ami, on te voit jamais au sauna - tu vas à Leclerc ? Max émet un pet en guise de réponse.

* * *

Navarin et Croizette accueillent Diane pour le petit déj, au bar "les Deux Garçons", sur le cours Mirabeau. L'inspecteur jette un oeil admiratif sur les quilles de la petite - pas souvent qu'elle est en robe et c'est bien dommage, elle devrait se mettre en valeur, pourquoi pas utiliser ses charmes avec les témoins et les suspects, sûrement qu'ils causeraient plus volontiers, ouaf ouaf. Croizette approuve, c'est vrai que ça lui va bien à Diane, elle devrait essayer le tailleur, avec les cheveux relevés par exemple, et puis un peu de maquillage ne fait pas de mal, on peut être flic sans faire abstraction de sa féminité - poil au nez, ponctue Navarin, en verve aujourd'hui. Diane sourit en s'installant à table. On attend le serveur et la juge procède à un petit bilan afin d'organiser la journée:

Primo: Grâce à la vidéo de l'enterrement, Jésus a formellement identifié Léon Martel comme le type passé au CTE le 09/07/92.

Deuzio: Ce même Martel reste introuvable. Son domicile marseillais est inoccupé, il n'y a pas remis les pieds depuis dix jours, et selon la concierge il y séjourne rarement.

Tertio: l'assassin de David n'est toujours pas identifié, et l'on va à nouveau interroger Georges Lamaury et sa fille Pauline.

Quarto: côté Robert, les barrages routiers et contrôles ne donnent rien. Évaporé, une fois de plus. On s'est décidé à diffuser un avis de recherche international et à faire appel à la presse.

Quinto: côté David, les flics continuent de retracer son parcours, chaque jour apportant confirmation du pire: 29 victimes au moins depuis l'époque Rambo, avec le bébé du TGV...

- 30, renchérit Diane, toujours convaincue qu'il faut compter le meurtre d'Hélène Michel, en 86. Aujourd'hui, la jeune flic compte interroger l'acteur Albin Dulong: c'était un intime de la famille, amant d'Anjélica à en croire la rumeur. Peut-être pourra-t-il apporter une lumière intéressante sur cette femme, sur les rapports qu'elle entretenait avec David, et sur les Lamaury en général. Croizette sourit, OK Diane, allons-y, on va tout remuer, déplacer les meubles, soulever les tapis, chercher les choses qui se cachent derrière les choses puisque c'est ce qui vous intéresse. Je ne sais pas ce qui finira par sortir de votre jolie petite tête, mais mon petit doigt me dit - non Jean-Paul, l'auriculaire - que ça ne peut pas être mauvais. Le coup du cimetière, on s'en souvient tous, pas vrai ? Navarin écoute à peine, il mate méchamment le serveur en train de distribuer des cafés au monde entier sauf à eux, et ça l'énerve - putain mais qu'est-ce qu'il fout, ce loufiat, excusez-moi les filles, mais moi sans mon café j'suis bon à rien, celui-là je vais aller te le chercher par la peauduc. Croizette poursuit en regardant Diane dans les yeux: menez-donc vos petites affaires comme vous l'entendez, je vous couvre. Vous voulez aller à Nice interroger Dulong, OK, allez-y. Vous voulez connaître les histoires de fesse de la maman de David ? OK, renseignez-vous comme vous le pourrez. Vous vous intéressez à la petite Michel ? OK, allez-y à fond, et prouvez-nous que David l'a bien assassinée. Je vous laisse libre d'agir selon votre instinct, parce que je crois en vous. Pour ma part il me suffit d'avoir Jean-Paul sous la main pour la coordination du travail de routine - merci Edith, hep garçon on est vivants - on s'occupe de trouver l'assassin de David, on coince Robert, et vous, vous furetez où bon vous semble dans les poubelles de la famille Lamaury. Navarin a réussi à choper le bras du serveur qui passait par là en les ignorant. Il lui colle sa carte tricolore sous le nez, aboyant: hé, Marcel, on voudrait bien s'en j'ter un p'tit, c'est possible ou faut t'envoyer un fax ?

* * *

On sonne chez Pauline et Francis. Police criminelle, ouvrez siouplâit. La jeune femme obtempère et découvre les silhouettes contrastées des inspecteurs Leboeuf et Pithiviers, venus pour un complément d'information sur son emploi du temps le jour de la mort de son frère, eh oui mamzelle, encore. Pauline s'efface pour les laisser entrer, vous arrivez juste, demain on rend les clés. Meubles emballés, caisses de bibelots, l'ambiance est au déménagement. Francis est sorti chercher des cartons. Pauline explique: ils ne supportent plus les regards suspicieux des voisins, les lettres et les appels menaçants des corbeaux qui les tourmentent depuis que la presse a révélé qui était David. Cette atmosphère est malsaine pour la petite, ajoute-t-elle en désignant le landau dans lequel sommeille Angèle. Elle approche des chaises et propose un café aux deux limiers qui s'empressent d'accepter - avec une goutte de calva dedans, pourquoi

pas, merci mamzelle. Elle apporte du pain, du beurre et de la confiture, et étale tout ça sur la table, disposée à collaborer avec la police, puisqu'il s'agit de retrouver l'assassin de son petit frère. Tandis que Leboeuf rallonge son caoua d'une bonne lichette à 48, Pithiviers démarre en se beurrant un toast: mamzelle, les collègues s'activent à Marseille pour mettre la main sur le meurtrier de David, et sur le complice du Captain aussi. Mais nous on nous a demandé de tout revérifier, alors on revérifie tout. Il faut vous dire que ça commence à râler très fort au ministère, précise Leboeuf, y aurait des sanctions et des mutations dans l'air, et même au plus haut niveau, ouh là. Pauline s'assoit entre eux et leur répète avec tristesse ce qu'elle avait déjà dit au commissaire Loubignol et à Diane Artémis: quand elle s'est réveillée à la Villa, le 4 juillet vers 10 heures, David était déjà mort. Elle l'a appris en fin de matinée par son père, lui-même informé par le commissaire Loubignol. Non, elle n'avait jamais eu vent de l'existence du dénommé Robert. Elle savait bien que David avait plus ou moins essayé de s'intégrer à divers groupuscules, mais elle ignorait qu'il ait pu tomber sous l'emprise d'un type pareil - qui l'aurait poussé à commettre ces crimes atroces. Les larmes lui montent aux yeux et elle se prend le visage dans les mains. Snif. David avait été traumatisé par la mort de leur mère, il avait pourtant été bien soigné par le docteur Russel, un fameux médecin. Lui pourrait dire combien son frère était un gentil garçon dans son enfance. Personne n'aurait pu prévoir une telle accumulation d'horreurs, personne. Les flics s'essuient la moustache et quittent les lieux. Si c'est pas malheureux. Une belle fille comme ça. Pauv' petite, sa vie foutue, tous ces morts, tout ce malheur, ah là là. Il y a des jours où même un flic blindé est ému, soupire Leboeuf en remontant en voiture. Et réciproquement, ajoute Pithiviers en plongeant la main sous le siège, à la recherche de la gourde de Ricard.

* * *

Dans son bureau à la Villa, Georges découpe au cutter la toile du Soutine, afin de la sortir de son cadre pour la glisser dans un carton à dessin. Ça le rend malade de s'en séparer, surtout dans des conditions pareilles, filer ce chef-d'oeuvre à cette ordure de Robert, dieu sait ce qu'il va en faire. Pas grand chose, rigole Russel, personne ne sera assez fou pour la lui acheter, allez Georges, prends les choses du bon côté, il aurait pu te demander une fortune, tu t'en tires à bon compte en te débarrassant de cette croûte. L'homme d'affaire transpire tout l'alcool qu'il a déjà ingurgité dans la journée et s'éponge le front d'un revers de manche. Cette croûte, t'en as de bonnes Philip, six patates, et Robert nous tient, et toi autant que moi, alors merde, arrête de faire le beau et redescends sur terre - oh mais qu'est-ce que j'ai fait au bon dieu, mais pourquoi pourquoi toute cette histoire, putain, vingt ans que c'est fini, vingt ans, j'ai assez payé, non mais qu'est-ce qui lui faut encore à l'autre enfoiré là-haut, ma femme et mon fils je lui ai donné, merde alors, mais j'en étais sûr, je le savais, toujours on les trimballe ses foutues casseroles, et un jour tout finit par te péter à la gueule, c'est exactement ce qui est en train d'arriver, Philip tu réalises pas qu'on est dans le pire des

merdiers, la fin des haricots, j'te dis, allez tiens, je me sers un gin. Il fait un pas en direction du frigo-bar, mais Russel s'interpose. Stop. Ça suffit, Georges, tu ne boiras plus une goutte ce matin, tu es complètement pétié et tu me fais chier. Arrête de pleurnicher comme un gosse, et écoute-moi... Calé dans un fauteuil, Léon s'efforce de rester impassible en se tripotant les doigts, faisant craquer ses phalanges. Il n'a jamais aimé ce pétié de médecin à l'accent bizarre. Trop prétentieux ce type, avec son galure de frimeur, arrogant, puant, toujours à donner des leçons à tout le monde comme s'il détenait la vérité universelle - non mais pour qui il se prend ce Tartuffe ? Debout près de la porte se tient Eugène Gaviaud. Rigoureusement immobile, le jardinier fixe le bout de ses bottes de caoutchouc d'un air absent. Il relève la tête et sourit imperceptiblement quand le docteur s'approche et lui pose la main sur l'épaule. Georginet, tu sais que j'ai autant confiance en mon brave Eugène que toi en ce vieux Léon. Examinons les choses. Robert veut que Léon lui remette le Soutine. Problème: la Villa est surveillée, et Léon est recherché. Eugène l'accompagnera donc dans sa voiture, discrètement bien sûr. Planqué aux alentours du lieu d'échange, il pourra s'assurer que tout se passe comme prévu, et veiller au grain. Putain, Philip, tu dérailles ou quoi, bondit Georges, Robert a dit seul, s'il repère Eugène c'est la fin des haricots, c'est un malade ce type, et Léon risque sa peau dans l'histoire, pas question, on fait comme Robert a dit, merde... Le docteur ne bronche pas: on n'a pas le choix, et on fera comme il dit, lui. Ce pauvre Georges est trop bourré pour être lucide, il est infoutu de dominer ses émotions, et c'est désormais le docteur Philip Russel qui prend la direction des opérations. Comme tu l'as dit, Georginet, on est tous les deux cette galère, et il s'agit de la jouer fine si on ne veut pas finir derrière les barreaux. Et si ça te plaît pas, c'est le même tarif, désolé mon vieux. Léon fait craquer à nouveau ses phalanges.

* * *

Au volant de sa 104, Eugène adresse un signe amical aux deux civils qui surveillent l'entrée de la Villa Dolorosa. La voiture s'engage sur la départementale, direction Aix et l'autoroute. Tout s'est bien passé, ces idiots de plantons ne se sont douté de rien. Il s'allume une Boyard, accoudant négligemment son bras gauche à la fenêtre, autoradio sur Nostalgie, la radio des morts. S'agit de mener à bien la mission que lui a confiée le professeur. Sur ce coup-là plus encore que sur les autres, le jardinier sait qu'il n'a pas le droit à l'erreur.

Mais qu'est-ce qu'il fout ce con ? Plié en quatre dans le coffre, Léon n'en peut plus. Il a chaud, d'horribles courbatures lui font un mal de chien et l'odeur d'essence lui file la nausée. Il tient entre ses mains moites le Soutine dans son étui cartonné. Cette histoire de chantage ne lui dit rien qui vaille. Bon sang, depuis la mort du même, les choses prennent une tournure déplaisante et les nouvelles donnes se succèdent trop vite pour lui laisser le temps de calculer. Apprendre que son patron a autrefois tué sa femme ne lui pose pas de problème moral - ce n'était en fait qu'un accident - et Russel en était responsable. Toutefois, le fait qu'il ne lui en ait pas parlé plus tôt l'a un peu

vexé. Comme si Georges pouvait avoir des doutes sur sa loyauté, lui qui quelques années plus tôt abandonnait tout, honneur et amour-propre en particulier, pour devenir son employé. Lui qui avait dissimulé des preuves, charrié des valises, rendu mille et un services. Après ces six années passées à travailler pour lui, Léon en était arrivé à se persuader que l'homme d'affaire était devenu plus un ami qu'un patron... Aïe, il se tourne sur le flanc pour chasser une crampe. Putain, vingt minutes qu'on roule, on est sortis de la ville, et ce con d'Eugène ne s'arrête toujours pas, il le fait exprès ou quoi ? Ce type non plus, Léon ne peut pas le blairer. Il n'a jamais compris quel espèce de tandem le jardinier formait avec le docteur. Pff. Léon pense à cette putain de roue de la destinée, et il a comme un sale pressentiment, une oppression sous la sixième côte. Et si le Robert pétait les plombs ? Vu le bonhomme, ça pouvait s'envisager. Léon se dit que ce serait moche, peuchère, de crever en été, juste avant le prix de l'Arc de Triomphe. Il sent la voiture qui ralentit, puis s'arrête. Bruit de clé, lumière aveuglante, Léon s'extirpe du coffre. Regard noir sur Eugène, qui ricane bêtement. J'allais étouffer, Bonne Mère, Gaviaud tu me fais cagner.

* * *

Suivez-moi monsieur l'inspecteur, monsieur Borel vous attend. Navarin entre dans le bureau, au second étage du bel immeuble dix-neuvième qu'occupe le siège local du Parti Socialiste, et la secrétaire se retire. Laurent Borel lui serre vigoureusement la main, asseyez-vous commissaire oh pardon, inspecteur - mais ça viendra sans doute, haha - alors, que puis-je pour vous ? Navarin se cale dans un fauteuil. C'est à propos du CTE des Goudes, lance-t-il négligemment. Du quoi ? Le centre de Thérapie Expérimentale, monsieur Borel. Le responsable politique ne voit pas de quoi il s'agit. Eh bien figurez-vous monsieur Borel que c'est un organisme assez singulier, auquel le Conseil Régional accorde chaque année de conséquentes subventions - et cela étonne la justice. Borel émet un petit rire sec. Le Conseil subventionne tous les ans de très nombreuses associations, et, honnêtement, le nom de celle-ci ne lui évoque rien. Bien monsieur Borel, alors je vais vous rafraîchir la mémoire, parce que là où ça se corse, c'est que cet établissement était surtout, en fait, la base provençale du Captain Zodiac, alias David Lamaury, et de son complice monsieur Robert Robert. Borel a un petit mouvement de recul qui fait crisser le cuir de son fauteuil. Navarin continue: en clair monsieur Borel, comment se fait-ce que ce Centre, probablement dirigé par un maniaque et plus proche de la secte que de la MJC, ait pu bénéficier depuis cinq ans de considérables crédits publics ? That is the question, comme dirait l'autre. Borel, un peu crispé, se lève et va chercher un gros dossier étiqueté "Jeunesse-Culture" dans la bibliothèque qui occupe la moitié de son bureau. Alors là inspecteur, Captain Zodiac pas possible, le CTE des Goudes, vous dites ? Borel tourne nerveusement les pages de son classeur, maintenant que vous m'en parlez, inspecteur, il me semble que cela me revient. Ah, voilà, nous y sommes, alors oui, effectivement, c'est vrai, oui oui, une subvention annuelle, alors ça c'est assez extraordinaire, une secte dites-vous, Captain Zodiac ? Oui, monsieur Borel,

répond Navarin en s'emparant du classeur. Le secrétaire fédéral revient s'asseoir. Je vais vous dire sincèrement, inspecteur: cet endroit, je ne savais même pas ce qu'on y foutait. Vous ne pouvez pas imaginer le pognon qu'on distribue à droite et à gauche - enfin, façon de parler haha, ahem - alors on ne peut pas enquêter de manière approfondie sur chaque destinataire de fonds. En ce qui concerne cet organisme, j'ai aidé à lui faire voter des crédits, tout simplement parce qu'un ami me l'avait demandé:

Aix, le 27/11/86.

Mon cher Laurent, Pourrais-tu examiner avec bienveillance le dossier de Monsieur Robert Robert, directeur du Centre de Thérapie Expérimentale des Goudes lors d'une de vos prochaines réunions ? Cet homme effectue depuis des années un remarquable travail de réinsertion auprès de jeunes en difficulté, et il me semble important de l'aider dans son action. (...) Il me paraît que 600.000 francs annuels de subventions lui permettraient d'étendre son action et de développer d'ambitieux programmes, dont nous pourrions récolter les fruits, auprès des médias par exemple. (...)

Au plaisir de te revoir. Venez-donc dîner un de ces soirs à la Villa, Ségolène et toi.

Amitiés,

Georges Lamaury.

* * *

15 heures. Plage des Salins-de-Giraud, en plein coeur des vacances. Ses lunettes miroir sur le nez, Robert est installé sur une serviette, incognito parmi les touristes. Il reconnaît la lourde silhouette de Léon Martel qui slalome entre les corps dénudés. L'ex-détective s'arrête devant lui, et lui balance le carton à dessin. Le Chevalier en vérifie le contenu et se lève, satisfait. Léon demande l'original du film. Robert se recule tranquillement de quelques pas, fouillant dans ses affaires. Il donne à Léon une bobine de film super-8, enveloppée dans un sachet plastique. Et voilà, régulier, pas vrai ? Léon jette une oeillade assassine à ce sournois de Robert. Qu'est-ce qui prouve que t'en a pas fait une copie ? Robert rigole, hahaha, tu l'as dit bouffi, rien ne le prouve, faut m'faire confiance, et c'est tout. Allez tchao, et salut à ton seigneur et maître. Au moment où les deux hommes se séparent, un coup de feu retentit. Derrière le gourou, un vacancier s'écroule. Cris, panique sur la plage, très vite les touristes se mettent à courir. Léon, figé, ne comprend pas. Le carton sous le bras, le Chevalier se jette sur le sable alors que retentit un second coup de feu. Léon ouvre de grands yeux, ahuri, sa main droite cherchant son calibre. Localiser le tireur... Eugène ! Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? Le Chevalier s'est relevé, nuage de sable, et a sorti son flingue de sous sa chemise hawaïenne. Enculés de bande à Lamaury. Un putain de traquenard. Mais on ne piège pas le Chevalier ! Prends ça dans le lard, gros con. Max tire à quatre reprises dans le ventre de Léon qui s'effondre en gémissant, puis se relève et détale à toutes jambes en

fouillant le Soutine dans son sac... À cinquante mètres de là, Eugène enrage d'avoir manqué son coup, mais il peut encore sauver les meubles. Dans l'hystérie générale, il se dirige vers le corps inanimé de Léon, ramasse la bobine de film et disparaît, se fondant dans la volée de moineaux des baigneurs terrifiés.

* * *

Diane s'est assise discrètement sur un praticable, dans un coin du plateau où l'on s'apprête à tourner le 427ème épisode de "La Famille Tartignole", dans un décor de clinique approximative. En régie, Chotard, le réal, se plaint au micro du maquillage d'Albin, qui a encore tourné. L'acteur pousse des cris d'orfraie, dis-donc Jean-Bat' comment ça "encore", c'est pas sa faute à Albin si cette petite maquilleuse est nulle et si on le tartine de produits bon marché, d'habitude son maquillage tient le coup, il a une peau parfaite, Visconti le lui disait toujours. Mais oui Albin, bien sûr, tu n'es pas en question - bon les enfants on supprime ce plan, j'en ai rien à péter d'toutes manières, on change d'axe, allez me chercher les doublures lumières, et vérifiez-moi le make-up des guest, on a encore douze minutes à mettre en boîte. Quelques instants de pause pour les acteurs, ouf. Un assistant va causer à l'oreille d'Albin, qui rejoint Diane en affichant le large sourire qui a fait de lui la vedette des pubs "Émail-Diamant". Enchanté de vous revoir mademoiselle, félicitations pour votre passage à la télé, vous êtes très photogénique. Mais allons boire un verre dans ma loge, vous n'avez pas attendu trop longtemps ? Bien sûr que non, monsieur Dulong, c'est très intéressant à observer, quel beau métier vous faites. Oh, vous savez, au bout de trente-cinq ans de carrière, forcément on n'a plus l'enthousiasme des débuts. Enfin, il faut bien vivre... Savez-vous que j'ai joué avec Visconti ?

* * *

Conseil de guerre dans le cabinet du docteur, au deuxième étage de la clinique, où Eugène vient d'arriver avec de foutues mauvaises nouvelles: il y a eu embrouille professeur, Robert a flingué Martel sur la plage, et s'est barré avec la peinture. Eugène, qui attendait dans la voiture comme convenu, n'a rien pu faire. Georges s'effondre, il en était sûr, snif, les carottes sont cuites, plus qu'à tirer l'échelle putain Philip, tout est fini il faut que tu réalises toi aussi... Russel masque, mais il paraît bigrement soulagé quand Eugène sort de sa poche la bobine Super-8: mission accomplie quand même, hein professeur. Le docteur s'empare du film, qu'il tourne et retourne entre ses doigts. Intérieurement, il se félicite une fois de plus du dévouement de son vieil Eugène, qui est décidément le meilleur des chiens de garde. C'est un demeuré, mais il prend parfois des initiatives d'une surprenante lucidité. Russel se tourne vers Georges, calme-toi mon vieux, sérieux les problèmes: Léon est-il mort ? Si oui, comment expliqueras-tu sa présence là-bas quand il sera identifié ? Si non, que va-t-il raconter aux flics ? Georges, au bord de l'attaque, se bouffe la peau des doigts - longtemps qu'il n'a plus d'ongle à

ronger. Léon ne dira rien, Philip, Léon c'est un ami, un vrai, et puis Robert le tient lui aussi, s'il survit - pourvu qu'il survive - il ne lâchera rien de rien. Mais putain, pourquoi Robert lui a-t-il tiré dessus, je t'avais dit qu'il fallait pas envoyer Eugène, je suis sûr que cet imbécile s'est fait repérer. Eugène nie énergiquement en se tournant vers son patron, alors là pas du tout qu'il s'est fait repérer, bien planqué qu'il était, assurément professeur. Signe de tête apaisant de Russel, bien sûr Eugène, Georges déraile, ce n'est qu'un faible. Arrête tes simagrées, Georges. On en a vu d'autres, et on s'en est toujours sortis. Parce qu'on est malins, respectables, intouchables. Tu es trop mou de la tête, voilà ton problème. Trop émotif. Les flics n'ont aucune preuve contre toi. Rien contre nous, rien qui tienne devant un tribunal. Ils ne savent rien.

* * *

Ah, l'air marin, les embruns iodés, ce magnifique ciel nocturne constellé d'étoiles. Le Chevalier se balade sur le pont du Napoléon, un ferry en route pour la Corse, incognito parmi 1785 touristes. Il a changé de look, c'est rien de le dire: adieu barbe de Jésus-Christ et chevelure sur les épaules, il s'est rasé, coiffé en brosse avec des favoris, et porte de grosses lunettes de myope, taxées discrétos à un vieux alors qu'il réservait son billet. Ses joues sont gonflées par un peu de coton, et il s'est décoloré en blond oxygéné. Il a un bras en écharpe, comme s'il se l'était cassé, une astuce empruntée à l'excellent Ted Bundy, très bon pour la confiance, et pratique aussi pour planquer une arme, au cas où. Il est libre Max, siffle le Chevalier en s'accoudant à la rambarde pour scruter la voûte céleste et ces millions de petits soleils lointains qui fascinaient tant le Petit Scarabée. Trop injuste qu'il soit mort si vite, putain de salauds qui l'ont tué. Surtout que Max avait prévu des tas de trucs, pour rendre la Légende encore plus magnifique: si tout avait continué normalement, par exemple il serait devenu riche à millions. Il aurait attendu dix ans - le temps de prescription légale pour les crimes - et alors il serait revenu en pleine lumière, il aurait fait fabriquer des pin's, des casquettes et des tee-shirts de Captain Zodiac qu'il aurait commercialisés depuis une société installée dans un paradis fiscal - les îles Caïman, ça sonnait bien. Sans compter les déguisements du Captain que les gosses auraient commandé pour la Noël. Il avait déjà commencé à dessiner les maquettes, potassé le merchandising, et tout. Enfin, râpé tout ça, mais pas grave, n'y pensons plus - et peut-être que ça n'aurait pas été si facile, avec cette foutue crise économique. Le Chevalier laisse échapper un soupir nostalgique. Qui sait, si ça se trouve, le Petit Scarabée est en train de livrer de nouvelles batailles, là-haut, aux côtés de Dark Vader. Ou alors, il est devenu une étoile pour de bon, et elle doit briller de mille feux putain cette étoile, partout dans le cosmos qu'elle doit rayonner, les autres doivent être jalouses. Oh David, je t'aimais tu sais. Allez, s'agit pas de pleurer, suffit comme ça, penser à l'avenir plutôt. 80.000 balles en poche c'est pas mal, le barbouillage à fourguer - une petite fortune sûrement - et on se refera une gueule et une vie au soleil, peinarde dans un pays miséreux. Et un jour, le Chevalier reviendra. Pour tous les baiser encore et leur montrer qu'il est toujours le plus fort. Il ne sait pas encore ni quand ni

comment ni où ni avec qui, mais il reviendra les baiser, oh ça oui, car il les hait trop ces maudits chiens bâtards.

* * *

Dîner aux chandelles au Negresco, ambiance drague, fallait s'y attendre. Diane rigole, incapable d'empêcher Albin de remplir à nouveau sa coupe de champagne. L'acteur est un vieux beau, une chochette maniérée, mais il est plutôt marrant. Tout le repas, elle l'a écouté déblatérer sur les difficultés de son métier - solitude de l'artiste, faux amis, harcèlement médiatique, embrouilles amoureuses avec telle ou telle, etc - attendant le moment de pouvoir parler de la famille Lamaury. Si elle s'ennuyait ferme au début, pas dupe de ce ringard, elle a fini par se détendre. À nouveau, la voilà qui rit de bon coeur, sympa en fait Albin, plein d'humour, très lucide sur lui-même en fin de compte, un bon point. Curieusement, elle n'est pas insensible à ses charmes. C'est vrai que c'est un beau mec, enfin, en tout cas il l'était - il en a fait rêver des nanas. Profitant d'un bref silence entre deux anecdotes sur le monde sans pitié des saltimbanques de luxe, elle se lance: et si on parlait un peu d'Anjélica Lamaury ?

* * *

Jeanne Montaigu entre dans l'hôtel particulier dix-huitième, à quelques centaines de mètres des bâtiments de la clinique Sainte-Juliette, dont seules les terrasses apparaissent derrière la haie de cyprès qui marque le domaine privé du docteur Russel. Elle vient juste de finir son service. Elle accroche sa blouse d'infirmière au portemanteau Arts-déco et entre dans le grand salon. Le docteur, en compagnie de Georges et d'Eugène, s'affaire autour d'un projecteur Super-8 sorti du grenier. Elle s'étonne, amusée à la perspective d'une soirée ciné-club, mais Russel la rembarre: file dans la chambre Jeanne, c'est une soirée entre hommes. Elle ressort, après avoir murmuré un timide "ah, d'accord Philip", et le docteur ferme la porte à clé derrière elle.

Bon, allez, moteur, on va se mater cette saloperie, vas-y Eugène, envoie-nous ça. Le jardinier éteint la lumière, et enclenche sur play. Début de la projection, longue amorce noire, suspense... Sur l'écran installé devant la cheminée apparaissent les premières images: les visages bien connus de Laurel et Hardy. Damned ! En fait du Film, les trois hommes se retrouvent devant un banal court-métrage pour cinéphiles nostalgiques. Georges et Russel se regardent, consternés, n'osant y croire, tandis que la pellicule continue de défiler dans la machine. Finalement, passant le reste du film en accéléré, ils acquièrent une pénible certitude: ce bordel de nom de dieu de fils de pute de Robert les a bel et bien baisés !

* * *

Pardon, Daniel, oh pardon. Sous la douche, dans la salle de bain de la suite d'Albin, Diane se maudit. Elle se maudit d'avoir été aussi conne, d'avoir cédé aussi facilement, bref, d'avoir couché avec Albin, mais qu'est-ce qui lui a pris, punaise de punaise, c'est la première fois que ça lui arrive dans sa vie, la première fois un premier soir - comme une salope, une vraie salope qu'elle est. Elle se frictionne vigoureusement, partout où il a posé ses mains, pouah. La douche lui fait du bien, elle dessoûle un peu, elle était d'équerre, il l'a forcée à boire toute la soirée - allez je t'en prie, arrête tes conneries ma fille, pas d'excuse, tu t'es faite sauter, et à quoi ça t'avance ? Ouais, bien sur, tu pourras dire aux copines - lesquelles, d'ailleurs ? - tu sais, Albin Dulong, oui Albin Dulong quoi, eh bien... Une vraie midinette, histoire de s'être tapée une vedette on dira. Conne. Elle sort de la baignoire et attrape une serviette. On se calme. Bon, et maintenant ? Il n'a raconté que des banalités affligeantes sur la famille Lamaury, oui il a eu une aventure avec Anjélica, et après ? Bien avancée la fille, rien appris de nouveau. Bon allez, pas question de passer la nuit ici. Elle s'enveloppe dans le drap de bain et retourne dans la chambre.

Qu'est-ce qui lui prend à celui-là ? Albin sanglote silencieusement, la tête enfouie dans l'édredon. Elle vient s'asseoir sur le lit et lui pose une main sur l'épaule. Elle se demande si c'était si fort que ça - c'est vrai que c'était pas mal. Albin se redresse brusquement pour se réfugier dans ses bras... Entre deux hoquets, il confesse de but en blanc que non seulement il était fou amoureux d'Anjélica, mais qu'en plus de tout c'est lui le vrai père de David, il en est sûr. Heureusement que Diane est assise. Elle appuie doucement le visage de l'acteur contre sa poitrine, parle Albin, ça te fera du bien. Des trémolos dans la voix, l'acteur se laisse aller: depuis le suicide de David, il est rongé par le remord. David a-t-il jamais su que Georges n'était pas son vrai père ? À l'époque de leur liaison, Anjélica était déjà mariée, et le fringant jeune premier pas très chaud pour assumer un enfant illégitime qui l'aurait sûrement embarrassé dans sa carrière. Pourtant, snif, si Albin l'avait reconnu ce pauvre chou, et s'en était occupé, ça n'aurait jamais tourné ainsi, il n'y aurait pas eu toutes ces dizaines de jeunes filles mortes, ni ce pauvre David mort, ni même cette chère Anjélica non plus... Diane ne pipe mot, d'ailleurs pas besoin puisqu'Albin continue de se soulager: un malade ce Georges, avec ces soirées dans le souterrain de la Villa Dolorosa. Quel souterrain ? Sous la piscine, une salle de SM. SM ? Sadosmaso ? Oui, comme tu dis. Diane laisse échapper un soupir. Sentiment furtif assez jouissif: parce qu'elle a couché avec Albin, elle va en apprendre peut-être bien plus qu'elle n'en attendait. Aspect inattendu du métier... Georges Lamaury organisait régulièrement de petites orgies à la Villa Dolorosa. Des soirées, comment dire, spéciales, avec esclaves à poil, bondage, et, hum, tout le toutim. Que du beau linge. Albin lui même ne dédaignait pas descendre certains samedi soirs dans le souterrain, où l'on venait assouvir ses fantasmes entre vieilles pies régionales. Honnête, il ne cache pas avoir toujours eu un faible pour les sauteriers perverses et les partouzes sympa... À la Villa, le docteur Russel était généralement le maître des cérémonies, c'est lui qui fixait les punitions. Ça allait loin, des fois. Et puis un soir, Albin assista à une soirée à laquelle participait une fille manifestement débile mentale, ou droguée, et pas

forcément consentante. C'était vraiment trop hard, ça l'a traumatisé. Le docteur l'avait amenée. Gling, gling dans la tête de Diane, les petits rouages tournicotent à toute berzingue, le tableau s'éclaircit un peu. Albin poursuit, lessivé, voix brisée, sanglots de plus belle: oui, Anjélica participait aux soirées, elle était même devenue l'esclave attitrée du docteur... Des années après le décès de l'actrice, Albin a appris que David souffrait de troubles du comportement, et était régulièrement interné à la Clinique Sainte-Juliette. Une fois, il était allé lui rendre visite, pour un anniversaire. Le pauvre gosse avait l'air franchement bizarroïde, schizo au dernier degré. Albin s'étonna du fait qu'une unique infirmière, d'ailleurs très gentille, s'occupât de lui. On le rassura: le docteur Russel veillait tout particulièrement sur David - sauf que, précisément, ça ne lui disait rien qui vaille, à Albin. Oui, David a été soigné par Russel lui-même, et pendant longtemps. Gling, gling, les pièces du puzzle se mettent à bouger, à la recherche de leur place dans le paysage... Albin se calme un peu maintenant, il s'essuie le visage d'un revers de main, pfou, des années que tout ça le torture. Et c'est encore plus affreux depuis qu'il sait que ce pauvre gosse était le tueur en série - et il le sait depuis un moment déjà. C'est Pauline qui lui avait confié ses doutes, il y a environ un an. Vite convaincu, et dévoré par la culpabilité, Albin avait décidé de faire payer Georges. Après tout, c'était lui le premier responsable, ce père indigne qui avait laissé dégénérer son fils. Plutôt que d'avertir la police, l'acteur avait joué au corbeau, expédiant des informations anonymes à un journaliste marseillais, René Naldini, dont il avait repéré les articles haineux sur Georges. Albin lui donnait des pistes, cherchez la femme, je lui ai dit. Naldini aurait peut-être fini par démasquer Georges, qui sait. Mais au lieu de ça, il a subitement arrêté d'écrire ses fameux billets d'humeur pour s'occuper de la chronique gastronomique du journal. Et puis il est mort, écrasé par une voiture...

Albin ne parle plus. Il s'est endormi comme une bûche. Diane ne va pas tarder, trop de champagne, trop de sang, toutes ces horreurs. Fermant les yeux, elle se laisse emporter par des images de cryptes, de chaînes et de morts violentes, dans sa tête ça se multiplie à l'infini comme entre deux miroirs, ça se mélange avec ce qu'elle n'a pas oublié de ses rêves, ça tourne, ça tourbillonne, et elle tombe, happée, petite Alice passant de l'autre côté - dernière image: la baraque foraine d'un montreur de monstres, roulements de tambours, grandes lettres jaune d'or luminescentes qui dansent devant ses yeux sur un fond de musique dzim-boum:

LOVELY
LAMAURY
FAMILY
12 JUILLET 92

LE PROVENÇAL

LÀ PLAGE TRAGIQUE

C'est à l'heure de la sieste que la plage des Salins a été le théâtre d'un drame digne des plus sanglants westerns-spaghetti. Selon les premiers témoignages, un individu non-identifié aurait ouvert le feu à la carabine depuis le pont du Grigou en direction de deux hommes en pleine conversation. Le tireur, manquant sa cible, atteignait mortellement le jeune Gérard V., de Thiers. Tandis que la peur gagnait la plage, se propageant à la vitesse d'un incendie par temps de mistral, l'homme à la carabine faisait feu à nouveau, manquant une nouvelle fois son but sans cette fois, grâce au ciel, blesser qui que ce soit. C'est alors que l'un des hommes visés, un barbu vêtu d'une chemise multicolore, sortait d'un sac de plage une arme de poing et tirait à son tour, en direction de l'homme avec lequel il discutait, le blessant grièvement avant de prendre la fuite. Quant à l'homme à la carabine, des témoins le virent descendre sur la plage au pas de course, y récupérer un sac en plastique et disparaître, profitant de la panique générale. (...)

Jusqu'à quand pourrons-nous supporter cette violence qui, jour après jour, marque de son empreinte sanglante jusqu'aux plus nobles paysages de notre littoral ? Faut-il croire que la police a renoncé, et que nos garrigues et nos champs de lavandes sont abandonnés aux barbares ? Non, messieurs les criminels, nous ne vous laisserons pas faire.

DERNIÈRE MINUTE

La fusillade des Salins n'est peut-être qu'un avatar de l'affaire Captain Zodiac. En effet, selon nos informations, les deux "hommes de la plage" ont été identifiés. Et on se perd en conjectures. En effet, le "barbu" serait Robert Grobert, un éducateur marseillais en cavale que l'on soupçonne d'avoir été le complice du tueur décédé (v. photo). Quant au second individu, il s'agirait de Mr Léon Martel, garde du corps de... Georges Lamaury. Et voilà qu'à nouveau ce nom est évoqué dans une affaire de meurtre sanglant. Léon Martel aidera-t-il les policiers à y voir plus clair ?

* * *

Loubignol parcourt d'un oeil fatigué les deux notes que les collègues de l'I.G.S. viennent de lui faire parvenir. Pauvre commissaire, que de soucis - comme si cette putain d'affaire Lamaury ne suffisait pas. D'après les boeufs-carottes, Jean-Claude Bourgeonnier, inspecteur spécialisé attaché au Service d'Identification Anthropométrique, bien connu pour ses sympathies extrémistes, était l'indic de "Combat pour la France". Il tuyautait plus ou moins régulièrement d'autres canards, plus par conviction idéologique que par appât du gain, d'ailleurs. D'autre part, de trop

nombreuses zones d'ombre autour des entrées d'argent sur les comptes de Brigitte Figoni, alias la Cagole, laissent à penser qu'elle aurait couvert certains délinquants contre rétribution - plus pour l'appât du gain que par conviction idéologique cette fois. On conseille une mise à pied temporaire jusqu'à plus ample informé.

* * *

Le commissaire Muller aurait bien besoin d'un Partagas, mais il sait que Coquat, le directeur de cabinet du ministre de l'Intérieur, ne fume pas. Et Coquat est déjà de mauvaise humeur. Qu'est-ce que c'est que ce sombre foutoir, Muller ? Après Rambo, Zodiac et le scandale Lamaury, voilà que ce complice vous échappe, et qu'en plus il participe à une fusillade au cours de laquelle deux vacanciers innocents sont envoyés ad patres ? Nom de Dieu Muller, que signifie ce pataquès cauchemardesque ? Savez-vous que le ministre en a assez d'être la risée de ses collègues tous les mercredi matin ? Savez-vous que le Président fulmine, qu'il s'appête à sévir ? Savez-vous qu'on me demande votre tête sur un plateau trois fois par jour ? Muller s'éclaircit la gorge. Voyons, monsieur le directeur de cabinet, on a fait le maximum. Le tueur est mort juste avant que nous le coincions, c'est pas de chance je vous l'accorde, mais je ne pouvais quand même pas mettre tous mes hommes sur ce coup là, vous comprenez bien. Quant à Robert, s'il nous a échappé - pour le moment - c'est surtout à cause des carences des locaux. Enfin Coquat, vous savez bien, depuis le début ils traînent les pieds, Loubignol est comme cochon avec Lamaury, ceci explique cela... Vous ne vous en tirerez pas en débinant vos collègues, Muller. Nous voulons des résultats. Nous voulons que cesse cette violence dantesque, que les citoyens bronzent en paix et que l'Intérieur remonte dans les sondages. Bouclez-nous cette affaire qui pue la mort, Muller, avant que le ministre ne se décide à accrocher vos roublinoles à côté de sa légion d'honneur.

* * *

De retour de Nice, Diane retrouve Croizette et Navarin au chevet de Léon en salle de réanimation à l'hôpital d'Arles, parmi quelques flics locaux, médecins et infirmières. Le blessé est inconscient, sous perfusion. Tout le monde est perplexe devant les circonstances de l'agression. Ça sent le chantage et la remise de rançon foireuse. Diane apprend que les Pédés sont en train de perquisitionner chez Martel. Navarin jette un oeil suspicieux sur le teint brouillé de sa camarade.

JOURNAL TÉLÉVISÉ DE 13 HEURES, TEXTE PROMPTEUR J.M. PICART.

MESDAMES ET MESSIEURS BONJOUR ET BON APPÉTIT SI VOUS ÊTES À TABLE. LA FUSILLADE DES SALINS-DE-GIRAUD DANS LES BOUCHES-DU-RHÔNE QUI A FAIT UN MORT ET DEUX BLESSES GRAVES EST VENUE CONFIRMER QU'EN DÉPIT DE LÀ MORT RÉCENTE DE DAVID LAMAURY

L'AFFAIRE ZODIAC EST LOIN D'ÊTRE CLOSE. EN EFFET SELON LES TÉMOIGNAGES RECUEILLIS L'UN DES PROTAGONISTES DE LÀ FUSILLADE SERAIT ROBERT ROBERT ÉDUCATEUR MARSEILLAIS QUE L'ON SOUPÇONNE D'AVOIR ÉTÉ LE COMPLICE DE DAVID LAMAURY. À L'HEURE OU L'OPINION MANIFESTE FACE À CE DÉFERLEMENT DE VIOLENCE UN ÉCOEURÉMENT CROISSANT ET AVANT DE TRAITER DU RESTE DE L'ACTUALITÉ JE REÇOIS EN COMPAGNIE DE PATRICE CARRÉ EN DIRECT SUR LE PLATEAU DE FT1 MONSIEUR DOMINIQUE FILIPPI MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

JEAN-MARIE PICARD: Monsieur le ministre, bonjour.

DOMINIQUE FILIPPI: Monsieur Picard, monsieur Carré, bonjour, et bonjour aux français qui nous regardent.

PATRICE CARRÉ: Monsieur le ministre, comment expliquez-vous l'accumulation de revers que subit la police sur cette affaire, comment expliquez-vous son incapacité, par exemple, à mettre fin aux agissements d'un individu qu'elle a pourtant identifié, bref comment se fait-il qu'il semble impossible de mettre un frein à la violence ?

D.F: Il y a plusieurs questions dans votre question, mais je ne me déroberai pas, car je crois que ces questions méritent des réponses. Cependant, je voudrais tout d'abord si vous le permettez, revenir un tout petit peu en arrière. Lorsque je suis arrivé au ministère de l'Intérieur, les chiffres de la criminalité étaient (...) avons réussi à inverser cette tendance, c'est un résultat concret, les statistiques le (...) ne faut pas que l'arbre cache la forêt non plus, monsieur Carré, bref, je crois qu'il fallait le dire, et par ailleurs les français le savent bien. En ce qui concerne l'affaire Zodiac, les français ne doivent pas se laisser gagner par la panique (...) exceptionnellement compliquée, le commissaire Muller bénéficie encore de notre entière confiance, et nous ne doutons (...) le second d'Europe dans sa catégorie, les français doivent le savoir, et d'ailleurs je sais qu'ils le savent.

P.C: Au vu des sondages, il est permis d'en douter, monsieur le ministre.

D.F: Vous savez, monsieur Carré, les sondages, les statistiques, hein, on peut leur faire dire bien des choses.

P.C: C'est vous qui le dites, monsieur le ministre. Et que répondez-vous aux rumeurs de démission vous concernant ?

D.F: Monsieur Carré, je ne réponds pas aux rumeurs, mais je vous répondrai que ces rumeurs ne sont que des rumeurs.

* * *

EXTRAIT DU RAPPORT DE PERQUISITION DE L'INSP. ROBERT CARLOTTI CHEZ M. MARTEL.

"(...) À 9h45, après avoir ouvert la porte avec l'aide du serrurier mandaté, l'inspecteur Gérard Kapikian entre le premier dans l'appartement de Mr Martel.

C'est alors qu'il trébuche sur un fil d'acier tendu en travers du couloir, et tombe sur une planche à clous disposée de façon à blesser tout individu pénétrant dans la pièce. Appelons les services médicaux, et attendons l'arrivée des spécialistes mandés en renfort, l'appartement pouvant avoir été piégé par son locataire en d'autres endroits.....

Après un premier examen, n'ayant trouvé aucun élément ni document susceptible d'intéresser l'enquête, procédons à un rapide sondage acoustique des murs, et constatons dans le mur ouest de la chambre la présence probable d'une ancienne cheminée.....

Derrière le placoplâtre, découvrons à 11 heures 30 un sac de sport contenant:

- un dossier rempli de divers documents manuscrits ou tapés à la machine, intitulés: "H.M 86".

- une robe de couleur jaune, marque Nouf-Nouf, taille 36, emballée dans un plastique.

- une feuille de papier dans une poche transparente portant l'inscription manuscrite suivante: *"Puisque tu n'es pas là, je pars avec David dans sa villa à Aix. L.N"*.

Croizette, Diane, Navarin et les Pédés déjeunent d'un sandwich au commissariat d'Aix en parcourant le rapport de perquis. Martel avait réuni dans un dossier les notes qu'il prenait à l'époque de son enquête pour les parents Michel. Il avait découvert que l'assassin d'Hélène était David Lamaury. Deux pièces à conviction: un mot signé de la main de la jeune femme, et la robe qu'elle portait le jour de sa disparition, retrouvée par Martel au domicile marseillais de David, en 86. Question: pourquoi Léon a-t-il étouffé la vérité ? Réponse de Diane: son silence a été acheté par Georges. Elle enchaîne sur les révélations d'Albin, qui est sans doute, scoop, le vrai père de David. Elle parle des soirées SM organisées par Georges et dirigées par le docteur Russel, l'histoire de l'esclave malade mentale, les infos à René Naldini, la mort accidentelle du journaliste, etc. Voilà donc un nouveau personnage, Russel, qui pourrait avoir son importance dans le tableau. Croizette tape du poing sur la table, marre de tout ça, que des pourris dans cette affaire. Primo, on va commencer par se renseigner sur ce docteur. Que Diane s'en occupe, elle peut aller l'interroger. Selon les deux plantons chargés de surveiller la Villa Dolorosa, Georges et le psy se fréquentent beaucoup ces temps-ci, il faut éclaircir leurs rapports. Deuzio, ça c'est pour Gérard et Robert, on peut aussi se renseigner sur ce journaliste écrabouillé par une bagnole. Troizio, pardon, tertio, je veux qu'on me renforce encore les contrôles et barrages routiers, et qu'on me ramène Robert par la peau des couilles. Navarin en laisse tomber la Marlboro qu'il s'allumait peinard. Vous énervez pas Edith, sa binette est dans tous les kiosques et avec une tronche pareille il ne passera pas au travers. Gérard Kapikian prend la parole, euh, tant qu'on y est alors madame la juge, il y a encore un truc qu'on pourrait vérifier: les circonstances de la mort d'Anjélica Lamaury. Croizette hausse les sourcils: oui, pourquoi donc ? Eh bien, à l'époque madame la juge, commence Gérard, il faut dire que l'enquête a été vite conclue. C'est Loubignol, alors inspecteur à Cassis, qui la dirigeait. Comme le patron

connaissait Anjélica, il savait qu'elle était toujours défoncée aux tranquillisants et à dieu sait quoi, et qu'elle n'hésitait jamais à prendre le volant raide décalquée. Alors bon, pour lui l'accident a été clair. Ni vu ni connu, il n'y a même pas eu d'autopsie. Le corps était carbonisé et méconnaissable, précise Robert.

* * *

Dans la supérette du camp de nudistes, fesses à l'air, Igor Creuzot et sa femme emplissent leur caddie de crackers et d'apéritifs, se réjouissant à l'avance de la petite soirée diapo avec les hollandais du mobil-home d'à côté. À la caisse, tandis que madame transvase les victuailles dans les poches plastiques, Igor remarque une 4L de la gendarmerie garée devant le magasin. Quelques pandores sont en train d'interroger des camarades naturistes. Les Creuzot vont aux nouvelles, curieux. Comme aux autres, on leur présente le portrait-robot du tueur de la plage. Igor reconnaît instantanément les lunettes de mouche et la casquette du camarade son voisin, un type peu causant et plutôt négligé pour un naturiste. Il le connaît sous le nom de Robert Chevalier, monsieur l'agent, il a fait des choses pas légales ?

* * *

Georges accueille les Pédés sur le perron, bonjour messieurs, vous commencez à me les gonfler. Il est au courant, il a écouté les infos, Léon est dans le coma, mais il n'a rien à dire, rien de rien, Léon était un ami, c'est déjà assez dur de le savoir en train de tourner le coin sur un lit d'hôpital. Il en a marre, Georges. Qu'on l'inculpe, qu'on lui reproche des faits précis, qu'on l'accuse et qu'on l'emprisonne, ça le soulagerait, au lieu de s'acharner à lui pourrir la vie. Gérard et Robert insistent, désolé monsieur Lamaury, pas le choix, commission rogatoire de la juge Croizette, juste quelques petites questions. Georges leur tourne le dos et pénètre à l'intérieur de la Villa d'un pas chancelant.

Les Pédés découvrent le salon dans un désordre certain: un écran de projection est dressé devant la cheminée, des boîtes et des bobines de films Super-8 jonchent le sol. Georges pousse du pied une pile de pelloches et s'assoit lourdement dans un divan. Eh oui, comme ces messieurs peuvent le voir, il est dans un trip nostalgique, il se repasse des vieux films de vacances, ça lui fait du bien de revoir ces images de l'époque où sa petite famille était heureuse, et au complet. Il a morflé, dans la vie, nom de dieu, il ne souhaite à personne de déguster comme ça: la mort de sa tendre épouse, qu'il adorait, et puis le destin de son fils, non mais qu'est-ce qu'il a fait au bon dieu, Georges, pour mériter toutes ces saloperies du sort, hein messieurs, est-ce que vous pouvez lui expliquer parce que lui il a renoncé à comprendre. Ces bon dieu de souvenirs, c'est tout ce qui lui reste et basta, tout autour ce n'est que champ de ruines. Bon, allez-y, que voulez-vous savoir, qu'on en finisse. Léon ? Georges secoue la tête en déclinant son emploi du temps:

- À l'heure du meurtre sur la plage, il était en visite chez le docteur Russel. Des tas de témoins l'ont vu à la clinique.

- Georges est incapable de s'expliquer cette agression contre son garde du corps. Léon avait sa vie privée, il jouait, il a pu se trouver impliqué dans un règlement de compte.

- À propos de la rencontre Léon-Robert au CTE, Georges nie énergiquement un quelconque lien, à travers son employé, entre Robert Robert et lui-même. Il répète n'avoir jamais été au courant des relations David-Robert. Russel ?

- Oui messieurs, c'est un ami de longue date. Il a soigné David dans son adolescence, pour de petits problèmes psy, c'est exact. Mais à cette époque, personne n'aurait pu imaginer comment tournerait ce pauvre gosse. Sans doute que rien n'était décelable. David était un peu renfermé, mais comme bien des ados. Georges ne comprend pas comment son fils a pu virer comme ça. Inexplicable. Une maladie génétique, sans doute héritée de sa mère.

Monsieur Lamaury, des preuves matérielles ont été retrouvées chez Léon Martel, accréditant la thèse que votre employé était au courant de la culpabilité de votre fils David pour l'assassinat d'Hélène Michel. Nous voudrions donc savoir... Georges secoue la tête. Plus rien du tout messieurs, ça suffit. Il est fatigué, qu'on lui foute la paix. Il refusera dorénavant de répondre à toute question hors de la présence de son avocat.

* * *

Le docteur Russel est froid et distant, ne cachant pas son agacement d'être entendu par la police dans son bureau à la clinique. Diane frissonne, ce type a un drôle de regard, c'est un pervers, pas de doute. Allons-y. Elle attaque en douceur en lui disant avoir appris que David a fait de longs et répétés séjours à Sainte-Juliette, entre l'été 80 et début 85 - ce qui laisse supposer que ses problèmes étaient relativement sérieux. David aurait sans doute dû être réformé, et Russel aurait pu avertir les autorités militaires, puisqu'il l'a soigné. Or, le dossier médical de David à son incorporation ne mentionne aucun antécédent psychiatrique. Diane veut en savoir plus: de quoi souffrait David au juste, docteur ? Russel l'a laissée parler en regardant le plafond. L'état de David ne l'empêchait nullement de faire son service, mademoiselle. Au contraire, il est des cas où l'armée est une excellente thérapie. David, lorsque le docteur s'est occupé de lui, n'était pas plus déséquilibré que nombre d'adolescents. Il suivait une simple psychothérapie. Il prenait des anxiolytiques légers. Il n'a jamais assassiné ni écorché personne dans l'enceinte de la clinique. Quant au parcours meurtrier du jeune homme, le docteur ne se l'explique pas. Parfois, certaines pathologies extrêmes surgissent sans explication. Chaque individu a ses zones d'ombre, et aucun traitement ne peut les mettre toutes en lumière. L'interphone grésille, on demande le docteur pour une urgence. Il se lève. Désolé mademoiselle, mais je dois m'occuper de mes patients. Il ouvre la porte, l'invitant à sortir - charmante cette petite, mais c'est une saloperie de flic. Sur le seuil, Diane pose la question joker: on m'a dit que vous étiez très proche de la famille

Lamaury autrefois, encore plus que maintenant, et que vous organisiez certaines soirées. Vous pouvez confirmer ? Russel se raidit. Mademoiselle, que signifie cette question ? Je ne vois pas le rapport avec le cas du jeune Lamaury. D'où tenez-vous ces informations ? Aimablement, elle refuse de répondre. Ma vie privée ne concerne que moi, miss, je ne vous demande pas avec qui vous couchez - sourire coupant - ou plutôt avec qui vous ne couchez pas. Au plaisir. Très heureuse d'avoir fait votre connaissance, docteur Russel, et merci de m'avoir accordé ces quelques minutes. Je pense que nous nous reverrons. Il lui claque la porte au nez. Diane serre les poings. Sale type.

Jeanne fait son entrée dans le cabinet. Elle était dans la pièce voisine, et a tout entendu. Russel serre les dents et un rictus mauvais apparaît au coin de ses lèvres. Pourquoi ne s'est-elle pas manifestée plus tôt ? Elle l'espionne, maintenant ? Il n'aime pas ça du tout. Jeanne, un peu intimidée, lui demande pourquoi il a menti à la police à propos de David, puisqu'il sait comme elle que le pauvre gosse était complètement déjanté. Une méchante lueur traverse le regard du docteur. Il sait ce qu'il fait, et n'a de comptes à rendre à personne. Surtout pas à une petite flic trop sûre d'elle. Et encore moins à une pute d'infirmière-chef qui ne doit son succès professionnel et ses privilèges qu'à la façon dont elle se sert de ses fesses. Alors que Jeanne lui foute la paix. Après l'avoir écouté sans mot dire, la jeune femme sort, sans oser claquer la porte.

Pendant ce temps, au hasard des couloirs, Diane a posé quelques questions aux employés, mais personne ne se souvient de David. Sur le chemin du parking, croisant un jardinier occupé à tailler des haies, elle l'interroge à son tour. L'homme - Eugène - répond par monosyllabes en secouant bêtement la tête. Elle comprend qu'elle a affaire à un simple d'esprit, et poursuit sa route... Plus loin, au volant de sa voiture, Jeanne s'apprête à démarrer lorsqu'elle aperçoit l'inspectrice. Mademoiselle ! Diane s'approche et remarque les yeux rougis de l'infirmière. Jeanne bredouille: elle a bien connu David. Elle l'aimait beaucoup, oh c'est si horrible ce qui est arrivé. Le pauvre gosse était vraiment un cas. Elle aurait beaucoup de choses à dire à son sujet, mais le docteur serait furieux s'il apprenait qu'elle parle à la police. Prudente, Diane lui propose un rendez-vous discret en ville le soir-même, et lui laisse sa carte avant d'aller retrouver sa voiture. Elles partent chacune de leur côté.

* * *

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL D'INVESTIGATIONS AU CENTRE HÉLIO-MARIN DES SALINS-DE-GIRAUD:

(...) En présence de Mr Creuzot, pénétrons dans le bungalow numéro 38 du CHM des Salins-de-Giraud. Il s'agit d'un bâtiment préfabriqué d'environ 35 mètres carrés, au milieu d'une parcelle entourée de haies. (...) Inspectons l'unique pièce. Il y règne une odeur incommodante. Constatons que le locataire a défecté sur le sol et sur le matelas avant de partir. Découvrons un carton empli de lettres manuscrites et dessins, ainsi que du papier calque usagé, un grand nombre de stylos, crayons et

accessoires de papeterie. Trouvons dans le coin-cuisine des restes de nourriture, et d'importantes réserves de vivres et d'eau. Remarquons que les fenêtres ont été bricolées de façon à en rendre toute ouverture impossible.....

Découvrons, placardée sur la face intérieure de la porte d'entrée, une feuille de papier sur laquelle nous lisons:

"BONJOUR À TOUS ET À TOUTES. NAVRE DE DEVOIR VOUS QUITTER. CAPTAIN ZODIAC EST IMMORTEL ET IL VOUS ENCULE. SOUVENEZ-VOUS-EN CAR IL REVIENDRA. AIMEZ-VOUS CE JARDIN ? IL EST À VOUS. ÉVITEZ QUE VOS ENFANTS NE S'EN APPROCHENT !"

Après fouille attentive des lieux, ne découvrant aucun indice suspect, nous entamons une inspection du jardin. Mr Creuzot nous désigne un large massif de géraniums et nous affirme avoir vu à plusieurs reprises le locataire en titre s'en occuper avec un soin maniaque et surprenant au vu du reste des lieux. Procédons à un sondage de la terre, et constatons qu'à environ cinquante centimètres de profondeur sont enterrés plusieurs sacs poubelle. L'odeur qui s'en dégage nous laissant supposer qu'il s'agit de restes organiques, mandons le médecin légiste du SRPJ de Marseille, et laissons en l'état.....

Procédons au cloisonnement du périmètre, et aux interrogatoires de voisinage. Selon ces derniers, Robert Robert aurait été vu pour la dernière fois au CHM le 11 dans la matinée. (...)"

ANNEXE AU PRÉCÉDENT RAPPORT

Après premier examen des sept sacs retrouvés au CHM des Salins, nous sommes en mesure d'affirmer:

- les sacs contiennent chacun une tête et une paire de mains humaines. Les victimes étaient toutes des femmes, mortes il y a dix à quatorze mois. Nombreuses marques de sévices infligées ante et post-mortem. Les membres ont tous été découpés de la même main (droite) et avec le même outil (vraisemblablement une scie à métaux). Date des décès à affiner.

À - 20-24 ans - Trauma temporal - Mains portant marques brûlures et coupures - Ongles auriculaire et index droit arrachés.

B - 20-24 ans - Cuir chevelu partiellement décollé Cheveux brûlés - Mains intactes.

C - 22-24 ans - Trauma facial (nez cassé) - Mains portant des marques de lacérations - Pouce gauche à demi sectionné.

D - 20-22 ans - Trauma temporal - Dents n°15, 26 et 25 arrachées - Main droite intacte - doigts de la main gauche fracturés en plusieurs endroits.

E - 24-26 ans - Oreilles arrachées - Mains intactes.

F - 24-26 ans - Nombreuses traces de coupures sur le côté gauche du visage - Lèvres découpées avec instrument denté - Main droite totalement brûlée.

G - 17-19 ans - Oeil gauche crevé - Traces de morsures origine humaine sur lèvres et joue droite - Mains intactes.

Note 1: Vérification en cours des correspondances avec corps découverts le 09/07/91 au barrage de Bimont, puis le 31/07/91 à la gare de Ventabren. Forte probabilité qu'il s'agisse des mêmes personnes.

Note 2: Suite à premier examen du cabanon, croyons pouvoir affirmer qu'aucun des crimes n'y a été commis. Les jeunes femmes ont été tuées, torturées et découpées à la gare de Ventabren, puis leurs têtes et mains enterrées au CHM.

* * *

Diane se change dans sa chambre d'hôtel, elle remet sa petite robe, un coup de poudre discret sur le nez, du rouge aux lèvres, et on est prête pour sortir - rendez-vous avec Jeanne Montaigne. Le téléphone sonne, c'est Daniel. Bonsoir mon chou, oui je sais excuse, trop de boulot, tu peux pas savoir, ça se précipite. Non, on n'a pas chopé Robert, mais on a retrouvé sa dernière planque, tu devineras jamais: un bungalow dans un camp de nudistes. Le journaliste ne peut s'empêcher de rigoler. Son rire se fige cependant lorsqu'elle évoque l'engrais particulier que Robert utilisait pour ses géraniums. Ce type est un phénomène, sûr qu'il a bien gagné sa statue de cire chez madame Tussaud, entre Jack l'Éventreur et le Vampire de Düsseldorf, ahaha, je te dis pas les conversations entre confrères, ahaha, euh, ahem, excuse chérie je sais que c'est dur. D'ailleurs Daniel flippe un peu, tudieu Diane, c'est vrai, donne de tes nouvelles, et sois prudente aussi, je m'inquiète figure-toi quand tu ne m'appelles pas. Bien sûr chéri, je t'embrasse, je t'aime, je te rappelle. Clic. Elle se mordille les lèvres, coup de blues: durant toute la conversation, elle n'a pu détacher son regard d'une photo dédicacée d'Albin posée sur sa table de chevet parmi diverses paperasses. Balancer ça, affaire classée.

Ravi Shankar en sourdine, Diane et Jeanne dînent au restau indien. La maîtresse du docteur Russel a eu avec David des relations très étroites durant plusieurs mois. C'est elle qui s'occupait de lui à la clinique, entre septembre 80 et fin 84. C'était un garçon extrêmement perturbé, généralement taciturne, qui pouvait avoir des crises d'hystérie d'une rare violence. Elle se souvient notamment de l'une d'elles, peu après la diffusion d'un film à la télé, interprété par sa mère Anjélica. Pour Jeanne, il a très vite été clair que les problèmes de David avaient un rapport direct avec ses parents. Georges Lamaury ne venait voir son fils que très rarement. Elle se souvient avec émotion de la solitude du garçon, dans la petite chambre capitonnée où il passait le temps en écoutant la radio. Il était fana d'une émission idiote, où un animateur installé sur un bateau prenait les gens en direct. De la clinique, il téléphonait souvent, en cachette, pour parler à l'antenne. Gling, le Chevalier des Étoiles, n'est-ce pas ? Jeanne confirme, un peu

étonnée, c'est cela oui. Gling gling, c'est peut-être ainsi que David et Robert se sont connus - bon, ensuite ? Jeanne évoque les tristes anniversaires de David. Personne ne venait jamais le visiter. Ah si, il y a eu l'acteur Albin Dulong. Il est venu une fois, pour les treize ans de David. Il lui avait offert un transistor. Comme Diane en parle la première, Jeanne hoche la tête: Dulong serait le vrai père de David, c'est un secret de polichinelle dans la famille Lamaury, et elle connaît bien les vieilles rumeurs sur la liaison Albin-Anjélica. Bref, le suicide de David a fait beaucoup de peine à la jeune femme, sans l'étonner vraiment, tant ce garçon déboussolé semblait voué à un destin tragique. Au fait, elle préférerait que le docteur Russel ne sache rien de cette conversation - il la croit au cinéma avec sa nièce. Diane hoche la tête, bien sûr Jeanne, avant de se risquer à aborder la question des soirées à la Villa Dolorosa. L'infirmière pique un fard, baissant la tête sur son assiette de poulet Madras. Quelles soirées ? - non, elle ne voit pas de quoi il s'agit. Diane n'insiste pas, inutile de la braquer, non rien, sans importance. On prend un dessert ?

Diane retourne à l'hôtel, très satisfaite de sa soirée. Elle a l'impression de s'être fait une copine de la maîtresse du docteur, et elle en a appris pas mal, sympa cette petite infirmière, un peu névrosée aussi mais sympa. Là où Diane a habilement joué, c'est qu'elle a réussi à persuader la jeune femme de lui sortir le dossier médical de David, du temps où il était interné à la clinique, et de le lui remettre le lendemain soir. Évidemment, Jeanne s'est un peu fait prier, mais elle s'est laissée convaincre - à la condition expresse que son amant n'en apprenne rien, grands dieux, c'est aussi son chef et il est assez sévère. Curieux d'ailleurs comme elle avait l'air de le craindre. Diane ouvre la porte de sa chambre en pensant à la chaînette en or qui ornait la cheville de l'infirmière, qu'elle n'a remarqué qu'en quittant le restau.

13 JUILLET 92

LE POINT DU JOUR

LES LIAISONS DANGEREUSES DE GEORGES LAMAURY.

(...) Car il est désormais établi que l'une des victimes de la fusillade de la "plage tragique" est Léon Martel, un ancien C.R.S., par ailleurs garde du corps de Georges Lamaury, dont les tribulations médiatico-judiciaires n'en finissent pas de rebondir. Depuis la mort de son fils, ce dernier s'est muré dans un mutisme absolu. On peut comprendre la douleur du père, et l'accablement de l'homme qui "voit son nom livré aux chiens", pour reprendre l'expression de maître Hiamuri, son avocat. (...)

LE FIGARO

AFFAIRE ZODIAC: MACABRE DÉCOUVERTE DANS UN CAMP DE NUDISTES.

Cette fois, c'en est trop. En ces temps où la violence et le scandale s'abattent sur la nation toute entière, la découverte dans un centre pudiquement baptisé "Hélio-Marin" des restes mutilés des dernières victimes de "Captain Zodiac" vient tragiquement rappeler qu'en matière de monstruosité humaine, le pire est toujours sûr. Nos dirigeants actuels l'auraient-ils oublié ? Toujours est-il que chaque jour apporte sa moisson d'abjection. (...) C'est tel homme politique, dont on ne sait plus à quoi attribuer l'obstiné silence. C'est tel commissaire, empêtré dans une affaire qu'on chuchote trop "compliquée" pour lui. C'est tel ministre, peut-être parvenu à ce point qu'un psychosociologue américain appelait le "niveau maximum d'incompétence". (...)

LE PROVENÇAL

ASSEZ !

La découverte hier dans un camping nudiste des Salins-de-Giraud d'un nouveau charnier de Captain Zodiac (voir dossier en pages intérieures) sera-t-elle le dernier point d'orgue de cette sanglante saga de l'horreur ? On se prend à en douter, habitués que nous sommes à l'ouragan de violence qui s'abat sur notre Provence depuis que Captain Zodiac y a élu domicile. Devant - et il nous pèse de l'écrire - la tragique incurie des services de police, nous avons décidé, au Provençal, de lancer une pétition. Une pétition pour l'espoir. Une pétition pour dire "Non" à la violence. Tous les détails de notre opération "Un mot pour que ça cesse", organisée avec le partenariat actif des établissements Pastanis, en dernière page ! Nous avons besoin de VOUS !

Erratum: Dans notre article d'hier, il fallait évidemment lire "Robert Robert" et non pas "Robert Grobert". Nous présentons toutes nos excuses à la famille Grobert, de Gardanne.

* * *

Diane est en train de croquer dans une tartine de pain grillé quand Navarin vient la rejoindre dans la salle de restaurant de l'hôtel. Salut belle poule, il lui montre la photocop du P.V. concernant l'accident du journaliste Naldini.

EXTRAIT DE PROCÈS-VERBAL RELATIF À ACCIDENT DE LÀ CIRCULATION.

(...) Nous transportons à hauteur du n°76 de la rue Ferrari, où étant à 19h21, nous procédons aux constatations suivantes:

Constatons le décès de Mr. Naldini René, journaliste demeurant au 52 rue Ferrari.....

(...) Selon les premiers témoignages recueillis, la victime aurait été renversée par une Peugeot 104 immatriculée 2765 BD 13 qui remontait à vive allure la rue Ferrari. Procédons à un premier interrogatoire du conducteur et propriétaire de la voiture, Mr Gaviaud Eugène, né le 23/09/36 à Martigues (Bouches-du-Rhône), exerçant la profession de jardinier à la clinique Ste-Juliette (Cassis), et demeurant Impasse de la Mer, villa "Mon Rêve", Vallon des Auffes, Marseille. Mr Gaviaud, ému et agité, nous déclare: "Je ne l'ai pas fait exprès, c'est un horrible accident. Je n'ai pas vu l'accidenté traverser la rue car une guêpe était entrée dans ma voiture et menaçait de me piquer." Constatons que l'individu présente des signes d'intoxication alcoolique, demandons une prise de sang et procédons à son arrestation.....

(...) Découvrons effectivement une guêpe encore vivante dans le véhicule de Mr Gaviaud.

Gaviaud fillette, tu t'souviens, c'est le jardinier de Russel, il était à l'enterrement de David. Pas mal comme coïncidence. Et il y a pas que ça: Navarin a fureté tout l'après-midi de la veille dans les archives d'hôpitaux marseillais - et notamment à la Timone, où Russel a été chef du service psy, de 70 à 75, et... Croizette arrive à son tour, pomponnée de frais, tailleur tiré à quatre épingles, maquillage léger, bonjour les amis. Elle s'assoit à côté de Diane pour se servir un café. En effet, Diane, Jean-Paul a levé un lièvre qui paraît intéressant, vas-y, continue mon grand. Diane ne réalise même pas que Croizette a tutoyé Navarin, tant elle est curieuse de savoir. L'inspecteur principal se rengorge, pas peu fier, écoute un peu ma belle, tu vas voir que je suis pas aussi empoté que ce tu crois, voilà le topo: en juin 75, un certain Bitard Dominique, frère d'une handicapée mentale décédée accidentellement à l'hôpital la Timone, dépose une plainte contre le docteur Russel. Il affirme que la mort de sa soeur est due à de mauvais traitements. Bref, plainte, enquête, l'histoire est jugée, et le docteur Russel, qui suivait la malade, mis hors de cause sans l'ombre d'un doute grâce au témoignage d'un employé. Voilà le topo fillette, ça te va Edith ? La juge précise pour Diane: Bitard habite toujours Marseille, et Jean-Paul va aller le visiter sitôt son café avalé. Russel et Gaviaud, faut pas les lâcher ces deux-là. Diane sourit, très excitée, ça avance, voilà une nouvelle histoire d'handicapée mentale dans le passé du docteur - ce type est un vicieux.

* * *

Jeanne, sur le qui-vive, fouille le bureau de Russel, cherchant fébrilement dans les archives, et finit par trouver le dossier médical de David. Elle va pour sortir, mais Eugène surgit et lui barre le passage - derrière lui se profile la silhouette du psychiatre. La voyant le dossier à la main, il lui demande ce qu'elle compte en faire. Elle ne sait que répondre, effrayée par le calme minéral de son amant. Eugène la regarde de ses yeux de poisson mort, son éternel sourire niais au coin des lèvres. Une gifle magistrale et inattendue envoie la jeune femme rouler à l'autre bout de la pièce. Le docteur déteste les petites putains trop curieuses. Surtout celles qui parlent à la police. Soudain terrorisée,

Jeanne proteste, mais enfin elle n'a rien dit, Philip, qu'est-ce qui te prend ? Russel ne veut pas l'écouter, tais-toi salope, Eugène t'a vu discuter avec la flic sur le parking. Le docteur se tourne vers le jardinier. Il me semble que cette traînée a grand besoin d'une séance de punition toute spéciale, tu ne crois pas ? Eugène remue la tête en ricanant: si le professeur le veut, il peut s'occuper de la femme pour lui apprendre le respect.

* * *

Georges est venu rendre visite à son ami Léon, toujours en salle de réanimation. Derrière une vitre, une infirmière et un flic montent la garde. Seul devant le corps inanimé, Georges soliloque, accroche-toi Léon, tiens bon la rampe, me laisse pas seul... Mais voilà que l'électro-encéphalogramme s'arrête. Ligne plate, petite sonnerie stridente. Georges attrape le bras de son camarade, fais pas le con Léon, mon bon Léon, mon vieux Léon, t'en vas pas Léon. Repoussant Georges, l'infirmière vérifie les perfusions, appelant du renfort. Trop tard: Léon Martel vient de jeter l'éponge.

* * *

Dès que la porte s'ouvre, la puanteur enveloppe l'inspecteur - mais où est le bouc, incroyable. Navarin a devant lui une épave sans âge, qu'il vient de tirer du lit à 11 heures passées. Dominique Bitard le fait entrer dans un studio immonde encombré de bouteilles vides, où plane une odeur de vomi infâme. Dominique s'assoit sur son plumard, hébété, il ne comprend pas pourquoi la police, et il attrape une bouteille de Villageoise pour se requinquer, grandes lampées direct au goulot. Très étonné que quinze ans après on lui reparle de cette histoire de sa soeur, il explique d'autant plus volontiers sa version des faits qu'il en a encore gros sur la patate: Josy, handicapée mentale, était en traitement à la Timone depuis quelques mois, suivie par le chef du service psy de l'époque, le docteur euh - Russel, ouais, c'est ça. Bon avant tout il faut savoir qu'à la mort de leur mère, et avant l'internement de sa soeur - vous me suivez inspecteur ? - Dominique s'était engagé pour 15 ans dans la Légion Étrangère. Là-bas, en Afrique, il économisait un peu sur sa solde pour payer l'assistance médicale pour Josy. Bref, Navarin décrypte la suite: viré de la Légion, le caporal Bitard revient à Marseille en 75. Il cherche à reprendre des nouvelles de sa soeur, qui est tout ce qui lui reste comme famille. C'est alors qu'il apprend avec stupeur que Josy est morte deux jours plus tôt, tombée d'un arbre dans le parc de l'hôpital. Tombée d'un arbre, il n'en revient pas, Dominique. Quand, après avoir fait des pieds et des mains, il obtient de voir le cadavre, il est frappé par son aspect endommagé. Pour lui, il est tout bonnement impensable que sa soeur - qui souffrait aussi de graves difficultés motrices - soit grimpée dans un arbre de sa propre initiative. Il exige de plus amples explications, fait scandale et porte plainte. Mais la procédure aboutit vite au classement de l'affaire: un jardinier de l'hôpital aurait témoigné avoir vu l'accident. Jamais Dominique ne s'est satisfait de ces explications, monsieur l'inspecteur: pour lui, sa soeur a subi de mauvais

traitements qui ont abouti à sa mort, et pis c'est tout. Tout cela n'a pas arrangé ses problèmes d'alcool, et Navarin sent chez lui comme un vif ressentiment à l'égard de la justice de son pays.

* * *

Maître Hiamuri est venu voir la juge Croizette, au SRPJ, pour mettre les choses au point: il est temps d'arrêter de harceler monsieur Lamaury car, jusqu'à preuve du contraire, celui-ci n'est pas inculpé. Ou bien, si la juge a quelque chose de précis à lui reprocher, qu'elle agisse en conséquence. De cette façon, Hiamuri et Georges pourront enfin avoir accès au dossier, et organiser leur défense. Pour le moment, l'avocat considère que les méthodes d'investigation de la juge ne sont pas très orthodoxes, et relèvent plutôt de l'acharnement et de la torture morale. Légèrement ironique, elle le rassure: la prochaine fois que Georges sera entendu, ce sera dans le cadre d'une inculpation en règle.

* * *

Au commissariat d'Aix, Diane relit le rapport relatif à la mort d'Anjélica Lamaury. Rapport portant la signature de Charles Loubignol en personne. Punaise, la voiture a fait une chute de 120 mètres avant de se fracasser contre les rochers. Loubignol conclut à un accident fatal de l'actrice, partie en voiture après une réception à la Villa, en état d'ébriété selon "les unanimes témoignages recueillis auprès des proches". Bon. Coup d'oeil au permis d'inhumer. Deux signatures de médecins. Les docteurs Louis-Gaétan Choukroun, ancien interne de l'hôpital Nord de Marseille, et, devinez qui, Philip Russel. Diane s'empare d'un annuaire, et appelle au domicile de l'unique Louis-Gaétan Choukroun de Marseille. Chic, il est chez lui, cloué au lit par une hernie discale.

* * *

Jeanne s'éveille. Migraine à hurler, que lui est-il arrivé ? Elle écarquille les yeux et reconnaît le décor: l'une des cellules capitonnées de la clinique. Elle se lève en chancelant. Vertiges, elle s'appuie contre la cloison, respire à fond, mon dieu, ça tourne encore. Drogée, anesthésiée, traces de piqûre au poignet. Déshabillée, nue, marques sur le corps, fouet et cravache, brûlures de cigarettes - ils sont devenus fous. Toute seule dans cette pièce aux murs qui l'étouffent, elle crie, au secours, à l'aide. Tombe dans les pommes.

Russel tapote fraternellement l'épaule de son vieux complice Eugène, le remerciant pour toutes ces années de bons et loyaux services. Ça fait une paye qu'ils se connaissent, et ils en ont vécu des choses ensemble. Ils en partagent des secrets. Ils se sont bien marrés, au total, pas vrai ? Mon vieux Eugène, que dirais-tu qu'on parte se faire dorer la pilule sous les tropiques, toi et moi ? On va tout plaquer pour s'en payer

une bonne tranche. Eugène ouvre des yeux ronds, comme un gosse. Un peu qu'il a envie de partir, professeur ! Brave Eugène. Le scandale va éclater, et sans doute très bientôt. À cause de Georges, qui n'est qu'une poule mouillée. Mais nous avons de l'avance, il faut en profiter pour faire ce qui reste à faire. Et d'abord régler la question de la petite pute. Il ne faut plus qu'elle parle.

* * *

Loubignol arpente avec Georges les allées du parc de la Villa Dolorosa. Visite non officielle, promenade entre vieux amis. Le commissaire est nerveux, il jette des coups d'oeil en direction des grilles de la propriété, restée sous surveillance légère en dépit des recommandations de Croizette. Bon sang Georges, vide ton sac, raconte-moi ce qui te bouffe, s'il y a encore une seule personne qui peut t'aider un tant soit peu, c'est moi. Georges ne répond pas, yeux baissés sur le gravier. Loubignol s'impatiente, il lui fait savoir que des engatses terribles se profilent, qu'il va finir par être inculpé et emprisonné pour une raison ou pour une autre, car cette harpie de juge est décidée à foutre le bordel dans sa vie - et puis la jeune flic, Artémis, elle est complètement obsédée, cette affaire lui est montée à la tête. Je te préviens que les collègues s'intéressent à Russel, maintenant. On aurait découvert des trucs sur lui, paraît-il, je peux pas te dire quoi au juste, la juge ne me transmet plus que le minimum d'informations, et même mes hommes ont l'air de me faire la gueule. Bon sang de bonsoir, Georges, tu réalises pas à quel point je me suis mouillé pour toi, je risque ma place et ma retraite, mais je vais quand même te raconter la dernière, c'est te dire si je suis un bon con: la juge va ordonner incessamment l'exhumation des restes d'Anjélica, pour autopsie. Vingt ans après ! Du vrai délire... Georges écoute sans mot dire - même plus la force de réagir.

* * *

Avez-vous jamais souffert, madame l'inspecteur ? Parce que je peux vous dire que je déguste, en ce qui me concerne. Les vertèbres, ça ne se guérit pas. Mais je vous embête avec mes histoires, asseyez-vous, ne vous gênez pas pour moi. Ma femme m'a dit que vous vouliez me parler. De la mort d'Anjélica Lamaury. Alors je lui ai dit: fais-la venir. Normalement je ne vois personne. Vous avez mis du temps, vingt ans vous pensez. Ne dites rien. Vous savez, ce n'est pas vraiment une hernie discale. C'est plus grave que ça. Ma femme vous l'a peut-être dit. J'ai du mal à parler. Faites pas cette tête-là. Alors une belle fille comme vous travaille à la criminelle ? C'est bien... Je vais vous dire: je n'ai jamais vu le corps d'Anjélica Lamaury. Je veux dire son cadavre. Je n'ai jamais signé le permis d'inhumer. C'est Philip Russel, un collègue, qui m'avait téléphoné ce jour-là. La femme de Lamaury venait de mourir. Accident, il m'a dit. Il avait besoin d'un second paraphe pour les papiers administratifs et il m'a demandé l'autorisation d'imiter ma signature pour le permis. Il s'agissait surtout d'épargner à son

ami Lamaury les affres de formalités interminables et pénibles, voyez-vous ? J'ai accepté. Sans examiner le corps. Russel était à l'époque l'éminence grise du fondateur de la clinique Sainte-Juliette, où j'espérais travailler à l'époque - ça ne s'est jamais fait d'ailleurs. Voilà. C'est ma seule faute professionnelle en trente ans de carrière. Ma croix. Plus tard, les soupçons sont venus, peu à peu. Appelez-ça des pressentiments, si vous voulez. Russel avait une sorte de... réputation dans le milieu médical. En clair, on parlait de parties fines qu'il organisait. Je ne peux pas décrire, on ne m'y invitait pas. J'ai lu les articles après la mort d'Anjélica Lamaury, j'ai su l'histoire, l'accident, tout ça. Je suis sûr qu'il s'est passé quelque chose de pas net, et ça ne m'étonnerait pas que cet oiseau de Russel soit dans le coup. Ça ne m'a pas empêché de dormir pendant toutes ces années, notez bien. Mais turlupiné, oui, j'y ai souvent repensé, seulement je n'avais que mes petits soupçons, et le clan Lamaury était puissant. Voilà, mademoiselle, mon secret. Votre présence ici est la preuve que ce jour-là j'aurais dû refuser de rendre service à mon confrère Philip Russel. Tant pis. Ce qui est fait est fait, n'est-ce pas ? Attendez mademoiselle, un dernier mot: je ne veux pas témoigner ni rien, inutile de me convoquer ou de me faire signer des papiers. Ma femme ignore tout ça, vous comprenez. Dans un mois je serai mort, et je veux qu'elle garde un bon souvenir.

* * *

Partout sur les murs, des gros poissons. Des poissons de toutes sortes, trophées grotesques aux reflets verdâtres. Une ampoule électrique répand une lumière sale et aveuglante, ombres marquées. Jeanne émerge à nouveau des vapes. Elle ne sent plus son corps. Elle lève la tête et aperçoit ses mains là-haut, menottées et maintenues en l'air par une corde accrochée à une poutre. Elle a une balle enfoncée dans la bouche, fixée avec du chatterton. Juchée sur la pointe des pieds, ça tire très fort sur les bras - comme s'ils n'existaient plus. Douleur horrible aux poignets. La porte du grenier s'ouvre sur Eugène et Philip. Il a son beau costume, son chapeau, et l'autre fou, là, toujours ses bottes de caoutchouc et son horrible chemise à carreaux. Et le fouet à la main. Mal partout, partout.

* * *

COMPTE-RENDU D'ECOUTE TÉLÉPHONIQUE N·B553, APPEL ÉMIS PAR G.L. À DESTINATION DE P.L, 13/07/92, 23 HEURES 35.

P.L: Allô ?

G.L: Pauline, c'est ton papa.

P.L: Ah bonsoir.

G.L: Pauline, Léon est mort.

P.L: Mort ? Comment ?

G.L: C'est compliqué... Un coup de fusil... Sur la plage, tu n'as pas vu les infos hier soir ?

P.L: Un coup de fusil ? Qui a tiré ? Quelle plage ?

G.L: C'est compliqué, je sais pas les circonstances exactes, tu vois, je sais pas, Charles m'a raconté en gros, mais il a pris un coup de fusil. Léon, pas Charles. Boum, sur la plage devant tout le monde et les enfants aussi, il est décédé, mort mon vieux Léon.

P.L: Qu'est-ce que tu as ? Tu es saoul ?

G.L: Ah non, pas du tout, déconnes pas chérie... (long silence) Pauline, j'en peux plus... Parle-moi... Dis-moi des choses...

P.L: (ironique): Au téléphone ?

G.L: Tais-toi... (il renifle, pleure)... Je suis tout seul... (souples et long silence)... Je t'en prie Pauline chérie, fais un effort, aide-moi, me laisse pas tout seul...

P.L: Je ne peux rien faire papa, désolée.

G.L: Viens, descends à la Villa.

P.L: Non.

G.L: Je perds la boussole, c'est horrible. Pauline je suis à bout, tu entends, à bout merde... Mais dis quelque chose, Léon est mort tu entends ça ?... J'en peux plus, je vais faire des conneries si ça continue, j'ai besoin de quelqu'un, je suis pas un animal...

P.L: Vas voir ton ami Russel.

G.L: Arrête, Pauline. Aie pitié de ton pauvre papa, ton papa qui t'a toujours aimé Pauline, n'oublies pas ça petite, oh petite Pauline chérie, la chair de...

P.L.: C'est que c'est peut-être l'heure de payer, papa. Tu pouvais pas imaginer que ça finirait pas par arriver ? Hein ? (silence)... Parce que tu croyais que tu allais t'en tirer comme ça ?

La conversation est interrompue par G.L. qui raccroche à 23h38.

* * *

Diane attend Jeanne à la terrasse du New York, Vieux-Port. Les lumières de la ville, les rues envahies de touristes, à deux pas de la place Thiars, quartier branché de la cité phocéenne. 22 heures 20, vingt minutes de retard. Qu'est-ce qu'elle fiche ? Peut-être qu'elle s'est dégonflée ? Punaise, Diane aimerait tellement jeter un oeil sur ce dossier, savoir quel type de malade mental était David, et comment le docteur l'a soigné... Exhumation du corps d'Anjélica demain, punaise. À quoi ressemble un cadavre, vingt ans après ? Beurk, n'y pensons pas. Curieux comme je me sens mieux depuis quelques jours, plus de cauchemars, et même plus de douleurs au ventre, ni migraines ni picotements. Diane a sa petite idée sur ce qui est en train de lui arriver. Elle a lu des trucs là-dessus, dans les livres qu'elle dévore depuis qu'elle est repartie dans son trip mystique. Si ce qu'elle croit est vrai, elle est guérie pour longtemps, son karma nettoyé. Ne crie pas trop victoire quand même, ma fille... Mais qu'est-ce qu'elle fout, l'autre ?

* * *

Elle a la peau soyeuse, la copine du professeur, le marqueur glisse bien, facile de tracer de jolis traits bleus, ça la rend encore plus belle. Le professeur a dit jetée dans la mer, mais ce serait vraiment gâcher, non, il y a bien mieux à faire. Le jardinier fait glisser ses mains sur les formes rondes si jolies, comme un étudiant en médecine studieux ausculterait un mannequin. Oh, elle commence à remuer, elle va s'éveiller, dommage. Allez, il faut l'envoyer dans le tunnel avec la lumière au bout. Elle râle un peu, elle va ouvrir les yeux, non il ne faut pas. Eugène lui saisit la tête et crac, d'un geste sec et précis, lui brise les vertèbres cervicales. Elle meurt aussitôt, comme un lapin. Au boulot, maintenant, quel plaisir, ça faisait longtemps. Il commence à sortir du gros buffet différents ustensiles médicaux plus ou moins tranchants, ainsi que des bocaux et récipients, qu'il dispose avec méthode autour du cadavre allongé sur la table de la cuisine.

14 JUILLET 92

Navarin s'entretient avec le professeur Butigier, actuel directeur du service psy de la l'hôpital la Timone. À l'époque de l'affaire Bitard, il était en effet l'adjoint du docteur Russel. D'après Butigier, la mort de Josiane Bitard était bien accidentelle - enfin il n'y a pas assisté, mais un jardinier avait vu tomber la pauvre fille... À propos, enchaîne le médecin, c'était tout de même un drôle de coco, ce jardinier: peu de temps après l'affaire Bitard, des infirmières le surprisent dans la chambre froide en train de s'adonner à des pratiques nécrophiles sur un cadavre féminin. Il fut congédié illico. Se rangeant aux arguments du docteur Russel, on préféra étouffer cette affaire peu glorieuse pour la réputation de l'hôpital. Quand le docteur retrouve la fiche du jardinier dans les archives du personnel, Navarin percute méchamment. Eugène Gaviaud, ben tiens.

* * *

Diane aurait bien accompagné Jean-Paul et Edith à l'exhumation du corps Anjélica, mais elle a d'autres soucis: Jeanne ne répond pas au téléphone - ou bien elle n'est pas chez elle. L'inspectrice se décide à appeler la clinique. La standardiste lui répond que l'infirmière-chef, malade ce matin, n'est pas venue travailler. Essayez à son domicile. Diane raccroche, nerveuse. Flip, mauvais feeling: et si l'infirmière avait eu des problèmes avec son amant en voulant emprunter le dossier de David ? C'est peut-être de la parano, mais ce docteur elle ne le sent vraiment pas, et elle a bien envie de le bouger. M'énerve avec son petit air supérieur, allez, on va voir ce qu'il a dans le ventre, j'ai la pêche, en avant toute. Elle avise un planton dans le hall: vous direz aux autres que je file chez mademoiselle Montaigu.

* * *

De retour de consultation, le docteur trouve la petite fouineuse assise dans son bureau. Gonflée. Elle lui demande des nouvelles de Jeanne, son assistante et maîtresse. Il répond qu'elle est malade aujourd'hui. Faux, rétorque Diane: Jeanne n'est pas chez elle, elle en vient. Russel tique, et commence à s'énerver. Il lui arrive souvent de débrancher son téléphone. Diane y va franco: monsieur Russel, je suis mandatée par la juge Edith Croizette et j'ai toute latitude pour mener comme je l'entends tous les interrogatoires que j'estime nécessaires à la résolution totale de l'affaire Zodiac. Eh oui, monsieur Russel, je suis officier de police, alors ne prenez pas vos grands airs, car vous ne m'impressionnez pas. Asseyez-vous dans votre beau fauteuil, et écoutez-moi bien: primo, j'exige de voir le dossier médical de David Lamaury; deuzio, je veux savoir précisément où se trouve Jeanne Montaigu en ce moment; tertio, je veux interroger votre jardinier, Eugène Gaviaud - qui semble impliqué dans deux morts suspectes; et quarto, je veux que vous me parliez des orgies sadomaso que vous organisiez à la Villa Dolorosa dans les années 70 - et quels étaient exactement vos rapports avec Anjélica Lamaury. Ça fait pas mal de questions, monsieur Russel, mais ce n'est pas grave, moi j'ai tout mon temps. Le docteur prend une longue inspiration. Excusez-moi, mademoiselle, je ne voudrais pas qu'il y ait malentendu. Si j'ai pu vous paraître blessant hier, je le regrette - et d'ailleurs mes amis me reprochent parfois d'être un peu... arrogant. Il se lève et se dirige vers le placard d'ébène qui contient un minibar. Se servant un whisky, il explique qu'en effet, il peut éclairer Diane sur certains points. Je vous suggère de prendre des notes. Ne bougez pas, je vais vous montrer quelque chose. Tandis que Diane cherche son stylo dans sa poche de jean, Russel ouvre furtivement un battant de l'armoire, puis se retourne vers elle, brandissant un nerf de boeuf. Voilà ce que je voulais vous montrer, miss. Et voici comment on s'en sert... Avant que Diane ait eu le temps d'esquisser un geste en direction de son arme de service, l'infâme docteur l'assomme d'un coup terrible.

Chapitre 10

15 JUILLET 92

00H10

Oh la belle bleue, Oooh la belle rouge. Tandis que, sur la place de la Rotonde, les badauds applaudissent à grands cris le bouquet final, Navarin, Croizette et Loubignol sont attablés au Cintra, la brasserie qui jouxte le commissariat d'Aix. Pas d'humeur à la rigolade, le trio, rien à branler du feu d'artifice de la fête nationale. Ils ont encore en tête les images du cercueil sortant de la crypte, Georges dans le rôle du légume, terrassé de fatigue nerveuse... Navarin tire comme un malade sur sa clope, et Diane, qu'est-ce qu'elle fout, un moment qu'elle devrait être là ! Elle avait parlé d'aller chez Jeanne Montaigu, disparue elle aussi. Flippant. D'autant que Russel est un personnage énigmatique, sûrement un pervers, comme disait la petite. Edith essaye d'afficher un calme que, visiblement, elle n'a pas. Ecoute, Jean-Paul, elle est grande. Elle a pu rencontrer un beau garçon, tu n'es pas son père ni moi sa maman, peut-être qu'elle s'accorde une petite récréation. Navarin hausse les épaules, outré. Non mais Edith, pffft, tu dis n'importe quoi excuse-moi, Diane je la connais, c'est une fille sérieuse, non mais, et pis quoi encore ? La conversation retombe, tandis qu'au loin explosent les derniers pétards de la fête. Ils affichent des mines sinistres, perdus dans leurs pensées. En plus, grommelle Loubignol, je vous ai pas dit le plus important de la journée, quel étourdi je suis, la petite Brigitte la Cagole, pauvre - oui, celle dont ces cochons de l'IGS ont ordonné la mise à pied - eh ben elle a fait dans l'après-midi une tentative de suicide. Comme je vous le dis, bonsangdebonsoir, triste à pleurer. Croizette vide d'un trait son véritable de Guinness. C'est vous qui êtes triste à pleurer, Loubignol. Vous commencez à me les briser avec vos jérémiades. Votre sentimentalisme stupide à l'égard de Lamaury nous a déjà foutus dans la panade, ça fait un bail que j'aurais dû ordonner sa garde-à-vue. J'ai respecté vos liens d'amitiés, je vous ai cru. Résultat: ce type nous mène en barque depuis le début, il nous a menti sur Robert, comme je suis convaincue qu'il nous ment sur tout ce que nous cherchons à découvrir. Vous êtes un naïf, Loubignol, et un incompetent. Un nul, en clair, et je vais me charger de vous tailler un costume sur mesure dès la fin de cette histoire. Le commissaire porte la main à son coeur, au bord de l'apoplexie. Croizette poursuit: écoutez-moi bien, Loubignol, demain matin, nous irons interpellé votre vieil ami, que cela vous plaise ou non. D'autre part, vos Pédés interrogeront ce Gaviaud sur les affaires Naldini et Bitard, et nous - c'est à dire Jean-Paul et moi - on ira faire un tour au domicile de Russel. Vous pourrez rester les pieds sur votre bureau à faire vos mots croisés, ou aller déjeuner avec votre épouse, ça m'est égal.

00H20

Punaise, ce cauchemar, qu'il finisse vite, que je me réveille, absurde ces poissons, ce capharnaüm hideux, n'importe quoi, il va falloir que j'écrive ça... Non mais ouvre les yeux, regarde, ce n'est pas un rêve ma fille. Elle est attachée les bras en l'air, comme Jeanne l'était. Les pans de sa chemise sont ouverts, soutien-gorge relevé au-dessus des seins. Elle a tellement mal aux poignets, douleur physique insupportable... Flash-back, la clinique, je vais vous montrer quelque chose, baoum, et puis le noir, le vide absolu. Combien de temps s'est-il écoulé, où est-elle ? Tête lourde, fatigue incommensurable, droguée, droguée, punaise, sûr, quel mauvais plan. Bruit de clé, un beau costume, un chapeau blanc. Russel Russel Russel le pervers. Qui est ce type bizarre avec lui ? - connais cette tête, vue plusieurs fois. Ils s'approchent. Le docteur regarde Diane et son visage froid se fend d'un sourire, pas rassurant, comme une mécanique de sourire, tandis que ses yeux s'attardent sur ses seins - pas mal, il les imaginait plus petits. Adieu miss flic. Elle va mourir, et il sera déjà à l'autre bout du monde quand on découvrira son cadavre. Elle va subir le sort du petit journaliste, de cette traînée de Jeanne - et de quelques autres misérables créatures aussi. Dommage qu'il n'ait pas le temps de s'amuser avec elle. Elle lui plaît, elle lui a plu dès qu'il l'a vue. Physiquement bien sûr, car pour le reste il lui a trouvé bien des défauts, comme l'insolence - et la bêtise aussi. Elle a cru qu'elle serait plus forte que lui, la petite présomptueuse. Résultat: elle se retrouve en position de faiblesse. Eh oui, jeune femme, vous avez devant vous le grand méchant loup de l'histoire, plaisante-t-il. Aussi comment pourrais-je résister au plaisir de vous raconter ma version du conte, avant de souffler sur le toit de la maison des trois petits cochons, ahaha. Le docteur reconnaît avec une certaine délectation avoir sa part de responsabilité dans l'existence du singulier phénomène Captain Zodiac. Il s'est beaucoup occupé de David, quand celui-ci était enfant. Il a participé à son éducation. À sa manière. Par exemple, il a vérifié sur lui certaines de ses théories sur la nature humaine. Le garçon était un beau spécimen, soumis à de multiples et intéressantes pulsions. Au début - pas longtemps - le docteur envisagea de le soigner. Mais il était trop curieux de voir ce que l'adolescent deviendrait si on laissait se développer ses démons. Et puis, entamer une véritable thérapie aurait entraîné l'intervention d'autres psy, et cela n'était pas souhaitable - surtout par ce pauvre Georges, qui ne tenait pas à ce que son fils puisse raconter certains souvenirs d'enfance à n'importe qui... Évidemment, le docteur ne pensait pas que le gamin irait si loin dans l'immoralité monstrueuse - qui l'eut cru, d'ailleurs ? Diane remue un peu, essayant de trouver une position moins douloureuse - impossible. Il va me tuer. Lui parler, gagner du temps. Suis officier de police, vous faites une bêtise, nous n'avons rien contre vous, détachez-moi et je ne dirai rien, rien. Le docteur ricane et pose une main gantée sur son sein droit. Tsk, tsk, miss. Je sais bien que je n'irai pas en prison pour avoir mal soigné David Lamaury dans son enfance. Mais mon problème c'est que certaines affaires sont en train de remonter à la surface, par votre faute. Aussi me voilà dans l'obligation d'opérer un repli stratégique, afin de préserver ma liberté... Il presse le sein, aïe, il fait mal punaise... Oui, ça fait mal, miss, il est des secrets qui font mal, et qui doivent rester enfouis dans l'intérêt des

personnes, et vous n'avez pas respecté cet élémentaire axiome de la vie des hommes, mademoiselle la petite conne. Douleur épouvantable, il lui pince le téton et le tortille entre son pouce et son index. Diane hurle, les larmes aux yeux. Le sourire du docteur s'estompe, la mâchoire se serre et le regard se durcit, il pince plus fort, plus fort encore. Ne domine pas qui veut le chien enragé qui habite en l'homme, petite pute. Torsion, étirement, insupportable, au s'cours à l'aide aidez-moi aidez-moi papapapapa nooon. Pincepincepincetordtordtortille. Philip Russel, lui, a appris à dominer ses pulsions, il les connaît, il sait jusqu'où elles peuvent le mener, et comment les canaliser. Le travail de toute une vie. Des années de réflexion, de lectures et d'expériences au-delà de toute limite. Cette idiote croyait vraiment qu'il se laisserait arrêter, traîner dans la boue, et renoncerait de bonne grâce à tous les plaisirs que la vie lui réserve ? Il laisse retomber sa main, se recule un peu. Je te baiserais bien, mais je veux garder mes énergies, j'ai encore beaucoup de choses à faire, tu sais, il faut que je m'organise. Diane sanglote, douleur lancinante au sein gauche, affreux, peux plus peux plus. Allez, je te laisse, jolie petite salope, suffit comme ça. Eugène occupe-t'en, on se revoit où tu sais quand tu sais, on va s'en payer une bonne tranche tu vas voir - clin d'oeil du docteur, rire bêta de l'homme aux bottes de caoutchouc. Russel quitte la pièce. Eugène. Le jardinier de la clinique. Mon dieu mon dieu cette tronche abominable, cet air de mongolien mon dieu non une seringue papa Daniel au s'cours au s'cours je vais mouriiiiir.

05H05

Georges se lève du canapé du salon sur lequel il a passé la nuit à cuver. Il est défait, démonté, défenestré - ivre mort plus que jamais. 'Culé. Il se lève en maugréant, se traîne à travers le salon et grimpe à l'étage en se cramponnant à la rampe. Il pénètre dans son bureau et se plante devant son râtelier. 'Culé, j'vais t'buter, d'ta faute, tout, 'foiré. Il attrape un fusil de chasse, deux double charge là-d'dans, et tiens taouar ta gueule pauv'taré, comme un sang'ier j'vais t'tirer. Une demi-douzaine de cartouches dans la poche, et direction la bagnole, oups, il se ramasse dans les escaliers, mais pas grave, 'culé j'vais t'éclater la gueule t'vaouar. Dehors, dans la Mercedes, contact, en route, à fond dans l'allée, vrrroum, les deux plantons au bout qui roupillent dans leur caisse pourrie, les photographes qui mitraillent, flashes, j'vous baise tous, 'culés dégagez, vrrroum sinon écrasés, à fond sur le champignon, hahaha, baisés, baisés, hahahahaha, maintenant j'le tue.

05H30

... Plaît-il ? Oh merde, j'arrive. Croizette raccroche, sort dans le couloir en chemise de nuit et va frapper à la porte de la chambre de Navarin. Jean-Paul ! Grommellements à l'intérieur, elle entre et vient remuer la silhouette massive entortillée dans les draps. Réveille-toi, Lamaury s'est fait la malle. Navarin ouvre les yeux, fatigué, mais fatigué. Et Diane, elle est rentrée ?

06H00

Fusil en main, Georges débarque dans le hall de la clinique. Il veut voir Russel, cette saloperie de Russel, et presto, où qu'il est ? Des paparazzis font irruption dans le hall, flashes, ils l'ont suivi à moto, trop beau le scoop, ce type armé, Georges Lamaury en personne ! Georges pivote sur lui-même, menaçant personnel de permanence et photographes du bout de son canon. Où qu'il est c't'enculé d'Russel bordel ? Pan, il tire, un gros trou dans le faux plafond. Tout le monde se planque, à plat ventre derrière le mobilier - au s'cours il est dingue ! Georges va choper un interne par le colback, où qu'il est ce fumier ?

07H00

Branle-bas de combat au commissariat d'Aix, Croizette demande après Loubignol. Comment ça, encore au plumard ? Lamaury s'est barré de chez lui, calibre en main il menace de tuer des gens à Sainte-Juliette, Diane Artémis a disparu, et monsieur roupille ? Réveillez-le moi, je veux le voir sur le pont, comme tout le monde. Les Pédés, interrogatoire serré de Gaviaud, illico sur-le-champ. Quant à nous, direction Sainte-Juliette, allez, tout le monde dans le fourgon, en route Jean-Paul.

07H30

Diane ouvre les yeux. Elle est attachée sur un brancard d'hôpital, lanières de caoutchouc aux poignets et aux chevilles. Odeur d'iode et de sel. Une porte, un peu de lumière qui filtre par dessous. Quelle heure peut-il être ? Encore vivante, merci, merci mon dieu, jamais je ne pensais m'éveiller. Elle se souvient de l'entrevue avec Russel dans le grenier aux poissons, elle se revoit seule avec Eugène Gaviaud, elle sent ses mains sur elle, elle entend son monologue stupide, et puis elle revoit la seringue, l'aiguille qui entre dans sa veine... Ses yeux s'habituant à la pénombre, elle distingue deux silhouettes immobiles: sur un autre brancard repose - mondieu - un corps de femme, dans une housse de plastique. Seule la tête émerge. Longs cheveux blonds. Mondieumondieumondieu, JEANNE - deux trous noirs à la place des yeux. Derrière cette chose, dans un sarcophage de contre-plaqué appuyé à la verticale contre la cloison, une forme féminine enveloppée de bandelettes, des pieds à la tête - mondieumondieu une MOMIE au s'cours papapapapapa. Elle voudrait hurler mais rien ne sort: sa bouche est obstruée d'une balle de latex. Tous les démons qui habitent son inconscient s'apprêtent pour de bon à lui manger le cerveau.

08H00

Dring, dring, les Pédés sonnent à la villa "Mon Rêve". Personne, ou alors Gaviaud roupille avec des boules Quies. Accoudé à la barrière de ferraille de son jardinet, un voisin les hèle et se propose de les renseigner, si ça peut les aider. Ça peut. Les flics s'approchent: Émile Fouque, alias Milou de l'Estaque, ne porte pas son voisin dans son coeur. L'Eugène est un alcoolique complètement pété du ciboulot - par exemple il se vante d'avoir été un docteur réputé au Canada, alors que tout le monde sait qu'il n'y a jamais foutu les pieds. Et surtout, Milou le soupçonne d'avoir empoisonné son vieux chien l'an dernier. D'ailleurs, il l'a encore surpris la veille en train d'essayer de refilet de la viande avariée à son nouveau doberman. Pour prouver ses dires, il va chercher les abats ramassés dans son jardin, vé messieurs, dans un plastique il les a mis, justement pour les faire analyser, ils sont certainement imprégnés de mort-aux-rats ou d'arsenic, que sait-il Milou. Un peu dégoûtés, les Pédés empochent le sachet, merci monsieur de l'Estaque. Alors qu'ils vont remonter en voiture, le voisin leur fait de grands signes en désignant le petit port en contrebas: l'Eugène arrive dans sa barcasse, vé, regardez, c'est lui, interrogez-le ! Gérard et Robert regardent l'homme accoster, amarrer son vieux pointu aux couleurs délavées, et s'en arriver devant chez lui avec un panier en osier empli de poisson. Les Pédés sourient aimablement - bonjour monsieur Gaviaud, on peut vous parler cinq minutes ? tandis que, dans leur dos, Milou adresse un bras d'honneur à son voisin. Eugène ignore le geste et invite les policiers à entrer chez lui.

Asseyez-vous messieurs, quel bon vent vous amène, comme on dit dans la marine ? Le tandem de flics prend place autour de la table tandis qu'Eugène prépare du café. Il était sorti en mer, comme tous les matins. Pêcher de beaux spécimens pour sa collection. Là il a chopé un chouette gobie. C'est rare, paraît-il. Du sucre ? Gérard et Robert considèrent avec répugnance l'énorme poisson empaillé accroché au dessus du buffet. Un mérrou, précise fièrement Eugène, pas mal, hein ? Les Pédés échangent un regard en prenant les tasses que leur tend le maître de maison. Un loufoque. Bon, merci, venons-en au fait monsieur Gaviaud. Josiane Bitard, ça vous rappelle quelque chose ? Eugène s'appuie contre la table et lève les yeux au ciel, songeur. Il a bien du mal à se rappeler, mais ça semble finalement lui revenir: ah oui, ce malheureux accident, c'est bien triste la pauvre femme ce qui lui est arrivé. Oui, il l'a bien vue tomber de l'arbre et se rompre le cou, en effet. Les Pédés enchaînent sur son renvoi de l'hôpital, quelques semaines plus tard. Eugène se dandine sur sa chaise d'un air embêté. Bon, il veut bien se laisser aller à quelques confidences, entre hommes, hein. C'est vrai qu'à l'époque il ne se sentait pas en forme. Il ne sait pas bien ce qui lui a pris, d'embrasser ce corps dans la chambre froide. Un coup de folie, quand il y repense il croit que ce n'était pas lui mais pas de bol c'était lui. Pour la première et dernière fois, il le jure messieurs. C'est la faute à ses parents aussi, puisqu'ils travaillaient dans les cimetières. Heureusement, le professeur Russel l'a soigné depuis, et il n'a plus jamais recommencé à faire des choses pas correctes avec les morts. Il est tout à fait guéri. La preuve, il travaille à mi-temps comme jardinier. Dans la clinique de ce si bon professeur Russel, qui le traite comme un fils spirituel. Il fait aussi de la pêche, et comme hobby il adore l'empaillage en général,

et de poissons surtout. Le thon, par exemple, ça se travaille bien le thon, et puis c'est beau une fois laqué et verni. Le mérou aussi c'est un beau poisson. Et la rascasse, et... Les Pédés tournent leur cuillère dans leur tasse - on en voit de nouveaux tous les jours. Justement monsieur Gaviaud, le professeur Russel, depuis quand le connaissez-vous ? Eugène sourit largement: oh, ça fait bien dix ans, vingt peut-être - il n'a pas trop la mémoire des dates, mais c'est loin dans le passé qu'ils se sont connus, du temps où Eugène était professeur au Canada. Coup d'oeil de Gérard à Robert: soit ce type se fout de nous, soit c'est un doux dingue. Eugène s'est lancé dans un vibrant hommage à Russel: le meilleur des hommes. Un grand savant, un bienfaiteur de l'humanité, qui lui a donné sa chance dans la vie et sans qui il serait peut-être clochard, ou pire. Bon, affaire René Naldini, monsieur Gaviaud. Eugène se renfrogne, il se souvient du nom du pauvre homme, oui. Mais il ne le connaissait pas, alors là ce n'était, euh, qu'un malheureux accident. Ah bon, c'était un journaliste qui embêtait monsieur Georges, eh bien Eugène n'était pas au courant. Il a payé, on lui a déjà retiré des points sur son permis, et il va passer en jugement pour ça. C'est drôle, les policiers croyaient qu'il était ivre, alors qu'il ne boit jamais au grand jamais, d'ailleurs ils l'ont bien vu sur l'analyse de sang, c'était juste à cause de la grosse guêpe... Milou de l'Estaque, ce vieux fou ? Oh, il sait bien que ça rend jaloux les voisins qu'il travaille comme Maître d'Entretien, chargé du Parc de la Clinique Sainte-Juliette et de ses Dépendances. Non, il n'a jamais empoisonné ce malheureux clebs. Oui, bien sûr qu'il connaît moizelle Jeanne, puisque c'est la petite amie du professeur. Elle est gentille et très jolie, il la voit quand il va travailler à la clinique trois fois par semaine. Quant à Diane Artémis, jamais vue. Gérard se lève en finissant son café d'un trait. Dites, monsieur Gaviaud, vous permettez qu'on aille par là ? Eugène le regarde d'un air hébété, vaguement inquiet. Euh, par là où ? Robert se dresse à son tour. Juste un petit tour, pas une perquisition rassurez-vous monsieur Gaviaud, encore deux minutes et puis on s'en va. Euh, euh. Eugène n'est pas du tout emballé par l'idée, ça le contrarie même franchement. Mais avant qu'il ait le temps d'émettre un son, voilà que Gérard quitte la pièce pour aller dans le couloir. Eugène calcule dans sa petite tête: ça alors ce n'était pas prévu par le professeur, mauvais.

08H30

Croizette et Navarin déambulent dans l'hôtel particulier du psy, contemplant les placards ouverts et vidés de leurs fringues. L'oiseau s'est envolé, pas de trace de Jeanne Montaigu - ni de Diane. Croizette décroche un téléphone. Loubignol, enfin. Elle l'incendie: où en est-on de l'arrestation de Lamaury, imbécile ? Il se balade ivre-mort dans la nature en tirant sur ses concitoyens, et on est infoutu de le repérer ? Bredouillements au bout du fil. C'est que, euh, Georges est malheureusement introuvable, madame le juge, il a trompé la vigilance de nos hommes, et on a perdu sa trace après son passage à la clinique. Croizette le sait, abruti, elle y est à la clinique, si c'est tout ce qu'il peut lui apprendre, qu'il aille se recoucher. Elle lui raccroche au nez.

Navarin s'est assis sur une chaise, il soupèse nerveusement une cravache trouvée dans la chambre à coucher. Coup de déprime, larmes aux yeux: putain Edith, il lui est arrivé quelque chose à la petite, et le docteur est sûrement dans le coup, elle avait raison, c'est un malade.

10H00

Loubignol transpire à grosses gouttes en écoutant le récit des Pédés qui l'appellent depuis la radio de leur voiture. Bon sang de bonsoir de bon sang de bonsoir, c'est pas possible, il ne le croit pas, non il ne le croit pas, Eugène le jardinier de Russel, la voiture d'Artémis dans son garage, oh pauvre, bon d'accord je vous crois, j'envoie tout le bordel, ne bougez pas, bouclez le périmètre bonsoir c'est pas possible. Il raccroche en s'épongeant le front et attrape le fax que lui tend l'un de ses hommes. Coordonnées de l'ex-femme du docteur Russel, commissaire, ça vient d'arriver du Québec, suite à notre demande d'hier. Sur les nerfs, le commissaire - l'adrénaline pulse sec depuis ce matin - et formidablement inquiet. Il voit déjà ses points retraite fondre comme neige au soleil, adieu honneurs et décorations, pot d'adieu et petit discours, oh pauvre de lui, la juge l'a pris en grippe, c'est trop injuste. Allez, Charles, il est encore temps de se rattraper. Il compose le numéro indiqué sur le fax et obtient bientôt madame H., qui ne paraît guère étonnée que la police l'interroge au sujet de son ex. Aujourd'hui remariée, elle vit à Montréal, d'où elle est originaire, comme le docteur. C'est là-bas qu'elle l'a rencontré, en octobre 1967. Russel, alors promis à une brillante carrière, tenait un cabinet assez réputé à Montréal. Fille unique d'une famille riche, Virginie achevait ses études de médecine quand elle l'a connu. Très vite, ils sont devenus amants, avant qu'il ne la demande en mariage, trois mois plus tard, en janvier 68. Ils ont vécu ensemble six mois à peine, mais elle se souvient très bien de lui, et vingt-cinq ans plus tard sa haine n'a pas faibli. Le trip de Russel, son grand pied, c'était le sado-maso. Un vrai détraqué du sexe. Il a d'abord essayé de s'y prendre progressivement avec elle. Il s'imaginait sans doute qu'il parviendrait à la façonner selon ses fantasmes, et qu'elle finirait par trouver du plaisir à ces petits jeux. Mais quand elle a réalisé à quel point il était dangereux, elle l'a quitté. Réfugiée chez ses parents, soutenue par son entourage, elle a demandé et obtenu le divorce. La famille de Mme H., pour marquer le coup, a tenu à faire savoir quel type d'homme était Russel, et a lancé une efficace campagne de contre-publicité à son encontre. La réputation du bon docteur en a été entachée et la presse spécialisée a réclamé sa radiation de l'Ordre. Radiation qu'il a évité de justesse grâce à certaines de ses relations. Se sentant trébucher dans son pays, il a décidé de s'installer en France. Il a quitté le Québec en mai 69, pour n'y plus jamais reparaitre. Loubignol raccroche. Il n'en croit pas ses oreilles. Russel, un détraqué sadique... Mais après tout, que lui reproche-t-on, bonsoir ? Affaire Bitard, oui, mais rien n'est prouvé... Il se lève et commence à tourner en rond dans son bureau. Réfléchis, Charles, tout ça va trop vite pour toi, il faut que tu prennes le temps de penser, tu dois montrer à cette juge ce dont tu es capable. Bon, Russel a l'air d'avoir pris la tangente. Eugène a tué René Naldini, qui écrivait des

saloperies sur Georges. Russel était l'employeur d'Eugène. Georges est en fuite. Jeanne Montaigu a disparu. Tous se connaissaient. Et Diane Artémis qui ne reparait pas, sa voiture chez Gaviaud bon sang de bonsoir, quel méchante, méchante mayonnaise.

EXTRAIT DU COMPTE-RENDU DE PERQUISITION, SUITE À INTERROGATOIRE DE MR EUGÈNE GAVIAUD, PAR INSPECT. KAPIKIAN & CARLOTTI.

(...) C'est alors que Mr Gaviaud se précipite au dehors, fermant derrière lui la porte donnant sur le jardin. Ledit jardin débouchant sur un sentier descendant jusqu'au port, il parvient à nous échapper en embarquant dans un canot de pêche de couleur blanche et bleue. Prévenons aussitôt le Central et la police maritime, afin de faire diffuser un mandat d'amener concernant Mr Gaviaud.....

Rendons téléphoniquement compte au commissaire C. Loubignol puis à madame le juge E. Croizette, laquelle nous donne l'ordre de procéder à une recherche d'indices sur place.....

A/ REZ-DE-CHAUSSÉE:

1/ Salon:

Il s'agit d'une pièce d'environ vingt mètres carrés, pourvue de deux fenêtres sur le mur ouest et d'une porte-fenêtre sur le mur sud. L'ameublement est sommaire: un canapé, une table basse, un poste de télévision et un magnétoscope, un meuble bar et une grand armoire (voir schéma).....

Dans l'armoire, découvrons une importante collection de cassettes vidéo. Examinons lesdites cassettes: chacune étant soigneusement étiquetée, constatons qu'il s'agit pour la plupart de films médicaux à usage professionnel relatant des opérations de chirurgie. Par ailleurs, trouvons des cassettes étiquetées comme suit: "Enterrements T.V" (5 cassettes); "L'Égypte des Pyramides et des Pharaons"; "Best-Of Accidents - docus T.V" (3 cassettes); "Face à la Mort 1 & 2". Quelques films de fiction également, généralement des films d'horreurs, parmi lesquels: "Psychose"; "La Nuit des Morts-Vivants"; "Le Secret de la Momie"; "Réanimateur", ainsi qu'une dizaine de films pornographiques et quelques documentaires animaliers. Procédons à un bref visionnage de la cassette en place dans le magnétoscope, et constatons qu'il s'agit d'un film de langue anglaise décrivant une opération de chirurgie faciale.....

Trouvons derrière le canapé un grand nombre de mouchoirs jetables usagés. Constatons que la table basse se compose d'un marbre funéraire fixé sur des pieds de fer forgé. Sur ladite table, des prospectus d'agence de voyage sur

l'Amérique du sud et le Moyen-Orient. Au mur, un poster représentant un pêcheur à la truite, et un sous-verre contenant un plan du cimetière du Père-Lachaise, à Paris. Un gros thon et un rongeur naturalisés sont suspendus de part et d'autre de la porte-fenêtre.....

2/ Cuisine:

Environ 18 mètres carrés, comportant deux issues, l'une étant celle empruntée par monsieur Gaviaud pendant sa fuite, et une petite fenêtre. 2 poissons empaillés accrochés au mur sud. Un évier de taille inhabituelle a été installé artisanalement. Grande table au milieu de la pièce, où se trouvent encore les tasses de cafés offertes à nous-mêmes par E. Gaviaud avant sa fuite. Dans le réfrigérateur, découvrons outre de la nourriture, un grand nombre de tupperwares emplis de viandes crues ou d'abats non identifiés, ainsi qu'un petit stock de médicaments divers. Le gros congélateur contient plusieurs sacs de plastique blanc fermés et étiquetés de chiffres romains, apparemment emplis de poissons. Présence de taches suspectes (sang ?) dans l'appareil, ainsi qu'autour de l'évier. Laissons en l'état en attendant examen par TSC et poursuivons nos investigations. Trouvons sous l'évier un grand nombre de bassines de tailles diverses. Dans le buffet, découvrons plusieurs instruments de chirurgie, scalpels, écarteurs, marteaux, scies, etc. Ainsi que divers matériels, flacons, solutions, cires, fils, colles, seringues, produits chimiques, que nous identifions comme un nécessaire pour taxidermiste, l'individu nous ayant signalé précédemment qu'il se livrait à cette activité pendant ses loisirs. Constatons qu'au sol a été creusée autour des pieds de la table une sorte de rigole aboutissant à l'extérieur dans une fosse septique artisanale, et devant permettre l'évacuation du sang pendant les "opérations". En déduisons que cette pièce, qui a apparemment été nettoyée à grandes eaux il y a peu, sert à l'occasion d'atelier à Mr Gaviaud. (...)

B/ ÉTAGE

Pièce n° 1:

Il s'agit d'un local d'environ 13 mètres carrés, pourvu d'une fenêtre sur le sud, comprenant un lit biplace, deux grandes armoires, un buffet et une table de nuit. Il y règne un grand désordre et une obscurité quasi-totale, la fenêtre ayant été soigneusement aveuglée par plusieurs couches successives de papier goudronné. Aucune lampe ni ampoule apparente ne permettant d'éclairer les lieux, usons des nombreux chandeliers, bougies et cierges d'église pour continuer les recherches. Des livres, manuels et revues (parmi lesquels remarquons, entre autres, des ouvrages médicaux et para scientifiques tels que "De la conservation des tissus musculaires en milieu humide"; "Les secrets des embaumeurs égyptiens"; "Précis

de maquillage à l'usage des thanatologues") s'empilent sur des étagères, occupant toute la surface des murs, à l'exception d'une copie de masque funéraire égyptien accrochée au dessus du lit, et des têtes d'animaux naturalisées.....

Remarquons que les murs, le plafond, le sol et les éléments mobiliers ont été systématiquement repeints en noir. De nombreux bouquets de fleurs artificielles font office de décoration. Observons que le lit est dénué de draps, l'individu semblant dormir dans un sac en plastique servant, en principe, à emballer les cadavres. Trouvons sous le matelas des revues pornographiques, des photographies d'accidentés de la route et une sorte de perruque blonde que nous identifions a priori comme un cuir chevelu humain (un "scalp"), tâché de résidus organiques.....

Pièce n° 2:

Sur la porte de cette pièce notons la présence d'une inscription manuscrite: "Oui, telle vous serez o la reine des graces apres les derniers sacrements, quand vous irez sous l'herbe et les floraisons grasses moisir parmi les ossement" (sic). Entrons et constatons que, comme la précédente, cette pièce est plongée dans l'obscurité. Usons à nouveau des bougies et procédons à l'inspection. Il s'agit d'une pièce d'une quinzaine de mètres carrés, dont les murs ont été pourvus d'étagères sur toute leur surface. Comprendons qu'il s'agit d'une sorte de musée personnel, où E. Gaviaud expose ses "travaux" et ses "trophées" les plus précieux. Présence d'un squelette et d'un écorché, comme on en trouve dans les facultés de médecine. Sur les étagères, découvrons:

- de nombreux bocaux contenant (selon les étiquettes manuscrites) en suspension dans des solutions transparentes: des yeux d'origine animale; des yeux d'origine humaine; des organes génitaux masculins; des seins féminins; des mains humaines; des organes internes; des organes génitaux féminins; des foetus à divers stades de développement; des langues humaines.

- divers accessoires funéraires, couronnes, crucifix, plaques illustrées, probablement volés dans des cimetières de la région, au vu des noms et des dates.

- de nombreux membres humains (mains et pieds) naturalisés et conservés sous des cloches de verre....

C/ COMBLES:

(...) Trouvons dans le grenier très important stock d'animaux empaillés, surtout des poissons, et quelques mammifères. Autour d'une poutre est nouée

une corde marine, et des taches de sang au sol sous ladite poutre laissent supposer qu'on aurait pu récemment y ligoter une personne sur laquelle on aurait exercé des sévices.....

EXTRAIT DE L'ANNEXE N° 1.

(...) Au vu des pièces rapportées du domicile de Mr Gaviaud Eugène, et avant plus amples recherches, pouvons immédiatement préciser:

- environ cinquante pour cent des abats et chairs découverts (et notamment ceux contenus dans le sachet remis par Mr Émile Fouque) sont d'origine humaine.
- la "perruque" retrouvée est un cuir chevelu de femme.
- les chairs conservées dans le "musée" de Mr Gaviaud ne sont pas des copies ou des moulages, mais bien des organes humains prélevés sur des cadavres de tous âges, et des deux sexes. (...)

10H35

La barque d'Eugène vient accoster dans un coin de calanque rocailleuse sur l'île Pomègues, archipel du Frioul. C'est qu'ils lui ont fait peur ces deux moustachus, heureusement qu'il a pris la poudre d'escampette. Maintenant, les flics ont dû découvrir tous ses petits secrets. Mais ça ne fait rien, car bientôt il va partir refaire sa vie sous les palmiers avec le professeur. Il amarre l'embarcation, et se dirige vers son cabanon de pêche. Il libère le cadenas fermant la lourde chaîne, traverse la pièce principale, ouvre une deuxième porte fortement barricadée, et entre dans le local sombre et exigu. Il allume un chandelier et constate avec plaisir que la femme est réveillée. Ça tombe bien, il a envie de tailler un brin de bavette. Sait-elle qu'il est l'homme de confiance du célèbre professeur Russel, pour qui il effectue des missions secrètes ? Comme avec Jeanne et les filles de la clinique, par exemple, ou bien le journaliste avec la guêpe dans la voiture. Avec Diane aussi, il a une mission. Mais, cette fois encore, même s'il a honte, il va désobéir au professeur. Elle n'ira pas au fond de la mer, puisqu'il va faire d'elle sa nouvelle compagne, la troisième. Il commence à avoir le coup de main, et elle sera sûrement très réussie. Après l'avoir traitée, il l'enverra avec les deux autres par malle postale, et rejoindra le professeur se faire dorer la pilule au soleil. Il faut qu'elle sache qu'Eugène aussi est un grand savant, puisqu'il rédige un mémoire sur l'empaillage des êtres humains... Mais au fait, il a oublié de lui présenter ses deux femmes: Diane les a-t-elle reconnues ? Eh oui, sur ce brancard, c'est moizelle Jeanne. Elle n'est pas mal réussie, pas vrai ? Il faut dire qu'il y a passé toute la nuit précédente, c'était passionnant, sa chair était facile à travailler. Bien sûr, elle n'est pas terminée, mais le plus gros est fait, il finira le travail dans la nouvelle maison que le professeur va lui trouver. Et puis l'autre, là,

alors celle-là attention, c'est le bijou d'Eugène. Il s'approche et commence à dérouler les bandes qui recouvrent le visage de - mon dieu - la momie, avec d'infinies précautions. Diane se force à regarder. Longs cheveux blonds, visage ovale, chair plaquée sur les os, pommettes saillantes, yeux grands ouverts, bleus - deux billes de verre. Elle mord dans la balle de latex, pas possible pas possible, non mon dieu non non... Du bout des lèvres, Eugène effleure amoureusement la joue parcheminée. Anjélica Gaviaud, mon épouse. Eugène s'excuse du relatif état de délabrement du corps, précisant qu'il s'agissait de sa première expérience d'empaillage de femme. Cependant, vingt ans après, elle tient encore bien le coup, hein mademoiselle, et sa beauté peut en remontrer à d'autres. Diane aussi fera une belle compagne. Mais Anjélica restera toujours sa préférée - pensez-donc, une vedette de cinéma. Il a bien connu son fils, le petit David, que le professeur s'en occupait à Sainte-Juliette. Eugène jouait souvent avec lui, il lui faisait visiter les endroits interdits de la clinique. Ils étaient bien copains, il lui a appris des tas de choses sur la sexualité. Maintenant, il est mort. Comme Diane bientôt. Car tel est l'ordre du professeur. Au fait il faudra être discrète, même quand elle ne vivra plus, car le professeur n'est pas au courant qu'il empaille des femmes. S'il le savait, sûrement qu'il serait fâché. Parce que ses copines, quand même il faut dire les choses, il les a un peu volées au professeur. C'est pas sa faute, à Eugène, s'il a toujours préféré les femmes mortes. Mais il sait que c'est pas bien vu dans la société, alors il se cache... Anjélica, il aurait dû la jeter dans le ravin. D'ailleurs, tout le monde croit que c'est comme ça que ça s'est passé. Même la police et les journaux. Mais non, pas du tout:

Au volant de l'Alfa d'Anjélica, Eugène décida de céder à la tentation et de faire un détour par chez lui avant d'aller aux falaises de Cap Canaille. Il gara la voiture dans le garage de la villa "Mon Rêve", sortit du coffre la morte enveloppée dans une couverture écossaise et la transporta jusqu'à sa chambre. Délicatement, il l'allongea sur le lit et entreprit de la déshabiller, marmonnant des excuses. Les bleus et les zébrures du fouet seraient cotons à ravoire, mais il y arriverait. Il la rendrait éternelle. Il déposa un baiser respectueux sur les lèvres encore tièdes. Puis il rassembla les vêtements et bijoux de sa muse, lui expliquant qu'il serait bien resté, mais qu'il avait des choses à régler s'il voulait être tranquille pour pouvoir la garder. Il reviendrait bientôt, très bientôt. En partant, il laissa la lumière allumée dans la chambre. Pour pas qu'elle ait peur.

Soudain, Eugène interrompt son récit. Il vient d'entendre un bruit de moteur. Il sort, fusil en main, et scrute alentour: quelques pointus au large en train de remonter leurs filets, un ferry chargé de touristes qui fait la navette Vieux-Port-Château d'If... Un ragondin aperçoit le jardinier et se barre ventre à terre. Maudits ragondins, il en a empaillé plusieurs, déjà. Mais malgré ça, ils reviennent toujours infester le paysage, ces sales bestiaux. Il retourne auprès de Diane.

Eugène ne fréquentait pas les prostituées, car la chaleur des vivants le dégoûtait et le faisait débâter. Mais il savait qu'au lieu-dit le Réaltor, dans la campagne aixoise, on pouvait en trouver. Après avoir rôdé un moment aux alentours du

petit bois où se retrouvaient certains amateurs de chair tiède, il trouva la doublure qui convenait, une blonde fatiguée d'une trentaine d'années dont la silhouette et la forme du visage pouvaient faire penser à Anjélica. Après une courte discussion, la fille monta dans la voiture, et indiqua à Eugène un sentier discret où consommer tranquille. Il gara l'Alfa derrière un rideau de peupliers et coupa le contact. Ils s'étaient mis d'accord pour une pipe à cent cinquante. La fille se pencha, ouvrit sa braguette, sortit sa bite molle et commença à le pomper. Eugène jeta un dernier regard alentour. Personne. Il saisit entre ses larges mains la tête de la fille et lui tordit le cou. Il y eut un craquement sec lorsque les cervicales se brisèrent, un bruit agréable à entendre. Elle était morte sans souffrir, et Eugène préférait ça. Rapidement, il la déshabilla, pour la rhabiller aussitôt des vêtements, dentelles et bijoux d'Anjélica. Il fourra le corps dans le coffre et repartit, direction Cassis et ses falaises. Arrivé à destination, il installa la fausse Anjélica à la place du conducteur, et mouilla d'un peu d'essence sucrée l'intérieur de la voiture et le visage et les mains de la fille - ainsi le feu rongerait bien les chairs et les rendrait méconnaissables. Puis il s'installa tant bien que mal sur les genoux de la morte, mit le contact et démarra. Il avait du mal avec les vitesses, ce n'était pas très pratique, mais il y arrivait: la voiture prenait de la vitesse et fonçait droit vers le ravin. Il sauta au dernier moment, comme James Dean dans le film à la télé. L'Alfa décrivit un long arc de cercle qui s'acheva contre les rochers cent-trente mètres plus bas, en une explosion dont le bruit parut à Eugène étonnamment faible, sans doute à cause du mistral... Il regarda les flammes avec une pointe de regret. Cette belle fille morte, une pute, bon - mais quand même, c'était gâcher. La route était longue, il lui faudrait rejoindre Cassis à pied, attendre l'aube pour rentrer en bus à Marseille, et il lui tardait de retrouver son Anjélica, à lui désormais jusqu'à la fin des temps.

10H31

"LADIES AND GENTLEMEN, WE ARE NOW APPROCHING OUR DESTINATION, NICOSI, CYPRUS. PLEASE FASTEN YOUR SEATS BELTS, STOP SMOKING AND SWITCH OFF YOUR WALKMEN, COMPUTERS AND ANY ELECTRONICAL MATERIALS..."

Discipliné, le citoyen franco-canadien Philip Russel boucle sa ceinture et se carre dans son fauteuil de classe affaire. Chypre, Méditerranée, première étape de son circuit vers l'Amérique du sud: le Nouveau Monde pour une nouvelle vie.

11H00

L'heure de la relève pour les plantons de permanence. Un fourgon de police s'arrête devant les grilles de la Villa Dolorosa. Navarin en descend en compagnie de quatre képis. Toujours pas de nouvelles de Lamaury, inspecteur. Navarin hoche sèchement la tête, ni de Diane Artémis, les gars, ça me le troue - et c'est rien de le dire. Bref, l'inspecteur rappelle la consigne: arrêter et menotter illico Lamaury s'il se présente, ordre de la juge. Croizette vient d'ordonner un avis de recherche national concernant le docteur Russel et Eugène Gaviaud. Navarin ne peut retenir un petit rire nerveux. Parce que figurez-vous, les copains, qu'on a trouvé des choses assez folklos chez le jardinier. Très nerveux comme rire.

14H05

Eugène a retiré le drap qui couvrait le corps de Diane. Sûr qu'on est pas aussi à l'aise que chez lui, mais il va quand même essayer de faire ça bien. Marqueur en main, il trace les lignes bleues sur lesquelles il pratiquera les incisions pour extraire les organes internes, les graisses et les tissus inutiles. Étape primordiale, car si on se trompe c'est impossible de recoudre comme il faut après. Voilà. Bien. Il s'empare d'un cutter et incise d'un geste sec les poignets de Diane, juste au dessous des liens de caoutchouc. C'est l'étape numéro 2, mademoiselle. Il faut attendre que vous vous vidiez de tout votre sang. Vous allez partir doucement, de sorte que vous aurez le temps de voir venir l'entrée du tunnel de lumière. Il faudra alors qu'elle lui décrive exactement ce qu'elle verra, car il est extrêmement intéressé par ce qui se passe au moment de la mort: il y aurait donc ce tunnel, avec une énorme boule de feu au bout, et après on arrive dans une prairie avec de l'herbe qui brille et des fleurs phosphorescentes, et là on rencontre le Bon Dieu et tous ses Saints... Eugène a besoin qu'on lui décrive ça pour son livre. Le sang dégouline des veines de Diane, la fin, c'est la fin, elle ne s'en sortira pas, adieu tout le monde, adieu papapapa. Eugène s'arrête de monologuer en entendant un nouveau bruit. Soudain sur ses gardes, il se lève et va chercher son fusil. Et si ce n'était pas un ragondin ? Il ouvre prudemment la porte, et s'avance un peu, regardant autour de lui. Détonation. Eugène est projeté en arrière, sang qui gicle contre le mur, poitrine déchirée. Il s'affaisse lourdement, sans avoir compris ce qui s'est passé... Georges pénètre dans la cabane et tombe en arrêt devant le corps d'Anjélica, il la prend dans ses bras - elle ne pèse rien, seigneur - et la relâche avec épouvante, s'effondrant à genoux pour pleurer. Diane le regarde, incrédule, non, le cauchemar continue, oh punaise je meurs je meurs je... Sur le sol la flaque rouge s'étend. Diane a sombré dans le néant. Après un long moment, Georges semble prendre conscience de sa présence. Chialant spasmodiquement, il la détache, arrache les bandes élastiques et lui noue des chiffons autour des poignets pour stopper l'hémorragie. Il la soulève, sort de la cabane et la porte jusqu'à un Zodiac amarré dans une crique voisine. Revenu en courant à la cabane, il retourne un instant devant la momie de sa femme. Tout chavire, oh mon dieu Anjélica

chérie - il pousse un cri inhumain, se recule, le corps secoué de soubresauts. De la crosse de son fusil, il se met à démolir les étagères et les accessoires de pêche qui encombrant le réduit. S'emparant d'un bidon de carburant pour bateau, il asperge partout et craque une allumette. Le cabanon s'embrase rapidement. Un dernier regard: le corps momifié d'Anjélica se consume en se craquelant, happé, enveloppé, transpercé par les flammes de l'enfer.

15H00

EXTRAIT DE L'EXAMEN DE LÀ DÉPOUILLE D'ANJÉLICÀ LAMAURY -
NOTE DU MEDECIN-LÉGISTE AU JUGE E.CROIZETTE.

(...) Ainsi, au vu des faits suivants:

- contradictions avérées entre les fragments de mâchoire sur le corps exhumé, et le dossier dentaire de madame A. Lamaury.
- doutes sérieux quant à la taille supposée du cadavre exhumé (1,75m-1,78m) par rapport à celle de madame Lamaury (1,73m)

Conclusion: il nous paraît incontestable que le corps qui nous a été donné à étudier n'est pas celui d'Anjélica Lamaury, sous réserve d'éléments nouveaux et en attendant les résultats des analyses complémentaires, dans les 48 heures.

16H40

Fusil sur les genoux, Georges conduit à tombeau ouvert sur les petites routes de campagne, le visage déformé par un rictus de souffrance hallucinée, terrassé par la vision du corps embaumé de sa femme. La Mercedes pile devant les grilles fermées de la Villa Dolorosa, une escouade de flics l'entoure aussitôt. Georges colle le canon du fusil sous la gorge de Diane étendue à l'arrière. Il fait hurler l'accélérateur. Laissez-moi passer ou je la tue ! Les képis reconnaissent la passagère. Visage blême de Navarin, yeux rougis, flingue pendant au bout du bras. JE LÀ TUE OUVREZ !!! Plantons paniqués, quoi faire, chef, vite, vite. OUVREZ J'EN AI RIEN À BRANLER JE SUIS FOUTU JE LÀ TUE VOUS COMPRENEZ ?!! Ne tirez pas, Navarin se précipite et compose le code d'ouverture des grilles, laissez-le passer ! Vrroum, à fond dans l'allée en direction de la Villa.

16H44

Lamaury est fou furieux, Edith, il va la buter, on ne peut rien faire, il s'est enfermé chez lui, impossible de le contacter, il a complètement disjoncté. Bien sûr que si on peut faire, Jean-Paul, on va même mettre le paquet. Croizette raccroche et se tourne vers Loubignol: prévenez le préfet, ahuri, on appelle le Raid.

17H00

Georges demande aux Hecquet de l'aider. Avec le vieux Pascal, il transporte Diane à l'étage tandis que Véronique s'occupe de trouver une chemise de nuit. Puis, Georges et le père Hequet redescendent: il s'agit de fermer les fenêtres, les volets, toutes les issues sans exception. Ce sont les derniers services qu'il demande à ses employés, vu qu'après ils devront partir. Véronique retrouve les deux hommes au salon. La demoiselle est au lit, monsieur Georges, elle est bien installée, je lui ai trouvé une nuisette, elle dort, elle ne saigne plus. Bien, très bien Véronique, merci, merci à tous les deux, maintenant filez rassembler vos affaires, vous partirez dans la soirée, vous ne pouvez pas rester. Les deux domestiques sont mal à l'aise: c'est qu'ils ne veulent pas laisser monsieur Georges dans les ennuis. Monsieur Georges a besoin de se reposer, qu'il parte dormir un peu et ils s'occuperont de surveiller ce qui se passe du côté des journalistes et des policiers, ils le réveilleront s'il y avait de l'agitation suspecte. Georges sourit tristement. Merci, merci mille fois de votre loyauté, mes amis, je vous aimais bien, mais il faut que vous partiez. Allez, faites ce que je vous dis et quittez la Villa. Ils veulent ma peau, et je vais la leur donner. Vous avez devant vous un homme mort.

18H25

La CX de Loubignol s'immobilise à proximité des grilles. La juge et le commissaire viennent distribuer les instructions, et tâter l'ambiance. Le dispositif de garde a été renforcé, une trentaine de flics en faction autour de la propriété. La juge contemple les volets fermés, la façade aveugle. Navarin flippe - et dire que la petite chérie est là-dedans, non mais il faut qu'ils me bombardent tout ça, Edith, elle est peut-être déjà morte si ça se trouve. Croizette temporise. Les hommes du Raid arrivent, ça va s'arranger dans la nuit, t'inquiète pas Jean-Paul... Qu'est-ce qu'attend Loubignol pour appeler Lamaury ?

19H00

Georges tourne en rond dans la cuisine, fusil posé sur la table, chargé. Bon, paré à soutenir le siège. Dans le salon, au bureau, à l'étage, les téléphones n'arrêtent pas de sonner - va falloir les débrancher, vont pas me gonfler toute la nuit. Il regarde l'écran grisâtre de la petite télé sur le frigo. Non, rien à branler, n'allume pas, tiens, bois plutôt un bon coup. Plus de gin, il va pour sortir une bouteille de Smirnoff du congélateur. Il interrompt son geste, hésitant soudain. Halte-là mon vieux. Et si tu essayais de rester sobre pour les dernières heures qui te restent à vivre ? Allez, ce sera plus classe, autant leur refiler un cadavre qui ne pue pas trop l'alcool.

JOURNAL DE 20 HEURES DE FT1, PROMPTEUR CLARISSE MÉRIC.

(...) MAIS AUPARAVANT NOUS OUVRONS CE JOURNAL SUR UNE NOUVELLE QUI VIENT DE TOMBER SUR NOS TÉLÉSCRIPTEURS: SELON NOS CORRESPONDANTS À AIX EN PROVENCE GEORGES LAMAURY AURAIT ÉTÉ VICTIME D'UN INCOMPRÉHENSIBLE ACCÈS DE FOLIE ET SE SERAIT LIVRÉ DANS LÀ JOURNÉE À UN SANGLANANT PÉRIPLÉ À TRAVERS LÀ RÉGION MARSEILLAISE AVANT DE SE BARRICADER À SON DOMICILE EN AYANT PRIS EN OTAGE UNE INSPECTRICE DE POLICE. DES INFORMATIONS QUE NOUS DÉVELOPPERONS BIEN SUR DANS NOS PROCHAINES ÉDITIONS OU PENDANT CE JOURNAL SI L'ACTUALITÉ L'EXIGE.

20H15

Georges est assis sur un chaise à côté du lit où repose Diane, dans la chambre bleue. Respiration calme et profonde, elle est très pâle, elle a perdu beaucoup de sang, mais elle s'en sortira. Il se lève pour aller jeter un oeil à travers les stores vénitiens. Ah il la veulent ma peau, non mais regarde-moi tout ce binz', tu vas voir qu'ils vont profiter de la nuit pour me faire un coup tordu, m'envoyer leurs commandos de choc, venez, venez à moi les petits enfants, vous voulez le vieux Georges, vous l'aurez car c'est bien la fin des haricots pour lui, oh cuites et recuites les carottes, il le sait, attachez vos ceintures ladies and gentlemen, car nous entamons notre descente.

20H25

Histoire de tuer le temps, l'élégant docteur Russel se balade dans les duty-free shops de la zone de transit de l'aéroport du Caire, Égypte. Il bâille. Fatigant, ce voyage, et ce n'est pas fini. Ne trouvant rien de particulièrement excitant à acheter, il passe dans la librairie internationale. Il voit les titres de la presse française et un léger sourire lui vient aux lèvres. Ça l'amuserait de savoir ce que vont raconter les journalistes sur sa disparition. Que va-t-il arriver à Georges, aussi ? Et à ce pauvre débile d'Eugène, persuadé qu'il va venir le rejoindre ? Il a envie de rigoler, le professeur. D'accord, il n'a pas vraiment gagné sur ce coup-là, mais il n'a pas perdu non plus, loin s'en faut. Il n'a jamais été attaché aux choses matérielles, alors son hôtel particulier, sa clinique, il s'en fout totalement en fin de compte. Il imagine ce que va devenir sa vie. C'est sûr, tout va changer, il va falloir s'organiser, trouver comment gagner de l'argent. Mais il ne se fait pas trop de souci de ce côté-là, pas de mal de bâtons d'avance sur des comptes à droite à gauche, il sait qu'il s'en tirera toujours. Car il est doué d'une intelligence supérieure, et il fait partie de la race des Forts - ceux que l'on n'encule pas. Coup d'oeil à sa montre: dans

15 minutes, embarquement pour Bogota, Colombie. Penser à acheter de la Nivaquine et de la citronnelle.

20H35

Rompu de fatigue, Georges s'est laissé surprendre par le sommeil sur le canapé du salon. Le cliquetis du répondeur qui s'enclenche le réveille en sursaut. Chier. Il tend la main vers le bouton du volume. Allez, les écouter, cinq secondes, qu'on rigole un peu:

"...fais pas le con Georges, je t'en prie fais pas le con, réponds, bon sang de bonsoir tu te rends pas compte, libère-la, Georges, réponds-moi, on ne te fera rien, je m'en porte garant, on peut encore s'expliquer, Georges décroche, tu m'écoutes, je suis sûr que tu m'écoutes, allez libère la petite, fais-moi confiance, Georges mon ami, tu es complètement sous pression depuis des mois, je le sais, tout le monde le sait mais..."

Georges se décide à décrocher - Georges, grands dieux, enfin tu daignes... Ferme ta bouche, Charles, et écoute-moi très attentivement, parce que je vais te parler une fois, une seule, et ce sera tout. Georges débite ses exigences sur un ton heurté: tout ce qu'il veut c'est quelques foutues heures de répit avant de se rendre. Quand il l'aura décidé, il fera signe et se mettra à la disposition de la police. Mais pour l'instant, surtout, qu'on ne cherche pas à le contrarier. Il détient Diane Artémis en otage, il l'a sous la main en permanence, et si un assaut est tenté, il l'abattra. Terminé. Georges arrache la prise du téléphone - et tiens, le répondeur aussi, il n'a plus rien à leur dire. Il se retourne, et constate que les Hecquet sont au garde-à-vous dans l'entrée, valises prêtes. Il leur sourit avec lassitude. Allez, cette fois partez les amis. Embrassades silencieuses, le père Hecquet pleurniche dans le giron de Georges, allons allons, Pascal, on se reverra un de ces quatre, puisque vous croyez au Ciel. Il les regarde s'éloigner dans le parc, en direction des grilles où attendent les flics. Maintenant il est vraiment seul.

23H45

JOURNAL DE LÀ NUIT, FT1 JEAN-YVES BELTRAN, TEXTE PROMPTEUR.

AFFAIRE LAMAURY SUITE. NOUS VOUS CONFIRMONS LÀ NOUVELLE QUE NOUS ANNONÇONS EN EXCLUSIVITÉ DANS NOTRE ÉDITION DE 20 HEURES À SAVOIR QUE GEORGES LAMAURY, DONT LE NOM REVIENT AVEC INSISTANCE DEPUIS QUELQUES SEMAINES À TOUS LES CHAPITRES DE L'ACTUALITÉ À ÉTÉ VICTIME D'UN "COUP DE FOLIE" ET AURAIT ASSASSINÉ UN INDIVIDU NON IDENTIFIÉ SUR L'ARCHIPEL DU FRIOUL, AVANT DE PRENDRE EN OTAGE DIANE ARTEMIS UNE INSPECTRICE DE LÀ BRIGADE CRIMINELLE. SELON SES PROCHES GEORGES LAMAURY ÉTAIT PROFONDÉMENT DÉPRIMÉ DEPUIS LÀ MORT DE SON FILS ET SUPPORTAIT DE MOINS EN MOINS BIEN LÀ PRESSION

POLICIÈRE ET MÉDIATIQUE. NOUS AVONS RECONSTITUÉ POUR VOUS CETTE JOURNÉE OU UN HOMME À BASCULÉ. POUR FT1 UNE ENQUÊTE DE JÉRÉMIE SHORT.

JÉRÉMIE SHORT: C'est ce matin vers six heures que Georges Lamaury quitte la Villa Dolorosa au volant de sa Mercedes. Sans éveiller les soupçons des deux policiers en faction, il disparaît dans le labyrinthe des petites routes aixoises. Il ignore que, si la police ne l'a pas suivi, une équipe de reporters locaux l'a pris en filature. À sept heures environ, Georges Lamaury entre dans l'enceinte de la clinique Sainte-Juliette, dans le but semble-t-il de rencontrer Philip Russel, son médecin-traitant. C'est là, sous l'objectif du photographe de Martigues-Actualités, qu'il va se livrer à un véritable scandale, allant jusqu'à menacer d'une carabine le personnel de la clinique avant de quitter les lieux, après avoir tiré en direction des journalistes. (...) Au Frioul, Georges Lamaury assassinera d'un coup de fusil un jardinier de 49 ans, Eugène Gaviaud.

Jean-Yves Beltran revient à l'image, visage grave mais yeux gourmands - ce soir, sûr qu'il fait péter l'audimat, Clarisse va bisquer. En incrustation derrière lui, une des photos prises à la clinique: un Georges Lamaury échevelé, livide et grimaçant, brandissant un fusil de chasse sous le nez d'une nurse terrorisée.

JEAN-YVES BELTRAN: La police a pris place autour de la Villa Dolorosa, et tente de parlementer avec Georges Lamaury. Patrice Carré est déjà sur place, et nous l'avons en direct au téléphone pour FT1. Patrice, est-ce que vous m'entendez ?

PATRICE CARRÉ: Oui, tout à fait Clar... euh, Jean-Yves. Eh bien je me trouve donc effectivement à Aix, plus exactement au Tholonet, et je peux vous dire que la police a bien encerclé le domicile de Georges Lamaury, et que le commissaire principal Charles Loubignol se serait entretenu dans la soirée avec l'homme d'affaire par le truchement du téléphone. Alors ici, on est dans l'expectative, puisqu'on ignore exactement les intentions de monsieur Lamaury. Toujours est-il que les rumeurs qui filtrent du côté des forces de police viennent accréditer la thèse selon laquelle cette tragédie qui intervient deux jours après la fusillade des Salins-de-Giraud, où un proche de Georges Lamaury trouva la mort, serait l'ultime volet de l'affaire Zodiac. À vous Paris.

J-Y.B: Merci Patrice, alors ce qui frappe dans ce dossier, au-delà de la violence, c'est de voir un homme, en l'occurrence une personnalité politico-médiatique, basculer pour ainsi dire en direct dans la folie homicide. Professeur Grodek, vous êtes à FT1 notre consultant en psychologie, comment expliquez-vous que Georges Lamaury ait ainsi "craqué"?

PROFESSEUR GRODEK: Eh bien Jean-Yves, je crois que pour comprendre le processus mental qui a amené Georges Lamaury à, comme on dit aujourd'hui,

"péter les plombs", il faut tout d'abord se souvenir que nous avons là un sujet qui subit depuis quelques mois une succession de traumatismes psycho-émotionnels. Or, notre capacité à supporter ces traumatismes n'est pas illimitée. Dans le cas de Lamaury, dont on croit savoir par ailleurs qu'il avait ces derniers temps un "problème d'alcool..."

16 JUILLET 92

07H00

Diane s'éveille, et se découvre dans une chambre d'enfant. Elle se redresse un peu sans comprendre. Des murs tendus de tissu bleu. Deux grandes fenêtres aux volets clos. Qu'est-ce que c'est que cette chemise de nuit ? Quand s'est-elle couchée ? Où est-elle ? Elle repousse la couverture et met un pied sur le sol. Des poupées Barbie et Big Jim disposées sur une commode, cette chambre bleue, punaise, mon rêve, je suis dans un de mes rêves. Elle s'effondre, renversant la table de nuit.

Georges entend le raffut et se précipite à l'étage. Il relève Diane et la force à se recoucher. Elle le dévisage, incrédule. Où suis-je ? Dans la chambre de David, ne bougez pas, vous êtes en sûreté, il ne vous arrivera rien, voulez-vous du thé, du café, préférez-vous dormir encore ? Diane fouille dans ses pensées, tout est tellement confus, elle ne se souvient plus de ce qui lui est arrivé ces dernières heures, tourbillon d'images morbides dans sa tête, sans qu'elle puisse faire la part du cauchemar et de la réalité... Je veux me lever, pourquoi suis-je ici ? Quelle heure est-il ?

07H05

Les hommes du Raid sont arrivés: une équipe de douze policiers dirigés par le capitaine Paul Goupil. Assaut prévu la nuit prochaine à 04 heures, si pas évolution positive. Ambiance commando aux abords de la Villa: on examine la topographie du parc sur des cartes d'état-major, on déploie du matériel électronique, on installe des capteurs infrarouges, des micros-canons, et tout le tremblement. Goupil surveille d'un oeil sévère le déroulement des opérations, et notamment le montage du chapiteau kaki qui fera office de Q.G. Loubignol, que l'ampleur du dispositif rend nerveux, se décide à l'aborder: faut-il vraiment déployer tout ce bazar, capitaine ? Je connais Georges, s'il dit qu'il se rendra, il le fera. Le capitaine s'allume un cigarillo en le dévisageant de haut en bas. Il lui souffle la fumée au visage avant de lui tourner le dos pour rejoindre ses hommes.

Diane a un peu récupéré, l'effet des drogues s'est dissipé, elle termine le petit déjeuner que Georges lui a apporté au lit. Il regarde par la fenêtre les mouvements policiers. Cette fois ils mettent le paquet, ça se précise... De toutes façons mademoiselle, voyez-vous, je m'en fous, parce que je suis déjà mort. Il prend une chaise et vient s'installer à côté d'elle, son fusil toujours à portée de main... Monsieur Lamaury, comment m'avez-vous retrouvée ?

Hier matin, Georges décidait d'en finir avec Russel. La mort de Léon avait été la goutte d'eau. Après être passé rapidement à la clinique, il s'était rendu chez Eugène, au Vallon des Auffes, où il pensait pouvoir trouver la fidèle créature du docteur. Apercevant depuis la route un gros paquet de voitures de flics devant la villa "Mon Rêve", il préféra rebrousser chemin, et décida d'aller jeter un oeil au cabanon de pêche. C'était l'endroit idéal pour se cacher, une calanque désertique à l'abri des regards. Dans le passé, Russel s'en était parfois servi pour s'amuser avec certaines de ses malades, et il n'était pas absurde de penser que l'un ou l'autre pouvait s'y planquer. Georges avait donc emprunté un canot et fait la traversée jusqu'au Frioul. Accostant à quelques centaines de mètres du cabanon, il s'approcha sans bruit. Effectivement, la barque d'Eugène était amarrée à son petit ponton, et la porte était débarrassée de ses nombreux cadenas, signe que quelqu'un était dedans. Contournant le bâtiment, Georges colla l'oreille contre la cloison de bois. Et il entendit. Tout.

Georges fait les cent pas dans la pièce, tournant entre ses doigts un Big Jim à la peinture écaillée. Diane n'ose pas rompre le silence. Il se passe lentement la main sur le visage, pour masquer les larmes qui lui viennent. Pauvre Anjélica. Il secoue la tête en s'adossant au mur. Diane ouvre la bouche - le faire parler, psycho appliquée, neutre, légèrement compatissante - mais il l'interrompt d'un geste. Vous allez tout savoir, mademoiselle, les choses que j'ai à vous dire ne sont pas simples. Commençons par le commencement: le 4 juillet 73, avait lieu à la Villa une soirée. Il s'agissait d'une de ces parties sadomaso que le docteur Russel et lui organisaient, parfois en présence de quelques convives triés sur le volet. Ce soir-là, après le départ des invités, Russel décida de continuer la séance en trio avec Georges et Anjélica...

À un moment, Anjélica cessa de réagir aux coups de Russel. Georges pensa qu'elle s'était évanouie. C'était déjà arrivé. Il continua de filmer le docteur qui tirait fort sur les pinces à seins pour la réveiller - redresse-toi traînée, c'est pas fini. Anjélica eut un sursaut, on entendit comme un hoquet derrière le bâillon, son corps se tendit brièvement puis elle devint toute molle. Russel la détacha, soudain fébrile. Georges continua de filmer jusqu'à ce que le docteur lui crie de venir l'aider, bordel, le coeur avait lâché. Georges coupa la caméra et s'approcha

de Russel qui tentait un massage cardiaque désespéré. En un éclair de lucidité pénible, il entrevit les innombrables et dramatiques conséquences qu'aurait la mort de sa femme. Il ressentit alors un vertige tel qu'il préféra se convaincre que tout cela n'était qu'un cauchemar. Pendant quelques secondes, il réussit à contenir la tempête qui couvait à l'intérieur de son crâne. Dans un brouillard, il vit Russel s'asseoir sur un tabouret en secouant la tête. C'est la voix du docteur qui fit voler en éclats le fragile barrage qu'il avait mis en place. Anjélica était morte, il n'y avait plus rien à faire. Georges s'agenouilla auprès d'elle. Morte. Il l'enlaça et couvrit son visage de baisers, un miracle allait certainement se produire, c'était trop affreux. Mais aucun ange ne vint ranimer la jeune femme, et Georges entra en transe, secouant le corps, suppliant qu'elle revienne, demandant pardon. Il hurlait. Russel le gifla.

10H30

Loubignol refuse la clope que lui tend Navarin, il ne fume plus depuis qu'il est avec Évelyne, qui ne supporte pas l'odeur du tabac froid. Le commissaire parcourt du regard la façade de la Villa. Georges avait dit "quelques heures" mais ça se prolonge, très mauvais tout ça. Un taxi a réussi à se frayer un passage et dépose Daniel Marlin devant la CX du commissaire. Navarin bondit de la souche sur laquelle il s'était assis pour méditer. Ça lui fait plaisir, tiens, salut Daniel, serremments de mains, pauv' vieux, t'en fais pas, on va la sortir de là, la p'tite. Loubignol dévisage le journaliste, surtout restez-là, bougez pas, c'est déjà assez le foutoir comme ça, c'est bien parce que vous connaissez Jean-Paul, et la petite aussi, oh excusez-moi - vingt dieux mais quel foutoir. Daniel, le teint gris, fait quelques pas le long du mur d'enceinte. Navarin lui tapote affectueusement l'épaule, moi aussi ça me tue putain, mais j'y crois, Goupil a un très bon plan paraît-il, et c'est un as. Daniel renifle un grand coup en sortant de sa poche un exemplaire froissé du dernier "France Dimanche". Putain Jean-Paul, je sais que c'est con mais... Cris en provenance de la Villa. Tout le monde se rue vers les grilles. Deuxième fenêtre en partant de la gauche, premier étage: Georges Lamaury, fusil en main, canon sur la nuque de Diane, qui hurle en direction des policiers. Surtout, que personne ne tente quoi que ce soit. Qu'on lui foute la paix, sinon il l'explose.

Pas trop eu peur ? Diane secoue la tête et retourne s'asseoir sur le lit. Vous n'auriez pas une cigarette ? Georges sourit. Regardez dans le tiroir de la table de nuit, c'est là que David mettait les siennes. Elle ouvre et attrape un paquet de Benson dorées aux trois-quarts vide. Merci. Je vous écoute, monsieur Lamaury.

La gifle de Russel avait calmé Georges. Ils avaient remonté le corps d'Anjélica dans le salon, et sur les conseils du docteur l'avaient rhabillée - tenue de ville. Les Hecquet étaient de sortie, comme à chaque soirée spéciale. Russel avait téléphoné à Eugène, qui n'allait pas tarder à arriver. L'idée était d'organiser un faux accident de voiture. Eugène balancerait l'Alfa de l'actrice du haut d'un ravin.

Tout le monde savait qu'elle était dépressive, qu'elle abusait de l'alcool et des tranquillisants et on ne s'étonnerait pas qu'elle ait été victime d'un bête accident de la route. Il n'y aurait sans doute même pas d'autopsie, et Russel arrangerait le coup pour le permis d'inhumer. Georges avait hésité avant d'accepter le plan, mais le docteur avait su le convaincre: c'était ça, ou la fin de leurs carrières respectives. Tuer sa femme pendant une partouze sado-maso, c'est le genre d'impair qui vous ferme à tout jamais les portes de la jet-set. Quant aux invités qui avaient passé le début de la soirée avec eux, ils seraient les premiers à croire à l'accident. C'était leur intérêt. Tout le monde y croirait, parce qu'en fait tout le monde se foutait de la façon dont Anjélica était morte. Elle n'avait plus de famille, ça n'importait que pour eux, et ils partageraient ce secret pour toujours. Eugène arriva. Russel lui expliqua sa mission, et il s'exécuta sans poser de question. Brave Eugène. Il se ferait couper en quatre pour moi, disait Russel, et Georges pressentait que c'était littéralement vrai. Il regarda le jardinier prendre dans ses bras le corps d'Anjélica et sortir de la Villa. Georges le vit installer le cadavre dans l'Alfa. Le cadavre, nom de Dieu. Russel lui posa une main sur l'épaule, marmonnant une phrase qu'il n'entendit pas. La voiture s'éloigna, longea l'allée de cyprès et passa le portail. Le halo rouge des feux arrières griffa la nuit, le bruit du moteur porté par le mistral flotta un instant, et puis il n'y eut plus rien.

12H35

Au sans fil, Loubignol apprend que le docteur Russel a été vu la veille à l'aéroport de Marignane. Il aurait pris un vol pour Chypre. Reste à prévenir Interpol. Comment annoncer ça à la juge bonsandebonsoir. Dans un coin, un peu à l'écart du dispositif, Daniel et Navarin se sont assis sur un rocher, l'air consterné. Ils secouent la tête, tentant mutuellement de se reconforter. Navarin relit pour la énième fois l'article de France-Dimanche. En double page s'étale une interview-fleuve de l'acteur Albin Dulong, titrée: "MÀ NUIT D'AMOUR AVEC LÀ JEUNE FLIC VEDETTE", tous les détails en sus. Je sais que c'est con, Jean-Paul, dans des circonstances pareilles, mais quand même, hein, t'avoueras. Navarin referme rageusement le journal - t'as raison tonton, quelle salope non mais quelle - euh, ahem.

EXTRAIT DU JOURNAL DE 13 HEURES, JEAN-MARIE PICART.

J-M P: GEORGES LAMAURY DÉTIENT TOUJOURS EN OTAGE DIANE ARTEMIS MÊME S'IL À LIBÉRÉ HIER DANS LÀ NUIT UN COUPLE DE DOMESTIQUES MONSIEUR ET MADAME HECQUET. PATRICE CARRÉ EST AVEC EUX EN DIRECT DE LÀ VILLÀ DOLOROSÀ POUR FT1.

PATRICE CARRÉ: Oui, c'est tout à fait exact Jean-Marie, j'ai en face de moi Véronique et Pascal Hecquet, alors vous étiez au service de Georges Lamaury depuis toujours, comment était-il ces derniers temps ?

PASCAL HECQUET: Euh... Monsieur Lamaury était, euh, très fatigué... On sentait que toutes ces histoires, elles lui avaient pas fait du sien, euh, du chien... euh, du bien, je veux dire, pas du bien, à cause que... à cause que... je m'excuse, je suis ému, j'ai pas dormi, et puis les caméras, excusez-moi.

VÉRONIQUE HECQUET: Monsieur Lamaury n'a jamais fait de mal à personne !... Il... Il faut le laisser tranquille ! Mais dis-leur, Pascal ! Oh, c'est affreux !

P.C: Nous comprenons votre émotion. Aussi je vais à présent me tourner vers maître Hiamuri, l'avocat de Georges Lamaury. Maître, quelle est votre vision des événements, alors que depuis plus de dix-huit heures votre client s'est barricadé dans sa propriété ?

MAÎTRE HIAMURI: Vous savez, je connais Georges Lamaury depuis plus de vingt ans. C'est un homme intègre, honnête, qui s'apprêtait à sacrifier une retraite dorée, pour offrir ses compétences et son talent à son pays. C'est un homme qui dérangeait dans l'establishment parce qu'il était différent. C'est un homme qui, forcément, avait des ennemis. Un homme qui a été poussé à bout, sans doute de façon concertée, pour des raisons dont vous ne m'empêchez pas de penser qu'elles sont avant tout politiques. C'est un homme enfin, qui garde toute ma confiance. Je suis convaincu que très bientôt, Georges Lamaury, de lui-même, se mettra à la disposition de la justice sans violence aucune. (...)

15H40

Loubignol observe en secouant la tête le capitaine Goupil, en plein conseil de guerre dans le Q.G. du Raid, sous la grande tente déployée à une trentaine de mètres de la CX, son Q.G. à lui. Bon sang, il ne peut pas les sentir ces types, avec leurs airs d'habiter en ville, des super-flics, vé les, des frimeurs oui, ridicules à se balader dans leurs costumes de cosmonautes avec ces cagoules qu'ils n'enlèvent jamais, on n'est pas au carnaval je veux dire, et puis c'est des nerveux, ça va finir en carnage je le sens venir gros comme ça. Et ce Goupil, le pompon alors celui-là, super-connard oui, mais s'il court aussi vite que je l'emmerde alors c'est Carl Lewis, ahaha - ça fait du bien de rire un peu, y a déjà suffisamment de quoi pleurer, pauvre. Le commissaire crache par terre, et se tourne vers le portail de la Villa... À la limite du cordon de sécurité se sont installés les voitures et les camions de la presse. Il en débarque toutes les minutes ici, des envahisseurs, antennes paraboliques, régies mobiles, armadas de techniciens portant casquettes, caravanes luxueuses des animateurs. Total: le foutoir, donc deux fois plus de boulot.

Débusquer les cameramen qui essaient d'escalader les murs en douce, refuser une interview toutes les dix secondes, et surtout se prendre les pieds dans leurs putain de câbles, bonsoir. Et les touristes, ils sont pas beaux ? Juchés sur les toits de leurs bagnoles, ils ont envahi les collines du Montégou, qui offre un excellent point d'observation sur tout le cirque. Et ça vient, ça mitraille, ça caméscope, ça commente en famille et ça s'en va, pff... Il soupire, essayant de se consoler: sa belle Évelyne, sa retraite de dans deux ans, la pétanque tous les jours et cette maison aux volets bleus dans le Vaucluse. Mais non, ses pensées reviennent vers Georges. Georges, tu étais mon ami, je croyais, je te faisais confiance, bon sang, mais qu'est-ce tu fous ? Qu'est-ce t'as fait ?

JT 20 HEURES, FT1.

CLARISSE MÉRIC: Toujours pas de trace de Robert Robert, tandis qu'à la Villa Dolorosa la tension monte chaque minute un peu plus. En direct avec nous, le commissaire Muller, qui a supervisé avec les résultats que l'on sait l'enquête sur Captain Zodiac, et qui va nous aider, peut-être, à y voir plus clair.

COMMISSAIRE MULLER: Madame Méric, ne croyez pas que vos subtilités dialectiques m'échappent. Je ne suis pas venu ici pour essayer des traits d'ironie, que je trouve par ailleurs parfaitement déplacés à propos d'une affaire qui, avant de faire couler de l'encre, a fait couler le sang.

C.M: Très bien Commissaire. Alors il y a eu l'affaire Rambo, puis l'affaire de l'Éboueur, qui est devenue l'affaire Zodiac, qui devient à son tour l'affaire Lamaury. Vous comprenez que les téléspectateurs, comme d'ailleurs la plupart des journalistes, finissent par se perdre dans cet imbroglio. Trop de questions se posent, et force est de reconnaître qu'à ce jour la police n'a pas délivré beaucoup de réponses.

M: C'est vous qui le dites, madame Méric. Nous sommes devant plusieurs affaires distinctes, et je dirais qu'il ne faut pas tout mélanger. En ce qui concerne l'affaire Zodiac, je vous rappelle que l'arrestation du jeune Lamaury était imminente au moment où il s'est suicidé, sans doute d'ailleurs parce qu'il savait qu'il allait être pris...

C.M: Ainsi, on considère officiellement que David Lamaury s'est suicidé ? Des informations...

M: Laissez-moi terminer je vous prie. Quant à Robert Robert, son arrestation n'est désormais qu'une affaire de jours, peut-être d'heures. L'affaire Zodiac est close, et en temps utile, lorsque sera retombé le soufflé médiatique, soyez sûre que tous les détails en seront révélés. La police a fait son travail, et je dirai qu'elle l'a bien fait. Et puis, il y a donc ce que vous appelez l'affaire Lamaury. Là, nous sommes en présence de quelque chose de beaucoup plus classique. Ce n'est pas la première fois que la police doit intervenir face à un forcené. Ce serait même une

affaire banale, n'était la personnalité de Georges Lamaury, dont on espère qu'il reprendra très vite ses esprits.

C.M: Certes, commissaire, mais que penser alors de la fusillade des Salins, qui pourrait bien être le lien entre ces deux dossiers, puisque s'y trouvaient impliqués à la fois Léon Martel, proche de Georges Lamaury, et l'insaisissable Robert Robert ?

M: Soyons sérieux madame Méric, comment voudriez-vous que je réponde à cette question, alors que l'enquête n'est pas encore close ?

C.M: Pouvez-vous nous dire quelques mots à propos de Diane Artémis, la jeune inspectrice otage ?

M: Évidemment. Il s'agit d'une enquêtrice remarquable, doublée d'une femme exceptionnelle. Nous savons qu'elle tient le coup. Peut-être nous regarde-t-elle en ce moment. Diane, nous sommes là, tout proches, à vos côtés. On ne vous laissera pas tomber.

C.M: Et que diriez-vous à Georges Lamaury ?

M: Monsieur Lamaury doit bien comprendre qu'en s'attaquant à une fonctionnaire de police, il a commis un acte d'une gravité dont je ne pense pas qu'il ait mesuré la portée. Qu'il sache toutefois qu'il est encore temps de faire machine arrière...

21H00

Images saccadées, granuleuses: deux enfants blonds juchés sur une petite moto électrique foncent à travers le parc. Un chien gambade en aboyant à leurs côtés, les arbres sont en fleurs, taches blanches et pastels dans les frondaisons agitées par la brise, très joli. La moto dérape et les gosses, projetés à terre, se relèvent aussitôt en riant. Une femme en robe blanche accourt et prend le petit David dans ses bras.

Diane frissonne sur le canapé du salon, malgré la robe de chambre que son hôte lui a posé sur les épaules: à l'arrière-plan, elle a reconnu sur l'écran le costume et le chapeau du docteur, installé dans un transat au bord de la piscine. Aux manettes du vieux projecteur Super-8, Georges poursuit sa confession:

Ça fait un bail qu'il aurait dû tuer Russel, dont il a subi pendant si longtemps l'influence destructrice. Le docteur est le responsable direct de la mort d'Anjélica. C'est lui qui l'avait initiée aux pratiques sadomaso, l'entraînant jusqu'à la soumission totale. Certes, Georges était lui-même, avant de connaître Russel, en 69, adepte des soirées échangistes - très courantes à l'époque dans les milieux huppés. Bien sûr, Anjélica était une femme fragile et influençable, curieuse des

choses du sexe et toujours partante pour les fantaisies. Mais ce salaud de Russel a su tirer parti de leurs faiblesses et de leurs vices. Il a mis le grappin sur Anjélica, et Georges a laissé faire. Au départ, ça l'amusait assez de voir sa femme obéir...

Jardin de la Villa, Anjélica en maillot de bain, agenouillée devant Russel qui la tient par les cheveux. Gros plan sur le visage de l'actrice, Regard voilé, pupilles dilatées, sourire absent, insupportable...

Anjélica traînait une dépression chronique, aggravée par la fuite quotidienne dans l'alcool, que seul son amour pour ses enfants égayait l'espace de courts instants. Russel était son médecin traitant. C'est d'ailleurs dans son cabinet à la Timone que tous trois avaient fait connaissance. Le psychiatre venait de s'installer à Marseille, et on disait qu'il faisait des prodiges en matière de désintoxication alcoolique. Russel accepta de s'occuper d'Anjélica. À cette époque, la seconde carrière de Georges démarrait. Il avait gagné pas mal d'argent en produisant de petits films sexy, et voulait se lancer dans les affaires. Il y avait beaucoup à ramasser sur la côte d'azur dans les années soixante-dix, pour un type malin disposant de fonds et de relations. Seul le business comptait désormais pour lui, et il avait tendance à se désintéresser du reste. Bref, quand il ouvrit les yeux, il constata que non seulement Anjélica le trompait quotidiennement avec Russel, mais qu'elle était devenue, disons, son esclave sexuelle. Il se surprit à s'accommoder facilement de la situation: les Villages du Soleil étaient lancés, et de juteuses opérations immobilières lui faisaient envisager l'avenir avec optimisme. Russel était devenu un ami, un homme dont il enviait l'intelligence et le sang-froid - et puis, il faut bien le dire, il n'aimait plus autant Anjélica qu'aux premières années de leur mariage. Puisqu'elle semblait avoir trouvé un équilibre à travers les jeux pervers auxquels elle se livrait avec son amant, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Au bout d'un moment, Russel le convainquit de se joindre à certaines de leurs mises-en-scènes. C'est ainsi que, peu à peu, Georges s'égara avec eux dans le labyrinthe des perversions. Rapidement, il prit goût aux fruits défendus. Au point de faire construire, en 70, une salle qu'il équipa spécialement pour leurs cérémonies. Vers 1972, Georges réalisa que l'état de sa femme, sans qu'il s'en aperçoive, avait atteint un seuil critique: elle avait totalement décroché de la réalité, enfermée dans l'univers malsain que Russel avait tissé autour d'elle. Abrutie par les pilules que le docteur lui faisait avaler à haute dose, elle était devenue son jouet. Mais loin d'éprouver de la compassion, Georges en était arrivé à considérer la déchéance de sa femme comme une punition du destin - pour l'avoir trompé avec Albin Dulong, et lui avoir fait assumer un fils dont trop de leurs amis se doutaient qu'il n'était pas le sien.

Diane a repéré par la fenêtre les costumes des types du Raid - pourvu qu'ils restent zen. Ce pauvre gars est au bout du rouleau, quelle histoire, enfin les pièces

s'assemblent: Russel + Georges + Anjélica = le trio infernal. Et les enfants dans tout ça, mon dieu ?

Oui mademoiselle, ils ont fini par être au courant. Enfin, David surtout. Georges a toujours eu une préférence marquée pour Pauline, et il l'a protégée. Il a fait en sorte de l'éloigner le plus souvent possible de la maison, l'envoyant en pension et en colonies de vacances. David, lui, n'avait pas cette chance... Chaque fois que Georges s'absentait pour affaires, il savait que Russel venait retrouver son esclave à la Villa. Et alors, tout était possible. Il pouvait tout obtenir d'elle. Bien sûr, David a vu des choses. Il assistait à des séances organisées par Russel, parfois accompagné d'Eugène. David, le pauvre gosse, a sans doute baigné toute sa petite enfance dans un climat scandaleusement pervers, assistant à des mises-en-scènes aberrantes dont sa mère était l'héroïne humiliée. Tout cela, Pauline l'a confirmé récemment à Georges...

Sur l'écran, devant lequel Georges passe et repasse, d'autres images continuent de se succéder:

Une petite scène de théâtre est installée entre deux colonnades du patio de la piscine, Draperies tendues, décor 18ème siècle approximatif, Anjélica est en costume de marquise sexy, seins nus et ligotée debout contre une colonne, Eugène en valet, fausse bosse sur le dos, évolue autour d'elle, fouet en main. David, habillé en Petit Prince, écoute sans comprendre les indications de Russel, metteur en scène concentré qui procède à la mise en place d'une saynète.

... Russel était un adepte de la philosophie sadienne, dont la lecture lui avait tapé sur le système. Pour lui, le monde se partageait entre les forts et les faibles, les dominants et les dominés, les maîtres et les esclaves - et il avait choisi son camp. La fin justifiait toujours les moyens. Il avait des tas de théories toutes plus tordues les unes que les autres. Plutôt que refouler les pulsions - refoulement selon lui générateur de maladies mentales - il était partisan de les laisser s'exprimer au grand jour, y compris sous la forme des perversions les plus insensées. Il aimait particulièrement mettre en scène des représentations inspirées des oeuvres du divin marquis, à travers lesquelles ses fantasmes trouvaient une justification artistique. Souvent, il exigeait que David participe à ses petits spectacles. Pour ses expériences philosophico-sexuelles, il avait trouvé un cobaye.

Fin de la bobine. La lumière blanche et crue du projecteur inonde le visage de Georges, tandis que le moteur continue de faire entendre son bourdonnement lancinant... Diane demande quand, au juste, Georges a compris que son fils était malade, et pourquoi, plus tard, il n'a rien dit à la police.

Pour Georges, le déclic fut la pendaison de Poupie-le-chien. Si jusque-là, il avait fermé les yeux sur certains aspects pour le moins singuliers de la personnalité de son fils, il décida cette fois de le confier aux bons soins du docteur Russel, seul psy à même d'entendre les secrets de l'enfance de David. Le gosse commença

donc à alterner séjours prolongés en clinique et brèves périodes à la Villa, où les Hecquet s'occupaient de lui comme ils pouvaient. Georges, complètement absorbé par ses affaires, se désintéressait de son fils. En réalité, David lui faisait peur. Il présentait qu'il ne deviendrait jamais un adulte normal, mais refusait lâchement d'y réfléchir. En fait, il évitait toujours de penser à David. Car il avait de bonnes raisons de penser que son fils savait exactement dans quelles circonstances sa mère était morte... En effet, la mort d'Anjélica avait été filmée, et Georges n'avait jamais détruit la bobine. Il l'avait cachée dans le souterrain, parmi les autres films qu'il ne pouvait s'empêcher de se projeter certaines soirées d'hiver. La bande était dans une pochette plastique, tout au fond d'un carton rempli de pellicules. Il aurait dû la détruire, mais il en a été incapable. Masochisme ou fétichisme, comme dirait Russel, il a été faible, et aujourd'hui il le paye. Bref. Un jour de septembre 1975, au lendemain d'une soirée en solitaire où il venait de se projeter ce maudit film, il descendit dans le souterrain et trouva le projecteur encore allumé... Il n'a jamais su si c'était lui qui avait oublié de rembobiner le film et d'éteindre le projecteur, ou bien si quelqu'un s'était introduit dans le souterrain et y avait visionné la bande. C'est là qu'il réalisa que David et Pauline, suffisamment fluets pour se faufiler dans le boyau d'aération, avaient pu s'introduire en cachette dans son repaire. Il n'en parla pas à ses enfants - il avait déjà trop peur de David - et se contenta d'installer lui-même des barreaux en haut du conduit... Et puis, bien plus tard, il y eut l'affaire Hélène Michel.

Diane l'interrompt. C'est une partie de votre histoire que je connais, monsieur Lamaury. Ce fameux film, qu'est-il devenu ? Georges fait un pas vers le bar, ce putain de Film, oui. Je vais vous dire: après l'histoire du souterrain, je l'avais caché dans mon coffre. Fin 86, la Villa a été cambriolée. Les types étaient à ce point bien renseignés qu'ils avaient même ma combinaison à 5 chiffres. Le film disparut, ainsi que diverses paperasses. Quelques semaines plus tard, Robert Robert se pointait à mon bureau des Villages du Soleil. Le film était en sa possession, et il voulait me faire cracher. Comme c'était un farfelu, on a transigé sur une certaine somme, sous forme de subventions que je pouvais faire attribuer à l'organisme qu'il dirigeait. Je savais que David fréquentait ce type, et je compris alors qu'il l'avait tuyauté pour le cambriolage. Après la mort de David, Robert est devenu fou, et j'ai su que c'était lui le complice du Captain Zodiac, comme ils disent. Il s'est remis à me faire chanter, et cet enculé de Russel a tout fait rater: Georges n'a pas récupéré le film, et Léon est mort - les Salins ? Oui, mademoiselle, tout juste. Mon seul regret est de n'avoir pas pu faire la peau à Russel, le type qui a fait de ma vie un océan de merde.

17 JUILLET 92

À 03H09, le capitaine Goupil donna le signal de départ de l'Opération Stupeur, qui reprenait grosso modo la stratégie utilisée avec succès lors de la fameuse prise

d'otages du Crédit Agricole de Saint-Julien-Molin-Molette, au cours de laquelle on avait fini par neutraliser les trois gangsters armés de bazookas. Il s'agissait de faire croire au forcené - Georges Lamaury - qu'une attaque massive allait se produire, et qu'une armada déchaînée de super-policiers investirait les lieux de toutes parts. Mais au lieu de ça, ce ne serait qu'une petite équipe qui opérerait. Pour cette mission pointue, le capitaine Goupil avait désigné ses deux meilleurs hommes, Tonino et Jean-Patrick. D'après les capteurs infrarouges, les individus se trouvaient dans le grand salon de la Villa, au rez-de-chaussée. Les deux spécialistes devaient ramper silencieusement jusqu'au bâtiment, grimper sur le toit, s'introduire à l'intérieur par le conduit de la cheminée du bureau, descendre à pas de loup dans le salon, et là, agir avec vivacité en attaque-réflexe. La spécificité de l'opération était qu'il y avait deux cibles, la n°2 devant être épargnée. Et bien que l'on sache qu'elles étaient relativement identifiables - Diane Artémis étant une femme - on ne pouvait statistiquement exclure, lors de la phase action, une confusion dramatique qui évidemment aurait signifié l'échec de l'opération. C'est pourquoi, par prudence, le capitaine Goupil avait ordonné qu'on paralysât les cibles juste avant l'assaut, à l'aide d'une grenade à phosphore qui provoquerait un nuage de fumée acide, et qu'on profitât de leur stupeur pour neutraliser le preneur d'otage sans casse.

À 03H12, Tonino et Jean-Patrick escaladaient les murs de la Villa à l'aide de ventouses pneumatiques.

À 03H17, ils s'introduisaient dans la maison par le conduit de la cheminée du bureau, tandis que de nombreux super-policiers couraient à travers le parc pour faire diversion.

À 03H19, on entendit deux coups de feu.

À 03H23, constatant que ses deux meilleurs hommes ne revenaient pas, et vu le profond silence qui s'était installé sur les lieux, le capitaine Goupil comprit qu'il y avait eu un lézard dans l'Opération Stupeur.

À 03H27, les capteurs infrarouges révélèrent que les cadavres de Tonino et Jean-Patrick gisaient au rez-de-chaussée de la Villa, apparemment dans le couloir menant au salon.

LE MONDE

FIN DE PARTIE, par M.D

La maison est blanche. Ils sont seuls. Mais lui, l'homme, il tient un fusil dans ses mains. Que se disent-ils ? Y a-t-il parole ? Mot ? Cri peut-être - on ne sait pas. Il regarde parfois par la fenêtre. Parfois, il soulève le rideau pour regarder par la fenêtre. Là-bas, il voit les camions de la police et de la télévision. Il dit: ils se ressemblent, ces camions. Elle dit peut-être. Elle ne sait pas. Elle pense qu'elle est seule, avec lui dans la grande maison, blanche. J'ai vu G. sur les photographies. Certaines personnes sont mieux que d'autres sur les photographies. On dit alors: tu es bien sur cette photo. Sur sa photo, G. n'est pas bien. Comme si elle était trop

petite, la photo, pour lui, G. Mais G. n'est pas fou. Non. Sur la photo on le voit bien. Il est flou, oui. C'est devant nous, sur l'image que moi je regarde quand je dis ça. Elle, D., peut-être, elle est folle. La photo qu'ils montrent date de son entrée à l'école de police. Beaucoup de femmes sont folles. Je me dis que c'est une femme qui a tout manigancé contre cet homme. Lui, G., il est innocent. Forcément innocent.

05H00

Maintenant mademoiselle Artémis, vous allez m'accompagner dehors. Georges recharge son fusil. Il regrette pour ces deux types, mais il avait prévu. Passez devant. Diane quitte le divan et se dirige vers la porte principale, enjambant les corps des super-policiers. Georges la rejoint devant la porte. Est-ce que je vous dégoûte, mademoiselle ? Diane hésite - quoi dire ? Il essaie de rire mais ne parvient qu'à émettre un grognement pathétique. Allez, on y va. Il ouvre la porte, elle le précède sur le perron. Cavalcade à travers le parc jusqu'à la piscine, frémissements des flics derrière les grilles - ne tirez pas bordel !

Georges referme derrière eux la porte du cabanon des douches. Il pénètre dans le local technique au bout du petit couloir, et pose son fusil sur un tabouret pour manipuler des manettes et des robinets derrière la chaudière. Regard de Diane sur le Parksmith. Pas la peine, mademoiselle, je disparaîs. Reprenant son arme, il ouvre la porte blanche donnant sur l'escalier en colimaçon et met le pied sur la première marche. Merci de m'avoir écouté mademoiselle, et adieu. Au fait, ne cherchez plus: c'est moi qui ai tué David. La porte de fer claque derrière lui.

Georges est très calme, il a bien fait de ne pas boire. Nous y voilà. Balançant son fusil, se saisissant au passage d'une paire de menottes, il se dirige droit sur la croix de Saint-André. Cric-cric, ça y est, adieu carottes, adieu haricots. Accroché à la croix, Georges balance la clé à l'autre bout de la pièce. Plouf. Sous l'action des vannes qu'il a ouvertes, l'eau de la piscine se déverse peu à peu dans la salle. Une dizaine de minutes encore, et les quelques deux cent cinquante mètres cubes auront totalement noyé le souterrain. Georges regarde, indifférent, le niveau monter. Odeur de chlore dans les narines.

AIXPROV/1707AB/47R5T/DEPECHE A.F.P, 08H30.

GEORGES LAMAURY À ÉTÉ RETROUVE MORT CE JOUR 17/07/92 À 07H30 PAR LES HOMMES DU COMMISSAIRE LOUBIGNOL. DE SOURCE OFFICIELLE CONFIRMÉE, G.L. S'EST SUICIDE PAR NOYADE DANS LES SOUS-SOLS DE SA RÉSIDENCE. L'INSPECTEUR DIANE ARTEMIS, DÉTENU DEPUIS PLUS DE 36 HEURES PAR L'HOMME D'AFFAIRE, EST SAIN ET SAUVE.

18 JUILLET 92

LE POINT DU JOUR.

CITIZEN LAMAURY

Georges Lamaury s'est donné la mort hier à l'aube. Une mort annoncée, ce qui ne la rend pas moins tragique, et dont on n'ose plus écrire qu'elle est peut-être le dernier acte de l'affaire Zodiac. Une mort surmédiatisée, qui rappelle la tragédie de Waco, où 86 membres d'une secte avaient trouvé la mort après l'assaut de la police. Mais, hier soir, ce sont deux policiers du Raid que Georges Lamaury a abattu.

* * *

Accompagnée de Daniel qui s'est contenté d'un sandwich, Diane vient de finir son déjeuner, assaisonné des pilules multicolores prescrites par les toubibs de la Timone, quand Navarin, Muller et Croizette entrent dans sa chambre. Rigolo de les voir en rang d'oignon, vaguement gênés, surtout Navarin qui ne sait que faire de son gros bouquet. Diane éclate de rire, faites pas ces têtes, je vais bien, prenez des chaises, enfin la chaise, asseyez-vous sur le lit, comment ça va Edith ? Le trio s'installe comme il peut dans la petite chambre. Seul Muller reste debout pour son petit discours. Tout d'abord, Artémis, permettez-moi de vous dire que je suis heureux que vous vous en soyez sortie, et c'est un euphémisme. Un quoi ? - ironise Navarin, occupé à introduire ses trois douzaines de roses dans une bouteille de Contrex. Imperturbable, le commissaire poursuit: aussi mademoiselle Artémis, je veillerai personnellement à ce que vous soyez récompensée, et vous pouvez d'ores et déjà envisager, au sein de notre grande maison, une carrière brillante, à la mesure de vos exceptionnelles qualités. On parle de vous pour la médaille du mérite, peut-être même encore mieux - nous en discuterons. Muller ôte ses lunettes à monture écaille, et plonge son regard bleu -acier dans celui de Diane. Sincèrement, Artémis, bravo. Bien d'autres auraient craqué à votre place. Bon, je suis désolé, mais il faut que je vous quitte. Coquat, le directeur de cabinet, m'attend à Paris. Mesdames, mes hommages, monsieur Marlin, mes respects - ah, Jean-Paul, n'oubliez pas de me faire parvenir votre rapport sous deux jours. À bientôt. Muller parti, Navarin peut enfin pouffer - celui-là, c'est pas un balai qu'il a dans le cul, c'est carrément l'aspirateur en entier, ouafouaf. Assise sur le rebord de la fenêtre, Croizette sourit: dites-moi, Diane, les micros-canon des types du Raid ont enregistré des bribes de conversation entre vous et Lamaury, mais les H.F des téléphones ont brouillé les signaux. J'aimerais que vous me répétiez dès que possible ce qu'il vous a confié. Oh, vous savez Edith, c'était du délire alcoolique, rien de vraiment cohérent, mais je vous raconterai

bien sûr. Super, maintenant on vous laisse. Vous avez plutôt bonne mine. La juge se lève pour serrer la main de Diane. Allez, bon rétablissement, et encore bravo, on se revoit à Paris. Tu viens, Jean-Paul ? Navarin proteste, m'enfin Edith, on vient d'arriver ! Il fouille dans sa poche et tend une enveloppe à Diane: une lettre pour toi, mignonne, on l'a retrouvée chez la Cagole, celle qu'a fait une TS. Tentative de suicide, ouais.

* * *

LETTRE DE BRIGITTE FIGONI À DIANE ARTEMIS.

Chère Mademoiselle Artémis, Lorsque vous lirez ces lignes je ne serai plus de ce monde. J'imagine que cette lettre vous étonne. Bien sûr, nous ne sommes pas amies, et nous ne nous connaissons que pour nous être croisées pendant les briefs sur l'affaire Zodiac. Mais je vous ai toujours appréciée. Je ne doute pas que vous n'aboutissiez très bientôt dans cette enquête qui a tant l'air de vous tenir à coeur.

En 86, j'enquêtais avec Christian Bourrin sur le "carnage de Roquefavour", où trois gendarmes avaient trouvé la mort. Il faut que je vous dise qu'après la découverte du corps de Richard Martinez, Christian et moi avons retrouvé la trace du complice: José-le-Dentier, que l'on avait localisé dans une planque à la frontière espagnole. C'est là qu'on a déconné, passez-moi l'expression. Le gars nous proposa un marché: sa liberté, contre l'argent du vol chez le notaire Vinas. Ça faisait beaucoup de gros billets, et il est difficile de résister lorsqu'on les voit étalés sur une table. Nous avons accepté, Christian et moi. On était les seuls à être remontés jusqu'à José, et personne ne savait qu'on le pistait d'aussi près. Ensuite, les collègues ont conclu, suite à nos soi-disant tuyaux, que le complice de Martinez était un marocain en cavale. Deux ans plus tard, le Dentier tombait, cette fois pour proxénétisme. En sortant de taule, il est venu me voir. Il voulait de l'argent pour "redémarrer". Avec Christian, on a eu peur qu'il ne s'arrête plus, et vous connaissez la suite.

Le problème que je tiens à vous exposer, c'est qu'au moment de notre deal à la frontière espagnole, José nous avait parlé de sa version de l'affaire Hélène Michel. Devant un tribunal, son témoignage aurait largement innocenté Martinez, puisqu'à l'instant où elle mourrait, les deux truands étaient ensemble, en plein hold-up chez le notaire Vinas. D'après José, la fille devait être tombée sur un rôdeur sadique.

Vous comprenez, mademoiselle Artémis, que lorsque j'ai vu qu'on ressortait l'affaire Michel, j'ai fait mon possible pour mettre le couvercle. C'est à cause de moi que vous n'avez pas reçu le dossier lors de votre demande de renseignements...

Plus tard, vous écoutant un soir vous lancer dans votre théorie comme quoi David pouvait être l'assassin de la petite Michel, j'ai compris que ma faute avait entraîné des dégâts allant bien au delà de ce que je me sens capable désormais d'assumer. C'est le fils Lamaury qui avait mis le Dentier et Martinez sur le coup du notaire, José nous l'avait dit.

Peut-être que si je n'avais pas été une ripou, tous ces morts n'auraient pas eu lieu, puisqu'on aurait sûrement retrouvé David Lamaury, et peut-être qu'on l'aurait emprisonné ou soigné au lieu de s'en prendre à Martinez. Mea Culpa. C'est fait, c'est dit. Au revoir, je vous aimais bien, mademoiselle Artémis, je pense que vous ferez une brillante carrière. Brigitte.

* * *

Punaise, qu'est-ce qui m'arrive ? Cet après-midi, quand Daniel est venu à l'hôpital, j'ai eu envie de faire l'amour. Je suis quand même zarbi. Si j'étais normale, je serais devenue complètement cinglée. Déprimée pour le moins, je me mettrais à pleurer en repensant à toutes cette violence, punaise, torturée, presque violée, vidée de mon sang, et puis la momie mon dieu, et les orbites vides du cadavre de Jeanne - et Georges Lamaury, cette vie, cette famille maudite. Un océan de merde... Je devrais sursauter au moindre bruit, flipper, je devrais souffrir, être rongée de douleurs psychosomatiques. Mais non. Rien qu'un énorme vide. Une sensation pas désagréable, d'ailleurs. Sans doute le soulagement. Je me sens légère comme un petit oiseau qui vient de naître, piou-piou.

JOURNAL DE 20 HEURES, PROMPTEUR CLARISSE MÉRIC.

APRÈS L'ASSASSINAT DES DEUX SUPER-POLICIERS DU RAID LE SUICIDE DE GEORGES LAMAURY ET LA LIBÉRATION DE DIANE ARTEMIS L'HÉROÏQUE JEUNE INSPECTRICE DE POLICE L'AFFAIRE LAMAURY SEMBLE DÉFINITIVEMENT CLOSE. SELON LA VERSION OFFICIELLE IL EST DÉSORMAIS ÉTABLI QUE L'HOMME D'AFFAIRE A ÉTÉ VICTIME D'UN ACCÈS DE FOLIE AU TERME DUQUEL DANS UN DERNIER MOMENT DE LUCIDITÉ IL A PRÉFÉRÉ SE DONNER LA MORT. RESTENT QUAND MÊME QUELQUES ZONES D'OMBRE NOTAMMENT LE RÔLE EXACT JOUE DANS CETTE AFFAIRE PAR LÉON MARTEL LE GARDE DU CORPS DE GEORGES LAMAURY ASSASSINÉ PAR ROBERT ROBERT SUR LA PLAGE DES SALINS-DE-GIRAUD. D'AUTRE PART ON NE SAISIT TOUJOURS PAS LES MOBILES

QUI ONT PU POUSSER GEORGES LAMAURY À ASSASSINER UN JARDINIER MARSEILLAIS DE 57 ANS. DECOUVRIRA-T-ON JAMAIS LES SECRETS DU PÈRE DU TRISTEMENT CÉLÈBRE CAPTAIN ZODIAC ET LES RAISONS QUI L'ONT AMENÉ À COMMETTRE L'IRRÉPARABLE ? UN HOMME PROBABLEMENT CONNAÎT TOUTE LÀ VÉRITÉ. CET HOMME C'EST ROBERT ROBERT L'ÂME DAMNÉE DE DAVID LAMAURY. MAIS IL EST TOUJOURS EN FUITE.

TROIS MOIS PLUS TARD

DÉTECTIVE DU 15/03/92. Numéro spécial Captain Zodiac.

AFFAIRE ZODIAC: CE QU'ON NE VOUS À PAS DIT.

Après trois mois d'enquête, c'est désormais une certitude: on nous a menti. Nos lecteurs ont droit à la vérité. Même si cela doit déranger.

DES ZONES D'OMBRE INEXPLORÉES

(...) Car les belles phrases du commissaire Muller - dont, soit dit en passant, on ne voit plus guère le visage dans nos étranges lucarnes - ne sauraient suffire à expliquer, par exemple, ce que Léon Martel faisait en compagnie de Robert Robert le jour où il trouva la mort sur la plage des Salins-de-Giraud. Léon Martel, le garde du corps de Georges Lamaury. On se souvient aussi des rumeurs d'assassinat qui avaient filtré des milieux policiers eux-mêmes après le "suicide" de David Lamaury. Rumeurs que la police, aujourd'hui, dément formellement. Il y a ce jardinier de cinquante-deux ans, Eugène Gaviaud, dont on n'a jamais expliqué pourquoi Georges Lamaury l'avait assassiné. Enfin, il y a ce Robert Robert, tellement insaisissable qu'on pourrait presque se demander s'il existe réellement. (...)

21 MARS 93

Original, les accords emphatiques de la Marche Nuptiale de Mendelsohn emplissent la petite église Notre-Dame-de-Clignancourt, place Jules-Joffrin, Paris 18ème. Francis est bouleversé, c'que c'est beau de se marier, snif alors Pauline. Elle est rayonnante dans sa robe blanche, des fleurs dans les cheveux. Les caméscopes familiaux filment cette belle cérémonie, monsieur le curé donne sa bénédiction aux jeunes époux, les liens sacrés du mariage, Pauline et Francis pour la vie, fidélité et assistance, respect mutuel, ah là là, inoubliable. Diane est au premier rang, pataude avec la petite Angèle dans les bras, encadrée de Daniel et Navarin, qui écrase lui aussi une larme. Derrière

eux, Jean Artémis, qui a sorti son costume-cravate de la naphthaline, regarde les dorures avec l'air de celui qui attend que ça se passe, une Carmen recueillie à ses côtés. Plus loin, au fond de l'église, Albin Dulong et ses lunettes noires viennent prendre place discrètement sur un bout de banc, au moment où tout le monde se lève pour entonner un cantique.

Dans le trois-pièces du jeune couple, rue Montcalm, la plupart des invités sont partis, laissant derrière eux un bordel sans nom, cadavres de bouteilles, gobelets, cendriers débordants, tapis et moquette jonchés de riz, confettis et serpentins. Au salon, tout en causant politique avec qui le veut bien, Jean fait goûter son shit afghan à Albin, qui en redemande volontiers, ça lui rappelle sa jeunesse, par exemple les soirées d'après tournage avec Luchino - ah ouais, t'as connu Visconti, putaiiin, raconte-moi ça !!... Un peu à l'écart, Daniel a déniché la guitare de scout de Francis, sur laquelle il s'amuse à plaquer les accords de quelques refrains de Joe Dassin. Diane sourit, elle se sent bien, elle a trop bu mais elle se sent bien. Il est vraiment super, Daniel. Avec ce qu'il a lu dans ce stupide canard, il pourrait avoir de la rancune, il aurait pu casser la gueule à Albin. Mais non, il reste cool. Elle lui jette un regard affectueux, il chante pas mal en plus. Elle se lève pour passer dans la salle de bain, histoire de se rafraîchir un peu, et de voir la tête qu'elle a.

Diane s'asperge le visage d'eau en se regardant dans la glace, allez ma fille, c'est la fête, demain tu seras fatiguée mais pas grave, punaise, c'est sympa ce mariage, une bonne chose pour Pauline, elle a bien mérité une vie normale, la pauvre petite. Depuis la mort de Georges, les deux jeunes femmes se sont revues souvent. Pauline entre dans la pièce et referme la porte derrière elle. Elle semble avoir envie de parler, elle demande à Diane ses projets immédiats... D'abord quitter la police, cette fois c'est décidé. Et puis partir en vacances avec Daniel, loin si possible. Après, elle reprendra peut-être ses études de psycho. Elle a aussi envie d'essayer le journalisme, elle ne sait pas trop. Diane s'approche de Pauline. Félicitations, il est très bien ton Francis, et il t'aime vraiment. Elle va pour sortir mais Pauline la retient. Ecoute, Diane. Il faut que je te dise quelque chose, excuse-moi mais il n'y a qu'à toi que je puisse en parler.

David ôta sa cagoule et posa son couteau sur un fauteuil. Pauline sut immédiatement qu'il ne leur ferait pas de mal. Elle accorda un bref regard à son père: ses mains tremblaient. La surprise l'avait cloué sur son coin de canapé. Il bredouilla un bonjour mon garçon qui s'acheva en bafouillis. Pauline embrassa son frère. David avait l'air à bout, épuisé. Ses vêtements noirs étaient maculés de boue. Pauvre gosse perdu revenant à la maison, il avait suivi le chemin de cailloux blancs, la fin du conte approchait. Pauline renvoya les domestiques: tout allait bien, il n'y avait rien à craindre, ils pouvaient disposer. Georges confirma d'un battement de cil, et les Hecquet s'en allèrent. David n'avait pas encore prononcé un mot. Georges réussit enfin à concentrer suffisamment d'influx nerveux pour se lever, et il s'avança le plus lentement possible vers son fils, se demandant s'il devait ou non le prendre dans ses bras. Pauline le regardait sans dissimuler son mépris. Il faisait tant d'efforts pour maîtriser ses tremblements

que sa démarche en devenait saccadée. Maladroitement, il embrassa David. Le garçon se dégagea et monta en silence vers sa chambre au premier étage. Pauline l'y rejoignit peu après. Allongé sur son lit, il l'attendait. Elle s'assit à ses côtés. En fumant des Benson, David raconta son long voyage: tout le cirque, l'odeur du sang et les Voix des Étoiles, le vrai monde et le Côté Obscur, les coupables et les innocents, les poupées. Max. Ces conneries de Captain Zodiac, la Légende et compagnie. Sa fichue destinée. Tout cela devait finir, David en avait marre. Il ne regrettait rien, puisqu'il n'avait fait qu'accomplir une volonté qui le dépassait, et puis il avait eu de bons moments. Il ne croyait plus aux étoiles, et l'envie de tuer était partie. Même son propre succès ne le grisait plus, alors que la célébrité lui procurait autrefois des joies considérables. Les choses n'avaient plus de goût. Ses dernières victimes, par exemple, n'avaient pas déclenché en lui le flash caractéristique de la Force. C'était comme mâcher un vieux chewing-gum, signe sans doute que la partie terrestre de son parcours s'achevait. Il s'était mis à faire des rêves bizarres, dans lesquels ses victimes venaient lui dire qu'elles lui pardonnaient, ça l'étonnait vachement. Dark Vador venait de plus en plus souvent le visiter, et maman aussi, et une femme blonde qu'il ne connaissait pas. Tous l'attendaient à l'autre bout de la galaxie. Pauline écouta son frère jusqu'à ce qu'il s'endorme, encore vêtu de son costume crotté. Elle descendit ensuite retrouver Georges dans le salon. Elle lui expliqua que David et elle iraient le lendemain se recueillir sur la tombe de leur mère. Puis son frère partirait. Elle savait quoi faire, mais Georges ne devait appeler ni la police, ni son ami Russel. Pauline alla ensuite dans le bureau, s'approcha d'une vitrine où elle choisit parmi plusieurs revolvers un petit Smith et Wesson à crosse de nacre. Elle le chargea, le mit dans sa poche et remonta dans la chambre. Elle s'allongea à côté de son frère sur le petit lit, prit sa main dans la sienne et s'endormit.

À l'aube, David la réveilla. Il voulait aller au cimetière tout de suite, mais elle réussit à le convaincre de se changer, et l'aida à s'habiller d'un beau costume noir et d'une chemise blanche. Maman serait contente de le voir si élégant. Ils descendirent dans le salon. Georges était là, toujours assis sur le canapé dont il n'avait probablement pas décollé de la nuit. Léon l'avait rejoint, et il se tenait debout près de la cheminée, une tasse de café à la main. Un instant Pauline craignit qu'il ne fasse tout rater. David et lui ne s'aimaient pas. Mais rien ne se passa, son frère traversa la pièce sans même regarder les deux hommes, et sortit l'attendre dans le jardin. Pauline avait besoin des clés de la Mercedes. Georges les lui donna, et à voix basse lui demanda si c'était elle qui avait pris le revolver dans le bureau. Brève petite attaque d'hystérie - elle sentit venir un fou-rire et se mordit les lèvres jusqu'au sang pour ne pas éclater.

Le cimetière était à six kilomètres de la maison. Pendant le trajet, David lui demanda si elle se souvenait de leurs jeux d'enfants dans la Maison des Sorcières. La Chaise, par exemple, il aimait bien. Quand c'était lui le condamné, il s'asseyait

tout nu sur le fauteuil bizarre, elle le ligotait avec des sangles de cuir fixées aux accoudoirs et aux pieds, lui recouvrait le visage d'une cagoule, annonçait son exécution suite à la Décision du Grand Tribunal des Juges, et là elle éteignait et rallumait la lumière à toute allure, signe qu'elle envoyait les 100.000 volts, elle faisait GGGggZZZZzzzzZZZZzzz comme l'électricité, et lui se tortillait, criait, puis s'agitait de soubresauts convulsifs avant de s'écrouler mort. Il imaginait la fumée qui lui sortait des oreilles. Chouette. Là, Pauline disait "Justice est faite". Bien sûr qu'elle se souvenait.

Elle gara la voiture et ils marchèrent jusqu'au caveau de famille. Le cimetière était désert, pas étonnant à cette heure. Ils entrèrent dans la petite crypte. David s'agenouilla devant la tombe de sa mère. C'était le moment. Pauline plongea la main dans sa poche et la referma sur la crosse du revolver. Constatant avec surprise et presque tristesse qu'elle ne tremblait pas, elle pointa le canon vers la nuque de David, qui leva les yeux vers elle à cet instant. Le regard clair du garçon remonta de l'arme au visage de sa soeur, puis il tourna à nouveau la tête vers la tombe. Pauline pressa la détente avant de changer d'avis. Il y eut une détonation assourdissante et David tomba, heurtant dans sa chute la dalle de marbre blanc qui se moucheta de sang.

Léon fit alors irruption dans la crypte - Georges dans son dos, hagard. Pauline s'était laissée glisser le long du mur. Elle ne pouvait détacher son regard du trou béant d'où le sang, après avoir brièvement jailli à la façon d'un petit geyser, coulait maintenant en lent flot ininterrompu - dans les oreilles l'écho de l'horrible Bang, toujours. Elle laissa Léon lui arracher le revolver, effacer les empreintes, et le placer dans les mains de David. Il fit feu en direction du gravier qui lestait le fond d'une vasque et y récupéra la balle, satisfait de sa ruse. Les flics trouveraient bien des traces de poudre sur les mains de David, ça accrédirait la thèse du suicide. Bon. Inutile de moisir ici. Georges et Léon entraînent Pauline au dehors.

28 MARS 93

Navarin débarque avenue Junot. Une fourgonnette de location est garée devant le domicile de Daniel. L'ex-inspectrice et son amoureux charrient des cartons, derniers vestiges de la vie de célibataire de la jeune femme, qui se met en ménage avec le journaliste. Navarin les aide à vider le fourgon avant de les suivre à l'intérieur. Il hoche la tête en zieutant l'appart, la classe putain, y en a qu'on les moyens, et s'installe dans un fauteuil du salon tandis que Daniel prépare un petit apéro sympa en cuisine - Coca light pour Jean-Paul. Seul avec Diane, Navarin raconte les dernières nouvelles du front. Au bureau, le train-train a repris. Putain fillette, tu sais qu'on te regrette, tu peux encore revenir, merde qu'est-ce qui t'a pris, t'étais sur la rampe de lancement, tu t'en sortais

avec les honneurs, une gloire nationale que tu devenais, t'es folle ou quoi ? Diane secoue la tête, niet Jean-Paul, fini la police pour moi, j'ai raccroché, parlons d'autre chose. Navarin insiste. Robert Robert a disparu dans la nature. On sait qu'il est passé en Italie, puis en Tunisie, et après, pfuit, évanoui ! Par contre, on a des nouvelles du docteur Russel, localisé en Uruguay, où il vit tranquillement dans une hacienda près de Punta-del-Este, sous le pseudonyme de Jacques Médecin. Pas extradable. Diane ne bronche pas, écoute Jean-Paul, cette histoire est finie, je m'en tape. Je ne veux plus morfler, c'est pas toi qui a failli être empaillé. Silence. Navarin renifle un bon coup et se lance: putain, Diane, tu as vraiment baisé avec ce blaireau d'Albin ? Elle jette un oeil en direction de la cuisine où s'affaire toujours Daniel, et rigole. Oui Jean-Paul, c'était un moment comme ça. Pas de quoi fouetter un chat, ça arrive dans la vie Navarin n'est pas de cet avis, la pilule est amère: alors s'il comprend bien, elle couche avec tout le monde sauf lui ? Est-ce qu'elle se rend compte combien elle l'a fait souffrir, lui qui est amoureux d'elle depuis le premier jour ? Putain Diane, ils auraient fait un duo terrible, tous les deux ! Le monde était à eux. Et au lieu de ça, elle a choisi le journaliste. D'accord, c'est un type brillant, intelligent, c'est sûr, il ne fait pas le poids, Navarin. Chienne de vie. Il baisse les yeux et regarde le bout de ses chaussures, qui s'agitent nerveusement. Diane est émue. Mais elle ne va quand même pas coucher avec lui pour le satisfaire, écoute Jean-Paul ! On reste copains. On se reverra, tu sais que tu viens ici quand tu veux. Je t'aime beaucoup, Daniel aussi t'adore. Et puis, merde, tu es assez grand pour te trouver une petite femme charmante aux pieds de laquelle le déposer, ton monde - Edith par exemple, me dis pas qu'il s'est rien passé entre vous. L'inspecteur ricane. Edith, tu parles, elle est mariée, on se voit plus. Dans le temps, il en avait une de femme, à lui pour de bon, mais elle s'est suicidée, il y a sept ans. Suicide alcoolique. Par la fenêtre, dix étages sans ascenseur. 3,37 grammes d'alcool dans le sang. C'est depuis qu'il ne picole plus. Chienne de vie de pauvre con de flic naufragé. Allez, ciao, Diane. À un de ces quatre peut-être, et bon vent dans ta vie. Il se lève et quitte les lieux avant que les larmes ne lui viennent. Quand le journaliste arrive dans la pièce avec son plateau, l'inspecteur a déjà claqué la porte. Diane lève les yeux sur Daniel, bouleversée. T'as entendu ? Ouais. Mais pourquoi il ne m'avait jamais dit ça, ce con ?

12 AVRIL 93

EXTRAITS DE L'ÉMISSION "SUSPECT N°1", FT1.

20H50

LAURENT PRADOL: Bonsoir et bienvenue à tous sur le plateau de Suspect n°1. Ce soir, nous avons choisi de consacrer toute l'émission à un seul dossier, mais quel dossier, puisqu'il s'agit de l'affaire Zodiac. Depuis longtemps, à Suspect n°1, nous recevions des milliers de lettres de téléspectateurs nous demandant ce Spécial Zodiac. Alors nous avons décidé de vous offrir cette soirée. Une soirée

pour faire le point, une soirée pour en savoir plus. Tout d'abord un documentaire exceptionnel de Jérémie Short. Ensuite, nous évoquerons avec précision, mais sans complaisance, le souvenir de David Lamaury, grâce à la présence, en direct sur le plateau, de ceux qui seront nos "Témoins-Vérité" de ce soir, et notamment notre invité-mystère, "Claude", qui a préféré garder l'anonymat pour des raisons qui lui appartiennent... Je crois que, si vous me passez l'expression, nous avons une belle affiche, puisque nous avons ce soir parmi nous le commissaire Muller en personne, qui a dirigé les opérations de police depuis le début de l'affaire Rambo, en 88. Ensuite, le commissaire Loubignol, chef de la police d'Aix-en-Provence, qui a activement pris part à l'enquête en supervisant le siège de la Villa Dolorosa. Et enfin mon confrère Patrice Carré, dont le remarquable ouvrage, un document sur l'Affaire Zodiac - qui s'intitule fort à propos "Dans les griffes du Zodiac" - vient de sortir chez Polichinelle dans la collection Secrets, et fera certainement référence en matière de travail journalistique. Et puis bien sûr, il y a vous, téléspectateurs, qui tout à l'heure pourrez poser en direct sur notre antenne, par l'intermédiaire de SVP, toutes, je dis bien toutes les questions que vous voudrez poser à nos invités. (...) Bien sûr, ce superbe voyage il va falloir le gagner... Je vous rassure, ce sera facile: tout au long de cette émission, je vais vous poser trois questions. Il faudra noter les réponses sur une carte postale, et nous l'adresser avant demain midi à l'adresse qui va s'inscrire sur votre écran. Alors tout de suite, première question: comment s'appelait le chat pendu par David Lamaury en 1980 ? Et maintenant, je vous propose de suivre avec nous le document bouleversant de Jérémie Short. Regardez bien, car il contient des indices pour notre jeu.

Rivé devant la télé, un verre à la main, Daniel entend Diane, là-haut dans la chambre, en train de préparer sa valise - demain ils s'envolent pour les tropiques. Bizarre, elle a l'air de s'en taper complètement de l'histoire Lamaury, désormais. Et ça, comme dirait l'autre, ça lui fait un trou quelque part, à Daniel. Elle qui, quelques mois plus tôt, semblait pour ainsi dire mûre pour le cabanon, obsédée par l'affaire Zodiac, dévorée par ses démons intérieurs et ses névroses, la voilà pas qui a l'air toute gaite. Il y a peu, elle l'aurait gonflé pour voir l'émission de Pradol. Enfin. Tant mieux, tudieu, tant mieux qu'elle soit devenue comme ça, tellement plus cool - trop, peut-être ?

"SUSPECT N°1", SUITE.

21H41

LAURENT PRADOL: Et pour notre grand jeu, voici la seconde question: combien de femmes David Lamaury a-t-il tuées ? Attention, il y a un piège. Alors je me tourne maintenant vers notre témoin-mystère, "Claude", qui porte un masque de personnage de dessin animé...

"CLAUDE" (voix métallique): Oui monsieur Pradol ?

L.P: Alors, "Claude", je crois que vous avez bien connu Robert Robert, le complice toujours en fuite de David Lamaury....

"C": Un peu bien que je l'ai connu, con !...

L.P:... On a beaucoup dit que le fameux Centre de Thérapie Expérimentale qu'il dirigeait était en fait le repaire d'une secte dont il était le gourou. Pouvez-vous nous apporter des précisions à ce sujet ?

"C": Secte, vé, c'est beaucoup dire, en vérité, monsieur Pradol. Euh, vous comprenez, les jeunes, pour rester au CTE, bouffer gratis et le reste, ils faisaient croire au Chevalmonsieur Robert qu'ils suivaient ses conseils, alors ils faisaient les exercices et patin couffin. Mais en fait, la plupart des jeunes, ils s'en branlfoutaient complètement, des histoires de religion, de karma et tous ces trucs de fada, con. Bon, des fois, vous trouviez des jeunes, ils y croyaient, comme David Lamaury par exemple, et alors ceux-là ils restaient, mais tôt ou tard ils dégageaient aussi, parce que d'autres arrivaient et ainsi de suite. Vé, moi par exemple, je n'ai jamais bien compris où il voulait en venir exactement le ChevRobert, avec ses discours sur l'apocalypse, le puits de lumière et tout. Mais sur la vie de ma mère, je peux vous dire que cet homme, quand il se mettait à parler, eh ben des fois on en restait baba tellement qu'il était intelligent, con. On avait, comment dire, l'impression de devenir plus intelligents nous-mêmes, rien qu'en l'écoutant. Il était vachement psychologue, il savait toujours comment vous parler pour vous faire faire ce qu'il voulait - comme vider les poubelles par exemple, vé. Il avait du sharisme.

L.P: Du charisme, c'est ce que vous voulez dire, Claude ?

"C": Heing ?

- PUBLICITÉ -

Diane vient s'asseoir sur les genoux de Daniel. Elle le dévisage amoureusement, puis se penche pour lui glisser des baisers dans le cou. Elle le chatouille, il remue, arrête chérie. Pourquoi tu ne regardes pas l'émission ? Elle se redresse pour lui sourire. Parce qu'elle a trouvé la voie, chéri, tout simplement. Il a un petit mouvement de recul dans le canapé, trouvé la voix ? Qu'est-ce que tu racontes ? Diane quitte ses genoux pour attraper le paquet de Dunhill sur la table basse. Je peux t'en prendre une ?... Tu sais chéri, il n'y a pas de hasard dans la vie. On est pas d'accord là-dessus, mais moi je crois à la réincarnation et à plein de trucs qui existent dans un monde immatériel, qui est

parallèle au nôtre, et qui s'appelle le monde de l'Astral. Chaque nuit, quand on rêve, on part dans l'Astral et on y vit des aventures qui sont tout aussi réelles que ce que l'on vit sur terre dans la journée. Simplement, ça se passe sur un autre plan de conscience. Tais-toi et écoute-moi, je sais bien ce que tu penses, mais laisse-moi t'expliquer: j'ai consulté un médecin, enfin un éthio-médecin. Non, pas un gourou, punaise Daniel, laisse-moi finir, c'est un type sérieux, il a écrit des bouquins, il est passé à la télé. Il a un cabinet en banlieue et il reçoit des patients. J'y suis allée parce que j'étais aussi étonnée que toi de voir à quel point j'allais bien, après la fin de l'affaire Zodiac. Punaise, je ne me reconnaissais pas: je ne faisais plus de cauchemar, je n'avais plus de douleurs à la noix, je n'étais plus angoissée pour un rien. Un soir, à l'hôtel, j'ai réalisé que j'allais mieux depuis un moment bien précis: la mort de David... Daniel soupire. Tudieu Diane, arrête tes conneries, tu me fais chier, c'est pas vrai. Ethio-médecin, ça n'existe pas, c'est un mec qui se fait du fric sur le dos de gogos comme toi. Combien tu lui a filé ? Diane sourit tranquillement. Tout doux, s'il te plaît, écoute-moi. Je suis la soeur jumelle karmique de David Lamaury. Quand ma mère était enceinte, nous étions deux dans son utérus, mon frère jumeau et moi. Au bout de douze semaines, il y a eu un accident, et mon frère a été expulsé - j'ai demandé à papa et il m'a confirmé que maman avait fait comme une fausse couche à cette époque, elle avait perdu du sang - les premières cellules de mon frère jumeau. À partir de cet instant, je me suis trouvée en état de manque, une partie de moi-même, mon double, m'avait échappé. Toute ma vie, par la suite, j'ai ressenti ce manque. Et toutes mes douleurs, Daniel, toutes mes petites misères, eh bien c'était celles de l'enfance de David, le pauvre gosse. Le jeune David, mon frère, qui, quelques années plus tard, s'était réincarné, à des centaines de kilomètres de là, et avait eu le malheur de naître dans cette famille de tordus. J'ai toujours cru que mes problèmes venaient de Sidonie, mais non. La vraie raison, c'est que je partageais chaque jour la douleur de ce pauvre David. David, mon jumeau karmique - nous nous sommes connus dans le ventre de ma mère... Ne t'inquiète pas, mon chou. Moi, je sais que j'ai raison, et je ne cherche pas à te convaincre alors ne fais pas cette tête. Bon, je monte me coucher. Tu me rejoins, au lieu de regarder cette connerie ?

SUSPECT N°1, SUITE.

21H50

LAURENT PRADOL: Et avant de rejoindre nos invités, qui vont dans un instant intervenir en direct, voici la troisième et dernière question de notre jeu, écoutez bien: comment s'appelait la villa du Tholonet où David a passé son enfance ? Je vous rappelle que vous trouverez des indices à l'intérieur de notre partenaire... Commissaire Muller, commissaire Loubignol, Patrice Carré, merci d'avoir accepté de participer à ce débat, et tout de suite une première question, nous avons en ligne un téléspectateur de Corrèze, en Corrèze, Gérald, alors Gérald c'est à vous....

GERALD: Oui, ma question est la suivante: à l'époque de la mort de David Lamaury, des bruits ont couru comme quoi sa mère était pas morte dans un accident, je voudrais savoir la réponse du commissaire Muller, par exemple.

COMMISSAIRE MULLER: Monsieur, je crois qu'il faut rester sérieux. Les rumeurs, dans des affaires comme celle-là, il y en a treize à la douzaine. La mort d'Anjélica Lamaury n'avait évidemment rien à voir avec les activités de son fils, et ce n'est pas le commissaire Loubignol qui me contredira, n'est-ce pas commissaire ?

COMMISSAIRE LOUBIGNOL: Tout le monde connaît aujourd'hui la vérité sur cette sombre affaire, et il est exact que, ahem, les rumeurs qui ont pu courir étaient, ahem, sans fondement.

PATRICE CARRÉ: Excusez-moi, messieurs, d'interrompre ce duo émouvant, mais d'après mes informations, les circonstances de la mort de madame Lamaury en 73 n'ont jamais été clairement établies. Je consacre dans mon ouvrage, "Dans les griffes du Zodiaque", un chapitre entier au prétendu "accident" de madame Lamaury. J'y relate également les pressions dont j'ai été victime, et la façon intolérable dont la police a constamment fait en sorte de contrarier mon enquête.

COMMISSAIRE MULLER : Monsieur Carré, je ne doute pas qu'après ce livre promis à un succès certain, vous n'en écriviez d'autres, et je vous suggère de vous intéresser à l'énigme du masque de fer, à l'Affaire Kennedy, ou peut-être au yéti. Restons sérieux. Que de telles affaires excitent l'imagination de journalistes plus ou moins inspirés, cela peut se comprendre. Mais la réalité est bien moins romantique que les élucubrations de monsieur Carré.

PATRICE CARRÉ: Commissaire Muller, je ne vous permets pas !

LAURENT PRADOL: Voilà Gérald, est-ce que ça répond à votre question ?

GERALD: Oui, si on veut, merci. Euh, je raccroche ?

LAURENT PRADOL: Tout de suite, un autre appel, c'est Marcelline, de Marseille, Marcelline posez votre question.

MARCELINE: Bonsoir Laurent, bonsoir messieurs-dames. Ma question: alors je voulais dire avant tout que j'aimais beaucoup Georges Lamaury, et d'ailleurs j'avais voté pour lui. Mais pourquoi il a tué ce brave jardinier, ça, j'arrive pas à comprendre...

PATRICE CARRÉ: Je me permets de répondre le premier, si vous le permettez, parce que je crois qu'il s'agit de l'un des points-charnière de ce dossier. Au chapitre 5 de "Dans les griffes du Zodiaque", je raconte comment j'ai réussi à

rassembler des éléments tendant à prouver que la version officielle du "coup de folie" de Georges Lamaury ne tient pas debout...

COMMISSAIRE MULLER: Écoutez monsieur Pradol, j'ai fait vingt heures d'avion pour venir sur votre plateau, ce n'était pas pour endurer les élucubrations d'un journaliste en mal de sensationnel.

PATRICE CARRÉ: Je signale aux téléspectateurs que le commissaire Muller est actuellement chargé du SRPJ de Wallis et Futuna, suite à ses brillants états de service.

COMMISSAIRE MULLER: Monsieur Carré, votre imagination n'a d'égale que votre bassesse. J'ai effet été muté, mais il s'agissait d'une prom...

LAURENT PRADOL: Messieurs, je vous rappelle qu'à Suspect n°1, nous nous efforçons de sérénité garder et... Ah, on me signale que Marcelline vient de raccrocher...

D'habitude, Daniel s'endort comme une masse après la fornication. Mais ce soir, rien à faire, il se tourne et se retourne sous la couette, pas de Morphée à l'horizon. Les divagations mystiques de Diane lui ont foutu les jetons. Après qu'ils aient fait l'amour, elle est repartie en bas pour dieu sait quels exercices de relaxation méditative. Tudieu, et si elle était en train de dérailler pour de bon ? Allez mon vieux Daniel, te dégonfle pas, cette fois tu lui craches le morceau, y en a marre. Si tu dois vivre avec cette nana, autant faire quelques mises au point élémentaires. Enfilant sa vieille robe de chambre, il se faufile jusque dans le salon, où Diane, assise en lotus sur un tapis de prière entre deux brûle-parfums, est effectivement en pleine méditation tantrique. Daniel s'éclaircit la gorge, ahem chérie, excuse-moi de te déranger pendant le vol, mais je voudrais quand même qu'on cause un peu tous les deux - quel con, première boulette, surtout pas jouer l'ironie, ça va la braquer. Elle reprend ses esprits et va s'asseoir sur son pouf préféré, punaise Daniel tu me déranges, chéri. Tu te rends pas compte, ça peut être dangereux de sortir trop brusquement de l'Astral. Ben voyons. Daniel ravale une grimace et s'assoit en tailleur à côté d'elle, enfin il essaye - putain je sais pas comment elle fait. Ecoute chérie, je crois que... il faudrait qu'on... enfin merde, bon, Diane, je te le dis, voilà: crois-moi, je trouve que tu déconnes méchamment avec tes histoires d'astral et compagnie. Non je m'énerve pas ! Ne me regarde pas comme ça, tudieu, chérie, est-ce que tu te rends compte de ce que tu m'a raconté, là, à propos de David ? Est-ce que tu réalises à quel point tu nages en plein délire ? Jumeaux karmiques, n'importe quoi ! Enfin quoi, tes rêves, tes impressions, tes intuitions, tout ça c'est très joli, très intéressant, bravo. Mais nom de Dieu moi j'existe, là, sur cette planète, tu vois, je ne suis pas dans l'astral, tudieu Diane. Alors arrête de te monter le bourrichon parce qu'un sorcier de banlieue t'a raconté des craques, et retourne plutôt voir ton psy, merde ! Diane, ma chérie, crois-moi que si tu continues dans ce trip ça finira mal. Pour toi, pour moi, pour nous deux. Bordel tu as fait des études quand même, non je ne crie pas,

simplement ça me rend malade de voir une fille comme toi tomber dans des panneaux pareils, et Sidonie par ci, et David par là, non mais s'il te plaît arrête, merde à la fin, tu fais chier. Voilà, c'est dit. Chacun ses béquilles, je sais bien, moi aussi j'ai mes problèmes, moi aussi je me pose des questions, mais grands dieux, je... Bien sûr que je t'aime toujours, d'accord, je veux bien m'envoler avec toi - mais seulement en avion. Tu es prête pour demain ? Diane se lève et tapote le pouf pour effacer les plis. Elle hausse imperceptiblement les épaules en lui jetant le regard contrit du missionnaire à l'indigène mécréant, et se dirige vers l'escalier menant à l'étage. Évidemment que je suis prête. Ce que tu peux être cartésien, mon amour !

Bah, mon vieux Daniel, vaut mieux entendre ça que d'attraper la scarlatine - elle est triquée, d'accord, mais qu'est-ce qu'elle est bien roulée. Resté seul, le cartésien va se servir un bourbon en cuisine. Il s'assoit à table, attrape la télécommande et allume la télé posée sur le micro-ondes.

"SUSPECT N°1", SUITE ET FIN.

23H10

LAURENT PRADOL: Nous allons prendre un dernier appel, car nous arrivons au terme de cette émission vraiment exceptionnelle... Nous avons en ligne un monsieur, me dit-on, qui nous appelle de chez nos amis du Maghreb, qui sont nombreux à nous regarder par satellite, et que nous saluons au passage. Bonsoir monsieur.

VOIX NASILLARDE: Allô ? Allô ?... Allô ?

LAURENT PRADOL: Oui monsieur, vous êtes à l'antenne, bonsoir d'abord, et nous attendons votre question.

VOIX NASILLARDE: J'y suis ? Bon alors, les réponses c'est: Poupi, 29 et Dolorosa. Et Poupi c'était un chien, pas un chat.

LAURENT PRADOL: Euh, oui monsieur ? Euh, merci mais je rappelle à nos téléspectateurs qu'il ne faut surtout pas téléphoner, mais bien écrire sur carte postale et...

VOIX NASILLARDE: Eh, Pradol ?

LAURENT PRADOL: Oui monsieur, comment vous appelez-vous ? Je vous rappelle que vous êtes en direct sur l'antenne de FT1, posez votre question...

VOIX NASILLARDE: OK. C'est une question à la bande, là, tous autant qu'ils sont sur le plateau, par exemple à Carré, le journaliste. Alors je voudrais savoir de quel droit il s'est permis d'écrire un bouquin sur Captain Zodiac qui va lui

rapporter un sacré gros paquet de pognon, alors qu'en fin de compte dans toute cette histoire il a rien branlé et...

LAURENT PRADOL: Attendez monsieur, restons dignes et courtois, comment vous appelez-vous ?

PATRICE CARRÉ: Si vous le permettez Laurent, je vais répondre à la question de ce téléspectateur, puisqu'il semble mettre en cause mon travail. Je crois qu'à travers la brutalité des propos...

VOIX NASILLARDE: Ouais, ouais, rigolo, moi ce que je vois c'est des types qui sont en train de se faire un sacré gros paquet de pognon sur le dos du Captain...

LAURENT PRADOL: Attendez, attendez monsieur s'il vous plaît. D'abord quel est votre nom ?

VOIX NASILLARDE: Ta gueule enculé, j'te cause pas, eh Muller, sympa le Pacifique, non ? J'te l'ai bien mis dans l'cul, pas vrai ?

LAURENT PRADOL: Ah non écoutez monsieur, s'il vous plaît...

COMMISSAIRE MULLER: Comment ? J'ose espérer que j'ai mal entendu !

VOIX NASILLARDE: Eh, Pradol ! Comment je fais pour le voyage ?

LAURENT PRADOL: Écoutez monsieur, et d'abord comment vous appelez-vous ?

VOIX NASILLARDE: Je vous encule tous, tous, tous, tas de maudits chiens bâtards, le Captain Zodiac reviendra...

LAURENT PRADOL: Écoutez monsieur, non, je crois que nos camarades de la régie finale...

"CLAUDE": Vé ! Vé ! C'est lui ! Le Chevalrob, le Cheval...

VOIX NASILLARDE: Quant à toi mon petit Jésus, ne t'imagines pas que tu vas t'en tirer comme ça, je te préviens que tu es rétamé, fini, j'aurai ta peau, petit enculé de mes couilles, et d'ailleurs vous tous, tous, vous entendez, je vous tuerai, le Captain Zodiac ne mourra jamais, il est invincscrouitch... immortscratch... Légendscrichtzzzzzz...

- GÉNÉRIQUE DE FIN -

-

-

ÉPILOGUE

Un canot à moteur s'arrête en rade d'une petite calanque paradisiaque, sous le ciel bleu de l'Atlantique sud. À bord, Daniel jette l'ancre, tandis que Diane achève de s'équiper pour une partie de pêche sous-marine. Elle s'empare d'une paire de jumelles, et observe la côte proche: cocotiers, sable blanc, mer turquoise dans laquelle évoluent de très rares baigneurs. La carte postale. Daniel, pas très sportif, préfère rester bronzer à bord en attendant le retour de sa bien-aimée. En tenue de plongée, bouteilles d'air sur le dos, ceinture de plomb et fusil-harpon en main, elle se jette à l'eau après un baiser à son amoureux. Il la regarde s'éloigner quelques instant avant d'attraper un magazine et de s'étendre peinard sur le pont du bateau, lunettes de soleil sur le nez. C'qu'on est bien, mais c'qu'on est bien. Long soupir d'aise.

Diane palme avec habileté dans les pleines eaux, cinq mètres sous la surface, direction le rivage. Elle frôle sur son passage de nombreux poissons multicolores et peu farouches, jolis tout plein, pas question de tirer dessus. Bientôt, elle lève la tête et aperçoit l'homme: il fait la planche, immobile, à quelques mètres au-dessus d'elle. Elle remonte doucement vers lui, tout doucement, la ceinture de plomb l'aide à se stabiliser, là, stop, pas plus. Aucun doute, c'est lui. Punaise, un mètre à peine, vise bien, pile entre les omoplates, tu peux pas le rater. Calmement, elle tend le bras, allez, allez, appuie ma fille, vas-y donc. Schlouk, la flèche part et transperce le thorax du nageur de part en part. Vite, Diane se renverse, direction le fond sablonneux parsemé de coraux, elle tire de toutes ses forces sur le câble reliant la flèche au harpon, attirant le corps à elle, palme, palme, plus fort, plus vite. L'homme se débat vainement au bout de la flèche, un rictus incrédule sur le visage, transpercé comme un gros et grotesque poisson. Elle enroule la corde de nylon autour d'un récif de corail sous-marin, afin que sa proie demeure immergée. Puis, sans attendre que le corps soit devenu immobile, elle l'abandonne à son sort et se remet à palmer en direction de son embarcation... Daniel la hisse à bord. Baisers mouillés. Bonne chasse mon amour ? Elle dit qu'elle a perdu son fusil. Elle est un peu pâle. Sans prêter attention au léger frisson qui la parcourt, il l'aide à s'essuyer. Elle voudrait rentrer à l'hôtel, maintenant. Pas contrariant, il acquiesce, tu as raison, je me prendrais bien un petit Daïquiri sur la terrasse. Tandis qu'il remonte l'ancre et met le moteur en marche, elle va s'installer à l'avant. Les pieds juste au-dessus des eaux, se balançant doucement au rythme de la houle, elle regarde une dernière fois en arrière, là où les requins ont dû commencer à dévorer l'infâme docteur Russel.

● **

"Cher journal,

Ce matin les gens de Lagomont sont encore venus. Ils avaient apporté un cadeau pour David, un joli petit pénoire Christian Dior, tu te rends compte mon journal ? Le producteur, m'a demandé si j'étais toujours d'accord pour leur raconter mon histoire en exclusivité. Et puis après le scénario, on ferait un livre avec toi mon journal. Ils avaient amené les contrats et ils avaient tous l'air gentils et contents. C'est là que j'ai fait sensation quand je leur ai dit d'aller se faire voir. C'est vrai que ça faisait énormément d'argent (30.000 francs ce n'est pas rien !) mais tant pis. J'ai bien réfléchi et je me suis dit qu'ils auraient sûrement fait comme les autres, c'est-à-dire raconter des tas de mensonges, tu m'as comprise. Et je n'ai pas le droit de trahir mon David malgré tout. À propos de David, j'étais invitée au mariage de sa soeur et son fiancé le rigolo. Ça m'a émue qu'ils pensent à moi, mais je n'ai pas eu la force d'y aller. Heureusement que mon petit David est là, et toi aussi, mon journal. Je vous aime tellement tout les deux. Surtout lui quand même évidemment, il est si gentil, affectueux et tout, il marche très bien, il court même, et des fois il se casse la binette, c'est drôlement touchant. Et il commence à bien parler, tu sais. Maman par ci, maman par là, excétera, ça me rend si joyeuse quand il me parle. Mais je te laisse mon journal, car il est tard, et demain il faut se lever. Je suis contente de partir bientôt d'ici, ce sera plus facile avec ce travail à la laiterie d'Isigny que l'assistante sociale m'a trouvé. J'aurais un mignon appartement pas trop cher, peut-être avec un balcon mais c'est pas sûr, faut pas rêver non plus.

* * *

SEPTEMBRE 97

Fred sentit un frisson le parcourir lorsqu'il poussa la grille. Le mistral automnal faisait ployer les branches des platanes, des feuilles mortes dansaient entre les tombes et les derniers rayons du soleil projetaient de jolies lueurs sur les plaques de marbre. L'adolescent jeta un regard circulaire afin de s'assurer qu'aucun importun ne traînait dans le secteur. Ainsi qu'il l'avait lu dans ses magazines préférés, il n'y avait qu'à suivre les graffitis pour trouver le caveau mythique. Il traversa le cimetière et arriva devant le monument qui abritait les restes de la famille Lamaury. Son coeur cognait dans sa poitrine, il ne pensait pas que ça lui ferait tant d'effet de se trouver là pour de bon. Quand il raconterait ça aux copains, à Paris, il en baveraient de jalousie ! Bien plus fort que leurs escapades nocturnes sur la tombe de Morrison, au Père Lachaise... La porte du

caveau n'était pas fermée - sûrement qu'on s'était lassé de remplacer sans cesse la serrure. Fred s'arrêta un instant en haut des marches et laissa ses yeux s'habituer à la semi-obscurité, admirant les reflets multicolores d'un vitrail sur les murs gris couverts de tags. Il descendit dans le sanctuaire et s'immobilisa devant trois plaques rivées au mur. Les deux premières l'intéressaient peu - ce n'étaient que le père et la mère de l'assassin célèbre - mais celle de David le fascina. Un rai de soleil mordoré tombait pile dessus et faisait briller les lettres de cuivre - comme s'il défiait encore tout le monde même dans la mort, pensa Fred. Il déposa son sac à dos sur le tombeau et roula religieusement un joint qu'il alluma en faisant claquer son Zippo. Dehors les cigales s'étaient tues, le soleil se couchait pour de bon, et avant que le gosse eût fini son tarpé il faisait noir. Il sortit du sac sa lampe de poche et commença à chercher sur les murs un endroit où il pourrait laisser sa marque. Pas évident. Il finit par dégotter une surface vierge, entre le "DAVID JE T'AIME POUR TOUJOURS" d'une dénommée Sonia, et un ridicule "ZODIAC PRÉSIDENT !". Fred, lui, avait pensé écrire "ZODIAC FOREVER", mais il s'aperçut avec dépit que c'était déjà fait, et il se mit donc à gamberger - c'est sûr, difficile d'être original. Il se décida pour une simple variation en noir et doré sur le logo du Captain, en dessous duquel il écrirait son prénom. Il écrasa son mégot dans un bac à fleurs et se mit à l'ouvrage.

Qu'est-ce que tu branles ici, p'tit con ? Fred se retourna en sursaut: un petit bonhomme chauve descendait lentement les marches. L'individu tenait une couronne de roses rouges tressées et le fixait d'un air pas commode. Fred eut un mouvement de recul qui le plaqua contre le marbre froid. Bien qu'il n'eut que seize ans, il le dépassait d'une bonne tête, mais il n'avait aucune envie de s'accrocher avec ce type qui débarquait comme ça dans les cimetières à la nuit tombée. Le vieux s'arrêta à un pas de lui et désigna les lieux d'un geste du menton. Tu trouves pas que c'est déjà assez le bordel ? Qu'est-ce que tu voulais encore marquer comme connerie ? Fred perdait tous ses moyens devant le regard incendiaire qui se vrillait dans le sien - m'sieur, j'ai rien fait de mal, vous fâchez pas. Et puis il vit les larmes qui perlaient aux coins des yeux de l'inconnu, et il se sentit un peu plus rassuré. C'était sûrement quelqu'un de la famille. À tout hasard il s'excusa encore, débitant des platitudes qui lui passaient par la tête. Le Chevalier renifla un bon coup - bah, c'est rien fils, pas grave, autant pour moi... Fred le regarda déposer sa couronne sur la dalle. Il hésitait à poser la question qui lui brûlait les lèvres - vous l'avez connu, m'sieur ?

Max sembla deviner ce qui intéressait le garçon, et il s'approcha pour lui passer un bras protecteur autour des épaules. Laissant échapper un profond soupir, il prit son air rêveur et désigna, au-delà de la porte restée ouverte, les milliards de petites lumières qui criblaient la voûte céleste... Sais-tu, fiston, que les humains morts deviennent des étoiles, et que c'est pour cela qu'il y a tant d'étoiles dans le ciel ?

FIN

AIMEZ ET PROTÉGEZ VOS ENFANTS !